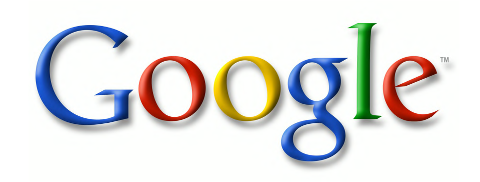
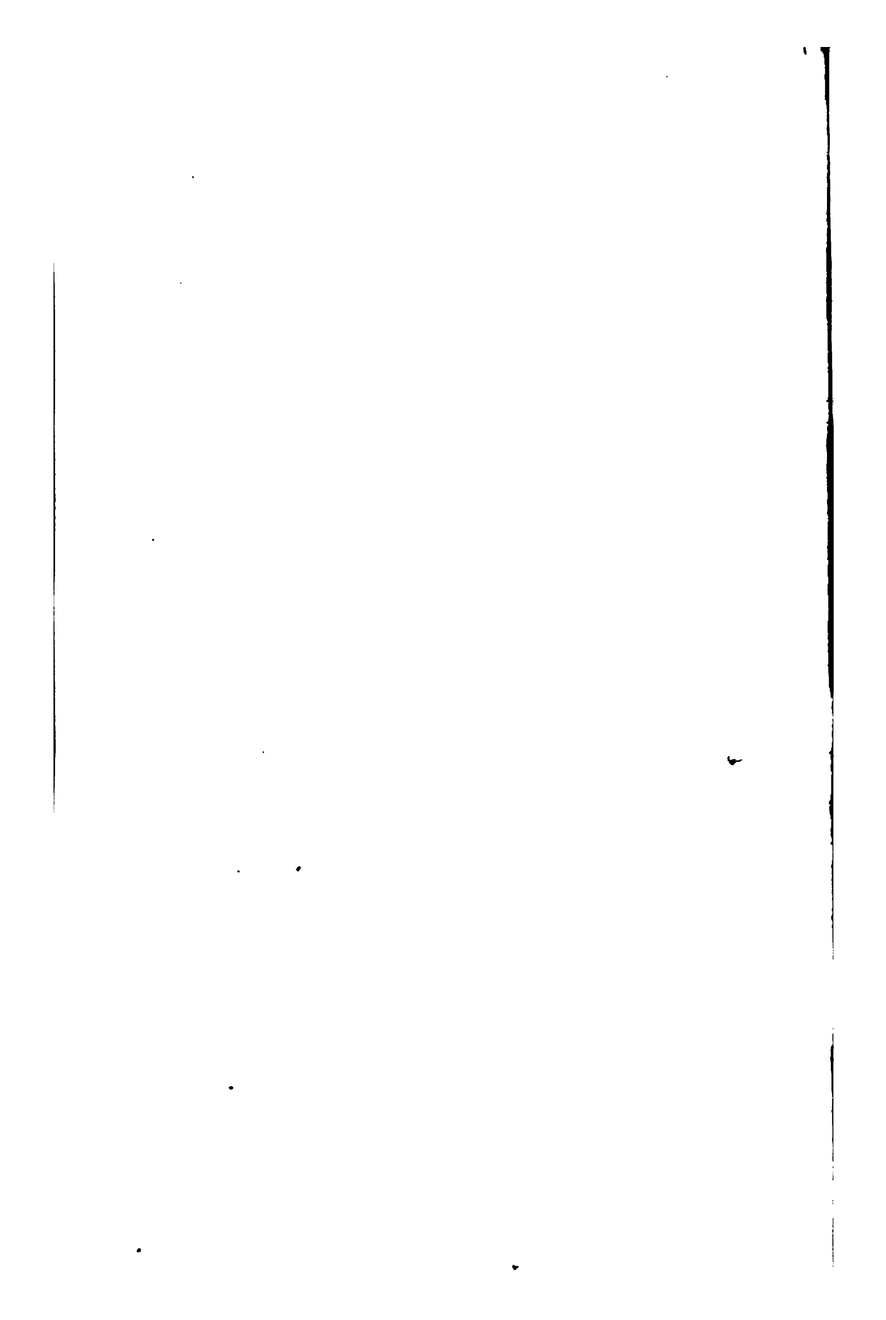




# ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# EDGAR QUINET

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

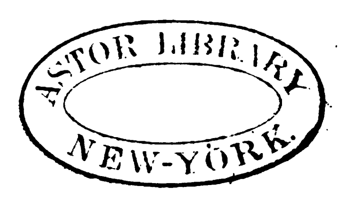
# ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# EDGAR QUINET

LES RÉVOLUTIONS D'ITALIE






PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

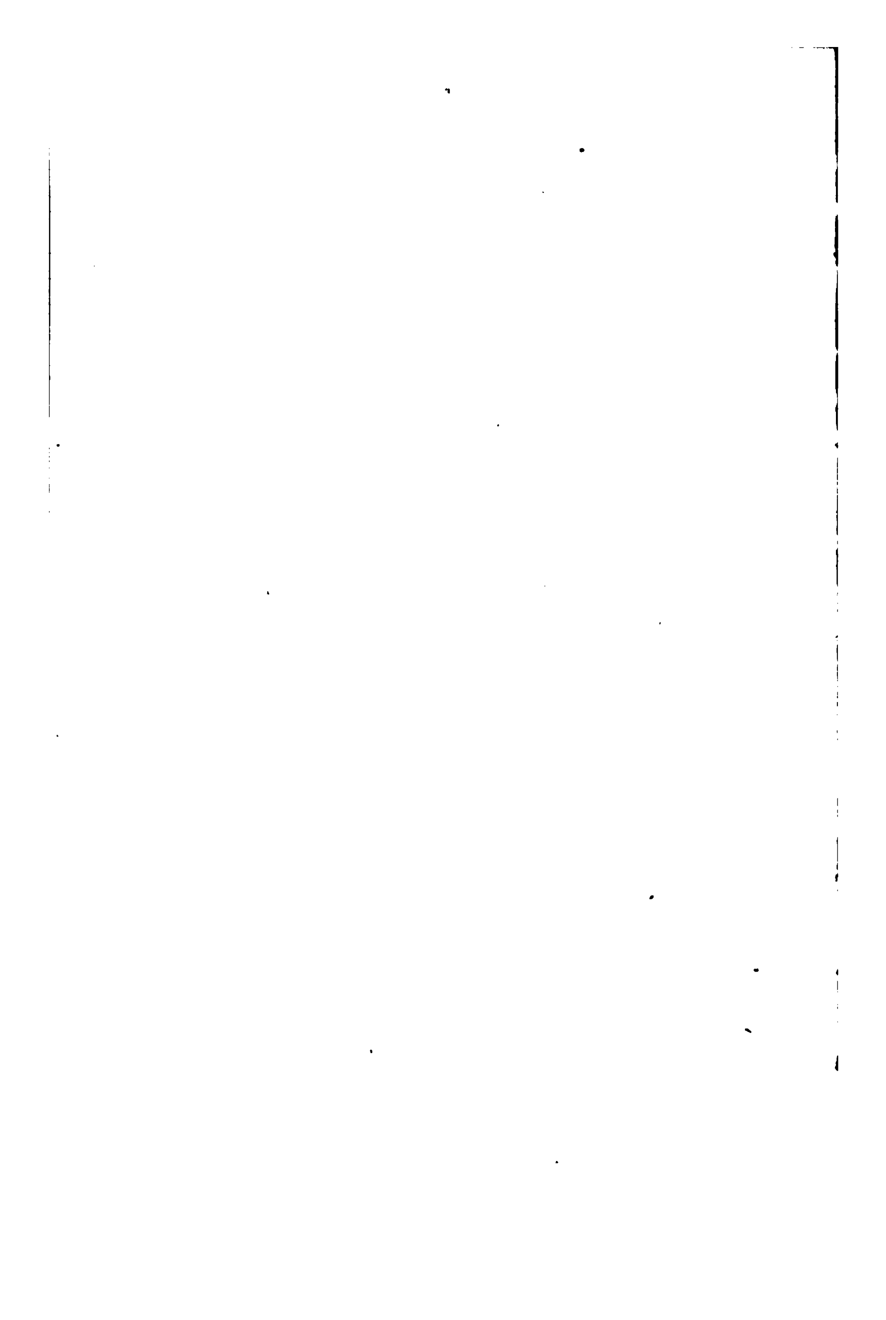
RUE DE SEINE, 18



1857

LES

# RÉVOLUTIONS D'ITALIE



# AUX EXILÉS ITALIENS

E. QUINET.

Paris, 15 octobre 1851

# AVERTISSEMENT

---

La première chose qu'un peuple perd avec l'indépendance et la liberté, c'est son histoire. Je m'en suis convaincu, dès que j'ai commencé à m'occuper de l'histoire d'Italie; je n'ai trouvé aucun ouvrage moderne qui ait pu me guider dans ce labyrinthe.

Quelques écrivains altéraient volontairement les faits, pour forger de nouveaux titres à l'oppression. D'autres appliquaient à l'Italie les vues qu'ils avaient puisées dans l'école des historiens anglais ou allemands; et ces opinions étrangères, transportées à des objets de nature si différente, ne servaient qu'à augmenter la confusion dans laquelle ils m'apparaissaient. La servitude présente et la liberté à peine entrevue de loin cachaient encore la vérité.

Longtemps je restai perdu dans ce dédale. Pour essayer d'en sortir, je parcourus l'Italie. Les monuments d'architecture religieuse et politique, les vieilles fresques commencèrent à m'ouvrir les yeux. Les murailles m'éblouirent; il me sembla toucher la vie réelle de l'Italie au moyen âge.

De retour en France, je pris plus tard, pour sujet de

mon enseignement, les choses que j'avais vues de mes yeux. Les phases principales de l'Italie depuis la chute de l'empire romain firent la matière de mon cours, au Collége de France, pendant plusieurs années.

Après avoir ainsi disposé les masses principales de mon sujet, je crus pouvoir commencer d'écrire. Mais dès que je voulus réunir ces parties, je m'aperçus que le lien n'existait pas entre elles. Le corps de l'histoire générale m'échappait, quelque effort que je fisse pour le saisir. Je trouvais des municipalités, des républiques, des seigneuries, et point d'ensemble. C'était un fil qui se rompait à chaque pas. Il ne s'agissait pas seulement de raconter le passé; il fallait découvrir le principe vital et le nœud des affaires d'Italie.

Je pris alors une autre voie; et laissant de côté tous les ouvrages modernes, je me décidai à entrer plus profondément dans l'étude unique des chroniqueurs lombards, vénitiens, florentins, pisans, etc... jusqu'à ce que j'eusse trouvé le fil que je cherchais; car je ne mettais pas en doute qu'il existât. Je dévorai ainsi, avec une curiosité insatiable, l'immense recueil de Muratori et ses Antiquités, bien décidé à ne pas avancer un seul principe historique, à moins que je ne l'eusse vu sortir avec évidence, du témoignage universel de ces historiens ingénus.

C'est seulement après cette lente préparation que je mis la main à mon ouvrage. Je venais de me convaincre que c'est à l'origine même du moyen âge que se trouve le nœud des choses modernes. J'avais vu, dans l'enthousiasme des chroniqueurs, un instinct précoce de restauration antique animer les Italiens encore barbares. Ce même esprit leur était commun à tous. C'était donc

l'âme de leur histoire, ou du moins le point vital auquel il fallait s'attacher. On pouvait y voir l'esprit de la nation comme en germe.

Je suivis cette première lueur; elle m'éclaira pour faire les premiers pas. Je compris dès lors ce que c'était que le parti de l'empire; quelle était la fascination de l'antiquité et son rayonnement lointain au milieu même de la barbarie; pourquoi les républiques victorieuses étaient restées volontairement vassales. A cette observation, je joignis l'analyse du caractère historique de la papauté; je vis comment l'Italie en avait pris le tempérament, d'où venait l'esprit de cosmopolitisme dans l'enceinte d'étroites municipalités.

Les événements commençaient à se débrouiller; ils s'enchaînaient entre eux. Une certaine forme générale se dessinait déjà au milieu du chaos de tant de petits États semblables et divers, aux prises les uns avec les autres.

Dès lors, je pus rendre raison des anomalies étranges, propres à l'Italie, qui semblaient des monstres dans l'histoire; par exemple, pourquoi le droit n'a pu se fonder, pourquoi l'invasion est restée le fait permanent.

A la place du libéralisme que l'on attribuait aux républiques du moyen âge, je retrouvai la terreur comme principe continu de gouvernement.

Les arts qui paraissaient ne se rattacher par aucun lien à la constitution réelle de l'Italie, s'y rattachèrent étroitement, aussi bien que la poésie et la philosophie.

Ce qui m'était apparu comme un corps mutilé, un pêle-mêle de membres épars, sans raison d'être, sans relations entre eux, m'apparut comme un ensemble dont la vie latente se dévoilait d'elle-même.

Si l'on pouvait permettre cette ambition à un homme qui s'est épris longtemps de son sujet, je dirais que j'eus alors, pour récompense, le sentiment d'avoir aidé en quelque chose, un peuple asservi, à retrouver son histoire; premier degré de son affranchissement.

N'ayant pu suivre aucun livre récent, j'ai dû tout puiser dans les sources; il en résulte que j'aurais doublé le nombre de ces pages, si j'y avais joint une faible partie des extraits originaux et des pièces de tous genres que j'ai rassemblés avant d'écrire. Je ne crois pas être aveugle en disant qu'aucune matière n'est plus neuve encore et plus féconde.

De nos jours, les principes de l'histoire d'Angleterre ont été, il est vrai, l'objet de recherches profondes; les esprits les plus éminents se sont tournés de ce côté.

Il ne serait pas bon néanmoins que toute l'attention se concentrât sur ce sujet. Car, s'il a été à propos de montrer comment un peuple s'est élevé à la liberté, il n'est pas, j'imagine, moins nécessaire de considérer comment un autre l'a perdue.

L'histoire d'Angleterre ne présente qu'une seule analogie avec celle des peuples latins; la révolution politique rapproche, un moment, ces deux mondes; mais, dans tout le reste, la religion les sépare; différence immense sur laquelle on ferme trop aisément les yeux.

Au contraire, l'histoire d'Italie, par la communauté de religion, semble renfermer le fond même de l'histoire des peuples latins.

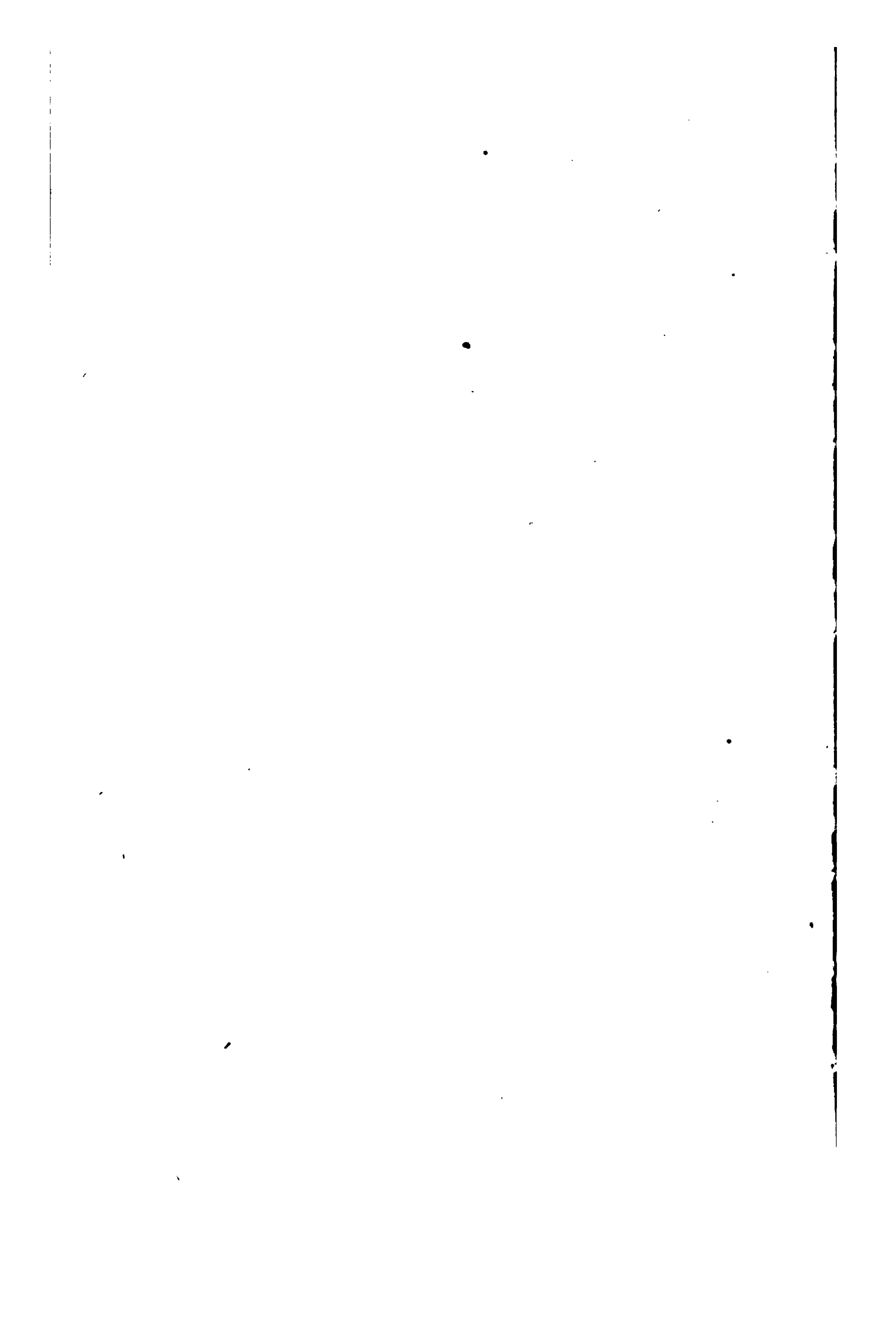
En entrant dans l'époque contemporaine, on trouvera des chapitres écrits plusieurs années avant les événements auxquels nous avons assisté. Ces événements ont été décrits à l'avance, avec une exactitude dont

quelques personnes ont bien voulu s'étonner. Elles avaient peine à croire que l'on pût voir, à distance, dans l'histoire, certaines choses avant leur accomplissement. Rien pourtant n'est plus simple et plus fréquent dans le monde. Une première vérité, si petite qu'elle soit, en a toujours fait jaillir mille autres.

E. QUINET.

Bâle-Campagne, 27 septembre 1857.

---



# AVERTISSEMENT

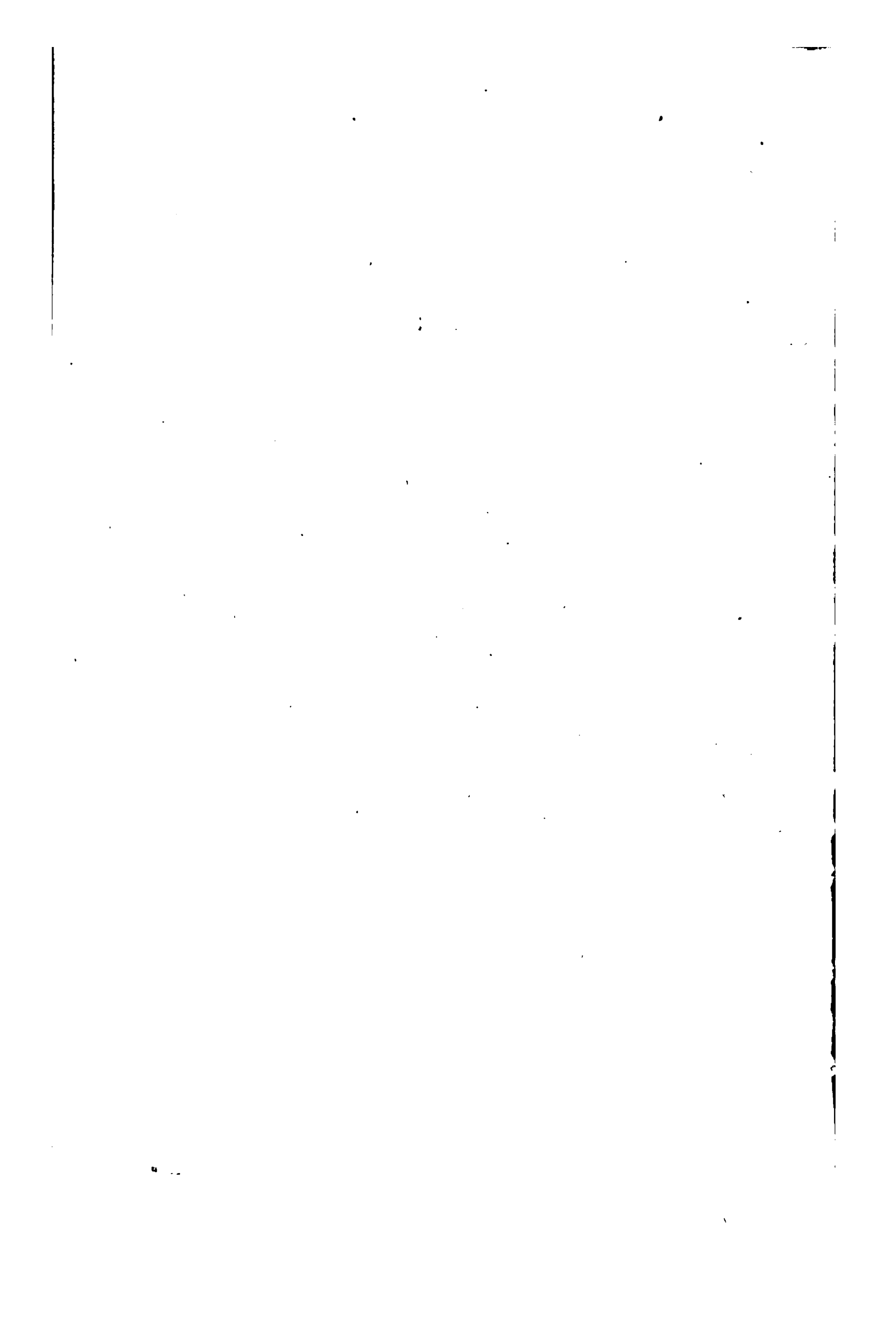
## DE LA PREMIÈRE ÉDITION

---

Paris, 16 juillet 1848.

La partie de cet ouvrage que je livre au public était imprimée avant la révolution de Février. Il était alors aisé d'être prophète; tout le monde voyait que le divorce établi entre la haute bourgeoisie et le peuple conduisait la France à une révolution. Je croyais du moins avoir le temps d'achever l'impression de ce volume; le tocsin du 24 Février m'a interrompu à la fin du chapitre sur la *Guerre sociale*.

---



# INTRODUCTION

Paris, 20 février 1848.

Quiconque veut apprendre comment une nation chrétienne peut mourir et renaître plusieurs fois, qu'il regarde du côté de l'Italie : c'est le vase brisé que le prophète jette sur le chemin des peuples modernes.

Ceux qui, en sondant leurs reins, commencent à découvrir chez eux quelques secrètes plaies, verront ici leur histoire; car l'Italie porte en soi toutes les blessures. Les maux que nous souffrons, elle les a épuisés; les questions qui nous agitent, elle les a traversées : révolutions politiques et sociales, guerres de classes, combats séculaires des bourgeois et des ouvriers, proscriptions du peuple par la noblesse, de la noblesse par le peuple, des riches par les pauvres, des pauvres par les riches, invasions de l'étranger, dynasties imposées, tour à tour renversées et rétablies.

Lorsque les hommes du Nord veulent porter à la France le dernier coup, ils nous montrent fatalement enchaînés aux destinées de la race romane, et de l'Italie en particulier. Aussi n'est-ce pas un odieux plaisir de l'intelligence que je me donne en mesurant les lois de la chute d'un peuple contemporain. Ses plaies sont nos plaies. Il ne peut achever de renaître ou de mourir, que nous ne nous sentions nous-mêmes, ou revivre de sa vie ou mourir de sa mort.

Autant l'Italie romaine avait le génie pratique, autant l'Italie moderne a le génie idéal. Les événements qui ont marqué son empire sur le monde ne sont pas des conquêtes, des entreprises extérieures; ils se sont passés dans les esprits, sans se réaliser dans les actions. Ce que je voudrais raconter, ce ne sont pas tant les agitations de petites communes que le mouvement non interrompu de l'âme italienne. Dans aucun pays on ne vit si fréquemment la vie générale s'arrêter, se glacer, la patrie disparaître, et à sa place surgir quelques grands individus qui semblent hériter de l'existence d'un monde détruit. Quand je rencontrerai de tels hommes, je m'attacherai moins à leurs œuvres qu'à la disposition intérieure où ils étaient en les créant. Je montrerai dans le fond de leur cœur le travail continu d'une nation qui se cherche. Ce que je me propose d'écrire, c'est l'histoire de l'âme d'un peuple.

L'Italie chrétienne est à la fois une chose morte et une chose vivante; son histoire est un tout achevé, à la manière de celle d'une nation antique; en sorte que l'on peut suivre chez elle toutes les formes de l'existence moderne, comme si ses révolutions étaient d'aujourd'hui, tous les progrès du dépérissement social, comme si elle avait depuis longtemps disparu du monde.

Quand on voit, dans les histoires de l'antiquité, une nation décliner et disparaître, il semble que ce soient là des exemples et des symptômes qui ne soient pas faits pour nous toucher, que la bonne et la mauvaise fortune, la grandeur et la décadence aient tout un autre visage, dans le monde païen et dans le monde chrétien, tant la différence des époques, des croyances, des idées met d'intervalle entre eux. Mais ici tout se passe près de nous; la maladie de ce grand corps, étendu sur notre seuil depuis les Alpes jusqu'à la Calabre, nous avertit qu'il s'agit d'un des nôtres. C'est, pour ainsi dire, un de nos membres que nous voyons se dessécher depuis trois siècles. C'est sur nous-mêmes que nous étudions ici les lois de la vie et de la mort sociale dans le monde chrétien; et les choses se tiennent, en effet, de si près, que peut-être j'eusse

LES

# RÉVOLUTIONS D'ITALIE

---

## LIVRE PREMIER

---

### CHAPITRE PREMIER.

#### CONSTITUTION DE L'ITALIE BARBARE.

Fin du monde antique. L'Italie esclave. Ses Révolutions sont des Restaurations. Pourquoi elle a une destinée unique entre les peuples chrétiens? Qui empêche la nation de se former? Renaissance barbare.

Le jour où finit le monde romain fut celui où Cassiodore écrivit ces lignes dans les fastes consulaires :

« Dans cette année, le roi des Goths Théodoric, *appelé « par les vœux de tous*, envahit Rome ; il traita le sénat « avec douceur et fit des largesses au peuple. »

Tant que les Barbares n'occupaient que les campagnes et les villes, on pouvait dire que la cité romaine vivait encore au moins dans les esprits. Mais à ce moment l'âme romaine court au-devant du joug; par cet assentiment donné à l'invasion, la société s'abandonne dans son der-

nier refuge. Elle abdique pour toujours; vaincu jusque dans le cœur, l'État romain confesse sa propre mort.

Au nom de cette société qui se livre, Cassiodore rédige pour les rois goths les formules par lesquelles Rome commandait au monde; il lègue aux Barbares le testament politique du monde païen. Il leur apprend les paroles auxquelles la terre a coutume d'obéir; après quoi le dernier des personnages antiques se retire dans le fond d'un monastère. Ce sénateur-moine est placé ainsi sur la limite de deux mondes. Figure à deux visages, d'une main il ferme la Rome des Césars, de l'autre il ouvre la Rome des papes.

La nation italienne semble entrer avec lui dans le cloître, tant le silence devient profond sur elle. Pendant des siècles, un peuple entier s'évanouit sans laisser de traces. Dans le reste de l'Europe, on entend sous les pieds des envahisseurs le murmure d'une société envahie. Sous les Mérovingiens, je sens un reste de Gaule; l'Espagne crie sous les Vandales; l'Italie se tait sous les Hérules, sous les Goths, sous les Lombards, comme sous les Francs; les derniers Barbares sont acceptés comme des alliés qui apportent enfin la paix à une terre épuisée de batailles. Un monde d'esclaves met son industrie à se faire oublier et à s'ensevelir vivants[1]; ils ont une langue et ils ne parlent pas; ils ont un droit, ils ne le revendiquent pas. A la place du monde romain surgit l'église solitaire, au milieu d'un cimetière immense dont les villes antiques ruinées forment les tombes. Du sommet de cette église, le pape regarde autour de lui, et il s'écrie épouvanté : « Toute la terre est

[1] Provinciales Romani usque ad nihilum redacti sunt. (Agnelli.) Dans les chartes du dixième et du onzième siècles, les noms des officiers, des juges impériaux et des témoins des actes, sont presque tous germaniques. — Muratori, *Antiq. ital.*, t. IV.

dans la solitude, *in solitudine vacat terra*[1]. » Le premier peuple qui doit renaître est celui qui s'enracine le plus profondément dans la mort.

Dès le commencement, il est visible que l'Italie aura une destinée unique dans le monde moderne. Elle est conquise comme les autres. Mais ses conquérants ne peuvent saisir l'autorité, et la force victorieuse ne crée pas de droits pour eux. Ils ne recueillent que servitude; ils ne font qu'ajouter le servage des vainqueurs au servage des vaincus, en sorte que l'ancienne nationalité périt sans que la nouvelle puisse se fonder. Pendant que la Gaule, renouvelée par ses envahisseurs mêmes, s'appelle France, la Bretagne Angleterre, l'Ibérie Espagne, il n'y a plus d'Italie; et ce qui reste ne peut s'appeler ni Gothie ni Lombardie. Ses maîtres nouveaux ne parviennent pas même à lui donner un nom; elle souffre de tous les maux des invasions, sans qu'ils soient rachetés par la création d'aucune force nouvelle. Dès qu'un centre d'autorité nationale commence à paraître, ou une tête de peuple à se former, un homme fait un signe du milieu des ruines de Rome. A ce signe l'étranger, ou Pépin, ou Charlemagne, descend des Alpes et rejette les vainqueurs et les vaincus dans le même néant. Au lieu d'enter une nation nouvelle sur le tronc de l'ancienne, il coupe l'arbre par le pied. Partout ailleurs, en Europe, vous trouvez, dans une hiérarchie vivante, des serfs, des vassaux, puis au-dessus des uns et des autres, le maître en qui se résume la loi, l'autorité, la nationalité. En Italie, vous voyez une nation tout entière vassale, dans laquelle ne se rencontre personne qui possède la souveraineté; peuple vraiment décapité, qui à travers mille mouvements désordonnés se relève et

[1] Grégoire I.

se cherche lui-même, sans pouvoir se trouver, dans toute l'histoire du moyen âge.

On accuse les papes Grégoire, Zacharie, Léon, Étienne, Adrien, d'avoir montré aux étrangers le chemin de l'Italie, en appelant sans relâche les rois francs contre les Lombards. Le dommage fut plus grand : ils empêchèrent la nation de naître en faisant avorter l'Italie. Pour que celle-ci produisît une nation, il aurait fallu l'une de ces trois choses : ou que la population indigène s'affranchît elle-même de ses conquérants, ou que les Lombards pussent durer et former une nouvelle tête de peuple, ou, ceux-ci renversés, que Charlemagne et ses Francs se fussent assis en Italie, et eussent occupé leurs places. Or aucune de ces choses ne s'accomplit. Les Italiens furent esclaves ; les Goths et les Lombards le furent comme eux. De l'autre côté des Alpes, les Francs régnèrent sur les uns et sur les autres. Personne ne possédant la souveraineté, ce fut un vide que rien ne combla ; une terre dépossédée d'elle-même ne put enfanter un peuple indépendant ; et ainsi fut étouffée avant de naître la nationalité que l'Italie portait dans ses flancs. Je soupçonne même qu'en appelant l'étranger, la papauté ne heurta pas trop violemment les instincts de la population indigène; car je ne trouve, à cet égard, presque aucune trace de plainte chez les contemporains. Les Lombards furent arrachés de l'Italie sans qu'elle sentît le déchirement ; ils n'avaient pas su prendre racine [1].

Les Barbares qui avaient passé les Alpes avaient beaucoup de petites vertus; la haute ambition leur manqua. Ils ne surent ni prendre l'Italie par son faible, la supersti-

[1] Deux cents ans après, un chroniqueur de race lombarde pleure sur leur chute. — Ex intimo corde ducens suspiria. (*Heremperti epitome.*) Je trouve aussi quelques mots dans Malvecius, au commencement du quinzième siècle

tion de l'antiquité, ni frapper les esprits par quelque chose d'extraordinaire. Ils furent sages, économes, prudents; mais la grandeur apparente ou réelle avait seule des chances auprès des imaginations italiennes. Ni les Goths ni les Lombards n'eurent la hardiesse de se donner pour les successeurs légitimes de l'empire romain, et cela les perdit; ils montrèrent des princes modestes, tempérants, qui n'exercèrent jamais aucun prestige. Le premier homme qui eut l'audace de s'appeler César eut toujours bon marché de ces rois débonnaires. Ce qui restait de l'ancien monde ne put résister à cette fascination. Charlemagne n'eut qu'à se dire l'héritier de l'empire, toute l'Italie fut à ses pieds; il n'eut guère plus de peine à la soumettre que Napoléon la France, en revenant de l'île d'Elbe. Dès qu'il descendit des Alpes, tout le vieux monde crut revoir César sortir de l'île des morts.

Privée de la conscience de son droit comme de celle de sa force, on voit d'avance sur quelle base incertaine s'élève la fortune de l'Italie moderne, et par là s'explique clairement ce que l'on découvre de chancelant dans son histoire. Il n'est pas un moment où vous ne sentiez ce bel édifice branler, comme s'il n'avait point de fondements. Les autres peuples se développent, ils grandissent; et dans cette lente croissance, la force, la confiance s'augmentent avec le temps; au lieu que le trait particulier de l'Italie, c'est la crainte que ce monde brillant ne s'écroule subitement à chaque instant de sa durée. Dans les époques les mieux assises en apparence, ce sentiment remplit l'âme des chroniqueurs[1]. Rien de plus saisissant que cette ter-

[1] Il perchè tal città fu quasi morta. (Dino Compagni.) — Onde mi fa temer forte del giudìcio d'Iddio. (Giov. Villani, p. 906.) — E più non è senza pensiero di grande ammirazione come il nostro commune spesso non cadde in gravi pericoli di suo disfacimento. (Matteo Villani, p. 286.) —

reur qui se mêle à leurs récits; ils s'étonnent que le fantôme éclatant dure encore; ils ne comprennent pas d'où vient le péril; mais ils sentent, dès le premier pas, que le terrain est ruiné, que l'Italie chancelle; ils s'interrompent, au milieu des fêtes d'une civilisation précoce, pour jeter des cris et sonner le beffroi d'alarme.

Celui qui veut avoir le spectacle de la renaissance dans la mort doit regarder l'éclosion des républiques italiennes; dès qu'elles se montrent, elles réclament leurs franchises comme de vieilles coutumes. La liberté, chez elle, ne tient en rien de l'innovation. Ce n'est point, dans leur opinion, une conquête; c'est le maintien de ce qu'elles ont toujours possédé. Ces jeunes républiques, à peine sorties du berceau, invoquent l'antiquité, non l'avenir Ce qu'elles veulent, c'est l'ancien droit de ces époques obscures, comprises entre les temps barbares et les temps modernes, sorte de crépuscule qui échappe à l'histoire, bon vieux temps du marquis Hugues [1], qui déjà forme pour elles une sorte d'âge d'or; en un mot, elles se lèvent la tête tournée vers le passé. Cette révolution communale, qui partout ailleurs en Europe s'appelle affranchissement, innovation, s'appelle en Italie restauration, coutumes [2]; et rien ne marque mieux le caractère catholique que cette dépendance volontaire, cette complaisance sous le joug de l'histoire, au milieu même de la colère des révolutions.

Le premier germe de renaissance sociale apparaît sur la mer. Amalfi, Pise, Naples forment des communautés libres quand le reste de l'Europe est courbé sur la glèbe.

Post mortem Frederici et ante, semper Lombardia in malo statu fuit. (*Chronica Astensia*, Ventura.) — Non diù stabit stolida Florentia Florum.

[1] Nisi quomodo fuit consuetudo tempore Ugonis marchionis. (Muratori, *Antiq. ital.*, t. IV.)

[2] Bonæ consuetudines. (Muratori, *Antiq. ital.*, t. IV.)

Au milieu des tempêtes italiennes, *italiane tempeste*[1], l'Alcyon a bâti son nid sur les flots. Ces heureuses communes fuient, sur leurs barques, l'ombre du donjon impérial; même dans les plus dures années du moyen âge, elles respirent en pleine mer, quelque chose de la liberté du monde naissant; elles labourent au loin de leurs proues leurs fertiles sillons, sans craindre la corvée ni la dîme. Il n'y a point de serfs sur la glèbe de l'Océan.

Une de ces républiques trouve même le secret de ne toucher par aucun point la terre vassale; cette ville s'élève sur les flots où nulle invasion ne peut l'atteindre. Dans cette situation unique, Venise contracte un tempérament unique, et son histoire est la confirmation vivante de nos principes. Comme l'étranger n'a pas mis le pied sur elle, et qu'elle s'est toujours appartenu, jamais elle n'a douté de sa propre souveraineté nationale; seule, elle n'a été vassale ni de l'Empire, ni de l'Église; seule, elle ne sera ni guelfe, ni gibeline; jamais empereur allemand n'osera lui demander le serment de fidélité, même lorsqu'il l'exigera de toutes les autres. Les Barbares ne l'ayant pas soumise, sa noblesse n'a pas le caractère d'une race conquérante qui pèse sur une race asservie; elle ne renferme pas dans la cité deux peuples ennemis. De là, aucune guerre civile, à Venise, quand le reste de l'Italie est déchiré. Appuyée sur son droit, ne relevant que d'elle-même, elle offre une solidité qui a manqué à toutes les autres; née la première, elle est la dernière à mourir.

Sans établir nul concert entre elles, ces républiques parcourent à peu près les mêmes phases ; à travers tous les genres de destruction, une ébauche de constitution municipale survit, empreinte du sceau antique qu'au-

[1] Matteo Villani.

cune main moderne n'est capable d'abolir. Ce point vivant, ce débris défiguré de l'antiquité, ce grossier limon devient la première ébauche de l'Italie moderne. Les anciens titres, consuls, sénateurs, reparaissent avec des attributions toutes différentes, comme les réminiscences confuses d'une existence antérieure[1]. Sans réflexion, sans conscience, les populations, entourées à la hâte d'une cloison d'épines, sont déjà rejetées dans un fragment du moule brisé de l'antiquité.

A peine nées, elles engagent la lutte avec les barons du voisinage, dont les noms étrangers marquent assez l'origine. Les bourgeois italiens[2] assiégent les donjons germaniques et les rasent; ils amènent dans leurs murs la noblesse, qu'ils obligent d'habiter avec eux. Ces châtelains apportent leurs habitudes de domination dans l'enceinte des petites communes et s'y trouvent à l'étroit. La guerre s'éternise entre deux races, non plus en rase campagne, mais sur la place publique[3]. Après ce premier effort, la petite république naissante aperçoit au milieu de ses murs le monument de son esclavage : c'est le château de l'Empereur, la demeure du maître absent. Ici le cœur commence à manquer. Si l'on va jusqu'à renverser le donjon[4] du souverain étranger, ce sera pour le relever un peu plus loin, hors des murs, à la porte du faubourg. Triste liberté qui n'ose s'avouer que dans l'enceinte des murailles. La ville sera aux citoyens, la terre à l'Empereur. La cité sera libre et l'Italie esclave; partage

[1] En 1124, il y avait douze consuls à Bergame, soixante à Lucques. (Muratori, *Antiq. ital.*, t. IV.)

[2] Jacobus Malvecius, anno 1191. Muratori, *Antiq. ital.*, t. V, p. 654.

[3] Tunc privatis ædibus turres adjectæ sunt. (Muratori, *Antiq. ital.*)

[4] V. les chartes de Crémone et de Mantoue en 1114, 1116. Concessimus etiam eis, ut extrà muros civitatis eorum, deinceps palatium et hospitium nostrum habeamus.

qui se fait de lui-même à cette première époque des révolutions italiennes.

## CHAPITRE II.

### LE SAINT EMPIRE ROMAIN.

Un César féodal. Que renfermaient les luttes des Guelfes et des Gibelins? Question de la souveraineté. L'Italie au moyen âge, inféodée à l'Italie antique, n'a pas la conscience du droit, et cherche son appui hors d'elle-même. Des républiques sans la souveraineté du peuple. Une nation vassale. Le droit nouveau ne se fonde pas Quelle est la véritable origine de la féodalité?

Ce qu'il y a d'extraordinaire dans cette histoire est que le jour même où elles existent, ces républiques se posent toutes en même temps la même question : Quel est le maître? quel est le souverain? en qui réside la source du droit et de l'autorité? Cette pensée travaille aussitôt cette civilisation renaissante. Effrayées de la puissance qu'elles se sont arrogée, le premier besoin de ces villes, au lendemain de l'insurrection, est de légitimer ce qu'elles ont fait. On vit alors que l'Italie affranchie n'avait pu acquérir la conscience des droits qu'elle exerçait; il ne se trouva pas une misérable bourgade, enclose de murailles ou d'épines[1], qui ne fût obsédée par la difficulté de savoir à qui appartenait la souveraineté. Les unes dirent : Le maître, c'est l'Empereur; les autres : Le maître, c'est l'Église; mais l'idée ne vint à aucune de ces républiques qu'elle ne dépendait de personne, et que la souveraineté pourrait être dans le peuple. Il y eut des

[1] Erat dicta civitas de spinis clausa. (*Chronica Astensia.*)

voix qui crièrent sur les places publiques, pendant tout le moyen âge : *Viva il popolo!* elles se perdirent sans se comprendre elles-mêmes. A peine affranchie, l'Italie se demande sur chaque partie de son territoire, par des millions de bouches : Quel est mon maître? Pas une voix ne répondit : C'est toi-même.

Voilà la grandeur originale de ces disputes des Guelfes et des Gibelins : un monde qui toujours cherche son droit de subsister en dehors de soi dans une autorité étrangère; l'Italie qui renaît et ne peut croire qu'elle s'appartient; le phénomène d'une nation qui conquiert la liberté, et renonce à son indépendance, par la crainte d'usurper.

Où trouver le secret de ces contradictions? Dans le tempérament de l'Église qui est devenu celui de l'Italie politique. Cette même humilité qui fait que le prêtre peut tout supporter dans l'espoir de tout dominer est le fond de l'esprit politique des Italiens du moyen âge. Ils s'aliènent à deux maîtres qui leur promettent la souveraineté de la terre ou ce que les chroniques appellent la *monarchie du monde*[1]; c'est-à-dire qu'ils achètent par leur asservissement dans le présent l'espoir de la domination universelle dans l'avenir. Excès d'humilité et d'orgueil; suprématie ou servitude, telle est la chance qu'accepte l'Italie, ne voulant rien de tempéré ni dans sa fortune ni dans sa ruine. Qu'arrivera-t-il si l'Empire et l'Église ne peuvent tenir leur promesse? Il est aisé de le pressentir : on verra le peuple qui s'est aliéné dans l'espoir de commander à tous, obéir à tous.

Les publicistes cherchent encore la société féodale dans les forêts de la Germanie; ils oublient tout un côté des choses, et le plus important. Les hommes du moyen

[1] Monarchia del mondo. (Matteo Villani.)

âge n'eussent pas accepté si aisément ce régime de tutelle, si leurs esprits n'y eussent été préparés par une doctrine. Trois siècles avant que la féodalité ne commence dans la vie politique, je la vois instituée dans la vie religieuse. Le premier acte moral de l'homme, au moyen âge, est de tomber à genoux aux pieds du prêtre, de lui faire hommage-lige de son intelligence, de sa conscience, de tout son être moral. Appliquez au monde civil ce sentiment intérieur de renoncement, vous en voyez naître la société féodale. Chaque âme s'étant donnée à un prêtre comme à son seigneur spirituel, n'a presque plus rien à faire pour se donner à un seigneur temporel; l'humanité, sans droit, destituée d'elle-même après avoir abdiqué entre les mains du clergé, ne se sentant pas la force de s'appuyer sur sa propre conscience, se mit à chercher partout en dehors de soi un aide, un patron; le serf d'esprit devint serf de corps. Quand il arriva que les individus furent libres, comme dans les républiques, c'est l'État qui demeura en servage. Longtemps avant de se montrer dans les faits, cette cité étrange avait été bâtie dans les âmes. Les conquérants ne s'étaient pas encore reconnus et assis, que l'Église avait déjà créé, par sa hiérarchie, le moule dans lequel fut jeté le monde du moyen âge; et l'Italie, représentant par excellence le génie intime de l'Église, crut ne pouvoir subsister sans un patron politique. Même dans sa gloire, elle devait être la grande vassale de l'univers chrétien.

Sur ce principe, les républiques du moyen âge ont, à certains égards, un tempérament tout opposé à celui des républiques de l'antiquité. Pour celles-ci, le monde civil était renfermé dans leurs murailles, et pas une n'eût compris qu'on lui demandât de quelle autorité elle tenait son droit de vivre. La citadelle s'appuyait sur le temple, le

temple sur le dieu indigène ; où était la patrie, là était la souveraineté, la divinité, le droit éternel. Athènes reposait sur la lance de Minerve : de là, la vie tenace de ces États, leur foi fanatique en leur destinée, leur défense désespérée lorsqu'ils sont attaqués ; de là aussi la nature éphémère des républiques italiennes, qui, au moindre assaut, hésitent, cèdent, s'abandonnent, comme si elles n'avaient qu'une ombre de droit pour les couvrir.

Après l'insurrection, si un républicain du douzième siècle cherchait les titres et la grande charte de l'Italie, voici la confusion étrange qui se faisait dans son intelligence, et comment il se légitimait à lui-même la part qu'il avait prise dans la révolte. Au fond de sa conscience, ce qu'il découvrait d'abord c'était l'image vague de Rome; il en était ébloui, accablé. Par une illusion à laquelle tout concourait, l'idée d'une félicité sans bornes était attachée pour lui au souvenir de la vieille cité ; il plaçait cet âge d'or, non pas dans les temps de la république, mais dans ceux de l'empire, depuis César jusqu'à Justinien. Dans la confusion au milieu de laquelle il vivait, cette époque des empereurs lui apparaissait comme un temps de concorde, d'unité, de paix universelle et non interrompue, telle que la terre ne reverra rien de semblable, Éden de l'histoire, siècle de délices éternellement regretté, où, le monde sans douleur, sans divisions, obéissant à un seul chef, « la nacelle du genre humain voguait « à pleines voiles, et sans orage, vers un port assuré[1]. » Des souffrances du monde exténué sous les empereurs il ne restait qu'un songe de bonheur; le fils de l'esclave se prenait à adorer l'esclavage de son père, comme l'idéal d'une félicité irréparablement perdue.

[1] Dante, *Il Convitto*, p. 176.

A ce sentiment chimérique se joignait un respect religieux pour l'histoire romaine, que l'Italien tenait pour sacrée aux mêmes titres que celle des Hébreux. S'il a entendu parler des miracles racontés par Tite-Live, ils sont aussi certains à ses yeux que les miracles de l'Ancien Testament; ils ont été accomplis par le dieu de l'Italie au profit de sa race élue. Fondée vers le temps de David, peuplée de citoyens divins [1], Rome est une cité sainte, même au milieu du paganisme. Son peuple, élu d'en haut, depuis l'origine, l'oint du Seigneur, le christ des nations idolâtres, est le peuple souverain duquel tous les autres relèvent, comme le serf du Seigneur. Lui seul possède en sa source, par l'*opération divine*, le principe [2] de toute autorité politique; il a été investi de tous les droits. Nul État ne peut en renfermer aucun s'il ne les tient de lui. On est étonné de la netteté avec laquelle cet étrange droit des gens s'établit dans les esprits des chroniqueurs [3]. La conséquence, c'est que l'Italie moderne s'inféode à l'Italie antique et s'en déclare la vassale. Le plus petit bourgeois de la moindre commune fait hommage-lige au spectre du peuple romain.

Sur ce premier point, toutes les républiques sont d'accord; il n'en est pas une qui ne choisisse ce fantôme du passé pour son seigneur et maître. Toutes veulent être investies par lui et s'appuyer sur son ombre. Mais ce peuple souverain, il n'est plus; qui le représente? C'est là que l'Italie moderne commence à se déconcerter; car, au lieu du César unique, à la fois empereur et pontife,

[1] Quello Popolo Santo. — Divini cittadini, etc.

[2] Dante, *Monarchia. Il Convitto*, p. 174. — Gibolengæ partis vetustissimi Imperium uti signum cœleste colentes. (Muratori, *Antiq. ital.*)

[3] L'antica libertà succeduta dalla civiltà del popolo romano. (Matteo Villani, p. 292.)

elle rencontre à l'issue du moyen âge deux Césars, qui tous deux prétendent représenter également la souveraineté du peuple évanoui : l'un, c'est l'empereur allemand ; l'autre, c'est le pape. Lequel faut-il suivre? lequel résume la volonté, la tradition, le droit de la vieille Italie? Seconde question qui trouble l'esprit des républicains italiens, au lendemain de leur victoire.

Pour la noblesse d'origine étrangère, il ne pouvait y avoir de doute. L'héritier légitime de la majesté du peuple romain, c'est cet empereur qui, caché dans le fond de l'Allemagne, joignait au prestige de l'éloignement le prestige de l'antiquité. En cet être mystérieux qui de loin à loin apparaissait sur le sommet des Alpes, vivait la tradition sociale. Héritier des Auguste, des Trajan, des Justinien, il conservait, sous un triple sceau, les secrets du commandement. N'était-ce pas lui qui venait chercher au bord du Tibre le signe et la consécration de son autorité? Le roi des Germains n'était empereur qu'après avoir touché Rome; le couronner, c'est couronner l'Italie. Aussi quelle ardeur incroyable, quelles espérances insensées dès qu'il paraît! Les nobles, les émigrés chassés de leurs communes, accourent et grossissent son armée. Puissions-nous le voir, lui ou son maréchal, et mourir le lendemain[1]! s'écrient-ils à son approche. Par l'effet d'une illusion difficile à concevoir de notre temps, il parlait à la fois aux souvenirs du monde romain et à ceux du monde barbare. Les nobles d'Italie voyaient en lui tout ensemble l'ancien chef des invasions et l'héritier de la république, Théodoric et César. Tout ce qu'il y avait de chevaleresque, de féodal, rayonnait de joie à son approche; il n'apparaissait guère qu'une seule fois dans un moment rapide à cha-

[1] Utinam ipsum vel mareschalcum ejus valeam intueri die uno et altero de sæculo transmigrare! (*Mutinensis historia*, p. 118.)

que génération, et cette marche précipitée, fantastique, augmentait encore la fascination qu'il exerçait.

Les Allemands qui lui servaient d'escorte étaient d'abord, comme lui, un objet d'admiration. Les châtelains, souvent même des populations entières se pressaient au-devant d'eux; on voulait toucher leurs habits, baiser leurs armes [1], comme s'ils avaient le secret de guérir les plaies mortelles de l'Italie. Vous eussiez dit du retour de légions égarées depuis mille ans et qui rentrent dans la patrie. Les aigles romaines, en reparaissant sur le chemin, faisaient tressaillir; les yeux se remplissaient de larmes. Enfin ils arrivaient, les compagnons de César libérateur; on les touchait; l'enthousiasme tombait. Les alliés, les frères attendus chassaient l'Italien de sa maison; ils prenaient l'argent, le blé, le vin, le foin; ils changeaient le *miel* en *poison*. La réalité se montrait alors toute nue. Un incroyable malentendu éclatait entre l'Empereur et l'Italie, sans que celle-ci pût jamais entièrement se réveiller. Que pouvait comprendre à la civilisation d'au delà des Alpes l'Allemand du moyen âge? sa jalousie naturelle était irritée par l'éclat même des espérances que l'on mettait en lui. La liberté des classes inférieures [2], l'indépendance des ouvriers bouleversaient toutes ses idées; l'assujettissement de la noblesse à la bourgeoisie révoltait davantage encore son instinct féodal. Quant à l'empereur lui-même, pour peu qu'il se sentît fort, il refoulait avec dureté l'enthousiasme des républicains italiens. S'ils lui parlaient de la volonté du peuple romain, du consentement de la foule, du don que l'Italie lui faisait librement d'elle-même, ce

[1] Stolidi populares... ignorantes quid agerent eisdem, Theotonicis obviam accesserunt, nedum ipsos, sed eorum arma et vestem osculantes. (*Mutinensis historia.*)

[2] Ottonis Frisingensis, lib. *de Frederico I*, p 708, 713, 758.

droit, cette autorité inaliénable, attachée à des ruines, lui paraissaient des jeux d'enfant; à ces ingénus, il montrait son épée et n'acceptait que le droit de conquête.

C'était bien pis si la démocratie italienne lui laissait voir quelles espérances elle fondait sur lui pour ramener les temps antiques[1], l'ironie, l'insulte accueillaient de pareils aveux. Les prétentions du génie italien à régner sur son vainqueur par le droit et la suzeraineté de la gloire[2], irritaient jusqu'à la fureur la vanité du roi teuton. « Que « lui parle-t-on de l'autorité, de la légitimité de la *divine « république*[3]? Pourquoi élever jusqu'aux astres cette « grandeur déchue? Que l'on regarde en Allemagne : c'est « là que sont les consuls, le sénat, les patriciens, les lé- « gions, c'est là qu'est la gloire! Croit-on que le bras des « Teutons soit raccourci? L'Italie, qui n'a pu même gar- « der ses cendres, leur appartient par le droit du plus « fort. Que l'on essaye seulement de l'arracher des te- « nailles d'Hercule! »

C'est ainsi que les illusions des Italiens étaient accueillies par les Allemands. L'Empereur, stupéfait au milieu des changements des partis qui lui *brisaient l'esprit*[4], regagnait les Alpes, plein de défiance, même au milieu des villes amies; c'est lui qui fermait la porte des forteresses, et il ne s'endormait qu'après avoir mis sous son chevet les clefs de l'Italie. Enfin il disparaissait, gorgé d'or[5]. Durant sa longue absence, les mêmes espérances, les mêmes songes renaissaient d'eux-mêmes. Une génération nouvelle attendait le nouveau César, qui devait donner une tête à la féodalité italienne décapitée.

[1] Revertantur opto pristina tempora. (Ott. Frising.).
[2] Hospes eras, civem feci. (*Ib.*)
[3] Divæ tuæ reipublicæ veterem statum ad sidera tollis. (*Ib.*)
[4] Gli martellava la mente.
[5] Rinfrescato di danari. (Machiavel., *Istor. Fiorent.*)

## CHAPITRE III.

### LA PAPAUTÉ ET LES RÉPUBLIQUES.

L'Italie prend le tempérament de l'Église. Un cosmopolitisme informe. Illusions communes à tous les partis. Restauration de la monarchie romaine universelle. Un droit chimérique Contradiction entre le saint-siége et la nationalité.

Les populations indigènes cherchaient naturellement, au contraire, le représentant du monde romain dans ce César pacifique qui régnait sur le trône de l'Église. Puisqu'il fallait à tout prix se donner un maître, nul n'osant se proclamer souverain, la bourgeoisie se plaçait d'elle-même sous le vasselage du vicaire de Dieu. Le pape n'était-il pas l'éternel seigneur de la cité suzeraine? C'était dans l'Eglise, sur les baptistères, que se prêtaient tous les serments, et l'on entrait dans la vie politique par la même porte que dans la vie religieuse. Quoi de plus naturel que de les confondre? Au cri de Vive l'Église, *Viva la Chiesa*, se ralliaient avec la bourgeoisie les classes inférieures, et tous ceux qui dans une puissance spirituelle voyaient un patron plutôt qu'un maître. Ils voulaient faire de l'Église la patrie sur la terre comme dans le ciel.

Par malheur, le moment venait où l'illusion se montrait dans ce parti aussi clairement que dans l'autre; c'était le jour où les Guelfes, croyant toucher à la victoire, appuyaient ouvertement la démocratie sur le saint-père. Le pape repoussait sur-le-champ l'alliance[1]; il reniait la

[1] Voici comment le pape Adrien parle du peuple romain à l'Empereur : Romanæ plebis, fili, adhuc meliùs experieris versutiam. Cognosces eos in dolo venisse et in dolo redisse. (Ott. Frising.)

Souvent l'Église soutient les Gibelins et les nobles. 1263. Isto tempore

cause du peuple sitôt qu'elle paraissait gagnée, craignant au fond la souveraineté des communes autant que celle de l'empereur. Dès que l'esprit national paraissait, le sacerdoce et l'empire, les deux têtes de l'Aigle, qui semblaient éternellement brouillées et séparées de la distance du ciel et de la terre, se rejoignaient subitement pour étreindre, étouffer, dévorer la même proie. Tout le douzième siècle est plein du beau rêve d'Arnaud de Bresse; il tente de profiter de la division des maîtres pour se créer une patrie indépendante; il invoque l'empereur Frédéric, au moment de sa plus vive colère contre Adrien. Pour toute réponse, l'Empereur le livre au pape qui le brûle. Personne ne profita de cet enseignement, et qui sait même s'il est compris de nos jours?

Que se proposaient les Guelfes? Un problème chimérique. En donnant le pape pour chef à l'Italie, ils plaçaient la religion et la patrie dans une condition si ruineuse, que l'une ou l'autre devait nécessairement y périr. Si la papauté devenait italienne, elle cessait d'être universelle et perdait le catholicisme; si elle restait universelle, elle cessait d'être nationale et perdait l'Italie. Les papes restèrent ce qu'ils étaient, les chefs du monde, et la patrie disparut.

Le pape ne devint pas Italien, mais l'Italie prit le tempérament de la papauté, c'est-à-dire qu'elle fut cosmopolite au milieu des barrières de l'Europe féodale. Elle s'ouvre sans défiance à l'univers entier, quand les autres peuples se hérissent au seul contact de leurs voisins; on verra par la suite que cette différence fit sa ruine. Dans tout le moyen âge, elle sert d'expérience à un idéal pré-

Ecclesia, totis viribus fovebat Ottonem archiepiscopum et vicecomites et partem nobilium. (*Manipulus Florum.*)

maturé de cosmopolitisme, que seule elle représente sur la terre, et sous lequel elle finit par succomber.

Dans la guerre du sacerdoce et de l'empire, il est un reproche dont je veux absoudre le pape. On l'accuse d'avoir étendu l'anathème à des peuples entiers pour frapper leur prince. Sous cette injustice apparente, je vois le principe de l'éternelle justice; c'était enseigner que chaque peuple est responsable envers tous les autres du gouvernement qu'il tolère. Si son prince fait le mal, que le peuple le réprime ou le dépose; sinon, qu'il partage la coulpe à son dam et soit anathème avec lui. Il m'est impossible de découvrir là rien qui ne soit légitime.

Cherchant toujours son point d'appui hors de soi, tantôt sur le sacerdoce, tantôt sur l'Empire, jamais sur la conscience de son bon droit et de sa souveraineté, l'Italie s'avançait en chancelant sur le vide. Il y avait deux grands partis dont aucun ne renfermait une nation, qui aveuglés, fascinés l'un et l'autre par la superstition de l'histoire, poursuivaient une chimère, également incapables de saisir rien de réel ni de constituer aucun droit. Dans cette voie désespérée, comment s'étonner de la facilité que les hommes trouvent incessamment à changer d'opinions et de drapeaux? Après avoir éprouvé que la patrie n'était pas dans le parti qu'ils suivaient, ils se retournaient vers l'autre avec une énergie furieuse; puis voyant que là aussi ils ne pouvaient rencontrer l'Italie, ils jetaient, au milieu d'une vie splendide en apparence, des imprécations qui retentissent dans le plus obscur chroniqueur aussi bien que dans la *Comédie divine*.

Incapables de croire en elles-mêmes, les républiques s'aliènent sitôt qu'elles se possèdent, et chacune a son prix pour ainsi dire fixé. Bologne se vend 200,000 florins, Parme 60,000, Arezzo 40,000, Lucques 30,000.

Gênes se remet en gage aux mains de ses créanciers. Pour peu qu'une de ces républiques soit menacée par une rivale, elle se donne gratuitement à un maître qui la défend comme sa chose. Pise, Volterre, Pistoie, par haine de Florence, se donnent gratuitement, encore toutes vives, aux Allemands, Sienne à Milan, Milan à l'Empereur. Brescia va s'offrant à tout le monde, à Lanfranc, aux marquis d'Est, au roi de Naples, au roi de Bohême, avant de trouver enfin les Scala qui l'acceptent à perpétuité. La plus fière de toutes, Florence s'aliène pour cinq ans au roi de Naples, pour un an au duc d'Athènes, pour dix ans à Charles d'Anjou. Chacun de ces États trafique de son ombre de souveraineté; ils vendent, comme Esaü, leurs droits d'aînesse.

Mais voici où se montre le mieux le principe de cette société : le cosmopolitisme informe qui est en partie l'âme de l'Italie au moyen âge se marque surtout par une magistrature dont l'équivalent ne se rencontre dans aucun autre peuple. Si l'on regarde la constitution intérieure de ces États, on voit que, différents en apparence, ils se ressemblent tous par ce phénomène extraordinaire, que la magistrature suprême y est toujours donnée à un étranger; c'est le Podestat[1]. Le chef de l'État doit être élu en dehors de l'État[2], et la patrie gouvernée par un homme qui n'appartient pas à la patrie; voilà la règle et la pierre de fondation de ces républiques. Florence se fait régir par un citoyen d'Arezzo, Arezzo par un citoyen de Florence; et il en est de même dans toutes les autres communes. Au milieu du changement perpétuel des institutions, celle-ci est la seule qui ne change pas, la seule

[1] Dans la formule de son serment il disait : « Toto dominii mei tempore. »
[2] Concessit imperator ut singulis annis rectorem eligeret *forensem*. (*Manipulus Florum*. Muratori, *Rer. ital.*, t. XI.)

à laquelle on reste fidèle, comme au principe même de la société. Dans la fièvre des factions, ce point unique n'est jamais contesté, que l'étranger occupera à perpétuité le cœur du pays. Chacun veut, avant tout, empêcher que nul de ses concitoyens ne devienne son maître ou son juge. Il est vrai qu'en général le *Podestat*[1] était choisi parmi les habitants d'une république alliée; mais jamais ces cités n'étaient si bien unies qu'elles ne fussent prêtes à se combattre; et ce que l'on pouvait attendre de mieux dans le chef de l'État[2], c'est qu'il n'eût point de patrie. Qu'eût pensé Athènes si on lui eût proposé de se faire gouverner par un citoyen de Sparte? Que penseraient les Etats-Unis s'ils devaient choisir leur président partout ailleurs que chez eux?

Comme le sentiment de la liberté municipale était très-vif, celui de l'indépendance nationale très-faible, il s'ensuivait aussi que le premier autorisait aisément tout ce que l'on entreprenait contre le second; et la ressource de chaque parti vaincu est d'ouvrir les portes du pays à une armée étrangère. Considérez l'Italie à quelque époque que ce soit, il est un personnage que vous rencontrez dans chaque événement et qui est l'artisan infatigable de cette histoire : je veux dire l'émigré[3]. Toujours prêt à livrer cette patrie qu'il n'a pu gouverner, il sollicite l'ennemi; il presse, il conduit l'invasion. Qu'elle parte d'Allemagne ou de France, peu importe, pourvu qu'elle le rétablisse dans son autorité. Jamais nul Italien du moyen âge, s'il est exilé, ne se fait le moindre scrupule de tourner les armes étrangères contre l'Italie; et il faut déses-

[1] Potestas... Quasi habens potestatem imperatoris in hac parte.
[2] Muratori, *Antiq. italic.*, t. IV, p. 75.
[3] Gibellini Guelfos superant ope Cremonensium et Pergamensium. — Cette phrase revient perpétuellement dans les chroniques.

pérer de trouver, à cet égard, la moindre différence entre la noblesse et le peuple. La bourgeoisie et les ouvriers de Florence appellent tour à tour contre Florence le duc de Milan; les Gibelins, les Allemands; les papes, l'Europe. *Périsse la cité*[1] plutôt que la faction, c'est le cri du moyen âge; s'emparer de la commune, rentrer triomphant dans la république avec son parti, ce but autorise tous les moyens. La passion est si vive, que chacun aime mieux voir la patrie détruite qu'entre les mains de la faction opposée; d'ailleurs l'idée de la souillure que laisse après soi, sur le sol natal, le pied de l'ennemi, n'existe pour personne. Si l'émigré n'a point de scrupule, la cité n'a pas de ressentiment; au milieu d'un si grand nombre de restaurations accomplies par des invasions, je ne vois jamais ni peuple, ni bourgeoisie, ni noblesse, faire un reproche à qui que ce soit, d'avoir recouvré son autorité par le fer étranger.

L'Église ne s'étant réellement identifiée avec aucune des républiques d'Italie, il arrivait tout le contraire de ce qui se faisait en Espagne. Là, par une fortune singulière, dans toutes les guerres du moyen âge, l'ennemi de la nation espagnole, l'Islamisme, se trouvait être l'ennemi irréconciliable de l'Église; d'où il résulta que celle-ci poussa partout à une défense désespérée. Dans chaque château fort de la Castille, de l'Andalousie, le clergé catholique se sentit en face de son adversaire éternel, le mahométisme, et il décida le peuple à mourir pour la croix. Il mit dans la guerre l'héroïsme religieux. En Italie, au contraire, le catholicisme n'épousant pas toujours aucune des factions, aucun des intérêts du territoire, le pape flottait d'une alliance à l'autre sans se fixer nulle part; son cœur n'était

[1] Perisca innanzi la città che tante opere rie si sostengano! (Dino Compagni.)

dans aucune cité; ce qui fut cause qu'il ne prêta pour longtemps sa force à aucun des partis, et qu'il ne mit son salut à constituer ni la démocratie ni la nationalité italienne. Au milieu même de la ligue lombarde, vous sentez qu'il finira par s'entendre avec l'Empereur mieux qu'avec le peuple.

Aussi que représente le clergé dans les guerres de l'Italie au moyen âge? le désir de traiter [1]. Quand il faudrait du fer, il ne sait que remettre en mémoire les dangers de la guerre [2], les félicités de la paix, les douceurs de la résignation, l'espérance inconsidérée de la liberté, l'avantage de plier la tête, de quitter les armes à propos, et de s'en remettre à la discrétion d'un vainqueur débonnaire. En Espagne, le prêtre qui voit en face le Coran demeure sur la brèche jusqu'au dernier moment, il est soldat; en Italie, où son adversaire d'aujourd'hui deviendra demain son allié, il n'est qu'arbitre. Aux siéges de Tortone, de Crémone, de Brescia [3], c'est lui qui le premier parle de négocier. Chez l'un de ces peuples il apprend à mourir, chez l'autre à capituler.

A mesure que le parti de l'Église vient à dominer avec les Guelfes, ses maximes sur la guerre l'emportent. Otez-en l'héroïsme et la patrie, que reste-t-il, sinon violences, emportements de barbares? Conformément à cette éducation, les Italiens crurent avancer dans la civilisation en rejetant l'esprit militaire. Gouvernée au dedans par l'étranger, c'était une conséquence naturelle que la république fût défendue au dehors par des armées étrangères, et le *podestat* entraîne après lui le *condottiere*. L'épée qui

[1] Placet ut victori principi colla subdatis; expedit ut universam salutem vestram in deditione, non in armis reponatis. (Radevic. Frising.)

[2] Malorum belli... inconsiderata spes libertatis.

[3] Chronique de Jacobus Malvecius.

partout ailleurs anoblissait n'est plus qu'un outil mercenaire; l'Italie se dérobant de plus en plus à elle-même, la tête est à l'Empereur, le cœur au podestat, le bras au condottiere, le droit à l'étranger. Après avoir suivi l'Empire, elle n'avait recueilli que les insultes du conquérant; elle se décide à suivre l'Église, et n'embrasse qu'un fantôme de cosmopolitisme qu'elle est incapable de comprendre. Attiré par ces leurres, on voit un peuple admirable qui s'engage chaque jour plus avant à la poursuite de l'impossible. Il sert tour à tour de marchepied à l'Empereur et au pape; il croit qu'en s'obstinant à les hausser il se rehaussera lui-même; et de siècles en siècles, toujours aspirant à la monarchie universelle, il ne s'aperçoit pas que l'un et l'autre s'élèvent en le foulant, qu'ils se nourrissent de sa substance, que pour mieux les servir, il perd l'occasion de vivre.

Que de signes de décrépitude se montrent dès le berceau de ces républiques! elles naissent avec les rides d'une double antiquité, comme si elles étaient lasses d'un travail que l'histoire ne connaît pas. Sitôt qu'elles paraissent, elles se vendent pour acheter le repos : la paix! la paix! *fiat pax! fiat pax*[1]! C'est le premier vagissement qui sort de ces berceaux. Quand elles ont fait à peine quelques pas, on découvre déjà un esprit de routine dans l'enfance de leurs gouvernements. Je trouve à cet égard, en 1222, un monument étrange : c'est un recueil[2] de discours officiels, préparés d'avance pour toutes les vicissitudes futures et les révolutions éventuelles de la république : modèles de harangues modérées, passionnées ou violentes au choix des gouvernements et des peuples, pour chacune

[1] *Chronica Astensia*, p. 217.
[2] Oculus pastoralis sive libellus erudiens futurum Rectorem populorum.

des circonstances que l'avenir renferme. Il y a pour le Podestat des formules préparées de promesses à faire, d'espérances à donner, de reconnaissance à témoigner, de paroles magnanimes à improviser au jour de l'avénement[1]; puis, quand on s'est assis au pouvoir, des harangues sévères, des sorties menaçantes pour le jour de l'émeute et de la révolution, et après l'ordre rétabli, des effusions officielles sur la religion et la liberté. D'autre part, il y a pour le peuple des formules de déclamations, d'invectives[2], des cris d'indignation, de guerre contre l'autorité[3]; le gouvernement et le peuple n'ont qu'à apprendre par cœur, pour trois ou quatre siècles, leurs rôles convenus d'avance. Quand on cherche l'explosion naïve des passions républicaines, on est surpris de voir que la colère, la révolte, la clémence, sont déjà officiellement convenues et notées pour l'usage de chaque parti; il semble que l'on découvre là, en 1222, le machiavélisme dans son berceau ingénu. La tyrannie et la liberté y sont disposées comme de gracieuses machines qu'il n'est besoin que de toucher pour qu'elles jouent exactement leur rôle dans l'histoire italienne, sans que la conscience humaine ait besoin de s'en mêler.

De la constitution monstrueuse de l'Italie au moyen âge, sortit un droit monstrueux qui ne se retrouve nulle part ailleurs, et que l'on appelait le droit *de représailles*[4]. Un citoyen attaqué, lésé par un citoyen d'une autre république, était autorisé, après certaines formalités solennelles, à courir sus à la patrie de son adversaire, et à reprendre au hasard sur l'innocent une valeur égale à

[1] De prima concione, quùm terra fuerit in pace... (*Loc. cit.*)
[2] Invectiva Justitiæ contra rectores gentium. (P. 125.)
[3] De juvene cupienti guerram.
[4] De represaliis. (Muratori, *Antiq. italic.*, t. IV)

celle qui lui avait été enlevée par le coupable. Droit pour chacun [1] de saisir et de lier les premiers hommes qu'il rencontrait [2], jusqu'à concurrence du bien qu'il avait perdu; solidarité barbare, qui n'est peut-être, au reste, que l'ébauche entrevue d'un droit cosmopolite par lequel la société humaine répondrait à chacun des crimes de tous.

Il y eut des temps où ces représailles furent instituées et proclamées à la fois dans l'Italie presque entière [3]; à peine cette guerre de chacun contre tous était-elle déclarée, que les chemins devenaient déserts. Quand on s'aperçut des inconvénients prodigieux de cette législation, elle était entrée dans les mœurs. L'habitude de se faire justice sur la communauté et de vivre à l'état de guerre avec la société, s'appuyait sur des chartes écrites. Ce fut la première sanction, l'origine légale de ces compagnies de rapines, qui, associées pour rançonner l'Italie, traversent impunément l'histoire, sans que la conscience publique se soit jamais soulevée avec énergie contre elles. Un jour, un bourgeois, blessé d'une injustice, déclarait solennellement la guerre à telle république, puis à ses alliées, à l'Italie, enfin au monde; il attirait aisément quelques compagnons et se formait sa petite armée. Ce n'étaient point là des malfaiteurs, mais une compagnie de commerçants lésés, qui s'associaient pour user du droit consacré des représailles. Aussi ne remarque-t-on, dans aucun temps, qu'ils aient été honnis. Ils guerroyaient, rançonnaient, saccageaient légitimement en toute sécurité de

[1] Ita quod suâ auctoritate... possit capere homines civitatis Mutinæ et districtus, ac reprendere pro satisfactione. (Muratori, *Antiq. italic.*, t. IV.)

[2] Il ritinere quel d'altrui per forza. (*Ib.*, p. 742).

[3] Per hæc tempora represaliæ in singulis civitatibus Lombardorum concessæ fuere. Ann. 1266. (Jacobus Malvecius. *Rer. italic.*, t. XIII.)

conscience. Les campagnes, les villes payaient le tribut comme à une armée régulière. Quelquefois ces compagnies, d'humeur chevaleresque, jetaient le *gant sanglant* à la face d'une république.

Si quelque chose étonne, c'est le flegme mêlé de respect avec lequel les chroniqueurs racontent ces exploits, sans jamais donner le vrai nom à ces déprédations. Les gouvernements traitaient d'ailleurs avec les compagnies comme avec des autorités légitimes. Las de renommée et de butin, quand le chef faisait la paix, il se trouvait quelque république, qui, éblouie de tant de gloire, le choisissait pour son capitaine: après avoir volé l'argent de la république, il lui volait sa liberté. Pierre Sacconi, élu capitaine et conservateur du peuple, par Arezzo, s'en fait le tyran, et vend Arezzo quarante mille florins à Florence.

Dans ces ténèbres de la conscience aveuglée, on est moins étonné quand on voit le théoricien de l'Italie, au moyen âge, saint Thomas, admettre qu'il y a des hommes justement esclaves par la nature des choses. L'Ange de l'école ajoute en faveur du droit de l'esclavage des arguments chrétiens aux arguments tout païens de l'antiquité; tant le christianisme était encore étranger, en beaucoup de choses, à l'âme des saints! Sur le point le plus vital des doctrines de Jésus-Christ, il arrive que saint Thomas[1] est resté plus païen qu'Aristote.

[1] *De Regimine principum*, lib. II, c. x, Thomæ Aquinatis.

# CHAPITRE IV.

## LIGUE LOMBARDE.

Efforts de l'Italie pour produire une nation. Pourquoi la victoire a été inutile? La liberté sans la nationalité. Loi des révolutions. La noblesse, la bourgeoisie, le peuple.

Il y eut un moment où l'Italie fit un effort désespéré pour enfanter un peuple. C'est le temps de la ligue Lombarde. Comment est-il arrivé que, toujours victorieuse, la victoire ne lui ait servi de rien? On ne voit, dans aucun autre pays, un peuple appesantir son joug en même temps qu'il le brise, et relever son ennemi par le coup qui le renverse. Ceci tient à des causes que personne, ce me semble, n'a encore mises dans leur vrai jour.

Ce qui pesait à l'Italie, vers le dixième siècle, n'était pas tant l'autorité de l'Empereur que celle de ses vicaires. Combien, en effet, devait être oppressif le régime des comtes et des marquis allemands, étrangers à l'Italie, loin de l'œil du maître, on peut se le figurer par les chartes mêmes de liberté qui, toujours renouvelées, marquent assez qu'elles étaient toujours enfreintes. Les signataires des requêtes, à la fois humbles et menaçantes, qui, du fond des villes, sont adressées à l'Empereur pour demander justice de ses représentants, portent presque tous des noms germaniques; témoignage évident que la noblesse d'origine lombarde fut la première à se relever dans l'insurrection des communes; après elle vient tout le peuple. A ce premier moment, les deux têtes de la Lombardie, Pavie et Milan, qui doivent plus tard se dévorer mutuelle-

ment, se jurent une éternelle alliance contre la violence de *tout homme mortel*[1] *né* ou *à naître*. Le sentiment de la vie politique commence là par le sentiment de l'égalité dans la mort.

D'abord, les villes n'avaient réclamé que la confirmation de leurs *bonnes coutumes* : droits civils, municipaux, garantie de ne pas être marié contre sa volonté[2], élection des magistrats au son des cloches, liberté tout extérieure d'aller, de venir, de trafiquer en sûreté sans payer de péage à travers *tout notre royaume* d'Italie. Bientôt, on demande que le palais de l'Empereur ne s'élève plus dans l'intérieur des villes ; l'Allemand cède encore[3] sans résister. La révolution grandit et vient battre de son flot ce palais qui semble fuir devant elle. De communale elle devient politique. Nommer les consuls, le Podestat, battre monnaie, faire la paix, la guerre, rendre soi-même la justice, c'est le second acte de cette révolution. Enfin, il reste à s'unir, former une confédération, créer une Italie souveraine. De politique, la question devient nationale. Dans ce premier élan, le mal et le remède sont aperçus avec une admirable clarté de conscience. *Rejetons de nos épaules le joug des Allemands*[4], ce cri de salut s'échappe des poitrines, en dépit des illusions et des systèmes mystiques. De ces trois révolutions, la première et la seconde eurent un succès complet ; la troisième ne réussit qu'à demi, et par là ruina les deux autres.

Ce fut un jour unique que celui où des millions d'hommes, excepté seulement les prêtres, les muets et les

[1] Contrà quemlibet mortalem hominem natum vel nasciturum. (Muratori, *Antiq. italic.*, t. IV.)

[2] Nec invitè alicui conjugabimus. (Charte du onzième siècle.)

[3] Ce mouvement ascensif de la révolution éclate sous Henri V.

[4] Theutonicorum jugum de collo excutiamus. (*Chronique de Milan*. Manipulus Florum.)

aveugles, prêtèrent, en 1170, sur les baptistères, le serment suivant[1] : « Au nom du Seigneur, Amen! je jure sur les saints Évangiles que je ne ferai ni paix, ni trêve, ni traité avec Frédéric l'Empereur, ni avec son fils, ni avec sa femme, ni avec aucune personne de son nom, ni par moi, ni par aucun autre; et de bonne foi, par tous moyens qui seront en mon pouvoir, je m'emploierai à empêcher qu'aucune armée, ni petite, ni grande d'Allemagne ou de toute autre terre de l'Empereur, qui soit au delà des monts, n'entre en Italie; et si une armée y pénètre je ferai une guerre vive à l'Empereur et à tous ceux de son parti jusqu'à ce que l'armée susdite sorte d'Italie; et je ferai jurer la même chose à mes fils dès qu'ils auront l'âge de quatorze ans. »

Les villes qui avaient juré de soutenir en première ligne l'assaut de l'ennemi étaient Milan, Verceil, Novare, Lodi, Bergame, Brescia, Mantoue, Vérone, Vicence, Padoue, Trévise, Bologne, Modène, Reggio, Parme, Plaisance. Au second rang, venaient les villes de la Toscane, de la Romagne, puis, comme dernière réserve, Rome et la Papauté, qui devaient prêter l'unité à cette confédération passionnée. Les patriotes croyaient voir, au loin, apparaître sur les champs de bataille saint Pierre[2], sur un cheval blanc, avec des armes étincelantes. Toute l'Italie se rassemblait dans un effort suprême contre Frédéric, comme autrefois la Grèce contre Xerxès. Pourquoi l'effet fut-il si différent? Tant d'impuissance dans le succès s'explique par une idée funeste qui, se glissant dans chaque esprit, ôtait aux victorieux tous les avantages de la victoire.

[1] Sacramenta populorum. Circiter annum 1170. (*Antiq. italic.*, t. IV, p. 266 et suiv.)
[2] In albo equo et coruscantibus armis. (*Rer. ital.*, t. III.)

On s'était armé contre les colères de l'Empereur, non contre le prestige et la fascination des mots antiques. Sitôt que le roi germain parlait dans ses décrets de la splendeur de la république et de l'empire romain [1], les Italiens se renchaînaient par ces mots magnifiques. Parmi tant d'hommes qui juraient si hardiment de faire la guerre et qui tinrent si bien leur serment, il ne s'en rencontra jamais un seul qui osât nier au souverain ennemi le droit de venir prendre la couronne de son pays. Au plus vif de la guerre, je ne découvre pas chez les historiens, les poëtes, les hommes d'État, une seule ligne où personne se soit avisé de faire cette question si simple : Que vient faire de ce côté des monts le chef de la nation allemande? Cette terre est-elle la sienne? L'idée de le repousser comme un barbare ne put prendre racine dans le temps de cette première Renaissance; en sorte que, par une incroyable contradiction, chaque ville en particulier lui fermait ses portes, et l'Italie lui ouvrait ses frontières. On combattait le maître, on respectait la servitude; l'Empereur toujours vaincu regagnait par le droit ce qu'il perdait par le fait. Dans ses plus rudes désastres, la fausse tradition de l'antiquité le couvrait d'un bouclier contre les colères de l'Italie moderne; tout ce que perdait Frédéric, César le lui rendait.

Ceci devient très-lumineux par le caractère même des guerres que l'Italie soutenait. Elles furent toutes défensives. Si le César tudesque n'eût lui-même pris l'offensive, nul n'eût osé brusquer l'attaque. Jamais la ligue n'entreprit de l'empêcher de déboucher des Alpes, ni de le poursuivre après ses déroutes; il ne pouvait y avoir de Thermopyles. Toujours l'Allemand peut choisir en liberté son

[1] Præclarum Romani decus Imperii statusque Reipublicæ. (Charte de Henri IV, 1091.)

temps, sa saison, sa marche, sortir des gorges par Côme ou Asti, sans obstacles[1], passer le Tésin, l'Adige ou le Pô, tomber à l'improviste sur le cœur du pays, sans que jamais les vainqueurs imaginent de se retourner contre lui, et de prendre une revanche. Battu, ruiné, il se dérobait derrière les Alpes pour aller se refaire jusqu'à la nouvelle campagne, de manière que le danger immense pour les républiques était nul pour lui[2]. L'Allemagne attaquant toujours, l'Italie ne se croyant que le droit de se défendre, celle-ci devait nécessairement périr.

Il y parut assez clairement dans la sixième campagne. Obligé de lever le siége d'Alexandrie, l'empereur Frédéric se trouve aux environs de Marengo (car ce nom éclate déjà[3] chez les chroniqueurs du douzième siècle) dans une situation désespérée, absolument semblable à celle des Autrichiens cernés par Napoléon. L'armée de la ligue lombarde avait tourné l'Empereur, et lui coupait toute retraite du côté des Alpes et de Pavie. Ce jour devait être le dernier de l'empire allemand en Italie. Comment fut-il sauvé? par la fascination du vieux droit impérial. Les Italiens qui cernaient César se firent un scrupule de profiter de l'avantage pour l'attaquer; lui qui se sentait perdu, se garda bien d'entamer le combat. On vit alors deux armées en présence demeurer immobiles, retenues, l'une par l'épouvante, l'autre par le respect. La nuit vint; elle ne fit qu'augmenter le scrupule des Italiens. Cet adversaire que l'on tenait au bout de l'épée, et qui mettait un impôt sur la naissance de chaque enfant italien, qui prélevait le

[1] Cum omni pace. (*Rer. ital.*, t. III.)

[2] Quia non verebatur ab eis offendi, nisi prius ab ipso fuissent hostiliter provocati. (*Rer. ital.*, t. III. *Vita Alexandri III.*)

[3] Qui morabantur in circumpositis villis... in Marengo, Hunilla, etc. *Vita Alexandri III.* Anastas.)

quart du salaire des ouvriers, pour tarir le travail et la vie, n'était-ce pas le seigneur légitime[1]? Le serf doit-il donc fermer le chemin à son seigneur? ne serait-ce pas là l'ancien crime de lèse-majesté? L'esprit des républicains féodaux ne put tenir à ces idées habilement entretenues. Au lever du jour[2], l'armée italienne ouvre ses rangs, laisse passer librement Frédéric et ses Allemands qui vont se refaire dans Pavie. Que servait dès lors de délivrer le sol de l'Italie, si, toujours infatué de son César, l'esprit italien se renchaînait lui-même? Le bras avait beau lutter avec courage, l'intelligence aveuglée rejetait la victoire; jamais il ne fut plus vrai de dire que les morts asservissent les vivants.

C'était bien pis encore quand venait le moment de traiter. Dans les conférences de Roncaglia, il suffit à l'Empereur de paraître. Ce *cavalier fait pour dompter la volonté humaine*[3], impose par sa seule présence ses lois aux révoltés. Après huit ans de succès, l'Italie, comme si elle n'avait qu'une existence d'emprunt, se cache timidement derrière le saint-siége, dès qu'il faut user de la victoire. Les deux partis s'en remettent volontiers à l'arbitrage du pape, les républiques pour éviter le regard de l'Empereur même vaincu, l'Empereur pour s'épargner l'affront de traiter avec des rebelles.

Est-il vrai qu'Alexandre III ait trahi dans les négociations l'intérêt des républiques? Un contemporain l'affirme hautement[4]; les écrivains ecclésiastiques soutiennent le contraire; ce qu'il y a de sûr, c'est que tandis qu'il signait

[1] Memoriale rerum Bononiensium.
[2] *Rer. ital.*, t. III, p. 465.
[3] Dante.
[4] Statuerunt colloquium apud Venetiam publicè simulantes se velle componere inter Langobardos et Imperatorem. Tunc subdit pontificem deseruisse fidem quam Langobardis promiserat. (Rodolph. Milan., p. 1192.)

la paix pour le saint-siége, il se contentait d'une trêve de six ans pour l'Italie confédérée. C'était donner à l'étranger la seule chose qu'il désirât, le temps nécessaire pour préparer une nouvelle invasion.

Dans l'intervalle il travaille à détacher plusieurs villes de la ligue, et il y réussit. Crémone, Tortone, Cômo, Asti, Gênes se réconcilient avec lui. Si ces villes eussent vu l'étranger dans le roi des Germains, l'instinct de nationalité était encore assez puissant pour les retenir; mais la conquête se cachait sous les couleurs italiennes[1], comme de nos jours l'invasion de l'Europe contre la France se présentait sous l'apparence de l'alliance et presque de la révolution. La fascination de l'Italie était si grande, que même cette Alexandrie, qui venait de sortir de terre pour faire tête à l'Empereur au débouché des Alpes, se donnait déjà à lui; changeant de nom, elle s'appelait Césarée. Malgré tout cela, la fortune de l'Italie l'emporte une dernière fois. Les Allemands sont battus, presque détruits à Lignano par l'armée nationale. Cet étranger tant de fois ruiné repasse presque seul les Alpes. Qui va encore le relever pour des siècles? L'Italie.

Il est contraint de signer la paix de Constance. Ce devait être la charte de délivrance et la pierre de fondation de l'Italie moderne. Le caractère de ce pacte social, c'est que la Ligue victorieuse prend l'attitude de suppliante, l'Empereur vaincu, celle de maître. Le préambule du traité de paix, après la révolution triomphante du douzième siècle, est tout pareil à celui de la charte de 1814, après la défaite de la révolution du dix-neuvième. L'Italie

[1] Dans un traité d'alliance de 1188, entre Parme et Modène, je lis ces mots : « Salvâ fidelitate imperatoris et salvâ societate Lombardiæ. » Ainsi ces villes croyaient pouvoir concilier la fidélité à l'Empereur avec la fidélité à la ligue lombarde.

est une rebelle que le maître amnistie[1]; il ouvre les entrailles de sa miséricorde à des sujets dont il pourrait châtier l'insolence; d'où il suit que tous les droits de souveraineté plénière sont maintenus à l'Allemagne sur l'Italie. Après cette première réserve qui enveloppe l'avenir, l'Empereur se montre aisément libéral envers les villes confédérées. Il leur octroie de vastes franchises civiles; mais au milieu de ces largesses apparaît un article en deux lignes, qui remet le frein dans ses mains[2]!

« Toutes les villes confédérées jurent de nous aider à « conserver les droits que nous avons en Lombardie; « tous les citoyens de quinze à soixante-dix ans nous « prêteront le serment de fidélité, et ce serment sera re- « nouvelé tous les dix ans. »

Laissez l'Empereur et son cortége traverser le pays pour prendre la couronne, c'est le commencement et la fin de ces négociations. L'Italie s'engage en tout état de choses à fournir elle-même les *vivres*, les *gîtes*, réparer les routes, les ponts sur son passage, en sorte que le résultat de tant de succès est de se condamner soi-même à aplanir le chemin sous les pas de l'ennemi. Singulière corvée où le victorieux[3] travaille à se faire fouler par le vaincu! Dans ces conditions la ligue se brisait elle-même; l'Empereur pouvait toujours détruire l'Italie par l'Italie. Les confédérés signaient de leurs mains tout ensemble la liberté et l'esclavage, la vie des républiques, la mort de la nation italienne. Tant de sang versé et d'héroïsme n'aboutissait qu'à cimenter la servitude par la liberté même.

[1] Civitates ac personas... in plenitudinem gratiæ suæ recipiat. (Muratori, *Antiq. italic.*, t. IV, p. 247.)

[2] *Acta pacis Constantiæ*, p. 307.

[3] Volumus facere domino imperatori Frederico omnia quæ antecessores nostri a tempore Henrici imperatoris antecessoribus suis sine violentia vel metu fecerunt (*Antiq. ital.*, t. IV, p. 278.)

L'épée de l'Allemagne restait suspendue sur l'Italie; le spectre de César du haut des Alpes en tenait la poignée.

Cinquante ans après, l'ennemi avait repris ses avantages, Frédéric II recommençait la tâche de servitude que Frédéric I avait laissée interrompue. L'Italie se confédère de nouveau; mais dans cette seconde prise d'armes, que de marques de découragements, de lassitudes, de divisions! Je ne trouve plus rien du premier enthousiasme. Le serment de 1170 avait éclaté sans réserves, sans restrictions, comme le cri d'un peuple qu'inspire soudainement l'immensité du danger. L'instinct du salut parlait plus haut que les rivalités communales; les petites haines cédaient aux grandes. Un demi-siècle après, on obéit à un devoir plutôt qu'à une inspiration; comme si l'on avait appris à se défier de son enthousiasme, chaque république met des conditions[1] à son serment et marchande son patriotisme. Il en est qui refusent de donner ni sang ni argent; seulement elles ouvriront leurs routes aux confédérés et les fermeront aux Allemands. Chez les autres, l'intérêt privé domine insolemment l'intérêt national; Plaisance est devenue gibeline, parce qu'elle jalouse Parme; Venise, parce qu'elle jalouse Gênes; beaucoup d'autres se hâtent de déserter l'Italie, dans la seule pensée de se faire payer leur prompte défection. Avant la fin du douzième siècle, une moitié de la nation sert déjà à enchaîner l'autre.

Soixante ans se passent sans qu'aucun roi Allemand descende en Italie. Rome pouvant seule donner la couronne impériale, pendant tout ce temps il n'y a point d'empereur. César paraissait mort pour toujours. C'est

[1] Renovatio societatis Ferrariensium cum societate Lombardiæ. Ann. 1235. Eo salvo et specialiter... ad utilitatem, commodum et bonum statum tantummodo illius Veronæ, Paduæ, etc...

alors qu'il fut manifeste que le mal était, non pas à l'étranger, mais dans l'imagination et les entrailles de l'Italie, puisque, lorsque l'empereur avait cessé d'exister, elle le ressuscitait dans son cœur. Après ce long intervalle, Henri VII de Luxembourg reprend, en 1310, le chemin habituel des invasions. Ce jeune homme passe comme une vision. Arrivé aux portes de Rome qui, cette fois, ne reconnaît pas son César, il réunit les principaux habitants dans un banquet, et comme la force matérielle lui manque, c'est lui qui réveille les imaginations. Avec cette candeur étudiée qui fait si aisément illusion aux peuples du Midi[1] : « Me prenez-vous, dit-il, pour un étranger, pour un envahisseur? Je viens visiter mon cher sénat et mon cher peuple romain. Qu'est-ce qui m'appelle parmi vous, *ô Quirites?* Le désir de relever l'empire antique, sans lequel chacun de vous redeviendrait barbare et vivrait ignoré du monde. Que de messagers m'ont appelé! Je suis envoyé par le pape, et j'amène avec moi trois cardinaux pour témoins; » puis il ajoutait : « Je vois Dieu en haut, le peuple en bas. » Ce qui manqua réveiller l'Italie, c'est que le bon César allait de lieux en lieux lever le tribut de conquête. Il prit ainsi cent mille florins à Milan, soixante mille à Gênes. Oubliant tout à coup son personnage classique, il voulut imposer le tribut même à Rome qui faillit[2] se révolter et s'affranchir. Mais rien ne devait tirer l'Italie de son rêve. Couronné par surprise à la porte de Saint-Jean de Latran, César se dérobe. Personne n'ose mettre la main sur le fantôme. En passant à Bonconvento, il meurt; dans cette marche précipitée de

[1] Jordanis chronicon. Cette chronique met à nu les illusions du parti de l'Empire.

[2] Romano ob quæsitam contributionem turbato populo.

cette ombre, il y a je ne sais quoi de fiévreux comme le rêve d'une nation endormie.

Arrivé à ces termes, vous voyez le problème inextricable de l'Italie au moyen âge se résoudre de lui-même. Le mal ne pouvait se guérir puisque le fer étranger restait toujours dans la blessure, et qu'à chaque règne il s'enfonçait davantage; il aurait fallu que l'Italie l'arrachât bravement, et au contraire, elle adorait sa plaie. Car le malheur fut que toutes les classes conspirèrent également, par des raisons différentes, à se forger les mêmes chaînes imaginaires; les uns s'aveuglant par une tradition informe, les autres par leur science. On répète que les jurisconsultes étaient du parti de l'Empereur, à cause de la servitude naturelle aux légistes. Tout au contraire, ce fut chez eux le leurre d'un patriotisme érudit qui, méconnaissant le monde réel, ne voyait la nationalité italienne que dans la Restauration des temps[1] de Théodose et de Justinien. Les poëtes l'emportèrent encore sur les jurisconsultes dans ce retour vers le passé et cette fureur d'enthousiasme pour un droit fantastique. Personne plus que le Dante ne confirma l'Italie dans le rêve de la restauration de l'Empire romain.

Au-dessus de tous s'élevait la papauté; ne semble-t-il pas qu'à cette hauteur, avertie d'ailleurs par sa rivalité avec l'Empire, elle aurait dû reconnaître et faire tomber le prestige? Ce fut le comble des maux que la papauté qui devait détruire l'illusion, tantôt en fut la dupe, tantôt la complice, et la consacra toujours. C'est elle qui, dès l'origine, met sur le front du roi allemand le masque de César; c'est elle qui lui donne le sceptre dont elle est souvent frappée. Au plus fort de leurs querelles avec l'Em-

[1] Quo fuit tempore Constantini et Justiniani. (Otton. Frisigens.)

pire, les papes ne comprirent jamais une Italie sans un empereur Byzantin ou Tudesque, et eux-mêmes restèrent esclaves de cette manière de concevoir le monde. Ils eussent été les libérateurs, si seulement ils eussent dit : « Ce César que vous adorez est un songe, une vision, une « idole politique des Gentils. Que l'Italie chrétienne « achève de briser la chaîne du monde païen ! qu'elle re- « jette loin d'elle les fantômes qui sortent des tombeaux « mal fermés de la voie Appienne. Ce sont là de mauvais « esprits qui veulent continuer de régir la société chré- « tienne. »

Mais comment les papes auraient-ils affranchi la terre du servage politique du monde païen, quand eux-mêmes étaient fascinés[1] au point de ne pas concevoir un autre idéal de société ? Le premier mot d'Alexandre III, négo ciant la paix au nom de l'Italie victorieuse, est que l'*antique droit de l'Empire* restera sain et sauf, *salvo imperii antiquo jure*. Malgré toute sa colère, Innocent III se contente de déclarer que la terre italienne a, par une faveur suprême la primauté éternelle de l'Empire, et il ne s'aperçoit pas qu'il établit chez elle la primauté de la servitude. Il lui enseigne à mettre sa gloire dans son asservissement. Au lieu d'extirper le principe du gouvernement païen des empereurs, il le consacre, il le popularise, il change l'esclavage en une institution nationale, et une illusion historique[2] en un article de foi. Dernière misère pour un peuple ! S'enorgueillir de l'ignominie du servage[3] par la

[1] 1195. Convention entre Pascal II et Henri IV. L'Empereur garantit au pape l'investiture des églises, le pape à l'Empereur ses droits impériaux ; il n'est pas dit un mot des peuples italiens.

[2] M Galeotti a bien entrevu ce caractère fantastique de la politique italienne : « Una direzione quasi fantastica. » (P. 23 *della Sovranità*.)

[3] Consoletur ignominiam subjectionis dignitas imperii ac nobilitas imperantis. (Radevic. Frising.)

dignité du maître! Ces magnifiques chaînes d'argent que les Pisans avaient forgées pour leurs prisonniers de guerre, Innocent III les étend sur toute l'Italie.

Peuples, bourgeois, nobles, Guelfes, Gibelins, poëtes, jurisconsultes, prêtres, papes, s'entendaient ainsi dans une seule chose, l'idolâtrie du vieil empire romain[1]. Cette renaissance de l'antiquité qui, pour tous les autres peuples, ne devait être qu'un amusement d'imagination, une fête littéraire, une occupation d'artistes, est prise au sérieux de l'autre côté des Alpes. Au lieu d'un divertissement d'esprit, c'est une croyance, une foi politique. Née dans un tombeau, l'Italie moderne ne veut pas en sortir; un peuple vivant périt pour s'obstiner à ressusciter un peuple mort.

Après l'élan sublime de la ligue lombarde, si l'on regarde ce que sont devenues les villes qui ont les premières prêté le serment, on voit qu'elles ont toutes aliéné à un maître absolu[2] cette liberté qu'elles viennent de conquérir. Milan s'est donné en perpétuité aux La Torre, aux Visconti; Vérone aux Scala; Padoue, Brescia à Ezzelin; Bologne aux Pepoli; Modène, Ferrare aux marquis d'Est; Mantoue aux Gonzague; Asti aux comtes de Savoie. Le jour de l'affranchissement

[1] Remarquez que les historiens modernes de l'Italie, faute d'avoir discerné clairement cette idolâtrie qui persiste dans les croyances politiques, ne peuvent rien expliquer de la confusion du moyen âge. Quand je lis chez ces auteurs, que le parti de l'Empereur obéissait à *l'esprit de justice*, à des *convictions vertueuses*, qu'il se soulevait parce que le *repos domestique des empereurs était troublé*, que leur *réputation* était souillée, que leur *malheur faisait impression;* j'avoue que dans ces traits généraux et vagues je ne reconnais en rien les hommes avec lesquels je viens de vivre, et que j'ai vu, pendant plus de trois siècles, les armes à la main; je suppose que ces flots de fer ont été soulevés par quelque chose de plus vif qu'une réflexion philanthropique.

[2] Dominus perpetuus.

touche [1] à celui de l'esclavage perpétuel. Comment cela est-il arrivé?

Dans l'émancipation des Républiques, la population d'origine lombarde s'était relevée la première. Elle voulut s'emparer seule des avantages de la révolution et peser [2] plus qu'elle n'avait jamais fait sur la population indigène. Le lendemain de ces révolutions, éclatent les entreprises de la noblesse [3] contre le peuple, qui jamais ne s'était trouvé ni si malheureux ni si humilié que depuis qu'il était affranchi. Dans cette fièvre d'orgueil, la noblesse italienne eut une pensée étrange; elle essaya sincèrement la restauration du régime barbare; elle rétablit la composition des lois des Lombards, et tenta de régir les Italiens du douzième siècle par les institutions du septième. Elle s'attribua de nouveau le droit de tuer les hommes des classes inférieures [4], en rachetant le meurtre par quelques sous d'argent. Pour se défendre contre cette restauration audacieuse de la barbarie, les villes se donnent un chef qu'elles nomment capitaine ou conservateur du peuple. Ce chef ne peut se soutenir contre la tyrannie de la noblesse affranchie; pour obtenir la protection de l'Empereur, qui lui envoie une armée allemande, il rentre sous son vasselage, en sorte que la servitude renaît de la liberté même dans un cercle sans issue. Comme dans une marche précipitée, on ne peut distinguer les rayons dans la roue d'un char, ainsi dans la vie rapide de ces républiques, la liberté et l'esclavage s'engendrent mutuellement et semblent se confondre.

[1] Fuit autem ipse Galeas in civitate satis humilis per IV menses; tandem dominium obtinuit. (*Manip. Flor.*)

[2] Durum dominium suorum.

[3] De divisione inter nobiles et populares. Ann. 909. (*Manipulus Florum.*)

[4] VII Tertiolorum et Denariorum XII. — A Milan le peuple supporta deux cents ans ce statut.

Les Italiens avaient cru pouvoir fonder la liberté sans l'appuyer sur la nationalité; et il se trouve que l'édifice sans base croule à mesure qu'il s'élève. Les générations passent sans pouvoir rien laisser; héroïsme, génie, gloire, tout s'engouffre d'un mouvement aveugle dans un vide que rien n'est capable de combler. On entend le cri de désespoir que jettent les plus grands hommes, en voyant qu'ils n'ont point de patrie; les factions sont innombrables, chacune des républiques s'agite et tourbillonne dans un esprit différent; mais la destinée est commune; sous cette civilisation éblouissante, est partout le même abîme.

Une foule de torrents descendent du haut de la montagne. Le sol manque, le rocher se déchire. Les eaux rapides se précipitent et disparaissent en une poussière brillante, sans jamais trouver un lit, pour former un fleuve auquel elle puisse donner son nom.

Le quatorzième siècle est encore rempli par cette immense illusion du parti de l'Empire et du parti de l'Église. La chimère qui tombe la première est celle des Gibelins. César avait apparu depuis quatre cents ans, et au lieu de l'antiquité renaissante, il n'avait apporté que misère et servitude. Les villes qui l'avaient choisi pour leur seigneur étaient toutes enchaînées; elles ne laissaient plus de place aux rêves du moyen âge. D'un autre côté, la papauté n'avait pas donné davantage à ses fidèles l'empire du monde. Ni le César allemand, ni le César du Vatican, ni la puissance spirituelle, ni la temporelle n'avaient ressuscité le saint-empire païen. Il fallait forcément descendre de ces nuages; la chute fut immense.

Du treizième au quinzième siècle, on croit avoir affaire à deux peuples différents. En voyant les républiques du moyen âge, occupées par la discussion solennelle du droit

de souveraineté, on dirait d'un peuple qui recueille ses titres pour s'apprêter à régir légitimement l'univers. Au quinzième siècle, on a renoncé aux grandes destinées. Nul ne s'inquiète plus de savoir d'où vient cette chétive autorité qu'il exerce, si elle sort du ciel ou de la terre; la question des principes est abandonnée. On ne parle plus de Guelfes ni de Gibelins; tout s'abaisse, tout se creuse. Des hautes régions de l'impossible on choit brusquement sur la terre.

Avec l'illusion de la restauration de la monarchie universelle par les mains de l'Empereur, tombe l'autorité morale de la noblesse italienne. Son point d'appui manque, elle est vaincue. La société chevaleresque disparaît avec le songe chevaleresque du monde antique.

A sa place, sur cette terre dépouillée de prestiges, surgit la haute bourgeoisie[1] marchande, dont les yeux se sont dessillés par la longue pratique du commerce et de l'industrie. Le premier instinct de ces classes enrichies est de s'octroyer ouvertement les priviléges de la féodalité abattue; par où l'on vit pour la première fois dans le monde le travail anobli; tout métier s'appelle art. La lutte s'établit aussitôt dans le grand parti vainqueur; le mot peuple, *popolo*, qui avait servi de ralliement pendant le moyen âge, se partage. Après avoir combattu sous la même bannière, on reconnaît qu'il reste, après la victoire, une division profonde, source d'une guerre nouvelle : la grosse bourgeoisie et la petite, les *popolani grassi* et le *popolo minuto*, le peuple *gras* et le peuple *maigre*[2], les

[1] Nobili popolani. Come si creò e levò il nuovo e secondo popolo contro alla potentia de' nobili. (G. Villani, lib. VIII.)

[2] 1257. Ptolomæi Lucensis breves annales. (*Rer. ital.*, t. XI.) — Pars populi ditioris et nobilioris ut mercatorum et aliorum *Pinguium* retinuit regimen consulum. (*Chronique de Milan*. Manipulus Florum.) — Caso o tumulto de' ciompi. (*Rer. ital.*, t. XVIII.)

grands arts et les petits; d'un côté, les juges, les notaires, les banquiers, les médecins, les merciers, les fourreurs, les drapiers; de l'autre, les cardeurs, les laveurs, les teinturiers, les forgerons, les tailleurs de pierre, de bois. Les démêlés sur la hiérarchie des métiers remplissent les esprits qu'avait absorbés, un siècle auparavant, la question de l'autorité spirituelle ou temporelle.

Dans cette guerre de classes, le moyen principal de la haute bourgeoisie[1] est de dresser des listes de proscriptions en masse contre les ouvriers. Ces persécutions franches, hardies, réduisent pendant quelque temps le peuple à l'extrémité. Les émigrés prolétaires imitent, au quinzième siècle, les émigrés nobles du quatorzième. Ils vont chercher l'étranger pour rentrer avec lui dans leur pays; et le petit peuple (*popolo minuto*) ne montre pas, à cet égard, plus de susceptibilité que la noblesse; toujours prêt à livrer la commune pour s'affranchir de ses maîtres, comme ses maîtres étaient prêts à la livrer pour s'affranchir de la nécessité de le craindre.

Qu'il se trouve enfin dans ces républiques un homme riche et magnifique; que cet homme se fasse le prêteur de tous les métiers, il conquerra pacifiquement l'État par ses lettres de change sur Venise et sur Naples, comme César avait conquis Rome par ses victoires sur les Gaules et sur la Bretagne; ainsi finira le songe de la renaissance de l'Empire, en inaugurant la puissance et le droit divin de l'or. Côme de Médicis représente l'époque héroïque de la féodalité financière; il se ruine pour acheter le droit de gouverner. Ce que n'avaient pu ni les exhortations de Dante ni les interventions de l'Église, les petites lettres de change de Côme l'accomplissent sans peine. Cette puis-

[1] Machiavel, *Ist. Fior.*, p. 160.

sance spirituelle, invisible, s'insinue partout; elle désarme, elle réconcilie, elle assoupit; il n'y a plus ni Guelfes, ni Gibelins, ni blancs, ni noirs. Tous les partis s'évanouissent.... En effet, je ne trouve plus de peuple, je ne saisis plus qu'une ombre.

A ce dernier moment, cette histoire s'explique, et les ténèbres deviennent plus claires que la lumière. Ces deux puissances, ces deux systèmes, l'Empire et le sacerdoce, ces deux épées guelfes et gibelines, qui étaient restées levées sur le front du peuple italien pendant tout le moyen âge, se réunissent en une seule pour lui porter le dernier coup; car un point vivait encore, Florence, le cœur de la nation, si elle avait pu se sauver. Charles-Quint et Clément VII s'allient pour l'accabler de concert. Leurs deux armées s'unissent et consomment la défaite; le ciel et la terre s'entendent. Assiégée par l'Empereur et par le pape, poursuivie dans son dernier refuge par son César et par l'Église, l'Italie à cet instant, étouffée entre l'un et l'autre, est frappée des deux glaives, le temporel et le spirituel. C'était en 1530. Depuis ce moment, ce pays est muet et une nation manque au monde.

Ainsi, quand la guerre des classes commence et que la bourgeoisie et le peuple se disputent la patrie, ils se disputent ce qui n'existe plus. Dénationalisée par la papauté, asservie par l'Empire, vassale de son passé, esclave d'elle-même, ombre amoureuse d'une ombre, que restait-il à l'Italie? Quand tout le monde réel lui manquait, il lui restait un autre univers, l'Idéal; elle s'y précipita. Dépouillée de son sol, errante, de républiques en républiques, d'illusions en illusions, sans pouvoir se saisir nulle part, elle se bâtit sur les nues une cité de lumière, de son, de couleurs, d'harmonie qu'elle appelle l'art, que le barbare ne peut renverser ni l'étranger envahir, qui, éternellement

invincible, surnage dans la ruine de tout le reste, sans se laisser enchaîner jamais par aucun parti ni limiter dans aucune circonscription municipale. L'Art devient pour les Italiens cette patrie que leur refusaient également le pape et l'Empereur.

## CHAPITRE V.

### ÉDUCATION DES PEUPLES DU MIDI DE L'EUROPE, EN GÉNÉRAL.

Principe de formation de leurs littératures. En quoi leur idéal diffère de l'idéal antique. Un paganisme chrétien. Rapports nouveaux de la religion et des arts. L'Église et le poëte ne parlent plus la même langue. Conséquences sociales de ce divorce. Instincts particuliers de l'Italie et de l'Espagne. Du génie national dans ses origines populaires. Le midi de l'Europe dans la constitution du monde moderne.

Le passé se partage en trois sociétés principales, le monde oriental, le monde grec et romain, le monde chrétien; divisions fondées non pas seulement sur les différences des climats, des formes politiques, mais sur quelque chose de plus vivant, sur les croyances, les dogmes, une certaine conception de Dieu, de laquelle est dérivée chacune de ces trois civilisations en particulier.

Pourquoi en Orient, malgré la différence de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte, ces sociétés ne forment-elles qu'une sorte de catholicisme païen dans lequel chaque peuple est une secte? C'est que pour chacune d'elles le dogme est plus ou moins semblable, que le dieu se confond avec la nature, qu'il est tout, absorbe tout, et, par une suite nécessaire, envahit tout; il en résulte que la poésie se confond avec la liturgie. Les poëmes font partie du culte; les

épopées sont des révélations. Dans cette société il n'y a pas de littérature, à proprement parler; il y a une religion.

Au contraire, dans le monde grec et romain, l'homme venant à s'adorer lui-même, les rapports de la poésie et de la religion ont nécessairement changé. Le poëte prend la place du prêtre; c'est lui qui fait les rites, qui compose les dogmes. Homère distribue les dieux comme il lui plaît. Toute fantaisie est sacrée, pourvu qu'elle soit belle. L'homme, se sentant de la même substance que son Dieu, n'a qu'à puiser sa révélation en lui-même; il fouille dans son propre cœur, il divinise chacune de ses pensées. C'est une émulation entre les écrivains, de savoir lequel fera entrer dans l'Olympe le plus de dynasties nouvelles; en sorte que dans cette société, la religion maîtrisée par l'art, n'est au fond que poésie, puisqu'elle est perpétuellement réformée, modifiée, altérée au gré de chaque artiste.

Il en est tout autrement dans la société chrétienne. Là l'homme et le Dieu sont profondément distincts; ils sont séparés de toute la distance du ciel et de la terre; et cette distinction, qui apparaît pour la première fois dans le monde, devient le principe de la révélation. Qu'est-il arrivé de là? que la pensée de Dieu et la pensée de l'homme ont été profondément distinguées, dans les institutions même, par la différence du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel; que la religion et la poésie, jusque-là confondues, se sont séparées; que la voix de l'Église et la voix du monde se sont partagées; que la poésie de l'autel et la poésie séculière n'ont eu presque plus rien de commun entre elles. Et quel signe plus éclatant de ce divorce que la différence même des langues? L'Église et le poëte ne parlent plus le même idiome. L'une conserve l'usage de la langue latine, l'autre se sert de langues nouvelles, mo-

dernes, vulgaires, inconnues jusque-là. Ils ne s'entendent plus, ils ne se comprennent plus mutuellement. Depuis ce jour le poëte a cessé d'exercer une influence efficace sur les religions positives. Dante n'a pas introduit une seule forme nouvelle dans le catholicisme; malgré l'effort de toute sa vie, il n'a pu seulement faire canoniser sa musè Béatrix.

Voilà donc une chute évidente pour le poëte. Qui en doute? Ce n'est plus lui qui crée les dieux; il a perdu le don de l'apothéose; mais ce qu'il a perdu en autorité, il l'a regagné par la liberté. Sa pensée n'a plus la valeur d'une institution, elle n'a qu'une force individuelle. Ce n'est pas une muse, c'est une fantaisie. Mais aussi, comme ce n'est plus lui qui fait les dogmes, il n'en a pas la responsabilité; il peut tout se permettre; et, en effet, je le vois pénétrer dans les abîmes où il lui était interdit d'entrer, lorsqu'il était l'organe en quelque sorte officiel et légal d'une religion nationale. Comparez à cet égard la circonspection de Pindare, de Sophocle, aux libertés de Dante ou de Shakspeare : vous verrez d'une part un homme retenu par tous les liens de l'organisation sociale dont il est l'expression, de l'autre un homme livré à lui seul, et profitant de cet isolement pour parcourir et créer à son gré le monde des esprits. Cette différence entre le génie des littératures antiques et des littératures modernes, fondée non pas seulement sur une règle arbitraire, mais sur l'essence même des religions, me semble, je l'avoue, la seule féconde.

Si je cherche d'abord de quels éléments s'est formé le génie méridional, je trouve qu'il a jailli du choc de trois principes fondamentaux, comme de trois divinités rivales, le christianisme, le paganisme et l'islamisme; car il ne faut pas se persuader que le polythéisme a disparu le jour

où la croix a été arborée. Dans les contrées du Midi, la nature est encore plus païenne que l'homme. Le christianisme en sortant des nudités de Jérusalem et du désert, a bien pu dépouiller l'homme de ses croyances, de ses espérances passées; il n'a pas si facilement dépouillé la terre de ses séductions. Le germe de l'idolâtrie est resté, quand le temple était déjà abattu; aussi, quelle a été la première tendance de la poésie chrétienne dans ces contrées, sinon de refaire une sorte de paganisme chrétien? Dans les origines du monde moderne, ce ne sont pas, comme dans les origines orientales, des hymnes à la lumière visible, à l'aurore, à l'aube divinisée; ni, comme dans le berceau du monde grec, des hymnes à Mercure, à Cybèle, mère de toutes choses; ce sont des cantiques d'adoration à la créature, à des idoles vivantes, à des femmes que les poëtes divinisent. Chacun cherche sur la terre une Madone mortelle; qu'elle s'appelle Laure ou Béatrix, ce n'est pas la faute du poëte s'il ne relève pour elle un Olympe aux pieds duquel les peuples s'agenouillent. Chacun se recompose une idolâtrie particulière; vous sentez, dans ces contrées, dans ces races païennes, le paganisme d'Homère et de Virgile renaître incessamment au fond du cœur de Dante et de Pétrarque.

D'autre part, la lutte du christianisme et de l'islamisme, de ces deux religions presque du même âge, qui toutes deux se disputent l'avenir, érige la guerre en dogme. L'Europe fait la veillée des armes en face de l'Asie. La guerre, cette première institution de la barbarie, devient une chose sainte, ou plutôt la barbarie devient chevalerie. Le christianisme bénit les armes pour la lutte qui remplira le moyen âge. Religion des batailles, religion de l'amour, renaissance prématurée d'un paganisme transformé, ce sont là les éléments principaux que je peux dé-

couvrir dans les origines du génie moderne en général, et du génie méridional en particulier.

Chaque littérature s'attache à une de ces sources d'inspirations, d'où dérivent sa physionomie et son caractère propre. La France ouvre la première l'histoire du génie moderne. C'est elle qui crée les rhythmes, les formes, qui délie la langue de l'Europe. Placée entre l'Espagne et l'Italie, elle rassemble ce double génie dans la poésie provençale. Ce chant matinal de la Provence a d'abord son écho en Italie ; et, comme dans toute littérature, il est un accent fondamental, un genre de poëme qui donne le ton aux autres, psaume chez les Hébreux, ode, hymne chez les Grecs, de même l'originalité italienne semble sortir tout entière de la *canzone*, du chant des troubadours, du sonnet, de ces cantiques d'adoration pour une créature choisie comme médiatrice entre l'homme et Dieu. Tout le poëme de Dante gravite vers Béatrix ; dans le génie mélodieux de l'Italie, depuis les premiers commencements jusqu'à nos jours, vous pouvez suivre une série non interrompue de ces cantiques terrestres qui forment un chœur continu duquel se détachent çà et là quelques voix immortelles. Si la poésie des Hébreux est l'écho de Jéhova dans le désert, si la voix de l'Église est celle du Christ sur la croix, la poésie italienne, au moins dans ses origines populaires, est le chant de la Madone souriante à la droite de son Fils.

Je remarque cette différence entre le développement de la peinture et de la poésie en Italie, que, tandis que la première cherche constamment ses sujets, ses conceptions, ses idées, dans la religion, la seconde, depuis Dante, a déserté l'Église. Quand je vois les peintres, les sculpteurs, s'attacher ainsi exclusivement à reproduire dans ses moindres détails la vie du christianisme, je me demande pourquoi les poëtes ont sitôt quitté cette voie,

pourquoi ce n'est pas à l'ombre de la papauté plutôt qu'ailleurs qu'ont été composés un *Paradis perdu*, une *Messiade* italienne, au lieu d'un *Décaméron* ou d'un *Roland furieux*. Est-ce donc que Dante avait épuisé la poésie du dogme chrétien? Non, apparemment. La vérité est que le peintre, absorbé par la foi, était encore agenouillé devant le modèle sacré qu'il représentait, lorsque déjà le poëte s'était relevé et cherchait ailleurs la vie et l'inspiration. Il redoutait les sujets sacrés dans lesquels sa fantaisie aurait été gênée par l'orthodoxie. Rassemblez par la pensée tous les poëmes de l'Italie, et demandez-vous sincèrement si vous retrouvez là le sceau profond, l'empreinte d'un établissement aussi extraordinaire que la papauté; si toutes ces œuvres ont dû nécessairement être composées là, à l'ombre du Vatican, dictées par un successeur de Grégoire VII. Évidemment vous ne retrouverez rien de cette impression dans un Boccace, un Arioste, un Pétrarque, même dans le génie romanesque du Tasse. Comment des imaginations aussi indépendantes, aussi libres, aussi fantasques, ont-elles pu naître, grandir, là où la pensée humaine ne marchait qu'en tremblant?

Et ne voyez-vous pas que cette contradiction est la grandeur, l'originalité, de cette poésie? Il est un pays sur la terre où l'esprit humain a fait plus que nulle part ailleurs acte de dépendance, de soumission absolue, où ce principe de servage est marqué, gravé, sur toutes les murailles : et c'est dans le même lieu que l'imagination se bâtit pour elle seule un monde, un empire privé, dans lequel elle peut tout, où elle ne rencontre jamais la barrière du monde réel, où le poëte crée, détruit, nie ses propres miracles, au milieu de tous les genres de liberté refusés au raisonnement. Dans quel temps cela se passe-t-il? Dans le quatorzième, dans le quinzième siècle, c'est-

à-dire quand la philosophie se cherche encore dans les chaînes aujourd'hui si vantées de la scolastique. Dans la nuit du moyen âge, la poésie italienne est véritablement l'étoile du matin, la première avant-courrière des innovations du génie moderne.

Mais où trouver, dans l'art, en Italie, l'expression fidèle, exclusive de la papauté? Je viens de répondre à cette question. Cette expression fidèle, exclusive, rayonne dans la peinture, dans la sculpture, dans ces arts muets qui sont là non pas seulement le commentaire, mais le complément nécessaire de la poésie. Cette épopée véritablement catholique, orthodoxe, à laquelle vous ne ramènerez jamais, quoi que vous fassiez, le génie trop indépendant, trop séculier du Dante, cette épopée soumise, mêlée d'encens, je la trouve écrite non pas sur le papier, mais sur les fresques, sur les murailles des églises de Florence, de Venise, d'Assise, de Rome et du Vatican. C'est là que depuis la crèche de Bethléem et la prison de Saint-Pierre jusqu'aux splendeurs de Léon X, chaque moment, chaque époque, chaque type du christianisme et du sacerdoce sont représentés dans un monument particulier, comme dans un épisode; et ce grand poëme se déroule depuis les Alpes jusqu'à la mer de Sicile. Au-dessus de ces œuvres s'élève le Christ de Michel-Ange en qui revit l'âme de Grégoire VII; il jette l'anathème. Mais les vierges de Raphaël, images de l'Eglise suppliante, intercèdent; elles apaisent la colère divine, elles ramènent le sourire dans le ciel; c'est ainsi que s'achève le poëme muet de la théocratie catholique.

A l'Italie, si je compare l'Espagne, et si je veux découvrir quel a été, dans l'origine, l'accent, le ton dominant du génie national, je trouve le chant populaire, la complainte héroïque, la romance féodale, poëme d'un peuple

gentilhomme. Dans la lutte de l'islamisme et du christianisme, chaque homme est devenu chevalier du Christ; le serf s'est anobli sous la croix. Comme il a reçu une valeur dans l'État, et qu'il en a la conscience, il a aussi une poésie qui lui appartient et qu'il se chante à lui-même. Dans les rumeurs des villes, des campagnes, se forment ces ébauches incultes, germes de poésie qui seront plus tard le fond de la littérature espagnole. Plus un peuple, dans ses origines, crée de ces germes d'art, plus aussi sa littérature est naturellement riche; car c'est par l'épuisement des sujets que se marque l'épuisement du génie national. C'est aussi par cette cause que s'explique la fécondité d'un Lope de Vega, d'un Calderon. Ils n'avaient pas besoin de chercher au loin leurs sujets; ils recueillaient de la bouche du peuple ces légendes harmonieuses auxquelles ils donnaient droit de bourgeoisie dans l'art. La littérature espagnole est un anoblissement perpétuel des inventions de la foule par l'autorité d'un poëte cultivé. A quelque époque que ce soit, toujours vous entendez l'écho de ces chants populaires qui rappellent à l'Espagne son génie natif, et marquent aux imaginations savantes la voie frayée par la nature.

Ce n'est pas qu'il n'y ait en Espagne, comme dans le reste de l'Europe, une autre source d'inspirations. L'imitation de l'antiquité y pénétrera de bonne heure; l'imitation de l'Italie y sera encore plus précoce; l'école de Dante retentira en Castille dès le quinzième siècle. On imite Pindare, Horace; mais ce qui me frappe comme le trait distinctif de ce génie, c'est la coexistence et la lutte de deux littératures, l'une tout indigène, l'autre classique et étrangère. Qui l'emportera de l'une ou de l'autre, de la romance du Cid ou de l'ode de Pindare? C'est là ce qu'on se demande en lisant les premiers monuments de cette

lutte. Enfin, on arrive au quinzième siècle : rien n'est encore décidé. L'Espagne aura-t-elle une littérature? Les poëtes de qui dépend l'honneur du pays sont nés : que vont-ils faire?

Il faut voir dans quelles circonstances ces hommes se rencontrent. D'un côté, des traditions informes, mais indigènes, des chants pauvres, monotones, comme en invente le peuple, mais des chants qui rappellent des lieux, des choses, des noms aimés; en un mot le rocher brut, mais le rocher de la patrie; de l'autre, des littératures universellement admirées et triomphantes, la grecque et la romaine dans tout l'essor de la renaissance, c'est-à-dire d'un côté les acclamations du monde, de l'autre, l'obscur écho de la Vieille-Castille; c'est entre ces choses qu'il faut choisir. Que pensez-vous que feront les poëtes espagnols? Ils n'hésitent pas, ils se décident sciemment; avec un héroïsme tout castillan, ils ferment les yeux à ces pompes, à ces séductions de la renaissance. Ils rejettent tout l'or de l'antiquité; ils aiment mieux, avec la pauvreté indigène, cette poésie de la glèbe, toute rustique, tout abandonnée qu'elle peut être. Pendant que le reste de l'Europe bat des mains à la résurrection du génie antique, Cervantès, Lope de Vega, Calderon, rentrent seuls dans le chaos du moyen âge pour y chercher, y ressaisir les vestiges du vieux génie espagnol. Ils en ramènent un art nouveau qui ne doit rien à la Grèce, à Rome, à l'Italie, qui doit tout à lui-même. La poésie, comme l'histoire de l'Espagne, naît ainsi d'un éclair d'héroïsme.

Comment d'ailleurs l'Espagne se serait-elle soumise au génie de l'antiquité? Tout l'emportait hors de l'enceinte de la vieille Europe; d'abord la lutte, puis la familiarité avec les Arabes, puis la découverte de l'Amérique, l'entraînaient loin du foyer des autres peuples. Il semble

même que ce miracle de l'histoire, la découverte de l'Amérique, eût dû changer plus violemment la constitution et le génie de ce peuple, lui donner des formes plus extraordinaires encore, du moins plus inconnues de l'ancien monde. Quand vous entendez sur le vaisseau de Christophe Colomb retentir ce grand cri de *terre!* vous croyez que l'écho va retentir bien profondément dans les cœurs. Vous cherchez dans les esprits espagnols le reflet de cette nature nouvellement révélée; vous attendez, vous appelez intérieurement le poëte, l'écrivain qui saura donner une voix, une parole à ce continent muet jusque-là. Mais ce poëte n'arrive pas; l'Espagne, ne conquérant les Indes qu'à demi, ne leur prend que leur or; elle ne fait pas circuler dans sa poésie le souffle, l'inspiration, l'âme de ces océans, de ces forêts, de ces continents inviolés. Son passé l'obsède trop pour qu'elle puisse sentir profondément quelle merveille s'accomplit sous ses yeux. Les souvenirs de la féodalité l'accompagnent au milieu des forêts vierges. Les romances du Cid, les romances à demi africaines des infants de Lara, l'occupent encore en face de ce monde naissant, qu'elle regarde des yeux du corps bien plus que des yeux de l'esprit.

Sans développer plus au long le principe de formation des littératures méridionales, il est un trait qui leur est commun à toutes, depuis la Grèce moderne jusqu'au Portugal. Aucune d'elles n'a produit une philosophie indépendante qui n'ait été repoussée par le peuple; l'instinct est tout chez elles, la réflexion n'y domine jamais. La patrie d'Arioste et de Cervantès s'est fait un scepticisme qui s'applique à la poésie, sans remonter jusqu'à la religion. La poésie discute la poésie; c'est tout le sujet de don Quichotte. Un idéal succède à un autre idéal, mais sans jamais porter atteinte au monde réel. Au milieu des libertés

effrénées de l'art, j'aperçois toujours un fruit défendu, une chose que personne ne met jamais sérieusement en délibération avec soi-même; et cette question interdite, c'est le mystère de la société, de la croyance, ou pour mieux dire, de la vie. En sorte que ces littératures, si indépendantes dans leur objet, sont, d'autre part, aveuglément catholiques dans leur esprit.

En France, au contraire, la religion et la poésie, la croyance et la science se sont bientôt nettement divisées et niées. Seulement, après un siècle religieux, le dix-septième, est venu un siècle philosophique, le dix-huitième; après Racine, Voltaire; et l'on n'a pas vu, excepté dans Pascal, ces deux puissances, la croyance et le doute, se disputer la même époque, le même homme. C'est dans la Réforme, au cœur même des races germaniques, qu'a éclaté cette guerre intestine de l'âme avec elle-même. Aussi le trait distinctif de la poésie du Nord est précisément de représenter cette lutte héroïque, ce combat intérieur de Luther, cette longue insomnie de l'esprit qui ne peut ni se rendormir dans la tradition ni se suffire à lui-même; angoisse religieuse véritablement prophétique jusque dans le blasphème. Le Nord et le Midi sont là aux prises dans un même génie. L'âme humaine, partagée, divisée par le glaive de la Réforme, faisait entendre, il y a peu de temps encore, ses cris dans la poésie de l'Angleterre et de l'Allemagne.

Tels ont été les rapports successifs de la religion et de la poésie. Comment renaîtra l'accord perdu? C'est à cela que chacun travaille à son insu. Je sais qu'en ce moment le Nord triomphant imagine avoir résolu la question parce qu'il a aboli un terme; il croit avoir vaincu pour jamais le Midi, être débarrassé de ces sociétés parce qu'il se persuade qu'elles n'ont plus rien à accomplir, sans paraître

se souvenir que l'homme qui menait hier le monde est sorti d'Ajaccio. Est-il donc vrai, comme on me le répète chaque jour, que je n'aie affaire ici qu'à des peuples éteints? Est-il bien sûr que l'Espagne et l'Italie sont mortes, et que nous ne pouvons reculer d'un pas sans trouver derrière nous deux sépulcres ouverts? Comme si les races humaines disparaissaient si facilement de la terre! Parce que ces peuples, après tant de prodiges accomplis pendant que les autres sommeillaient, reprennent aujourd'hui haleine à leur tour, il ne faut pas tant se presser de dire : *Tout est fini, tout est perdu, ils ne se relèveront pas.* Au contraire, je dirai : S'ils sont las, ils se reposeront; s'ils sont assis, ils se relèveront; s'ils sont morts, ils ressusciteront; car ils sont nécessaires à l'économie de la société moderne, où leur place est marquée par les débris mêmes du catholicisme.

Au lieu de tant se presser de les ensevelir vivants, la mission de l'esprit français est de servir de médiateur entre l'Europe du Midi et l'Europe du Nord, pour concilier l'une et l'autre, en comprenant l'une et l'autre. L'histoire, la vie, la poésie du monde moderne ne tendent point à la suppression de l'un des éléments du génie européen, mais à la réconciliation. Dans cette œuvre, la France n'a-t-elle pas tout reçu de la Providence pour clore le débat, rapprocher les membres de la famille divisée, réparer la tunique partagée du Christ? N'est-elle pas du Nord et du Midi, de la langue d'oil et de la langue d'oc? Si l'on parle de tradition, qui en a une plus longue que la sienne? Si l'on parle d'innovation, qui s'y est plongé plus avant? Par ses frontières ne touche-t-elle pas à la patrie, à la pensée de Dante, de Calderon, de Shakspeare, de Gœthe? ne peut-elle pas, mieux que personne, comprendre l'idéal des peuples qui l'entourent et s'élever

ainsi à la pensée suprême qui doit les unir et les pacifier tous?

Cette situation est telle, qu'elle n'a d'autre danger que son excellence même. Oui, au sein de ce cosmopolitisme facile, nécessaire, auquel tout nous invite, je ne crains qu'une chose ; c'est que l'humanité ne fasse oublier leur pays à quelques-uns d'entre nous, et que, pour quelques vertus nécessaires, mais aisées, nous ne perdions les plus difficiles.

Plus l'esprit, en s'élevant, admet aujourd'hui de formes, de choses, de systèmes, d'éléments étrangers, plus aussi je voudrais que le cœur, du moins, restât fidèle à notre pays, objet de tant d'espérances, assiégé en secret par tant d'inimitiés. Au milieu du spectacle de tant de climats qui s'appellent, qui se mêlent, au milieu de tant de monuments du génie étranger, qui nous enlèvent pour ainsi dire à nous-mêmes, à nos propres foyers, n'oubliez pas ce nom de France, cette terre souvent voilée, souvent contristée, toujours sacrée; et surtout, gardez-vous de penser que ce soit un signe de peu de philosophie, de vous attacher au drapeau sous lequel le ciel vous a fait naître. L'histoire des peuples est l'histoire de leur émulation vers Dieu, ce n'est pas celle de leur renoncement volontaire. Qui le sait mieux que la philosophie du Nord? En ce moment même, elle ne cesse de confirmer, de fortifier, de relever les nationalités et les espérances croissantes du Nord.

Plus j'y réfléchis, plus je suis convaincu qu'il n'est rien de vivant, rien de grand, dans les choses et les œuvres humaines, où vous ne retrouviez ce double caractère : le général et le particulier, la tête et le cœur, l'humanité et la patrie. L'immense Odyssée gravite autour de la petite Ithaque. Quoi de plus colossal que le poëme de Dante?

Il traverse le ciel et l'enfer; et pourtant quoi de plus florentin? Où trouverez-vous un horizon plus vaste que dans les *Lusiades* de Camoens? vous flottez sur des mers inconnues, et cependant quoi de plus portugais? Vous retrouvez la Lisbonne chérie aux extrémités de la terre.

C'est là l'image de ce que nous avons à faire : d'une part, embrasser l'humanité sans pourtant nous perdre dans une vide abstraction; de l'autre, nous rattacher de plus en plus à ce pays de France, pour y puiser, y renouveler sans cesse en nous le sentiment de la vie réelle, c'est-à-dire accroître, augmenter l'une par l'autre ces deux patries, la grande et la petite.

Pour cela, il ne suffit pas de nous renfermer dans la contemplation de notre glorieux passé, de regarder avec envie ou avec un regret stérile les modèles du siècle de Louis XIV. Non, il faut les regarder avec émulation et croire fermement deux choses : l'une, que cette langue que vous parlez n'a pas produit toutes ses œuvres (sans quoi elle serait morte); l'autre, que cette terre que vous foulez n'a pas produit tous ses miracles. En d'autres termes, il faut, dans les arts, dans les lettrés, en toutes choses, travailler à penser, comme si tout était à faire et que rien ne nous fût acquis ni assuré dans l'héritage de nos pères; car plus s'accroîtra en vérité, en justice, en beauté l'idéal de la France, plus aussi s'accroîtront sa fortune et ses destinées dans le monde réel.

Les peuples étrangers la regardent aujourd'hui avec étonnement, de la même manière qu'elle-même regardait le Nord il y a trois siècles, au milieu des fluctuations, des incertitudes, des orages de la Réforme. Ils ne savent quel ferment, quelle fièvre la tourmente; ils passent tour à tour de l'admiration à la haine, de l'amour à la terreur, sans pouvoir se détacher de ce spectacle. Ils ne savent où elle

va, si c'est au triomphe ou à l'abîme; et, dans ces alternatives, il est plus d'un génie rival qui espère qu'au milieu de ces secousses, elle laissera tomber de son front la couronne de l'intelligence. Dans leurs âpres imaginations, je les ai souvent entendus dire que la France, liée à sa révolution, ressemble à Mazeppa emporté loin de toutes les routes frayées par le cheval que sa main ne peut régir. Plus d'un vautour le suit et convoite d'avance sa dépouille.... Cela est vrai peut-être; seulement il fallait ajouter qu'au moment où tout semble perdu, c'est alors qu'il se relève au bruit des acclamations de ceux qui l'ont fait roi.

## CHAPITRE VI.

### RENAISSANCE SOCIALE PAR L'AMOUR.

Genèse du monde moderne. La Provence. Mission des troubadours; médiateurs entre les classes. Union de la châtelaine et du serf; mariage idéal de la noblesse et du peuple; commencement de la société laïque. Influence de la femme sur la formation des langues vulgaires. Rapports de la Provence et de l'Italie. Principe de la société et de la famille au moyen âge.

Les langues antiques s'étaient usées par l'abus même que l'homme avait fait de la parole; il faut qu'elles s'oublient et se perdent pour se rajeunir. A ce point de vue, les premiers siècles sont véritablement muets; silence fécond où les mots se réparent et se régénèrent dans les larmes et la sueur du moyen âge. Pour que les langues modernes fussent nées de la corruption du latin, il faudrait que la plante pût sortir de la corruption du germe.

Les esclaves, les ouvriers, le petit peuple, les paysans des provinces avaient leur idiome distinct de celui des patriciens; en s'émancipant, ils émancipent leurs dia-

lectes qui deviennent le principe de la langue de Dante.

Au reste, même dans les siècles les plus muets du moyen âge, vous voyez, en Italie, s'élever, comme s'ils germaient de terre, des monuments éclatants qui tiennent lieu des œuvres de la parole. Dans le dixième et le onzième siècle, toute l'Italie se couvre sans bruit d'églises, de tours, de dômes, de *palais du peuple*. Plus la langue de ces temps est stérile, plus ces chroniques de pierre parlent haut; peuplées de statues et de peintures, elles expriment ce que les lèvres ne pourraient encore dire. L'architecture de l'ogive et l'architecture à plein cintre se disputent le sol, à la suite du parti de l'Empire et du parti du Sacerdoce. Comme un enfant qui ne peut encore parler s'exprime par une foule de gestes, ainsi l'Italie moderne, déjà pleine de pensées et de factions, mais dont la langue n'est pas encore déliée, s'exprime en gestes de pierre par son architecture guelfe et gibeline.

Quel peuple a le premier, dans la race romane, émancipé la langue vulgaire? Le premier accent qui marque dans le Midi le renouvellement de la vie sociale est celui de la Provence; c'est elle qui retrouve et délie la parole humaine dans un discours suivi. Après le silence de la barbarie, ce n'est pas, au reste, une voix éclatante, solennelle, mais bien plutôt un accent timide, entrecoupé de longs intervalles, et qui s'essaye encore. Le miracle de la parole n'éclate pas, chez les modernes, avec la solennité d'un hymne, fait pour être répété par tout un peuple; c'est, au contraire, le monologue intime d'une âme avec elle-même, et qui se cache à toutes les autres. La société antique débute par l'accord d'une nation, la société moderne par l'accord de deux voix, par le mariage de l'homme et de la femme dans l'amour chevaleresque.

Monde des troubadours! réveil de la société laïque!

Qu'est-ce que les traditions de ce monde de chevalerie, qui partout marque les origines de la race romane? C'est l'Eden des temps modernes, la légende du jardin enchanté, où le couple chrétien, un nouvel Adam et une nouvelle Ève, au sein de l'amour, reconstituent entre eux une langue, une société, un monde. Partout un amant, une amante qui conversent dans le verger fleuri, près de la source des temps futurs; rien de plus personnel que ce premier entretien de ces premiers parents du nouveau monde social. « Puisque les feuilles et les fleurs renais« sent, qu'avril fait reverdir les prés et les vergers, que « l'oiseau chante matin et soir sous la broussaille épaisse, « je jouis de l'oiseau, je jouis de la fleur; je sens mon « cœur reverdir, je veux aussi chanter. » Après le chaos, voilà sur quel ton la parole humaine rentre dans le monde. De cet orage de peuples, il ne reste que la goutte de rosée que vient de secouer l'oiseau en avril dans la broussaille épaisse; premier matin de la genèse sociale du monde moderne. La chute aussi ne tarde pas. Après l'âge idéal de la chevalerie, les temps historiques s'abaissent, se traînent; le genre humain est encore une fois chassé de l'Éden.

Je voudrais marquer d'une manière plus saisissable encore le rôle de la Provence dans la renaissance sociale. Avez-vous entendu une savante symphonie? Après que l'art a épuisé sa puissance et qu'il a fait parler toutes ses voix, il arrive un moment où cet édifice d'harmonie se brise; il ne reste que quelques sons interrompus, et enfin le silence. L'œuvre semble s'être détruite elle-même. Puis au milieu de ce silence, de ce tombeau, on croit entendre, on entend en effet un son, une voix sereine, très-faible, qui s'essaye et s'interrompt. Après un moment d'intervalle, d'autres voix lui répondent; elles grandissent, elles s'exaltent les unes par les autres, elles finissent par écla-

ter toutes ensemble dans une harmonie plus ample, plus riche que tout ce qui avait précédé. Cette voix humble, mais sereine, qui sourit dans le désert, c'est le génie provençal. Dans le concert des temps, il se ranime quand tout se tait. D'abord, ce n'est qu'un souffle, un soupir de joie, d'espérance; mais il dure assez pour éveiller la France, la Sicile, l'Italie; bientôt la voix de Dante se règle sur ce ton, puis celle de Pétrarque; et l'éclat se fortifiant toujours, le chœur entier du génie moderne s'élève et se balance sur cette fragile base de la chanson provençale qu'un souffle semblait devoir dissiper.

Quand J. J. Rousseau attribuait à l'amour le premier bégayement des langues païennes, il était romanesque, puisqu'il se trompait d'époque; il eût été littéralement vrai, si au lieu de l'humanité en général, il eût parlé de l'humanité moderne.

Le trait distinctif des troubadours, c'est que presque tous sont des fils de serfs qui, par le hasard du génie, par l'élévation du cœur, se trouvent un moment dans une relation d'égalité factice avec l'aristocratie féodale. En entrant dans le manoir, l'enfant du peuple, le troubadour, cet homme qui est tout émotion, ingénuité, âme, poésie, passion, est d'abord ébloui par l'éclat de la dame qui est sa souveraine; il ose à peine lever les yeux sur elle. D'où il résulte que par son origine même, l'amour des troubadours naît de rapports tout nouveaux et qui répugnent à l'antiquité, puisque c'est la femme qui devient l'être fort et l'homme qui est l'être faible. Les rapports des sexes sont changés : c'est la femme qui protége, c'est l'homme qui a besoin d'appui. Elle a de son côté l'autorité, le commandement, la pleine puissance; il n'a pour lui que la timidité, la soumission du serf. Le troubadour se voue à une personne qui, des hauteurs sociales où elle est placée,

le domine, l'accable de sa supériorité, et reste pour lui un idéal inacessible[1]. C'est sur ce sentiment de l'impossible que se fonde la poésie de cet amour féodal, jusque-là inconnu dans le monde.

Premier mariage idéal entre l'aristocratie et le peuple, la condition de cette société établie entre la châtelaine et le serf, c'est le mystère; il faut que le poëme, transparent pour celle à laquelle il s'adresse, soit indéchiffrable pour tous les autres. Souvent les parents, les habitants des châteaux voisins aident à cacher la vérité; mais, si elle perce trop ouvertement, malheur au póëte que sa langue a trahi; il est tué dans la forêt voisine à coups de flèches ou de lances; et la légende répète l'aventure du cœur de Guillaume Cabestaing, mangé par Marguerite de Roussillon. Quelquefois cependant, la fière châtelaine dont le nom est *écrit sur l'aile de chaque colombe*, veut être désignée ouvertement; un double danger l'attire au lieu de l'éloigner.

Il est des temps d'absence pendant lesquels le poëte erre de castel en castel; l'hiver venu, il se retire dans sa bourgade, dans l'obscure maison paternelle où il compose de nouveaux vers. Pour tromper l'absence, il les envoie par des messagers qui doivent non-seulement les porter, mais les chanter en s'accompagnant du luth. Enfin le printemps arrive; le troubadour part, escorté de ses chanteurs; il revient avec l'hirondelle, et ramène le sourire, l'amour, l'inquiétude, le trouble dans le vieux donjon féodal. Point de château qui n'ait son poëte; lui seul fait le lien vivant entre le cœur de la féodalité et le cœur des peuples; il apporte le mouvement, le changement dans les habitudes monotones des classes supérieures; il donne

[1] Comment les érudits qui s'obstinent encore à chercher le principe de l'amour chevaleresque dans le génie des races du Nord, ne voient-ils pas que rien de semblable ne se retrouve dans les poëmes germaniques?

une expression à ces heures interminables qui occupaient sans les remplir les cœurs solitaires de chacune de ces familles retranchées sur leur roc; pensées muettes, inarticulées, qui assiégeaient le cœur des femmes, lorsque la rêverie était entretenue par le continuel spectacle de la nature déserte. Jeté dans cette vie à laquelle rien ne l'avait habitué, le troubadour était plus qu'un autre frappé, saisi par chaque objet; il devenait l'écho, la parole de tout cet ordre de société. Pour plaire à la châtelaine, il avoue qu'il veut lutter de mélodies avec les rossignols qui ne cessaient alors de réveiller les profondes forêts étendues, jusque sous la fenêtre féodale.

Ce n'était pas seulement un rêveur; il exprimait l'ardeur d'action qui devait dévorer les hommes dans les murailles de leurs châteaux forts, car souvent il était guerrier. Il prenait les armes avec son châtelain, l'accompagnait, le servait dans ses aventures; il jette le cri de guerre dans ses strophes rapides comme des flèches empennées. Placé au sommet de la société féodale, il en est aussi le prophète : il pressent, il annonce d'avance les guerres qui vont éclater, la paix, les traités, les ruptures de ban. Il apaise, plus souvent il provoque; car la sentimentalité dont il est plein s'associe aisément chez lui aux passions sanglantes; il porte la même exaltation dans l'amour et dans la haine; et comme on a vu quelquefois, de nos temps, les hommes les plus sensibles verser le sang avec le plus de conscience et d'inflexibilité, de même le troubadour le plus tendre dans ses vers s'est montré le plus implacable dans les guerres religieuses.

Cet homme passionné, qui errait sans repos du servage à l'aristocratie et de l'aristocratie au peuple, servant de médiateur entre les conditions sociales, rapprochait par l'amour ce que tout le reste séparait; il portait

dans le château l'émotion naïve des peuples, et dans la cabane quelque chose des fêtes et de la sociabilité des hautes classes. C'est par lui que pénétrait dans le donjon un écho des passions, des désirs, des espérances de la foule muette. Quand l'Église prêcha les croisades, il fut le premier qui répéta le cri de la papauté; ses messagers portèrent çà et là sa chanson contre les Sarrasins; plus d'un seigneur qui fût resté sourd à la voix de l'Église n'osa résister à la voix du troubadour.

S'il arrive par hasard que le poête soit en même temps le châtelain, ces deux aristocraties de l'intelligence et de la naissance s'accroissant l'une par l'autre portent au comble la fierté de l'homme du moyen âge. Bertrand de Born est l'un des troubadours les mieux inspirés; c'est en même temps l'un des barons les mieux fortifiés sur sa roche sauvage. Aussi quels cris! quelle impatience de combats! C'est l'oiseau de proie qui d'avance aiguise son bec et ses ongles sur le pic de granit. Quelle chronique peindrait mieux que ses vers l'âme d'épervier d'un baron féodal, au moment où l'on vient de forcer son repaire? Quel amour de la guerre pour la guerre seule, pour l'amour et le spectacle des étendards déployés, des chevaux çà et là navrés et renversés, des débris de lances et d'écus, des cervelles humaines éparses sur le gazon! A ces rimes précipitées et sonores comme des coups d'épée sur une cotte de mailles, vous reconnaissez l'âme de colère de la féodalité encore intacte.

La société artificielle qui s'établissait entre les troubadours, fils du peuple, et les classes féodales, n'était possible qu'autant qu'ils étaient jeunes; trompés, exaltés par l'éclat de la jeunesse qui est elle-même une aristocratie, ils s'apprêtaient d'amers déboires pour l'âge mûr. Le prestige qui entourait leur personne disparaissait presque

entièrement; ils croyaient être entrés pour toujours dans un monde supérieur. On les avait acceptés à la condition qu'il restassent toujours sereins, beaux, inspirés, et qu'ils amusassent leurs hôtes du spectacle de leur passion naïve. La vieillesse arrivée, ils redevenaient des étrangers. Que faire alors? Rester comme un hôte incommode dans les lieux dont ils avaient été l'âme et la joie? Cela était impossible. Rentrer dans la chaumière natale, au milieu des envieux, se perdre dans l'obscurité et les habitudes grossières de la bourgade du moyen âge, après avoir goûté dans sa fleur l'élégance hautaine des cours féodales? Cela était plus impossible encore. Que faire donc? Un seul asile s'ouvrait au troubadour, le monastère. C'est là qu'à la fin de sa vie il était conduit par la nécessité bien plus que par la foi. De ce moment, plus de chants, plus de vers, plus de rêves. Après les fêtes, les joutes de poésie, les longues journées d'enchantement, il restait un pauvre moine à demi mondain encore par le cœur, silencieux, étranger sous les arceaux du cloître; c'était la saison d'hiver du rossignol.

Dans ce qui précède, nous avons surpris, à son origine, la formation d'une langue moderne, capable d'exprimer avec art les mouvements les plus impétueux de l'âme humaine; la religion, les affaires, les gouvernements ne parlaient encore que la langue morte dans tous les actes publics ou privés. C'est l'amour qui a arraché à l'homme chrétien, et comme par surprise, le premier accent durable, et qui a émancipé le langage vulgaire; car il ne suffisait pas à l'enfant du peuple d'exprimer sa passion pour la châtelaine; il fallait en même temps montrer sa pensée et la voiler; en sorte que la situation même des troubadours les contraignait d'atteindre, pour leur coup d'essai, à ce qu'il y a de plus intime et de plus subtil

L'obligation de se déclarer et de se cacher tout ensemble leur fit rencontrer des tours, des formes, des nuances, dans lesquels se révèlent dès l'origine les vrais artisans de la parole. De là ce mélange d'ingénuité et de sophismes, de grâces enfantines et de manières étudiées, de formes aristocratiques et populaires, cet art de parler et de se taire en même temps, ces tours pleins à la fois d'ombre et de lumière, ces aveux qui sont des réticences, cette innocence et cette science de diction, ces plis et ces replis de la parole qui marquent le premier débrouillement des langues vulgaires et que Dante a empruntés pour en former le tissu de son langage mystérieux et transparent tout ensemble.

L'esclave épris de la patricienne et qui le lui avoue en tremblant, la patricienne qui épouse au fond du cœur l'esclave dans des noces spirituelles, voilà ce que doit exprimer la parole encore brute du onzième et du douzième siècle. Après s'être assoupli en silence au fond du cœur, l'art finit non par éclater, mais par s'insinuer et murmurer sur des rimes qui tantôt symétriques, tantôt inégales, mais d'une étonnante variété, imitent le battement du cœur qui n'ose ni se cacher ni se montrer.

Telle est la première expression de la langue vulgaire chez les peuples chrétiens : le verbe nouveau est né d'une alliance toute nouvelle, du mariage idéal de la noblesse et du peuple dans un premier éclair d'amour que l'on a appelé chevaleresque, mais qui n'est rien en effet que l'inspiration sociale et le fond du christianisme.

Le commencement de la société moderne, c'est cette alliance de la châtelaine et de l'enfant du peuple sur les confins de la barbarie ; dans ce lien chimérique, dans ce moment d'extase qui rapproche des deux extrémités de l'humanité, et marie deux conditions que toute l'étendue

des siècles avait tenues divisées, est vraiment renfermée la naissance civile du monde moderne. Émancipation réelle de l'esclave par l'amour de celle à laquelle il appartient, instinct avoué de fraternité sociale, égalité des âmes, tout est contenu dans ces épousailles invisibles de la noble dame et de l'humble serf. C'est un rêve, une vision sans corps ; ils s'embrassent sur la nue. Mais la vision contient le lointain avenir.

Que signifie ce moment célébré par tant de voix? pourquoi cet accent unanime d'enthousiasme et d'allégresse dans les donjons et dans les cabanes? Ce n'est pas seulement ici l'épithalame de deux amants vulgaires ; c'est le moment où le cœur des anciens patriciats et le cœur des peuples de la glèbe se rencontrent, se touchent, se fondent en un seul. La femme moderne est sortie de l'inertie païenne ; elle a la première plongé ses regards sur l'abîme des classes déchues. A ce regard enivrant, sont tombées, comme par miracle, les barrières, les inégalités, les antipathies de race que le passé avait élevées ; de son côté, le serf étonné de sa propre félicité, s'est élancé en idée vers sa souveraine qui est devenue la fiancée de son génie. La nouvelle alliance idéale vers laquelle ne cessera de graviter le monde civil est scellée au fond du cœur. Que les troubadours chantent donc sans repos et fassent taire les rossignols dans le verger féodal ! que chaque manoir, chaque chaumière résonne du même écho pendant deux siècles ! C'est ici l'épithalame chrétien de la noblesse et du peuple.

De même que dans l'antiquité, Lucrèce voit naître de la Vénus physique les royaumes du paganisme, de même je vois en ce moment les langues, les sociétés, les institutions modernes naître de ce premier sourire de la Vénus féodale et chrétienne.

La différence essentielle du latin et des langues re-

manes, c'est que le premier, dans son origine, est surtout un idiome de patriciens, et que les secondes, au contraire, sont formées du génie de toutes les classes. On dirait, de plus, que les langues antiques païennes n'ont été inventées que par les hommes; elles sont nues comme la sculpture, jamais elles n'inondent d'assez de lumière l'objet qu'elles veulent représenter; la pensée surgit d'abord, comme une statue que vous pouvez contempler et embrasser de toutes parts, au lieu que dans le génie des langues vulgaires, la participation de la femme se fait aisément reconnaître; la pensée ne paraît plus toute nue, la parole y sert à voiler la parole.

Si dans ces siècles effrénés vous eussiez trouvé au début un langage effréné comme eux, vous ne vous étonneriez pas; mais tant de nuances qui se tempèrent l'une par l'autre, comme si toutes les conditions y avaient laissé leur empreinte, un dessin si fin, si délié au milieu de la barbarie, qui s'y serait attendu? Muette auparavant dans le monde social de l'antiquité, la voix de la femme se fait entendre en même temps que celle de l'homme dans la composition et dans l'accord des langues vulgaires du monde moderne.

Le berceau de l'art est aussi le berceau de l'indépendance en matière religieuse. C'est dans le voisinage des troubadours qu'éclate le protestantisme avant-coureur des Albigeois. Qui sait si l'Église eut le pressentiment de ce que signifiait cette alliance secrète? Ce qu'il y a de certain, elle enveloppa dans la même destruction l'art et l'hérésie des Provençaux. Les troubadours furent traités comme complices de la liberté, et ils l'étaient en effet. De ce moment, tout fut fini pour la Provence; cette société de précurseurs est livrée à l'épée dans une première Saint-Barthélemy féodale.

Ce qui avait été ébauché en Provence s'achève en Italie, par un autre détour; la grande châtelaine, dont toute l'Italie est amoureuse, c'est la Madone. En fondant l'ordre des frères mineurs, saint François sentit le premier quelle force il pourrait puiser dans l'emploi de la langue vivante, substituée à la langue des morts. Comme il prêchait surtout la pauvreté, qu'il se dépouillait de l'autorité visible du sacerdoce, pour s'insinuer dans les cœurs par les voies les plus simples, c'était une conséquence nécessaire de se servir dans la liturgie d'un instrument aussi humble, aussi méprisé que l'idiome du peuple. Tandis que l'Église triomphante s'obstinait à ne parler que le langage des Césars, cette Église ramenée à l'humilité première se couvrait de la bure et du cilice de la parole *vulgaire*. C'est sur le mètre des chansons d'amour de Provence que saint François célèbre, dans un enthousiasme presque délirant, les stigmates dont son âme et son corps sont frappés.

Étranges troubadours qu'un moine Buonagiunta, un frère Jacopone, un frère Angelo, qui, la corde aux reins et vêtus de cilice, vont de lieux en lieux chantant la chevalerie céleste et les cruelles délices de l'amour divin! Ce sont des âmes qui, formées au milieu du monde, en portent avec elles l'accent et le trouble jusque dans le cloître; le troubadour repentant chante sous le cilice. Quand je lis les vers brûlants de frère Jacopone, il me semble qu'il donne une voix aux personnages macérés des peintres toscans du moyen âge; j'entends les accents ascétiques de ces anges de douleur qui entr'ouvrent leurs lèvres décolorées sur les fresques des églises du douzième siècle.

Le premier accent de l'Italie est un cri perçant de repentance, comme une Madeleine qui se réveillerait de ses souillures, sur le pavé du Campo-Santo.

Lorsque le génie de la Provence est imité par les laïques italiens, une vraie révolution éclate. Ce n'est plus l'isolement inspirateur du donjon ou de la chaumière, mais l'émulation de petites communes retentissantes. La poésie n'est plus une profession, une vocation spéciale; on n'y conforme plus sa vie. Le poëte est en même temps jurisconsulte, professeur, théologien, historien, peintre. Ne cherchez pas ici l'accent vif, ingénu des Provençaux. Tous ces jeunes docteurs italiens, si savants dans les choses de l'esprit, ne vont plus eux-mêmes de lieux en lieux, de castels en castels, porter et confirmer leurs poëmes; ils s'adressent de villes en villes des questions, des problèmes, des correspondances abstraites. Les ballades de Cino de Pistoie, de Guido Cavalcanti, d'Honesto de Bologne, de Guittone d'Arezzo, ressemblent à des thèses. Ce qui les émeut, c'est plutôt l'amour du beau en soi que celui d'une femme en particulier. Vous diriez d'un peuple qui n'a point eu d'enfance et qui, en renaissant, disserte sur l'idéal.

Malgré moi, je sens dans ce berceau d'un monde nouveau l'odeur du sépulcre d'un vieux monde. Déjà le paganisme s'exhale de l'esprit de ces jeunes hommes; en 1270, ils *s'agenouillent devant le dieu Amour, l'archer souverain*. La première aube de la renaissance est pleine de ces larves païennes. Au milieu de ce platonisme, à la fois suranné et prématuré, je cherche, j'attends longtemps l'émotion de la vie réelle. Pour rencontrer un cœur d'homme qui batte, il faut aller jusqu'à Dante.

Si l'on demande quelle est la vraie différence de la Provence et de l'Italie, je crois pouvoir la dire. L'une faisait entrer dans la réalité et dans les mœurs quelque chose de ses poëmes chevaleresques; l'autre se contente d'imaginer et d'écrire les siens : elle ne met nullement en

pratique ce qu'elle chante dans ses vers. Les troubadours vivaient d'une vie conforme à leurs paroles; quelquefois ils mouraient de leurs extases. L'Italie apprend la première, avec éclat, aux modernes ce secret déjà entrevu, qu'il y a deux mondes, la poésie et la vérité, et qu'ils n'ont rien de commun entre eux; qu'il est possible d'écrire des poëmes sans en faire rien entrer dans ses actions; que la parole inspirée ne lie plus, n'oblige plus celui qui la prononce; qu'il n'est tenu d'y rien sacrifier; qu'en un mot, l'âme peut marcher dans un sens et le corps dans un autre; immense divorce que l'antiquité grecque ne connaissait pas, qui est le fond de la barbarie du moyen âge, et d'où nous commençons à peine à sortir.

Le prêtre avait commencé par dire que le christianisme catholique est trop divin pour se mêler sur la terre aux relations et aux affaires humaines; le poëte en ce moment ajoute la même chose de la poésie et des arts: le ciel s'éloigne de plus en plus de la terre.

De cette conception barbare de la vie, sortait l'idée que le moyen âge tout entier se faisait de la famille et du mariage. Le fond des sentiments chevaleresques, c'est que l'amour est impossible dans une union légitime. Tout étant divisé, il arrivait que la femme faisait aussi deux parts d'elle-même. Le mari possédait le corps; le chevalier, le poëte, l'ami possédait l'âme; partage avoué, public, général, qui éteignait la jalousie même dans des cœurs effrénés, tant ils étaient persuadés que le corps et l'âme s'excluaient mutuellement, que quiconque possédait l'un devait renoncer à l'autre; que le ciel ne pouvait descendre sur la terre, la sainteté dans la famille, la justice dans les lois, l'Évangile dans les mœurs, l'amour dans le mariage; que la beauté morale ne pouvait entrer légitimement, et sans adultère, dans le monde laïque.

De la famille ce divorce s'étend à la société politique; et dans aucun pays la distance de la poésie et de la vérité ne paraît plus grande qu'en Italie. Les précurseurs de Dante viennent de célébrer en commun un idéal d'amour; vous croiriez que cet enthousiasme pour la beauté servira de lien social, et qu'il pénétrera dans les faits quelque chose de cette harmonie des esprits. Tout au contraire, cet hymne universel à l'amour est le préambule de la guerre éternelle du moyen âge : pendant des siècles, les Italiens enfouiront la charité, l'harmonie, dans le marbre des statues, dans les fresques des peintures; ils mettront la haine, la discorde, le chaos dans leur vie et leur histoire. Ce premier divorce de l'idéal et du réel allant toujours croissant, je pressens que la beauté céleste portée au comble dans les imaginations au temps d'Arioste et de Raphaël, pourra se rencontrer avec la laideur infernale des institutions et des choses, au temps des Borgia.

Chez les Grecs, l'art[1] était surtout éducation politique et privée; ils voulaient réaliser, dans leur histoire, les vers d'Homère, et la beauté de leurs statues; chez les modernes, et en particulier chez les Italiens, c'est une affaire convenue dès le commencement que la beauté idéale est un monde à part, qui n'engage personne à une imitation morale, et ne doit prétendre à aucune influence ici-bas. Dans les chroniques, l'origine de la plupart des guerres sociales est résumée comme une dispute de deux amants; en sorte, que l'amour qui, dans l'art, est le principe de l'harmonie, devient la source de la discorde dans le monde social.

[1] J'ai insisté sur ce sujet dans le *Génie des religions*.

# CHAPITRE VII.

## DANTE.

La *Comédie divine*, expression de la conscience et des instincts du peuple italien. Éducation par la mort, l'exil. Pressentiment d'un monde social qui se meurt. A quelle église Dante appartient-il? La *Comédie divine* et les *Autos* de Calderon. Politique de Dante. Le droit du plus fort. Comment le moyen âge interprétait son poëme: une Apocalypse de la société laïque.

I

Au milieu des docteurs qui imitent savamment, en Italie, l'art passionné des Provençaux, s'élève le jeune Dante Alighieri; il a formé, dès ses premières années, une amitié étroite avec plusieurs de ses frères en poésie, à peu près du même âge que lui. Le souvenir de ces liens est conservé dans quelques vers où brille l'auréole de l'adolescence.

« Guido, je voudrais que Lappo et toi nous fussions « pris par enchantement et mis dans un vaisseau qui, « par tous les vents, ne marcherait qu'à notre volonté, si « bien que ni la fortune, ni la tempête, ne pussent nous « contrarier, et que, ne nous quittant jamais, le désir de « vivre ensemble s'accrût toujours en nous. Je voudrais « encore que le bon enchanteur mît avec nous ta dame, « puis Béatrix, et que là, parlant toujours d'amour, cha- « cune d'elles fût aussi contente que je crois nous le se- « rions nous-mêmes. »

Voilà le songe de l'adolescent; quelle a été la réalité? Dante naît à Florence, et c'était en effet un berceau bien préparé pour le créateur de la poésie moderne. A Rome, l'Église était trop dominante. Comment la langue vul-

gaire se serait-elle émancipée là où la langue latine régnait partout dans le gouvernement et dans l'État? Venise est la ville du silence; elle n'a point d'écho pour la parole de la foule. C'est Florence, le pays de la démocratie, qui devait d'abord émanciper et couronner la langue du peuple. Formée au milieu des luttes de la place publique, elle pourra exprimer, dès l'origine, tous les intérêts, toutès les passions du monde social. Et c'est par là qu'elle se distinguera, en naissant, de la langue provençale, qui, nourrie de sentiments et d'inspirations solitaires, restait encore impropre aux conceptions épiques.

C'est d'ailleurs à Florence que s'accomplit la première révolution qui, par les arts du dessin, affranchit de l'ancienne terreur l'imagination humaine. L'homme du moyen âge, plein d'épouvante, s'avançait dans les voies de la macération sans oser se détourner pour contempler face à face la nature sensuelle et maudite. Soudain il rencontre en Toscane des débris de statues païennes. Malgré lui, cette beauté nue l'étonne et le ravit; il attache sans peur ses regards ascétiques sur les veines des marbres païens; l'art le ramène au sentiment et à l'amour de la nature. De ce premier rayon de la beauté physique, au sein de l'Église immaculée du treizième siècle, naissent, chez les peintres toscans, des figures nouvelles qui commencent à poindre, à rayonner dans les fresques, sur la muraille encore blanche, ombres de l'avenir impatientes de la vie.

Au milieu de cette renaissance de l'âme grecque, dans un tombeau chrétien, Dante a visiblement influé sur les peintres; mais qui pourrait dire jusqu'où s'est étendue réciproquement l'influence des peintres sur le poëte? Dans un endroit de la *Vita nuova*, on le voit copier [1] un

[1] C'est ainsi que, de nos jours, Goethe, avant d'entreprendre son *Iphigénie*, dessine pendant une année à Rome les antiques les plus purs.

ange et plongé dans une si profonde contemplation que des étrangers qui surviennent ne réussissent pas à l'en arracher. Combien de fois pareille chose n'est-elle pas arrivée! et que de traits, que de vie, que de réalité, ses yeux n'ont-ils pas dérobés ainsi à la peinture pour les reporter dans sa poésie! C'est sa puissance que de donner aux visions les marques de la réalité la plus palpable. Mais de ces légions d'anges qui traversent les cieux de son poëme, combien n'en avait-il pas vus réellement flottants sur les murailles peintes par son ami Giotto? Il prête une voix à ces figures; il détache des murailles ces spectres de l'art; il s'en fait son cortége. J'entends sur sa tête le bruit de leurs ailes de pourpre.

Ce ne sont encore là que des visions couronnées d'auréoles. Qui a donné à ces ombres la vie réelle? Qui a été l'âme de cette âme? Une jeune fille, sans peut-être rien savoir du miracle accompli près d'elle. Béatrix se confond dans l'esprit de Dante avec l'origine de sa propre pensée. Il la rencontre à l'âge de neuf ans dans une fête d'enfants; et de ce moment date pour lui la *vie nouvelle* dans l'amour, la *Vita nuova*, la renaissance qui doit s'étendre par lui à l'Italie et au monde Il marque l'état du ciel et de la terre à chacun des jours où lui apparaît Béatrix.

Si elle eût vécu, peut-être se serait-il arrêté dans le cercle heureux des poëtes qui l'entouraient; le véritable enseignement lui eût manqué. Mais Béatrix meurt dans sa première jeunesse, et de ce moment le jeune Dante entre avec elle dans la mort. La terre s'ouvre; il descend dans les mystères. Pâle habitant de la cité invisible, son cœur est désormais avec ceux qui ne sont plus. Soudainement agrandie et transformée par la mort chrétienne, Béatrix devient pour Dante un personnage de légende, l'idéal de

la beauté, de la sagesse, de la philosophie, de la théologie. Nouvelle apothéose! Vous voyez l'âme d'une jeune fille se relever sans son corps, se dilater jusqu'à toucher du front la voûte infinie des cieux. Ce que veut désormais le Dante, c'est de suivre pas à pas cet esprit dans sa gloire. Pour cela, il faut commencer le pèlerinage de l'abîme, suivre Béatrix dans les entrailles de la mort, épouser le sépulcre; tel est le vrai commencement de la vie nouvelle. Le point de départ de l'Homère chrétien devait être une tombe.

Pour retracer au vif l'éternelle douleur, il faut encore que le jeune visionnaire soit mêlé à ce qu'il y a de plus poignant dans les luttes civiles; le cri discordant qui part du sein des villes d'Italie, l'arrachera à ses rêves. Guelfes et Gibelins, plébéiens et patriciens, papistes et impériaux, blancs et noirs, voilà la mêlée dans laquelle se réveille cette âme à demi délirante, sur le tombeau de la fille de Portinari. Entre ces bannières laquelle choisir? Malgré des alliances contraires, Dante est d'abord papiste et plébéien, et il est inscrit en cette qualité dans les archives de Florence. Poëte florentin, *Poeta Fiorentino*, c'est son premier droit politique. Dans une expédition contre les Gibelins d'Arezzo, il combat au premier rang de la cavalerie, à la bataille de Campaldino, journée mêlée, comme il le dit, de terreur et d'allégresse. Il rencontre pour la première fois, sous les bannières sanglantes, plusieurs des personnages qui doivent figurer dans son poëme. Sept ou huit années se passent, pendant lesquelles on retrouve Dante ambassadeur de la commune de Florence, à Sienne, Pérouge, Venise, Naples. Cet ambassadeur suit, en même temps, des leçons de philosophie et de théologie; il voit d'une manière officielle les choses et les hommes; celui qui vient de porter l'idéal jusqu'à la vision est désormais

associé à toutes les grandes affaires de son temps ; avant de le maudire il apprend à le connaître.

L'époque où son poëme se fonde intérieurement dans sa pensée est aussi celle[1] où s'élèvent les monuments d'architecture qui marquent le mieux le génie de Florence, les cathédrales de Sainte-Marie, de Santa-Croce, le campanile de Giotto, le palais du peuple. Ces monuments mêlés du génie gothique et d'un rayon prématuré et charmant de la renaissance[2], grandissent en silence et se chargent de sculptures, en même temps que l'architecture du poëme se dessine et se marque de plus en plus dans l'esprit du poëte.

N'oubliez pas cette invasion de pèlerins, ce jubilé de l'an 1300 qui amena plus de deux millions d'étrangers autour des monuments de la Rome chrétienne. Villani raconte, qu'à la vue de cettte foule innombrable agenouillée sur les ruines, la pensée lui vint d'écrire l'histoire. Si ce fut là son impression, quelle dut être celle de Dante, et combien n'a-t-elle pas achevé d'exalter en lui l'idée du pèlerinage de son esprit dans l'immortelle cité! Après que la foule s'est dissipée, je suis des yeux ces deux hommes qui entreprennent, l'un le pèlerinage du temps, l'autre le pèlerinage de l'éternité.

Tout s'ordonne ainsi peu à peu autour du Dante, pour préparer son œuvre. Mais voici le moment de crise qui achève l'éducation du poëte : pour que la poésie fût une magistrature politique, il fallait que l'on pût y reconnaître l'accent et comme l'habitude du commandement. L'année même du jubilé, Dante, à la tête de la république, est l'un des cinq prieurs de Florence; il dirige cette société ora-

[1] Giov. Villani.
[2] V. *Allemagne et Italie.*

geuse. Plus tard, quand il fera l'office du *gonfalonier* de justice envers l'Italie et le monde, ses cris, ses menaces, ses arrêts, retomberont avec la force d'une autorité réelle.

On sait comment finit ce règne rapide. Dante était en ambassade auprès de Boniface VIII; pendant son absence, Charles de Valois, dont il avait toujours repoussé l'intervention, entre en armes dans Florence, aidé de la complicité et des ruses du pape. Dante est exilé avec ceux de son parti; la condamnation, rendue le 29 janvier 1302, est confirmée deux mois après. Il ne peut rentrer dans la ville de Béatrix sous peine d'être brûlé jusqu'à ce que *mort s'ensuive*. C'est à Rome qu'il reçoit cette nouvelle.

Il est exilé, et par qui? par le même Boniface VIII, qui la veille, le jour même, le flattait, le caressait, le vendait; par le pape qu'il a jusqu'à ce jour défendu au point de vue politique comme au point de vue religieux; par cette autorité ecclésiastique qu'il voulait faire dominer dans toute l'Italie; lui Guelfe, c'est le génie guelfe qui l'exile de la tombe de Béatrix, où il avait enfermé l'univers. Quelle révolte! quel vertige d'indignation et de douleur!

Dante a raconté comment la vue du paradis lui a été révélée par l'amour. Quant au règne de l'enfer, c'est à cette heure qu'il le touche en réalité. Trompé par l'Église, par l'Immaculée, il a senti en ce moment le supplice des damnés. En quelque lieu que la nouvelle lui ait été apportée, il a vu véritablement dans un tourbillon de colère la terre s'ouvrir sous ses pieds, et les cercles maudits s'étendre d'abîme en abîme, peuplés de ceux qui l'ont livré. Déjà les femmes de Vérone eussent pu dire en le voyant passer : Voilà celui qui revient de l'enfer. Ce jour-là, le poëme de la haine s'est creusé dans son cœur, comme le poëme du paradis et de l'amour était né dans cette heure où il avait entendu avec Béatrix et son amie Primevère le

*Salve regina* sur le perron d'une église de Florence. Dante et la papauté, le poëte et le prêtre, se brouillent pour ne se réconcilier jamais.

L'enseignement de l'exil se joint ainsi à l'enseignement de la mort. Supposez que Dante fût resté paisiblement à Florence, peut-être son poëme eût été exclusivement florentin. Mais depuis la nouvelle de son bannissement, la révolution s'achève dans son esprit; d'abord il espère rentrer à Florence par la pacification des partis, ensuite de vive force : il s'associe à une tentative armée pour s'emparer de la ville par surprise. Toutes ces espérances tombées, il ne reste qu'à se faire le tempérament de l'exil; puisque sa patrie le rejette, il devient, par la nécessité même, citoyen de l'Italie et du monde. En le mettant hors la loi de son temps, la commune étroite du moyen âge le jette de vive force dans la cité éternelle du genre humain. L'originalité de ce premier cosmopolitisme, c'est que la passion pour Florence persiste au milieu de tous les ressentiments du proscrit, il ne va jamais jusqu'à lui sacrifier un autre coin de la terre. C'est du haut de la cité spirituelle, au bord du fleuve de l'éternité, qu'il prend en pitié la ville et les tours bâties sur le bord de l'Arno. Haine encore remplie d'amour! il ne dit adieu à Florence que pour saluer une Florence éternelle dans le monde invisible.

De quel instrument se servira-t-il pour exercer sa vengeance? Ce ne sera pas seulement de l'idiome florentin, mais d'une langue qu'il veut se former de la comparaison et du mélange de tous les dialectes particuliers. Le premier progrès qu'il doit à l'exil est l'idée de chercher *la parole* de l'Italie. Terrible nécessité où le poëte se trouve, en Italie, de se forger lui-même artificiellement une langue que personne ne parle! Je crains, dès le début, ce mys-

tère d'un peuple qui ne peut s'accorder pour produire une langue nationale.

Dans ce pèlerinage imposé par l'exil, Dante recueille les légendes tragiques dont sa route est semée. Les meurtres, les guerres civiles, les empoisonnements, abrégent les vies qu'il doit juger; et il n'a pas besoin que les personnages appartiennent à l'histoire pour qu'ils puissent figurer dans son poëme. Ils sont d'assez noble condition s'ils ne sont plus; car la mort, au moyen âge, en appelant chaque homme à une éternité de douleur ou de joie, fait de chaque individu un héros de l'enfer ou du ciel. Dante se trouve au chevet de chacun de ses contemporains; c'est lui qui emporte cette âme là où il lui plaît.

Depuis le renouvellement du monde par le christianisme, il y a deux livres qui reposent sur la pensée du jugement dernier, le *Coran* et la *Comédie divine*. Dans le premier éclate le sentiment de l'approche du dernier jour, avec sa réalité la plus menaçante; dans le second, la terreur est passée. L'heure formidable de l'an 1000, où devaient retentir les trompes des archanges, s'est écoulée sans bruit. Trois autres siècles sont venus et le signal n'a pas été donné. Le passage où devait s'arrêter l'humanité est franchi; déjà elle ose retourner la tête en arrière. Ce n'est plus un prophète qui avertit les générations de se préparer à la dernière heure, c'est un poëte qui se rassasie à loisir d'un spectacle imaginaire. Dans le *Coran*, une foule confuse est chassée par un vent de colère vers l'affreuse vallée; dans la *Comédie divine*, c'est un ordre méthodique où tout respire la réflexion et l'art. De ses grincements de dents, l'homme commence à se faire une sorte d'amusement d'esprit. Trois siècles auparavant, quand le monde était dans l'attente du jour de colère, personne n'eût osé l'affronter en imagination, se substituer au juge

souverain, anticiper sur la malédiction ou la bénédiction des anges, en disposant à son gré du ciel et de l'enfer. Considérez la plupart des innovations qui ont suivi, vous ne trouverez rien qui fasse mieux pressentir une révolution universelle que l'audace de ce Florentin, qui, impatient de ne pas voir sortir les morts de leurs tombes, saisit lui-même la trompe de l'ange Gabriel, et appelle, par leurs noms, les vivants et les morts, en les distribuant à la gauche ou à la droite. La conscience humaine qui s'assied à la place de Dieu sur le trône des jugements, dans la vallée de Josaphat, n'est-ce pas la révolte qui annonce et renferme toutes les autres?

En cherchant l'explication de la *Comédie divine* dans la conscience même de l'Italie, je crois apercevoir ici plus distinctement le principe indigène de l'inspiration de Dante, et il me semble que ce principe a échappé aux commentateurs :

Si l'idée du dernier jour de la nature et de l'humanité devait, en effet, être quelque part le fond d'un poëme national et populaire, ce devait être en Italie; car nulle part, sur la terre, l'homme n'a été plus constamment frappé, obsédé du sentiment de la décrépitude de l'univers. Au fond des âmes italiennes, ce que je découvre de plus intime, de plus permanent, de plus vivant, est la conscience d'un monde qui se meurt. Je pourrais dire que c'est le cri même des choses, puisqu'il ne cesse d'éclater aux époques les plus éloignées. Chez les anciens, les Étrusques fêtaient d'avance la mort des dieux et la consommation des temps, dans une Josaphat païenne. Dans les temps chrétiens, l'Italie est comme enveloppée d'un pressentiment continu de mort universelle. Lorsque tout le reste de l'Europe a oublié l'époque formidable de l'an 1000, l'Italie seule ne se rassure pas; les plus nobles génies de

la Toscane, de la Romagne, de la Calabre, continuent de siècle en siècle, d'heure en heure, d'ajourner l'humanité au prochain jour du jugement. La secte des Millénaires gagne le cœur du pays. C'est la croyance des principaux saints; c'est aussi celle de Christophe Colomb[1], qui donnait à peine cent cinquante années de durée à l'univers, et se hâtait de hisser la voile avant que l'abîme n'engloutît les deux rivages. Cardan et les philosophes de la renaissance sont, à leur tour, en proie à cette pensée de la décrépitude des choses. Le dix-septième siècle arrive, et Campanella[2], annonce en 1600, que le cataclysme qui doit changer la face de la nature et de l'homme, ne peut tarder au delà de quelques semaines.

La faiblesse, l'ébranlement de la patrie entretenaient constamment l'idée de la dernière heure du monde social; il y avait une sorte de manque d'être que l'on sentait autour de soi en toutes choses. Comme si du fond même de l'Italie sortait la plainte éternelle d'un monde qui se meurt, c'est cette pensée funèbre qui inspire à Joachim de Flore, ses prophéties; à saint François d'Assise, l'invention de son ordre; à Dante, la *Comédie divine;* à Christophe Colomb, la vision de l'Amérique; à Michel-Ange, son tableau; à Savonarole, sa politique; à Campanella, son utopie.

## II

Rien ne serait plus aisé que de taxer Dante d'impiété au point de vue catholique. Quelles innovations et souvent quels renversements de toutes les idées! Ne regardez que

[1] Lettres de Christophe Colomb.
[2] Signa intereuntis mundi.

les détails, vous vous étonnerez qu'il ait échappé au bûcher. Quoi ! il se trouve un homme qui, de sa propre autorité, damne les chefs de l'Église, les successeurs infaillibles de saint Pierre, les vicaires de Dieu ! Il invente pour eux des supplices effroyables. La mémoire d'Anastase, de Boniface, de Clément V, de cette foule d'évêques, d'archevêques révérés qu'il plonge au fond de l'enfer, sans même attendre leur mort, crie contre lui ! En même temps qu'il jette les saints dans la fournaise, il place des païens, Stace, Rifée sur le trône du paradis. Et quel moment choisi pour tant d'audace ? C'est le temps, si critique pour l'Église, où éclatait de toutes parts un protestantisme prématuré, quand les Luthers et les Calvins du moyen âge s'élançaient avec une confiance absolue au renversement de la papauté : en France, les Vaudois, les Albigeois ; au Nord, les Beghards ; en Italie, les disciples de Dulcinus ; toutes ces sectes annonçaient, au même moment, un Évangile nouveau. C'étaient des lettres prophétiques, de nouvelles apocalypses. On attaquait d'autant plus ouvertement l'Église, que l'on n'avait pas encore mis sa durée à l'épreuve, et que l'on s'attendait à la voir tomber au premier choc. Au milieu de ce ferment de rénovation religieuse se compose en secret la *Comédie divine ;* tant il est vrai que les grands monuments de l'art appartiennent non pas aux époques de crédulité aveugle, mais au temps où la liberté de l'esprit commence à pénétrer dans le sanctuaire et dans le dogme.

Malgré ces alliances avec l'hérésie, la *Comédie divine* échappe aux bûchers du moyen âge, et la mémoire de son auteur est honorée par le clergé lui-même. Son portrait est suspendu dans les cathédrales, son poëme commenté en face de l'autel. La cour de Rome a beaucoup pardonné à Dante, par ce respect des arts naturel aux

Italiens ; au contraire, l'Église espagnole, qui n'était pas sous l'enchantement de la langue du poëte, a livré la *Comédie divine* à l'inquisition.

On peut se représenter un poëme qui, sans avoir admis l'influence de l'art païen, ne connaîtrait que le génie de l'Église et s'y soumettrait sans réserve. Si, de plus, cette œuvre avait été écrite à la lueur des bûchers, nul doute qu'elle ne représentât avec plus de fidélité que celle de Dante l'inspiration propre du catholicisme au moyen âge. Mais où trouver un monument de ce genre? de l'autre côté des Pyrénées. Les *Autos Sacramentales* de Calderon sont la *Comédie divine* de l'Espagne[1].

L'auteur les a dédiés au Christ, et le titre seul de ces pièces en marque le caractère : c'est la *première fleur du Carmel*, la *Babylone mystique*, le *jubilé*, les *mystères de la messe*, représentés et personnifiés sur la scène. Il est difficile, au reste, de se figurer le caractère abstrait de ces drames rêvés dans la solitude des cloîtres. La scène s'ouvre par un dialogue entre la Foi et le Doute; un bandeau sur les yeux, la Foi arrive en s'appuyant sur un bâton qui a la forme d'une croix; le Doute a le costume d'une femme. Ces acteurs sont bientôt suivis d'autres personnages, le Culte, vieillard vénérable qui s'appuie sur la houlette du bon berger; l'Église, en pleurs, accoudée sur un autel; la Pensée, vêtue de couleurs bigarrées; l'Espérance, avec une ancre; la Charité, avec une couronne d'épis; la Miséricorde, avec une branche d'oliviers. Par une porte, entre la Synagogue, coiffée de la mitre; par une autre, le Paganisme, sous un manteau doré; l'Athéisme, couvert de peaux de bêtes sauvages. D'autres fois, un empire, le peuple romain disserte sur

[1] Voyez les *Vacances en Espagne*.

les dieux avec le peuple hébreu ; ou encore, ce sont les quatre parties du monde qui se disputent la domination religieuse ; et toutes s'agenouillent devant le mont sacré dont le faîte porte la papauté.

Imaginez encore le drame des cinq sens qui, après une lutte de paroles, au milieu d'un chœur de danses, au son de la musique, se soumettent à l'Esprit. A travers ces abstractions surgissent des individus réels, qui de tous les points se réunissent sur la scène de l'Éternité. Moïse, David, saint Benoît, saint Bernard, conversent avec la Loi naturelle, avec la Loi de grâce ou le Judaïsme. On voit passer dans l'air des anges qui vont promulguer au son des trompettes la Loi de rédemption. Figurez-vous, de plus, que cette scène soit éclairée par un soleil mystique, que le prodige y soit l'ordre régulier; que, par l'hostie qui jette ses rayons sur le monde, la nature soit en proie à un miracle permanent ; que ce tremblement qui a saisi la terre au moment de la Passion n'ait point de terme ; que les nuées soient faites de pourpre et de nacre ; que des fleuves brûlants arrosent sur leurs rivages des fleurs de feu ; que dans ce monde ainsi constamment ému, troublé par le prodige, les personnages abstraits s'agitent, et que les fils s'embrouillent comme dans une pièce de cape et d'épée ; qu'à la fin de tous ces jeux de scène qui représentent les coups d'État de la Providence, le dénoûment mystique soit presque toujours le triomphe de l'hostie ou du crucifix sur un Oreb spirituel ; n'ai-je pas raison de dire que ce théâtre extraordinaire mériterait, plus encore que le poëme de Dante, le titre de *Comédie divine ?* Car, si l'homme y paraît pour quelque chose, c'est l'homme abstrait, le genre humain qui chemine dans la route du bien et du mal ; il interroge son compagnon, le libre arbitre, à chaque endroit où la route se

partage ; à la fin, il se heurte contre des ronces et tombe dans le sépulcre.

Pour dénouer la tragédie, les anges familiers de l'inquisition céleste traînent les hérésies, l'idolâtrie, la synagogue devant le tribunal de la Foi et le suprême bûcher érigé dans l'éternité. L'Hébraïsme est condamné comme relaps à l'auto-da-fé, à la confiscation générale de son empire. Mais le Paganisme se repent ; il reçoit la vigne et l'héritage confisqué du Judaïsme. Au reste, nul souvenir de l'Espagne politique, nulle préoccupation du monde réel. La religion absorbe tout dans ces drames dont les moindres scènes cachent une histoire allégorique de l'Église. Que, de plus, le langage soit tantôt celui de l'extase, tantôt celui de la scolastique ; que les ténèbres monacales se mêlent à l'éclat de l'aube dans le désert ; ce spectacle sera celui des songes d'un anachorète sous le ciel africain d'Andalousie.

La différence du génie espagnol et du génie italien se montre ainsi tout entière dans la manière dont Calderon et Dante ont traité les mystères de l'Église. Dante est incomparablement plus artiste, Calderon plus orthodoxe. Dans l'Italien, vous retrouvez l'audace des sectes politiques et religieuses qui fermentaient autour de lui ; dans l'Espagnol, l'unité, l'obéissance, le servage absolu qui suivirent le concile de Trente. J'allais oublier que le plus libre des deux a précédé l'autre de plus de trois siècles.

## III

Les rapports de Dante et de l'Église deviennent surtout évidents, si l'on examine le principe de sa politique qui est inséparable de sa théologie. Sous le titre de la *monarchie*, il a fait la théorie de ce parti gibelin, auquel il a

donné, dans la seconde moitié de sa vie, tant de gages de passion, et qui a laissé une trace si brûlante sur tant de pages de son poëme. La séparation du spirituel et du temporel, de l'Église et de l'État, est marquée avec une précision que les temps modernes n'ont pas dépassée. C'est un manifeste contre les traditions établies depuis Grégoire VII ; la passion la plus violente contre l'autorité de l'Église y est cachée sous le syllogisme de la scolastique.

Ici une chose m'effraye ; car je rencontre un avertissement que je ne puis méconnaître. Dante veut établir les titres politiques sur lesquels doit se fonder la nation italienne ; et ce théoricien, ce législateur de l'avenir, après avoir fouillé dans la science et dans son instinct de race, ne découvre rien que le droit du plus fort. Le juste, pour lui, c'est le victorieux[1] ; quiconque réussit par la violence a suffisamment de vertu. Tout ce que l'on acquiert par l'épée est bien acquis[2] et sans retour. L'idéal, c'est le succès ; la légitimité, c'est la conquête. Voilà le machiavélisme créé trois siècles avant Machiavel ; le poëte national établit que le seul droit réel est la négation de tout droit. Et qu'arrivera-t-il si l'Italie n'a pas toujours la force aveugle de son côté, si elle est vaincue un seul jour, si elle devient la conquête d'un ennemi mieux avisé et plus nombreux ? Où sera son refuge dans le monde moral ? Elle écrit elle-même, de la main de Dante, *malheur aux vaincus*, *væ victis*, sur le seuil de la porte par laquelle elle entre dans le monde moderne. Paroles funestes que cinq siècles vont retourner contre elle !

Supposez d'ailleurs que cette idolâtrie de la force se

[1] Justitia in bello succumbere nequit. (*De Monarchiâ*, p. 122.)
[2] Quod per duellum acquiritur de jure acquiritur. (P. 220.)

confonde avec l'attente de la Restauration prochaine de l'empire romain, l'œuvre de Dante sera un acte de citoyen, non pas seulement un rêve de l'esprit, un divertissement de l'art pour l'art. Moment rapide et unique où la poésie est conviction, foi, vérité, force consacrée à sauver un peuple. Avant de se contenter d'une renaissance littéraire, l'Italie croit fermement qu'elle est près de renaître en réalité, et de ressaisir l'héritage de la domination universelle. La *Comédie divine* est le manifeste de cette foi encore vive et populaire.

Qui assurait, en effet, que l'empire universel de Rome fût tombé pour toujours? Peut-être il ne fallait qu'un effort, une parole pour redresser le géant. La *Comédie divine* ne serait-elle pas cette parole qui doit évoquer la société morte? Sans doute, l'unité de l'Italie n'avait été rompue que par surprise. Les premiers siècles de la barbarie étaient un songe qui devait bientôt se dissiper. Les membres de l'empire n'étaient-ils pas encore visibles? Ne rencontrait-on pas çà et là les murs de ses cités, ses routes, ses arcs de triomphe, qui attendaient son retour? N'avait-on pas conservé sa langue, ses livres? Que le poëte prête son souffle; le grand Lazare étendu depuis les Alpes jusqu'à la mer de Sicile se relèvera souverain de la terre.

Dante était d'autant plus amoureux de cette renaissance du monde antique qu'il le connaissait moins; il s'indignait de ce que l'Italie et Rome veuve de son empereur ne saluassent pas dès l'abord le maître légitime, le souverain, le César, qui, ressuscité par un miracle de l'histoire, leur rendait par sa seule présence la couronne de l'univers. C'est alors qu'il adresse à ce faible Henri de Luxembourg les paroles de Curius à César dans la *Pharsale*, pour le presser de passer le Rubicon. Comment imaginer que le

Trajan féodal se laisse arrêter par les murailles d'une bourgade, au lieu de poser la main sur son empire « qui, « dit-il, n'est renfermé ni dans l'Italie, ni dans l'Europe, « et consent à peine à se laisser limiter par les flots de « l'Océan? »

Le chef tudesque passe froidement devant le poëte qui va toucher le pan de son manteau; et je ne sache rien de plus poignant que de voir ce grand esprit, enseveli dans le songe de la gloire romaine, suivre de lieux en lieux cette ombre de César; il s'obstine à croire que le passé de l'Italie renaît, au moment même ou il achève de le détruire, en renonçant à la langue latine qui seule pouvait entretenir ce leurre.

Il rêve de l'unité du monde romain; mais c'est le chaos social qui s'agite en réalité sous ses yeux : toutes les formes possibles de gouvernement existant à la fois et se heurtant dans la même contrée : au nord et au sud, en Lombardie et à Naples, la vie publique déjà éteinte sous des seigneurs absolus; au centre, une bourgeoisie chevaleresque, de riches marchands de Pise qui entament les batailles en lançant des flèches d'argent; Florence qui, avant d'entrer en campagne, sonne la grande cloche pour avertir loyalement ses ennemis de ne pas se laisser surprendre; les deux États maîtres de la mer, Gênes et Venise, plus opposés encore par leur tempérament que par leurs intérêts; çà et là une république d'artisans, dominée par la dictature de la parole; un prêtre, qui, du haut de sa chaire élevée en rase campagne, fait la paix ou la guerre; une dynastie non interrompue de ces rois de la parole italienne, depuis Arnauld de Bresse, frère Jean de Vicence, saint Antoine de Padoue, jusqu'à Jacob de Bussolari; ces tribunes souvent changées en bûchers; dans Rome même, la papauté impuissante à établir la paix

dans les ruines; partout les arcs de triomphe et les tombeaux de la voie Appienne changés en forteresse, où se poursuit sans relâche le combat des Guelfes et des Gibelins. Qui ramènera ce chaos à l'unité? Qui donnera une même âme à ces institutions contradictoires? Ce ne sera l'œuvre d'aucun des partis qui se déchirent, ni du pape ni de l'empereur. Le traité de paix perpétuelle entre les factions, la charte qui doit ramener, au moins en imagination, l'Italie moderne à l'unité morale de l'Italie antique, ce sera un poëme.

## IV

L'esprit de l'homme n'avait pas attendu le christianisme pour voyager dans le royaume de la mort. Les peintures et les sculptures des nécropoles de Thèbes représentent les enfers d'Isis et d'Osiris, Comédie divine de l'Égypte. Dans l'Odyssée, Homère conduit vivant son héros au fond de l'enfer grec; mais que cet enfer ionien est doux et tolérant! que la douleur y est épargnée! Le plus grand supplice de ces hommes qui tenaient si fortement au monde est d'en être séparés. Toujours amoureux de la vie, du soleil, du bruit, du mouvement, Homère est embarrassé quand il faut décrire l'empire des ombres. Sa langue semble lui manquer, il balbutie sitôt qu'il fait parler l'âme seule; on sent que l'idiome propre à ces régions spirituelles n'est pas encore découvert. Les âmes errantes autour d'Homère restent muettes jusqu'à ce qu'elles aient bu le sang noir du sacrifice d'Ulysse. Enivrées à cette source de la vie matérielle, soudain elles retrouvent la voix pour exprimer les mêmes passions, les mêmes désirs qu'elles avaient connus autrefois sous le soleil Les morts parlent comme les vivants; on dirait que le séjour et l'ex-

périence de l'Élysée ne leur ont rien appris. Le poëte lui-même, après une marche rapide à travers les demeures sombres, se presse de remonter sur la terre à la clarté de l'aube d'Ionie, comme si le monde des corps était le seul dont il comprît le langage; la mort ne lui inspire rien qu'un vague effroi, comme à l'enfant.

Il est visible que l'abîme a été creusé davantage dans le poëme de Virgile. Non-seulement il sait sur la mort beaucoup plus de choses qu'Homère, mais aussi il a beaucoup moins de hâte d'en sortir. La langue romaine jette dans cette partie du poëme des sons funèbres, comme ceux d'un bouclier qui se brise; elle répond par des accents tout nouveaux à ce profond écho des royaumes du vide, *inania regna*. Ce n'est plus d'ailleurs l'égalité absolue de l'Élysée d'Homère; il y a un commencement de hiérarchie et des degrés dans la douleur éternelle. Malgré cela, cet enfer, loin d'émouvoir, laisse l'impression d'une création artificielle de l'esprit. Compagnons de Priam et d'Énée, ces spectres sont si loin des contemporains! Vivants, ils ont déjà si peu de réalité! morts, ce n'est plus que l'ombre d'une ombre.

Au contraire, avec le christianisme, j'entends la voix qui dit à la société nouvelle : Mon royaume n'est pas de ce monde. Où sera-t-il donc? Dans le royaume des esprits. Ces mots qui renferment l'âme du christianisme au moyen âge, contiennent aussi toute la poétique de Dante. Le séjour des âmes privées de corps, l'empire tout spirituel où le génie païen étouffait, ce monde qui n'est plus le monde, où la vie s'arrête, où la nature finit, sera la demeure de Dante; il fuira la lumière du soleil matériel autant que ses devanciers la recherchaient. Depuis le premier vers jusqu'au dernier, il s'ensevelira vivant dans l'abîme que les autres avaient hâte de quitter. Si le poëme de Dante

est le plus chrétien qui fut jamais, ce n'est pas, comme on le répète, parce qu'il célèbre les saints, les docteurs, les principaux dogmes de l'Église. Il eût pu faire tout cela et rester païen dans la conception du christianisme. Mais la merveille est d'avoir senti qu'il était possible de renfermer toute la vie dans la mort, que le système entier devait être renversé, l'Iliade chrétienne éclairée par le soleil de l'âme, qu'il fallait jeter le monde ancien et le monde nouveau dans l'abîme de l'esprit.

Un poëme qui ne sort pas de la mort, qui se déroule hors des limites du temps et du visible, dans les seules bornes de l'invisible et de l'éternité, une épopée chantée dans le tombeau, quoi de plus chrétien! Voilà pourquoi il a été tant pardonné à Dante. Il a pu, sans s'aliéner le moyen âge, contredire son Église. Enveloppé du suaire de l'Évangile, il est resté inviolable au monde chrétien.

On a retrouvé, de nos jours, la vision d'un moine du mont Cassin, qui, au douzième siècle, a été emporté par une extase magnétique dans la triple région de l'enfer, du purgatoire et du paradis. Si vous suivez la vision maladive du moine Albéric, plusieurs détails semblent avoir été transportés du rêve dans le poëme. Les créations effrénées de la fièvre des maremmes reparaissent dans l'épopée. Est-ce à dire que Dante ne soit pas l'inventeur de son poëme, et qu'il faille en rapporter l'honneur à un somnambule des marais Pontins?

La plupart des esprits habitaient cette cité de la mort, véritable Ilion du moyen âge. Dans cette communauté du sépulcre, quel est le rêve connu du temps de Dante, le système, le livre qui n'ait contribué pour quelque chose à son poëme? Ce qui lui donne le caractère de l'épopée est précisément de résumer la tradition tout entière. Vous y retrouvez la vision du moine Albéric, la vision de saint

Jean dans l'Apocalypse, celle de Boèce dans la prison de Théodoric. Le grand songe du Florentin s'augmente de chacun des songes de l'humanité. C'est l'échelle de Jacob dressée au moyen âge; par ses degrés, montent et descendent tous les fantômes qui ont apparu quelque part à l'esprit de l'homme.

L'antiquité grecque et romaine occupe le poëte presque autant que la société chrétienne; mais remarquez que cette première renaissance diffère en tout de celle du seizième siècle. A grand'peine Dante entrevoit mystérieusement l'antiquité dans les traditions populaires et vivantes; il ne la sait pas et ne peut la savoir; le plus souvent il la devine, il la rêve, il l'invente. A voir ce poétique désordre du passé, ces anachronismes barbares et saisissants, ces personnages romains si étrangement défigurés, cette histoire si monstrueuse qui se relève par lambeaux, ce chaos où les visages les plus connus sont les plus méconnaissables, vous diriez d'un rêve de l'Italie dans le tombeau de Cécilia Métella; triste danse des morts de la Grèce et de Rome, qui reparaissent dans le désordre d'une incantation nocturne.

Il est certain que l'ignorance nécessaire de Dante en matière d'antiquité, lui a profité autant que sa science. Grâce à cette première innocence de sa pensée, il dispose en maître de la tradition grecque et romaine, au moment même où il a la plus ferme volonté d'y rester asservi. Quoiqu'il accepte Virgile pour patron et pour seigneur, c'est son corps seulement qui est inféodé à l'ombre païenne; son esprit va, pour ainsi dire, par un autre chemin. Ce serf volontaire a beau faire hommage lige de ses pensées à un autre; son indépendance éclate en dépit de ses paroles; quand il veut imiter, il crée; il commande quand il croit obéir.

La *Comédie divine* achevée, et son auteur descendu réellement parmi les morts avec la génération contemporaine, après que les passions religieuses et politiques furent pacifiées, on vit un jour quelque chose d'extraordinaire dans Florence. Au milieu de cette ville qui avait proscrit le poëte vivant, une foule nombreuse se réunissait dans la cathédrale. Rien n'annonçait une cérémonie du culte : l'image peinte d'un homme qui n'était ni un apôtre ni un saint, était suspendue aux murailles. Quand la foule fut rassemblée, un vieillard entra un livre à la main. Ce livre était la *Comédie divine ;* ce vieillard était Boccace, que la république avait chargé d'enseigner publiquement la gloire de Dante. L'auteur du *Décaméron* était devenu, en vieillissant, un homme plein de science; il s'efforçait de démentir son génie railleur pour inaugurer dignement les austères conceptions de son rival. Après quelques mots où il s'accuse modestement d'avoir l'esprit trop étroit, la conception trop lente, la mémoire trop débile, il adresse sous les voûtes de la cathédrale une prière demi-chrétienne, demi-païenne, au Jupiter tout-puissant de Virgile. Ce fut la réconciliation de Dante et de Florence au pied de l'autel.

## V

Comme dans chaque détail d'une cathédrale vous retrouvez le caractère de l'ensemble, de même dans chaque partie du poëme de Dante vous retrouvez en abrégé toutes les autres. Les souvenirs politiques dominent dans l'Enfer; la politique s'unit à la philosophie dans le Purgatoire, la philosophie à la théologie dans le Paradis; en sorte que dans ce long itinéraire, les bruits du monde s'évanouissent peu à peu et achèvent de se perdre dans l'extase des der-

niers chants. Il y a dans l'Enfer des éclairs d'une joie perdue qui rappellent et entr'ouvrent le Paradis; il y a dans le Paradis des plaintes lamentables, des prophéties de malheur comme si le firmament lui-même s'abîmait dans le gouffre, et que l'extrême douleur ressaisît l'homme au sein de l'extrême joie.

Diviser par fragments le poëme de Dante, comme on le fait ordinairement, c'est le méconnaître; il faut au moins suivre une fois, tout d'une haleine, le poëte dans ces trois mondes qui se touchent, embrasser d'un seul regard l'horizon des ténèbres et de la lumière, suivre le chemin de la torture qui mène à la félicité, recueillir tous les échos de douleur et de joie qui s'appellent sans trouver de réponse, et placé au sommet du poëme, s'orienter dans la cité du Dieu et du Démon; il faut entendre une fois le *miserere* des damnés dans les fleuves de sang, en même temps que l'hosannah des bienheureux, puisque c'est de ce mélange que se forme l'accord complet de la *Comédie divine*. Le démon couve le fond de l'abîme en même temps que l'aile des séraphins traverse les jardins de l'Éthérée. Cette infinité de joie qui confine à cette infinité de douleur, cet écho infernal qui répond à un écho emparadisé, cet abîme qui vous enveloppe dans tous les sens, cette malédiction qui répond à cette bénédiction, cet ordre dans l'incommensurable, c'est la pensée qui donne le prix à toutes les autres. A cela joignez, pour accroître la réalité de la cité de l'abîme, le cortége des souvenirs poignants que le poëte emporte avec lui, le sentiment de personnalité qui non-seulement survit, mais semble encore s'exalter dans la mort. Les hérésies avaient déjà, pour un moment, ébranlé le vieux dogme. Mais il était une chose qu'aucune secte n'avait encore mise en doute au treizième siècle : la foi dans l'immortalité et la résurrection. On

croyait à cet empire des morts, au moins autant qu'à l'empire des vivants; et comme les esprits s'en étaient beaucoup plus occupés, on le connaissait mieux que le monde visible. Les familles humaines étaient si certaines de se retrouver là, chacune avec sa langue, son accent, sa physionomie! Chez Dante, ce ne sont pas seulement les personnes, mais aussi les choses, les objets, les lieux aimés qui sont transportés dans le pays des morts. Vous retrouvez dans l'Enfer les châteaux forts, les villes, les murailles crénelées, les ponts-levis des Guelfes et des Gibelins. Chaque endroit de l'abîme est décrit avec une précision qui vous le fait toucher du doigt. La Jérusalem mystique est construite des débris de Florence. Les principaux lieux de l'Italie reparaissent assombris par le triste soleil des morts. C'est le beau lac de Garda, ce sont les lagunes de Venise, ou les digues de la Brenta, ou les flancs minés des Alpes Tarentines qui forment en partie l'horizon de la cité éternelle. Ce mélange de merveilleux et de réel vous saisit à chaque pas; c'est encore l'Italie, mais renversée, du haut des monts, au bruit de la trompe des archanges, sous les pieds du dernier juge.

Le désordre, le chaos, tous les tons qui se brisent, voilà le génie véritablement satanique. Plus la confusion est grande, plus les inventions sont effrénées, et moins vous soupçonnez l'art de les avoir arrangées pour un effet du moment. Le comble de l'art, ici, est d'être naturellement désordonné. L'antiquité grecque venant à se rencontrer avec le moyen âge, produit une dissonance effroyable, harmonie de l'enfer. Quand l'esprit se heurte à ces anachronismes monstrueux qui enchaînent à la même pensée, souvent à la même place, les païens et les chrétiens, mêlant indistinctement toutes les générations, joignant Pyrrhus et Attila, il semble que les différences des

siècles s'effacent, et que le temps même disparaisse dans le poëme de l'éternité.

Quelles sont, au milieu de ce chaos, les relations du poëte et du poëme? L'auteur tremble devant ses propres conceptions. Pendant que les apparitions surgissent, il voudrait fermer ses yeux et ses oreilles. Vous voyez une œuvre formidable, qui s'accomplit, pour ainsi dire, d'elle-même, et l'auteur qui demande grâce à son génie. C'est en vain; l'œuvre inexorable se déroule; elle s'accroît comme une force invincible, elle entraîne avec elle le poëte. Muse assurément infernale, elle l'entoure, l'investit de toutes parts; malgré ses tremblements, ses cris étouffés, elle le précipite de tourbillons en tourbillons, de terreurs en terreurs. Les puissances de son esprit évoquées, Dante ne s'appartient plus; il a tracé autour de lui le cercle des incantations, il n'en sortira pas. Portant d'avance son châtiment, il tente de rentrer dans le monde réel; mais cela lui est impossible. Aussi suis-je tout près de le croire quand, accablé sous le poids de sa pensée, épouvanté par son œuvre, il m'appelle et me dit : « Lecteur, je t'assure que je l'ai vu, et mes cheveux en sont encore hérissés de peur. » Comme je ne puis m'empêcher de donner ma sympathie et mon cœur à cet homme si simple qui m'appelle à son secours et tend vers moi les mains, je le suis des yeux dans les profondeurs de l'abîme où il m'attire. Penché sur le gouffre, j'éprouve avec les enchantements du vertige l'envie de me précipiter dans ces cercles et ces tourbillons qui, toujours diminuant au bruit des hymnes infernaux et des soupirs de Françoise de Rimini et d'Ugolin, m'entraînent sans défense au sein de l'Infini lui-même.

L'homme écrasé par sa propre pensée, voilà une situation que le génie antique ne connaissait pas; elle con-

duit à un principe tout nouveau de style. Vous avez vu dans le tableau du jugement dernier de Michel-Ange, les esprits effrayés par le son de la trompette des anges et par la splendeur du Christ juge, se couvrir les yeux de leurs mains. C'est là un geste naturel au Dante. Plus sa pensée est formidable, et plus il craint de l'augmenter par ses paroles; il la cache, la retient sous une expression qui semble d'abord l'atténuer; mais la lumière maudite perce plus formidable sous ce voile. L'écho de l'enfer rugit avec plus de force sous ces paroles détournées qui semblaient d'abord faites pour l'étouffer.

Les seuls êtres qui n'effrayent pas Dante et qui paraissent ses interlocuteurs naturels, ce sont les morts. Comme il converse familièrement avec eux! quelle intimité d'une nature toute nouvelle! Il est vrai que ce ne sont plus seulement des fantômes comme dans l'antiquité; jamais, au contraire, sous le soleil, vies ne furent plus ardentes, ni personnalités plus indestructibles! Au milieu de toutes les tortures, le doute en l'immortalité n'a jamais pénétré dans le cœur de ces damnés. Puis, une partie de ces morts sont d'hier; et cependant, qu'ils ont appris de choses dans les Élysées du Christ! ils se souviennent du passé; ils prévoient l'avenir; ils n'ignorent que le présent.

Sans doute, les supplices semblent trop matériels; mais n'oubliez pas qu'ils ne sont que le signe du supplice intérieur; ni Farinata, ni Bertrand de Born, ni Ugolin, ni Françoise de Rimini, ces figures si connues qui parlent en pleurant, ne se plaignent des blessures de leurs corps, de la tempête éternelle, du bitume brûlant, ou du lac glacé. Ils n'accusent que la blessure intérieure; et peut-être jamais l'obsession de la pensée n'a-t-elle mieux paru que dans la fierté terrible d'une partie de ces damnés qui au milieu des tortures des sens ne parlent jamais que des

tortures de l'esprit. Leurs discours, leurs récits, contrastent avec les fureurs du supplice; vous croiriez qu'ils ne sont occupés que de ce qui est autour d'eux; au contraire, c'est le souvenir d'un certain jour, d'une certaine heure éloignée dont l'enfer tout entier ne peut les distraire. Ils se repaissent éternellement de ce souvenir, en sorte que tout cet appareil de tourments matériels ne sert qu'à mieux montrer la plaie invisible de l'âme.

Quand les peintres du moyen âge ont tenté de fixer les visions de Dante sur les murailles, ils ont réussi à représenter son Paradis; ils ont été incapables de copier son Enfer. Dans les anges couronnés d'auréoles sur les fresques de Gozzoli, de Thaddeo Gaddi, rayonnent la foi, le repos, l'extase du séjour des séraphins; les lèvres bénies murmurent les tercets emparadisés de Béatrix. Mais sitôt que ces mêmes hommes veulent représenter l'Enfer, ils perdent leur génie. Le pinceau véritablement béat de Fra Angelico ne peut suivre le poëte dans le chaos de la cité maudite; il n'en exprime tout au plus qu'une ombre burlesque. Les pieuses confréries d'artistes sont incapables, au quatorzième siècle, de descendre de sang-froid dans l'abîme du mal.

Voulez-vous rencontrer un spectacle tout opposé, il faut arriver au seizième siècle, devant le *Jugement dernier* de Michel-Ange. C'est ici le règne de l'enfer; la terreur a pénétré jusque dans le paradis. Au milieu de l'horreur universelle, il semble que la tempête gronde, et que la *cité dolente* ait tout envahi. Dans cette barque maudite, chargée de damnés, que conduit un noir chérubin, je reconnais celle que Dante a rencontrée près du fleuve de sang. Voilà sur le rivage le serpent qui entoure de ses replis le prêtre sacrilége; voilà le Minos de la *Comédie divine*. Mais la béatitude des cieux de Fiésole, de Pérugin,

qu'est-elle devenue? où est le sourire de Béatrix? où est la région de paix, l'hosannah des bienheureux? Nulle part. Que s'est-il donc passé? Le moyen âge est fini; la réformation a déchiré le rideau du temple; la sérénité des anciens maîtres est perdue sans retour; le ciel de Michel-Ange est tout chargé de la tempête qui éclate sur la société moderne.

Chacune des parties du poëme de Dante correspond à une époque de sa vie et en reproduit le caractère. L'Enfer a été composé dans les années qui ont suivi immédiatement son exil. Dans chaque vers la plaie est saignante; vous entendez l'écho, les hurlements de la guerre civile. Au contraire, au moment de composer le Purgatoire, il s'éloigne de l'Italie et ses angoisses s'apaisent. Bientôt l'avénement de Henri VII réveille chez le Gibelin des espérances exaltées; c'est alors qu'il écrit cette lettre de pacification qui tranche si vivement avec les autres : « A tous et à chaque roi d'Italie, aux sénateurs de Rome, aux ducs, aux marquis, aux comtes, à tous les peuples, l'humble Italien, Dante Alighieri de Florence, injustement exilé, envoie la paix. » Puis après quelques mots :

« Console-toi, Italie, console-toi, parce que ton époux, qui est la joie du siècle et la gloire de ton peuple, se hâte de venir à tes noces : essuie tes larmes, ô la plus belle des belles! et vous tous qui pleurez, réjouissez-vous, parce que votre salut est proche! Pardonnez, pardonnez, mes bien-aimés, vous tous qui avez souffert injustement avec moi! »

D'autres circonstances de sa vie montrent la même lassitude. Un jour, de la fenêtre d'un couvent placé sur les rochers du golfe de Spezia, un moine voit un inconnu errer autour de l'ermitage. « Que cherches-tu? lui dit-il. — *La paix*, » répond Dante, qui sortait de l'Enfer.

Imaginez que ce sentiment de douceur se communique à son poëme : vous aurez le secret de cette muse angélique qui tout à l'heure répétait les ricanements des démons; c'est dans sa situation intérieure qu'il puise des accords tout nouveaux. L'âme désespérée recommence à sourire dans le Purgatoire; les haines infernales sont remplacées par des retours vers les amitiés de la jeunesse et la *vita nuova*. L'arbre frappé de la foudre rajeunit et reverdit sous un souffle printanier; ces impressions mêlées et confondues (car l'amour n'est pas encore si puissant que l'on ne se souvienne de l'enfer), répandent dans le Purgatoire toutes les mélodies du monde moral. Les jeunes femmes qui traversent le poëme, la Pia, Gentucca, Mathilde, qui cueille des fleurs du ciel, Nella et au-dessus de toutes les autres, Béatrix toujours présente, ramènent les visions des plus belles et des meilleures années; puis les compagnons de jeunesse, Casella le musicien, qui lui rappelle ses premiers chants d'amour, Oderisi le peintre, les troubadours Sordel, Arnault, Daniel, c'est la réunion de tous ceux qui ont accompagné les jours sereins et radieux. Les vers trempés dans le gouffre de bitume au souffle des démons, s'amollissent au regard de Béatrix; l'âme était montée au ton de la terreur; par une transition inattendue, cette terreur aboutit à la plénitude de l'espérance, comme ces mélodies qui, commençant par un soupir de détresse, s'achèvent et se relèvent dans un accent de joie céleste.

Le dirai-je? Le Paradis de Dante me paraît incomparablement plus triste que son Purgatoire? Il le composa dans les dernières années de sa vie. Les espérances par lesquelles il s'était laissé reprendre venaient de tomber devant la réalité. Les empereurs n'avaient rien fait de ce que le Gibelin avait attendu. Aussi, dans le Paradis, il est visible que le cœur de Dante ne regrette plus rien de la

terre. Les partis, les individus s'évanouissent pour lui; ils l'ont trop souvent abusé! L'Italie elle-même achève de disparaître : une seule fois il la rappelle, en rencontrant son aïeul Cacciaguida; et c'est pour enfoncer lui-même à jamais dans son cœur ce qu'il appelle le trait de l'exil; en sorte que le Paradis le frappe du dernier coup que lui avait épargné l'Enfer.

Que lui ont fait ces figures charmantes qu'il avait rencontrées ici-bas? Pourquoi ne veut-il pas s'en environner dans le ciel? Pourquoi ne revoit-on pas ses jeunes amis, Guido Cavalcanti, Lappo, avec lesquels il souhaitait d'abord de naviguer sur un vaisseau éternel? Pourquoi ne les suit-on pas avec lui dans la barque des anges, au milieu de l'océan céleste? Pourquoi se fait-il un ciel désert dans lequel personne, excepté Béatrix, ne lui rappelle la vie réelle? On dirait (et cela n'est point impossible) que cette partie a été composée dans le silence du monastère de Gubbio où Dante s'est en effet retiré. Je retrouve en cet endroit du poëme la paix de ces ermitages des Camaldules, sur les sommets des Apennins où ne monte aucun bruit de la terre; l'homme a peine à y respirer et y vivre. Les figures des saints représentés sur les fresques de ces ermitages semblent en être les hôtes éternels. De même les seuls habitants du Paradis de Dante sont quelques anachorètes perdus dans l'immensité; çà et là un païen, par une dernière ironie, jetée sur l'Italie chrétienne; mais, du reste, personne qu'il ait connu ou qu'il ait aimé sur terre. Du plus haut du ciel, le vieux Gibelin laisse tomber son arrêt de proscription contre tout le monde visible qui l'a trompé, et contre cette patrie même qu'il n'a pu se donner.

Après avoir achevé l'Enfer, Dante avait fait un voyage en France et passé près de deux ans à Paris. La trace de

ce voyage est facile à reconnaître dans le poëte. Attiré par le bruit des écoles qui n'avaient cessé de retentir depuis Abeilard, il était venu à ce rendez-vous que les philosophes se donnaient alors sur la montagne de Sainte-Geneviève ; il ne retrouvait plus pour maître, ses compatriotes saint Thomas, saint Bonaventure; mais leur tradition subsistait, et leur enseignement était encore tout vivant.

Du combat de Campaldino aux pugilats de paroles de la scolastique, quel changement! Comment une imagination nourrie des colères des partis s'inspirera-t-elle de ces débats où l'esprit humain se tend incessamment des piéges à lui-même? Je doute que Dante se soit asservi à aucun système; je vois, au contraire, qu'il s'enivre à toutes les sources à la fois : Aristote, saint Thomas, Albert le Grand. Quand Goethe peint l'exaltation de Faust, le savant du moyen âge, au milieu du désordre de ses instruments d'alchimie, de ses livres de philosophie, de théologie, il explique sans y penser, mieux que tous les commentaires, l'auteur de la *Comédie divine*.

Dante et Faust marquent en effet les deux âges opposés de la science humaine, et ils se rencontrent à ces extrémités. Dante, c'est l'adolescence de l'esprit humain; comme il n'a jamais éprouvé l'impuissance du savoir de l'homme, il a pour la philosophie la même adoration que pour la religion; il est convaincu que l'or pur de la vérité est au fond de son creuset, qu'il possède dans un livre les secrets de l'univers, que le syllogisme de Sigier lui ouvrira les portes de tous les mystères. Science naïve, il s'en abreuve comme du lait maternel, et croit goûter la sagesse de Dieu. Faust, au contraire, tel que Goethe l'a montré, c'est l'esprit humain dans sa vieillesse; plus il sait, plus il doute : à mesure qu'il apprend, il s'éloigne du terme; las de penser, il voudrait pouvoir oublier. Surtout ces

contradictions se montrent à découvert dans la manière différente de sentir et de concevoir l'amour. La femme que Dante place au-dessus de toutes les autres, personnifie pour lui le savoir et la philosophie. Quelle est, au contraire, la Béatrix de Faust rassasié de science? qui lui représente la félicité? Une jeune fille qui ne sait rien, Marguerite, un enfant du peuple, l'image de la suprême, de la céleste ignorance.

Voilà la clef qui achève d'ouvrir le mystère. L'auteur de l'Enfer vient d'entrevoir dans le commerce des philosophes le royaume des idées; il veut les transporter toutes vivantes dans son œuvre, comme il a fait des partis politiques. Sans obéir à un maître, à une école particulière, il s'attache à l'esprit de la scolastique qui attribue à chaque chose un double sens, le littéral et le spirituel. On n'a rien dit lorsque, pour expliquer la puissance de Dante, on parle de la beauté de quelques épisodes ou de l'emportement des passions politiques; car son poëme, écrit au point de vue d'un parti, aurait été rejeté par tous les autres. Pourquoi donc les a-t-il tous également séduits? parce qu'il renfermait l'âme même du moyen âge et qu'il répondait à ce désir unanime de saisir un sens caché sous les formes de la nature et de l'art. Cet idéalisme, qui trouve à peine place dans l'Enfer, va toujours croissant avec le règne de l'esprit dans le Purgatoire et le Paradis; outre que la langue, de cercle en cercle, s'illumine davantage; car une flamme intérieure éclaire la parole. Attiré par ces clartés de l'âme, le moyen âge savait qu'un trésor devait être enfoui à chaque endroit, et il interprétait le poëme comme un apocalypse de la société laïque. Chacun voulait y découvrir une face nouvelle du monde moral.

Aussi longtemps que la *Comédie divine* a été lue dans l'esprit qui l'a inspirée, la tradition de ce sens caché a été

pieusement gardée par les commentateurs. Depuis Benvenuto d'Imola jusqu'à Landini, ils sont unanimes à cet égard. Boccace, lui-même, si amoureux du monde extérieur, se plonge dans ces abîmes; c'est lui qui déclare que la *Comédie divine* enveloppe *la pensée catholique tout entière sous l'écorce vulgaire de la parole*. D'après cette tradition, la forêt solitaire dans laquelle Dante s'égare, c'est le chemin de la vie contemplative; sainte Lucie qui s'éveille pour le sauver, c'est la divine clémence; le fleuve ténébreux de l'Enfer, c'est le fleuve de la vie humaine qui roule de noirs soucis; les animaux monstrueux et hurlants sont les passions des sens. Le passage de l'Enfer au Purgatoire a pour gardien Caton d'Utique. Pourquoi ce personnage? Quel caprice! Cette fantaisie change de nom si l'on admet la tradition des vieux commentateurs; suivant eux, nul ne pouvant sortir du royaume du mal sans un effort héroïque de liberté, Caton d'Utique, qui s'est déchiré de ses mains pour échapper à la servitude, est l'éternel représentant du libre-arbitre sur les confins du bien et du mal. Ailleurs, l'aigle qui enlève le poëte au ciel, c'est la foi aux ailes étendues; les trois degrés de la porte du purgatoire sont les trois degrés du sacrement de pénitence.

Qu'est-ce donc que la *Comédie divine*? l'Odyssée du chrétien; un voyage dans l'infini, mêlé d'angoisses et de chants de sirènes; un itinéraire de l'homme vers Dieu. Au commencement, l'homme réduit à ses seules forces, égaré au milieu de la forêt des sens, tombe de chute en chute, de cercle en cercle dans l'abîme des réprouvés. Par la douleur il se répare, il se relève, il gravit les degrés du purgatoire, amère vallée d'expiation. Purifié par un nouveau baptême, il monte, il atteint les gloires, les hiérarchies célestes; et par delà les bienheureux eux-mêmes, il entre jusque dans le sein de Dieu où le poëme et la vérité

s'achèvent. A chacun de ces degrés se trouve un guide particulier. Dans les cercles inférieurs où l'homme se débat avec lui-même, le conducteur est Virgile, qui représente la raison humaine, livrée à ses seules forces; avec Virgile, l'esprit païen se retire, et une âme nouvelle se communique à toutes choses. Plus haut, là où commence la grâce illuminante, surgit Béatrix, l'amour couronné du souvenir. Les anachorètes, saint Benoît, saint Bernard, que l'on rencontre de sphère en sphère, d'astre en astre, ont chacun autour de soi un monde pour ermitage; ils forment à travers l'infini une procession au-devant de Dieu. Les conversations de ces pèlerins de l'immensité marquent les stations de l'univers. Enfin au terme de l'éternel voyage, le Christ est le seul compagnon.

Tel est l'esprit dans lequel le moyen âge lisait son poëte. Il y a entre les vieux commentateurs une émulation de plonger plus avant dans le mystère; quelquefois la curiosité de l'âme leur arrache des paroles d'inspirés : « Quand j'ouvre mes yeux à cette doctrine cachée de Dante, dit Landini, une horreur soudaine me saisit; je deviens tel qu'un oiseau de nuit surpris par la lumière. »

Après la renaissance du seizième siècle, on perdit peu à peu la trace de ce génie intérieur. L'épopée du moyen âge frappa le dix-huitième siècle par un côté qui n'avait pas été vu encore, par les dehors, les peintures physiques, l'harmonie des mots, semblable à un astre qui, dans sa lente rotation, montrerait à des siècles différents des faces opposées.

Ce qui est de tous les temps, de tous les lieux, c'est l'union de Béatrix et de Dante par delà les siècles. Béatrix n'apparaît qu'au milieu du grand voyage. Lorsque vous commencez à vous égarer dans l'immensité, la jeune fille

de Florence descend du haut des cieux; elle est voilée et elle sourit. Les séraphins jettent au-devant d'elle un nuage de fleurs. Ses souvenirs de la vallée de l'Arno, ses reproches, la contenance tremblante du poëte, tout atteste la réalité; les mystères des mondes sont dévoilés comme la conversation de deux amants. C'est le dialogue de Roméo et de Juliette au bord de l'infini dans l'aurore éternelle.

Dante achève de boire dans le fleuve Ennoë l'oubli du monde antique : il attache ses yeux sur Béatrix, Béatrix sur les hauteurs du ciel; et tous deux ravis, de région en région pénètrent jusqu'au milieu des chœurs des saints et des archanges. A mesure qu'ils s'élèvent, Béatrix tient moins de l'humanité. La fille de Portinari se confond par degrés avec la vierge des cathédrales. Cette apothéose, que le jeune Dante avait rêvée sur un tombeau, se consomme en même temps que le culte de la vierge envahissait le catholicisme. Absente de la société païenne, la femme se révèle en ouvrant les cieux nouveaux; l'amour chrétien la déifie. La Madone de Bethléem était devenue l'âme de l'Église, Béatrix devient l'âme du poëme.

Malgré une alliance si intime avec les sentiments populaires, qui croirait que l'Homère italien a si faiblement agi sur l'éducation de l'Italie? il n'a pu raviver, transformer la religion nationale; il a trouvé dans l'immutabilité du culte un obstacle invincible à la *vie nouvelle* qu'il portait en lui-même et voulait propager. C'est-à-dire que son influence a été immense sur les individus, et nulle sur la société; il a élevé des hommes, non un peuple; il a remué des personnes, il n'a pu ébranler une nation.

Mais dans ces limites, où est l'Italien qui ne lui ait emprunté quelque chose? De ces grands individus, qui çà et là tiennent la place d'un peuple, quel est celui qui ne lui doive une partie de sa grandeur? Raphaël et Michel-Ange

vivent de la vie nouvelle dans leurs peintures, Machiavel dans sa politique, Vico dans sa philosophie. Toutes les âmes, exténuées par de trop grandes épreuves, se retrempent dans cette âme invulnérable. L'Italie ne l'oublie que lorsqu'elle s'oublie elle-même : toutes les fois qu'elle se réveille, elle trouve à son chevet les pages de Dante. Pendant le moyen âge, elle tient le volume ouvert et le commente comme un codicille du Nouveau Testament; quand le despotisme l'écrase, elle abandonne les pages sibyllines, parce qu'elle abandonne l'espoir. Mais alors le livre est emporté par les exilés, les proscrits, par tous ceux qui vont errant de lieux en lieux, pour ne pas voir la face de l'étranger sur le sol de leur pays. Le pamphlet du quatorzième siècle est entre leurs mains une conspiration permanente pour la liberté, l'indépendance d'une patrie perdue : ils y retrouvent leurs larmes et leurs pensées d'aujourd'hui. L'obscurité même du texte les protége; car ils cherchent à y épier l'aurore du lendemain; quelquefois, passant comme Dante des tourments de l'enfer aux félicités du ciel, ils voient soudainement l'Italie renaître sous la figure de cette Béatrix radieuse qui cache, disent-ils, dans les *plis verts* de sa robe, les *vertes* vallées des Apennins et de la Calabre.

Rassemblez en quelques mots les instincts originaux qui se révèlent dans l'épopée du peuple italien, voici les traits principaux que vous rencontrez : le sentiment continu de la mort sociale d'un monde; le fond des dogmes de l'Église interprétés avec une liberté suprême; une tendance à l'universalité religieuse, qui va jusqu'à embrasser le paganisme lui-même dans la loi de l'Évangile éternel; le saint-siége faillible comme pouvoir spirituel, répudié, maudit comme pouvoir temporel; un immense effort pour briser la tombe du moyen âge et entrer en possession de

l'avenir; un reste d'espoir de reconquérir la domination de la terre comme un héritage des Césars; la sanctification de la philosophie; l'apothéose de la science laïque; l'Église rajeunie, démocratique d'Arnauld de Bresse, de Joachim de Flore, de Savonarole, plutôt que l'Église immobile de Grégoire VII et du concile de Trente; la *vie nouvelle* en toutes choses, c'est-à-dire l'opposé de cet idéal de dictature religieuse et intellectuelle qui, depuis trois siècles, s'obstine à enchaîner l'humanité à l'ancien homme.

Voilà ce que je distingue dans ce grand miroir de l'âme d'un peuple. Voilà les instincts sociaux, la nature, la tendance, la première empreinte, les vrais linéaments de l'esprit italien, tel que Dieu l'avait fait et que l'inspiration l'a montré. Quand je songe où va s'engloutir ce flot de vie religieuse et morale, je voudrais m'arrêter ici. Que sert de suivre plus longtemps la pente des choses?

## CHAPITRE VIII.

### UNE RÉVOLUTION MORALE. PÉTRARQUE.

Les partis politiques épuisés. Retraite de l'Église à Avignon. L'âge de puberté du cœur humain. Pétrarque marque l'unité du génie des modernes. Pourquoi sa passion est devenue une légende? Accord de l'amour de Pétrarque et de l'idéal du moyen âge. Du *vague dans les passions* au quatorzième siècle. L'homme pour la première fois séparé de l'Église et des partis politiques, se trouve seul dans l'humanité. Pétrarque précurseur de J. J. Rousseau. Nouvelle poétique. Les premiers poëtes italiens font l'office des prophètes. Idéal platonique de la nationalité italienne. Le roi de la renaissance.

Les papes quittent Rome pour Avignon. Dans cette captivité de Babylone, la papauté, séparée du monde ro-

main, perdait la moitié de sa grandeur. La chrétienté était accoutumée à la voir sur ce grand théâtre de ruines, où l'imagination allait la chercher encore. Errante dans les rues d'Avignon, où était son prestige? Pour que sa voix eût toute sa puissance, il fallait l'écho de la ville éternelle. Descendue de son piédestal, tout le monde compta en un moment les plaies que le temps lui avait faites. Ce fut un cri général de réformes; un peu plus tard, le prestige tombant toujours prépara le schisme. La guerre civile entre dans la papauté; on voit deux papes se jeter mutuellement l'anathème. Dès ce moment, le saint-siége est sur une pente qui ne peut s'arrêter qu'à la réformation de Luther. Supposez que Pétrarque soit un des familiers de la papauté, qu'il la voie à toute heure : nul n'en connaîtra mieux que lui la faiblesse, il mêlera sa voix à celle des précurseurs de la Réforme qui dénoncent la grande Babylone, l'*enfer des vivants*, la *courtisane effrontée*. Mais il ne la prendra pas pour le sujet de ses poëmes; il ne l'aime ni ne la hait assez pour cela ; son mépris pour ce qu'il appelle la maison des larves, la sentine de tous les crimes, touche déjà à l'indifférence. Voilà une des sources de Dante qui lui sont fermées; la papauté loin de Rome a perdu jusqu'à la poésie de ses vices.

La politique inspirera-t-elle Pétrarque mieux que la religion déclinante? Mais comment, né dans l'exil, réfugié en Provence, se passionnerait-il pour les partis qui divisent l'Italie? Son berceau a été promené de lieu en lieu, d'Arezzo à Pise, à Bologne; déjà cosmopolite, que lui font les Guelfes ou les Gibelins, les blancs ou les noirs? Élevé loin des passions des guerres civiles, il n'en connaît pas le langage.

D'ailleurs, sous les mêmes noms, les factions ne sont déjà plus ce qu'elles étaient au temps de la *Comédie di-*

*vine*. Elles ont été si souvent infidèles à leurs drapeaux ! Ces noms ne cachent plus un système, mais seulement un héritage de haine. Dégoûtés de leurs chimères, les Italiens se retirent de la lutte ; ils cessent de combattre de leurs personnes pour des partis qui ne cachent qu'un simulacre; ils confient à des mercenaires le soin de soutenir des passions apparentes ; et les condottieri, avec leurs bandes soldées, se livrent entre eux des combats fictifs pour de prétendus systèmes qui n'existent plus nulle part. Puisque l'Italie elle-même se retire de la mêlée, que ferait le poëte nouveau au milieu de ces masques ? Il faut chercher ailleurs la vie. Dante a épuisé la colère, les passions que renfermaient les vieux partis; il ne reste que le froid combat des ombres après le combat des vivants.

Effacez de la *Comédie divine* la politique et la religion, quelle source d'inspiration gardera l'Italie? L'amour. C'est aussi la seule qui subsiste tout entière dans le génie de Pétrarque. Continuateur des troubadours, il sert de médiateur non-seulement entre les classes, mais entre les peuples et les génies étrangers. Il semble que dans son grand compatriote, Dante, le moyen âge n'ait vu que le génie de la haine, au lieu que personne n'a résisté au joug que Pétrarque commence de porter avant de l'imposer aux autres. Toute l'Europe se soumet aux rhythmes de cet Orphée féodal qui apprivoise le moyen âge. Sa voix ardente et douce, pénétrant à travers les murailles, les frontières, commence à fondre comme une cire les dures antipathies d'origines et de races ; sa passion est contagieuse, comme si l'âme de Laure avait été partagée entre le Nord et le Midi. Shakspeare, Camoëns, Ronsard, font alliance dans la poésie de Pétrarque. Il marque mieux que personne, dans l'amour, l'unité du génie des modernes.

Tout ce qu'il y avait de pur dans la flamme des troubadours, il le conserve intact; et c'est à ce foyer qu'il allume le cœur de l'Europe. De ces chants de la Provence, de ce monde si éclatant et si passionné, de tant de châtelaines célébrées sur tant de rhythmes divers, de ces tristesses, de ces espérances, de ces transports de joie et de douleurs, rien n'est destiné à une immortalité éclatante; du moins les érudits seuls retrouveront les traces de cette société harmonieuse. Mais un poëte, plus heureux, plus puissant que tous ceux qui ont brillé dans ces châteaux ruinés, deviendra l'écho de ce mélodieux passé; son nom tiendra lieu de tous les autres; il marchera escorté de ces fantômes qui ont été ses précurseurs, et il héritera de l'âme de toute une société morte.

Cependant l'accord n'est pas si complet qu'il n'y ait de vives différences entre les troubadours et Pétrarque. Ils ont plus de caprices; le rire se mêle chez eux aux larmes. Fantasques et mobiles, leurs sentiments tiennent de ceux de l'enfant. Pétrarque n'a pas besoin de mystère comme eux; il met l'univers dans sa confidence. Sa pensée a moins d'élan, mais en revanche combien elle est plus profonde! C'est un platonicien qui fouille perpétuellement dans son cœur, pour se repaître du même souvenir. Où trouver la rêverie, que l'on dit particulière au génie du Nord, si on ne la reconnaît dans ces vers limpides et azurés, qui semblent naître d'eux-mêmes sous le ciel d'Italie? La nature n'inspire aux troubadours qu'un sentiment de sérénité et d'allégresse; ils ne l'ont vue qu'aux premiers jours de mai dans le verger féodal. Vous retrouvez dans Pétrarque les grands paysages de la Toscane, la plage, au bord de la mer, la vallée déserte, le rocher de Vaucluse, le nuage immobile, et, à l'extrémité de l'horizon, l'image adorée sous un pin d'Italie. Plus la nature est sereine,

plus l'inquiétude de l'âme se trahit dans le miroir éternellement calme de ces lieux.

Deux choses expliquent pourquoi la passion de Pétrarque est devenue la légende de l'amour au moyen âge. Jamais âme chrétienne ne s'était montrée si volontairement subjuguée par une créature mortelle. Pour la première fois, un grand homme enferme avec éclat sa pensée dans un objet qui n'est pas Dieu. La passion de Dante avait été dominée par la politique, celle d'Abeilard par la science. Ici l'amour règne seul et sans partage; il ne se cache plus sous un idéal de théologie, de philosophie ou de patrie. Il remplit seul le vide que laisse dans le cœur tout un monde social qui disparaît. Laure occupe la place de l'Église défaillante ou souillée.

D'ailleurs le moyen âge se reconnaissait tout entier dans la légende de Pétrarque, et c'est là sa grandeur. Quand des hommes de nos jours ont voulu s'expliquer les sentiments de Pétrarque par ceux des romans modernes, ils ne se sont pas aperçus qu'ils vieillissaient de cinq siècles son génie et son temps. Ils se sont demandé si un amour sans espoir était réellement possible, si Pétrarque n'eût pas été mieux inspiré par le bonheur qu'il ne l'a été par la douleur. Ils n'ont pas vu que la macération dans l'amour était précisément, au contraire, la puissance réelle du poëte, la condition de son immortalité, la marque de son alliance avec tout ce qui l'entourait, avec l'idéal ascétique qui était au fond de chaque chose, et jusque dans les pierres des cathédrales. Un monde qui poursuit une espérance qu'il sait ne pouvoir atteindre ni embrasser sur terre, c'est l'âme du moyen âge; c'est aussi le génie de Pétrarque, et par où ils sont l'un et l'autre d'intelligence. L'Italie en particulier était amoureuse d'une Laure qu'elle désespérait de posséder

jamais; je veux dire la beauté dans le réel, la vérité dans les institutions humaines, l'union des cœurs, le mariage des factions, des conditions diverses, la fraternité promise par le christianisme, la joie, la félicité, ou seulement la paix, toutes choses ajournées par delà la mort. Chaque homme était fiancé de cœur à un idéal qu'il savait inaccessible. Le sacrifice, la douleur, la malédiction des sens, l'anathème de toute joie temporelle, c'était la passion du monde, celle qui respire dans les peintures comme dans le fond des lois. Si Pétrarque eût atteint ici-bas le terme de ses désirs, ou seulement s'il n'eût pas accepté le joug du sacrifice, s'il ne se fût élevé, dans un âge héroïque, à l'héroïsme du cœur, il n'eût jamais été, malgré son génie, le personnage de la légende de l'amour au moyen âge; il eût été Horace, Boccace, tout, excepté la voix et l'organe d'un monde condamné au crucifiement des sens.

Ce nom de Pétrarque a volé sur toutes les bouches, parce qu'il signifiait l'amour sans espérance ici-bas, la félicité achetée par le sacrifice, le divorce sur la terre, les fiançailles dans la mort, le mariage dans l'éternité, en un mot, la pensée de douleur qui s'exhale de chacune des relations humaines au moyen âge; de tout cela se compose ce qu'il appelle son secret. Otez-lui ce caractère, faites de lui le personnage d'un roman de nos jours; laissez-lui les jalousies cuisantes, les imaginations effrénées, ou seulement l'espérance, il n'exprime plus rien qu'une fantaisie sans fond et sans écho. Pour toucher de vos doigts la vérité de ce qui précède, visitez Vaucluse. Ce désert stérile, ces antres, ces rochers minés qui se perdent dans la nue, cette nature âpre et sauvage, ce glapissement des oiseaux de proie, tout dans ces lieux parle de sacrifice, de renoncement intérieur aux vo-

luptés de la terre; ne cherchez pas dans la Thébaïde de l'amour chrétien le Tibur d'Horace.

Quand la société catholique semblait encore un refuge assuré, Pétrarque donne le premier l'exemple de cette inquiétude intérieure qui, de ce moment, ne fera plus que s'accroître. Il ne peut s'arrêter, se fixer nulle part; comme un malade, il s'agite sans cesse. En religion il n'appartient à aucun ordre, en politique, à aucun parti. Il est jeté hors de toutes les voies connues; par une révolution subite, l'homme se trouve seul dans l'humanité et son génie s'exalte de son isolement même.

Que cherchait-il dans ses voyages en France, en Allemagne, en Italie? Il n'en sait rien; ce pèlerin ne va au-devant d'aucun autel. L'angoisse morale que l'auteur de René a appelée le *vague dans les passions* commence surtout avec Pétrarque. Las d'errer, il s'enferme pendant dix ans dans les rochers de Vaucluse. Vous diriez d'un anachorète des premiers temps de l'Église; il en porte le costume, il en a l'abstinence; il vient à la source de la Sorgue se laver des souillures contagieuses de la cour d'Avignon. Un paysan, Ramon Monet, et sa vieille femme, sont les seuls compagnons de sa solitude; il partage leur pain noir. C'est là, dans cette vie d'expiation, de renoncement, que le génie de Pétrarque prend sa véritable forme. Chacune de ses victoires sur ses sens[1] éclate dans un poëme macéré; cette poésie dans laquelle s'exhale le plus pur parfum de l'âme humaine, au moyen âge, lui est donnée en récompense de l'héroïsme intérieur; dans ce pur séjour, il a vraiment vécu pour l'immortelle gloire. Comment les écrivains de nos jours ont-ils pu tout renverser, au point de chercher au contraire l'explication de

[1] De contemptu mundi vel secretum.

son génie dans ses heures de souillure? Le moyen âge ne s'y était pas trompé[1]; à l'accent de sainteté dans l'amour, il avait reconnu l'écho d'une vie réparée et lavée dans la source de Vaucluse.

Cet ermite étrange murmure des *canzone* passionnées, au lieu de litanies et de prières. Il arrête des jours entiers ses yeux sur les nuages; il ne voit plus dans les cieux la cité catholique, mais seulement les fantômes de son cœur. Cet anachorète, successeur de saint Jérôme et des Pères du désert, sorti de la pieuse enceinte du passé, idolâtre de ses rêves, est le précurseur de Saint-Preux à Meillerie, de René, de Werther, de Child-Harold. C'est lui qui fraye le sentier à tous ces solitaires; le temps venu, ils le suivront en s'engageant, chacun plus avant, dans une Vaucluse de plus en plus séparée du monde et du Dieu des ancêtres. Dans l'isolement de Pétrarque, vous sentez encore le voisinage de l'Église et de l'ancienne société; le retour sera possible dès que le poëte le voudra. Après lui, la poésie qu'il a créée prendra un caractère plus sombre, à mesure que le retour vers le passé deviendra plus impossible. Dans ce sentier de l'isolement, Saint-Preux conduit à Werther et à René. Le sentier lui-même disparaissant, l'un et l'autre touchent à Child-Harold, dont le pèlerinage désespéré s'accomplit dans le vide.

Je trouve dans Pétrarque quelque chose de plus grand que ses poëmes; c'est le sentiment contagieux qui s'est révélé par cette grande âme et qui s'est formé de toutes les harmonies du moyen âge. Car il n'a pas été seulement un écrivain à la manière des modernes. Il est devenu un personnage de légende, dans la tradition du cœur humain; il représente, dans sa vie, la passion qu'il a

[1] Michel Ange. — Voyez sa dissertation *lezione* sur Pétrarque.

chantée. Sous ses sonnets, je distingue les époques diverses d'une longue vie intérieure, où la réalité saigne encore. C'est d'abord une poésie brillante, radieuse comme le matin du jour d'avril où il a rencontré Laure. Puis l'accent devient poignant; j'entends le cri de l'âme blessée : il faut fuir, il faut partir. Après les impressions austères de la solitude de Vaucluse, apparaissent les souvenirs des voyages en France, en Flandre, en Allemagne, et toujours l'image adorée, jusque sous les mélèzes de la forêt des Ardennes. Du milieu de ces chants de langueur éclate à l'improviste un hymne politique, un cri de guerre, un appel à l'Italie. Puis, comme si cette voix s'apaisait sous sa propre harmonie, l'âme se montre plus subjuguée que jamais.

Dans ses angoisses, on ne surprend nulle part le poëte à maudire ou envier le mariage de Laure ; et c'est encore ici un des traits les plus frappants de la société féodale. L'époux n'inspire point de jalousie; l'idée que le bonheur eût pu être légitime ici-bas, n'entre jamais dans le cœur des hommes du moyen âge. Sur cette terre maudite, ils croient [1] à l'amour, non au bonheur.

Peu après, la passion de Pétrarque devient une œuvre d'art. Après l'avoir combattue, il la cultive; il s'effraye de la paix de son cœur; il le ranime; il l'excite par ces vers subtils qui autrefois servaient à l'apaiser C'est là une seconde époque dans sa poésie.

Je crois en sentir une troisième après la mort de Laure, en 1348. L'imagination du poëte, qui s'égarait dans le vide de ses pensées subtiles, est soudain ramenée au vrai. Il suit Laure dans le ciel chrétien qu'il avait oublié ; il la

[1] In tanta solitudine nullo prorsus ad incendium accurrente *desperatius* urebar... Hinc illa vulgaria juvenilium laborum meorum cantica. (*De Reb. Familiarib. Epist.*, p. 692.)

retrouve non plus impassible comme Béatrix de Dante, mais plus vivante qu'elle n'avait jamais été sur terre. Le poëme de la vie intérieure s'achève par un hymne à la Madone italienne. L'histoire qui avait commencé dans l'église de Sainte-Claire se termine dans l'Église invisible; la société des âmes, impossible sur la terre, se consomme au haut des cieux. Cela rappelle les tombeaux du moyen âge, dans lesquels est représentée toute la destinée humaine, vie, mort, résurrection. Le mort, couché sur son lit de parade, est entouré de pleureuses de marbre, plus haut, il reparaît debout dans l'éternité.

L'originalité de Pétrarque est d'avoir senti le premier que chaque instant de notre vie contient en soi la substance d'un poëme, et qu'il n'est point d'heure si vide qu'elle ne renferme une immortalité. Jamais homme de l'antiquité n'eût entrepris de montrer à nu son âme à chaque moment de sa carrière terrestre; on saisissait l'âme humaine dans quelque moment d'éclat et, pour ainsi dire, dans une attitude solennelle. Le reste était abandonné à la prose. Sur ce principe est fondée la poésie lyrique de l'antiquité.

Dans l'idéalisme chrétien, l'âme éveillée à l'infini ne se rendort plus; anoblie par le Christ, elle se mesure à son impression, non plus à la grandeur des choses. Chaque moment renferme en soi un monde, et le temps est plus précieux depuis l'Évangile, parce que sous chaque instant est cachée l'éternité. Pétrarque exprime dans toute son effervescence mystique ce nouvel âge de puberté du cœur humain. Il saisit dans ses rapides poëmes une heure, un moment fugitif; il l'arrête, il lui fait rendre un écho immortel. Des fleurs cueillies dans un jardin, un voile que le vent emporte, un nuage qui passe, cela n'est rien; mais ce rien enferme un univers; et de génération

en génération, les âmes altérées, penchées sur la source de Vaucluse, se nourriront de cette ombre, de ce leurre, sans l'épuiser jamais.

Pétrarque est retombé sous la même fascination que Dante ; il croit comme lui que l'empire romain n'est pas mort, que des paroles brûlantes peuvent le relever du sépulcre. Il écrit à Charles IV les mêmes choses que Dante avait écrites à Henri VII. Peut-être son idéal politique est plutôt la république des Scipions que le règne de Justinien ; du reste, à mesure qu'il découvre les manuscrits antiques, son illusion va croissant. La société moderne n'est rien encore qu'un fantôme illégitime qui va s'évanouir au réveil de la Rome des Césars. Voilà pourquoi il compose, il écrit jour et nuit, dans la langue latine, la seule que parlera l'avenir. Le jour venu de la restauration sociale, ses œuvres en seront l'organe officiel. L'antiquité, dont le Dante portait si aisément le joug, est devenue une science pesante, qui accable le génie de Pétrarque ; toujours elle s'interpose entre son siècle et lui. Au milieu du chaos de ses œuvres latines, la figure de Laure donne seule l'impression véritable de la réalité. C'est une personne vivante debout sur un monceau de ruines romaines.

Au fond de l'illusion de ces grands cœurs, il y avait néanmoins quelque chose de très-réel; ils sentaient que l'Italie était parvenue à une époque où ses destinées devaient se décider, qu'il fallait la réveiller par un prodige, sinon la voir s'assoupir de ce sommeil de néant qui dès lors a été s'appesantissant jusqu'à nos jours. Ils ont compris le danger de leur pays, ils ont jeté le cri d'alarme; vrais prophètes, ils ont vu que tout un peuple était en péril de mort avant d'avoir vécu, que le froid gagnait les membres, et ils ont appelé au secours toutes les puis-

sances du ciel et de la terre; mais nul n'a répondu. Avertissement aux peuples qui se bouchent les oreilles quand la vérité commence a être dure à entendre.

Un jour, pourtant, Pétrarque reçoit une grande nouvelle. Le miracle annoncé par tant de voix est accompli. Rome vient de renaître; le peuple enseveli s'est retrouvé comme un manuscrit sorti de la poussière. Qui pourrait en douter? Les courriers se succèdent; à la voix de Rienzi, le Capitole, le sénat, les armées de Scipion se sont relevés de terre.

Avec une chevaleresque imprudence, Pétrarque embrasse sur-le-champ cette conspiration où l'érudition est de moitié. Les lettres qu'il écrit sans relâche au tribun marquent la sincérité de son enthousiasme et ses alternatives d'espoir et d'abattement. Bientôt il veut aider la conspiration de ses poésies; il envoie en toute hâte au tribun une églogue où les bergers, en paissant leurs troupeaux, saluent l'affranchissement du monde. Indigné contre le saint-siége, qui ose arrêter les courriers de la république romaine, il le châtie dans une proclamation. Enfin, comment résister plus longtemps à son impatience? Il part, il se rapproche du tribun. Sur le chemin de Gênes, le bruit public lui apporte les premiers signes de la chute de Rienzi : « J'ai été frappé d'un coup de foudre, écrit-il « aussitôt. Je n'ai rien à ajouter; je reconnais le destin de « la patrie. De quelque côté que je me tourne, je ne vois « que des raisons de pleurer. »

Une si dure leçon de la réalité ne le corrigera pas. Il continuera d'écrire et de penser pour une postérité de théâtre que tout dément autour de lui. Fidèle jusqu'au dernier jour au rêve de Rienzi, il le continue dans ses traités et ses poëmes latins; son siècle entier est son complice.

Comme il est en dehors de toute réalité possible, ses sentiments très-vifs ne heurtent les passions d'aucun parti. Le premier, il s'élève à l'amour pur et platonique de l'Italie. Les factions le choisissent pour arbitre. Il sert de médiateur entre le pape et l'empereur, entre Gênes et Venise. Sur les marches du Capitole, il est sacré roi de la renaissance, et il l'était, en effet. Au milieu de tant de princes et de partis qui se disputaient ce coin de terre, Pétrarque était le vrai représentant de la société italienne. Dans un temps où tout reproduisait l'antiquité, il ramena, pour un moment, la royauté de ces anciens poëtes, qui régissaient, sous le sceptre d'ivoire, les villes et les sociétés naissantes.

## CHAPITRE IX.

### L'ART POUR L'ART. BOCCACE.

L'Italie est vaincue plus que le reste de la chrétienté dans les croisades. Le parti de l'Église commence à se railler lui-même. Le parti du saint empire pouvait être le sujet d'un Don Quichotte italien. Le *Décaméron* de Boccace, première expression de la bourgeoisie italienne; joie de l'homme qui vient d'échapper au terrorisme du moyen âge. Que l'art pour l'art a étouffé la tendance à la réforme religieuse et politique. Reproches à Boccace, l'ancêtre des indifférents. Incapacité de souffrir moralement, première cause de la décadence. Boccace amuse et enchaîne l'Italie. Le Décaméron et les Niebelungen.

Aussi longtemps que dure l'émotion des croisades, l'Orient et l'Occident luttent d'enthousiasme lyrique dans un combat de poésie. Aux chants de l'Arabie et de la Perse répondent les chants de l'Italie et de la Provence. L'amour divin, célébré par saint François d'Assise, l'est en même temps, avec le même mysticisme, par Dschelaleddin-

Roumi, dans le voisinage d'Ispahan. Au moment où les deux religions se heurtent, les poëtes du christianisme et de l'islamisme, sans le savoir, se rapprochent, se confondent dans les mêmes sentiments et presque dans le même langage. Des deux côtés, alors que tout respire la guerre, s'élève un immense écho d'amour infini. Les derviches de Mahomet et les prêtres du Christ se convient à embrasser la terre entière, tant chacun est certain de la victoire. Le jour où saint Bernard lance les peuples contre l'Asie est celui où il commente le cantique des cantiques, pour célébrer les noces prochaines de l'Europe et de l'Asie.

Les croisades échouées, quand il parut au contraire que ces deux religions, le christianisme et l'islamisme, ne pouvaient rien l'une sur l'autre, un immense désenchantement saisit la terre. Il fallut descendre de l'orgueil lyrique par lequel chacun avait célébré son triomphe. De l'amour divin, les cœurs retombèrent à l'amour humain; et Saadi fit en Perse ce que Pétrarque faisait en Occident. L'un et l'autre oublièrent Allah et le Christ pour idolâtrer la créature.

La chute fut plus profonde de notre côté; car, enfin, l'ambition avait été plus entière, et c'est le christianisme qui avait dû céder. Plus le triomphe avait paru légitime et nécessaire sous la bannière de l'Évangile, plus il en avait coûté de renoncer à la domination religieuse, qui se confondait avec la foi elle-même. Le Christ avait reculé devant Mahomet, l'Évangile devant le Coran. Quelle nouvelle pour un croyant du treizième siècle! Les plus sincères reconnurent qu'il fallait commencer par réformer l'Europe avant de prétendre commander à l'Asie. Les autres accablèrent l'Église d'invectives. Pour la première fois, le moyen âge se vit tel qu'il était, sans prestiges, sans miracles, sans avenir dans la voie où il était entré : il venait

de se heurter contre le sépulcre. Au lieu d'occuper le paradis terrestre, il fallait, comme par le passé, rentrer dans l'enceinte de l'Europe, et s'enchaîner de nouveau à la glèbe paternelle. Depuis ce moment le moyen âge cesse de vivre dans l'extase; il a senti sa limite, et il se retire; l'épée flamboyante de Mahomet l'a chassé de l'Eden.

L'échec était surtout irréparable pour l'Italie guelfe. Vaincue plus que le reste de la chrétienté, c'est chez elle que devaient se montrer d'abord les suites de la défaite de l'Église. Après avoir senti le néant de cet empire universel que la papauté promettait à l'Italie, que restait-il à faire pour achever de le détruire? S'en railler. L'homme qui, à la vue de ce monde détruit, de ces espérances tombées, au lieu de blasphémer se contentera de sourire, marquera une époque nouvelle. Ce renverseur de songes est Boccace. C'est lui qui le premier initie le moyen âge non-seulement à la prose, mais aux sentiments prosaïques. Il dépouille cette société de son manteau d'emprunt; il la surprend au milieu de ses légendes et souffle sur tout cela une haleine de mort. Cette humanité fascinée, ce droit fantastique de l'Église, qui donne les couronnes et ne peut conquérir une tombe, disparaissent dans une ombre ridicule; c'est un Guelfe qui renverse le rêve des Guelfes. Comme Pétrarque ouvre le chemin aux rêveurs solitaires depuis Camoëns jusqu'à Rousseau, Boccace ouvre la voie au monde des railleurs, depuis Rabelais jusqu'à Voltaire.

L'Italie du treizième et du quatorzième siècle renfermait assurément le sujet d'un Don Quichotte italien. On a vu Dante, Pétrarque et tous les esprits élevés de leur temps, plongés dans une illusion semblable à celle du chevalier de la Manche. Comme lui, ils méprisent le présent, ou plutôt ils ne le voient pas; toujours ils croient

rencontrer à chaque pas la société romaine, comme Don Quichotte la chevalerie. Si Pétrarque, dans un voyage à cheval, trouve sur son chemin une procession de femmes de la campagne de Rome qui vont en pèlerinage, il écrit aussitôt qu'il lui semble être dans la société des Cécilia Metella, des Tullie, des Lucrèce. Assurément un écrivain railleur eût trouvé un grand sujet dans la peinture de l'illusion de toute une société, dans les aventures et les mécomptes d'un homme moderne qui se fût obstiné à faire revivre et à reconnaître la majesté romaine sous la figure de l'Empire tudesque ou de l'Italie gibeline. Vous croiriez d'abord que ce sujet, qui est au fond du quatorzième siècle, saisira Boccace dans son envie de frapper par le ridicule la société du moyen âge. Il n'en va pas ainsi; car ce hardi railleur a trop d'enthousiasme encore pour le rôle que nous voulons lui donner; il ose frapper l'Église; mais la croyance de l'érudit, survivant chez lui à toutes les autres, il laisse debout le spectre du saint Empire romain.

Sa vie n'offre plus rien des extases qui remplissent celles de Dante et de Pétrarque. Né à Florence, quatre ans après Pétrarque, son père l'amène tout jeune à Paris; il ne venait pas entendre dans les écoles les discussions des scolastiques et des théologiens, mais il apprenait dans une maison de commerce florentine à sentir la vie dans ce qu'elle a de plus réel et de moins chimérique. Quelques années plus tard, on le trouve à la cour de Naples, fêté par le roi Robert et la reine Jeanne. Les impressions de ces deux époques, de la vie triviale d'un commerçant du quatorzième siècle et de cette royauté aventurière et fantasque, forment le fond de son coloris, et des souvenirs dans lesquels il puise incessamment; mélange d'histoires vulgaires et de couleurs royales; l'écho de Paris au moyen âge l'accompagne au bord du golfe de Naples.

Dans un siècle où tout se brouille, l'amitié inaltérable, chaque jour plus intime, de Boccace et de Pétrarque brille davantage; elle ne dure pas moins de quarante ans, avec un commerce continu de lettres, de messages, de bons offices. Je remarque que ces deux âmes se touchent non par ce qu'elles ont de créateur et d'inspiré, mais par le même instinct cosmopolite et la même religion de l'antiquité. Citoyens de la Rome des Scipions, ils se sentent inébranlablement unis loin des factions et des sectes dans cette patrie imaginaire. Pétrarque n'a lu que dans les dernières années de sa vie le *Décaméron*, qui avait paru vingt ans auparavant; et l'esprit indulgent de Boccace ne fut jamais offensé de l'oubli de celui qu'il appelle son maître. Tous deux, en vieillissant, se repentaient, l'un des larmes, l'autre du rire de sa jeunesse. Les remords de Boccace allaient même jusqu'à la terreur. Dans sa retraite de Certaldo, un moine lui annonce qu'il faut dire adieu aux livres et à la poésie, que sa mort est proche. Pétrarque essaye en vain de le rassurer; Boccace renonce à tout : il prend le cilice, s'enferme dans un monastère, et ces deux hommes, si différents et si semblables, meurent presque ensemble, à quelques mois d'intervalle. Après eux, les grandes amitiés des intelligences seront chaque jour plus rares. Un temps viendra pour l'Italie où tout esprit vivra et mourra seul.

Jamais Boccace ne fût devenu le grand railleur du moyen âge, s'il n'eût commencé par en partager l'exaltation. Les œuvres qui appartiennent à la première époque de sa vie, la *Théséide*, *Filicopo*, sont guindées sur le ton des chevaliers d'Arthus. Comme il était en dehors de sa nature, il n'a rien pu que créer des formes et des moules pour la pensée d'autrui en créant la stance, que rempliront Arioste, Tasse et Camoëns. Un sentiment vrai pour

la fille du roi Robert lui fait rencontrer dans *Fiammetta* le langage de la passion ; il est vrai que dans son âme, nourrie de l'antiquité, l'amour redevient antique et païen au milieu du monde chevaleresque. Fiammetta est de la famille de Phèdre et de Didon, non de celle de Béatrix et de Laure ; les cendres païennes recommencent à brûler dans l'urne antique, restaurée par Boccace.

L'exemple de Pétrarque dut lui montrer bientôt combien il était étranger à la poésie de l'amour chrétien ; il change de manière. Entre les poëmes ambitieux de sa jeunesse et les œuvres érudites de son âge mûr, il s'accorde un moment de sérénité, de malice enfantine : il écrit le *Décaméron*, et ce moment de naturel lui vaut l'immortalité.

Le *Décaméron* n'est rien que l'accent de la joie expansive de l'homme qui vient d'échapper à la contrainte du moyen âge. Toutes les terreurs amassées par la religion commencent à se dissiper ; les fantômes ont disparu ; voici l'aube du monde moderne ; le ciel et la terre recommencent à sourire ; une ivresse de joie saisit les cœurs. Ce n'est pas sans raison que Boccace a fait de la description de la peste de 1348 l'introduction et le prélude de ses frivoles récits. L'imagination en est si bien saisie, qu'un reste d'épouvante se mêle à tous ces rires bruyants ; le tragique est caché sous la fête, et la vipère rit sous le pied d'Eurydice. Cette légèreté effrénée au milieu de cette désolation, ces éclats de joie dans le grand cimetière, cette société qui n'a qu'un jour à vivre, et qui, dans cette villa, sous ces ombrages charmants que caresse l'haleine de la peste, au lieu de songer aux glas funèbres de l'Eglise, aux menaces et aux promesses de la vie future, se fait de chaque heure un plaisir, et recueille tous ses souvenirs joyeux ; quelle poésie audacieuse et nouvelle ! quel chan-

gement dans le cœur de l'homme! et que le moyen âge, avec ses terreurs crédules, est déjà loin de cet épicurisme chrétien! La mort a véritablement *perdu son aiguillon;* on s'en rit et on la brave.

Une révolution nouvelle est cachée dans ces pages légères, où Boccace célèbre les joyeuses funérailles du moyen âge. Tout ce qui avait effrayé le monde par une grandeur idéale, reparaît dépouillé de son prestige, et l'esprit s'amuse de ce qui avait terrifié le cœur. Des souvenirs de ce monde géant il reste quelques *nouvelles* rapides, que sept jeunes femmes et trois jeunes gens se racontent à l'ombre d'une villa. Vous sentez d'une part une société qui périt et s'exhale dans l'air avec les croyances bafouées, les légendes parodiées, de l'autre, une société qui renaît dans la joie et dans le rire.

Il était naturel que l'Italie, qui avait vaincu l'aristocratie, détruisît l'exaltation chevaleresque. Le génie du *Décaméron*, c'est celui de ces républiques bourgeoises de Toscane, de ces *popolani grassi*, qui ramenaient tout aux proportions de leurs communes. Comme ils rasaient les châteaux et faisaient passer le niveau de la bourgeoisie sur la féodalité, de même Boccace abaisse les imaginations, dégrade les traditions de la poésie chevaleresque et les ramène aux proportions du conte populaire. Il ne laisse à aucun château sa bannière sans tache, à aucune famille son prestige, à aucun nom sa grandeur réelle ou chimérique. Sans le vouloir, il est véritablement révolutionnaire, puisqu'il abolit la féodalité dans les imaginations et dans la poésie. Sur les blasons orgueilleux, il écrit des contes roturiers; il établit une égalité de ridicule entre les gloires de tous les ordres. Les souvenirs les plus orgueilleux de l'épopée féodale sont obligés de se courber sous la même ironie et de descendre à la prose, de même que

dans la vie réelle, les nobles châtelains d'Italie étaient contraints de descendre de leurs manoirs escarpés pour venir s'inscrire sur le livre des communes avec les tisserands et les cardeurs de laine. Qui pourrait méconnaître le caractère républicain et démocratique du *Décaméron?* il y est écrit à chaque page. Cette innocente *jacquerie* met fin à la littérature féodale, et commence le règne de la littérature bourgeoise et populaire.

Si Boccace introduit l'égalité bourgeoise dans le monde féodal, que dire de la liberté avec laquelle il traite la religion catholique? Quand ce livre parut, le saint-siége dut regretter les invectives de Dante et de Pétrarque. Le génie guelfe de Florence se raille et se bafoue lui-même; c'était une réponse populaire au cri de la place publique : Vive l'Église! Mystères, sacrements, couvents, reliques, papauté, tout devient le sujet d'histoires moqueuses; c'est même par là que le *Décaméron* commence. Boccace ne se rejette sur la société laïque qu'après avoir épuisé l'ironie sur l'Église, les faux saints, les fausses reliques, les tartufes du quatorzième siècle qui vont colportant la plume de l'ange Gabriel.

Lorsque vous voyez tant de faux moines dévoilés sous le froc, tant de couvents dénoncés, vous êtes près de penser que ce livre hâtera la réforme religieuse. Mais en réfléchissant au caractère du *Décaméron*, vous restez bientôt convaincu du contraire. Avant Boccace, un cri de colère s'élevait contre la papauté. Dans la bouche de Joachim de Flore, de Dante, de Pétrarque, ce cri devenait menaçant. Mais voici un homme qui convertit subitement cette colère, cette passion sérieuse d'innovation, en un sourire sans fiel, en un divertissement gracieux. La passion du siècle est détournée par un enjouement innocent et folâtre. La guerre de la papauté et des Gibelins, de la cour

romaine et de l'*Évangile éternel*, est à jamais interrompue par ce rire contagieux, qui, sans aucun venin, mais aussi sans profondeur, se communique aux partis et les détend au moment où ils allaient éclater. L'Italie, surprise dans sa colère, semble dire, après Boccace, comme ce personnage de comédie :

« J'ai ri ; me voilà désarmé. »

De ce moment s'établit une sorte de pacte entre l'art italien et le clergé. Le premier aura la liberté de tout dire, l'autre de tout faire. Plus tard, lorsque Luther viendra en Italie, que ne donnerait pas l'Église, pour qu'il se contentât de sourire de ses plaies, au lieu de vouloir les brûler !

Le génie d'écrivain de Boccace se compose d'une foule de nuances opposées qui se résument dans ce mot : la grâce. Cette langue savante, calquée sur la phrase de Cicéron, cette espèce de toge de consul romain, dont il revêt les ridicules du moyen âge, est déjà par elle-même une vive originalité, parodie naturelle et ingénue de l'Italie moderne par l'Italie antique. A cette comédie prosaïque où figurent toutes les conditions sociales, se mêlent des élans de poésie, ballades passionnées qui s'exhalent comme des bouffées d'orangers. Jamais vous ne descendez si bas dans le trivial, que vous ne rencontriez un écho lointain des sonnets et des canzoni de Dante. Puis les descriptions de l'aurore d'Italie, par lesquelles commence chaque journée, ce grand paysage toujours présent, ennoblissent le récit et semblent le purifier. L'aube de Toscane sourit sur le front du conteur.

Par un artifice de composition que Pétrarque avait remarqué, ces récits, écho de toutes les médisances du

moyen âge, sont renfermés entre la description de la peste et la plus sainte des légendes laïques, l'histoire de Grisélidis. Au moment où vous pensiez avoir traversé le moyen âge, il reparaît sous sa forme la plus angélique. Après vous être égaré dans le labyrinthe burlesque des cent nouvelles, vous vous retrouvez dans un cercle enchanté, sous l'arbre emparadisé des légendes. Cette histoire est, au fond, celle de l'imagination italienne. Grisélidis est répudiée par son seigneur. Le mariage rompu, ses enfants lui sont arrachés; elle est renvoyée pieds nus dans sa cabane, puis ramenée pour servir sa rivale et assister aux noces. Toujours fidèle, elle accepte chacun des caprices de son époux, et ne cesse de lui sourire dans ses angoisses. A la fin, les épreuves accomplies, ses tortures se changent en joie; son seigneur attendri tombe à ses pieds. C'est ainsi que Boccace dépouille et bafoue la poésie italienne du moyen âge; il la renvoie pieds nus, après lui avoir fait subir tous les genres d'épreuves et de dégradations. A la fin, il la ramène au logis plus radieuse que jamais, comme si le divorce avec l'imagination romanesque n'avait été qu'une feinte du poëte.

Dante, Pétrarque, Boccace, ces trois hommes inséparables, marquent chacun une période dans l'état politique de l'Italie; ce qui frappe, est de voir combien l'inspiration nationale et patriotique a promptement déchu de l'un à l'autre. L'Italie politique remplit la pensée de Dante; elle n'apparaît plus que par intervalles à Pétrarque; elle a cessé d'exister pour Boccace.

Si j'étais Italien, je voudrais faire de durs reproches à ce génie trop indulgent, car il commence un ordre tout nouveau. La licence, la corruption élégante de ses œuvres, pourraient être rejetées sur son siècle; ce que je serais incapable de lui pardonner, c'est un mal plus profond

dont il a été le premier atteint, qu'il a propagé plus que personne, auquel je ne sais point de remède, l'indifférence de l'âme.

Après les rudes passions du moyen âge, quand je vois cet homme n'avoir plus aucun des amours, aucune des haines ni des douleurs poignantes qui marquaient les pulsations de la vie dans le passé, je commence à m'inquiéter sérieusement du sort de l'Italie. Vainement je cherche dans cet ancêtre des indifférents l'ironie politique, la moquerie sublime qu'Aristophane puisait dans l'amour d'Athènes. Cette corde vient de se briser dans la poésie florentine. Boccace est le premier Italien qui se soit résigné au sort de l'Italie; bien plus, il s'en console, il s'en distrait dans l'épicurisme.

Aucun homme n'a vendu si cher son génie; après le *Décaméron*, je suis obligé de descendre jusqu'à Machiavel pour retrouver une parole virile; le citoyen de Florence ne paraît plus dans l'artiste. Il berce une société déjà malade, en péril de mort, quand il faudrait faire saigner les plaies et arracher un cri de douleur. C'est lui qui montre le premier cette incapacité de souffrir moralement, qui deviendra de plus en plus le trait de l'Italie et la cause permanente de son esclavage. Pendant qu'elle reste suspendue à ses récits, et qu'elle boit dans la coupe enchantée l'oubli et le plaisir, l'une après l'autre les villes libres se vendent, sans éclat, aux seigneurs; de rares émeutes, aisément réprimées, scellent la servitude; l'âme des anciennes factions disparaît; il reste la guerre civile sans le principe et sans la foi. Dans la vie insouciante de ces jeunes gens rassemblés sous les ombrages du *Décaméron*, au milieu des haleines de la peste, je vois l'idéal tracé d'avance de la société du seizième siècle où achèvent de se flétrir les amours et les haines du moyen âge.

Depuis Boccace, la doctrine de l'art pour l'art, indépendamment de toute idée de patrie et de morale, est celle des écrivains italiens. Le pays, les passions nationales, guelfes ou gibelines, s'effacent de leurs œuvres; occupée du beau dans la parole, s'oubliant pour peindre, chanter, sculpter des objets de plus en plus éloignés d'elle, sans rien voir des dangers réels qui la menacent, l'Italie s'aveugle et s'enchaîne par son propre génie.

Connaissez-vous ce tableau de batailles où le peintre a montré les purs esprits qui combattent dans la nue, au-dessus de la mêlée des hommes. Je pourrais de même montrer, dans la lutte politique de l'Italie et de l'Allemagne, deux races d'hommes aux prises dans le monde de l'imagination. Pendant que l'une se berçait des contes de Boccace, ses envahisseurs prêtaient aussi l'oreille à de nobles aventures. Si l'Italie avait le Décaméron, l'Allemagne avait les Niebelungen, dernier écho des champs de bataille d'Attila : la Germanie de Tacite à peine recouverte de la cotte de mailles de la chevalerie; la prophétesse dans son château entouré de brumes éternelles; le chef de tribu naviguant sur les fleuves et tenant lui-même l'aviron, le barde armé d'un archet d'acier qui sert de glaive; un mélange des violences mérovingiennes et des chastes coutumes de la famille dans les temps héroïques; des vierges géantes qui n'acceptent pour époux que celui que leur bras n'a pu tuer; l'aïeule, la mère, la fiancée, l'enfant bercé au milieu du carnage; le christianisme détruisant le paganisme sans y rien substituer encore; les dieux absents des antiques forêts; dans tous les cœurs une épouvante mystérieuse, un pressentiment funèbre; l'homme, sans Odin et sans le Christ, seul avec sa colère et son désir de vengeance; les héros, enivrés du sang, où ils baignent leurs genoux dans la salle du

festin, et s'égorgeant jusqu'au dernier; dans ce long carnage, point de légende pieuse ni de miracles hors ceux de l'épée et de la lance; çà et là de rouges étincelles qui s'allument à l'acier des casques; mais point de prières dans l'agonie; chacun occupé d'une pensée de destruction; et la mort sous tous les aspects devenue la seule religion des mourants; voilà de quel hydromel s'enivrait l'Allemagne avant de descendre avec le saint-empire romain dans les plaines lombardes. Les historiens allemands, tels qu'Othon de Frisingen, portent eux-mêmes l'accent, la froide ironie des Niebelungen dans leurs chroniques dès qu'ils décrivent les plaies du Midi. Comment répondait l'Italie à ce cliquetis d'épées et de boucliers? Quand un patriotisme implacable eût été nécessaire pour résister à ces chevaliers de la mort, quelles étaient les idées, les habitudes d'esprit que nourrissaient des républiques accoutumées à vivre sous la pointe du glaive? Je le dirai bientôt.

## CHAPITRE X.

### LA BOURGEOISIE, LA CHEVALERIE.

Chute du parti de l'Empire. L'esprit de la bourgeoisie ruine les traditions chevaleresques. Le saint-empire romain démasqué par Pulci, Arioste. Ils raillent les nationalités. L'Italie met son génie à s'oublier elle-même. Le *Roland furieux*, image de l'esprit humain dans la renaissance.

L'illusion du parti de l'Église vient d'être démasquée par Boccace. Comment à son tour sera ébranlée dans les imaginations le parti de l'Empire? C'est ici une des originalités les plus incontestables de l'Italie. Pour compren-

dre l'importance du rôle qu'elle a rempli à l'égard des traditions du moyen âge, il faut la comparer aux autres peuples modernes.

Grâce à son humeur héroïque, la France crée la légende populaire du monde féodal ; la vie du moyen âge se résume chez elle en deux grandes figures. Charlemagne personnifie le saint-empire romain ; autour de lui se meuvent dans les épopées chevaleresques avec un grand bruit de fer les traditions nationales du midi de l'Europe. Arthur, au contraire, est le roi de l'épopée individuelle, l'homme même au moyen âge. Sorti de l'enceinte des sociétés particulières, il poursuit, à travers monts et vaux, un idéal que l'univers entier ne peut lui montrer. Il cherche le ciel sur la terre, et ne rencontre que la douleur : épopée pleine de macération, de flagellation, on dirait un anachorète caché sous la cuirasse et le haubert. De loin à loin, le chevalier découvre un ermite dans son moustier ; il lui demande le chemin qui mène au but mystérieux, puis il se rengage dans la forêt, attiré par un mirage perpétuel de l'infini. C'est là assurément un emblème profond de la vie humaine telle que le moyen âge l'avait faite. Vous voyez la réalité s'éloigner et se dissoudre à mesure que vous essayez de la saisir. En lisant les romans de la chevalerie, il semble que le genre humain est lui-même un de ces chevaliers errants, qui de lieux en lieux, de ruines en ruines, de peuples en peuples, poursuit son chemin ténébreux. Égaré dans l'infini, il s'arrête çà et là pour demander aux révélateurs, aux prêtres des religions immuables où est le sentier qu'il a perdu. La visière baissée, sans mot dire, il continue son voyage vers la demeure enchantée qui le fuit à mesure qu'il s'en approche.

Après avoir ébauché les figures de l'épopée féodale, la

France les oublie. Avec la féodalité, ces traditions s'affaissent sans éclat : il était dans le génie de ce peuple de ne pas se retourner vers le moyen âge, même pour s'en railler.

Lorsque l'Espagne a emprunté à la France ses traditions populaires, elle s'en est fait une arme de combat; et son caractère s'est montré tout d'abord dans ses imitations. Que sont les romances les plus belles de *Bernard de Carpio*, sinon un cri de soulèvement contre les Francs, le chant des guerrilleros du moyen âge, la protestation poétique de l'Espagne contre l'intervention armée de nos ancêtres, le défi jeté du haut des Pyrénées à cette société française qui prétend dès le moyen âge tout marquer de son empreinte? Il suffirait de lire ces petits poëmes de l'Espagne au berceau pour affirmer d'avance que le peuple qui les a inventés traversera l'histoire moderne sans se laisser entamer par ses voisins. Au milieu de cette épopée cosmopolite de la chevalerie que subissent les autres peuples, l'Espagnol se fait une tradition à part; il change et renverse tous les rôles; il n'exalte d'abord Charlemagne, le roi des rois, que pour l'humilier et le dégrader aux pieds du castillan Bernard de Carpio.

Dans cette révolte de tout un peuple contre la souveraineté poétique et cosmopolite de l'empereur du moyen âge, vous trouvez déjà le peuple qui jettera le premier cri de guerre contre l'empereur du dix-neuvième siècle; ni le prestige de Charlemagne, ni celui de Napoléon n'ont pu fasciner l'orgueil des Espagnes.

Il en a été tout autrement de l'Allemagne; elle a adopté les traditions françaises sans y faire aucun changement profond. Les imaginations de nos rapsodes passent de l'autre côté du Rhin, bannières déployées. A ne considérer que ces faciles communications d'intelligence entre les

deux peuples, vous jugeriez qu'ils sont encore sous la domination du grand empereur frank, et que, pendant tout le moyen âge, la plus intime fraternité a régné entre le génie de la France et celui de l'Allemagne. Cette alliance est si profonde que des critiques de nos jours en ont profité pour essayer d'attribuer aux poëtes tudesques les inventions de nos trouvères ; tous ces grands peuples, aujourd'hui divisés, étaient aisément d'intelligence au douzième et au treizième siècle [1].

Le chaos des imaginations au moyen âge aboutit à personnifier l'esprit des races et des nationalités dans quelques héros fantastiques. De ces époques de débrouillement, que reste-t-il dans la mémoire des peuples? Quelques fantômes qui les représentent avec leur génie et leur caractère. La France a son Roland, l'Angleterre son Robin Hood, l'Allemagne son Siegfried ; et ne croyez pas que ces images, pour être des ombres, soient sans valeur. Si on les examinait avec attention, elles apparaîtraient comme des emblèmes persistants de la destinée de chaque peuple. La France, dans la suite de son histoire, n'a-t-elle aucune similitude avec Roland? n'a-t-elle pas sa témérité héroïque? n'a-t-elle pas appelé du cor, le ciel et la terre à son aide, quand son épée s'est brisée dans sa main? Morte pour une journée, ne l'a-t-on pas vue refleurir, comme les morts de Roncevaux? L'Angleterre ne cherche-t-elle pas son butin comme Robin Hood? L'Espagne, qui meurt pour ses rois, n'a-t-elle pas été abusée par eux, comme son Bernard de Carpio? La race germanique, candide et rusée comme Siegfried, ne court-elle aucun risque d'être immolée par Hagen, en se penchant avec trop d'avidité sur le Rhin?

[1] Voyez les *Épopées françaises*.

Chose extraordinaire! dans cette réunion de types imaginaires, l'Italie seule n'a point de représentant. Elle n'a pas un fantôme à opposer à tous ces fantômes, pas un héros populaire qui marque sa nationalité dans le monde idéal, pas un chevalier florentin, pisan, romain, qui entre en lutte avec Ogier le Danois, Arthur de Bretagne, Renaud de Montauban, Gauthier d'Aquitaine. L'absence d'un centre de vie propre se montre ainsi en Italie, jusque dans le royaume des chimères. N'ayant pas de héros national dans les traditions du moyen âge, c'est elle qui détruira par l'ironie tous ceux qu'elle trouvera chez les autres. En bafouant les nationalités dans les personnages qui les représentent, ses poëtes épiques développeront, à leur insu, cet esprit de cosmopolitisme auquel tout vient aboutir chez elle.

Jusqu'ici l'épopée héroïque avait servi, en effet, à l'apothéose d'une race d'hommes, d'une nation, d'une patrie; désormais, on la fait servir à renverser tout cela, comme autant de chimères et de fictions. Mais cette œuvre ne se fit pas en un jour; il y fallut, comme on le verra dans les pages suivantes, plusieurs générations d'hommes de génie.

Les peuples chez lesquels dominait l'aristocratie féodale prirent au sérieux les hauts faits des barons, et ils en racontèrent l'histoire en longs poëmes crédules qui portent le sceau du servage. Mais lorsque les mêmes traditions passèrent les Alpes, elles s'adressèrent à des populations démocratiques chez lesquelles il leur fut impossible de s'établir. Que faisaient à ces communes indépendantes de Florence, de Sienne, de Pise, à ces *grasses bourgeoisies*, à ces *popolani grassi*, les aventures des preux d'Arthur et de Charlemagne? La démocratie se prit à rire des traditions hautaines de l'aristocratie du Nord. Il n'y

avait point là de manoirs inexpugnables pour en répéter les échos. Cette poésie de la chevalerie dans son naïf orgueil, ne pouvait se passer de tout ce qui l'inspirait; pour croire à son merveilleux, il fallait voir de ses yeux une terre couverte de châteaux forts, d'hommes d'armes, de barons et de serfs.

Où tout cela manquait, l'exagération devait seule frapper les esprits. Figurez-vous les types orgueilleux de la chevalerie du Nord, tout à coup livrés sans défense à la causticité, aux rancunes, au scepticisme des républiques du Midi. Ne voyez-vous pas se former une ligue ironique contre ces fantômes pompeux, surpris au grand jour, loin de leurs manoirs? Et si de plus, ces croyances, ces traditions sont celles des vainqueurs, c'est presque faire une œuvre nationale que de les découronner. Vaincue et garrottée, l'Italie se venge en se moquant tout ensemble d'elle-même et de ses maîtres.

Au milieu de la cour naissante des Médicis, qui, sous sa splendeur littéraire, ne pouvait déguiser son origine bourgeoise, Louis Pulci reçoit du chef de l'État et de sa mère, Mona Lucrezia, la mission, en quelque sorte officielle, de dégrader par la raillerie les traditions hautaines de la féodalité. Dans son poëme de Morgante, il accomplit cette mission avec une conscience, une audace, une profondeur de malice qui respirent les vieilles rancunes des Guelfes. C'est lui qui le premier, au nom des *popolani grassi*, fait main basse sur la couronne mystique de Charlemagne, et qui le traîne par sa barbe chenue, et le jette en proie à la risée des marchands de Florence. *Morgante*, l'ami de Roland, est un géant, aïeul de Gargantua. La verve monacale de Rabelais, relevée par les délicatesses de la bourgeoisie italienne, par les conseils d'Ange Politien, éclate déjà dans le rire de la Toscane. Que reste-t-il

des pieux récits de nos trouvères, de ce grand jour de Roncevaux, de ces anges qui planent sur les batailles, de cette union jusqu'à la mort entre le prêtre et le héros? Le géant Morgante sert de mât aux vaisseaux; son fidèle compagnon meurt du rire fou des dieux; le cheval Bayard franchit d'un saut le détroit de Gibraltar et retombe de l'autre côté, *léger comme un chat*, dit le poëte.

S'il ne s'adressait qu'à la chevalerie, s'il se contentait d'exciter, par le rire, une sorte d'émeute ardente contre les châteaux enchantés d'Arthur et de ses preux, il ne représenterait encore que la réaction du génie bourgeois contre la légende héroïque du moyen âge; mais Pulci raille avec impunité tout le ciel catholique. Dans ses prologues, qu'Arioste changera plus tard en gracieux portiques de la Renaissance, commence, sur le ton le plus religieux, une paraphrase de saint Jean, ou des psaumes de la pénitence, ou des litanies de la Vierge. Au ton pieux de ces vers qui se meuvent avec la solennité du plain-chant, vous croyez entrer dans une cathédrale tiède encore de l'encens des croyants. A peine le seuil est-il franchi, vous êtes au milieu de masques burlesques; des éclats de rire se font entendre jusque sur l'autel et dans le Saint des saints. Les anges du paradis comparaissent et sont raillés à leur tour.

Autant de dogmes, autant de bouffonneries. L'enfer même se déride. Les cercles de Dante se peuplent de démons gracieux, indulgents, espiègles, qui, chemin faisant, chevauchant en croupe derrière les chevaliers, exposent leur philosophie et leur théologie barbouillée de fumée infernale. Voulez-vous retrouver le premier type de Méphistophélès? il est dans Astaroth de Pulci, sorte de Candide au pied fourchu. « Car nous aussi, dit-il, nous « avons de l'esprit en enfer, et l'on y fait des quatrains. »

Il y a même des démons qui rient pendant l'éternité; ils conduisent, en abrégeant le chemin par de profonds discours, les chevaliers chrétiens à Roncevaux, où ils savent que doit périr la fleur du christianisme. Ces démons de la Renaissance ne connaissent pas, il est vrai, l'endurcissement systématique du Méphistophélès du dix-huitième siècle; s'ils ne vont pas jusqu'au repentir, du moins ils s'attendrissent aux pieuses interrogations de leurs compagnons; ils sont touchés de leur candeur héroïque. Lorsque le regret de la félicité perdue, l'émotion, la mélancolie les gagnent, ils disent, en éperonnant leur monture et en essuyant une larme : *Chevaliers, changeons de conversation*.

Où sommes-nous? dans le moyen âge, ou dans le dix-huitième siècle? Ni dans l'un ni dans l'autre; car le caractère de Pulci est d'avoir concilié les deux extrêmes. Sous son rire se montre un reste de foi; comme dans sa croyance, une ironie près d'éclore. Ce bourgeois qui commence à railler le passé chevaleresque et catholique se laisse peu à peu saisir et émouvoir par son propre récit. Il n'est pas bien sûr que ces démons qu'il vient de déchaîner n'aient aucune réalité; après avoir débuté par se moquer de tout, il finit par adresser à la Madone une prière si solennelle, qu'il est impossible de ne pas la prendre au sérieux. Le Voltaire de la fin du moyen âge est encore à genoux.

Au moment où l'Italie est frappée à coups redoublés par l'Europe, un miracle s'accomplit chez elle. Lorsque vous croyez entendre la plainte aiguë d'un peuple sous le fouet de l'étranger, vous le voyez sourire; un homme, un écrivain lui a été envoyé pour le consoler, le charmer, l'amuser au sein même de la mort.

Toutes ces villes puissantes et qui parlaient si haut

dans le moyen âge, Pise, Venise, Lucques, sont tombées; elles se taisent; il n'est plus un coin de terre où la langue soit libre. L'exilé de Florence ne trouve plus un abri dans une autre commune. Si Dante pouvait renaître, il bénirait comme un âge d'or les temps qu'il a maudits. C'est une de ces époques dans lesquelles trois choses seulement sont possibles; ou le désespoir de Jérémie, ou l'héroïsme des Machabées, ou enfin, si on est résolu de vivre, les distractions de l'imagination et du génie.

On a répété souvent qu'un homme d'imagination pourrait vivre heureux dans les fers; c'est l'histoire de l'Italie emprisonnée, bâillonnée, dès la fin du quinzième siècle. Cherchez, dans les écrivains, les poëtes de ce temps-là, une allusion à tant de douleurs réelles que les hommes ont cependant dû ressentir, vous n'en trouverez pas. Il y a une sorte de conspiration naturelle entre tous les hommes pour se taire sur les calamités et l'opprobre de leur pays. Si vous laissiez de côté les historiographes de profession, vous ne pourriez vous empêcher de croire que cet art serein s'est développé dans un âge de gloire et de prospérité nationale. Arioste surtout communique à toute une génération d'hommes le sourire de la muse qui habite les sommets enchantés : malgré sa légèreté, je ne puis me résoudre à étendre jusqu'à lui le reproche que j'ai adressé à Boccace. Celui-ci a véritablement amolli et corrompu l'Italie dans un temps où elle pouvait encore choisir entre une liberté orageuse ou un esclavage voluptueux; au lieu qu'au temps d'Arioste il ne restait qu'à mourir avec grâce, comme le gladiateur dans le Cirque. La suprême science du sourire dans l'agonie lui est enseignée par l'auteur du *Roland furieux*.

Plus le présent est triste, plus il retient l'Italie dans le monde de la féerie; il l'arrache aux souvenirs des inva-

sions, aux déprédations des Allemands, des Français, des Espagnols, pour la jeter dans un sentier merveilleux à la poursuite de Bradamante et d'Angélique. Il l'attire, la conduit dans la forêt des songes; puis, quand elle y est entrée, il la fait appeler par des voix de sirènes, jusqu'à ce qu'elle soit si bien égarée, qu'il lui soit impossible de retrouver le chemin saignant du monde réel. Désormais que les vainqueurs s'asseyent lourdement sur le corps de l'Italie, elle ne sent pas le fardeau; son génie est ailleurs; il s'est dérobé sur l'hippogriffe. Quelle clef enchantée lui a ouvert les portes de l'idéal? Ses membres sont asservis, mais son esprit flotte librement de cime en cime. A la place de ses villes investies, de ses fleuves ensanglantés, de ses campagnes ravagées, les sorciers ont bâti pour elle des cités aux murailles d'airain; ils ont fait couler des rivières d'or entre des champs de rose. Le magicien suprême qui, de sa baguette, a su endormir sous l'arbre des fées ce peuple flagellé, est Ludovic Arioste.

Non-seulement il a charmé son peuple dans la captivité, il l'a vengé par l'ironie; puisque railler dans Charlemagne le César féodal et le saint-empire romain, c'est déchirer en riant le traité de servitude qui lie, depuis des siècles, le Midi au Nord. Les descendants des Francs et des Gaulois ont beau fouler au pied la Toscane, et y porter l'orgueil et la poésie des légendes patriciennes; il se trouve un Toscan plébéien qui les fait descendre de ce piédestal tragique, où ils voulaient s'arrêter; il parodie leurs ancêtres, les dépouille au milieu même de leurs triomphes, s'empare de leurs blasons pour s'en faire un jouet, et conserve dans la ruine de son pays assez de force d'esprit, pour s'amuser de son propre vainqueur.

Quoique détournés, ses coups sont si certains, il frappe si bien l'empire de Charles-Quint, celui de François Ier,

qu'il renvoie les vainqueurs nus et dépouillés de l'autre côté des Alpes. Car ils étaient arrivés avec un reste des prestiges de ces traditions chevaleresques, ayant pour cortége les souvenirs agrandis de l'épopée féodale, les Roland, les Ogier, les Renaud, les Charlemagne, les Arthur, sur lesquels ils prétendaient appuyer une partie de leur autorité morale; et tous sont forcés, comme des rois de théâtre, de se moquer eux-mêmes de leur gloire d'emprunt. Le vieux César du moyen âge qui avait nourri d'illusions l'esprit de Dante, de Pétrarque et de leurs contemporains, est reconnu, trop tard, par Arioste qui le détrône et l'abandonne à la risée publique. Enchaînés, asservis pendant le songe du moyen âge, les Italiens se réveillent en riant; c'est l'éclat de rire de Machiavel dans la torture.

L'Église et l'Empire, ainsi désarmés par le ridicule, marquent la fin des révolutions guelfes et gibelines. Tous les leurres qui ont remplacé le droit politique pendant quatre siècles sont mis en poussière; on est forcé de reconnaître enfin que l'Italie n'a poursuivi qu'un revenant; et ce revenant est conspué par tout un peuple. Mais à la place de ces illusions que voit-on surgir dans les esprits? Est-ce enfin l'Italie? Non. Ces leurres sont détruits par Pulci au profit de la maison des Médicis, par Arioste, au profit de la maison d'Este. La victoire de l'intelligence sur des fantômes ne consacre que de nouveaux fantômes; quand, toutes les illusions tombées, il semble que le temps soit venu d'évoquer une nation, le dénoûment d'un rêve séculaire est l'apothéose d'une famille de princes. On dirait qu'avec le rêve est tombée jusqu'à l'ombre même de la patrie. Quand le citoyen n'a plus de faux leurres à poursuivre, il se fait courtisan.

Les poëmes de Boiardo, de Berni, de Pulci, d'Arioste,

ne sont pas seulement une moquerie; s'ils abolissent les traits nationaux dans la légende de la race romane, ils font circuler partout l'âme cosmopolite du seizième siècle. Angélique, Bradamante, ces images d'amour qui fuient à mesure qu'elles se sentent poursuivies, qui se dérobent à perte d'haleine sur leur palefroi à travers monts et vaux, cet essaim de chevaliers qui s'obstinent dans la passion de la beauté insaisissable, sans autre désir que de l'atteindre, sans autre douleur que de la perdre, n'est-ce pas là le génie même de l'Italie? Tout ce monde d'artistes, de philosophes, d'écrivains, peintres, sculpteurs, architectes de la Renaissance, épris du même amour, n'étaient-ils pas autant de chevaliers errants qui, par mille chemins et de merveilles en merveilles, se disputaient le même objet? ne sont-ils pas tous épris d'un même idéal qu'ils se consument à embrasser? ne poursuivent-ils pas dans le marbre, dans l'argile, dans l'airain, et par toutes les voies du visible et de l'invisible, un être parfait, une Angélique, qui toujours se dérobe sur des sommets où les regards humains ne peuvent la suivre? Et si l'impossibilité d'atteindre son objet a exalté l'amour de Roland jusqu'à la folie, n'y a-t-il pas aussi une sorte de délire permanent dans l'esprit de ce grand siècle qui, obsédé, tourmenté d'une seule pensée, oublie toutes les autres et confond crimes, vertus, vérité, mensonges, satisfait et souriant pourvu qu'il atteigne la beauté souveraine? Dans l'ivresse de l'Italie, je reconnais un peuple qui, comme le héros d'Arioste, a bu un philtre d'amour.

Il ne serait pas plus difficile de retrouver à d'autres égards l'inspiration d'une nationalité éperdue dans Angélique, Bradamante, Clorinde, Herminie, qui, sous la cuirasse, cachent le sein palpitant d'une femme. Ces personnages ont été inventés par l'esprit de l'Italie et

lui appartiennent en propre. Ces femmes qui, la tête couverte d'un casque, soulèvent l'épée d'une main débile, ne font-elles pas penser à l'Italie poursuivie sans relâche par d'ardents chevaliers, Charles VIII, Maximilien, Charles-Quint, François I[er], le connétable de Bourbon? Quel magicien la rendra invisible, en la couvrant d'un bouclier de diamant depuis les Alpes jusqu'à la Calabre?

Je n'affirme pas que les imaginations se soient nettement figuré ces rapports, mais ils naissaient de la nature même des choses; et l'âme de l'Italie pénétrait, malgré les écrivains, dans les œuvres italiennes. Ce qui fait l'immortalité d'une œuvre d'art, c'est que chaque jour elle gagne en beauté par la multitude des rapports que la postérité y découvre, et dont les contemporains n'avaient pas la conscience. Le genre humain pourrait dire de chaque œuvre durable ce qu'un troubadour disait de sa dame : *Plus je la regarde, plus je la vois s'embellir.*

Un autre trait du seizième siècle est empreint avec éclat dans la poésie des Italiens. Le même instinct de découvertes qui poussait les navigateurs à chercher de nouvelles terres, poussait les poëtes toscans et lombards à les inventer. Tous ils ont le pressentiment du monde que la science découvrira. Impatients dans l'enceinte de l'univers connu et de la géographie ancienne, ils voient des yeux de l'esprit et décrivent par avance les contrées que les flottes vont chercher; quelque chose du génie de Christophe Colomb fermente dans leurs imaginations. Avant que le vaisseau de Colomb n'ait appareillé, Boiardo, dans son poëme, aborde sur un vaisseau imaginaire des continents enchantés; les îles de Falérine, de Morgane, d'Alcine, d'Armide, surgissent de l'esprit prophétique en même temps que les deux Amériques et les Indes surgissent du fond des mers à la proue des navires. Dante,

en plongeant dans le royaume des morts, avait agrandi le monde invisible. C'est l'univers visible que ses successeurs étendent sans mesure et sans limite. Dans le temps que les Portugais et les Espagnols cinglaient à travers l'Océan, les Italiens, sans quitter l'Italie, assis prosaïquement à leurs foyers, parcouraient en esprit des mondes fantastiques; moins ils agissaient, plus ils rêvaient de merveilles.

De plus, ils exprimaient dans leurs épopées romanesques l'un des plus grands instincts du monde moderne. Ce même effort délirant qui éclate en toutes choses chez les hommes de la Renaissance, pour unir des civilisations opposées, réconcilier les cultes, marier l'âme de l'Occident et l'âme de l'Orient, le christianisme et la religion de la nature, devient le sujet même du *Roland furieux*. Roland, le héros de l'Occident, poursuit d'un amour effréné Angélique, la reine de l'Orient; le chrétien s'éprend d'idolâtrie pour la païenne. Mais c'est en vain : le temps de la réconciliation et des épousailles n'est pas encore venu. La raison du héros se brise dans la convoitise d'un hymen impossible.

Un des attraits les plus vifs du poëme d'Arioste est de rappeler ainsi la vie réelle par les efforts mêmes qu'il fait pour s'y dérober. Chez le Dante, dans les abîmes du monde invisible, vous touchiez perpétuellement le monde connu; dans le *Roland furieux*, tout sur la terre est fantastique, fleuves et montagnes. Comme si l'Italie avait disparu de l'univers, le sol manque au poëte; il reste suspendu hors de toute réalité sur l'hippogriffe. Au début de chaque chant, il entrevoit de loin, perdu dans l'espace vide, un coin de la terre asservie; aussitôt, pour échapper à ce spectacle, il s'élance sur les ailes du dragon à travers un infini radieux : sorcellerie, nécromancie, incan-

tation, il n'est pas un moyen qui ne soit pratiqué pour dépayser les esprits et déconcerter les souvenirs.

La vraie merveille est que vous retrouvez le génie du seizième siècle dans l'artifice même employé pour le fuir; car ce genre d'invention répond à un sentiment très-réel et à un fond de croyances unanimes, puisque les découvertes récentes, l'imprimerie, la poudre à canon, la boussole, l'Amérique, les Indes sortant des eaux, inspiraient alors à l'homme une idée prodigieuse de sa puissance sur la nature. Où s'arrêterait la limite de cette autorité, par laquelle il arrachait chaque jour à la terre un secret nouveau? Personne ne pouvait le dire. Il commandait, elle obéissait en esclave. Cette foi dans l'omnipotence de la science créait par elle-même une mythologie nouvelle, qui avait ses croyants tout ensemble dans les laboratoires des savants et dans les ateliers du petit peuple industriel. Au milieu de ces découvertes, le seizième siècle apparaît en réalité comme un enchanteur qui commande à la nature, en lisant les pages ensorcelées de Maugis.

A mesure que j'avance, j'entrevois plus clairement combien l'impossibilité d'accepter ses souffrances, de regarder ses plaies, coûte cher à l'Italie, puisqu'en détournant ailleurs son esprit, elle devient incapable de tirer aucun enseignement de ses douleurs. A ce moment, elle se dérobe à elle-même et se fuit par toutes les voies, avec Arioste par l'incantation et la sorcellerie, avec Marsile Ficin par le platonisme, avec Sannazar dans une Arcadie romanesque, avec les sculpteurs et les peintres dans les légendes cosmopolites de l'Église. Flagellée et crucifiée, mais suspendue à la Chimère, elle commence à ne plus rien sentir des blessures réelles.

Au milieu de ces magnifiques poëtes, je découvre un pauvre aveugle que le duc de Mantoue oblige de com-

poser, pour l'amusement de la cour, un poëme de chevalerie. Au commencement de chaque chant, il débute par le désespoir, après quoi il essaye de sourire comme les autres. « Souvent, dit-il, je ne sais si je suis mort ou vivant. » Il demande grâce à son souverain, il voudrait se taire et pleurer; mais le prince inexorable exige que le divertissement se prolonge, et le misérable aveugle, plein du deuil national, travaille de nouveau à sourire.

Boiardo, plus robuste, conserve son sang-froid durant tout un volume; au dernier mot pourtant le cœur se brise, il ne peut continuer.

« Je vois l'Arno et le Tibre rouler du sang humain.
« S'il arrive par grâce que je vive assez pour voir en paix
« l'Italie qui, maintenant accablée par les nations étran-
« gères, a changé son rire en larmes, et cherche un
« prompt remède à ses douleurs, je chanterai sur une
« lyre plus sonore. »

La paix n'arrive pas; au contraire, les calamités redoublent et menacent de devenir mortelles. Sans attendre inutilement de meilleurs jours, Arioste scelle de nouveau sur ses lèvres ce sourire héroïque qui vient de se glacer sur celles de Boiardo. Les quarante-six chants de son immense poëme se déroulent sans laisser éclater une seule plainte émue. Durant quinze ans, les étrangers en armes entrent par toutes les portes; mais le poëme, sans s'interrompre, se poursuit toujours plus serein. Rome, Florence, tombent devant les nouveaux barbares; la même voix ne cesse de dominer le pillage et le meurtre. La mort même de l'Italie ne put l'arrêter; le chant continua dans un sépulcre.

## CHAPITRE XI.

### LA BOURGEOISIE ET LE PEUPLE.

Pourquoi le règne de la bourgeoisie a duré en Italie. Organisation politique du travail. Guerres sociales entre le *peuple gras* et le *peuple maigre*. Impossibilité d'associer les classes. Une terreur de trois siècles. Comparaison de la bourgeoisie italienne au moyen âge et de la bourgeoisie au dix-neuvième siècle.

Dans le temps que l'Italie s'élevait à la liberté par la démocratie, l'Angleterre y parvenait par l'aristocratie, et ces deux peuples fondaient le droit politique sur deux principes essentiellement différents. Les barons anglais, qui s'émancipaient après avoir conquis le sol, se reconnurent entre eux à la marque de la propriété. Ceux auxquels les terres avaient été arrachées finirent par voir des maîtres légitimes dans ceux qui les possédaient. L'âme se ravalant par degrés sous une conquête prolongée, la créature humaine cessa de se compter pour quelque chose dans la cité. Une lande, un rocher, un manoir, obtinrent le droit que l'homme avait perdu; il se trouva dominé, destitué par la glèbe, et la propriété devint le signe distinctif de la vie politique. Cette idée passant de la féodalité dans le droit constitutionnel moderne, il fallut posséder un coin de terre pour être quelque chose; et de nos jours, les peuples qui se disent les plus libres portent encore au front ce stigmate du servage.

La grandeur de l'Italie dès qu'elle s'appartint, après sa première révolution, c'est que l'homme ne descendit jamais à tant d'humilité et de misère morale que de prendre pour sa règle, sa loi, son prince, sa charte, son auto-

rité, sa conscience infaillible, le ver de terre qui se cache dans la glèbe. Et quand cette contrée n'eût rien fait autre chose, une si éclatante désobéissance à un joug que les meilleurs convoitent ou acceptent aujourd'hui sans sourciller, rachèterait de plus grands vices que les siens. Je répète que l'homme en Italie, malgré toutes ses chutes, conserva cette fierté individuelle de ne vouloir pas être mesuré ni primé par la propriété et par la terre.

Dès le douzième siècle, la noblesse ayant été renversée, son principe de société tombe avec elle. La loi ne demanda pas à l'Italien ce qu'il possédait, mais ce qu'il faisait. Tel se trouva occuper encore de vastes domaines, qui ne fut plus rien dans le monde; c'est le travail qui fit le citoyen, non plus la propriété morte. Quiconque n'était pas inscrit sur le livre public, dans un des métiers reconnus, était un membre inutile ou nuisible, et comme tel retranché du corps de l'État, ou plutôt il était censé n'en avoir jamais fait partie. Le noble qui voulait rester citoyen dut prendre ou afficher un métier, et l'aristocratie terrienne passa sous le joug de l'industrie. Cette révolution établit ainsi dès le douzième siècle la société italienne sur un principe que l'Europe est loin d'avoir atteint au dix-neuvième. L'antiquité avait tenu le travail à déshonneur; l'Italie le réhabilite jusqu'à en faire le principe du droit social. Chaque cité devient une ébauche d'organisation politique de l'industrie, et le gouvernement n'y est que la représentation des métiers et des arts. La hiérarchie des métiers, en Italie, remonte à la plus haute antiquité; ce qui est nouveau, c'est de faire de cette hiérarchie le fondement de la vie politique et sociale. La lutte cesse de s'établir sur le terrain de l'esclave ou du serf, entre les priviléges de la naissance. Le respect de la pensée, de la science, du *dottorato*, est au fond des discus-

sions de l'Italie dès qu'elle commence à renaître; car la hiérarchie qui s'établit entre les professions se fonde en partie sur le plus ou moins d'intelligence qu'elles supposent. Les grandes professions sont partout celles des notaires, des juges, des médecins, des docteurs, des banquiers; plus elles sont matérielles, plus elles sont tenues éloignées de cette nouvelle aristocratie.

Chaque métier est, au reste, en quelque sorte un État dans l'État, puisqu'il a son tribun, son juge, sa bannière, sa voix dans le gouvernement et dans l'élection des magistrats de la république. A la moindre émotion, les ouvriers de la même profession descendent sur la place publique et se rangent sous leurs drapeaux au bruit de la cloche, au cri de *vive le peuple et les métiers!* Tous ensemble forment un grand conseil qui en choisit un petit, sorte de comité exécutif, où les affaires sont traitées en secret, et qui de ce mystère même tire son nom de *Credentia*. Les *grands métiers* combattent les armes à la main pour diminuer la part des petits dans les affaires; ils les relèguent autant qu'ils le peuvent en dehors du droit politique, ou, comme on dit, de notre temps, en dehors du *pays légal*. Malgré cela, tant qu'une commune subsiste, le principe que le travail est le fondement de la vie sociale domine sans contestations.

J'entre ici dans la partie la plus difficile et la plus neuve de mon sujet : il s'agit de marquer la part des différentes classes dans la constitution de la société italienne. Les hommes de nos jours croient volontiers que la guerre de la bourgeoisie et du peuple est une question qui vient seulement de poindre. Je vais montrer que cette question a été posée par les révolutions italiennes, il y a quatre siècles, avec une précision qu'il est impossible de dépasser.

La société romaine s'était débattue entre l'aristocratie et la démocratie, et tout avait été simple dans ce grand conflit. La cité italienne se complique d'une manière imprévue, dans les temps chrétiens, puisque la lutte s'établit entre l'aristocratie, la bourgeoisie et le peuple. Trois personnes vivantes, au lieu de deux, se disputent l'État. De cette trinité sociale, qui semble être le reflet du dogme religieux, naissent des combinaisons inconnues à l'antiquité; soit que ces conditions diverses agissent chacune isolément, soit qu'elles se liguent entre elles, il arrive qu'elles produisent une variété de factions, de partis, qui déconcertent l'esprit accoutumé à la simplicité de la cité antique. La lyre sociale s'est enrichie d'une corde; il faut une oreille attentive pour saisir l'harmonie de ce monde nouveau.

Que devient la noblesse italienne, quand la féodalité est renversée par les révolutions des communes? Tant que la foi dans leur principe les soutient, c'est-à-dire, aussi longtemps que dure chez eux, dans sa première vigueur, l'espérance de la Restauration impériale, les nobles restent unis entre eux; ils tentent de rentrer violemment en possession de la société. Mais, dans les longs intervalles que les empereurs mettent à reparaître, cette aristocratie isolée, sans tête, sans chef se sent ébranlée et comme abandonnée. Elle s'aperçoit que son fondement s'écroule avec la foi dans la résurrection chevaleresque du saint-empire. Dans la mêlée des villes, les bourgeois à pied, derrière les barricades et les chaînes dont ils fermaient les rues, avaient un avantage certain sur la cavalerie des comtes. Ceux-ci, vaincus cent fois, exilés, ruinés[1], obligés de cultiver de

[1] Erano si annullati ch'erano al pari d'altri meno possenti gentili uomini... (G. Villani.)

leurs mains la terre dont ils ont été dépossédés, finissent par se désespérer[1]; ils se divisent. Les uns vont s'engager au service de petits seigneurs ou tyrans, qui leur donnent un abri et du pain. Les autres oubliant de plus en plus leur passé, honteux de leur misère présente, imaginent, pour rentrer dans la société active, une chose qui n'était venue encore à l'esprit d'aucune aristocratie : ce fut de déchirer eux-mêmes leurs titres, de changer leurs noms, de supplier les communes de les accepter pour plébéiens.

Dans le reste de l'Europe, la noblesse avait toujours son refuge vers le roi. En Italie, où elle se trouva suspendue sans base, on la vit, s'avouant vaincue, s'agenouiller devant les révolutions et mendier la roture. L'aristocratie italienne eut ainsi sa nuit du 4 août, qui dura plusieurs siècles, avec cette différence que l'obsession de la nécessité et non l'enthousiasme de la liberté, lui fit brûler ses titres. C'était une immense faveur[2] pour elle que d'obtenir légalement sa propre dégradation. Les communes se montrèrent d'abord très-avares de ce bienfait, soit rancune du passé, soit reste de jalousie, soit plutôt qu'elles craignissent d'ouvrir une voie détournée à l'ennemi pour ressaisir ce qu'il avait perdu. Quand elles firent tant que d'accorder ce bienfait, elles y joignirent cette singulière clause[3] : que si un noble admis au rang des plébéiens se rendait coupable d'un meurtre dans l'espace de dix ans, il serait condamné à être retranché du peuple, et rejeté à perpétuité parmi *les grands*. De sorte que par un renver-

[1] Divenuti lavoratori di terra. (G. Villani.)
[2] I detti grandi e nobili recati a beneficio d'essere popolani. (*Ibid.*)
[3] E se alcuno de' detti (grandi e nobili) facesse micidio, o tagliasse membro... dee a perpetuo essere rimesso trà grandi. (*Ibid.*, lib. XXII, c. XXII.)

sement de tout ce qui s'était vu auparavant, le plus dur châtiment de l'homicide chez ces hommes implacables, était d'être marqué de noblesse; ils considéraient la vieille aristocratie comme un état de mort politique et social. Vous inscrire sur son livre, c'était vous ensevelir vivant.

Tel comte de Modène, de Bologne, de Gênes, qui n'avait plus que le rocher de son manoir, se fait inscrire sur le livre des charpentiers, ou des pelletiers, ou dans le corps plus nombreux de *la laine*. Par cette ostentation de plébéianisme, les nobles dépossédés réussissent plus d'une fois à dominer leurs dominateurs [1]. Cette histoire est pleine d'aristocrates qui s'étant faits ouvriers finissent par gagner à cet échange la principauté [2]. Chacun d'eux était libre de choisir d'abord le métier auquel il voulait s'attacher. Mais le choix une fois décidé, il n'était plus libre d'en changer; il restait lié aux passions héréditaires de la classe et de la profession qu'il avait adoptées. Dès qu'elle désespère d'agir en son propre nom, la noblesse ralliée aux républiques, se partage ainsi entre les grands et les petits métiers. Voilà la raison pourquoi l'histoire italienne n'est souvent que celle des discordes de deux grandes familles dont chacune représente une condition. Sous ces vengeances domestiques s'agite uue guerre de classes.

Quand la résistance de la noblesse est détruite, on est disposé à croire que la société italienne se pacifie et touche à l'unité. Mais c'est à ce moment, au contraire, que se lisent dans les chroniques, ces mots extraordinaires qui résument de longues époques, et replongent l'esprit dans les cercles de l'enfer social du moyen âge :

[1] *Antiq. italic.*, Muratori, t. IV, p. 668.

[2] L'excellent Muratori, en reproduisant les chartes du treizième siècle, efface les noms de ces nobles devenus ouvriers. Il avoue qu'il craindrait en faisant autrement d'offenser ou de déshonorer leurs descendants.

« En ce temps-là, il y eut une bataille entre le *peuple* « *gras* et le *peuple maigre*[1]. » Cette bataille sans nom, sans horizon connu, éclate partout; j'en entends le bruit aussi longtemps que dure la civilisation italienne. Les deux armées en présence renaissent d'elles-mêmes, sans pouvoir s'épuiser pendant plusieurs siècles. Quand le combat cesse en Lombardie, il éclate en Toscane; les historiens expliquent clairement[2] quel est ce *peuple gras;* il s'agit de la grosse bourgeoisie, des *popolani grassi*, qui parviennent à former non une condition transitoire, mais une classe distincte, laquelle a sa tradition, sa règle, ses maximes de gouvernement. Quelle est de l'autre côté, cette pâle armée d'hommes *maigres*, sinon le petit peuple? Entre les deux combattants, point de paix ni de trêve, dès qu'ils se sont aperçus.

A peine la bourgeoisie, grâce au concours du peuple, a-t-elle vaincu la vieille aristocratie, qu'elle se déchaîne contre le peuple avec un éclat, un acharnement, une puissance de haine que rien ne lasse. L'infatuation de la classe parvenue, la dureté, l'orgueil des docteurs, des lettrés, du clergé, la répugnance invincible qu'éprouvent les classes nouvellement enrichies pour le peuple (*l'universale*), éclatent dès le premier moment, dans les chroniques, en paroles injurieuses : « Qu'importent l'opinion « et les aboiements[3] de cette foule? que peut-il y avoir de « commun entre elle et la justice? Il ferait beau voir « qu'avec tant d'ignorance elle se comptât pour quelque « chose? que les petits marchands vendent et achètent

[1] 1257. Fuit prælium inter populum macrum et grassum.

[2] Parte popolare, parte plebea. — Divisione tra i popolani nobili e i minori artefici. (Machiavel, *Ist. Fiorentin.*)

[3] Nempè vesana est vulgi latrantis opinio... Fabri incudes feriant. Non se gravibus, optimisque viris stolidi inserant. (Ferretus Vicentinus, lib. III, *Hist.*)

« leur sordide butin! que les forgerons frappent l'en-
« clume! Que des hommes adonnés à des métiers illibé-
« raux cherchent un misérable gain! Nul ne les empêche
« de s'occuper des travaux pour lesquels ils sont faits.
« Mais la folie serait de prendre conseil de gens qui n'ont
« fait aucune étude[1]? Quand il s'agit de sagesse et de pru-
« dence, qu'ils ne se mêlent pas aux hommes sérieux!
« qu'ils ne discutent pas ce qu'ils seraient incapables de
« comprendre. Mais qu'ils veuillent bien permettre aux
« classes élevées de traiter de la paix et de la guerre et de
« la direction du gouvernement. »

Tel est le langage invariable de la bourgeoisie italienne à toutes les époques de l'histoire; depuis Malespina jusqu'à Guichardin, l'infatuation de la science et de la richesse aboutit au mépris le plus sincère des instincts des masses. Le républicain Varchi va si loin, qu'il ne tolère pas même que le peuple pense à la chose publique. Le seul Machiavel a l'esprit assez grand pour résister à ces traditions de dédain.

De telles paroles, c'était la guerre éternelle entre les classes. Sitôt que la noblesse a pénétré dans la cité, la grosse bourgeoisie s'unit à elle par des mariages; d'où se forme le caractère unique des *popolani grassi;* mélange de traditions féodales, d'enthousiasme pour la science et d'instincts mercantiles. Cette bourgeoisie arme chevaliers[2] ses magistrats; elle a le goût des aventures comme l'ancienne noblesse; mais elle fait accomplir ses exploits par d'autres. Elle conquiert des territoires, sans paraître de sa personne; c'est surtout du fond de ses comptoirs qu'elle

[1] Qualiter enim sciret consulere popularis, qui numquam studuit circà consilia?... Vacent ergo et intendant officiis aut ministeriis quibus sunt apti. (Frater Jacobus Genuensis, *De moribus hominum*, lib. II, c. I.)

[2] Dottore e cavaliere. (Murat., *Antiq. ital.*, t. IV.)

livre ses batailles, excepté lorsque ce cri formidable : *Mort au peuple gras* (*muoia il popolo grasso!*) l'oblige de prévenir ou de suivre sur la place publique son irréconciliable ennemi.

Le fond de l'histoire sociale de l'Italie, ce sont des plébéiens qui, à peine sortis du peuple, réagissent avec fureur contre lui. Cela se montre partout, mais nulle part plus clairement qu'à Florence, qui présente une sorte d'idéal de la constitution démocratique de l'Italie.

Dès 1342, la grosse bourgeoisie se ligue avec la noblesse[1] pour donner la tyrannie à un *condottiere*, le duc d'Athènes, à la seule condition qu'il *annulerait totalement le peuple*[2]. Le tyran, une fois établi, se retourne contre tous; après sa chute, les grands métiers sont obligés de partager le pouvoir avec les petits. Mais cet équilibre est aussitôt détruit. Poussé au désespoir, le peuple prend l'occasion d'une question de salaire, et renverse le règne de l'oligarchie bourgeoise. Cette révolution donne, pour trois ans, le gouvernement aux classes inférieures. On peut désirer savoir ce que demandaient les radicaux[3] du quatorzième siècle. L'habileté de la bourgeoisie, semblable en cela à celle de Servius Tullius, avait consisté à former une seule centurie, ou plutôt un seul corps de plusieurs petits métiers et de presque tous les prolétaires; par où l'on avait réussi à ne donner qu'une voix au plus grand nombre, c'est-à-dire, à l'exclure légalement de toute participation aux affaires publiques. Les petites professions, cardeurs, teinturiers, tailleurs, etc., et tout le petit peuple demandèrent et obtinrent par la révolu-

[1] E per suduzione di certi grandi di Firenze... e di certi grandi popolani, per esseri signori. (G. Villani, lib. XII, c. I.)

[2] Ch' al tutto il Duca annullasse il popolo. (*Ibid.*, lib. XII, c. VIII.)

[3] Caso de' Ciompi. (Murat., *Rer. ital.*, t. XVIII.)

tion, que trois nouveaux corps de métiers fussent institués, que deux magistrats sur douze fussent pris dans leur sein, que nul, pendant deux ans, ne fût poursuivi pour une dette moindre de cinquante ducats.

Cette victoire passagère fut durement payée; le quatorzième et le quinzième siècle ne sont rien qu'une longue et violente réaction de la bourgeoisie pour se venger de ses humiliations. Elle inaugure un système de terreur contre les petits métiers. Un tribunal de quarante-six est formé contre les suspects; le peuple qui avait la moitié des emplois, est d'abord réduit au tiers, bientôt au quart, et à la fin dépouillé presque entièrement. Les proscriptions et les échafauds se succèdent; le nombre d'ouvriers qui, dans cet intervalle, est chassé ou mis à mort, commence l'appauvrissement de la population florentine. De 1381 à 1400, le petit peuple disparaît, en quelque manière; et cependant le temps vient où la bourgeoisie, de plus en plus ombrageuse et poussée par son système au delà de ce qu'elle avait prévu, est obligée tous les cinq ans de renouveler la terreur[1] par une crise de violence. Tout ce qui marquait, dans les classes inférieures, quelque trempe de caractère, est retranché de l'État; et ainsi commence l'avilissement de la démocratie, qui se frappait elle-même par la base. Le petit peuple proscrit en masse, ne trouvait aucun des abris qui s'étaient ouverts à la noblesse; il était dans l'exil incomparablement plus malheureux qu'elle. Les communes jalouses lui refusaient le droit de cité. Après quelques tentatives violentes, ces hommes languissaient et s'éteignaient sans que les chroniques puissent même les suivre.

[1] Chiamavano ripigliare lo stato mettere quel terrore e quella paura ne gli uomini. (Machiavel, *Ist. Fiorent.*)

Quel historien me dira ce que devint le héros de la révolution plébéienne, le cardeur de laine Michel Lando, qui, pendant la domination des prolétaires, sauva Florence de leurs rancunes? Il fut proscrit le premier par la bourgeoisie qu'il avait sauvée.

Malgré cette extirpation systématique du peuple par la bourgeoisie, celle-ci ne put jamais avoir l'esprit tranquille; dans cette inquiétude, le cœur lui manqua, au point de proposer sa propre abdication, en rendant à la noblesse les honneurs et l'autorité; les Médicis épargnèrent cet opprobre à la bourgeoisie, en lui enseignant une science que le moyen âge, avec ses passions effrénées, ne pouvait connaître.

Ce qui n'était jamais entré dans l'esprit du moyen âge, caresser le peuple pour le dompter, Sylvestre et Côme de Médicis l'enseignèrent et le pratiquèrent les premiers. Cherchez quel fut le fondement de leur autorité; vous verrez qu'ils régnèrent parce qu'ils apprirent aux *popolani grassi* ce secret nouveau, qu'il fallait endormir le peuple par des apparences, *addormentargli*[1], non le désespérer, s'en servir, non l'anéantir. Dès que cette idée paraît dans le gouvernement avec Côme, la démocratie est irrévocablement perdue. Plus la liberté diminuait, plus la haute bourgeoisie se couvrait de ce nom. Les magistrats, qui jusqu'alors s'appelaient les prieurs des métiers, s'appellent les prieurs de la liberté. Peu à peu ce fut un art d'envelopper une tyrannie bourgeoise[2], sous les formes des anciennes franchises. Comment atteindre le tyran derrière cette barrière? Personne n'y songea. Dans ce système, l'oligarchie des riches en vint au point que son chef, Pierre

[1] Machiavel, *Istorie Fiorentine*.
[2] La patria... in preda di pochi e alla lor superbia e avarizia sottoposta. (Machiavel, *Ist. Fiorent.*)

de Médicis, en fut lui-même effrayé et voulut réagir contre elle.

Ce qui, à Florence, s'accomplit par la ruse, se consomme ailleurs par la violence. Jamais on ne put, en Italie, établir un équilibre quelconque entre les classes. L'intolérance qui était dans le fond des croyances religieuses éclatait dans la vie politique; ni la bourgeoisie ne fait une concession au peuple, ni le peuple à la bourgeoisie. Dans Rome antique, les patriciens et les plébéiens, étaient contenus les uns par les autres dans le sentiment de la patrie. Dans l'Italie moderne, tout différend d'opinions, de conditions est un combat à outrance. La guerre était si bien et si nécessairement la loi de ces sociétés, que lorsqu'elle finissait, l'État lui-même semblait finir avec elle. Quand on essaya de rapprocher les deux partis, on ne le put jamais que par la démission ou violente ou volontaire de l'un et de l'autre, entre les mains d'un maître absolu; ce qui fait que l'on passait, en un moment, des orages de la liberté au silence de la servitude. Le tempérament du génie italien le poussait à l'extrême; il fut impossible de laisser subsister dans la même enceinte, les factions ou même les classes en face l'une de l'autre. En vain les Guelfes marient leurs fils aux filles des Gibelins; ces épousailles n'enfantent que de plus implacables haines; en vain les partis haletants se jurent sur la croix de se réconcilier; la réconciliation ne s'accomplit que par la mort de l'État.

Les principautés absolues qui s'établissent partout, marquent un fond de désespoir dans la société italienne. La bourgeoisie et le peuple, las de se déchirer, après avoir cherché avec fureur la liberté, y renonçaient froidement, comme à un bien inaccessible sur cette terre. On se résignait à une apparence d'ordre que l'on appelait paix.

Les historiens italiens ont un mot[1] qui exprime avec une énergie naïve cette impossibilité de l'association des classes; ils parlent du *vieux peuple* et du *peuple nouveau*, comme si, en effet, suivant la différence des temps, il s'agissait, dans les mêmes villes, de nations toutes différentes et ennemies, qui ne travaillent qu'à se détruire. La bourgeoisie commence par retrancher de l'État la noblesse; après quoi, elle retranche de l'État, le peuple; et chacune de ses amputations lui paraît le salut et la paix. Quand les étrangers s'en aperçurent, il ne restait plus que le tronc d'une nation.

La défiance des citoyens les uns envers les autres, et leur impatience étaient telles qu'un an de durée dans les magistratures leur parut une perpétuité désespérante; on les réduisit à deux mois et même à quinze jours.

Si le sentiment de la fraternité resta inconnu dans ces révolutions, celui d'égalité le fut davantage encore. Comme aujourd'hui un paysan ne se croit affranchi de la glèbe que s'il possède un coin de terre, de même ces républicains nouvellement enrichis, ne se croyaient libres de la féodalité, que s'ils pouvaient dominer et tyranniser une autre commune. Chacun mesurait sa liberté sur la dépendance d'autrui; les prolétaires eux-mêmes voulaient avoir leurs vassaux. Les ouvriers de Sienne entrent en fureur à la nouvelle que les ouvriers de Massa prétendent s'affranchir de leur seigneurie féodale. Les luttes de ces républiques rappellent, sur de grandes proportions, celles des *compagnons* qui, de nos jours encore, disputent de la dignité des métiers.

A mesure que les classes se séparent, que l'abîme devient infranchissable entre elles, je m'aperçois que les

[1] Il secondo popolo che regge al presente. An 1334. (G. Villani.

traditions, les principes et la sève même de la société italienne disparaissent par degrés. Il arriva à la bourgeoisie, qu'en détruisant la noblesse, elle détruisit le principe de l'ancien héroïsme, et qu'en redoutant le peuple et le désarmant, elle empêcha un nouvel héroïsme de se former; d'où il s'ensuivit que la guerre ne put plus être faite que par des étrangers. Comme un arbre qui se séparerait de ses racines, la classe des *popolani grassi*, violemment séparée des masses, perd peu à peu les instincts de nationalité et de patrie qui lui avaient donné le pouvoir. Toutes les classes, déconcertées par leur désunion, montrèrent au reste, le même esprit d'apostasie. Les Guelfes se font Gibelins et réciproquement, dans un intérêt bourgeois ou prolétaire.

Ce qui mit ces apostasies dans tout leur jour, ce fut l'arrivée de l'empereur Charles IV, en 1352. Cet empereur, doutant lui-même de son droit, désarmé, presque seul, s'avançait plutôt en simple voyageur [1] qu'en souverain. L'aigle d'Allemagne tremblait devant la vipère de Milan [2]. Les jalousies des classes firent bientôt pour ce fantôme ce que des croyances réelles avaient fait pour ses aïeux dans les siècles précédents. Le petit peuple antiimpérialiste de Sienne renverse chez lui l'oligarchie des riches aux cris de *Vive l'empereur!* D'un autre côté, la bourgeoisie de Florence, qui jusque-là avait représenté la lutte de l'Italie contre l'empereur, se précipite au-devant de l'empereur jusqu'au fond de l'Allemagne. Comme si ces hommes avaient perdu toute tradition, ils payent l'amende dont Henri VII avait frappé vainement leurs ancêtres, et surtout, chose inouïe, ils livrent sans combat la souveraineté de l'État. Quand il fallut lire cet

[1] Como privo huomo. (M. Villani.)
[2] M. Villani.

acte d'hommage lige de la noble Florence, les larmes interrompirent le notaire; et si l'on veut voir à quel point l'instinct national était déjà perverti, je dirai que l'historien Villani ne voit rien dans ces larmes, qu'une flatterie envers la plèbe, et dans le silence de la ville, que la tristesse mortelle d'être obligé de payer une somme d'argent. Il me semble pourtant que ces larmes avaient un sens, et que c'était quelque chose dans la vie de l'Italie que cet abandon de la souveraineté guelfe, pour laquelle avaient combattu les ancêtres depuis deux siècles.

La souveraineté de droit, livrée en 1355 à Charles IV, ne peut manquer de produire tôt ou tard la servitude réelle; désormais les villes qui sont le cœur de l'Italie, s'abandonnent elles-mêmes. De Charles IV à Charles-Quint, il n'y a plus que l'intervalle des jours. Mais, du reste, plus de rempart moral, plus un seul coin de terre en Italie qui ait sauvé le droit. Les magistrats de Toscane consentent à s'appeler désormais les *vicaires* de l'empire. N'est-ce pas le premier pas vers le gouvernement des archiducs et des vice-rois de l'Autriche? La tristesse funèbre de Florence, dans cette nuit de 1355, enfermait tous ces pressentiments.

Ce que l'on a vu en France dans la Convention pendant quelques mois s'est produit en Italie pendant des siècles sans intervalles : une société qui vit de terreur; aucun effort que l'exil ou la mort, pour se convertir, se ramener les uns les autres; la conviction profondément enracinée par le catholicisme, que l'homme est mauvais, qu'il faut le livrer au jugement de Dieu; une misanthropie naïve et implacable; dans chaque État, la moitié du peuple proscrivant l'autre, les partis se tuant froidement[1],

[1] E uccideva l'uno l'altro nella città e di fuori, come s'uccidono le bestie al macello. (Matteo Villani.)

*comme on tue les animaux à la boucherie*, et à la fin la terreur usant la terreur. Le tyran dans son fort avait peur du peuple; le peuple dans la ville avait peur du tyran. On arriva ainsi à cet état de faiblesse mutuelle qu'avec cent cinquante hommes résolus il était aisé de s'emparer de la souveraineté d'une république. Dans la rage inexprimable de ces classes déchaînées l'une contre l'autre, toute arme était bonne; les arts mêmes servirent plus d'une fois de supplice. Si le criminel échappait à la colère publique, on le peignait à fresque dans la torture, sur les murs de sa prison, éternisant ainsi l'échafaud. C'est ce qui arriva au duc d'Athènes. Au reste, ces peuples se montrèrent indifférents au sang versé plutôt encore que cruels; souvent leur haine se contenta de proscrire.

Après que les passions sont mortes, l'habitude de la terreur dure encore, comme une machine montée qui continue son mouvement sans que l'homme s'en mêle. Quand il ne resta plus rien des anciennes colères, on imagina de payer des hommes pour qu'ils figurassent au moins les haines, les passions que les âmes épuisées ne pouvaient plus produire. Mais ces passions mercenaires s'allanguissaient dès le premier jour; l'Italie du moyen âge, incapable de s'élever à l'idée de fraternité, disparaît dès que la haine s'éteint.

Au milieu de ces révolutions continues, la bourgeoisie de Florence crée, en 1345, le crédit public; elle établit un grand-livre de rentes sur l'État. La religion du commerce protégea la dette publique contre toutes les passions. Ce grand-livre fut la seule chose que respectèrent les partis; il donne le secret des longues guerres que soutint au dehors la bourgeoisie et qui affermirent son règne au dedans. L'héroïsme du commerçant lui resta quand elle eut perdu tous les autres.

Si quelque chose reste obscur dans ces révolutions sociales, j'ajouterai que ces ténèbres s'éclairent inopinément par la tentative de la bourgeoisie au dix-neuvième siècle. Tout le monde voit la révolution française aboutir, de nos jours, au règne de nouveaux *popolani grassi*, dont la ressemblance avec les anciens est frappante : même génie du parvenu, même infatuation, même mépris des sentiments populaires (*de l'universale*), même abandon aveugle de tout instinct de patrie. La grosse bourgeoisie, entraînée par ses chefs, émigre aujourd'hui sur le terrain des traités de 1815 et de la Sainte-Alliance, comme la grosse bourgeoisie toscane du quatorzième siècle émigra sous le drapeau de l'ennemi gibelin. Mais deux choses assurèrent pour longtemps, en Italie, le règne de l'oligarchie des riches. Premièrement, en s'unissant par des mariages à la noblesse de race, ils lui empruntèrent véritablement une partie de son sang et de son génie. En second lieu, ils eurent pour eux la religion à laquelle ils croyaient, un enthousiasme désintéressé, celui du beau dans les arts, les sciences, la civilisation, en un mot, un idéal éternel qui leur prêta quelque chose de sa durée. Il me semble que les *popolani grassi* de notre temps, en ne s'appuyant sur aucun autre fond que l'argent, entreprennent une chose non-seulement nouvelle dans le monde, mais téméraire; car d'abandonner à ses adversaires, Dieu, la patrie, l'humanité, l'héroïsme, la beauté, la science, l'art, c'est, en vérité, se dépouiller outre mesure, et faire la part trop belle à la fortune impatiente du *peuple maigre*[1].

[1] C'est sur ces derniers mots que j'ai été interrompu, dans l'impression de cet ouvrage, par la révolution du 24 février.

## CHAPITRE XII.

### LE PRINCIPE DES RÉPUBLIQUES ITALIENNES.

La terreur.

Quand je vois les historiens modernes[1] parler du libéralisme des républiques italiennes, je crains qu'ils n'aient été dupes des temps dans lesquels ils ont vécu. Ils interprètent le moyen âge italien avec les principes des chartes anglaises, deux systèmes non-seulement très-différents, mais absolument contradictoires.

C'est une félicité pour l'historien que les choses qui se passent sous nos yeux depuis quelques années soient arrivées; elles lui expliquent un passé de cinq siècles. Si de nos jours, par une grâce particulière, il n'eût vu les partis changer de drapeaux et le libéralisme bourgeois épouser la servitude nobiliaire; comment eût-il compris jamais que le parti guelfe qui était au treizième siècle le parti de la démocratie, soit devenu au quatorzième le parti de l'aristocratie, et que les anciens défenseurs du peuple se soient acharnés contre le peuple sitôt qu'il a commencé à vouloir être quelque chose?

On a remarqué que les révolutions italiennes ont été moins sanglantes que les révolutions de Marius et de Sylla. Si vous y faites attention, vous verrez qu'elles exténuèrent les populations au delà de ce qu'avaient fait les violences des gouvernements antiques. Dans le fait, leur procédé fut tout différent. Ces grosses bourgeoisies indus-

[1] M. de Sismondi, etc.

trielles s'étaient de bonne heure aperçu d'une chose que les anciens ne paraissent pas avoir suffisamment connue. C'est le parti qu'elles pouvaient tirer de la misère exercée comme moyen politique; elles sentirent qu'elles pouvaient anéantir leurs adversaires autrement que par l'échafaud; car l'échafaud tue des individus, la misère tue des classes.

Il y avait dans l'emploi calculé de la misère, ce premier et incontestable avantage que la famille entière, non-seulement le chef, était frappée du même coup. Le supplice d'Ugolin était appliqué à des multitudes; elles disparaissaient, murées dans la tour de la faim.

Voilà pourquoi ces sociétés mirent souvent sur la même échelle de pénalité la misère et la peine capitale. Dans plusieurs cas, elles offrent le choix à leurs adversaires : ou la ruine, ou la tête[1].

Un autre avantage que ces petites oligarchies trouvaient à tuer par la misère plutôt que par le fer, c'est que l'échafaud est trop retentissant, qu'il n'est pas sans danger pour celui qui l'emploie; que le sang versé crie vengeance, que le supplice provoque la pitié et la pitié engendre la révolte. Au contraire, la détresse héréditaire de père en fils tue aussi sûrement que le fer; et elle tue sans péril. L'extermination par la détresse amène une fin silencieuse, ignorée des misérables eux-mêmes, en cela, commode par dessus tout aux oppresseurs.

On a vu comment s'obtenaient quelques moments de répit. L'ostracisme antique fut pour la première fois appliqué à des classes. Chaque parti expulsait en masse le parti opposé; et c'était peu de le chasser; on croyait ne s'être *assuré de la situation* qu'après l'avoir dépouillé et mis à nu : ce qui s'accomplissait par les emprunts forcés,

[1] Fiorini mille d'oro o la testa

et par l'expropriation. Nul ne dormait tranquille que si les vestiges même des habitations de la faction renversée avaient disparu dans l'incendie. Point de milieu, point de concessions réciproques, point de capitulations. L'ennemi vaincu, exilé en masse, ses maisons étaient rasées; premier gage de tout changement politique.

Et ce n'étaient pas seulement les hommes considérables qui étaient ainsi expulsés, anéantis, corps et biens. Pour être plus sûrs[1] d'extirper l'avenir, les Guelfes d'Arezzo expatrient toute la population gibeline, de treize à soixante ans; les vieillards infirmes demeuraient seuls. A Lucques, l'exil, institution permanente, était décrété deux fois par an, contre un nombre déterminé de citoyens, quelles que fussent les circonstances. Cela ne suffisant pas encore à l'impuissance où étaient les partis de vivre ensemble, ils imaginèrent de donner à toutes les lois de proscription une rétroactivité illimitée. Tout homme, toute famille qui avait dans ses ancêtres un parent attaché à la faction vaincue, était voué à la proscription; car il ne servait de rien d'avoir changé de bannière. L'opinion du père, de l'aïeul poursuivait le fils, le petit-fils; il ne pouvait par aucun changement de convictions, se dérober à cette responsabilité des générations qu'il n'avait pas connues.

Pendant des siècles, cette vindicte d'un crime originel fut acceptée sans nulle contestation par les plus honnêtes gens du monde. L'idée ne vint à personne qu'il pût en être autrement. Chaque gouvernement s'inaugure par l'exil et par la mort; le terrorisme de l'Église passe tout entier dans la politique.

La proscription était si bien la condition fondamentale

[1] Quod omnes Guibellini a XIII annis usque ad LX exirent de civitate. (*Annales Arretini*, 1340.)

de ces sociétés, que quiconque voulut y renoncer et accorder un droit à son adversaire, se perdit incontinent lui et son parti.

C'est que dans les pays où le principe de la religion est l'immutabilité, on se fait de l'inertie une sorte de dogme civil; et le progrès social se trouve en contradiction avec la loi des consciences. Pour opérer un changement, dans un État fondé sur une Église immobile, il vous faut vaincre la nature des choses; ce qui ne peut s'accomplir que par la contrainte; d'où s'ensuit la nécessité de la violence, apparente ou cachée, sitôt que ces pays font un pas nouveau dans la justice. Le passé y a un trop grand nombre de têtes avides de renaître; si vous voulez l'empêcher de revivre, il vous faut la massue d'Hercule.

Comment passer d'un gouvernement de contrainte fondé sur le terrorisme religieux à un gouvernement de liberté fondé sur la raison? Les républiques catholiques de l'Italie ont toutes péri dans cet effort.

Les hommes qui ont été accoutumés dès l'enfance par la religion au système de la crainte, s'ils viennent à être délivrés de ce frein par un système de liberté et d'humanité, prennent aussitôt ce gouvernement nouveau en mépris. Sans pouvoir s'arrêter dans la liberté, ils commencent incontinent à dédaigner tout ce qu'ils ont cessé de craindre. Car dans ces sortes de pays, on est toujours prêt à insulter ce qui n'a pas la prétention de faire peur, et l'on ne prend guère au sérieux que ce qui opprime.

Dans la lutte entre le parti populaire et le parti bourgeois, il y avait plusieurs causes de défaites pour le premier, de victoires pour le second. La principale de ces causes est celle-ci. Les démocrates avaient peur de la démocratie; ils n'osaient faire ce qui est pour elle la condition de la victoire. Ils appréhendaient de se servir de

toutes leurs forces et de les déchaîner; dans la crainte d'arriver à l'anarchie, ils tremblaient de lâcher les brides au petit peuple.

La bourgeoisie ou noble ou riche faisait tout le contraire; elle ne recula jamais devant une des conditions de son triomphe. Elle poussa, quand il le fallut, son principe d'inégalité jusqu'au despotisme; de plus, elle sut manier le fer avec un sang-froid, une raison d'État[1], une persistance que la démocratie ne connut jamais.

Ceci bien considéré, je crois que toute faction, tout parti, tout homme qui se proposera d'extirper la plèbe, ne saurait choisir un meilleur modèle que celui de la grosse bourgeoisie des républiques catholiques d'Italie.

Au contraire, nous verrons qu'en admettant ses ennemis à partager son triomphe, la démocratie italienne allait directement contre le génie national. Elle voulait s'établir sur l'impartialité, sur l'équité, c'est-à-dire sur le contraire même de la tradition qui n'était que haine irréconciliable.

Les choses étaient déjà tellement gâtées au quatorzième siècle, et tous les principes si bien renversés que celui qui prétendit s'appuyer sur des règles morales, s'appuya sur des idées qui n'existaient plus au fond de la conscience de l'Italie; il se trouva suspendu dans le vide.

Dans les époques corrompues, si vous ne tenez compte de la perversité de vos adversaires, vous êtes nécessairement vaincus d'avance; car vous omettez dans vos calculs un élément qui les rend illusoires. Pour que les lois philantropiques de la démocratie pussent être appliquées et durer, il faudrait que les hommes fussent déjà améliorés et changés par les lois de la démocratie. Cette diffi-

[1] Mach., *Ist. Fiorent.*, lib. III, p. 262.

culté se retrouve à chacune des époques de l'Italie ; au quatorzième siècle, elle perd le gouvernement des *Ciompi* ; au quinzième siècle, celui de Savonarole et de Soderini.

Ces derniers essayèrent de régir par les lois du pur christianisme des hommes et des temps corrompus, qui n'étaient plus accessibles qu'à l'avarice et à la peur. Ils crurent à force de douceur, de bonté, faire aimer leur république ; ils ne réussirent qu'à la faire mépriser. Ils avaient élu roi de Florence le *Christ miséricordieux* ; sitôt que les ennemis de la république virent qu'ils n'avaient rien à redouter que les larmes de leurs adversaires, ils se moquèrent de ces *pleureurs* ; la république tomba au milieu des huées.

En un mot, quand la démocratie voulut remplacer par l'esprit de clémence l'esprit de terreur, il se trouva que le gouvernement nouveau était incapable de vivre.

Florence avait vécu par la peur ; elle périt par le dédain. Quand les lois effroyables contre les proscrits furent changées, les proscrits se moquèrent de la clémence des *Piagnoni* ; ils écrasèrent pour toujours ces larmoyeurs.

Venise n'a pas commis cette faute ; elle n'a pas changé le principe moral de son gouvernement. L'effroi est resté jusqu'au bout le ressort de la république. Il n'y avait pas chez elle de relâche dans la raison d'État ; par conséquent nulle nécessité, comme à Florence, d'une crise pour retremper tous les cinq ans son principe dans le sang.

En d'autres termes, Florence et Venise reposaient toutes deux sur le terrorisme. Chez l'une, le système est intermittent et la République périt dans l'un de ces intervalles d'humanité ; chez l'autre le système est permanent ; Venise subsiste trois siècles après Florence.

Exemple unique de persévérance dans l'emploi de la force! Pour prévaloir dans le monde, le catholicisme a eu la patience d'instituer, de pratiquer un terrorisme de dix siècles; et véritablement, il n'y a renoncé que lorsque le fer et le feu lui ont été arrachés des mains. Mais c'est là un modèle que peu de gens ont imité dans son entier; le plus souvent les hommes veulent une chose, et tout en la considérant comme nécessaire, ils s'effrayent des extrémités qui seules la rendent possible; témoin la Révolution française. On était libre de la vouloir ou de ne la vouloir pas; mais dès qu'on l'acceptait, la logique commandait d'en accepter l'implacable condition, qui était la terreur. Les révolutionnaires qui, en rejetant le système de contrainte, rejetaient le système de la Révolution, ne pouvaient manquer de s'abîmer dans une contradiction aussi violente. Ils étaient dans la situation de catholiques qui eussent blasphémé contre le bûcher; l'inquisition les eût tués. Amis ou ennemis, tous ceux qui voulurent ôter son arme à la Révolution, étaient d'avance frappés par le droit révolutionnaire. Cessant de faire peur à leurs adversaires, ils perdaient leur raison d'être. La même chose était arrivée aux démocrates italiens qui avaient désarmé la démocratie avant que l'ennemi ne fût à terre. A des siècles d'intervalle, Michel Lando, Savonarole, Soderini, Carducci, périssent par la même loi éternelle; ils voulaient une chose et n'en voulaient pas la condition. C'étaient les Girondins de l'Italie.

Toutes les révolutions italiennes étaient des révolutions sociales. On changeait, on bouleversait les classes : la noblesse devenait bourgeoisie, la bourgeoisie noblesse; l'une et l'autre rentraient et se perdaient dans le prolétariat pour en sortir de nouveau par une nouvelle violence. Dans cette sorte de fureur constante qui était le droit du

moyen âge italien, les conditions se brisaient l'une par l'autre, à chaque révolution. Nulle part, on ne vit pareille instabilité de la propriété.

Dans ce renversement perpétuel, non-seulement de gouvernements, mais de conditions sociales, les grands devenant petits et les petits devenant grands en un moment, toutes les conditions éprouvées par le même homme, noblesse, bourgeoisie, prolétariat, ont prodigieusement servi à développer, agrandir l'esprit italien.

Après tant de proscriptions, il se trouva qu'un grand nombre d'hommes n'avaient plus de patrie. Toutes les familles avaient passé par l'exil; elles étaient déracinées; une partie de leurs membres n'avaient plus de foyers; après la seconde génération, les enfants perdaient tout sentiment de nationalité. Des hommes sans foyers se font citoyens du genre humain. Les voilà jetés forcément dans le cosmopolitisme qui devient le trait dominant du génie italien.

Les historiens n'ont pas assez observé l'effet des proscriptions en masse sur le tempérament d'un peuple d'exilés. Sans terre, sans héritage, sans pays, les hommes contractent quelque chose de général, d'universel, qui finit par être le trait, le caractère original, la grandeur du génie indigène. Exilés ou fils d'exilés, les écrivains, les poëtes, les artistes, ne sont enfermés dans les limites d'aucune nationalité. Dante, Pétrarque, Léonard Arétin, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Machiavel, Christophe Colomb chassés ou repoussés de leur pays, se donnent pour patrie le monde.

Au milieu de cette prodigieuse instabilité de conditions, le riche, devenant pauvre en une nuit, était obligé de développer les ressources de son intelligence pour se relever de la ruine; ces révolutions perpétuelles ne lais-

sant personne assuré du lendemain, obligeaient tout le monde à être quelque chose.

D'ailleurs, ces républiques avaient trouvé un excellent moyen d'empêcher de s'accroître le nombre des oisifs. Elles ne reconnaissaient le droit de citoyens qu'à ceux qui faisaient profession publique d'un métier; en sorte que pour jouir de sa fortune il fallait autant travailler que pour la créer. Il en résulta que la distinction qu'on fait aujourd'hui d'une classe laborieuse et d'une classe oisive fut toujours inconnue. Dans ces rudes institutions, le travail était le fondement de tout. Quiconque n'exerçait pas un métier n'avait pas de droits politiques.

Que devenaient les ouvriers expulsés de la cité? L'art était le principal refuge des proscrits. Les tailleurs de pierre, de bois, se réfugiaient dans le *Campo Santo* de Pise. Un peuple entier de proscrits tient le pinceau; il crée sur les murailles la patrie idéale que la terre lui refuse.

Comme au milieu de tous les changements politiques, économiques, sociaux, la forme de la religion restait la même, il s'ensuivait qu'après des bouleversements énormes, cette société retombait toujours à son point de départ : absolutisme et servitude. Ne changeant rien à sa base, elle rentrait toujours dans son ancienne forme; après mille circuits, l'esprit de servitude, qui est le fond du catholicisme, revenait et dominait toujours. C'était le cercle éternel de Vico.

Une immense instabilité, sans nul progrès continu, voilà toute l'histoire de l'Italie républicaine. Tel a été aussi le sort de tous les États catholiques qui ont essayé de la liberté; elle a été pour eux un état violent, révolutionnaire, opposé à la nature des choses. Ces États s'agitent, se tourmentent; ils font des révolutions, ils traver-

sent la liberté, ils reviennent à l'absolutisme comme à leur base naturelle. Comparez les républiques catholiques de l'Amérique du Sud et celles de l'Amérique du Nord; à celles-ci Washington, aux autres Rosas et le docteur Francia.

Il n'y a pas un pays dans le monde qui, par son tempérament, ait été plus opposé à l'institution d'une monarchie tempérée; seul gouvernement dont les Italiens n'aient jamais pu avoir l'idée. Filangieri répète en ceci Machiavel; du premier coup d'œil ils ont discerné tout ce qu'il y a de chimérique dans la prétendue pondération des pouvoirs.

La liberté de discussion ne pouvait s'établir entre des systèmes absolument contradictoires qui n'avaient rien de commun entre eux que la haine. Quand les choses en sont là, pour que la parole soit intelligible, il faut qu'elle se change en glaive.

Comme chaque parti vainqueur commençait par ruiner le vaincu, celui-ci ne pouvait attendre de la marche du temps le triomphe de sa cause; il y avait toujours une Italie désespérée qui n'avait d'autres ressources qu'un heureux coup de main.

Les factions triomphantes rendaient la vie si difficile à leurs adversaires, que ceux-ci n'aventuraient presque rien en la jouant dans une émeute. Perdre le pouvoir, c'était perdre tout à la fois le droit politique et le droit privé. Voilà pourquoi la patience des plébéiens dans Rome, des minorités en Angleterre ou aux Etats-Unis, n'entra jamais dans la tête d'un républicain de Florence ou de Gênes; la détresse d'hommes perdus, à qui la victoire doit tout rendre, éternisait les révolutions.

Recommander la longanimité à de telles gens, leur conseiller de reconquérir l'autorité par l'influence des

idées, par la force de la discussion, par les sages enseignements de l'expérience, eût semblé une ironie. Il n'y avait pas ce que l'on appelle aujourd'hui une opinion publique formée des concessions mutuelles de toutes les opinions particulières; c'étaient des factions aux prises qui, n'ayant rien de commun, ne pouvaient ni se convertir, ni transiger, ni se rien emprunter; elles ne pouvaient que se détruire l'une l'autre.

En résumé, voici, à de rares exceptions, la loi générale de formation des Etats d'Italie; toutes ces républiques catholiques se changent en républiques princières; de républiques princières elles deviennent des principautés absolues. Sitôt que la crainte disparaît, la servitude commence.

Nous avons vu de nos jours une république débonnaire s'établir sur l'idée qu'elle pourrait en un jour changer en partisans ses ennemis invétérés. Sans faire à ceux-ci aucune condition, elle a cru les dompter en s'agenouillant devant eux. Ses adversaires ne lui ont su aucun gré d'une mansuétude qui leur a paru cacher quelque faiblesse. N'ayant pas su être juste, ni bonne pour ses amis, ni sévère pour ses ennemis, nous la voyons à demi ruinée par l'indifférence des premiers, qu'elle n'a pu récompenser, par l'audace des seconds, qu'elle n'a pas osé châtier.

Une telle expérience, ajoutée à toutes celles de l'Italie, m'autorise à tirer de ce chapitre la conclusion suivante : que dans une époque corrompue, toute démocratie qui surgira après une longue habitude de servilité, et qui se contentera du plaisir de naître, sans prendre aucune garantie contre la malice de ses ennemis, deviendra nécessairement leur proie et leur risée.

## CHAPITRE XIII.

### UNE RÉVOLUTION SOCIALE.

Les Ciompi (1378).

La démocratie italienne fit en 1378 son effort suprême. Les événements qui restaient inexplicables dans cette irruption des classes laborieuses, au sein de la vie politique, ont reçu de l'expérience des dernières années, une lumière que les livres seuls n'auraient jamais fournie. Sortis les premiers du servage, les ouvriers d'Italie conquièrent dès le quatorzième siècle une place dans le gouvernement. Il faut voir comment ont été détrônés et remis à néant ces ancêtres de tous les prolétaires modernes.

En considérant avec attention la révolution de 1378 [1], j'y distingue les périodes suivantes : une tentative de la grosse bourgeoisie guelfe, pour brider l'arrogance de la noblesse et la renverser à son profit; les masses du peuple excitées à un soulèvement qui bientôt dépasse le but de ses auteurs; l'insurrection reniée par la bourgeoisie, tant que la lutte reste incertaine; les classes inférieures étonnées de leur victoire, incapables d'en jouir; les chefs des ouvriers, effrayés de leur bonne fortune, se hâtant de relever leurs ennemis et de partager avec eux une autorité qu'ils n'osent exercer; une partie des révolutionnaires recommençant le combat contre leurs chefs assouvis ou épuisés par le succès; les ennemis du *petit peuple* se cou-

[1] Marchionne di Coppo Stefani, *Ist. Fior.*, t. XIV. Gino Capponi, *Caso o Tumulto de' Ciompi*. Muratori, *Script. Italic.*, t. XVIII. Machiavel, *Ist. Fior.*, lib. III.

vrant de sa clémence; puis, à peine entrés tête basse dans le gouvernement, se redressant à l'improviste pour frapper, ruiner, chasser, anéantir leurs sauveurs; les vaincus redevenus les vainqueurs, sans combat, sans héroïsme, par la seule complaisance de leurs adversaires, et par la grâce du bourreau; enfin, la destruction de la démocratie par ses mains, le triomphe des classes riches, le *peuple maigre* remplacé et dévoré à jamais par le *peuple gras;* le prolétariat brisé pour avoir eu peur des conditions de son avénement; et la révolution la plus démocratique aboutissant, faute d'audace et de génie, à créer une dynastie, un nom, une servitude sans trêve.

Dans l'été de 1378, les nobles de Florence avaient réussi à se faire élire aux principales magistratures; pour annuler ces élections et détruire l'influence renaissante de l'aristocratie, une partie de la bourgeoisie ne craignit pas de déchaîner une révolution à laquelle les plus hardis comptaient bien mettre le frein sitôt qu'ils le voudraient. Sylvestre Médicis était alors gonfalonier de justice. Personne ne représentait mieux la classe des nouveaux enrichis, décidés à tout plutôt qu'à tolérer un jour de plus la domination restaurée de la noblesse. Il se fiait à sa prudence pour jeter à propos le peuple en avant, pour le renier pendant la lutte, le supplanter après la victoire. Avec ce mélange de calcul et de témérité, il n'hésita pas à jeter Florence dans la tourmente la plus effroyable qu'elle eût jamais essuyée, certain de rétablir la paix dès qu'elle pourrait profiter à ceux de son parti.

Le 18 juin, il exécuta à l'improviste une révolution lentement réfléchie. Il convoqua le grand conseil; avec toutes les apparences de la résignation, il y prononça ces paroles qui n'étaient attendues de personne :

« Sages du conseil, mon intention était d'arracher cette

« ville à la malice des grands et des riches; les membres
« du collége s'y sont opposés; on ne m'a pas laissé faire.
« Mes conseils n'ont été ni accueillis ni même écoutés.
« Puisqu'il en est ainsi, j'estime ne plus pouvoir rester
« magistrat de cette cité. Souffrez donc que je me retire
« dans ma maison. Nommez à ma place un autre gonfa-
« lonier de justice, et que Dieu vous soit en aide! »

A ces mots, il sortit de la salle, assuré que sa retraite ne serait jamais acceptée par le peuple.

Un violent tumulte s'éleva aussitôt. Un cordonnier, nommé Benoit Carlone, saisit Charles Strozzi en pleine poitrine, et lui dit : « Charles, les choses iront autrement « que tu ne penses; il est temps que tous vos priviléges « disparaissent. » Charles se contint assez pour ne rien répondre. A cette vue, Alberti, qui était dans le conseil, crut que le moment était venu de donner le signal; il se mit à la fenêtre de la salle, et s'adressant à la foule qui était réunie sur la place, il lui dit d'une voix que tout le monde put entendre : « *Criez vive le peuple!* » La rumeur s'en répandit au loin dans la ville; les boutiques furent fermées en un moment. Peu à peu, le silence se fit dans le palais; mais le tumulte augmenta au dehors, à mesure que la population courait aux armes.

Dans le même temps, les chefs de la grosse bourgeoisie avaient réuni dans l'enceinte fortifiée de leurs palais beaucoup de citoyens de leur parti. A la première nouvelle de l'émotion publique, ils se décidèrent à rentrer chacun chez soi. Les portes de leurs palais fermées et tendues de chaînes, ils attendirent l'événement; trop avisés pour se commettre avant qu'un commencement de victoire leur eût appris que le moment de la recueillir était venu pour eux.

Déjà le petit peuple, lancé par des émissaires, ne pouvait plus s'arrêter. Les insurgés avaient arboré l'ancienne

bannière qu'ils tenaient du duc d'Athènes, et sur laquelle était peint un ange, les ailes déployées; les riches et les nobles avaient trouvé un nom pour les rendre ridicules; ils les appelaient *ciompi*, corruption du mot français compères. Quant à eux, ils prenaient le titre de *peuple de Dieu*. C'étaient des hommes de tous les petits métiers, cardeurs, peigneurs de laine, laveurs, qui avaient été tenus, jusque-là, en dehors de la hiérarchie industrielle de Florence. Les cris répétés de *Vive les petits métiers et la liberté*, portant leur exaltation au comble, ils se précipitèrent çà et là, bannière en tête, torche en main, pour mettre le feu aux maisons d'un grand nombre de leurs adversaires. A la clarté de ces incendies, ils brisèrent les portes des prisons de la commune; ils délivrèrent les prisonniers. L'enceinte des monastères et des églises qui, dans le premier moment, avaient servi de refuge ou de dépôt à un grand nombre de citoyens, ne les arrêta pas. Au couvent des Hermites des Anges, la foule pendit cinq étrangers qui avaient pillé les reliques, outre tout ce que le cloître renfermait de précieux. L'espèce de discipline avec laquelle s'exécutaient ces incendies fit croire que le peuple avait reçu d'avance les instructions d'une partie de la bourgeoisie. Rien n'était moins nécessaire; les demeures et les quartiers condamnés aux flammes étaient assez indiqués par le ressentiment des factions. Dans toute révolution, le premier acte était de brûler et de raser les habitations du parti vaincu. Non-seulement on croyait ne l'avoir réduit que si on l'avait ruiné; mais les antipathies étaient si profondes, que chacun avait besoin d'assouvir sa haine sur les choses mortes et même sur les pierres qui rappelaient l'ennemi.

Effrayés de ces apprêts de guerre civile, les membres du gouvernement voulurent du moins satisfaire la grosse

bourgeoisie en frappant ses adversaires. La veille de la Saint-Jean, les prieurs, assistés des gonfaloniers, des Dix et des capitaines, décidèrent que tout homme convaincu de gibellinisme, ou seulement suspect à la bourgeoisie guelfe depuis 1357, serait exclu de toute fonction publique, lui et ses parents. C'était abolir le décret d'élection des nobles, qui avait été la première cause de la révolution. Le remède ordinaire, la proscription, fut largement employé; on fit nobles beaucoup de bourgeois, et bourgeois beaucoup de nobles. De plus, on créa un certain nombre de *grands*, titre qui, par une ironie profonde, équivalait à l'exil pour celui auquel on le décernait.

Ces satisfactions données à la haine de la grosse bourgeoisie contre la noblesse semblèrent apaiser les esprits. Nommés sous cette influence, les nouveaux prieurs entrèrent en fonction; la ville parut respirer et se réjouir; car ces nouveaux magistrats étaient tenus pour de bons Guelfes, conciliants et d'humeur libérale.

Souvent d'ailleurs, à la veille de se heurter, un grand désir de concorde, joint à une sorte d'angoisse de l'avenir, saisit les esprits. Florence jouit un moment de cette sécurité trompeuse. Mais cet instant fut court. La bourgeoisie, victorieuse jusque-là, fut réveillée par le sentiment d'un danger qu'elle n'avait jamais soupçonné. Elle s'aperçut que le petit peuple désirait autre chose que le succès de la bourgeoisie guelfe, et qu'il songeait à lui-même. Cette découverte, que les événements devaient bientôt confirmer, empoisonna la victoire; dès lors, elle ne fut acceptée que comme une trêve. Les associations ouvrières s'occupèrent de sauver leurs marchandises. Les riches, sous le prétexte de fêtes domestiques, attirèrent des paysans de leurs campagnes, et les tinrent embusqués dans les cours et les tourelles de leurs palais. Ils commen-

cèrent à se barricader dans leurs rues, dans leurs maisons. Ainsi se passa le mois de juin, les boutiques fermées, les citoyens sur le guet, chaque parti se gardant nuit et jour, dans la ville et dans la campagne.

Contre tous les usages, les nouveaux prieurs s'abstenaient de faire sonner, en aucune circonstance, même la plus solennelle, le beffroi du palais; tant ils craignaient d'augmenter l'émotion générale. Les cérémonies qui auparavant se célébraient en plein air, se firent dans l'intérieur; on alla même jusqu'à s'abstenir de célébrer la fête de saint Jean-Baptiste; car chacun voyait qu'il n'était besoin que d'une étincelle pour allumer l'incendie. Les prieurs rendirent un décret qui ordonnait à chacun de poser les armes, aux paysans de sortir de la ville, sous peine de mort. Cet ordre fut obéi, mais en apparence seulement; et rien n'était plus effrayant que cette volonté de concorde qui se montrait au dehors, lorsque tout, au dedans, devenait irréconciliable.

Cette paix violente durait depuis onze jours, lorsque les corporations des petits métiers qui n'avaient reçu aucune satisfaction réelle, provoquèrent une assemblée des ouvriers sur le marché; l'histoire ne dit pas quelles plaintes se firent entendre dans cette réunion. Il semble que le désir de ne pas sortir de la justice ait d'abord contenu les passions de cette foule, puisque les chroniques de la bourgeoisie, ordinairement si implacables, si habiles à relever les moindres violences des ouvriers, n'en signalent aucune. Si l'on ignore les discussions de cette assemblée, on en connaît du moins parfaitement les résultats. Au sortir de la délibération, on voit six délégués des marchands, quatre délégués des métiers, quatre délégués des quatre-vingts du conseil, présenter une pétition aux prieurs. Les ouvriers demandaient résolûment que tous

les magistrats élus fussent déposés sur-le-champ, et que l'on procédât à des élections nouvelles.

Tel était déjà le sentiment de peur, que cette réclamation exorbitante ne rencontra aucun obstacle dans le conseil. On prit les mesures nécessaires pour refaire les scrutins; il y fut procédé dans les vastes cloîtres du couvent des *Servi*, à cause de l'excessive chaleur qui ne permettait pas qu'on se réunît dans le palais de la commune. On y employa huit jours. Le résultat fut encore une fois le même; il rendit les magistratures à la grosse bourgeoisie guelfe.

Ce dénoûment commença à porter le trouble dans le petit peuple. Il s'aperçut qu'il lui était impossible de remédier à ses maux par les moyens ordinaires des lois. En vain les élections avaient été renouvelées; toujours la faction des riches l'emportait. Maîtres dans la rue, les petits métiers ne pouvaient parvenir à entrer dans le gouvernement. Ayant exigé de nouveaux exils, ils les obtinrent sans que cela changeât rien à l'état des affaires. Le petit peuple touchait à ce moment où, après avoir essayé de tous les moyens réguliers, il ne lui restait plus que les ressources du désespoir.

A cela se joignait une raison de se hâter, pour les plus ardents. Ceux qui avaient incendié les palais, voyant que les décisions prises n'amenaient aucun résultat important, qu'aucune garantie ne leur était donnée, se crurent bientôt à la veille d'être châtiés s'ils restaient à moitié de leur victoire. Ils se réunirent, hors de la ville, dans un lieu nommé Ronco. Là, ils jurèrent sur le crucifix de se défendre les uns les autres; ils promirent d'étendre cette solidarité à tous ceux de leur classe, après quoi ils nommèrent des syndics chargés de les appeler tous à la défense du premier d'entre eux qui serait menacé.

Au milieu de ces excitations, une nouvelle du dehors fit trêve un moment à la révolution de plus en plus imminente. Les prieurs, comptant sur l'effet d'une réconciliation avec le pape, avaient donné l'ordre aux ambassadeurs de la république de faire à tout prix la paix avec l'Église. Un dimanche matin, on reçut la branche d'olivier, et les lettres des ambassadeurs, annonçant que la paix avait été enfin conclue au prix de 250,000 florins. Les prieurs se rendirent sur la galerie de la place; ils lurent à haute voix les lettres, qui causèrent une joie immodérée au peuple. Le soir, toute la ville s'illumina; cette fête fut la dernière qui précéda le bouleversement de Florence.

Les choses en étaient là lorsque la Seigneurie fut instruite qu'une nouvelle émeute se préparait. Un certain Simoncino était désigné comme membre de la conspiration. Les prieurs le firent immédiatement comparaître. L'un deux le conduisit dans la chapelle; après l'avoir fait mettre à genoux, il l'interrogea en face du crucifix.

Simoncino révéla tout ce qu'il savait : Que des réunions secrètes avaient eu lieu dans un hospice, qu'il avait été convenu d'appeler le peuple aux armes, à l'heure des vêpres. Interrogé sur le but de la conspiration, il répondit que les ouvriers voulaient désormais être affranchis de la sujétion des patrons et des fabricants, qui les frustraient de la meilleure part de leurs salaires, et leur payaient à grand'peine *huit* un travail qui valait douze. Il ajouta que les petits métiers réclamaient des consuls, une part dans le gouvernement, et, par-dessus tout, une amnistie générale pour les violences passées. Il désigna par leurs noms les chefs de la conspiration parmi lesquels se trouvèrent plusieurs des bourgeois déclarés suspects; le nom qui excita le plus d'attention fut celui de Sylvestre Médicis.

Dès les premiers aveux, la seigneurie eut recours à

de nouvelles précautions défensives. Des ordres furent expédiés pour faire arriver à marches forcées toutes les forces disponibles sur le territoire de la République. On écrivit particulièrement aux comtes Guidi, et, dans la montagne, aux communes de San Miniato, de San Gimigiano, de Prato, de Pistoie, d'envoyer sur-le-champ le plus de monde que l'on pourrait.

En outre, il fut décidé, que pour arracher de nouveaux aveux à Simoncino, on le soumettrait à la torture ; résolution qui fut exécutée sans délai. La plupart des salles étant encombrées, les seigneurs s'avisèrent de faire subir la torture au patient en plein air, dans la cour du palais. Et voici ce qui arriva de cette sorte de publicité irréfléchie donnée à la torture. Dès les premiers gémissements que la douleur arracha au supplicié, ils furent entendus par un ouvrier, qui à ce moment même était occupé de raccommoder l'horloge du palais. Cet homme s'élança, se fit jour à travers les gardes. Avec la pitié furieuse qui, chez les hommes du Midi, a été presque toujours l'occasion des révolutions, il se précipita dans la rue en criant : « Aux armes! *priori fanno carne!* Les prieurs font de la « viande! Armez-vous, sinon vous êtes morts. » Il courut dans l'église del Carmine et sonna le tocsin. En quelques moments, toutes les cloches de Florence répondirent à ce signal.

Au plus fort de la tourmente, les prieurs se décidèrent à faire interroger Sylvestre Médicis. Il savait qu'il avait été dénoncé par Simoncino. L'interrogatoire auquel il s'attendait ne pouvait déconcerter en rien cet homme aguerri à toutes les ruses de la bourgeoisie florentine. Il commença par déclarer que les suspects étaient venus en effet lui confier leurs projets, mais qu'il les avait repoussés comme funestes à l'État. Il était d'ailleurs certain de se

faire absoudre par un mot de mépris jeté sur ceux qu'on voulait lui donner pour complices. « Je n'ignore pas, « ajouta-t-il, qu'il eût mieux valu vous révéler à l'instant « même ce que je savais. Mais le peu d'importance de ces « gens me fit dédaigner de vous parler de leurs menées. » Les prieurs s'empressèrent d'absoudre un homme qu'ils tenaient pour le chef de la révolte. Il eût été trop dangereux de confondre dans un même châtiment la bourgeoisie encore incertaine et le peuple qui, de nouveau, prenait les armes.

Déjà la foule, réunie sur la place, lançait une pluie de pierres et de flèches contre les fenêtres du palais. Le peu de soldats que le gouvernement avait pu rassembler, pressés, intimidés par le peuple, regardaient et demeuraient immobiles. Pas un des gonfaloniers n'était venu au secours des seigneurs, malgré ce qui avait été ordonné; l'inertie des hommes d'armes encourageait la foule; elle se mit à crier : « Rendez-nous les hommes « que vous avez arrêtés. » Le gouvernement céda encore à cette injonction, en dépit de ceux des prieurs qui répondaient : « *Rendez-les en deux morceaux.* » Le gonfalonier insista pour que les prisonniers fussent relâchés; ils le furent.

Quand les bourgeois virent que les chefs des troupes refusaient d'obéir aux messagers de la seigneurie, alors, qui, par amour, qui, par force, qui, par peur, tous suivirent les insurgés. Ils grossirent, bientôt, d'une manière extraordinaire. Car beaucoup de gens de la classe moyenne se mêlaient à la foule du peuple et feignaient de lui obéir, espérant ainsi se faire protéger eux et leur famille. Signe certain de victoire! on voyait des chevaliers guelfes de la grosse bourgeoisie qui se faisaient casser leurs éperons d'argent sur les places et se proclamaient, après cela,

chevaliers du petit peuple. Chose plus étrange ! des hommes flétris du titre de *grands*, pour crimes publics ou privés, se jetaient avec fureur dans les rangs de la plèbe. Pour récompense de leur zèle, ils ne demandaient que de redevenir hommes du peuple.

Le but de tous les efforts des ouvriers fut longtemps la bannière du gonfalonier de justice, appendue à la fenêtre de l'exécuteur. Ils finirent par s'en emparer, et l'on remarqua que rien ne put arrêter leur fièvre d'incendies, dès qu'ils furent maîtres de cette bannière. Il leur semblait qu'ils tenaient dans leur main la justice de Dieu. Ils allaient, déployant ce drapeau, sur les places, devant les palais condamnés ; et ils ne se retiraient pas avant que les toits de ces palais ne fussent tombés en cendre. Le pillage des jours précédents avait provoqué chez eux un vif sentiment de honte. A mesure que le soulèvement devenait plus politique, la discipline s'établissait dans le désordre. L'incendie se régularisait ; il devenait un moyen officiel de gouvernement : les insurgés abattaient des rangs entiers de maisons pour couper le feu et isoler les quartiers condamnés. Quand ils approchaient d'une maison pour la brûler, ils commençaient par transporter sur les places tout ce qu'on pouvait enlever, draps, tentures, argent, joyaux ; ils en formaient un monceau et ils y mettaient le feu. Deux potences avaient été élevées pour pendre les pillards ; la faim même n'était pas acceptée comme excuse. « Je vis, dit Marchione Stefani, un « homme qui avait pris un morceau de viande recevoir « d'un autre un coup de lance dans les épaules, parce « qu'il refusait de le jeter dans le feu. »

Au milieu des palais incendiés sur les deux rives de l'Arno, le fleuve, couvert de débris, charriait des flammes. Les cloches ne cessaient de résonner dans la multitude

des églises et des couvents. A cela s'ajoutait un soleil brûlant qui augmentait le vertige. On entendait des voix qui ne cessaient de crier : Feu et sang! Dans une ville en proie à la guerre civile, il y a des intervalles effrayants de foule et de solitude. Là où n'est pas le combat, est un silence de mort; car les partis opposés sont mutuellement enchaînés par la terreur dans tous les lieux où ils ne sont pas aux prises. Entre les hurlements et les silences de glace de son enfer, Dante avait eu la vision anticipée de Florence, telle qu'elle se montra le 21 juillet 1378.

A ce spectacle, il était naturel que la bourgeoisie révolutionnaire commençât de se repentir. Elle ne pouvait s'empêcher de voir que les ouvriers qu'elle avait soulevés étaient résolus à faire servir la révolution au profit du grand nombre. Les métiers ne se contentaient plus de demander des consuls, ils voulaient des prieurs, c'est-à-dire le gouvernement. Le petit peuple s'attachait chaque jour davantage à son titre de *Peuple de Dieu*. De ce moment, toutes les classes supérieures songèrent en secret à se réconcilier, même celles qui étaient le plus engagées dans la révolte. La plupart des riches avaient fui dans les campagnes; les gros marchands avaient envoyé leurs marchandises dans les forteresses, jusques à Pise et à Bologne. Ceux des riches qui étaient restés dans la ville avaient des correspondances clandestines avec ceux du dehors. Ils faisaient répandre toutes sortes de bruits dans la campagne, pour exciter les paysans contre les ouvriers; surtout, ils répétaient que ceux-ci voulaient incendier et piller les champs, tuer les vieillards et les honnêtes gens, raser une partie de la ville, se retrancher dans le reste, puis vendre les ruines à l'enchère, et se retirer à Sienne, pour y jouir en paix de leurs déprédations.

Par un singulier esprit de chevalerie qui n'était alors

étranger à aucune classe, mais qui, dans cette occasion, avait pour motif immédiat le besoin de se former une milice, la première chose à laquelle pensa le petit peuple fut de créer et d'armer des chevaliers ; il voulut que le premier fût Sylvestre Médicis. Après Médicis, les principaux de la bourgeoisie plébéienne reçurent la même dignité. Sur soixante-huit de ces chevaliers de l'émeute, deux seulement appartenaient aux petits métiers, tant était grande encore leur confiance dans les chefs des arts nobles. Au reste, quiconque se refusait à l'élection était menacé de l'incendie ; on s'emparait de sa personne ; on le portait sur la place ; de gré ou de force, il recevait l'accolade du petit peuple. Quelquefois, au milieu de cette confusion, le même homme était, au même moment, caressé et châtié. Tel dont la maison était brûlée, était malgré lui fait chevalier.

Pendant ce temps, la solitude augmentait autour des membres du gouvernement. Tout ce qu'ils tentaient se retournait contre eux. Dans leur désespoir, ils avaient envoyé Sylvestre de Médicis, Benoist Alberti pour apaiser le tumulte ; ce sont eux qui l'excitaient. Les chefs des milices avaient reçu de nouveau l'ordre de se réunir devant le palais. Nul n'obéit, ni aux ordres, ni aux prières. Tous répondirent qu'ils soutiendraient l'assaut dans leurs maisons, mais que s'ils descendaient dans la rue, ils ne pourraient rien contre la fureur du peuple. Bientôt, il ne resta plus aux prieurs que l'enceinte du palais. Ils employèrent la nuit à s'y fortifier ; ils se fournirent de vivres pour un long siége. Ils firent amasser des pierres dans les étages supérieurs, avec l'intention de se défendre vaillamment, et de mourir plutôt que de se rendre ; résolution qu'ils furent loin de tenir, comme on verra bientôt.

Dès le matin du 21 juillet, les insurgés, partagés en

associations et précédés de leurs bannières, vinrent livrer l'assaut au palais du podesta. Le combat dura plus de deux heures; il finit par la victoire des métiers. Ce succès calma leur colère. Sitôt que le palais fut entre leurs mains, les ouvriers firent savoir à la Seigneurie qu'elle eût à leur députer deux gonfaloniers et deux des douze, auxquels ils avaient l'intention d'adresser les réclamations qui leur paraissaient justes et raisonnables. Ces demandes étaient nombreuses; en voici les points principaux :

1° Que l'art de la laine ne fût plus soumis à la juridiction de juges étrangers;

2° Que les teinturiers, barbiers, cardeurs, serruriers, chapeliers, etc., eussent des consuls et deux prieurs;

3° L'abolition de la rente des fonds empruntés par l'État, et le remboursement du capital en douze années;

4° Que nul du petit peuple ne pût être poursuivi pour une dette moindre de 50 florins;

5° La progression de l'impôt;

6° Une amnistie générale;

7° L'abolition de la *peine des membres*. Pour mieux en finir avec la peine de mort et la torture, ils recherchèrent le chevalier du guet, dans la retraite où il se tenait caché. Ayant fini par le découvrir, ils le pendirent sur la place des Prieurs; après quoi ils mirent en lambeaux son cadavre. Leur plus grande cruauté s'exerça sur le bourreau. C'est à lui qu'ils firent expier tous les homicides que la loi avait commandés.

Le travail ayant cessé dès le premier jour, il fallut recourir à des moyens extraordinaires pour faire vivre le peuple. Ce furent des distributions de blé sur gages; une remise d'un tiers de l'impôt aux campagnes; enfin, une contribution de guerre sur les biens des ennemis de la Révolution, quelque nom qu'on leur donnât : suspects,

avertis, décrétés, confinés, exilés, briseurs de bans, rebelles; *sospetti*, *ammoniti*, *confinati*, *rubelli*; car aucune langue n'est plus riche et plus souple que l'italienne, quand il s'agit d'envelopper et de frapper tous les membres d'une faction ennemie.

Au bruit des clameurs de la foule qui montaient jusqu'au ciel, ces réclamations furent portées par les syndics des arts et du petit peuple devant les membres de la Seigneurie. Étourdis par le tumulte, à demi étouffés par la chaleur, ceux-ci les admirent sans débat; elles furent votées de même, en silence, dans le grand conseil; ce qui fit croire un moment que les choses allaient s'apaiser et que la foule déposerait les armes.

Mais il suffit d'un bruit qui commença à circuler, pour réveiller bientôt toutes les colères. Le peuple et les métiers apprirent que des troupes à pied arrivaient de Valdinievole et de Pistoie. Ils signifièrent sur-le-champ aux Seigneurs que si ces troupes ne rebroussaient chemin, ils les brûleraient eux, le conseil et tout le pays. Ces menaces appuyées des cris qui s'élevaient alors de tous les points de la ville, décidèrent les membres de la Seigneurie à donner aux troupes l'ordre de se retirer.

De concessions en concessions, le moment était venu où le gouvernement devait achever de disparaître. Après le vote du conseil, un des prieurs que la terreur avait jusque-là empêché de parler, Guerriante Matteo Marignoli, se leva subitement de son siége; sur un faux prétexte, il se hâta de sortir du palais. En le voyant passer, le peuple et les métiers se mirent à crier : « Qu'ils descendent tous! nous ne voulons plus de seigneurs ! »

Thomas Strozzi entra alors dans l'assemblée et fit connaître les résolutions du peuple. A ce moment d'angoisse, les membres de l'assemblée pleuraient; ils se tordaient les

mains, ils se frappaient la tête sans savoir quel parti prendre. Au dehors, le tumulte ne faisait qu'augmenter; la foule menaçait, si les seigneurs ne sortaient, d'aller prendre leurs femmes et leurs enfants pour les massacrer sous leurs yeux. Benoist Alberti annonça que le peuple et les métiers exigeaient que deux des leurs fussent introduits dans le conseil; ce qui fut immédiatement accordé. Bientôt, la foule changea d'avis; persuadée qu'elle ne pouvait, dans aucun cas, se fier à des gens qu'elle avait si mortellement offensés, elle exigea que tous sortissent sur-le-champ. Deux hommes seulement refusèrent d'obéir: Alamanno Acciajuoli et Nicolas Lapo del Nero. Ils eurent la fermeté de déclarer que chacun était libre de partir; que, pour eux, ils entendaient ne sortir à aucun prix de l'enceinte du palais.

Le gonfalonier, cœur vil, pleurait sur sa femme et sur son fils. Les autres seigneurs semblaient morts et glacés, car ils se sentaient abandonnés de tout le monde. Ceux qui pouvaient leur faire parvenir des avis leur disaient : « Au nom de Dieu, sortez! sinon vous êtes morts! Les « troupes qui sont en bas, dans la salle, ne sont pas pour « vous, mais contre vous. » On ne voyait plus ni massiers, ni varlets, ni greffiers. Les seigneurs erraient çà et là, éperdus, dans les salles. Le premier qui eut l'infamie de se retirer fut le gonfalonier. Bientôt après, Alamanno Acciajuoli et Nicolas Lapo, sortant de leurs chambres pour entrer dans la salle d'audience, ne trouvèrent plus personne de leurs collègues. Ils se tinrent pour morts. Ils finirent par remettre les clefs des portes aux délégués des petits métiers.

A peine les seigneurs furent-ils sortis, que le peuple entra en foule dans le palais. Un ouvrier cardeur, Michel Lando, marchait en tête; il portait alors la bannière de

justice, la même qui avait été enlevée de la maison de l'exécuteur. Il était sans chausses, pieds nus. Les premiers qui avaient pénétré avec lui dans la salle le proclamèrent, au nom du peuple, gonfalonier de justice et seigneur.

Michel Lando s'empara du commandement avec une rare présence d'esprit. Il réunit les délegués des métiers et se fit d'abord confirmer par l'élection l'autorité qu'il tenait en partie du hasard; sa seconde pensée fut de se débarrasser de l'entourage déjà incommode des hommes qui venaient de le proclamer. Au lieu de se faire une force de leur concours, il ne songea qu'à les disperser; il prit pour prétexte de les envoyer à la recherche de quelques hommes désignés à la haine publique. La foule saisit avidement l'amorce; elle mit un zèle passionné à se séparer et abdiquer.

Le système par lequel l'ouvrier Michel Lando crut guérir les maux de Florence était simple jusqu'à l'ingénuité. Pour concilier tout le monde, il crut qu'il suffirait de distribuer les magistratures, par portions égales, entre les nobles, les bourgeois et le peuple. En diminuant la victoire des petits métiers, son espoir était de la faire accepter des grands; il partit de cette idée première que plus la révolution se ferait humble devant ses adversaires, plus elle désarmerait leurs rancunes. Cette idée se trouva entièrement fausse; elle ne satisfaisait ni les classes supérieures ni les inférieures; dès lors, elle eut pour résultat la ruine des Ciompi.

On croit communément que les hommes nouveaux, quand ils saisissent par hasard le pouvoir, sont enclins à tout pousser à l'extrême. Le plus souvent, ils sont étonnés de leur succès et ne songent qu'à se le faire pardonner. D'autres fois ils sont dupes d'une infatuation propre aux

parvenus. Ces hommes se persuadent aisément que le monde est trop heureux de les voir surgir de la poussière; ils ne prennent d'autre précaution contre l'ordre ancien, que de s'étaler dans la création et de sourire au soleil.

Michel Lando appartenait à la première de ces classes d'hommes. Son audace s'était épuisée à occuper le pouvoir; il ne lui en restait plus pour l'exercer. Au lieu d'user des ressources que la révolution avait mises en ses mains, il se fit un devoir de les désorganiser; faute de savoir s'en servir, son autorité l'effraya. Il chercha des appuis de tous côtés, principalement chez ses adversaires. Sa faiblesse lui fit croire qu'il était généreux envers ses ennemis, quand il avait peur d'eux. Plus avisés, ceux-ci ne se trompèrent pas sur le principe de sa clémence; ils en profitèrent sans lui savoir gré d'une magnanimité qui, selon eux, pouvait bien cacher quelque manque de cœur.

D'ailleurs, Michel Lando ne s'était pas oublié dans la distribution des faveurs publiques. Outre la magistrature de justice qui ne devait durer que deux mois, il s'était fait donner la charge de podesta pour un an. De plus, dans un esprit de prévision qui peut paraître sordide, il s'était attribué une rente de cent florins, avec la dignité de chevalier, armoiries, targe et haubert. De son côté, Sylvestre Médicis ne resta pas moins fidèle au caractère mercantile qui, dans la bourgeoisie florentine, était inséparable même de l'héroïsme. Il se saisit d'un gage important, de la rente des loyers des boutiques qui occupaient alors le vieux pont. Divers autres avantages de ce genre furent accordés à plusieurs des amis de la plèbe.

Il sembla néanmoins au peuple que Michel Lando lui faisait une trop faible part dans les réformes, et que la plupart s'accomplissaient au seul profit de la grosse bourgeoisie. Les petits métiers n'eurent pas la peine de re-

prendre leurs armes, ils ne les avaient pas déposées. Ils se rassemblèrent de nouveau, bannières déployées, sur la place du palais, exigeant que les nouveaux magistrats quittassent immédiatement leurs fonctions.

Indigné de l'audace de ses partisans de la veille, Michel Lando protesta d'abord contre eux; puis, espérant les ramener par des paroles, il les engagea à poser les armes, sur la déclaration qu'on pourrait accorder aux prières ce qu'il serait déshonorant d'accorder à la force. La foule insista; il offrit de déposer ou sa dignité de magistrat ou celle de chevalier; il finit par attester qu'il se contenterait de cette dernière.

Rien ne satisfit les insurgés qui déjà se croyaient trahis; ils voulurent tout lui ôter. Le petit peuple perdit un moment de vue ses ennemis naturels, grands, nobles, gros bourgeois, guelfes. Il ne vit plus, il ne poursuivit plus que l'ouvrier Michel Lando, usurpateur et traître. L'acharnement contre lui devint tel, que bientôt les petits métiers mirent toute leur victoire à détruire leur chef, sans s'inquiéter si, du même coup, ils ne risquaient pas de se détruire eux-mêmes. La riche bourgeoisie qui se croyait perdue respira; elle se rallia sur-le-champ, derrière la bannière de Michel Lando.

Dans son désespoir, le peuple des Ciompi, de plus en plus persuadé qu'il était livré, s'éloigna du palais; il alla se retrancher dans l'enceinte de l'église de Sainte-Marie-Nouvelle, aux pieds de la madone de Cimabue. Là, soit l'impression des lieux, soit la solennité du moment, une angoisse religieuse s'empara de lui. Près de recommencer la lutte contre son propre chef, il voulut de nouveau s'assurer du bon droit. Dans ce déchirement, cette foule ingénue demanda au prieur de Sainte-Marie qu'on lui envoyât de bons frères pour lui fournir les consolations de

l'*âme et du corps;* elle espérait trouver en eux une lumière qui pût la guider.

Le religieux, demeurant étranger à l'exaltation politique qui inspirait ce langage, ne le comprit même pas; il répondit qu'il n'avait point de frères pour ce que la foule demandait, et qu'il fallait d'abord qu'elle se consolât elle-même. Quelques moines finirent cependant par arriver. Au lieu des lueurs célestes que la multitude implorait, ils ne lui apportèrent que des paroles vagues et vulgaires. Le peuple les interrompit, et chercha son salut en lui-même. Il se nomma huit chefs pour diriger ses mouvements. Ces chefs décidèrent qu'il y aurait, à l'avenir, huit délégués des métiers, adjoints à la Seigneurie, et que nulle délibération ne serait prise sans leur aveu.

Ces résolutions arrêtées, ils envoyèrent deux des leurs les signifier à Michel Lando, à Sylvestre Médicis et à la Seigneurie. Par un dernier effort de conciliation, les prieurs avaient arboré à la hâte les bannières de toutes les associations des métiers aux fenêtres du palais. Ils demandèrent, en signe de paix, la bannière des Ciompi; ceux-ci la refusèrent. Leurs envoyés ne se contentèrent pas de reproduire les paroles dont ils avaient été chargés; mais, entraînés par la colère, ils reprochèrent violemment à Michel Lando ce qu'ils appelaient sa trahison. Lui, homme du peuple, à peine avait-il touché aux honneurs, qu'il livrait ceux de sa classe au bon plaisir des hommes riches et puissants! Les prieurs ne furent pas épargnés davantage.

Michel Lando ne put entendre sans indignation ces reproches. Cependant il eut assez de sang-froid pour n'en rien montrer d'abord. Il se retira un moment, saisit ses armes, puis rentra en criant : « Où sont-ils les traîtres? » Il les atteignit sur l'escalier. Sa fureur était telle, que ses

premiers coups tombèrent par mégarde sur un moine qui apportait un broc de vin. Puis, reconnaissant les envoyés, il tourna contre eux son épée; il les blessa grièvement, et les fit retenir prisonniers.

Ce fut le signal d'un soulèvement général. Au bruit des cloches, le petit peuple s'élança pour forcer le palais de la Seigneurie. Mais les circonstances avaient changé. Les classes inférieures s'étaient divisées; déjà un grand nombre de bourgeois guelfes, revenus de leur peur, s'étaient rangés autour de Michel Lando et l'appelaient leur sauveur. Il monta à cheval; la bannière de la justice à la main, il les entraîna à sa suite, au-devant des insurgés. Le hasard fit que les deux partis prirent des rues différentes; ils ne se rencontrèrent pas. Michel, ayant rebroussé chemin, arriva sur la place au moment où ses adversaires venaient de l'occuper. Il attaqua sur-le-champ ceux qui la veille étaient ses amis. La défaite des Ciompi fut complète.

Comme il arrive après chaque déroute, le bruit se répandit que les vaincus s'étaient ralliés. Michel Lando fit de nouveau sonner le tocsin. Des hommes d'armes fouillèrent les rues. Les Ciompi profitèrent de la nuit pour sortir de Florence. Ceux qui les poursuivaient, affamés par plusieurs jours de disette, se répandirent dans les vignes des environs de Florence, pour se rassasier de raisins, et donnèrent ainsi à la plupart des fuyards le temps de se disperser. Il n'y eut que peu de morts; le sang qui coulait dans les révolutions n'était alors versé que par le bourreau.

Ainsi fut brisée la démocratie italienne. Le petit peuple, se retournant contre le petit peuple, détruisit sa propre victoire. Michel fut effrayé de la révolution qu'il avait faite. Il s'empressa de relever ses adversaires, de les appeler à

partager avec lui le gouvernement de l'État. Il crut établir le règne de l'équité en effaçant la différence des vainqueurs et des vaincus. Mais ces naïves intentions allaient directement contre le génie national de l'Italie au moyen âge. En introduisant dans le gouvernement les ennemis de la démocratie, Michel Lando n'établit pas pour cela un gouvernement de justice; il ruina la démocratie par elle-même.

Soit manque de confiance en ses forces, soit impuissance réelle de former une société régulière, le petit peuple n'osa faire ce qu'avaient fait avant lui la bourgeoisie et la noblesse, exclure de la cité ses adversaires naturels; il imagina d'inaugurer une ère de fraternité que tout repoussait. Autant par générosité que par faiblesse, il désobéit à la loi vitale des États catholiques italiens, la proscription, l'inimitié irréconciliable, l'intolérance. Par là, s'il montra qu'il était plus près que les autres de l'idéal chrétien, il fit voir en même temps qu'il ne comprenait rien aux conditions réelles de la vie politique du moyen âge. Il conquit le ciel, il perdit la terre. Encore une fois Abel donna la massue à Caïn.

Loi qui domine toutes les révolutions sociales de l'Italie. L'ouvrier Michel Lando, une fois vainqueur, n'ose user de la victoire; il la cède à un homme des classes riches, à Sylvestre Médicis, et fonde ainsi, sur l'élévation imprévue du peuple, l'éternel asservissement du peuple. Que reste-t-il de la journée des Petits-Métiers? Un nom qu'ils font surgir et devant lequel ils s'effacent; le germe d'un pouvoir absolu; le nom des Médicis.

Dans chacune des révolutions des peuples catholiques du midi de l'Europe, ces deux hommes apparaissent à Gênes, à Pise, à Sienne; partout un Michel Lando et un Sylvestre Médicis; partout le petit peuple ingénu, et le

bourgeois anobli et rusé. L'issue est toujours la même. Le peuple disparaît dans son triomphe ; à sa place surgit un maître. Après 1378, les Médicis, comme après 93, Napoléon.

Les hommes du parti vaincu, c'est-à-dire de la grosse bourgeoisie, avaient soudainement repris courage, depuis que Michel Lando avait témoigné ne pouvoir se passer d'eux. Leur audace croissant d'heure en heure par l'impunité, ils s'assemblèrent, dès le 1er septembre, sous les fenêtres du palais. Aux cris répétés : aux armes, *à bas les ciompi!* ils déclarèrent qu'ils ne souffriraient pas qu'un seul homme du peuple fît plus longtemps partie du gouvernement. La Seigneurie s'empressa d'obéir à ces réclamations ; elle ôta la magistrature à deux ouvriers, Tira et Baroccio. A leur place, elle mit deux hommes de la grosse bourgeoisie. Il fut décidé, en outre, qu'on ne laisserait subsister que deux des associations nouvelles, à savoir celles des teinturiers et des tailleurs. Cette résolution excita un vif mécontentement dans les arts majeurs. Mais, de crainte de provoquer un nouveau soulèvement, ils s'en tinrent là, sentant bien que le moment n'était pas encore venu de tout reprendre à la fois.

D'ailleurs, sur cette pente, il était assez évident qu'on ne s'arrêterait plus. On commença par abolir le droit de suffrage du petit peuple et par ôter leurs offices à tous les ouvriers des arts mineurs. Seulement, pour conserver quelque apparence, Michel Lando fut maintenu un peu de temps encore dans sa charge. Par un reste d'illusion, il rendit aux classes supérieures l'immense service de couvrir de son nom d'artisan les représailles de l'oligarchie.

D'abord, elle feignit de se contenter d'exclure la plèbe, au profit des arts moyens. Bientôt il fallut en revenir sim-

plement au système traditionnel des États italiens, le terrorisme. Un tribunal contre-révolutionnaire fut établi, pour châtier d'avance le parti populaire de ses crimes à venir. Alors la grosse bourgeoisie se chargea de donner au peuple, à son dam, une leçon de gouvernement; et il est certain que, par l'insulte, par la moquerie, par le mépris, par l'opprobre, par la confiscation, par la ruine, par l'exil, par la prison, par la misère, par la faim, par le feu, elle enseigna à ses ennemis l'art de se délivrer d'une faction gênante, d'une classe incommode, ou même d'un peuple tout entier, en tarissant l'avenir dans ses veines. Les deux délégués du peuple que Michel Lando avaient blessés furent envoyés les premiers à l'échafaud. Ils inaugurèrent, mourants, l'ère des supplices, que l'on prit soin, selon l'expression italienne, de *rafraîchir* à des époques marquées d'avance.

En Italie, les échafauds, et surtout les proscriptions, n'eurent pas, comme en d'autres pays, le caractère d'une violence passagère. Ils se changèrent en institutions permanentes. Le sang-froid que mit la bourgeoisie à exténuer le petit peuple, fut incomparable; et ni le courage, ni même la force de corps du *peuple maigre*, ne se relevèrent de ce lit de torture, de ces proscriptions en masse, de ces effusions de sang, versé goutte à goutte, lentement, systématiquement, avec un art calculé où la passion semblait n'entrer pour rien.

De ce moment, il est telle chronique, par exemple, celle de Marchione Stéphani, dont chaque chapitre n'est plus qu'une liste de proscriptions et de condamnations à mort. Tout ce qui avait trempé, de près ou de loin, dans les intérêts de la plèbe, tout ce qui lui avait donné un vote, un gage, une sympathie, un encouragement, fut purifié par l'exil ou par le fer. Georges Scali paya l'un des

premiers, de sa tête, l'alliance qu'il avait formée, au nom des grands métiers, avec les petits.

L'espérance revint alors, même à ces anciens nobles qui, depuis si longtemps, avaient été privés de tout droit aux fonctions publiques. De la résignation la plus humble, ils passèrent aux plus extrêmes prétentions; ils crurent que le jour était venu de reconquérir tout ce qui leur avait été enlevé.

Au milieu de tant de partis opposés que l'on croyait détruits, et qui reparaissaient pleins de la vie qu'ils avaient ôtée au peuple, de nouvelles luttes à main armée ensanglantèrent les rues. Les classes inférieures avaient été trop humiliées, et, d'ailleurs, elles avaient la veine trop épuisée pour profiter sitôt des divisions de leurs adversaires. Maté par la noblesse et par la bourgeoisie, le petit peuple mit plus de deux siècles à panser sa plaie, que, d'ailleurs, on ne laissa plus jamais fermée.

Le moment vint enfin de frapper Michel Lando. Les partis qu'il avait sauvés ne purent souffrir qu'il restât dans Florence. C'était une humiliation trop intolérable pour eux que la vue de cet ouvrier qui avait été un jour leur maître. Tant de clémence, tant de commisération ingénue ne le protégèrent pas. Il fut exilé par ceux qu'il avait non-seulement épargnés, mais relevés. Il mourut à Chiozza dans l'opprobre. Grande leçon pour ceux qui, en des temps corrompus, se hâtent de rendre à des adversaires la force que la Providence leur a ôtée. Bien souvent, se croyant magnanimes, ils ne sont que débonnaires. Honnêtes gens sans grandeur, sans génie, qui servent à perdre ce qu'ils voudraient sauver. Chargés, un jour, du fardeau des destinées humaines, ils se sentent trop faibles pour les porter, et se remettent de ce soin à l'ennemi qu'ils avaient charge de détruire. L'histoire ne sait quelle

place leur donner ; elle ne pourrait voir en eux des traîtres, puisqu'ils se frappent eux-mêmes, ni des héros, puisqu'ils travaillent contre leur propre cause. Dans leur vertu, il y a une faiblesse qui la déshonore, et dans leur faiblesse, une vertu qui la rachète. Quoi qu'il en soit, ils sont punis de leur médiocrité comme d'un crime ; car, rien de plus immoral que de laisser croire que la vertu est un obstacle pour les bons, une commodité pour les méchants.

Une lumière terrible jaillit des palais incendiés de Florence. La révolution des Ciompi fit le tour de l'Italie. Les ouvriers de Sienne, les *Lazzares* de Naples, les *Capette* de Gênes eurent chacun aussi leur journée ; par des causes analogues, ces victoires du peuple finirent toutes par l'anéantissement du peuple.

Le premier effet de la panique qu'elles avaient produite fut de réconcilier les grands et les riches, les nobles et les bourgeois. Ces deux grands partis, qui avaient rempli de leurs luttes les temps précédents, se rapprochent et se confondent en se dénaturant. Il se fait, peu à peu, dans l'histoire de ces cités, un silence précurseur de l'asservissement et de la mort.

Second résultat qui rentre dans le premier. Les gros bourgeois guelfes, auparavant la tête du parti plébéien, changent brusquement de système. Les mêmes hommes, qui avaient visé à la popularité, deviennent les ennemis les plus ardents, les plus obstinés du peuple ; et cette conversion subite de la bourgeoisie et du parti guelfe aux doctrines d'asservissement est le fait important de la fin du quatorzième siècle. Depuis ce temps, tous les mots de la langue politique prennent un autre sens ; toutes les bannières, une autre couleur. Il s'opère comme un grand changement de front dans chaque parti. Pour qui n'ob-

serve pas ce renversement, l'histoire demeure une énigme indéchiffrable.

L'effet le plus apparent fut de tremper dans le sang de la guerre civile la popularité des Médicis. Sylvestre avait enfoui ce nom sous la cendre des palais; Côme l'en fit sortir avant que la rouille s'y fût attachée. Ce qui avait été salué du peuple comme un gage d'indépendance, devint, encore une fois, une cause d'éternelle servitude.

## CHAPITRE XIV.

### UNE RÉVOLUTION FISCALE.

#### L'impôt sur le capital dans la république de Florence.

Au milieu de son terrorisme, l'aristocratie bourgeoise était elle-même pleine d'épouvante. Le souvenir de la révolution de 1378 la poursuivait au fond de ses maisons crénelées. Toujours décimé, le peuple relevait toujours la tête. Ce qu'il n'avait pu obtenir pendant qu'il avait occupé le gouvernement, il l'obtint après sa défaite. La question de l'impôt n'avait pas été abandonnée. Parmi les luttes et les proscriptions, la passion d'égalité sociale qui travailllait les *petits métiers* finit par produire un système que les classes inférieures imposèrent à la bourgeoisie, qui venait de les écraser. Le résultat de cette capitulation de la bourgeoisie fut la révolution de l'impôt, en 1427, véritable loi agraire d'un peuple de banquiers.

Ce système est annoncé, à son origine, par les chroniqueurs, avec un véritable enthousiasme, comme le triom-

phe de la cause divine. Ce n'est pas seulement *justice*, disent-ils, c'est *sainteté*. En même temps qu'ils portent aux nues les inventeurs de ce système, ils en livrent les adversaires à la vengeance de Dieu. Je ne citerai que l'un de ces témoignages contemporains :

« La guerre avait continué de 1422 à 1427, et chacun « étant écrasé sous le poids d'impôts mal répartis, les « riches ne voulant pas les payer, les pauvres ne le pou- « vant, la ville était réduite à un état désespéré. Mais la « cupidité des gros bourgeois les rendait obstinés dans « leurs mauvais vouloirs ; et à cause de ces iniquités, il « se faisait des conciliabules parmi le peuple, et il disait : « C'est nous qui semons, ce sont les grands bourgeois « qui moissonnent ; les labeurs sont pour nous avec les « charges. Et tout le peuple murmurait et répétait des « paroles semblables.

« Au milieu de ces plaintes, Philippe de Diaceto, « homme d'un esprit subtil, raisonneur expérimenté, se « leva ; la plume à la main (*con la penna in mano*), il « montra le moyen d'avoir de l'argent ; et ainsi fut habile- « ment établi l'impôt du *catasto* ; tous les riches portèrent « la charge avec le bât, chacun fut tenu de payer. Dans « ce système, je ne sais ce que je dois le plus louer, ou « sa *justice* ou sa *sainteté* (*o la sua giustizia o la sua san- « tità*). Francisco della Luna, qui voulut s'y opposer, en « fut châtié par Dieu et par la fortune ; car il alla toujours « de mal en pis ; il tomba dans la disgrâce de tous les « hommes : tant il est vrai que les meilleures vengeances « sont celles qui viennent de Dieu[1]. »

Le chroniqueur montre dès l'origine la haute bour-

[1] Chè le maggior vendette son quelle che procedono di Dio. (Scipione Ammirato, *Delle Famiglie nobili Fiorentine*, p. 19-20.)

geoisie qui tend des piéges au peuple pour lui enlever cette loi de salut : ne pouvant la renverser, les riches cherchent à obtenir que cette loi dorme, *chè il catasto dormisse*. Les représentants de la haute bourgeoisie avouent sincèrement leurs répugnances. Ils reconnaissent que s'ils repoussent ce système, c'est parce qu'il leur ôte en réalité la domination et le gouvernement. « Citoyens, « dit l'un d'eux, quelle différence y a-t-il entre les hom- « mes de gouvernement et les autres, si ce n'est que les « uns commandent et les autres obéissent ? Que nous sert « d'être censés gouverner, si nous sommes en effet gou- « vernés et dominés par ce nouveau système d'impôts ? »

Ce que regrettait l'aristocratie bourgeoise de Florence, c'était bien moins encore l'argent, dont elle était prodigue, que l'autorité absolue qui lui échappait ; elle abhorrait dans cet impôt l'égalité qui en était le principe. Avec la franchise des passions de ce temps, elle explique très-haut le motif déterminant de son opinion.

Quel était, en effet, le système du *catasto* ? Le chroniqueur que je viens de citer a montré l'enthousiasme des prolétaires, la répugnance des bourgeois. Les uns y voient le commencement de la justice d'en haut, les autres la fin de leur autorité. L'écrivain contemporain dépeint la révolution morale qui suit le déplacement du pouvoir. Mais quel est enfin ce système dont les résultats sont annoncés avec tant d'éclat ? En quoi consiste-t-il ? C'est Machiavel qui le dira.

Non-seulement il décrit l'impôt sur le capital, mais il résume les objections que les classes riches faisaient à cette réforme, et qui se trouvent être à peu près littéralement reproduites aujourd'hui, par exemple celles qui concernent les biens mobiliers. On comprendra aisément quelle révolution ce système apportait dans la haute

bourgeoisie de Florence, en rappelant que l'aristocratie de finance possédait dans ses banques la plus grande partie de la fortune publique ; c'était une question de vie ou de mort pour l'aristocratie financière d'échapper à ce mode d'impôt, pour le peuple de l'y assujettir.

Voici les paroles de Machiavel ; chaque mot est si important, que je ne puis en retrancher aucun :

« Cette guerre avait duré de 1422 à 1427, et les ci-« toyens de Florence étaient écrasés sous les impôts qu'ils « avaient supportés jusque-là ; ils convinrent de les rem-« placer par d'autres ; et afin *que l'impôt fût égal pour « tous, proportionnellement aux richesses, on arrêta de « l'établir sur la totalité des biens de chacun : en sorte « que celui qui avait 100 florins de capital eût un demi-« florin*[1] *d'impôt*. Dans ce système, l'impôt n'étant plus « réparti suivant le bon plaisir des hommes, mais suivant « la loi, pesait lourdement sur les riches, et avant qu'on « l'eût discuté, ils le repoussaient d'avance. Jean de « Médicis seul le soutenait ouvertement, si bien qu'il le « fit prévaloir. Comme dans l'assiette de cet impôt on « formait une masse de tous les biens de chacun, ce que « les Florentins appellent *accatastare*, on l'appela *catasto* « (cadastre). Cette innovation mit en partie un frein à la « tyrannie des riches ; car ils ne pouvaient plus frapper « les faibles et leur imposer silence par la menace dans « les assemblées et les conseils, comme ils le faisaient « auparavant.

« Ce système d'impôt fut donc reçu avec joie par les « masses, avec une immense répugnance par les riches. « Mais, comme il arrive que les hommes ne sont jamais

[1] Quello che aveva cento fiorini di valsente ne avesse un mezzo di gravezza.

« satisfaits, et que, sitôt qu'ils ont une chose, ils en de-
« mandent une autre, le peuple, non content de l'égalité
« de l'impôt qui naissait de la loi, demandait que l'on re-
« vînt sur le passé, que l'on estimât ce que les riches
« avaient payé de moins, selon le *catasto*, et qu'ils fissent
« la compensation pour ceux qui, afin de payer ce qu'ils
« ne devaient pas, avaient vendu leurs propriétés. Cette
« demande épouvanta beaucoup plus que le *catasto* les
« grands bourgeois ; pour se défendre de l'une, ils ne
« cessaient d'attaquer l'autre, soutenant que ce système
« d'impôt était le comble de l'injustice, en ce qu'il frappait
« aussi les biens mobiliers que l'on possède aujourd'hui
« et que l'on perd demain ; qu'il y avait d'ailleurs un
« grand nombre de personnes qui avaient de l'argent ca-
« ché que le *catasto* ne peut atteindre. A quoi ils ajoutaient
« que ceux qui, pour gouverner la république, négli-
« geaient leurs affaires, devaient supporter moins de
« charges que les autres ; qu'il fallait se contenter des
« fatigues qu'ils enduraient ; qu'il n'était pas juste que
« l'État profitât de leurs biens et de leurs talents, et se
« contentât de l'argent des autres.

« Les partisans de la loi répondaient : que si les biens
« mobiliers varient, l'impôt peut varier également, et
« qu'en renouvelant souvent l'estimation, on pouvait re-
« médier à cet inconvénient ; qu'à l'égard de ceux qui
« ont de l'argent caché, il n'était pas nécessaire d'en tenir
« compte, parce qu'il n'était pas raisonnable de faire
« payer un argent qui ne produit rien, et que si on le fait
« valoir, il se découvre par là même ; que si les fatigues
« du gouvernement leur pesaient, ils n'avaient qu'à les
« laisser de côté, et à ne plus s'en embarrasser ; que la
« république trouverait aisément d'autres citoyens dé-
« voués qui ne feraient pas difficulté de l'aider de leur

« argent et de leurs conseils; que, d'ailleurs, les honneurs « et les avantages que le gouvernement apporte à sa suite « sont tels, qu'ils devraient leur suffire, sans prétendre « encore ne point participer aux charges.

« Mais les ennemis de la loi ne disaient pas ce qui « causait leur véritable peine : c'est qu'il leur était dur « de ne pouvoir plus entreprendre de guerres sans « dommage pour eux, depuis qu'ils étaient réduits, « comme les autres, à contribuer aux dépenses. Si ce « système avait été découvert plus tôt, on n'aurait pas « fait la guerre au roi Ladislas; on ne la ferait pas main- « tenant au duc Philippe; car ces guerres n'ont été en- « treprises que pour enrichir quelques citoyens, non par « nécessité.

« Jean de Médicis calmait ces humeurs violentes en « faisant voir qu'il n'était pas bien de revenir sur le passé, « qu'il fallait seulement s'occuper de l'avenir; que si les « impôts avaient été injustes autrefois, il fallait remercier « le ciel de ce qu'on avait découvert le moyen de les rendre « équitables; qu'on devait vouloir que ce système servît « à réunir, non à diviser la cité, ce qui arriverait in- « failliblement si l'on revenait sur les contributions « passées, pour les faire servir de compensation dans les « contributions présentes; que celui qui se contente « d'une demi-victoire en tire toujours avantage, tandis « que celui qui veut épuiser sa victoire finit toujours par « tout perdre. Par ces paroles, Jean de Médicis apaisa les « débats, et l'on ne parla plus de revenir sur le passé [1].»

Ce serait raconter l'histoire sociale de Florence que de suivre les efforts de l'aristocratie bourgeoise pour se dérober à l'égalité de l'impôt. D'abord elle emploie la vio-

[1] *Ist. Fior.*, lib. IV.

lence ; dès l'année suivante, en 1428, elle essaye de rendre l'impôt impraticable, en faisant soulever les provinces sujettes de la république. La révolte n'ayant pas réussi, les riches tentent la voie de la faveur et de la brigue : ils font mentir la loi à leur profit par de frauduleuses estimations. Aussi arriva-t-il qu'en 1458, c'est-à-dire trente et un ans après l'établissement de l'impôt sur le capital, les masses prolétaires, qui voyaient leur émancipation dans ce système fiscal, obtinrent qu'une nouvelle estimation fût faite des fortunes tant mobilières qu'immobilières.

La lutte entre la bourgeoisie et les prolétaires s'engage ainsi, dans le quinzième siècle, par la question du maintien de l'impôt sur le capital. C'est le fond de l'histoire sociale de la république de Florence pendant la fin du moyen âge. Je me sers ici de la traduction et de l'exposé de M. de Sismondi :

« Le gouvernement cherchait à éteindre la dette pu-
« blique qui s'était fort accrue pendant la précédente
« guerre ; et l'un des moyens auxquels il s'arrêta pour
« augmenter le revenu fut de renouveler en 1458 le
« *cadastre* de 1427, en vertu duquel toutes les propriétés
« *mobilières et immobilières de chaque citoyen avaient été*
« *estimées et soumises à une imposition de demi pour cent*
« *du capital*. Depuis cette époque, les riches avaient
« trouvé moyen de soustraire une grande partie de leurs
« biens aux impositions publiques par le crédit qu'ils
« exerçaient sur les magistrats ; aussi une loi qui éta-
« blissait une égalité proportionnelle dans les impôts
« fut-elle regardée comme un sujet de triomphe par le
« peuple ; elle fut portée au commencement de 1458 ;
« dix commissaires furent chargés de faire dans l'année
« la répartition de l'impôt d'après les fortunes. »

Ainsi se résument le fond et la forme de cette révolution financière de 1427. Le système : c'était l'impôt sur le capital. La quotité de l'impôt : un demi pour cent. Les moyens d'exécution : les citoyens étaient obligés, dans un temps marqué, de fournir la déclaration de toutes les valeurs composant leur état de fortune : c'est ce qui s'appelait *donner l'inscription de leurs biens*[1].

Quant à la tentative frauduleuse de la haute bourgeoisie, le secret en est révélé, après coup, avec une singulière audace par les historiens du seizième siècle, qui appartenaient presque tous à l'aristocratie financière. Ce secret était un grand piége tendu aux classes pauvres. Les riches, après avoir reconnu l'impossibilité ou le péril de détruire ouvertement la révolution accomplie, convinrent que, pour réduire la foule, il fallait mettre dans leurs complots les hommes à qui elle se fiait le plus[2]. Dès lors ils se retournèrent vers les Médicis, et ils essayèrent d'*agir avec eux;* ils les excitèrent sans relâche, de père en fils, à profiter de leur popularité pour tromper le peuple[3] et le dépouiller, en le caressant, de sa nouvelle conquête. Les premiers Médicis sentirent que cette perfidie les perdait. Ils refusèrent.

Si l'on demande quel a été le résultat politique du système d'impôt sur le capital, je dirai qu'il eut pour première conséquence de mettre fin aux révolutions violentes et sanglantes qui avaient troublé les siècles précédents. Il est impossible de ne pas remarquer qu'après ce changement dans la loi fiscale, il se fait un grand calme dans

[1] Dare le scritte de' beni loro.

[2] Quanto era ciò difficile e pericoloso ad eseguire, se il favor di coloro a' quali la plebe era cara non si procacciava prima di guadagnare. (Scip. Amm.)

[3] Nerli, *Commentari*, p. 36.

la société florentine. D'une part, la haute bourgeoisie, depuis qu'elle concourt largement aux dépenses, devient moins entreprenante, moins aventureuse; de l'autre, le peuple, satisfait d'avoir conquis l'égalité dans l'impôt, se retire de l'émeute; il laisse à Florence cette longue paix dont profitent les arts du quinzième siècle.

La classe ouvrière s'était tellement attachée à cette conquête de l'égalité dans l'impôt, qu'il suffit aux premiers Médicis de se faire les défenseurs du *catasto*, pour conduire le peuple partout où ils voulurent.

On a vu que Machiavel attribue à Jean de Médicis d'avoir, le premier, pris la défense de ce système. Côme, le Père de la patrie, le suivit dans cette voie. Laurent le Magnifique y marcha à son tour. En 1471, sous son syndicat, on renouvelle pour la troisième fois la réforme de 1427. Ces hommes de trois générations différentes, héritiers de la même pensée, fondent ainsi avec leur popularité la grandeur de leur maison.

En même temps qu'ils firent établir l'impôt sur le capital, ils s'opposèrent à ce que l'on revînt sur le passé, et délivrèrent ainsi la bourgeoisie de la plus grande terreur qu'elle eût jamais éprouvée, qui était de se voir expropriée en masse par l'effet rétroactif de l'impôt sur le capital. Au peuple, ils garantissaient l'égalité, à la bourgeoisie la non-rétroactivité. Dans cette situation, personne ne pouvait se passer d'eux; ils s'étaient faits les médiateurs de la révolution sociale; ceux qui la craignaient, comme ceux qui la soutenaient, avaient également besoin de leur empire.

Qui peut dire ce qui fût arrivé si, au lieu de tenter la voie hardie de cette révolution fiscale, Jean de Médicis eût repoussé toute innovation; si la bourgeoisie entière se fût attachée au système exécré des anciens impôts; si

l'aristocratie financière n'eût voulu capituler à aucun prix avec les doctrines économiques et sociales des temps nouveaux; si Côme et Laurent de Médicis, au lieu de soutenir la conquête de la classe ouvrière, eussent prêté l'oreille aux seules suggestions de la classe riche; si de grands hommes d'État ne se fussent interposés avec un profond esprit novateur entre le *peuple maigre* et le *peuple gras?* Est-il sûr que cette société bouleversée se fût soudainement rassise, que l'on eût vu s'élever, au sein de la paix, tant de monuments des arts et des lettres qui signalent l'âge heureux de Florence, et conduisent de merveille en merveille jusqu'à la jeunesse de Michel-Ange? Est-il certain qu'au lieu de ces années prospères, on n'eût pas revu les torches des *Ciompi* de 1378 se rallumer, et se promener sur les ruines, à l'ancien cri de : *Vive le petit peuple!*

# LIVRE II

## CHAPITRE PREMIER.

### LE COSMOPOLITISME.

Révolution dans le tempérament du génie italien. La patrie ou le monde. Comment le chemin est frayé à l'invasion. L'Italie désarme; elle compte sur la souveraineté de l'esprit. Contraste entre la chute politique de la nation et le progrès des arts. Un concile d'artistes.

Au milieu du quinzième siècle, mon sujet m'abandonne, ou plutôt il change de nature; car c'est encore un grand spectacle de voir un peuple qui commence à se dissoudre sans blessure apparente. J'entre dans une époque qu'aucun grand nom ne remplit. Je cherche des écrivains nationaux, je ne trouve que des imitateurs des Latins. Les espérances des Guelfes comme des Gibelins sont tombées; rien n'y a été substitué. Dès ce moment, tout est sur une pente qui doit nécessairement conduire à la mort sociale.

Jusque-là il était visible que l'Italie ne suivait pas la loi régulière de formation des autres parties de l'Europe; que la nationalité y était plus lente à se produire que chez d'autres; mais à partir du quinzième siècle, se ré-

vèle à toute la terre l'impossibilité de s'organiser, de former un de ces êtres vivants que l'on appelle peuple. La plaie encore cachée se découvre, et l'on s'y accoutume; c'est ce que l'on appelle aujourd'hui un fait accompli. Bien plus, cette impossibilité est acceptée par les meilleurs esprits comme une marque de grandeur; toute une race d'hommes prend glorieusement son parti de renoncer à être; au moment où en Europe les nationalités se constituent et prennent une tête, l'absence de la nationalité italienne devient surtout flagrante.

Le principe entrevu au commencement de cette histoire s'est développé; les yeux les plus aveugles ne peuvent s'empêcher de le voir. Rome, en devenant la tête de la chrétienté, a dû renoncer à être la tête de l'Italie. D'une part, cette puissance s'est opposée à l'établissement d'une monarchie unique; de l'autre, comme un corps étranger garde une plaie ouverte, elle a empêché les petits États de se réunir dans un même système; c'est-à-dire qu'elle a rendu également impossible la royauté et la fédération.

Le moment est venu où le fait d'abord latent dans les origines de la race italienne en devient la règle et la fatalité.

L'esprit des États politiques, c'était la nationalité; l'esprit de la papauté, le cosmopolitisme. Comment accorder l'une et l'autre?

Dans l'antiquité, chaque État se faisant le centre unique de toute vie sociale, cette question n'existait pas. De nos jours, elle existe théoriquement; mais la grandeur comme la ruine de l'Italie est d'avoir vécu sur ce problème, laissant en présence deux souverainetés, la cité et l'Église, qui représentent officiellement la patrie et le monde.

Dans ces termes, quel a été son choix? Elle n'a pu ni les réunir ni les concilier; elle les a tour à tour préférés; et c'est en quoi surtout diffèrent chez elle le moyen âge et la renaissance.

Au treizième siècle, au temps de Dante, l'idéal de l'Italie est tout italien; il est étroit, enchaîné à la commune; mais, du moins, il est fécond dans son patriotisme; il est passionné, il vit. Maintenant, considérez quel travail s'accomplit pendant le quinzième siècle; cette époque si vide en apparence aboutit à un immense résultat historique; elle change l'idéal du génie italien.

Encore une fois, l'ancienne question se présente : la patrie ou le monde; et la réponse est l'opposé de celle qui avait été faite dans le passé. Le génie italien met tout son effort à s'effacer lui-même, à s'ensevelir, pour ne laisser subsister en lui que le génie de l'humanité.

Voyez ces savants, ces philologues chevaleresques, un Poggio, un Jean de Ravennes, un Laurent Valla, un Filelfo, un Aurispa, ces héros de l'érudition, qui souvent, au péril de leurs corps, vont explorer la dépouille de Constantinople pour rapporter un manuscrit. De quelle nation sont-ils? à peine s'ils s'en souviennent. Ils prennent un nom latin; ils ne sont plus ni Vénitiens ni Lombards. Et le cortége qui entoure la dynastie naissante de Côme de Médicis, les Pic de la Mirandole, les Landini, Marsile Ficin, qui chante les hymnes d'Orphée en s'accompagnant de la lyre, à quelle nation se rattachent-ils? Ils ne sont plus Florentins, ils sont habitants de la cité de Platon, citoyens de l'humanité.

Les œuvres de ces hommes n'ont pas une originalité frappante; et pourtant ils aboutissent à un grand résultat qui leur est commun à tous; ils brisent la tradition du vieux génie italien; ils révèlent un nouvel idéal, qui, plus

étendu que l'ancien, sera réalisé par les artistes et les écrivains du seizième siècle. Comme cet idéal ne représentera pas seulement la nation italienne, le cosmopolitisme y trouvera son expression complète; l'art des Léonard de Vinci, des Michel-Ange, des Raphaël ne sera plus l'art de l'Italie, mais de l'humanité moderne.

Tout pousse l'Italie du quinzième siècle à ce cosmopolitisme prématuré. C'est le temps des conciles qui se suivent presque sans interruption, conciles de Pise, de Constance, de Ferrare, de Bâle. Si j'essayais de faire revivre une de ces assemblées, qui tenait tout le Midi en suspens; si je suivais ces délibérations, qui semblent annoncer le long parlement du moyen âge, ces correspondances qui arrivent de tous les points de l'Europe, ces discussions tantôt pompeuses, tantôt grossières, vous verriez distinctement comment l'Italie, passionnée plus qu'un autre peuple pour un pareil spectacle, apprenait à cette école à s'occuper des affaires du genre humain en oubliant les siennes. Les conciles de Pise et de Ferrare, dans lesquels le nom de l'Italie fut à peine prononcé, ce furent son assemblée constituante et sa convention.

Enfin, pendant que le reste de l'Europe ne vivait que de la guerre, l'Italie, comme on le dit aujourd'hui, désarme. Cette opinion que quelques esprits ont cherché à faire prévaloir de nos jours, que la guerre est un legs de la barbarie, que le temps en est fini, que la pensée toute seule doit désormais combattre, ce sentiment est embrassé prématurément par les Italiens; ils donnent les premiers l'exemple de la confiance dans les victoires de l'esprit; ils convient l'Europe moderne à abandonner la lutte des corps pour la lutte des idées et des intelligences.

Ce n'est pas qu'ils n'eussent retrouvé de hardis chefs militaires. Piccinino, Sforza, Braccio, montraient assez la

vérité de ce qu'avait dit Pétrarque, que l'antique valeur n'était pas encore morte dans les cœurs italiens. Mais tel était le mépris général pour la force matérielle, que le champ de bataille ne donnait pas la popularité; ces hommes, qui ailleurs eussent été des héros, durent se contenter des ambitions de l'aventurier. Parce que l'on avait incontestablement l'autorité de la pensée, on crut que l'on dominerait aisément des peuples regardés comme barbares. Satisfaits de diriger les esprits, les Italiens abandonnèrent, comme une occupation inférieure et grossière, à des mercenaires le soin de vaincre.

Nul spectacle plus triste que la Péninsule parcourue d'un bout à l'autre par des condottieri, qui, à chaque instant, se retournant contre ceux qui les payent, sans distinction d'amis ou d'ennemis, dépouillent le pays, avant que tant de villes brillantes, savantes, lettrées, aient songé à se défendre. Comme l'Italie se sentait la reine du monde par la pensée, même abattue sous les pas de l'ennemi, elle ne sentait pas le généreux désespoir qui accomplit des miracles. Elle sut trop tôt que la souveraineté ne lui serait pas arrachée par la défaite; elle s'y accoutuma par avance.

Les incursions périodiques et pacifiques des étrangers à la suite de l'empereur, avaient préparé les esprits à la possibilité des invasions. Si elles eussent éclaté tout à coup, le sol italien se serait hérissé naturellement; mais tant de promenades des bandes germaniques avaient accoutumé à ce qui partout est la dernière des infortunes, à la langue, à la voix, au visage de l'ennemi dans le champ, dans la maison paternelle. Pendant des siècles, l'Allemand était venu chaque année en armes s'asseoir au foyer domestique. La place de l'étranger était toujours préparée, et pendant qu'il était là tout avait suivi le cours or-

dinaire. A peine si les philologues avaient détourné la vue de leurs manuscrits pour regarder passer les avant-coureurs des barbares. Les peintres de Florence, dans les cellules des cloîtres, n'avaient pas quitté le pinceau. On n'avait pas vu là, comme en Espagne, une succession de poëtes guerriers faire leur éducation dans les batailles! car la guerre, pour des esprits italiens, n'avait plus même de poésie. Ces combats mercenaires, dans lesquels chacun s'épargnait en épargnant son adversaire, c'était la barbarie sans le danger, sans le courage; la mort même y manquait.

Voilà comment, par la complicité des événements et du génie exclusivement cosmopolite de l'Italie au quinzième siècle, le chemin a été frayé à l'invasion. A cette cause générale de la disparition de l'esprit militaire en Italie, j'en ajouterai une seconde. Dans les guerres politiques, la force des armées est dans l'unité du drapeau; il faut qu'elles soient engagées toujours dans le même sens; car c'est une grande erreur de s'imaginer que ces masses d'hommes, qu'on appelle des armées, puissent servir, sans s'énerver, indifféremment toutes sortes de causes, royales ou républicaines; aujourd'hui l'absolutisme, demain la liberté; guelfes le matin, gibelines le soir. Dans ces violents changements de front, il n'est pas d'organisation de fer qui ne s'use, ne s'émousse ou ne se brise. La discipline n'est que l'effet de la tradition ou plutôt de la continuité d'efforts vers un même but, qui est l'âme même d'une armée. Il résulte de cette unité d'impulsion, une force qui ressemble à celle de la loi de gravitation. Or il est arrivé en Italie que les mêmes troupes furent successivement employées par les partis les plus opposés; elles finirent par ne plus savoir pourquoi ni pour qui elles se faisaient la guerre.

Les mêmes hommes qui luttaient avec fureur au treizième siècle, ne tenaient plus sur aucun champ de bataille au quinzième; il n'y avait plus d'âmes dans les armées. Dès lors, elles refusèrent de se battre. On finirait par revoir quelque chose de semblable en Europe, si les mêmes armées devaient continuer de servir tour à tour la révolution et la contre-révolution, comme cela est arrivé de nos jours.

L'Italie est, dans le monde moderne, sortie la première de ce que quelques personnes appellent le cercle étroit du patriotisme; elle s'est confiée sans défense à l'esprit de la civilisation, au génie de l'humanité. Comment l'humanité l'en a-t-elle récompensée? En la foulant aux pieds.

Avertissement à ceux qui seraient tentés d'engager leur pays dans un système purement cosmopolite. Tout peuple doit subir l'attraction de l'humanité, mais il doit aussi réagir sur elle; et qui veut se soustraire à l'une de ces conditions, se condamne lui-même à périr.

Pendant que les armées de Charles VIII, de Léon X, de Maximilien, de François I[er], de Charles-Quint traversent impunément le pays dans tous les sens, il n'y a plus de patrie italienne; chose incroyable, c'est dans ce moment que s'accomplissent les chefs-d'œuvre de Léonard de Vinci, de Michel-Ange. Les fresques encore humides de Raphaël sont obscurcies par la fumée des soldats qui pillent le Vatican. Il y a une lutte entre les envahisseurs pour détruire, entre les artistes pour édifier et créer. Le commencement du seizième siècle avec ses prodiges qui surgissent de tous côtés, est une protestation du génie contre la mort civile et politique qui s'étend de proche en proche. A l'instant où l'Italie périt, comme si son esprit achevait de se délier des chaînes matérielles et de se révéler par ses œuvres, son art éclate avec le plus de puissance. De toutes parts

sur les murailles, se soulèvent les merveilles des écoles romaines, florentines, vénitiennes; elles entourent le vainqueur comme des suppliantes; elles combattent à la place des armées.

On a revu une fois dans le monde le développement littéraire d'un pays s'accomplir sous les pas de l'invasion. La petite cour de Weimar, que l'on a comparée quelquefois à celle des Médicis, lui ressemble surtout parce que le génie de ses écrivains n'a été entravé ni étouffé sous les pas de l'ennemi. Herder, Wieland, Goethe, Schiller, ont publié leurs meilleurs ouvrages au milieu des armées de Napoléon, de même que Raphaël, Léonard de Vinci et Michel-Ange ont exécuté les leurs à la face des armées de François I^er et de Charles-Quint. La différence, c'est que l'art allemand, de plus en plus nourri des passions nationales, a fini par servir de drapeau, quand il n'y en avait plus d'autre; la philosophie elle-même s'est jetée dans la mêlée. On a vu les philosophes, à la veille de la bataille de Leipsick, professer la légitimité de la guerre; les poëtes écrire leurs vers sur les cartouches; et il suffirait d'envisager l'art de l'Allemagne avec un peu d'attention, pour s'apercevoir qu'il porte les traces d'une réaction passionnée et fiévreuse.

Au contraire, considérez les œuvres de l'Italie pendant cette période d'agonie : les poëtes, depuis Pulci, Boiardo, jusqu'à l'Arioste; les peintres, depuis Pérugin jusqu'à Raphaël, Corrége, André del Sarto, ce Florentin qui meurt l'année même de la prise de Florence. Durant le sac de Rome, le Parmésan peignait encore au moment où les lansquenets entraient dans son atelier. Quelle sérénité! quel repos chez tous! Comme on sent que leur idéal est au-dessus de la terre, et que les disputes des hommes ne peuvent l'obscurcir ni le ruiner! Cherchez dans les vierges

d'Andréa del Sarto, de Corrége, de Raphaël, le triste regard de l'Italie esclave, sans tête, violée, dépouillée, lacérée, déchirée, comme parle Machiavel; vous trouverez le regard du bienheureux qui monte au ciel, non pas le désespoir d'une chute politique.

Venise est abaissée comme toutes les autres villes; qui découvrirait le moindre signe d'affliction, de deuil profond, dans la pourpre du Titien et du Tintoret? En voyant l'éclat oriental des artistes de la ville aux cent îles, qui croirait que l'Orient vient de lui être fermé, et qu'elle a dû le quitter honteusement?

*Fuis les orages :* cette devise avait été celle de Léonard de Vinci; elle devient celle de l'art italien lui-même. A mesure que la terre lui manque sous les pas, il plane hors de la région où se forment les tempêtes civiles; les yeux fixés sur l'idéal universel, à peine s'il paraît s'apercevoir que le pays s'écroule, qu'il y a un peuple de moins dans le monde.

Dans le quinzième siècle qui préparait laborieusement les merveilles de la renaissance, l'originalité que nous chercherions vainement chez les écrivains se trouve chez les artistes. Jamais peut-être le culte de l'art n'a paru d'une manière plus naïve que dans ces peintres, ces sculpteurs, ces architectes de la fin du moyen âge, qui aspirent à une forme nouvelle pour répondre à une société nouvelle; la foi, plus puissante, plus naïve chez eux que chez les écrivains, les a longtemps prémunis contre l'imitation servile de l'antiquité.

Ils voulaient lutter avec les modèles païens, non pas les copier. Mazaccio, Donatello, Brunelleschi, vont à la recherche des statues, des bas-reliefs grecs, en même temps que les Marsile Ficin, les Filelfe, les Politien vont à la recherche des manuscrits. Le plus souvent les écrivains n'a-

percevaient la Grèce qu'à travers les Latins; les artistes la voyaient face à face; ils la palpaient dans le marbre.

A cela joignez des mœurs qui faisaient de l'art une sorte d'institution de l'État. Rappelez-vous ce concile d'artistes réunis dans Florence de tous les points de l'Europe, peu après le concile religieux. Il s'agissait de décider suivant quel type devait être achevée la cathédrale gothique de Florence : c'était, en d'autres termes, déterminer par le consentement universel quelle forme d'art succéderait à l'art du moyen âge. Le pape de ce concile fut l'architecte Brunelleschi. Il imposa le modèle transformé de la coupole du Panthéon romain.

En ce moment disparut le génie du moyen âge. Cette coupole romaine, qui après une discussion solennelle des artistes convoqués de toute la chrétienté, s'élève pour couronner l'église gothique, représente le génie du quinzième siècle. Chrétien par la base, païen par le faîte, ce monument était une révolution; c'était le génie même de la renaissance qui s'imposait au passé, et, en le couronnant, l'abolissait.

## CHAPITRE II.

### L'ART DE BIEN MOURIR.

Pressentiment de ruine. Savonarole comparé à Luther. Où cherchait-il le salut? Il veut relever la cité du juste. Réaction contre la renaissance. La mort mystique d'un peuple. Le Christ roi de Florence. Politique du désespoir. Le moment venu de tuer par la prière. Qu'il faut donner un autre héritier à Rome.

La lutte du génie national et du génie cosmopolite, qui disparaît du domaine de l'art, éclate de nouveau dans

l'opposition politique de Savonarole et de Laurent de Médicis. Quand tout le monde souriait à cette cour élégante, Savonarole a seul le pressentiment de la chute prochaine de son pays. Loin de se laisser aveugler comme les autres par l'éclat des œuvres de la renaissance, il entrevoit la ruine de l'Italie sous ce manteau éblouissant. Au milieu de la joie universelle et d'un orgueil qui semblait si légitime, une voix convoque le peuple dans la cathédrale, sous la voûte splendide de Brunelleschi. Là, pendant que tous les esprits étaient encore infatués des œuvres accomplies par tant de sculpteurs, de peintres, d'architectes, Savonarole s'écrie :

« Florence, qu'as-tu fait? Veux-tu que je te le dise? « Ton iniquité est comblée; prépare-toi à quelque grand « fléau. Seigneur, tu m'es témoin qu'avec mes frères je « me suis efforcé de soutenir par la parole cette ruine « croulante; mais je n'en puis plus; les forces me man- « quent. Ne t'endors pas, ô Seigneur! sur cette croix. Ne « vois-tu pas que nous devenons l'opprobre du monde? « Que de fois nous t'avons appelé! que de larmes! que « de prières! Où est ta providence? où est ta bonté? où « est ta fidélité? Étends donc ta main, ta puissance sur « nous! Pour moi, je n'en puis plus; je ne sais plus que « dire. Il ne me reste qu'à pleurer et qu'à me fondre en « larmes dans cette chaire. Pitié, pitié, Seigneur! »

Cette voix fut d'abord entendue. On se réveilla en sursaut. Au milieu des fêtes de la renaissance, il y eut un moment d'effroi. Était-il donc vrai que ce chemin glorieux menait à l'abîme? On voulut un moment revenir en arrière.

Avec la même facilité, la terreur se dissipa. Comment croire que l'on devenait l'opprobre du monde, quand chaque jour s'illustrait par une merveille du génie hu-

main? L'Italie brûla son prophète, après quoi tout fut dit. Elle avait reçu les avertissements du ciel et des hommes; elle était restée sourde; il ne restait plus qu'à s'aveugler sur les menaces et à s'ensevelir sous la pompe des arts.

La France lui porta la première le coup mortel dans l'expédition de Charles VIII à Naples; cette conquête sans luttes montra à toute l'Europe l'incurable faiblesse de l'Italie. Dès ce moment le prestige achève de tomber; chacun arrive comme à un rendez-vous. Après Charles VIII, viennent par le chemin battu Louis XII, François Ier, les Allemands, les Suisses, les Espagnols. C'est une invasion de barbares dans l'époque moderne.

Le péril pour l'Italie change alors de nature; il ne s'agit plus seulement de la perte de la liberté, ni de luttes sociales entre les riches et les pauvres, entre les bourgeois et les ouvriers. Un plus grand malheur la menace : elle est au moment de perdre, par les armées étrangères, le dernier simulacre de son indépendance.

En présence de ce danger, je vois deux hommes qui y cherchent des remèdes opposés. Ces hommes sont Savonarole et Machiavel.

La grandeur de Savonarole est d'avoir senti profondément que, pour sauver la nationalité italienne, il fallait porter la révolution dans la religion même. Tout son système roule sur cette idée[1] : l'Église de Dieu a besoin d'une révolution; elle sera flagellée, puis renouvelée, et l'Italie refleurira après son châtiment. Afin de se délivrer à jamais des despotes, il inaugure le Christ roi de Florence. C'était détruire d'avance tous les genres d'usurpation. Il mettait le crucifix à la place du sceptre, et pensait que personne ne détrônerait son Dieu.

[1] Baluzi, *Miscellanea*, t. IV, p. 536.

Le caractère de Savonarole comme tribun est de dépouiller l'homme de toute croyance en lui-même, d'établir que la force, les armées, les forteresses, ne peuvent rien; que le mal est trop profond; qu'il est dans l'âme; que c'est l'âme qu'il faut relever, réparer, ravitailler; qu'un miracle seul peut sauver le pays, miracle tout intérieur qui suivra le renouvellement de l'Église.

En d'autres termes, le seul moyen de salut est de se résigner. L'Italie politique doit accepter les stigmates de l'invasion, et se régler sur l'imitation de Jésus-Christ flagellé et crucifié. De là les visions du Crucifix sanglant qu'il donne pour armoiries à Florence.

L'Italie doit mourir à elle-même, à l'espérance, s'étendre sur la croix, depuis les Alpes jusqu'à la Calabre, prêter le flanc aux coups de lance des soldats étrangers; prendre, des mains de la France et de l'Allemagne, le breuvage d'hysope et de fiel. Plus elle descendra volontiers dans cette mort salutaire, plus sa résurrection sera prompte.

J'ai vu aussi, de nos jours, chez des peuples à demi détruits, des hommes insatiables de douleurs, de défaites, de persécutions. Plus eux et leurs nations étaient frappés, plus ils se croyaient près de la délivrance.

Difficilement se figurerait-on l'entraînement de ce mysticisme national, qui renferme à la fois le fanatisme religieux et le fanatisme politique. La différence de Luther et de Savonarole, c'est que, dans leur commune passion pour la réforme, celle du second a son application immédiate dans les lois civiles. La révolution religieuse de Savonarole entraîne à sa suite l'établissement de la république évangélique et l'égalité du riche et du pauvre.

Au milieu d'un ascétisme effréné, vous retrouvez en lui le génie pratique des peuples du Midi. Du fond de sa cel-

lule, ce moine est instruit le premier de tous les événements, des bruits de palais, des projets formés par les princes étrangers. Le premier, il signale les dangers qui menacent; et chacune de ses prophéties s'exécute à point nommé. Il avait annoncé d'avance l'invasion de Charles VIII. Après qu'elle est accomplie, représentez-vous l'autorité du moine prêcheur, lorsque, montant en chaire au milieu du peuple éperdu de Florence, il s'écrie :

« Il y a déjà six ans que je t'ai dit et répété sans relâ-
« che : O Italie! ô Rome! fais pénitence! Tu n'as pas
« voulu m'entendre, Italie! tu mourras! quoique tu ran-
« ges tes escadrons en bataille. Tu le sais, il y a deux ans
« que tu disais : Il ne viendra pas, il ne le peut, il n'a
« pas d'argent; il est trop jeune. Dieu t'a montré que tu
« t'abusais, et que sa jeunesse en savait plus que ta vieil-
« lesse! Tu sais maintenant qu'il est venu, et sans beau-
« coup de monde, et tu n'as pu résister. Il arrive; il
« passe; il passe, et déjà il a pris un royaume sans tirer
« l'épée, et il se retire comme il était venu. Mais je t'a-
« vertis, Italie, que le filet n'est pas encore enlevé, et
« bientôt reviendra l'oiseleur. Allez! redites-le à Rome;
« l'épée reparaîtra bientôt; et je ne dis pas seulement une
« épée; mais de toutes les parties de l'Italie viendront des
« épées; et je ne dis pas dans le fourreau, mais cette fois
« l'épée sera hors du fourreau, et le peuple sera diminué.
« Le jour s'écoulera silencieux, et l'on n'entendra plus
« alors autant de chansons, la nuit, dans la ville de Flo-
« rence. »

Ébloui de l'éclat de la renaissance, il voulait surtout faire rentrer son pays dans l'esprit et l'ascétisme du moyen âge. Il essaye de réveiller les Italiens de leur extase d'artistes. Un jour il fait placer sur un bûcher les tableaux, les statues, les luths, les livres des poëtes, sur-

tout le *Décaméron*. Mais ce zèle puritain ne dura qu'un moment : le bûcher glorieux renaissait de lui-même. Faire un auto-da-fé de l'art, c'était faire un auto-da-fé de l'Italie.

Le pressentiment de la ruine a, dans Savonarole, l'évidence d'un événement déjà consommé. En 1496, il voit distinctement le néant social de l'Italie du dix-huitième siècle. Jamais on n'annonça d'une manière plus assurée, à un peuple qui se croit encore vivant, que son dernier jour est proche.

Sur quoi reposait cette vision anticipée de l'avenir? Sur l'instinct profond de ce qui manquait à la vie nationale. Savonarole vit plus clairement que personne une chose qui devait changer le tempérament de la nation : c'est que les deux soutiens de l'Italie du moyen âge, les Guelfes et les Gibelins, avaient disparu, et que rien ne s'élevait à leur place. Ces illusions tombées, ces apparences, ces ombres évanouies, aucun droit ne leur avait succédé. De là, sous le manteau de l'Italie au seizième siècle, un vide immense, l'absence même de l'idée du droit, une société qui ne s'appuie sur rien, pas même sur ses rêves. La cité intérieure étant, pour ainsi dire, détruite, que pouvaient dès lors les murailles et les citadelles? Le peuple destitué de l'idée du droit n'était plus qu'une ombre de société; cette ombre devait tomber d'elle-même, et se dissoudre au premier souffle de l'étranger.

Voilà ce que sentait Savonarole, et pourquoi il veut *manifester*[1] *la colère de Dieu;* il appelle sa prompte vengeance. Que ce peuple soit détruit et renversé; qu'il périsse aujourd'hui pour renaître demain, il le faut. La seule chose que le tribun prétende lui enseigner, est l'*art*

[1] Manifestar l'ira di Dio.

*de bien mourir*. Car dans ce tombeau inévitable, la mort trouvera des enseignements que ne pourrait donner une vie mensongère. Ainsi enseveli, le peuple italien rebâtira dans son âme la cité écroulée de la justice : *civitas justi;* il germera de nouveau dans la mort.

Les sermons de Savonarole, ses paroles entrecoupées, haletantes, pleines de larmes, sont telles que le hoquet d'un peuple à l'agonie; la langue même se brise à chaque mot : « L'Église ne me paraît plus l'Église.... Il viendra « un autre héritier à Rome [1]. »

Puis le Christ sur le crucifix prend lui-même la parole : « O Italie! n'ai-je pas été assez miséricordieux de t'atten- « dre si longtemps?... O Rome! n'ai-je pas été trop pa- « tient de te supporter jusqu'ici, toi qui mérites que la « terre s'entr'ouvre pour t'engloutir dans l'enfer? »

Larmes, gémissements, sourires, moqueries, supplications, cris, défaillances d'une nation sous les verges de l'Europe, affres de la mort, tous les accents du désespoir éclatent, se déchaînent à la fois avec la violence dont les hommes du Midi semblent seuls capables; car le prophète personnifie tour à tour Florence, Rome, l'Italie, la multitude. Il les interroge, elles répondent; puis il poursuit en son nom :

« Vous me paraissez tous pris de folie. Le palais du « peuple est rempli de démons; mais les anges sont par- « tis.... Écoutez encore cette parole.... Vous dites : la « paix! la paix!... Je vous réponds : Il n'y aura point de « paix.... Vos belles concubines et vos statues, et vos pa- « lais iront en perdition; et vous n'adorerez plus les œu- « vres de vos mains. Contre nous se sont élevés nos ad- « versaires, les tièdes. Apprenez à mourir. Croyez-moi,

[1] Verrà un altro herede a Roma.

« quand je dis qu'en Italie il n'y a pas de remèdes.... On « voit le couteau de tous côtés. Italie! tu porteras la co- « lère de Dieu, car voici, voici la bataille. C'est le moment « de combattre et de *tuer par la prière*.... »

Le petit peuple était profondément ému à de semblables paroles. On voit que plusieurs de ces sermons ont été interrompus par les sanglots de la foule. Quant aux classes riches, elles s'efforçaient d'en rire; elles provoquaient des émeutes dans l'église; elles faisaient battre le tambour pour couvrir la voix du frère, quoiqu'il fût escorté dans sa chaire par des hommes d'armes. C'était déjà l'accent des classes élevées que le persiflage et le ricanement. Il leur paraissait plaisant de se lamenter sur la chute d'une nation; elles déshonorèrent aisément le tribun et le peuple par le surnom de *pleureurs* (piagnoni).

L'excommunication lancée par Borgia, au milieu des orgies, n'arrêta personne; on continuait de communier sans se soucier de l'interdit; et je crois que la chute du tribun eut des causes toutes différentes. Il avait ôté le frein de la terreur; il avait établi en théorie le système de la clémence et de la liberté; quand il voulut être sévère, sa clémence passée le perdit; on ne lui pardonna pas d'avoir été clément dans la loi et rigoureux dans l'application. Pour la première fois, la cruauté fut un sujet de reproche dans ces républiques.

Il fit aussi une faute morale. Il avait promis des miracles; le peuple en voulut un, et lui imposa l'épreuve du bûcher. Le Frère n'osa pas dire qu'il n'était pas bien de tenter Dieu. Il compta sur l'imprévu, sur une subtilité, sur la lâcheté de ses adversaires. La multitude se crut jouée; elle entra en fureur; en un moment elle passa de l'adoration à la malédiction, comme Savonarole avait passé de l'inspiration à la subtilité. Que d'hommes ont

péri pour avoir compté sur le hasard du soin de les débarrasser du martyre!

Savonarole voulut, il semble, jouer avec le bûcher. Ce n'est qu'une ombre dans cette vie admirable, mais où l'on reconnaît les artifices du seizième siècle. Pauvre saint qui eut son jour de comédien! C'est bien ce jour-là qu'il mourut.

Il parlait d'un miracle moral, le peuple voulait un miracle physique. Horrible image que ce prophète conduit par ses disciples à l'épreuve d'un bûcher qu'il repousse! Au reste, non content de le tuer, on voulut le déshonorer; on falsifia après coup son interrogatoire, on lui forgea de lâches réponses. Mais il racheta par la vérité de sa mort la comédie terrible de l'épreuve du feu. Au milieu des flammes, il tint la main droite levée pour bénir le faible peuple qui le reniait. Les enfants lapidèrent son cadavre. Après s'être partagé ses restes, ils se répandirent dans la ville en criant : Pleureurs, voici un os de vos frères.

Alexandre Borgia, l'empoisonneur, chef infaillible de notre religion, couronné de la triple couronne; Savonarole, le pieux, le saint, brûlé et lapidé, que devenait le droit dans le monde chrétien? Qui pouvait encore en parler? Par cette lamentable tragédie, l'Italie fit un dernier pas en dehors de la justice.

Machiavel et Commines ont été frappés, dès la première vue, de la grandeur morale du tribun de l'Évangile, affamé de justice dans une époque d'iniquité. Jean de la Mirandole avait senti ses cheveux se hérisser sur sa tête en l'écoutant annoncer la venue de Charles VIII. La voix du Frère était la protestation de l'esprit chrétien contre les opprobres de la papauté, contre l'anéantissement de la nationalité italienne et la tyrannie de la grosse bour-

geoisie. Il atteignait à la fois trois causes de mort sociale; elles lui répondirent par l'échafaud.

Ainsi la lutte du *peuple gras* et du *peuple maigre* revit dans cette histoire. Comment la bourgeoisie n'aurait-elle pas exécré un homme qui parlait de sacrifices et voulait ramener la république aux formes de l'égalité chrétienne? Les grands marchands, tous les partisans de la puissance financière des Médicis, s'associèrent pour le perdre. Auprès de tels hommes, c'était l'impiété même de découvrir les orgies et les empoisonnements de Borgia. Le moine importun qui voulait mettre fin à tant de débordements et rappeler les riches à la simplicité, passa nécessairement auprès d'eux pour hérétique[1]. Il eut pour lui le petit peuple qui pleurait en l'écoutant, le défendit d'abord avec courage, et finit par le livrer.

Dès le lendemain de sa mort, la multitude repentante le vengeait par ses légendes. A peine les cendres de Savonarole avaient-elles été jetées dans l'Arno, la foule racontait que les cendres du bûcher rendaient la vue aux aveugles; on ajoutait qu'une statue de Viterbe avait montré de sa main l'âme du frère Jérôme portée par les anges au milieu de ses disciples jusqu'à la cime du paradis.

Les infortunes annoncées ont été consommées; elles ont même été dépassées par la réalité. Quand la peinture et la sculpture étalaient leurs merveilles, Savonarole, l'artiste funèbre, enseignait ce que ne savait ni Raphaël ni Michel-Ange, l'*art de bien mourir*, l'*arte del ben morire*. Après cela, trois siècles de silence, d'anéantissement social sont donnés aux Italiens pour pratiquer cet art suprême, pour écouter le travail intérieur de l'âme,

[1] Fu tolto per sospetto e heretico da una parte de' Fiorentini, videlicet, da i grossi. (Diario Ferrarese, *Rer. italic.*, t. XXIV, p. 352.)

rebâtir loin du monde visible les invisibles fondements du droit, creuser leurs cœurs, renouveler l'Église[1], se refaire dans le sépulcre. Et maintenant que ces temps sont passés, le malheur a-t-il enseigné ce que voulait le prophète? Les Italiens ont-ils profité de leur séjour au tombeau, pour se réparer dans la ville éternelle du juste? Quand ils tenteront de renaître, malheur à eux, s'ils essayent de surgir de terre, le cœur vide! Malheur surtout, s'ils font mentir leur prophète; si, saisis de peur, ils n'osent *donner un autre héritier à Rome!* Bientôt la vieille Église les aura rejetés et scellés dans la mort.

## CHAPITRE III.

### COMMENT A PÉRI LA CONSCIENCE DU DROIT.

Histoire de la conscience de l'Italie. Pourquoi les grands jurisconsultes sont de l'époque barbare des onzième et douzième siècles. Leur science une intuition. Le droit romain, la religion civile de l'Italie. Opposition entre l'idée du droit et l'idée de la religion nationale. La justice perd sa sanction.

La destinée de l'Italie a voulu qu'elle arrivât, dans le quinzième siècle, à l'irréligion par le catholicisme, à la négation du droit par les écoles des jurisconsultes. C'est elle qui a maintenu, dans les époques les plus barbares, les traditions des lois romaines. Elle a conservé l'usage, l'intelligence des codes, et de tout ce qui restait de la sagesse pratique de l'antiquité. Ce grand travail, cette supériorité incontestable, où vont-ils aboutir? A nier la justice elle-même.

[1] Rinovare la Chiesa.

En même temps que les traditions de saint Pierre, réduites à des superstitions extérieures, se perdaient dans Alexandre Borgia, les traditions des grands jurisconsultes allaient se perdre dans Machiavel.

Toutes les fois qu'ils ont touché à l'Italie, les historiens modernes du droit romain se sont trouvés embarrassés; ils ont rencontré là des contradictions inattendues qu'il leur a été impossible d'expliquer. Je crois voir que ces difficultés disparaissent si l'on y applique les principes que j'ai établis et suivis jusqu'ici.

C'est d'abord un sujet d'étonnement, que le droit romain ait été considéré en Italie, non comme particulier aux Romains, mais comme le droit commun des sociétés humaines. J'en ai dit la raison. Le sentiment de l'universalité du droit romain venait de l'idée de la monarchie universelle (monarchia del mondo), qui était propre aux Italiens. Ce n'était rien autre chose que le fond même de l'esprit national appliqué à la science des lois. Rome étant la ville sacrée, inspirée par Dieu même, il s'ensuivait naturellement que ses édits, ses lois dictés par la sagesse éternelle, devaient être la règle de tout l'univers civil. Sur cela, les jurisconsultes pensaient exactement comme les poëtes et les chroniqueurs. Je voudrais pouvoir citer toutes les choses extraordinaires que dit Barthole à ce sujet. On verrait avec quelle naïveté[1] il étend, il impose la condition de citoyen romain aux rois de France, d'Angleterre, à tous les habitants du monde antique et moderne. Il absorbe l'univers dans l'idée de l'empire, l'humanité dans le peuple romain; de gré ou de force, il y fait entrer non-seulement toutes les nations, mais toutes

[1] Adhùc dico istos de populo romano esse... et idem dico de istis aliis regibus et principibus, qui negant se esse subditos regi Romanorum, ut rex Franciæ. Angliæ et similes. (Barthole.)

les époques; et quand il parle du César, c'est toujours le *maître universel*[1], de qui relève toute autorité; nul, sur la terre, n'est soustrait à son joug que par privilége ou par prescription. Les expressions de Barthole sont presque les mêmes que celles du Dante; le même esprit gibelin est dans l'un et dans l'autre.

Par là, on voit clairement la raison pour laquelle les glossateurs de la grande époque étaient presque tous gibelins. A la diète de Roncaglia, les quatre grands docteurs Bulgarus, Martinus, Jacobus et Hugo, surnommés les *Lys des lois*[2], parce qu'ils conservaient la bonne odeur de l'antiquité, avaient tous été du parti de l'empereur, prêts à lui abandonner l'Italie, non par servilité, mais par système. L'ambition cosmopolite des anciens Césars avait reparu avec une subtilité naïve chez ces grands jurisconsultes de l'Italie au moyen âge; ils avaient retenu le dernier souffle de l'empire.

Cela établi, la question qui se rencontre est celle-ci : Pourquoi la science du droit romain brille en Italie, dans l'époque encore barbare du douzième siècle? Pourquoi elle a son éclat, quand tout le reste est dans l'ombre? Pourquoi elle décline au quinzième siècle, quand la connaissance positive de l'antiquité s'accroît de mille découvertes? Pourquoi elle disparaît, quand le génie national atteint sa virilité dans les lettres et dans les arts? En un mot, pourquoi cette supériorité incontestable du moyen âge sur la renaissance dans la connaissance intime des lois pratiques de l'antiquité?

Une contradiction si singulière n'a pas manqué de frapper les historiens. Faute de la rattacher aux traditions

[1] Ipsum esse dominum universalem

[2] Lilia legum.

fondamentales des Italiens, ils ne peuvent la résoudre. « Les véritables causes du progrès et de la décadence de « la science du droit, il faut, dit-on[1], se résoudre à les « ignorer. » Je crois, au contraire, que cette cause peut être rendue très-visible; mais il faut la chercher dans l'histoire même de la conscience de l'Italie.

Sans livres, sans monuments, les glossateurs ingénus du onzième et du douzième siècle font l'admiration des jurisconsultes de nos jours. Où puisaient-ils leur critique et leur science? Ils ne connaissaient pas l'histoire, cela est vrai; mais l'histoire vivait en eux; car ils se regardaient eux-mêmes comme des citoyens romains; ils retrouvaient l'antiquité par une sorte d'intuition à laquelle l'érudition n'a pas toujours su atteindre dans les temps brillants qui ont suivi; ils ne se séparaient pas de la société antique, qu'ils croyaient voir ressusciter sous leurs yeux. De là, le droit romain n'était pas seulement pour eux une science, c'était la vie sociale elle-même. Du milieu de la barbarie, ils étaient comme les héritiers immédiats de la tradition des préteurs.

Ainsi leur science était une intuition; elle naissait de l'idée que l'empire romain durait toujours, et qu'ils interprétaient la justice en son nom. Ce qui a été pour les modernes le résultat d'un immense travail était, pour les glossateurs italiens, le fruit immédiat d'une inspiration naïve. Balduinus ayant rencontré une antinomie entre deux textes du Digeste, passe la nuit en prières devant l'autel de la madone. Il réveille, en lui-même, par la prière, la conscience assoupie du monde romain.

Quel attirail de science, de textes, de commentaires, de gloses, ne faut-il pas à un homme de nos jours, pour se

[1] M. de Savigny, *Hist. du Droit romain au moyen âge.*

rapprocher à grand'peine de l'esprit des anciens! encore n'est-ce là qu'une surprise. Pour eux, ils naissaient, ils vivaient, ils mouraient citoyens romains. La dernière conquête de la science moderne était, chez eux, le premier produit de l'instinct. Rome était pour eux un présent éternel.

C'est-à-dire que la restauration de l'empire entraînait après soi la restauration du droit romain. Ces deux idées, qui avaient éclaté ensemble, devaient aussi s'évanouir ensemble. Tant qu'a duré l'espoir de faire renaître la monarchie des Césars, l'étude du droit romain a eu pour les Italiens un intérêt non-seulement civil, mais politique et social. L'espoir tombé, tombe aussi le génie des glossateurs; et, chose singulière, qui achève d'éclairer ce qui précède, leur originalité cesse dès qu'ils commencent à s'exprimer dans une langue moderne. Dès lors ils savent qu'ils ne sont plus Romains.

Plus tard, quand ce sentiment est perdu, les hommes de la renaissance cherchent à le retrouver par artifice; la société antique devient matière de compilation. L'enthousiasme est passé. On est beaucoup plus savant, sans contredit, mais cette science n'est plus la vie elle-même. On étudie les anciens, on cherche leur trace, mais on n'est plus des leurs. Avec beaucoup plus d'érudition, se perd l'instinct ingénu qui avait été comme la dernière pulsation de la conscience antique. Quand tout le passé fut retrouvé, il arriva une chose étrange : le côté sérieux, réel, s'était effacé des esprits; il ne restait que la rhétorique.

Voici quelle conséquence sociale en sortit; elle est grave, car il s'agit d'une de ces époques où une nation change de tempérament. La conscience du droit reposait sur le sentiment permanent de l'antiquité romaine, qui, dans sa perpétuité, était pour tous une sorte de religion

civile. La justice absolue, éternelle, c'était le droit romain. Quand cette religion disparut, la notion même du droit fut ébranlée; la conscience ne sut plus à quoi se prendre; la justice fut déracinée des esprits, l'Italie arrachée de sa base.

A cela s'ajouta une autre cause de ruine morale que je veux indiquer. Ce qui avait donné au droit romain, pendant le moyen âge, son immense popularité, c'est que la raison humaine, humiliée par la théologie, y trouvait un terrain où elle était souveraine. L'intelligence, courbée partout ailleurs sous l'autorité spirituelle des papes, se relevait là de toute sa hauteur dans son orgueil originel. Les codes, c'est son œuvre; à elle, il appartient de les commenter comme il lui plaît, puisqu'elle seule les a faits. D'un côté, le règne aveugle du bon plaisir divin, avec l'autorité de l'Église; de l'autre, le règne des lumières naturelles et laïques, avec l'édit des préteurs. Ici le prêtre, là le jurisconsulte; le partage se faisait de lui-même. Le droit romain, au moyen âge, en face de l'Église, c'était la Bible de la raison.

Mais de cette opposition toujours croissante devait nécessairement sortir à la fin un divorce éclatant entre l'idée du droit et l'idée de la religion. Les anciens avaient soutenu leur équité naturelle par la philosophie païenne du stoïcisme. Cette philosophie manquait aux jurisconsultes italiens; et, d'autre part, le catholicisme romain les avait, pour ainsi dire, dégoûtés d'être chrétiens. Également étrangers au principe vital de la philosophie et à celui de la religion, ni païens, ni chrétiens, ils devaient finir par être rejetés en dehors du monde moral. C'est ce qui arriva; et le moment vint où la science de la justice, en opposition profonde avec la religion nationale, resta destituée de toute sanction historique, morale et religieuse. Ce

fut le gouffre où s'engloutit cette *cité des justes* que Savonarole avait entrepris de rebâtir.

Après avoir restauré ou commenté avec un admirable bon sens les lois civiles, les superstitions juridiques de l'antiquité, il se trouva qu'au milieu de ces textes on n'avait oublié qu'une seule chose, la notion du juste, de même qu'au milieu des superstitions des cérémonies catholiques, on n'avait perdu que la notion de Dieu.

Le parti gibelin avait entraîné avec lui dans sa chute la base historique du droit ; le parti guelfe, la sanction morale. Dans cette double ruine, l'Italie perdit la conscience.

Il fallait un homme pour exprimer hautement une situation si étrange, si nouvelle dans l'histoire ; ici nous touchons à Machiavel.

## CHAPITRE IV.

### MACHIAVEL.

Négation du droit. Sauver l'Italie en dépit de l'Église. Une politique sans Dieu. La religion de la force. Comment le remords a disparu. Différence du machiavélisme et du jésuitisme. L'art de réussir. Dégénération du machiavélisme. Guichardin.

I

Savonarole venait de parler au nom de l'esprit chrétien ; il avait voulu appliquer aux maux de l'Italie les remèdes de l'Église primitive. Consentir à la mort sociale, ne chercher de secours qu'en Dieu, renoncer à toutes les combinaisons humaines, ne s'armer que du glaive de la prière, ne rien attendre que du miracle ; cette réforme proposée

qu'avait-elle produit? La mort du prophète, un accroissement de calamités.

Déjà l'Italie avait passé les trois jours dans le tombeau de Lazare, et le rédempteur n'arrivait pas; le cadavre commençait à sentir mauvais. Dans cette situation désespérée, que restait-il à essayer? Tout le contraire de ce qu'avait tenté le moine Savonarole : renoncer à l'ascétisme, à la politique religieuse ou chevaleresque, faire appel à la force, chercher à la créer, rejeter dans l'abîme le glaive impuissant de la prière, ne plus se confier que dans le fer. Puisque le dieu appelé avec tant de véhémence et de larmes n'avait pas apparu, que le Christ à la voix de tout le peuple prosterné et se frappant la poitrine ne s'était pas relevé du crucifix, un seul parti restait encore à tenter : c'est celui qu'a pris Machiavel.

Il a voulu railler, disent les uns, servir les républicains, selon les autres, en montrant à nu l'âme du tyran. C'est un courtisan, vicieux par nature, et qui représente son siècle; voilà ce que les plus indulgents ajoutent; car il a ceci de commun avec Spinosa, qu'il a conquis une gloire mêlée d'opprobre; de telle sorte que beaucoup ne savent encore s'il a plus de génie ou plus de perversité.

Ni l'imitation des mœurs de son temps, ni le dégoût de la servitude, ni l'ironie jetée à la face du genre humain, ni la misanthropie n'expliquent le principe de la politique de Machiavel. La pensée d'un tel homme repose sur quelque chose de plus profond que tout cela.

Dans sa jeunesse, Machiavel avait suivi les prédications de Savonarole. A voir son respect et sa foi pour celui qu'il appelle un si grand homme, on reconnaît le souvenir d'un disciple. Lui aussi a cru un moment que les cieux du moyen âge, ébranlés par tant d'ardentes prières, s'ouvriraient à la fin; que la politique sacrée prévaudrait sur la

politique de l'enfer. Mais, lorsqu'il vit le bûcher du prophète le consumer jusqu'aux os, il se fit en lui un changement semblable à celui qui s'accomplit dans beaucoup d'autres esprits. Il n'avait cru que par surprise.

Pour toujours il renonce à la politique des anges et des archanges, et à tout ce qui avait été le fondement de la société dans les époques de foi; il brise le système de la souveraineté que saint Thomas avait placée dans la vertu.

L'Église n'a rien pu pour sauver l'Italie; il faudra sauver l'Italie en dépit de l'Église.

Le Christ a oublié l'homme; à son tour l'homme, ne comptant que sur soi, renoncera à l'appui de Dieu. Le monde spirituel s'est montré impuissant; il ne faut plus compter que sur le monde matériel.

Le règne de l'esprit est tombé; le règne de la force est arrivé.

Ainsi naît, pour la première fois dans le monde, la théorie d'une politique sans Dieu, sans providence, sans religion, ni païenne, ni chrétienne. L'homme abandonné par le dieu du moyen âge, l'abandonne à son tour.

Machiavel, placé entre Alexandre Borgia et Luther, n'appartient ni au pape ni au réformateur. Il se précipite hors du christianisme, et ne conserve de l'Évangile qu'une seule doctrine, celle de la dépravation originelle. Débris de ce christianisme décapité, l'homme mauvais par sa nature, sans médiateur, ni rédempteur, devenu à lui-même son destin et sa providence, tel est le citoyen de la société nouvelle. Dans cette cité ténébreuse ainsi privée de l'œil du ciel, s'assied, pour un jour, le genre humain déchu, flétri dès l'origine, non réparé par le baptême; et comme cette situation est entièrement neuve dans le monde, il en résulte nécessairement un code et une législation nouvelle, qui ne tiennent pas seulement au hasard

du génie de Machiavel, mais à la nature des conditions religieuses dans lesquelles il est placé.

Voici au vrai ce qui se passe. L'homme, qui avait été jusque-là perpétuellement sous le regard de la providence ou du destin, s'imagine qu'il leur échappe. Ces puissances invisibles qui le voyaient, l'écoutaient, le surveillaient, ont disparu avec le moyen âge. Il est pour un moment seul avec lui-même ; et il emploie ce moment où il se rencontre sans témoin, à s'avouer audacieusement tous ses vices, afin d'en profiter, en mesurant, calculant ce que chacun d'eux renferme d'utile et de nécessaire. Ou plutôt en l'absence du dieu de l'histoire, il n'y a plus ni vice, ni vertu, mais seulement des forces qu'il faut employer à une fin prochaine.

Imaginez que vous n'ayez conservé en vous qu'une ruine du christianisme. Supposez encore que vous n'en ayez gardé que la chute sans le rédempteur, l'enfer sans le ciel ; vous seriez vous-même sur la pente du système et des idées de Machiavel.

A ce fond d'idées, joignez les personnages contemporains qui les représentent et les consacrent au nom de la papauté, les princes qui *tous ont le couteau à la gorge, jusque dans leurs cabinets*, Alexandre VI et ses bacchanales, parmi les cardinaux qu'il empoisonne dans le calice et dans l'hostie, son fils naturel, incestueux, le cardinal César Borgia, qui, après avoir fait étrangler ses hôtes, devient l'idéal accompli de Machiavel, vous sentirez que les théories politiques de l'auteur du *Prince* marquent non pas seulement l'état des mœurs, mais véritablement une nouvelle époque du monde, celle où le catholicisme disparaissant sous les crimes de la cour romaine, et le protestantisme ne faisant encore que poindre, le droit politique reste un moment incertain hors de l'un et de

l'autre, comme si la terre venait d'échapper à Dieu ; et c'est cet interrègne de la providence, cette suspension de l'autorité d'en haut, cette interruption dans la vie religieuse et dans l'idée du droit que représente le machiavélisme.

Fonder, conserver la patrie sans Dieu et hors de Dieu, telle est la question que rencontre Machiavel à l'issue du moyen âge, à l'entrée du monde moderne. De ce problème ainsi posé, sortent naturellement toutes les conséquences que nous trouvons dans ses ouvrages. Elles étonnent quand on les sépare de leur principe, elles sont nécessaires et naturelles dès qu'on les y ramène.

Ce que j'estime après tout dans Machiavel, c'est qu'il a la force insigne de briser les illusions séculaires de l'Italie ; il souffle sur ces ombres. Il ose les regarder en face, les accabler, les fouler; il disperse le parti guelfe en maudissant la papauté, le parti gibelin en maudissant César. J'avoue qu'il n'y a rien substitué que la force ; mais détrôner ces fantômes, jusque-là invincibles, chercher enfin à placer le pied sur un terrain solide, détruire la superstition de l'histoire, évoquer les vivants au lieu des morts ; ce n'est pas une petite révolution, ni d'une âme commune.

## II

J'ai vu un portrait de César Borgia, par Léonard de Vinci. Cette beauté implacable, cette sérénité splendide dans le crime et dans le meurtre, effraye comme la vision de l'Italie politique, au seizième siècle. Peut-être trouverait-on en d'autres temps une corruption égale ; mais jamais la conscience humaine n'éprouva dans le mal une si parfaite tranquillité ; en voici la raison :

Je pense qu'une chose qui mit tout à fait à l'aise les Italiens, fut de voir l'Église les précéder dans tous les genres de corruption ; ils goûtèrent dès lors au sein du crime, une sécurité inconnue avant eux, et dont Machiavel est l'expression.

Cette paix dans l'infamie serait un phénomène inexplicable, si la religion ne l'avait sanctionnée.

Par des raisons qu'il ne nous est pas permis de sonder, mais qui, assurément sont louables et sacrées, l'Église romaine, au seizième siècle, ayant cru devôir donner l'exemple religieux de tous les vices, il en résulta que la conscience des peuples se trouva subitement allégée du remords ; il disparut du monde. Les abominations de Caprée reçurent le céleste baptême du Vatican.

Quand le saint père des fidèles, le guide de nos consciences, ne dédaignait pas de convoquer dans le Vatican les prostituées de Rome ; que, par esprit d'humilité, il les faisait asseoir nues à sa sainte table, devant sa sainte personne, et que sa charité infinie allait jusqu'à distribuer entre elles des prix de débauche, que pouvait signifier en Italie le repentir après la chute? Portant plus loin encore l'abnégation, quand le pontife des pontifes consentit à empoisonner pieusement dans l'hostie ses propres cardinaux (sans nul doute par esprit de sacrifice, et pour nous enseigner l'immolation en immolant les membres principaux de l'Église), quel prince, quelle seigneurie se fit un scrupule d'empoisonner un laïque? La nation catholique par excellence imita les yeux fermés le chef de la catholicité.

Quand Tibère dépravait les Romains, ceux-ci conservaient un reste de remords qui paraissait dans Tacite. Quand le pape Alexandre VI déprava l'Italie, Machiavel, affranchi du remords, fonda la théorie du crime cano-

nisé ; et le Tacite catholique du seizième siècle fit l'apologie de tout ce qu'avait exécré le Tacite impie de l'antiquité.

III

Lorsque tout le monde désespérait de relever l'Italie, Machiavel accepte cette cause perdue. Il prend les faits, les mœurs, les coutumes, les vices tels qu'ils sont, et c'est par là qu'il se sépare des réformateurs qui l'ont précédé. Tous, pour relever l'État, avaient voulu changer les mœurs et déplacer les circonstances ; l'originalité de Machiavel est d'accepter les faits tels qu'ils sont et de chercher le bien dans l'excès du mal.

Est-ce l'héroïsme de l'enfer ? Il n'invite pas l'Italie à se réformer ; il sait qu'il n'y réussirait pas plus que Savonarole ; c'est des vices mêmes qu'il prétend s'armer en les faisant tourner au salut public, comme dans une ville assiégée, à demi démantelée, on se sert de ses propres débris pour accabler l'ennemi victorieux. Il voit que l'Italie marche au-devant du despotisme ; que Florence, la dernière des républiques, a repris le joug des Médicis. Au lieu de contrarier cette pente irrésistible, c'est de la servitude générale qu'il veut faire sortir le miracle de la liberté. Lui, républicain nouvellement brisé par la torture, il admet cette démission volontaire unanime des peuples, cette usurpation de la souveraineté par un seul. Puisque telle est la nécessité de son temps, il se plie à cette tyrannie, à la seule condition d'en faire une machine de guerre pour sauver la patrie.

Dans cette pensée, il écrit le livre du *Prince*. Arme à deux tranchants, c'est d'abord la théorie de la servitude. Il permet tout à son prince ; il lui donne le droit de

tromper, d'empoisonner, d'égorger, pourvu que tout cela se fasse avec habileté. Il lui prescrit d'avoir toujours sur les lèvres les mots d'intégrité, de piété, d'humanité, de religion, en même temps qu'il lui ordonne la cruauté et l'avarice : seulement, il est bon que le prince accomplisse toutes ses barbaries à la fois, pour n'avoir pas à y revenir. Autrement, s'il se laisse aller à la compassion ou à la timidité, il sera obligé plus tard d'avoir toujours le couteau à la main. Machiavel ne lui défend pas la vertu par intervalle ; un mot de vérité, jeté par surprise, sert à fortifier la dissimulation. Il ne lui interdit que les vices qui l'empêcheraient d'être craint. Quant à toutes les autres infamies, elles sont, dit-il, sans danger. Certain que la haine s'engendre par les bonnes actions autant que par les mauvaises, il ne met de différence entre elles que l'intérêt du moment.

Jusque-là, vous croyez lire le code de l'enfer ; mais voici que ce livre s'explique. Machiavel fait à son prince toutes les concessions ; il lui livre tous les droits ; il dépouille le ciel et l'enfer au profit d'un seul homme ; et pour prix de tant de concessions, il n'exige de lui qu'une seule chose, qui est d'être fort, invincible, inexpugnable. Lorsqu'il a ainsi formé de tous les vices, de tous les mensonges, et même de tout ce qui peut rester de vertu dans l'enfer cette incroyable machine de guerre, ne croyez pas qu'il contemple stérilement l'œuvre de ses mains ; non. Quand il l'a armée de toutes les puissances du mal, chargée de tous les crimes utiles, fortifiée de tout ce que peuvent la prudence, la dissimulation et la fraude, empoisonnée de tous les venins de la terre, il la soulève en face de l'Europe, et la précipite contre les invasions des étrangers. C'est alors qu'éclate ce dernier chapitre : *L'exhortation au prince de délivrer l'Italie des barbares*, Mar-

seillaise du seizième siècle, cri de triomphe, dans lequel non pas l'écrivain, mais l'homme se démasque tout à coup avec ses colères amassées; harangue héroïque, qui aussi éclatante que la trompette, absout Machiavel du sentier infernal qu'il a pris pour arriver à ce dénoûment. Cette voix terrible qui semble partir des entrailles de l'Italie, donne son vrai sens à tout ce qui précède.

« Il ne faut pas laisser passer cette occasion, sans que « l'Italie voie après si longtemps apparaître son rédemp- « teur; et je ne puis dire avec quel amour il serait reçu « dans toutes ces provinces qui ont pâti des déborde- « ments étrangers, avec quelle soif de vengeance, avec « quelle foi obstinée, avec quelle piété, avec quelles lar- « mes. Eh! quelles portes se fermeraient pour lui? quels « peuples lui refuseraient l'obéissance? quelle jalousie ne « s'éteindrait devant lui? quel Italien refuserait de le « suivre? Tous sont las de la domination barbare! Que « votre illustre maison embrasse donc ce projet, avec « cette audace, avec cette espérance que donnent des en- « treprises justes, afin que cette patrie se relève sous cette « bannière, et que sous ses auspices se vérifie la parole « de Pétrarque : Le courage luttera avec fureur, et le com- « bat sera court; car l'antique valeur n'est pas encore « morte dans les cœurs italiens. »

Le secret de Machiavel vient de lui échapper; le lion paraît ici sous la peau du renard. Le *Livre du Prince* n'est pas, comme le pensait J.-J. Rousseau, une satire contre la tyrannie. Non, le tyran doit devenir le sauveur. Il faut asservir l'Italie pour la contraindre d'être libre. Machiavel se trouve être de la famille de Sylla.

## IV

Qu'est-ce en soi que le *Prince?* L'histoire naturelle

de l'usurpation dans les époques corrompues. Le cœur humain produit alors le mensonge comme son fruit naturel. Grâce à cette avidité passionnée pour le faux, l'excès de la subtilité ramène l'intelligence de l'homme, ivre de mensonge, à une sorte de stupeur et de sommeil pendant lesquels toute fraude est couronnée.

Il m'a toujours paru que les hommes ont un certain respect pour qui se donne la peine de les tromper; car ils s'imaginent que, pour se jouer d'eux, il faut beaucoup d'esprit; et c'est en quoi ils se flattent. On ne se figure pas combien il est besoin de peu de génie pour leur mentir avec succès.

De là, ils ne sont jamais plus faciles à abuser que dans les temps où ils se défient le plus les uns des autres. Chacun est occupé de ses ruses, nul n'aperçoit celles qui lui sont opposées. J'admire la simplicité de ces grands politiques du seizième siècle se précipitant les uns après les autres dans la première embûche qu'on prend la peine de leur dresser. L'événement de Sinigaglia rend cela très-frappant.

A force de ruses et d'assassinats, les seigneurs de la Romagne s'assurent le pouvoir absolu. Quand ils sont arrivés au comble de la science politique, qu'ils ont tari tout le sang de ceux qu'ils ont dépouillés, que leur succès est complet et qu'il ne reste qu'à en jouir, il suffit à un galant homme, César Borgia, de les inviter à souper en souriant. Ces prodiges de dissimulation et de soupçon ne résistent pas à un piége si grossier. C'est pitié de voir la débonnaireté de tous ces honnêtes gens qui viennent se faire étrangler pieusement, après le baise-main, dans l'oratoire du Valentinois.

Les Oliverotto, les Vitellozzi, ces hommes véritablement admirables, qui n'avaient vécu que d'astuce et de

perfidies, avaient déjà le bâillon à la bouche et le couteau à la gorge, qu'ils ne s'apercevaient pas encore des caresses de Borgia.

Dans cet arsenal d'intrigues, chacun occupé de surprendre, de voler, d'étouffer son voisin, est détruit au moment où il s'apprête à détruire. Ils se percent de leurs propres armes, ils s'empoisonnent de leurs poisons. N'est-ce pas l'histoire de ces innocents Borgia, qui tous périssent par quelque excès d'ingénuité : Candie pour s'être fié à César, César pour s'être fié à Jules II? Et cet Alexandre VI, assez distrait pour s'empoisonner dans sa coupe à la place de son hôte, n'est-ce pas l'image de tout le siècle et de l'Italie elle-même?

Moins le fer et le poison, qui ne sont pas de mode aujourd'hui, j'ai vu de mon temps la même aptitude parmi les habiles à s'étouffer mutuellement.

A force de poursuivre les intrigues de chaque jour, les politiques de profession finissent par ne plus rien voir ni prévoir au delà du lendemain. Ils deviennent myopes d'esprit, comme les gens qui se servent trop longtemps de la loupe deviennent myopes des yeux du corps. *Solennissima bestia!* que de fois ce mot d'Albéroni revient en mémoire!

## V

En voyant les précautions ombrageuses de l'auteur du *Prince*, il semble que ce soit le dernier terme de la tyrannie. Je prétends que ce n'en est que le commencement, et que cet homme nourri dans la liberté est resté à moitié chemin de la servitude.

Sa politique toute matérielle a en effet le désavantage de n'asservir que le corps. Que vous demande Machiavel? De vous soumettre extérieurement à son Prince. Il en-

chaîne votre bras, voilà tout; mais votre pensée, votre conscience, votre âme, il ne vous les demande pas. Il ne s'en occupe nullement. Il vous laisse tout ce monde intérieur qu'il estime trop peu pour vouloir s'en assurer. « Quand les peuples ne croient plus, il faut avoir la force de les contraindre de croire. » Qu'a-t-il à faire de votre adhésion? Il dédaigne de circonvenir l'esprit; ce théoricien du pouvoir absolu n'a véritablement connu que les dehors de l'esclavage.

Voulez-vous voir combien il est loin d'atteindre les dernières limites de l'arbitraire? je me contenterai de poser ici deux degrés par où il est aisé de descendre plus bas dans l'oppression. Le premier a été marqué par Hobbes. Ce grand maître de servitude ne se contente pas d'exiger que les actions soient conformes aux volontés du Prince; il veut encore que la pensée, les intentions secrètes, toute cette partie invisible de l'homme appartienne au souverain. C'est l'âme même qu'il veut enchaîner. De là cet enseignement qui, sorti de la bouche du Prince, doit entrer dans le cœur des sujets; ces doctrines officielles de tyrannie dont il faut se repaître; cette science de la servitude qui doit retentir dans toutes les écoles publiques et privées.

Hobbes environne l'homme de tous côtés. Il le mure dans la servitude. Son roi est à la fois le prince de Machiavel et le pape de M. de Maistre.

Au reste, cette guerre livrée à la liberté pèche encore par trop de franchise. Une attaque si ouverte donne à l'homme l'idée de se mettre sur ses gardes. Prendre les peuples d'assaut tout éveillés est une chose trop périlleuse, ainsi qu'on l'a vu de nos jours, dans une foule d'occasions où ont péri misérablement les princes qui ont suivi les conseils violents de Machiavel ou de Hobbes. Pour com-

pléter leurs théories, reste à trouver après eux l'art d'endormir, d'exténuer, d'étouffer les peuples sans qu'il soit besoin de manier le fer.

Cela posé, que manque-t-il au *Prince* de Machiavel? Précisément une chose capitale que l'expérience nous a enseignée aujourd'hui : le problème si important d'anéantir la liberté au nom de la liberté.

Dans l'usurpation, telle que Machiavel la comprend, éclate encore une certaine audace; il n'admet, pour ainsi dire, que de grands crimes, hardis, entreprenants, à visage découvert. Il laisse de côté l'art d'envelopper la nature humaine, de l'altérer, de la fausser sans bruit. Au sortir du moyen âge, il ne parle que de poignards et de poison; mais le poison moral, mais le poignard qui sans bruit atteint l'âme dans sa dernière fibre, mais l'homicide spirituel, le cortége des petits vices rampants, cette connaissance caverneuse de l'esprit de mensonge, la théorie de l'hypocrisie, en un mot; tout cela, il faut l'avouer, est incomplet, à peine grossièrement ébauché. Il ne fait cas que des actions; il ne sait ni enchaîner, ni empoisonner les pensées à leur source; superficiel dans la corruption, il ne corrompt que les œuvres et ne s'occupe guère de dépraver les âmes. Ce qui lui manque, c'est de pervertir religieusement l'esprit humain : art nouveau, tout intérieur, qui échappe à sa théorie violente et passionnée.

Son génie trop simple, trop antique, l'a laissé impuissant à fonder l'appareil des subtilités sur lequel nous vivons. Il sait être vil, non abject. Il peut être monstrueux, non médiocre, ni petit. Ses vices sont césaréens, non bourgeois. Aussi, avec toute sa science, il ne peut être utile presque en rien aux hommes de nos jours. Il a laissé à Loyola l'honneur de compléter et d'achever son œuvre.

Je voudrais marquer ici la différence du machiavélisme

et du jésuitisme[1]. Celui-ci est le complément nécessaire, indispensable de celui-là. Où l'un a fini, l'autre commence; le premier n'atteint que l'homme extérieur; le second s'empare de l'homme tout entier, corps et âme. La doctrine du *Prince* peut s'accorder avec la vigueur d'esprit; la doctrine de l'auteur des *Exercices spirituels* anéantit cette force morale que laisse subsister le secrétaire de Florence. Après Machiavel, la raison reste entière; après Loyola il ne reste que Loyola.

Le machiavélisme peut se développer dans des sociétés énergiques, la Russie sous Catherine, la Prusse sous Frédéric, la France sous Napoléon. Le jésuitisme suppose des nations préparées, c'est-à-dire humiliées, macérées par l'opprobre de l'invasion : l'Irlande depuis la chute des Stuarts, la Pologne depuis le partage, l'Italie depuis l'avanie du seizième siècle, la France depuis Waterloo.

Je remarque que l'Espagne, infatuée de catholicisme, mais restée indépendante du joug de l'étranger, n'a jamais pu subir la discipline de Loyola.

Règle sans exception : Pour que le jésuitisme passe dans les veines d'une société, il faut qu'elle ait été foulée, meurtrie, violée par l'invasion étrangère; que cette société soit restée blessée au cœur; que la nationalité ait été atteinte par le consentement donné à la défaite, sous le nom de faits accomplis. Il faut, en un mot, que l'on sente le cadavre. Autrement, je crois pouvoir vous garantir que tous vos efforts pour inoculer ce système dans une nationalité vraiment saine et vivante, demeureront sans récompense proportionnée à vos travaux.

Le machiavélisme est la doctrine des peuples vainqueurs, qui abusent de leur force en exploitant la faiblesse des vaincus.

[1] Voyez les *Jésuites*.

Le jésuitisme est la doctrine des peuples vaincus, qui acceptent la défaite en la couvrant du nom de victoire.

## VI

Considérée dans son ensemble, l'œuvre de Machiavel est à la fois sérieuse et bouffonne, tragique et ironique. Après avoir tracé les lois des sociétés, préparé par le fer le chemin à son prince, tracé la théorie de la servitude et la théorie de la liberté, ouvert la voie à l'auteur de l'*Histoire universelle*, Machiavel écrit d'audacieuses pasquinades. En décrivant la succession des empires, il ne s'arrête pas, comme Bossuet, à la contemplation chrétienne de ce grand néant. Mais en face de toutes ces ruines qu'il vient de raconter, de ces États qu'il vient de fonder, de ces peuples auxquels il donne des institutions, au milieu de la tragédie des révolutions religieuses et politiques, il dresse ses tréteaux; il compose des chants de carnaval pour Florence et pour Venise. Il crée dans frère Timothée l'aïeul de Tartufe; il se raille sur son théâtre de l'emphase des choses et des affaires humaines. En ôtant à l'homme toutes ses vertus, il lui ôte encore son sérieux. Après l'avoir dépouillé de Dieu et de la providence, il fait de lui un objet ridicule, et le quitte avec un éclat de rire.

L'originalité de sa poésie burlesque est de laisser voir mieux que ses livres de théories le fond de sa pensée. On ne peut se figurer l'impression que cause cette misanthropie incurable sous des formes grotesques. L'explication du *Prince*, que l'on va chercher si loin, est tout entière dans ces poëmes bouffons, par exemple dans l'*Ane d'or*. Jamais le mépris du genre humain ne s'est montré plus naïvement. Après s'être égaré à la manière de Dante dans une forêt enchantée, Machiavel voit passer sous ses

yeux le troupeau des hommes changés en bêtes par la baguette de Circé; il leur demande s'ils voudraient revenir à la condition humaine. Il n'en est pas un, même le pourceau, qui ne mette sa condition infiniment au-dessus de celle à laquelle se résigne le genre humain.

D'autres fois, il compose des chants de carnaval; c'est un chœur de diables qui s'incarnent dans le gouvernement de Florence, et vont chanter la sérénade suivante sous les fenêtres du gonfalonier : « Nous fûmes, nous ne « sommes plus des esprits bienheureux. Chassés du ciel « par notre orgueil, nous avons pris le gouvernement de « votre ville, parce que là se rencontre le désordre, l'ini- « quité, la douleur, plus encore qu'en enfer. Nous avons « répandu sur chaque mortel la faim, la guerre, le sang, « le gel et le feu. Nous venons dans ce carnaval nous « joindre à vous, parce que nous avons été et que nous « serons ici le principe de tout mal; l'heur et le malheur « viennent de nous, ainsi que les larmes et le rire, le « chant et la douleur. »

De longs raisonnements en apprendraient moins que ces vers sur la pensée la plus intime de Machiavel.

Le genre de vie de Machiavel, qui paraît lui interdire le beauté littéraire, est ce qui la lui fait rencontrer; s'il n'eût été que littérateur de profession, comme les autres, jamais, sous sa rhétorique, il n'eût retrouvé le sens des choses. Il les fait crier au milieu d'un monde de convention. Le scandale fut grand, et ce fut là sa gloire. Grâce à ce qui restait des rudesses du moyen âge, sa pensée se montre sans masque; point de détour ni de fard; aucun manége, aucun joug, pas même celui de la convenance. Chose étrange ! aucun écrivain moderne n'est plus vrai que cet apôtre du mensonge. Rien ne rappelle mieux que son style la grande et libre manière de la fresque toscane.

Machiavel naît à Florence en 1469, d'une famille dans laquelle les charges publiques étaient héréditaires. Il avait neuf ans lorsque éclata la conspiration des Pazzi, dans laquelle Julien de Médicis fut assassiné au pied de l'autel. A vingt-cinq ans, il voit l'événement qui influe sur toutes les pensées de sa vie, l'occupation de l'Italie par l'étranger, l'invasion de Charles VIII. Pierre de Médicis, qui avait pactisé avec l'étranger, est chassé par le peuple de Florence. A son gouvernement succède le règne populaire de *ce grand Savonarole*, *qui*, *inspiré par une vertu divine*, *enveloppait l'Italie de sa parole*.

Machiavel entre dans les affaires en qualité de secrétaire de la seigneurie de Florence. A ce moment commencent pour lui ces missions, ces voyages diplomatiques qui lui font toucher du doigt toutes les affaires d'Europe, vie passée sur les grands chemins, au milieu des armées, auprès des condottieri, au seuil du conclave, en France, à la cour de Louis XII, où il lutte de pénétration avec le cardinal d'Amboise; en Allemagne, auprès de l'empereur Maximilien, qui cache sa nullité sous sa discrétion. Il est aisé de voir combien le génie de Machiavel dut naturellement s'aiguiser et tourner à la ruse dans une situation où il représentait un État faible, presque impuissant, déjà à demi enveloppé par le filet que tiennent le roi de France, l'empereur d'Allemagne et le pape. Sans soldats, sans généraux, Florence n'avait pour elle que son argent; déjà c'est à peine si elle peut suffire aux frais de son envoyé. Après avoir présenté le tableau des affaires européennes, Machiavel était obligé de terminer la plupart de ses dépêches en demandant à la seigneurie quelques florins pour que son représentant ne fût pas obligé de mendier. Voilà dans quelle situation il fallait paraître la tête haute devant les cours étrangères.

De toutes ces missions diplomatiques, celle qui montre le mieux la trempe d'esprit de Machiavel est son ambassade auprès de César Borgia, ce grand inventeur d'empoisonnements et d'embûches. Il s'agissait d'observer ses projets, la marche de son armée, et de prendre en flagrant délit la fraude et la trahison. Peut-être n'y a-t-il pas dans la diplomatie un second exemple d'un ambassadeur qui se soit si parfaitement identifié avec l'âme de celui qu'il doit observer. Jour par jour, il marque dans ses dépêches quels doivent être raisonnablement les pensées de meurtre, les crimes de Borgia, et il ne se trompe jamais. Lorsque Borgia, se rapprochant toujours de ses ennemis, leur tend la main, que ces derniers le suivent dans son appartement et qu'ils y sont immédiatement étranglés, Machiavel raconte le fait à ses magnifiques seigneurs, sans nul étonnement, comme si le dénoûment était le résultat obligé de tout ce qu'il avait annoncé.

Une autre fois, il écrit que Ramiro a servi le duc avec trop de conscience et de zèle, et qu'il le payera cher. Le lendemain, on trouve sur la place publique le corps de Ramiro partagé en deux et la hache à côté du cadavre.

En rapportant l'événement qui confirme ses pressentiments, Machiavel n'ajoute que ces deux mots : « On ne « sait au juste la cause de sa mort; ce que l'on peut dire « de plus probable, c'est que telle a été la volonté du duc « de Valentinois, pour montrer qu'il a le pouvoir d'élever « et d'abattre les hommes à son gré. »

Rien de plus tragique que ce féroce Borgia escorté de lieux en lieux par le théoricien, qui, comme un esprit de l'enfer, lit par avance dans ses pensées sanglantes, et dénonce chaque jour à son gouvernement les crimes du lendemain. Vous diriez que Borgia est entraîné, à son insu, dans le cercle que lui trace Machiavel. C'est la rai-

son pourquoi un écrivain de nos jours avance, contre tout fondement, que l'auteur du *Prince* était complice des meurtres commis par le duc de Valentinois. Non, il les a prévus, il les a annoncés, il ne les a pas conseillés.

Voilà par quelles études se préparait Machiavel, tour à tour aux prises avec les ruses de Louis XII, les perfidies d'Alexandre VI, les violences de Jules II. Dans tout cet intervalle, il trouve à peine le temps d'écrire deux rapides poëmes : ce sont ses Dépêches en vers. Une moquerie amère s'y joint à un coloris qui rappelle celui de Dante. Quelle ironie profonde dans le récit de la mort du pape! « Pour obtenir le repos, le glorieux Alexandre VI fut « porté parmi les âmes des bienheureux, et trois de ses « plus chères servantes, trois esprits familiers, suivirent « ses saintes traces : la luxure, la simonie, la cruauté. »

Les missions de Machiavel montrent mieux que son génie même combien dès lors était perdue la situation de l'Italie. Toujours il s'agissait d'attirer une puissance pour chasser les autres; et sans se faire illusion sur cette œuvre, tel était pour lui le besoin d'agir, qu'il tomba dans le désespoir sitôt que cette agitation stérile lui manqua, et qu'il fut obligé de rentrer dans la condition privée. Le loisir d'où devait sortir sa renommée fut le résultat des événements de 1512. Le pape et le roi d'Espagne avaient mis Florence aux abois. Florence capitule en acceptant la restauration des Médicis. Comme toutes les restaurations forcées, celle-ci fut pleine de soupçons et de vengeances. Machiavel est destitué. Quitter les affaires, lorsqu'il n'avait pas encore conscience de son génie d'écrivain, renoncer à ces combats d'intelligence avec les rois et les chefs politiques, rentrer dans les habitudes vulgaires, c'était pour lui pis que mourir.

Le plus grand mal des changements forcés de gouver-

nement et de souveraineté, est de briser la conscience des hommes. Sans renier ouvertement le gouvernement déchu, Machiavel s'offre au gouvernement nouveau comme un homme pratique étranger aux luttes de principes. Il est refusé. Il conspire. On l'arrête; il subit la torture sans qu'on puisse lui arracher un mot. Il retrouve son âme entre les mains du bourreau. A demi brisé, les fers aux pieds, les épaules serrées de six tours de corde, il écrit à Julien de Médicis un sonnet mêlé d'éclats de rire burlesques. Je ne sais si les Médicis furent frappés de ce ricanement dans la torture, s'ils comprirent qu'une âme aussi robuste pouvait être corrompue, non avilie. Il dut sa liberté à ce sonnet; liberté triste, vide, désolante, dans une ferme où il se retire avec sa famille. C'est là qu'il faut voir cet homme désespéré de ne plus manier les affaires d'État, se ravaler et s'éteindre autant qu'il le peut, essayer, par mille occupations banales ou grossières, de redescendre à la condition du paysan. C'est une sorte de suicide moral.

« Jusqu'ici j'ai chassé aux grives de ma propre main. « Levé avec le jour, j'ajustais les gluaux, et je m'en « allais avec un paquet de cages sur le dos, ressemblant à « Géta quand il revient du port avec les livres d'Amphi- « tryon. Je prenais au moins deux grives, sept au plus. « J'ai passé ainsi tout septembre. Cependant ce divertis- « sement, que je trouvais peu agréable et bizarre, m'a « manqué, et je vous dirai quelle est ma vie actuelle. Je « me lève avec le soleil; je m'en vais dans un bois que je « fais couper. J'y passe deux heures à revoir l'ouvrage « des jours précédents et à perdre mon temps avec les « bûcherons qui ont toujours quelques nouvelles disputes « entre eux ou avec leurs voisins... Je me rends ensuite « sur la grande route de l'hôtellerie; j'y converse avec les « paysans. Là, pour l'ordinaire, j'y trouve l'hôte, un

« boucher, un meunier, deux chaufourniers. Avec eux je
« m'ensevelis tous les jours, en jouant à la *cricca*. Là nais-
« sent mille contestations, mille dépits accompagnés d'in-
« jures ; le plus souvent c'est pour un quatrino, et l'on
« nous entend crier de San Casciano. Vautré dans cette
« fange, j'empêche mon cerveau de moisir; je développe
« la malignité de ma fortune, satisfait qu'elle me foule
« aux pieds, pour voir si elle n'en aura pas honte. »

Cet esprit réussira-t-il à se dégrader? Le soir venu, Machiavel laisse ses grossiers compagnons; il se dépouille de ses haillons souillés de boue; il se revêt des habits qu'il portait dans les cours, et relit les écrivains de l'antiquité. C'est dans cette solitude de dix années qu'il écrit le *Prince* et les discours sur les décades. Il faudrait les lire avec peu d'attention pour ne pas y reconnaître les traces de cette colère contenue, de cette misanthropie que chaque jour alimente, de ce fiel d'une âme qui foule orgueilleusement sa propre destinée. Ce n'est pas seulement, comme dans Thucydide et Napoléon à Sainte-Hélène, la langue fière et royale de l'exilé. C'est la rudesse et l'ironie d'un homme qui se console d'une condition indigne en abaissant le genre humain tout entier. C'est la vengeance d'un paysan de génie qui, pour faire expier sa honte, dégrade tous les pouvoirs, en leur donnant le mensonge et le vice pour appuis. Qui pourrait dire ce qui se passait en lui, lorsqu'après avoir été courbé sous le poids du jour, dans la fange de sa condition, il se redressait un moment à l'heure solitaire du soir ! Quelle révolte intérieure du génie, au défaut de la conscience morale ! quel besoin de représailles contre le genre humain qui l'écrase ! C'est alors qu'il trace ces maximes qui ont étonné par leur audace et leur perversité.

Dans sa misère, comme il s'identifie avec la misérable

Italie! Quelle ardeur à montrer les moyens odieux de la fortune! Plus elle l'a frappé, plus il met de passion à la démasquer; il se glorifie de ne pas avoir réussi en montrant ce qu'il faut faire pour réussir. Je ne jurerais pas que les insultes du boucher, de l'hôtelier, du chaufournier de Casciano n'aient été pour quelque chose dans telle maxime où Machiavel rend au monde sang pour sang, injure pour injure, opprobre pour opprobre. Dans cette révolte intérieure s'amassent le coloris sanglant, la misanthropie de ses premiers écrits.

En effet, la première inspiration de cette oisiveté dévorante est le livre du *Prince;* c'est celui dans lequel il rassemble tout ce que son esprit peut inventer de ruses et de noirceurs. Ce livre est bien moins la satire du tyran que celle du genre humain. Après la restauration des Médicis, comme il désespère de la liberté, Machiavel trouve une joie secrète à donner lui-même des lois au despotisme. Il n'a besoin pour cela que de résumer la vie des petits princes d'Italie, des Ezzelin, des Sforza, des Borgia, de ce Bentivoglio, qui en une nuit fait massacrer la famille de son rival, composée de plus de deux cents membres. Machiavel complète ces vies les unes par les autres, jusqu'à ce qu'il s'élève à l'idéal du tyran. A mesure qu'il avance dans son œuvre, il s'intéresse à son despote idéal comme à la créature de ses mains. Joignez à cela l'ingénuité de l'écrivain; car c'est l'originalité de ce livre, que la naïveté avec laquelle Machiavel confond le bien et le mal toutes les fois qu'il ne donne pas la supériorité au dernier. Vous sentez que le poison et le meurtre sont d'usage commun dans cette société politique; que l'auteur veut la réduire par ses propres armes; qu'il sait d'avance que le lecteur ne s'étonnera pas de sa froide indifférence dans le crime.

Au reste, cette franchise dans le vice porte encore l'empreinte hardie des sociétés puissantes du moyen âge. Il peut se trouver une grandeur monstrueuse sur cet échafaudage de crimes effrontés ; et je ne saurais douter qu'il n'est pas impossible de descendre fort au-dessous du machiavélisme du secrétaire de Florence ; il suffit pour cela de supposer une société qui à tous les vices du passé ajouterait la prétention de la vertu. Dieu merci, nous avons vu de nos jours, à Rome, le libéralisme français se montrer capable d'autant de perfidies qu'il y a trois siècles la vipère italienne.

C'est un spectacle que l'intelligence de Machiavel restée pure et incorruptible au milieu de toutes les chutes morales ; au contraire, je m'aperçois que les hommes de notre temps laissent une partie de leur intelligence, de leur inspiration, de leur art, de leur droit sens, dans le moindre de leurs vices. Leur raison est obstruée par chacune de leurs convoitises ; ils ressemblent à ces hommes auxquels la moindre liqueur fait perdre le sens. Est-ce que leurs passions sont plus petites, plus empoisonnées ? ou est-ce qu'au milieu de leurs vices ils n'ont aucune vertu ?

Un point que l'on a trop oublié en jugeant Machiavel, est l'influence de son talent dramatique sur l'expression de ses théories. Dans ses pièces de théâtre, il excelle à s'oublier lui-même pour jouer le rôle de ses personnages ; de même dans sa politique. Il sait prendre non-seulement le masque, mais l'esprit du tyran, du conspirateur, du républicain. Il entre au fond de toute situation pour se l'approprier. C'est une de ses principales originalités, et par où il se distingue de tous les théoriciens. Il traite les systèmes politiques comme Shakspeare les caractères et les individus. Indépendamment de ses penchants particuliers, il fait mouvoir, sur une scène abstraite, les idées

politiques les plus opposées. Il les développe chacune dans toute son énergie, de même que Shakspeare, sans préférence apparente, développe les caractères bons ou mauvais que la nature ou l'histoire lui fournit, exprimant de chacun d'eux la vertu ou le crime; et comme on ne rend pas le poëte anglais complice de Iago, de Macbeth, de Richard III, il y a aussi quelque aveuglement à prendre pour la conviction intime de Machiavel, toutes les nécessités logiques qu'il déroule sur le théâtre des théories.

Il achevait le *Prince*; cette ardente occupation ne l'empêchait pas de regretter la vie à laquelle il avait été arraché. Il ne pouvait s'accoutumer à ne plus chevaucher au-devant des rois et des empereurs. « Je resterai donc au milieu de mes haillons, écrit-il, sans rencontrer un seul homme qui se souvienne de mes services ou qui me croie bon encore à quelque chose. » Dans ces moments de désespoir, il parle de se retirer dans un désert pour y apprendre à lire aux enfants. Mais comme chez lui on doit s'attendre à tous les contrastes, passionné et glacé, tragique et railleur, il faut placer ici un événement de sa vie intime, sans lequel on ne le connaîtrait qu'à demi.

Quand vous le croyez tout occupé d'ériger en système les meurtres des Borgia, il s'éprend d'un amour passionné pour une dame des environs; si l'on doutait que ce sentiment ait exercé une influence sérieuse sur son âme de bronze, il suffirait pour s'en convaincre de lire les sonnets qu'il compose en ce temps-là, et ce fragment d'une lettre à son compagnon d'ambassade : « Sachez que je ne suis « arrêté ni par les soleils, ni par les chemins sauvages. « Tout chemin me semble aisé; et je m'accommode à « toute habitude différente des miennes. Quoiqu'il me « paraisse que je suis entré dans un grand embarras, je « trouve tant de douceur dans la joie que me cause ce re-

« gard merveilleux et enivrant, je puise dans cette conso-
« lation un oubli si parfait, si entier de mes chagrins, que
« pouvant redevenir libre, je ne consentirais pas à l'être.
« J'ai laissé de côté les pensées grandes et austères. Je
« n'ai plus de plaisir à lire les choses antiques, ni à mé-
« diter sur les choses modernes. Tout cela s'est converti
« pour moi en conversations délicieuses dont je rends
« grâces à Chypre tout entière. »

Ainsi s'explique le coloris voluptueux qui, par intervalle, se mêle au fond tragique des pensées de Machiavel. Rappelez-vous le tableau de l'Albane, dans la salle de l'inquisition de Venise.

Il rentre dans la solitude pour y composer ses discours sur les Décades. Quel changement s'est fait en lui depuis le *Prince?* S'est-il enfin résigné à cette retraite où un rayon vient de luire? Il est certain que vous rencontrez ici un homme nouveau. Si son premier livre est celui des tyrans, celui-ci est le livre des républicains; car jamais Machiavel n'a compris ni admis le juste milieu. Entre le pouvoir absolu d'un seul et la souveraineté de tous, il n'a jamais reconnu de forme intermédiaire. Ou la servitude sous un maître, ou la liberté dans une démocratie, voilà les deux termes entre lesquels se meut sa politique. Avec une souplesse infinie dans les moyens, il s'est proposé d'une manière inflexible les deux extrêmes de la servitude ou de la liberté. Selon que vous optez pour l'une ou pour l'autre, il vous adresse ou le livre du *Prince* ou les discours sur les Décades. Il place la société humaine au sortir du moyen âge entre ces deux conditions : le despotisme de Tibère ou la république des Gracques. Il promène le genre humain de l'un à l'autre, ne lui laissant d'autre issue, toujours obstiné ou à l'abîmer dans l'esclavage ou à l'exalter dans l'indépendance.

C'est en quoi il représente et résume véritablement la tradition totale de l'Italie moderne, s'il est vrai, comme je l'ai montré plus haut, que nulle terre, en Europe, n'a plus répugné à la fiction de la balance des pouvoirs. Nulles transactions entre les partis; encore bien moins de complaisances. La domination ou l'échafaud; voilà entre eux toute la question. La monarchie constitutionnelle tempérée devait être pour Machiavel ce qu'elle a été en effet chez tous les peuples de sa race, une tyrannie frauduleuse. Chez les peuples qui reposent sur le catholicisme, c'est aller contre la nature des choses que de prétendre établir la liberté entre des systèmes incompatibles, et tout pouvoir qui la donne à son ennemi périt infailliblement par elle.

Nous avons vu, dans ces États, les concessions faites aux républicains par les royalistes perdre la royauté, et les concessions faites aux royalistes par les républicains perdre la république. Dans les nations qui ont pour tradition séculaire la religion de l'intolérance et de la force, toute démocratie débonnaire retombe sous la loi et la risée de l'ancien maître.

La politique de Machiavel tient d'ailleurs intimement du caractère de la Renaissance. Il fait pour la politique ce que font les artistes pour la peinture et la sculpture. Dans les temps que Raphaël et Michel-Ange renouvellent l'art aux sources de l'antiquité, Machiavel étudie les lois du corps social sur les institutions du monde romain. Ces lois, ces sénatus-consultes, sont pour lui le torse d'Hercule, d'après lequel il recompose l'idéal de l'État. Michel-Ange, Machiavel, ces deux contemporains que tout un monde sépare, se tiennent étroitement par le même instinct des formes antiques. Le premier atteint l'extrême de l'idéal, le second descend plus que n'avait fait aucun homme, dans l'abîme du réel.

Pour des gens de lettres de profession, les commentaires sur les décades n'eussent été qu'une étude oratoire; pour Machiavel, le commentaire de l'antiquité est l'ouvrage le plus neuf, le plus moderne de la Renaissance; il entre de plain-pied chez les anciens comme le dépositaire des secrets de l'empire, l'égal des Sylla et des César. L'expérience de l'Italie moderne se joint à celle de l'Italie antique, pour produire une œuvre nerveuse où l'on ne trouverait pas un seul vide. Le secrétaire de la commune de Florence se trouve aussi naturellement à l'aise avec les Fabius, les Claudius, les Agathocle, qu'il l'était avec les Louis XII, les Maximilien, les Valentinois. Élevé au milieu des guerres civiles et des conspirations, il devient le confident des républicains et l'écho de la Rome de Brutus. Dans ce pêle-mêle vivant où s'expliquent Sparte par Venise, Athènes par Pise, par Sienne et Pistoie, Agathocle, Denys, Claudius par Petrucci, Bentivoglio, Galéas Visconti, l'Italie du moyen âge sert de témoin à l'Italie et à la Grèce des anciens. Pour la première fois, la société antique descend de son piédestal imaginaire. Machiavel soumet à l'esprit d'examen l'histoire romaine, cette Bible sacrée des vieux partis italiens tant Guelfes que Gibelins. L'habitude de manier les choses publiques lui ouvre l'esprit pratique des Romains. Débarrassé des illusions de Dante et de Pétrarque, la république de Tite-Live n'est plus un rêve pour lui; c'est une affaire à manier. On ne possédait avant lui que le fantôme de l'antiquité; il lui rend son esprit et son âme charnelle.

C'est au fond le même sujet que celui du *Contrat social*. Rousseau, nourri dans l'institution chrétienne et dans la philosophie, se propose de chercher où est le droit; il l'établit dans la souveraineté du peuple. Machiavel ne procède pas avec ce scrupule. La notion du droit n'exis-

tant pas pour lui, il accepte la république comme il a accepté la tyrannie; c'est un fait, une situation qu'il s'agit d'armer et de défendre.

La différence est qu'il témoigne pour le peuple une estime qu'il n'a jamais montrée au prince. Toutes les fois qu'il se pose cette question, s'il y a plus de sagesse, moins de vices, plus de durée, de fidélité dans une république ou dans une monarchie, c'est toujours à la première qu'il donne la préférence. Au reste, il n'est pas plus difficile pour l'une que pour l'autre sur le choix des moyens. La vertu, c'est de réussir; quoique la hache joue ici un moins grand rôle, elle est cependant cachée encore au fond de toutes choses.

L'âme de l'Italie catholique, le terrorisme, revit dans ses paroles : « Que la malignité humaine ne peut être apaisée par les dons, mais seulement vaincue par le châtiment et par la peur. » Il arme la république contre l'usurpateur avec autant de soin qu'il avait armé l'usurpateur contre la république. La seule chose, selon lui, qui ne mérite pas d'excuses, est de laisser subsister par négligence quelque rejeton d'une famille abattue et surtout les frères du prince renversé. « Pour passer de la monarchie à la république, il faut tuer les fils de Brutus. » Les désordres, les tumultes, les révolutions entrent dans son système. Loin de s'alarmer du spectacle de la violence, le citoyen de Florence y reconnaît un signe de vitalité politique.

Un des chapitres où se résume le mieux le caractère à la fois théorique et pratique de Machiavel, est celui des conspirations. D'abord il les blâme comme dangereuses, puis l'artiste ne peut résister au désir d'en tracer la théorie; ces pages sont écrites avec la pointe d'un stylet.

Pour arriver à ce qu'il appelle la perfection de la chose,

il discute lequel vaut mieux du fer ou du poison ; il se décide pour le fer. Il rassemble tous les exemples de l'antiquité et du monde moderne, pour montrer par quelle négligence, par quelle faute, tel conspirateur n'a pas réussi ; ce qu'il faut faire quand le coup est porté. Les seules conspirations qu'il n'admette pas, ce sont celles qui ont pour but d'atteindre deux chefs à la fois. « Pour celles-là, dit-il, il faut s'en abstenir, elles sont trop périlleuses. »

Une chose étonne, c'est que tout cela est dit ingénument, sans aucune sorte d'exaltation, dans une langue froide comme l'acier ; ce qui ne l'empêche point de passer incontinent à des considérations morales toutes puisées dans le sentiment le plus profond de la dignité humaine.

Il met au-dessus de tout de feindre la folie pour tromper les rois. « Il faut faire le fou comme Brutus, louant, « disant, vantant, accomplissant des choses contraires à « sa conscience pour plaire au prince. » Dans certaines exagérations, évidemment calculées, ne retrouve-t-on pas chez lui quelque marque de cette dissimulation tragique? Souvent la servitude des Italiens les a conduits à ce jeu.

Machiavel a bien vu que si l'esprit de liberté n'est pas au fond d'une république, elle peut devenir une machine d'oppression pire qu'aucune monarchie ; il n'en dit pas la vraie raison ; nous la savons aujourd'hui. Lorsque l'on peut opprimer avec le consentement apparent du plus grand nombre, chacun est accablé de la tyrannie de tous.

Ainsi, avec une impartialité suprême, Machiavel arme à la fois la tyrannie et la liberté ; il les investit l'une et l'autre de toutes les forces de son génie ; il partage entre l'une et l'autre par égales portions la sagesse, le crime,

la ruse, la violence, l'or et le fer. Il les avertit l'une et l'autre de leur danger particulier; après quoi il assiste à leur duel. « J'ai enseigné aux princes la tyrannie; mais « j'ai aussi enseigné aux peuples à s'en défaire. »

Après l'anathème que le dix-septième et le dix-huitième siècle ont jeté sur Machiavel, il semble que le temps de la justice soit arrivé pour lui. Au lieu que les princes et les philosophes le repoussaient avec horreur, nous parlons de lui sans colère. Non-seulement nous nous abstenons de l'injure; souvent nous allons jusqu'à l'admiration. Est-ce que la conscience des hommes de nos jours est moins délicate? est-ce que le spectacle de tant de changements de gouvernements, de tant de serments faussés, a fait perdre à notre génération l'élévation morale qui distinguait ses pères? Que faut-il préférer, de leur indignation ou de notre tolérance? Il est certain que nous voyons Machiavel d'un autre œil que ne le voyait le dix-huitième siècle. Nous ne nous formons pas en dehors de l'humanité un idéal monstrueux que nous appelons de son nom; mais, nous replaçant dans les conditions où il était, nous voyons en lui un homme qui cherche, non le crime pour le crime, la servitude pour la servitude, mais la force, la puissance, chose qui manquait le plus à l'Italie. Dans les temps d'extrême faiblesse, tout crime hardi semble une force, toute force une vertu.

Dans la première jeunesse, on se plaît aux œuvres tranchantes; on leur accorde volontiers l'autorité qu'elles demandent. Comment se persuader qu'un homme qui a toujours le fer à la main n'a pas pour lui la sanction de l'intelligence? Cependant il ne faut pas croire qu'il soit besoin d'un grand génie pour résoudre toutes les questions par le couteau. Si Machiavel n'avait fait que cela,

il n'exciterait que la curiosité qui s'attache à la peinture de mœurs barbares.

Ce qui lui donne l'immortalité, ce ne sont pas seulement quelques maximes implacables; c'est une vue intrépide dans les abîmes du bien et du mal; un esprit inébranlable au milieu d'affaires désespérées; la conscience des lois générales des États; une sûreté de goût qui survit à la corruption du cœur; une variété de tons infinis, avec une vigueur indomptable, depuis le conte de fées, le chant burlesque, la haute comédie, jusqu'au sermon, à la stratégie, à la théorie politique et à l'histoire universelle, également à son aise sur les tréteaux ou dans l'assemblée des papes et des rois, dans la servitude et dans la liberté, domptant chaque chose par son extrême opposé, la torture par le rire, la peste par la galanterie.

On n'a vu que le renard dans Machiavel; voyons maintenant le lion. De tous les écrivains du seizième siècle, il est le seul qui comprenne l'héroïsme. Il abhorre la résignation chrétienne, il attend tout de la force humaine. Il croit qu'une combinaison de l'intelligence, un effort de courage peut tout sauver. Il n'abandonne rien à la fatalité. Il arme l'homme comme s'il était seul dans le monde, sans la protection et la crainte des dieux.

A la fin du quinzième siècle, alors que se forment les grandes monarchies, que les nationalités de la France, de l'Espagne se constituent, l'Italie seule, brisée par la papauté, ne peut même aboutir à une confédération. C'est à ce moment décisif qu'assiste Machiavel. Il voit que l'organisation nationale ne peut s'achever, et qu'elle se dissout avant que d'être.

Le mépris, le dégoût, l'horreur de l'Italie esclave éclatent dans les Décades. Machiavel ose dire à son pays qu'il

le méprise. Seul il se sert encore du nom de patrie. Ce que Guichardin appelle prospérité, il l'appelle infamie.

Si, dans un corps aussi gâté que l'était alors l'Italie, il y avait eu encore quelque apparence de guérison, nul doute que le remède ne fût dans cette manière robuste, inexorable, de sonder la blessure et de la faire crier.

La société italienne paraît dans Machiavel aussi inanimée que l'antique. Les affres de l'agonie qui palpitaient dans le langage de Savonarole sont passées. Les soupirs, les sanglots que l'on entendait encore dans sa bouche sont étouffés. C'est la beauté implacable de la mort qui pèse sur l'Italie de Machiavel. Il ne compte plus les pulsations du cœur. Seul, debout, sans désirs, sans regrets, sans espérance devant le cadavre d'un monde, il remue ce grand corps; il le frappe, il le partage, sans crainte qu'il s'en échappe un soupir d'homme. Il met à nu les membres de cette société morte : c'est la première fois que l'on traite un peuple moderne comme s'il était enseveli depuis les temps de César.

Dans l'indignation de Tacite, je vois un homme qui châtie un peuple vivant. La langue de Machiavel n'a plus rien de commun avec la vie; il est sans pitié, il paraît sans entrailles comme si son peuple n'écoutait pas, n'entendait pas sa voix. De là cette férocité de la parole qui n'est qu'impassibilité devant un corps impassible. L'Italie est pour lui une chose morte; comment lui adresserait-il un reproche? C'est, comme il le dit, une matière corrompue; comment craindrait-il de la faire crier sous le fer? Jamais la langue humaine n'a ressemblé davantage au travail d'un scalpel dans le cœur d'un cadavre.

Encore tiède sous la main de Savonarole, le cadavre est déjà froid sous celle de Machiavel.

Par une inconséquence héroïque, ce même homme en-

treprend de ressusciter ce qu'il vient d'anéantir; il était certainement le seul en qui la notion de patrie se fût conservée sans altération depuis l'antiquité.

Au moment même où cette pensée s'efface de l'autre côté des Alpes, elle surgit de la tête de Machiavel, comme les quatorze armées de volontaires en 92. Elle éclate chez lui avec une force fanatique. « Quand il s'agit du « salut de la patrie, il ne doit être tenu aucun compte ni « de justice, ni d'injustice, ni de pitié, ni de cruauté, ni « de louanges, ni d'opprobres; mais, laissant de côté « toute autre préoccupation, il faut que la patrie soit « sauvée avec gloire ou avec ignominie. » Ainsi, au milieu de la ruine de la nationalité italienne, Machiavel organise la théorie abstraite de la patrie avec l'énergie du comité de salut public, appuyé sur la passion de vingt-cinq millions de Français.

Machiavel porte en lui le génie de la Convention. Ses théories frappent comme des actes. La tribune de Saint-Just et de Danton n'a pas surpassé sa fureur à venger cette patrie imaginaire qui n'existe que dans son esprit.

Quand une grande institution disparaît de la terre, quelquefois il arrive que l'idée s'en concentre dans la tête d'un homme, qui pèse alors autant qu'un monde.

Ouvrez un ancien tombeau, vous retrouvez intacte l'épée du mort sur une poignée de cendres; de même, dans le tombeau de l'Italie, la pensée de Machiavel reluit comme l'épée nue d'une nationalité morte, que les siècles n'ont pu ni ébrécher ni rouiller.

## VII

La dure épreuve de la ferme de San-Casciano touche à sa fin; Machiavel se réconcilie avec les Médicis. Léon X

le consulte sur les affaires générales d'Italie et sur la situation de Florence. Le moment si vivement désiré où il va rentrer dans les affaires approche; je ne parle pas d'une première mission, dans laquelle il est envoyé par la seigneurie de Florence pour chercher et choisir un prédicateur chez les moines des Camaldules. Elle exerce, dans sa correspondance, sa verve burlesque.

Mais les événements qui décideront de l'Italie se préparent; la Réforme ne s'arrêtera pas qu'elle n'ait mis Rome au pillage. L'armée de Charles-Quint, qui va frapper ce grand coup, hésite encore entre Rome et Florence. En ce moment de danger on se souvient de Machiavel; il est ramené aux affaires. On l'envoie auprès de l'armée des alliés observer la marche de l'invasion. C'était la dernière heure de l'Italie politique. A ce moment suprême, Machiavel retrouve l'activité de sa jeunesse; son premier conseil est un conseil de lion. Sans se fier davantage à la diplomatie, il propose de donner l'autorité absolue à un chef hardi de bandes italiennes, Jean de Médicis, de l'entourer de toutes les forces de la nation, et de marcher ainsi à l'ennemi. Cet avis fut condamné à la fois par les hommes et par le ciel; le pape s'y oppose, et Jean de Médicis meurt d'une blessure. Machiavel ne désespère pas encore: il presse les levées, il passe des revues. Avec de l'union, il restait quelque chance; c'est ce qu'on ne put obtenir. Les alliés, Français et Vénitiens, désertent. Il arriva ce que l'on a vu dans d'autres temps semblables, où il s'agissait aussi de la vie d'un peuple. Effrayés de leur responsabilité, les généraux, le duc d'Urbin, Guichardin, n'osent rien entreprendre : ils perdent tout pour n'avoir rien risqué. Le connétable de Bourbon, qui devait aller décapiter l'Italie dans Rome, se décide; il fait cette marche audacieuse,

qui aboutit au pillage et au sac de la capitale de la chrétienté. Le catholicisme est pris d'assaut. Toutes les malédictions que les réformateurs, depuis les Vaudois jusqu'à Luther, ont jetées contre Rome, sont réalisées. Dans cette confusion, on ne retrouve qu'une dépêche de Machiavel, datée de Civita-Vecchia.

Deux mois après, il reparaît à Florence au milieu de circonstances si étranges, qu'elles sembleraient fabuleuses si vous n'étiez accoutumé à tout attendre de lui. La peste est dans la ville déserte ; Machiavel écrit à un de ses amis une description de sa journée. Cette lettre est un des monuments les plus originaux de son esprit. Il se promène seul dans la ville au milieu des fossoyeurs qui crient : « Vive la mort ! » A travers les ténèbres, il croit voir passer la peste dans une litière. C'était une jeune morte de San-Miniato traînée par des chevaux blancs. Il entre dans les églises pour entendre la complainte des frères. Il voit au fond du chœur des prêtres assis, les mains liées dans des menottes, confesser les pestiférés.

Quelle est, au milieu de cela, la préoccupation du grand théoricien qui vient d'échapper au pillage de Rome? Dans cette ruine universelle, sur les cendres de sa patrie, Machiavel, le puissant homme d'État, ne s'occupe que de galanteries. Il vient de recevoir, dans l'église de Santa-Croce, la confession d'une jeune femme. Il raconte avec une verve passionnée les aveux de la mourante ; puis ce don Juan, toujours escorté par les fossoyeurs, court à une autre aventure. Dans l'église de Santa-Maria-Novella, il s'éprend de passion pour une jeune veuve aux longs habits noirs. Il fait d'elle un portrait à peine surpassé par Arioste dans la peinture d'Alcine. Si quelques mots ne laissaient percer l'ironie, vous vous laisseriez tromper par ce coloris éblouissant. « Tous mes esprits, dit-il,

« sont restés enveloppés dans ses vêtements noirs. Je ne « pense ni ne veux penser à autre chose. » Tels sont les derniers mots que Machiavel ait tracés.

Qui ne serait frappé de l'audacieuse ironie par laquelle cette grande vie se termine? Amour, religion, poésie, beauté, patrie, tout cela livré à une moquerie triomphante sous l'haleine de la peste. Quand je relis ces pages, j'y retrouve ce que la Bible appelle le rire du sépulcre.

Je n'ai rien dit des deux ouvrages qui appartiennent au temps où Machiavel est rentré dans les affaires, les *Histoires florentines* et le *Traité sur l'art de la guerre.* Les *Histoires florentines* marquent ce que l'on pourrait appeler sa dernière manière. Cet ouvrage est, à certains égards, le plus complet de tous, puisqu'il réunit le point de vue du *Prince* et celui des *Discours sur les décades.* Ces deux théories sont là en présence, personnifiées pendant six siècles par les partis, résumées dans les harangues des chefs de factions. Après avoir tracé la théorie du despotisme et de la liberté, Machiavel se donne, dans cette histoire, le spectacle de leur combat. Comme il est parvenu à toute la hauteur de son génie, et qu'il embrasse d'un seul coup d'œil les systèmes qui autrefois ne lui apparaissaient que l'un après l'autre, sa pensée a plus de calme et d'équilibre. Vous ne rencontrerez plus aucune des maximes violentes de sa jeunesse. Il ne s'élève pas jusqu'à Dieu, comme Bossuet; jusqu'à la cité des idées, comme Vico; jusqu'au type de la nature première, comme Herder. Pour expliquer les révolutions, il n'a recours qu'à l'homme.

C'est lui qui tient en ses mains la balance qu'il a ôtée à la Providence. Ramenant tout à l'expérience, il fait le premier pour l'histoire civile ce qu'après lui Galilée fera pour l'histoire du monde physique. Ce qu'il comprend

d'abord, c'est que l'Italie étant par-dessus tout un pays de traditions, ses partis, ses factions, ses révolutions s'expliquent par son berceau. C'est le pays du monde où il est le plus difficile de partager l'histoire en fragments. Il veut écrire l'histoire des Médicis; il est obligé de remonter aux Césars. Quiconque, sur un point particulier des affaires d'Italie, ne repassera pas par ce long chemin, est sûr de s'égarer.

Les beaux esprits du seizième siècle, les Platina, les Léonard Arétin, les Paul Jove, avaient enseveli l'histoire sous leurs fleurs de rhétorique; en cherchant le style, ils l'avaient perdu. L'Italie avait disparu sous des lambeaux de Cicéron et de Tacite. Depuis l'invasion des Français, la violence des événements ramène de l'autre côté des Alpes le sentiment de la réalité. Au milieu de l'imitation des anciens, les coups terribles que reçoit l'Italie obligent de penser à autre chose qu'au beau style; Machiavel retrouve dans le cri des choses l'accent de l'histoire. En sortant du monde de convention où les littérateurs s'obstinaient à vivre, il fait cesser le déguisement des idées et des paroles.

On avait raconté avant lui les affaires extérieures d'un État; mais personne n'avait écrit l'histoire vraiment sociale, c'est-à-dire celle des classes. Noblesse, bourgeoisie, peuple deviennent pour la première fois les personnages du récit. Celui qui veut connaître la loi générale de la liberté démocratique, les dangers qui la menacent au dedans et au dehors, comment elle s'affranchit de la noblesse du sang pour retomber sous la noblesse d'argent, comment à celle-ci succède la bourgeoisie, à la bourgeoisie le prolétariat, au prolétariat le prince, au prince l'étranger; celui-là doit avoir souvent entre ses mains les histoires de Machiavel.

Cet esprit que nous avons rencontré sur toutes les routes n'est pas encore épuisé. En suivant l'histoire, il vient de reconnaître les causes de la ruine de l'Italie. C'est la faiblesse de son organisation militaire. Il veut remédier à ce mal, et compose pour cela le *Traité de l'art de la guerre*. Le même homme qui a déjà suffi à tant de personnages, se fait général; il trace les principes d'une révolution de l'art militaire. Comme il sent que l'autorité de l'expérience manque à sa parole, il place ses idées dans la bouche d'un vieux condottiere, au milieu des jardins d'une villa de Florence; et ce traité de stratégie commence avec les grâces d'un dialogue de Platon. Au moment de la chute de l'Italie, rien de plus beau, assurément, que de voir Michel-Ange devenir ingénieur, Machiavel dresser le plan de campagne. Fidèle au génie de la Renaissance, que personne n'a prise plus au sérieux, il veut surtout la renaissance de l'héroïsme antique; il cherche ce que Napoléon a retrouvé, la grande guerre de César. Ramener les bandes du moyen âge à la discipline de la légion romaine, rendre à l'Italie des Médicis la milice sacrée, le bouclier, l'épée, le casque, la cuirasse et la vertu de l'Italie des Scipion, c'est là le fond de sa pensée.

Il nie que l'argent soit le nerf de la guerre; avant tout il demande quelque ombre de la vertu passée. Attaquer la superstition de l'or, c'était toute une révolution d'idées dans une époque vénale. D'ailleurs, il est aussi loin que possible de l'idée que les batailles puissent jamais se décider par l'artillerie; cet homme, tout de calcul, ne croit plus qu'aux victoires de l'âme.

Par là son livre est un arsenal de patriotisme italien. Machiavel, au milieu de ses théories, comme notre Carnot au milieu du comité de salut public, organise d'avance la défense nationale. Il veut jeter au-devant de l'étranger des

légions italiennes formées sur l'ordonnance des légions de Brutus, et qui, avec la courte épée, se précipiteront sur l'artillerie des barbares. Ces plans de campagne portent ainsi le sceau de la renaissance grecque et latine; mais ce qu'ils perdent en réalité, ils le regagnent par une certaine beauté idéale et enthousiaste, qu'on ne retrouve à ce degré dans aucune autre de ses œuvres. Vous voyez l'Italie au désespoir se faire un boulevard de son passé, revêtir la cuirasse romaine, ranger en bataille tous ses illustres morts, et présenter la gorge à l'ennemi. Machiavel s'exalte par sa propre réforme; cette âme antique s'enivre à la pensée de cette bataille antique.

Quel accent invincible lorsque, considérant ses projets et l'impuissance où il est de les exécuter, il adresse ce testament à l'Italie !

« Celui qui méprise ces projets, s'il est prince, mé-« prise sa principauté, s'il est citoyen, sa cité; et j'ai le « droit d'accuser la nature, qui devait ou ne pas me les « faire connaître, ou me donner la puissance de les exé-« cuter. Car maintenant que je suis vieux, je ne pense « pas en avoir jamais l'occasion. Mais vous qui êtes jeu-« nes, j'ai voulu vous les communiquer, afin que, s'ils « vous plaisent, vous puissiez, avec l'aide de vos princes, « en conseiller, en assurer l'exécution. Et n'allez pas vous « décourager trop tôt, car cette province paraît née pour « ressusciter les choses mortes, comme on l'a vu de nos « jours dans la poésie, dans la peinture et dans la sculp-« ture. Quant à moi, l'âge m'a ôté la confiance; et, véri-« tablement, si la fortune m'avait remis un État assez « puissant pour suffire à une semblable entreprise, j'au-« rais bientôt, je crois, montré au monde tout ce que « peuvent les institutions antiques, et je l'aurais accru « avec gloire, ou perdu sans opprobre. »

Cet instinct toujours renaissant de la patrie, voilà ce qui compense à mes yeux les égarements de Machiavel. Je trouve en lui un cœur d'airain qui, par sa force propre, reste debout dans les ruines de la morale, du droit et de tout ce que les hommes tenaient auparavant pour sacré. Au milieu du naufrage du monde civil, il s'attache à une seule chose, l'Italie, la patrie; et ce seul point inébranlable, malgré la confusion générale des idées, le ramène toujours au vrai. Il a beau se livrer aux vices de son temps, cette pensée restée intacte l'empêche de s'égarer; elle le fait rentrer dans le sentier des grands hommes.

Réduire sa théorie à l'idée de la fraude et du meurtre, c'est oublier dans l'histoire de Frédéric, de la révolution française, de Napoléon, la campagne de Silésie, les journées de l'armée de Sambre-et-Meuse, les batailles d'Arcole et d'Austerlitz, pour ne voir que les intrigues de Postdam, les tueries de septembre et le duc d'Enghien dans les fossés de Vincennes.

## VIII

L'excuse de Machiavel, c'est qu'en dépit de ses théories savantes dans l'art de parvenir, il n'a pu réussir à rien dans sa vie. Combien les hommes de notre temps doivent sourire en voyant ce puissant théoricien qui ne peut même sortir de l'indigence!

« Mon cher frère, écrit son fils aîné, je ne puis retenir « mes pleurs en vous apprenant que notre père Nicolas « est mort le 22 de ce mois de juin. Il s'est confessé de « ses péchés à frère Mathieu, qui l'a assisté jusqu'à la « mort. Notre père nous a laissés, comme vous savez, « dans une grande pauvreté. »

Ainsi, Machiavel est le contraire de l'homme habile,

dans le sens où les Français emploient aujourd'hui ce mot. Il y a des moments où, malgré toutes ses théories de bassesse, il reste grand par l'âme, faute irréparable au point de vue de l'intrigue. La médiocrité n'y tombe jamais. Machiavel a beau se surveiller; malgré tout son désir de ramper pour parvenir, son génie l'élève, le trahit, le perd.

Comprend-on qu'au moment où les Médicis sont tout-puissants après leur restauration, il leur propose naïvement de renoncer à l'absolutisme, de rétablir la République et la démocratie, par amour de l'humanité, par grandeur d'âme, leur garantissant en retour la gloire des Solon et des Lycurgue? « Qu'il suffise à Votre Sainteté « d'avoir un œil à demi ouvert sur la République. »

A quoi les Médicis auraient-ils employé un homme si simple?

C'est que le génie peut bien se divertir à tracer des théories misérables, où les vices rampants, les facultés ténébreuses, les habiletés abjectes, sont sûres de l'emporter et de gagner dans le jeu de la vie. Dès qu'il s'agit d'appliquer ces théories, l'homme de génie se trouve inférieur de beaucoup au moindre intrigant qui s'en empare. Tout ce qu'il a de grand, de puissant, ne sert qu'à trahir son jeu et à montrer ses cartes.

Pour ma part, je suis charmé quand je vois les amis les plus médiocres de Machiavel, les plus vulgaires, l'écraser de leurs habiletés, de leurs succès, de leurs supériorités, de leurs triomphes, tandis que le pauvre grand homme de théories, trahi par sa grandeur, malgré sa ferme volonté de ramper, ambitieux maladroit, courtisan incommode, solliciteur éconduit, intrigant inhabile, dévoré de la soif de parvenir, qui donnerait toute sa gloire pour un emploi pareil à celui de son compère Vettori, toujours

surpassé par le premier venu dans les petits calculs, dans les combinaisons personnelles, toujours renversant son succès par une témérité d'intelligence, voulant s'annuler, n'y réussissant qu'à demi, incapable de renfermer sagement ses théories, ses actes, ses paroles, ses idées, dans la religion du moi; détruisant par la fierté de son génie sa fortune à mesure qu'il l'élève sur la vénalité de son savoir-faire; toujours aspirant à l'éclat du pouvoir, toujours occupé, dans les emplois secondaires, à ramper loin de ce faîte de dépravations, qu'il poursuit de sa convoitise; foulé par les partis, bafoué par ses rivaux, pauvre, oublié, méconnu, tout au plus objet de pitié, n'aboutit qu'à être un de ces hommes dont on ne peut rien faire.

Plus il entassait de chefs-d'œuvre, plus il croyait se donner de titres pour parvenir aux emplois; c'était tout le contraire; ses placets ne devaient être accueillis que par la postérité.

Dans les époques de mensonge, rien ne nuit plus aux hommes que de s'attacher à une théorie, à un principe quelconque. C'est par le néant de toute conviction que se font alors les grandes fortunes. Machiavel avait beau répéter qu'il n'avait point de principes; cela même était une conviction embarrassante et se tournait contre lui. Après chacun de ses ouvrages, il était trop compromis pour qu'il fût commode de l'employer. Ceux qui n'avaient rien dit, rien fait, avaient sur lui un avantage incalculable dont il ne s'apercevait pas. Ses livres avaient divulgué les secrets du pouvoir; il traînait après lui un trop pesant bagage de vérités. Quand il eut achevé son œuvre pour la postérité, ce fut un homme perdu pour les emplois.

Guichardin est encore ici le modèle accompli de l'homme qui veut réussir. Dans un temps de dépravation, ce Guichardin trouva moyen d'être l'esprit le plus bassement

corrompu de l'Italie. Il se garda bien de rien écrire, tant qu'il eut quelque chose à convoiter. Il savait que la parole écrite embarrasse même les plus déliés. Sitôt qu'il n'eut plus rien à espérer, ni à désirer, ni à demander au monde, ce fut alors qu'il prit la plume et souleva son masque.

## IX

Depuis Machiavel, et surtout depuis la chute de l'indépendance, on voit paraître en Italie, comme on l'a vu de nos jours en France depuis les invasions de 1814 et de 1815, une espèce d'hommes nouveaux, et que personnifie l'historien doctrinaire Guichardin. Ce sont des gens qui ont transigé avec l'ennemi, et qui se sont rangés de son côté dès qu'ils ont cru qu'il était le plus fort. Chez ces hommes et les fils de ces hommes, le ressort moral a été brisé par l'adhésion qu'ils ont donnée à la défaite. Guichardin, le général italien, passe du côté des barbares dès qu'il aperçoit que les chances sont pour eux. Dans le fond, ces doctrinaires ne sont plus d'aucun pays. Comme ils désespèrent de la résurrection de l'État, ils n'ont plus aucun grand aliment à leur pensée, ou plutôt ils remplacent tout par l'intérêt privé, qu'ils couvrent d'une savante théorie. Leur habileté, et ils en ont beaucoup, est de faire surnager leur fortune particulière au milieu de la ruine de la fortune publique.

Voulez-vous avoir une idée claire de l'espèce de dégénération dont est capable le machiavélisme? Voyez Guichardin et les doctrinaires italiens dépouillant le système de tout ce qu'il a de national dans sa corruption, de puissant dans ses égarements, de fier dans son humilité, d'héroïque dans ses vices, le réduire avec emphase à ses

éléments les plus honteux, les plus sordides d'égoïsme et de personnalité. Chez l'historien Guichardin, l'infamie n'est plus rachetée par aucun retour vigoureux vers la patrie. Les vices que Machiavel faisait tourner à la délivrance nationale, Guichardin les couvre d'hypocrisie et les met au service de l'étranger.

Que lui importe que l'Italie périsse? Ce sera pour lui le comble de la politique, s'il reste toujours lieutenant du pape, gouverneur des provinces, conseiller du gouvernement; si, en un mot, il s'élève à mesure que son pays s'abaisse. Dès qu'il voit que l'ennemi est le plus fort, il lui livre les secrets de Florence; il écrit en plein conseil avec du jus de citron les plans et les projets de ses compatriotes; il déserte, il porte dans le camp des étrangers les mystères de cette diplomatie frauduleuse qu'il avait pu recueillir de la bouche du grand théoricien; et c'est ainsi que la politique de Machiavel a fini par se retourner contre elle-même.

Quelle a été en soi l'œuvre de Guichardin? Employer au profit de la servitude le code infernal qui avait été composé pour la liberté; en sorte que le mal a toujours fini par produire le mal.

Guichardin fait servir la politique de l'Italie à soumettre l'Italie à la main de l'étranger. Il devient l'âme de cette dernière restauration à la suite de l'invasion française, allemande, espagnole. Pour rendre impossible le retour à l'indépendance, il veut associer tous les hommes nouveaux à son impopularité et partager avec eux l'exécration qu'il inspire. Il leur conseille de mettre la main à tant de supplices et de tortures, qu'ils sont jetés pour toujours avec lui dans cette voie de haine et de servitude hors de laquelle il n'y a plus d'issue. L'esprit italien était seul assez raffiné pour asservir l'Italie.

Cette ville si ardente, si indomptable, cette Florence qui semble avoir renfermé plusieurs peuples toujours nouveaux, est si bien enlacée, si industrieusement garrottée par les artifices de Guichardin le Florentin, c'est-à-dire par sa propre politique, que pendant trois siècles elle n'a pu remuer. Ce bel esprit assassine son pays avec le poignard forgé pour le défendre; et, après cela, qnand l'œuvre de mort est achevée, ce même homme, renié par le gouvernement qu'il a fondé, se retire tranquillement à la campagne, tout chargé de la malédiction publique.

Là, il emploie ses dernières années à écrire l'histoire de ce que l'on peut appeler le suicide de l'Italie. Dans un esprit aussi frauduleux, peut-être vous attendriez-vous à trouver l'imitation des formes contenues, du coloris sombre de Salluste ou de Tacite? Tout au contraire. Le nerf de la langue de Dante et de Machiavel a disparu. Qu'on se figure une parole abondante jusqu'à la diffusion, souple jusqu'à la mollesse, brillante, fastueuse, aulique, jésuitique, embarrassée dans ses plis majestueux, avec quelques retours d'indépendance d'esprit qui cachent mieux la servilité du cœur.

Sous les ondulations rampantes de ce langage fleuri, vous avez peine à reconnaître et à saisir cette âme de serpent dans les ruines de l'Italie. On a dit que Guichardin voit trop en noir. Son mérite est, au contraire, d'avoir saisi la vérité sous la langue artificieuse de son temps. Accoutumé à vivre dans les ténèbres, il aperçoit très-clairement, très-nettement le mensonge; lui seul pouvait démêler les plis et les replis de tous ces hommes occupés à se caresser, à se mentir, à se sourire, à s'étouffer.

Il faut savoir un gré éternel au lieutenant de l'Église d'avoir si bien montré à nu les ruses, les ambitions personnelles, cachées sous le masque des intérêts chrétiens.

Grâce à lui, les magnifiques voiles dont se couvrent l'Église et la monarchie sont déchirés depuis trois siècles; il dépouille officiellement les masques de leur langage officiel. Sa phrase aulique était seule capable d'exprimer les détours de cette époque de fraude.

Dans les vingt livres de son histoire, pas un seul nom auquel on s'arrête; pas un homme de bien, pas un rayon de lumière dans ce fond ténébreux. La vue ne peut se reposer sur aucune action honorable, sur aucun caractère. L'auteur ne s'indigne pas, il ne s'étonne pas; il raconte non dans le style de fer de Machiavel, qui est au moins une marque de vie et de force, mais avec une parole assouplie qui semble être la voix d'un monde en dissolution. La mort est partout; mais vous ne trouvez aucune grande passion sous ces meurtres de peuples; une intrigue immense, universelle; non pas la lutte de deux sociétés. Les batailles ne sont que les incidents d'un grand guet-apens. Les peuples se choquent, ou plutôt il n'y a pas de peuples en présence. Il n'y a de vrai que le sang qui coule comme l'eau.

Quelles sont les conclusions de Guichardin? Quel est le sens de son histoire? Quelle est l'impression des hommes dont il est l'organe? Spectateur de la chute de l'Italie pendant trente ans, il ne s'aperçoit pas même qu'il ensevelit un peuple. Il n'a pas conscience de ce qui tombe. Pas un accent pour cette nationalité qui périt avant que d'être. Ceux qui veulent se défendre ne sont pour lui que des *obstinés;* s'il se trouve un héros, c'est un *imprudent* ou un *furieux*. Baglione, le général qui livre la patrie, est un homme *sérieux*, *sage*. Les magistrats et le peuple qui veulent combattre ne sont que des *enragés* (*arrabiati*).

A ce dernier moment éclate dans tout son jour l'ignominie du beau langage de Guichardin. Retenez à jamais la

merveille de cette phrase jésuitique pour faire l'éloge d'un traître : « C'est un homme qui sut forcer en quelque « sorte les Florentins à capituler, par zèle et par dévoue-« ment pour eux. » A mesure que les villes italiennes succombent, le bruit de l'histoire cesse. Chacune des défaites de l'Italie cause une impression de sérénité à l'écrivain. Lorsque enfin sa nation a disparu, il respire; il pose sa plume avec une parfaite tranquillité. Cette mort, il l'appelle l'ordre, et ce néant, la paix.

Quand il y aura une Italie, elle gravera en lettres d'or le nom de ce beau génie sur un poteau.

## X

La restauration des Médicis, consommée par l'Étranger, scellée par les talents de Guichardin, voilà le dernier terme de la vie politique de l'Italie. Il s'était vu des tyrannies plus sanglantes, et la vie publique ne s'était pas éteinte ni sous les Ezzelin, ni sous les Borgia, ni sous les Bentivoglio. Au contraire, toute vie disparaît sous le despotisme quelquefois débonnaire de la maison d'Autriche. Pourquoi cela?

Voici une chose à laquelle je ne me lasse pas de songer. Il est à notre porte un peuple dont nous parlons comme s'il était enseveli dès le temps des Assyriens, ou tout au moins des Romains. On dirait qu'il ne peut nous comprendre, tant nous parlons à notre aise de ses funérailles. Et pourtant ses yeux voient, ses oreilles écoutent encore. Ses villes, ses murailles sont intactes, sa langue est conservée. Rien ne manque à cette société de ce qu'elle avait auparavant. Mais tout est muet, c'est une mort véritable avec les simulacres de la vie. Quel changement est donc arrivé? Un seul : l'étranger est là!

Même invisible, il est partout, au foyer, à la place de l'État, de la nation, de la famille. Lors même que les yeux ne le voient pas, la pensée le rencontre. Il a beau faire, ses bienfaits ne vivifient pas, ses travaux ne fécondent pas, ses vertus mêmes sont des fléaux. C'est là pour un peuple ce que l'on a toujours appelé habiter dans la mort.

L'Italie châtiée par ses propres doctrines est un épisode du jugement de Dieu, dans lequel chaque peuple est jugé par lui-même.

Je vois dans le Midi deux États qui ont essayé l'un et l'autre de vivre seulement par surprise et par ruse : Byzance et l'Italie. Vous savez comment cela leur a réussi. L'Italie s'est empoisonnée avec le breuvage qu'elle avait préparé pour le monde.

Mais, si elle a été criminelle, n'a-t-elle pas assez expié? Est-elle pour jamais exclue de l'alliance des vivants? Sa renaissance commencera le jour où, repoussant la politique qui la lie aujourd'hui, elle croira qu'il y a quelque chose de plus rusé que la ruse, de plus fort que la force, le droit pour toute une race d'hommes d'être quelque chose sous le soleil dans la société divine et humaine, droit que ne peut prescrire aucune calamité publique ni privée.

## XI

Deux siècles et demi après sa mort, Machiavel remporte une étrange victoire. Le *Prince* tombe entre les mains d'un jeune homme héritier de la monarchie prussienne. Frédéric, qui se croyait encore très-éloigné du trône, entreprend de le réfuter. Il veut confondre Machiavel, *cet avocat du crime, cet oracle de Satan*. Voltaire applaudit,

par avance, Frédéric, « *cet Apollon qui doit écraser le* « *nouveau Python.* » Il le presse de composer le *Catéchisme de la Vertu.* En effet, l'ouvrage avance. A chaque maxime du secrétaire de Florence, le prince royal oppose un axiome de philanthropie. Les temps de la politique de Télémaque sont arrivés. L'horreur de la guerre, de la conquête, du pouvoir absolu, le zèle de la vérité, le mépris de la ruse, la religion de la liberté vont ramener l'âge d'or. Une seule chose pourrait inquiéter : c'est que toutes ces vertus reposent sur le système de l'intérêt bien entendu, et qu'ainsi la réfutation confirme le principe de Machiavel. Comment, au reste, douter de la sincérité d'un enthousiasme qui s'exprime avec tant d'abandon! Enfin, l'ouvrage est achevé; il s'imprime. Sur ces entrefaites, le prince devient roi. Jamais on ne vit changement plus rapide; sa première pensée est d'altérer le livre, d'y insinuer, par les mains de Voltaire, de petites maximes pieuses, religieuses, habilement hypocrites; et comme ces altérations ne suffisent pas encore, il met, à désavouer le *scélérat* qui imprime son anti-Machiavel, cent fois plus de machiavélisme que je n'en puis trouver dans toute la vie du Florentin.

Un peu plus tard, grâce à un mélange audacieux d'héroïsme et de cynisme, à la science des ruses politiques et militaires, au génie de la guerre, à l'iniquité du partage de la Pologne, il devient le premier disciple de l'homme qu'il a commencé par vouloir *écraser*. Je ne lis jamais l'histoire de ce roi corrompu qui, dans des circonstances désespérées, parvient à donner une tête à l'Allemagne, sans reconnaître en lui, trait pour trait, le prince que Machiavel voulait donner pour tête à l'Italie.

## XII

Niez, après tout, si vous le voulez, tous les théorèmes de Machiavel; il en est un, du moins, qu'il a placé hors d'atteinte : c'est l'incompatibilité absolue entre le catholicisme romain et la liberté moderne. Avant la réforme, avant la philosophie, il démontre que le monde moderne ne peut entrer par la porte de la papauté, et qu'il faut choisir entre l'un ou l'autre; il donne à cette idée la certitude d'une proposition d'Euclide.

« Il faut reconnaître que les peuples qui touchent de « plus près à l'Église romaine sont ceux qui ont le moins « de religion; et quiconque considère combien les prati« ques de nos jours diffèrent de celles du christianisme « des premiers temps, celui-là jugera sans doute que la « ruine ou le châtiment est proche. Puisque quelques-uns « sont d'opinion que le succès des affaires d'Italie dépend « de l'Église romaine, je veux leur opposer les raisons « qui se présentent à moi; et j'en alléguerai deux princi« pales, qui, selon moi, ne souffrent pas de réplique.

« La première est que, par l'effet des exemples crimi« nels de la cour romaine, cette province a perdu toute « piété, toute religion, ce qui entraîne après soi une foule « d'inconvénients et de désordres; car où est la religion, « on suppose le bien, où elle manque, on suppose le con« traire. Nous autres Italiens, nous avons donc à l'Église « et aux prêtres cette première obligation d'être impies et « corrompus. Mais nous leur en avons une autre encore « plus grande, qui est cause de notre ruine : c'est que « l'Église a tenu et tient cette province divisée; et, véri« tablement, aucune province ne fut puissante et heu« reuse, à moins d'être réunie tout entière sous les lois

« d'une république ou d'un prince, comme cela est arrivé
« de la France et de l'Espagne. Et la cause pour laquelle
« l'Italie n'est pas dans ces conditions, et n'a pu être
« ramenée au gouvernement d'une république ou d'un
« prince, c'est uniquement l'Église.

« Ayant usurpé le pouvoir temporel, elle n'a pas été
« assez forte ni assez entreprenante pour occuper le reste
« de l'Italie et s'en rendre maîtresse; d'un autre côté, elle
« n'a pas été si faible que de n'avoir pu appeler à son se-
« cours les puissances étrangères contre les nationales,
« ainsi qu'on l'a vu anciennement lorsque, par Charle-
« magne, elle chassa les Lombards, qui déjà étaient quasi-
« maîtres de toute l'Italie, et de nos jours, lorsqu'elle ôta
« le pouvoir aux Vénitiens avec l'aide des Français, pour
« chasser les Français avec l'aide des Suisses. L'Église,
« n'ayant donc pas été capable d'occuper l'Italie, et
« n'ayant pas permis qu'un autre l'occupât, a été cause
« que celle-ci n'a pu se ranger sous un chef, mais qu'elle
« est tombée sous plusieurs princes et seigneurs; par où
« elle est arrivée à ce degré de divisions et de faiblesses,
« qu'elle est devenue la proie, non-seulement des bar-
« bares en renom, mais de quiconque s'est donné la peine
« de l'attaquer. Et telle est l'obligation que nous avons à
« l'Église et à nul autre.

« Qui voudrait se convaincre plus aisément de cette
« vérité par une expérience certaine, il faudrait qu'il fût
« assez puissant pour envoyer la cour romaine habiter
« avec l'autorité qu'elle a en Italie, dans le pays des
« Suisses, lesquels sont aujourd'hui les seuls peuples qui
« vivent, quant à la religion et aux ordres militaires, con-
« formément aux anciens; et l'on verrait qu'en peu de
« temps les pratiques criminelles de cette cour cause-
« raient plus de ravages dans cette province que toute

« autre calamité qui pourrait la frapper dans une durée « quelconque. »

Cette expérience que Machiavel appelait, il y a trois siècles, nous l'avons faite nous-mêmes de nos jours. En dépit de tous les avertissements, il a plu, de notre temps, à la démocratie européenne, de tomber dans tous les piéges que le catholicisme romain a trouvé bon de lui tendre. Foulée, insultée, honnie, à l'heure où je parle, d'un bout à l'autre de l'Europe, est-il bien sûr qu'elle voie d'où partent les coups qu'elle reçoit? Occupée le plus souvent à lécher la main dévote qui la flagelle, veut-elle encore fuir la lumière? Commence-t-elle à pressentir que la bigoterie de Byzance se concilie malaisément avec l'humeur des Gracches? ou, après une leçon si rude, si notoire, en faudra-t-il une seconde pour convertir à l'évidence une tête si dure? Paroles déjà répétées trop de fois, douloureuses à qui les prononce, inutiles à qui se bouche les oreilles.

Polyphème était aussi le plus puissant des ouvriers du globe; sa voix de cyclope dominait la voix des tempêtes; son bras arrêtait dans leur course les centaures couronnés; mais à peine il eut laissé crever son œil unique par les ruses d'Ulysse, il tomba dans le mépris des dieux et des hommes. Il eut beau couvrir les rivages de ses clameurs, il fut la risée des flots; le dernier des moucherons monta du fond de l'abîme pour insulter à sa misère.

# CHAPITRE V.

## L'INVASION.

Le dernier jour de l'Italie. Pourquoi il n'y eut pas de résistance nationale. La grosse bourgeoisie appelle l'étranger. Le peuple; la secte des obstinés. Ferrucci. Capitulation de Florence. Premier modèle des restaurations de dynasties. L'invasion de l'Italie en 1530 et les invasions de la France en 1814 et 1815. Les Médicis et les Bourbons. Comment on détruit un peuple par le système des restaurations imposées.

Le droit disparu, il se fit un vide immense; ce fut un gouffre qui s'ouvrit sous les pas d'une nation. Elle alla s'y précipiter tête baissée; dans ce gouffre, elle entraîna jusqu'à ses vainqueurs.

Pour comprendre ces temps, il faut bien se figurer qu'il n'y eut pas véritablement de conquête, car il n'y eut pas de résistance nationale. Personne, au seizième siècle, n'a réellement défendu la souveraineté de l'Italie. Dès que l'Europe se présente, elle y entre comme dans un héritage vacant, domaine de l'humanité. Venise seule, prend un jour pour mot de ralliement, Italie, à la bataille de Vaïla. Mais il était trop tard; ce mot ne trouva d'écho que chez les mourants, il expira dans la mêlée.

L'Italie ne se défendit pas, parce qu'elle n'existait pas. Elle n'avait pu se former. Comment aurait-elle pu résister? Jamais rien de semblable ne se vit sur la terre : un grand peuple envahi, sans que l'invasion trouve aucun obstacle. Les étrangers qui entraient par la brèche éternellement ouverte de la papauté, arrivent d'abord avec précaution. Ils tâtent le terrain, croyant trouver un peuple; ils ne

trouvent qu'une illusion. Dès lors rassurés, ils se donnent pleine carrière; l'Europe déborde dans le vide.

L'Italie suit Machiavel au tombeau; trois ans après sa mort elle disparaît; et, s'il est si difficile de la relever, si depuis trois siècles sa résurrection politique n'est encore qu'une espérance, si tant d'efforts pour remettre sur pied ce corps navré de tant de coups, ont été inutiles, c'est qu'elle est entrée systématiquement dans la mort.

A son dernier moment, elle a fait profession de n'adorer que la force; elle s'est écriée avec Machiavel : Malheur aux vaincus! Elle ne s'est réservé pour sa défaite aucune des doctrines de vie qui alimentent les cadavres eux-mêmes et les empêchent de se dissoudre en poussière; elle n'a fait sa théorie que pour les victorieux. Maintenant qu'elle est vaincue, la voilà prise dans ses piéges; elle est embarrassée de revivre, parce qu'elle a prononcé elle-même sa sentence.

Le mal était arrivé à ce point que deux choses étaient également nécessaires : la réforme de Luther pour briser le catholicisme, le châtiment de l'Italie pour relever la conscience humaine qui menaçait de disparaître. Chaque ville est frappée par les armes qui lui sont propres. Le sac de Rome par les luthériens et les pillards nourris de promesses de vengeance, n'est-ce pas l'histoire d'une de ces villes de la Bible livrée aux représailles de Dieu? Venise tombe lentement sans bruit; vous diriez d'un corps que les doges noient dans les lagunes. Il y en a d'autres qui languissent comme si elles avaient été empoisonnées. Quant à Florence, qui avait acheté elle-même tant de sujets, elle périt, marchandée et vendue au rabais, comme ces prisonniers de guerre que l'on achetait pour se donner le plaisir de les égorger.

Au reste, la papauté eut l'honneur de porter les deux

coups décisifs. Jules II, dans la ligue de Cambrai, écrase Venise; Clément VII, dans la ligue avec Charles-Quint, écrase Florence; ces deux points vivants une fois détruits, tout fut perdu.

A ce dernier jour de l'Italie, on vit encore une lueur de l'énergie du moyen âge, mais aussitôt étouffée par la crainte que les classes riches avaient de perdre leurs richesses. Quel isolement que celui de Florence, abandonnée à l'improviste par ses alliés, Venise, Milan, qui font leur paix avec l'ennemi. La France aussi fut inhumaine; François I[er] achève d'accabler moralement les Florentins, en rappelant son ambassadeur. Libres de toute préoccupation, le pape et l'empereur s'unissent. L'armée de Charles-Quint venait de saccager Rome; Clément VII le Florentin pardonne, à condition qu'on l'aide à accabler Florence, pour y restaurer le gouvernement de sa famille. Il fait ses alliés des hordes encore chargées du butin de Rome; les déprédateurs du Vatican deviennent les premiers instruments du pape.

La patrie de Dante se relève à ce moment, comme si elle sentait qu'avec elle l'Italie va renaître ou mourir; elle ne recule pas devant un moyen révolutionnaire : la vente des biens du clergé. Le gonfalonier invoque l'esprit réformateur de Savonarole. Au milieu du grand conseil il se jette à genoux et s'écrie : Miséricorde! Tout le monde crie : Miséricorde! Il fait mettre sur la porte du palais l'inscription : *Au Christ, Roi, Maître des maîtres, Libérateur, Sauveur!*

Par malheur les troupes étaient sous les ordres d'un condottiere Malatesta Baglioni, qui n'attendait que l'occasion de les vendre. Les ambassadeurs envoyés au pape pour le supplier étaient d'avance achetés par lui; les riches quittent la ville, ils vont se ménager les

bonnes grâces du vainqueur. La trahison est partout; et nul effort énergique pour l'empêcher; les plus infâmes à peine punis d'un exil, qui est pour eux une délivrance.

Vendue par ses citoyens les plus illustres, par la jeunesse dorée, par son général, la République touche à sa dernière heure; c'est à peine s'il lui est permis de combattre.

Il se trouva pourtant un homme qui ne se laissa étonner par aucune calamité. Sans expérience militaire, sorti de la foule, il peut faire croire un moment qu'il sera le libérateur. C'est Ferrucci. Florence a reconnu en lui son Machabée. Elle l'appelle au dernier moment. Ferrucci, à la tête d'un petit corps, aux environs de Pise, fait une marche forcée vers Pistoie. Malatesta en prévient secrètement les assiégeants; il leur donne avis qu'il paralysera l'action de ses propres troupes. Avertis qu'ils ne seront pas inquiétés, les Allemands s'éloignent de la ville, vont cerner Ferrucci; il a sur les bras toute l'armée impériale. La rencontre se fit à huit milles de Pistoie, au village de Gavignana. Enfermé dans l'une des rues, attaqué en tête et en queue, le corps de Ferrucci est écrasé, détruit jusqu'au dernier homme. Lui-même blessé de deux arquebusades se fait porter dans la mêlée sur une chaise. Mourant, percé de coups, il s'appuyait encore sur sa pique. Commissaire, nous rendrons-nous? lui dit le compagnon qui lui reste. — Non, répond Ferrucci. De nouvelles blessures le renversent, il est fait prisonnier; on l'entraîne devant Fabricio, général pontifical. En le recevant, Fabricio tire son poignard de sa ceinture et l'égorge. — Tu poignardes un homme mort! dit Ferrucci. C'est le mot que l'Italie aurait pu répéter à Clément VII.

Tous les historiens sont d'accord pour dépeindre la

joie que ce désastre causa à la grosse bourgeoisie[1]; elle embrassait avec ardeur la nécessité de capituler. Le peuple eut le sentiment vif que cette capitulation mensongère était le dernier jour de l'Italie. Il veut encore marcher à l'ennemi. Malatesta refuse de combattre. Il poignarde l'envoyé du gouvernement qui lui apporte sa destitution. Les historiens ne trouvent pas un mot de blâme pour cet assassinat. En revanche, tous ceux qui en mourant voulaient sauver l'honneur de l'Italie, c'est là ce que le parti de la capitulation appelle la *secte des obstinés*[2]. La langue s'enrichit de tout un vocabulaire d'injures, pour empoisonner leur mort et les tuer une seconde fois.

La ville est livrée après une capitulation où les vainqueurs s'engagent à respecter l'ancienne liberté. Leur premier acte est de restaurer les Médicis en les investissant du pouvoir absolu. Charles-Quint donne pour chef à Florence Marguerite, sa fille adultérine; elle épouse le bâtard d'un Médicis; de l'hymen de ces deux adultérins naît la dynastie qui inaugure cette époque de félonie.

Tout ce qui avait gardé le cœur italien est chassé; et de ce jour commence cette lamentable succession de proscrits que nous avons vu se renouveler de notre temps. Autorisés par la capitulation, les proscrits en réclament l'exécution auprès de l'empereur; il les amuse de promesses. Trompés plus effrontément par Clément VII, ils attendent avec angoisse son successeur. Cette facilité d'espérer qui leurre les réfugiés se montre dans les générations errantes que Nardi personnifie. Et l'on voit peu à

[1] Tous ces hommes sans patrie rappellent le chef des scribes et des pharisiens, Flavius Josèphe, qui, dans l'héroïsme de ses compatriotes, pour défendre Jérusalem, ne voit qu'un acte de scélératesse; il est le premier qui ait jeté l'injure sur ceux qui voulaient mourir plutôt que de capituler. Flavius Josèphe est l'aïeul des Guichardin et des Nerli.

[2] La setta de' ostinati. (*Commentar.*, Nerli.)

peu, après elles, se pétrifier pour des siècles, la servitude qu'elles croyaient ne pouvoir durer qu'un instant. A la place de l'attente fiévreuse d'une réparation, commencent à paraître dans la génération suivante la lassitude, puis l'abattement, puis, par une dégradation continue, l'incapacité de rien espérer; dès lors la crainte de se compromettre, de laisser percer aucun désir, aucun regret qui puisse passer pour suspect.

Dans l'excès de faiblesse où l'on est réduit, tout ce qui semble fort semble libre. Moins d'un siècle après, Sarpi dit en parlant de la France de Catherine de Médicis : « Que ne puis-je passer les Alpes, aller en France, et voir « enfin un royaume libre! » Les plus robustes s'avouent qu'ils n'ont plus aucune espérance *que les affaires humaines s'améliorent;* leurs cœurs s'endurcissent contre le ciel et la terre. Enfin, par le progrès des ans, on arrive à aimer cette servitude que l'on avait détestée; et si un esprit reste debout, qui veut réveiller les autres, on se retourne avec fureur contre lui; il est l'ennemi du repos public. Tel est le dernier terme de la mort sociale. L'Italie y était arrivée dès le dix-septième siècle.

Avec la restauration des Médicis, nous sortons de la franchise passionnée du moyen âge. C'est en parlant de liberté à un peuple qu'on le garrotte. Clément VII déclare que, s'il fait la guerre à Florence, c'est par amour pour elle; s'il l'envahit, c'est pour l'affranchir. L'accent paterne de l'Église donne le ton à la diplomatie. On torture une nationalité en lui adressant des discours évangéliques. Les paroles sont presque toujours le contraire des actions; vous croiriez lire une histoire de nos jours.

Jusque-là les chartes, les monuments écrits, avaient été le guide de l'historien. Désormais les chartes mentent. Les affaires ne se confient plus au papier. La vérité n'est

plus écrite nulle part. La contradiction est perpétuelle entre ce qui s'écrit et ce qui se pratique. On voit le projet froidement conçu de tromper le présent et l'avenir. Les Médicis avaient des fabriques de poison dans leur palais ; ils ont surtout empoisonné l'histoire.

Chez les modernes, la capitulation de Florence est le premier modèle de ces actes publics où la liberté nationale est pleinement garantie, mais où la mort du peuple est sous-entendue. Sous le prétexte philanthropique d'empêcher l'effusion du sang, il devient chaque jour plus honorable de livrer son pays. Dans les causes suprêmes, où il s'agit de la vie ou de la mort d'une nation, aucune convention n'a été exécutée et ne le sera jamais. Celui qui demande la capitulation, sachant d'avance qu'elle ne sera pas obéie, veut tout au plus finir le jeu et couvrir sa défaillance. Celui qui l'accorde ne s'en sert que comme d'un stratagème, pour endormir le désespoir. On épargne quelques vies, on tarit la vie d'un peuple. Des particuliers obtiennent des heures de répit ; ils vendent les siècles à venir contre ces heures d'opprobre.

Car il ne faut pas dire qu'en garantissant la capitale, on garantit la tête d'un État. Moscou, de nos jours, Athènes, chez les anciens, ont assez montré qu'une capitale détruite pour sauver un peuple, renaît bientôt plus brillante de ses cendres. Si Athènes, au lieu de se réfugier sur ses vaisseaux, eût capitulé avec Xerxès, l'effusion du sang eût été épargnée, les temples préservés. Mais toute la Grèce eût péri ce jour-là. Cinq ou six générations eussent été sagement étouffées avant de naître, sans qu'il y eût eu besoin du fer.

La force qui s'assied sur un terrain rougi de sang n'est que la force ; par la capitulation, elle devient le droit. Ces traités consentis sont les Fourches Caudines où chaque

génération nouvelle entre en rampant; et tant de prétendus saufs-conduits donnés aux nations tombées n'ont jamais garanti que leur ruine. Après l'expérience, j'ai peine à croire, que Paris englouti dans ses catacombes par la main des Français pour sauver la France, n'eût mieux valu que la capitulation qui porte son nom.

Peuples, qui voulez renaître dans votre grandeur première, subissez la force, si la vôtre est brisée ! Ne capitulez pas. C'est bien assez de périr, sans signer votre mort.

C'est encore aujourd'hui avec la lettre de la capitulation de 1530, que l'Autriche enchaîne scrupuleusement la Toscane et par la Toscane l'Italie. Deux siècles après qu'elle eut mis le pied sur la république florentine, elle lui réserva cette dernière injure. Elle répandit avec tout l'attirail de la science allemande un volumieux ouvrage, qu'elle appela : *Notice sur la vraie liberté de Florence*. Dans ce livre, l'Autriche prouve officiellement que les cinq siècles de la république n'ont été qu'une usurpation, une longue émeute, que Florence pendant tout le temps de sa liberté a été en esclavage, que l'Autriche s'est heureusement rencontrée en 1530 pour investir, assiéger, envahir, conquérir la Toscane et lui donner la vraie liberté qui, de l'aveu des Toscans, date du jour de la capitulation. Elle établit de plus que toute la gloire acquise pendant les cinq siècles d'indépendance, n'est qu'un désordre commis aux dépens des honnêtes gens. Quand je rencontre ce langage, je le trouve si semblable à celui de notre temps, que je suis tenté de m'arrêter ici; j'ai peur à la fin de rencontrer mon pays mêlé dans ces ignominies.

S'il est pour moi incontestable que, le souvenir d'avoir senti le frein et le fouet de l'étranger en 1814 et 1815, a changé le tempérament de ceux qui ont subi cet oppro-

bre; s'il est certain que dès ce moment nombre d'esprits sont restés courbés et rampants à ne se relever jamais; s'il est constant que le cœur d'une génération a, pour ainsi dire, péri et disparu dans l'anéantissement passager d'un peuple ; si ces deux seules années passées dans la mort ont troublé, altéré, vicié, métamorphosé, dégradé tant de choses, tant de couleurs, tant de serments, de visages, d'idées, de caractères, de principes; si les âmes les mieux trempées y ont laissé la meilleure part d'elles-mêmes; si les mots ont changé de sens; si la conscience, comme une médaille enfouie sous terre, s'y est couverte de rouille; si ce qui s'appelait pusillanimité s'appelle modération; si la fierté a disparu du vocabulaire des hommes; si ce qui était honte est réputé sagesse; si enfin, l'épée d'un grand peuple est restée entre les mains de l'étranger; si, chose plus funeste, cette nation ne semble pas même s'en apercevoir; que l'on pense, que l'on mesure, que l'on imagine ce qu'a dû devenir l'âme de l'Italie, non pas dans un tombeau de deux ans, mais dans un tombeau de trois siècles.

Si une parole doit marquer après ma mort la place de mes os, ce sera pour avoir senti que depuis les stigmates de 1814 et de 1815, la France, gorgée d'opprobres, est tombée en servage, que l'invasion continue, que son œuvre cessera quand cesseront les traités imposés, c'est-à-dire le droit de la violence. Le pis est que déjà un grand nombre commencent à s'accommoder au joug. A voir seulement comment portent la tête les générations contemporaines, et tant de pensées d'esclaves qui se traînent parmi nous, je devinerais que c'est là une terre prisonnière. Les temps précédents avaient connu divers genres de corruption; mais il est tout un ordre de pensées serviles qui jamais n'avaient approché de l'esprit français et

dont beaucoup se repaissent aujourd'hui avec ivresse, sans même s'apercevoir des poisons qu'elles renferment. Et non-seulement ceux qui règnent ne réagissent plus contre l'héritage de l'invasion, mais un phénomène nouveau se présente, qui s'est toujours rencontré dès que la servitude a duré : la cruelle loi qui veut que l'esclave reforge lui-même ses fers, quand ils commencent à s'user, reparaît parmi nous. Quelques anneaux de nos chaînes s'étaient rompus en Pologne, en Espagne, en Portugal, en Hongrie, en Italie. C'est nous-mêmes qui avons averti nos maîtres de nous aider à renouer nos chaînes. Nous commençons à nous ruer contre tout peuple qui aspire à briser son joug et le nôtre; tant la vue de l'indépendance est odieuse à quiconque l'a perdue sans avoir le cœur de la recouvrer !

Le coup le plus mortel que vous puissiez porter à un peuple après l'avoir envahi est, assurément, de lui imposer le gouvernement d'une famille étrangère ou abhorrée, qui représente à jamais dans son sein le fait de la conquête. Aucun tempérament de nation qui résiste à l'épreuve de l'opprobre rendu ainsi visible et permanent chez elle. Une dynastie imposée, joug vivant qui se répare à chaque génération, laisse difficilement l'occasion de renaître. Pas une heure n'est perdue pour exténuer et avilir le cœur.

Car l'ignominie de la défaite, consacrée et perpétuée au cœur de l'État, n'est rien autre chose que la mort sociale; et dans ce système de perdre une nation en la décapitant, en lui imposant une tête étrangère, on peut compter que le bien qu'on lui fait est plus funeste que le mal. Plus le gouvernement imposé réussit à s'insinuer, plus la blessure s'élargit; ses bonnes intentions se tournent en calamités. Rien de pis que ses bienfaits; ils res-

semblent au supplice de la vierge de fer; plus elle serrait avec amour le prisonnier, plus la pointe d'acier pénétrait dans la plaie.

Je tiens ce moyen plus infaillible que les exils, la dispersion, l'extermination même. Car il n'est pas sans quelque péril d'occuper militairement le pays que l'on a envahi et d'y laisser une armée. Celle-ci, abandonnée à elle-même, provoque la haine; la haine engendre la rébellion, au lieu qu'une dynastie est pour ainsi dire insaisissable. Si elle se couvre des couleurs nationales, il semble à la longue qu'on ne puisse la frapper sans se frapper soi-même.

La force de destruction propre à ce système semble démontrée d'une manière satisfaisante par l'application qui en a été faite. La famille des Médicis imposée à l'Italie en 1530, comme la famille des Bourbons à la France en 1814, produisit ce phénomène que la nation parut d'abord évanouie : ce fut l'effet du stylet au cœur. Soudain les peuples les plus vivaces tombent en défaillance; l'anéantissement de leurs forces nationales dure tant que le fer étranger n'est pas arraché de la plaie. Changez la poignée à votre gré, dorez la lame; le poignard reste poignard.

Ce fut le salut de la France que les Bourbons se soient obstinés à la frapper; leurs bienfaits n'eussent servi qu'à la réconcilier avec sa chute. Mais après qu'elle les eut renversés, chacun put voir combien un peuple a de peine à relever la tête, quand elle a été un jour pliée sous ces Fourches.

En Italie, l'expérience est plus décisive. L'histoire s'arrête suspendue, comme si une race d'hommes était anéantie. Quand la famille des Médicis s'éteint, les empereurs d'Allemagne en prennent la place; ils reçoivent

l'héritage de mort, sans que personne s'aperçoive du changement. L'invasion s'éternise; elle devient le gouvernement légitime. Tout le bien que les grands ducs font à Florence ne sert qu'à l'accabler; ils y popularisent la servitude.

Après le carnage que les Turcs ont fait des Grecs, on a retrouvé, de nos jours, dans le sang, un peuple entier; nulle boucherie n'avait pu le faire disparaître. Mais après la philanthropie des dynasties autrichiennes en Lombardie et en Toscane, pendant le dix-huitième siècle, qu'était devenue la race italienne? Pour en retrouver une ombre, il a fallu, de notre temps, que le bourreau se remît à l'ouvrage.

Ce même système que l'empereur et le peuple ont appliqué à l'Italie pour s'en défaire, la Sainte-Alliance à la France pour l'apprivoiser, en lui ôtant le cœur, est celui qui assure aux Anglais la tranquille possession des Indes; ils y règnent par la restauration des rajahs.

Puisqu'il m'est donné de vivre dans un temps où nombre d'hommes appellent, en leur cœur, l'invasion de leur pays par l'étranger, certains qu'elle leur prêtera raison en épargnant leur sang et leur bien, je suis forcé de les prier de réfléchir à ceci : les partis italiens se sont flattés aussi d'être épargnés par l'invasion qui se couvrait de leurs noms. Qu'est-il arrivé? Les Gibelins du seizième siècle ont été pillés, pollués, mis à nu, autant que les Guelfes, par les troupes gibelines. A Milan, la noblesse, qui appelait les troupes impériales, est écrasée par elles, au point de *n'avoir plus de quoi se couvrir*. A Rome, les partisans des Impériaux sont massacrés les premiers par les Impériaux. Les factions étaient encore assez puissantes pour ouvrir la porte à l'étranger; cela fait, elles ne valaient pas la peine qu'on les protégeât. La bourgeoisie

épuisée de sang et d'argent, il reste une grande communauté non-seulement de servitude, mais de ruine, non-seulement de ruine, mais de faim [1].

Au reste, chaque peuple porte en Italie son caractère, dans la manière de l'opprimer; et ceux qu'elle a le plus haïs ne sont pas toujours ceux qui lui ont fait le plus de mal.

Le génie italien, qui avait survécu et même fleuri sous le joug des Allemands et des Français, succombe sous celui des Espagnols. C'est que les Italiens se sentaient une grande supériorité intellectuelle sur les premiers; cela faisait que la servitude était encore féconde. L'idée ne leur vint jamais d'imiter des vainqueurs qui leur paraissaient des barbares. Léonard de Vinci, Tasse, Cellini, Marini, tous ces nobles vaincus vont en France triompher de leurs maîtres.

Il y eut quelque chose de plus accablant dans la domination des Espagnols, qui alla jusqu'à entamer le génie indigène; car ils avaient, de plus que les autres, la prétention d'enseigner et de convertir l'Italie; ils pesèrent ainsi de toutes parts sur elle, et lui ôtèrent cette souveraineté de l'esprit qui avait été jusque-là son refuge. Le génie qui avait soumis ses conquérants, est à la fin dompté. Dans les épousailles forcées de l'Italie et de l'Espagne, sous le manteau de l'inquisition, je sens une nation qui périt étouffée. Dernière marque de la défaite, la servitude de l'intelligence. Les hommes qui avaient été les maîtres de leurs vainqueurs se font les écoliers et les catéchumènes des grands Inquisiteurs de Philippe II.

Rien n'explique mieux les causes de cette lente agonie que de comparer l'Italie et les Pays-Bas dans leur résis-

[1] I terribili morsi della fame in Italia. (Muratori.)

tance à la monarchie espagnole. On voit d'un côté, chez ceux-ci, un petit peuple acculé à la mer, tenir tête à la puissante maison d'Autriche, et finir par lui imposer la loi; de l'autre, la péninsule foulée, écrasée sans défense par ces mêmes Espagnols. Pourquoi cette différence? Les Pays-Bas, dans leur lutte, ont trouvé un terrain solide, une révolution religieuse, le protestantisme. Là fut leur rempart. Cette différence de religion rendait toute capitulation impossible. Pendant quarante-huit ans ces petits États soutiennent une guerre furieuse. L'empereur veut essayer sur la Hollande et les Provinces-Unies le prestige gibelin de la tradition du César féodal; il n'est pas même compris.

Quelle différence de la révolte de Mazaniello avec cette guerre éternelle des Flandres, où l'Espagne orthodoxe tue plus de cent mille hommes par la main du bourreau! Quand la lutte est près de cesser, le ferment de la Réforme relève les courages; la liberté de conscience était le cri de ralliement.

> Par ce pain, par ce sel et par cette besace,
> Gueux ne changeront point, quelque chose qu'on fasse [1].

Mais ce cri ne se fit entendre de l'autre côté des Alpes sur aucun champ de bataille. L'Italie catholique devient naturellement vassale des rois catholiques.

Quand l'honnête Varchi a raconté la destruction de Florence par le Florentin Clément VII, ne trouvant plus rien à dire au milieu du silence des hommes et des choses, il ajoute le trait suivant, que la langue française a peine à supporter.

Le pape Alexandre Farnèse avait un fils naturel, Luigi,

[1] Voyez *Fondation de la République des Provinces-Unies.*

dont il avait fait un grand juge de la sainte Église. Ce juge parcourait les évêchés et les souillait de prodigieuses débauches. Arrivé à Fano, le fils du pape entreprend de violer l'évêque. Celui-ci résiste. Luigi de Farnèse le fait garrotter par ses gardes, et consomme son crime sous la protection des soldats de l'Église. Un seul cardinal osa le blâmer; les autres se turent. Le Saint-Père, après avoir couvert l'infâme d'une indulgence plénière, lui donne la souveraineté d'un duché. Venise, qui avait besoin du pape, se couronne de ces vices de Gomorrhe; elle a l'inconcevable bassesse de nommer ce Luigi, et ses descendants, gentilshommes de la république, à perpétuité. Sur ce récit, Varchi prend congé de son lecteur.

Après lui il y a encore des historiens de l'Italie, quoiqu'il n'y ait plus d'histoire. Ils décrivent, ils enregistrent, non pas des dates, des événements, ou même des noms, mais des discours imités de Cicéron, prononcés sans cause et restés sans effet. Pourquoi s'obstiner à remplir les annales d'un peuple qui a cessé d'être? On ne le peut qu'en cherchant son sujet hors de son sujet. Quand une nation est devenue, par la conquête, chose morte, il ne faut pas continuer de lui appliquer la méthode historique faite pour les choses vivantes. Le moindre détail intéresse dans la biographie d'un être animé; mais c'est trop de poursuivre le travail du ver dans le tombeau. La nature a des mystères qu'il faut respecter chez les peuples comme chez les individus.

L'histoire de l'Italie devrait se terminer avec le seizième siècle; le reste est l'inscription tumulaire. Ces annales finiraient comme elles ont commencé : une chronique, un mot pour un siècle, puis le silence jusqu'au réveil.

A quoi bon ces longs récits d'hommes qui n'ont plus

rien à raconter? il ne reste que l'enflure du mort. Quand je lis dans le Vénitien Nani tant de récits emphatiques du néant, je pense malgré moi aux cadavres gonflés que j'ai vus sur les fresques d'Orcagna, dans le Campo-Santo.

## CHAPITE VI.

### POURQUOI L'ITALIE EST LE TOMBEAU DES FRANÇAIS.

La France monarchique incapable de comprendre l'Italie républicaine. Quelles espérances s'attachaient aux Français. Comment ils y répondent. Leur mission d'après Savonarole. Ils la rejettent. L'Italie leur est fermée pour trois siècles. Avertissement.

C'est un proverbe historique que l'Italie est le tombeau des Français. Tout le seizième siècle répète ces paroles. Les historiens se contentent d'accuser la malignité de la fortune; voyons si elle seule fut coupable.

Pour n'avoir jamais voulu regarder sérieusement et sans illusion au fond des choses, nous avons fait jusqu'à ce jour et nous faisons encore une large et stérile dépense de sang, d'or, d'honneur surtout. Je supplie qu'on me laisse parler franchement.

La France monarchique s'est toujours montrée incapable de comprendre l'Italie républicaine. Une immense espérance accueille, de l'autre côté des Alpes, les Français de Charles VIII. Ceux-ci n'y portent que la violence et le servage. On appelait en eux des libérateurs, pour faire cesser les PITIÉS d'Italie; ils ne virent dans tout cela qu'affaire de galanterie ou de pillage. Le parti guelfe voulait faire son chef de Charles VIII; ce pauvre roi était loin de pareilles idées; ses successeurs ne les comprirent pas da-

vantage. « A Naples, le roi ne pensa qu'à passer temps, et « d'autres à prendre et profiter. »

Chose toute nouvelle dans le monde moderne, un peuple heureux d'être envahi : « n'oïez-vous point comme « un chacun crie France! Les arbres et les pierres criaient « France! »

Jamais enthousiasme plus naïf ne parut chez un peuple que l'on croyait mort à la vie sociale. Comment fut-il récompensé de cette élévation de cœur? A ce cri des pierres et des arbres, la réponse fut un mépris brutal [1].

Ce mot de liberté que l'Italie s'obstinait à personnifier dans la France [2] n'était pas même compris des Français, « le roy n'entendait pas bien ce que ce mot valait [3]. » L'enthousiasme tomba bientôt devant la fatuité cynique de la noblesse française. En un moment l'amour se tourna en haine; elle fut d'autant plus profonde qu'on avait espéré davantage. Il s'y mêlait une sorte d'indignation que les Allemands n'ont jamais fait éprouver. La déception qui souvent suit nos promesses, est peut-être la raison pourquoi nous seuls avons l'art de provoquer contre nous des Vêpres Siciliennes et des Pâques de Vérone. Plus on croit en nous, plus nous inspirons de colère si nous manquons à cette attente; quand nous opprimons, nous semblons non-seulement des barbares, mais des traîtres.

On ne peut assez redire combien l'Italie fut blessée au cœur par la violence insolente, par la légèreté cruelle dont ses libérateurs payaient ses espérances. Leur igno-

[1] « Il ne semblait pas aux nôtres que les Italiens fussent hommes. » (Commines, *Mémoires*, liv. VII, p. 229.)

[2] Le peuple nous avouait comme saints, estimant en nous toute foi et bonté; mais ce propos ne leur dura guère, pour notre désordre et pillerie. (*Ib.*, p. 180.)

[3] Les Pisans vindrent crier au roy en allant à la messe, en grand nombre d'hommes et de femmes : Liberté, liberté. (*Ib.*, p. 183.)

rance étonnait, leur servage indignait. Au lieu d'un esprit nouveau, ce n'était qu'avidité de meurtres, insolences de serfs déchaînés[1]. Notre bigoterie même, sans âme, sans poésie, sans naïveté, nous rendait méprisables auprès d'un peuple artiste, sans nous servir de rien auprès de la cour romaine. Commines est le seul Français qui voie clair dans l'expédition de Charles VIII ; il est aussi le seul qui ne soit pas écouté. Trois siècles étaient encore nécessaires pour mûrir et assagir cette nation. Attendue comme la justice, elle trouve moyen de se faire exécrer en peu de mois ; et le sentiment de mécompte fut si profond, si amer, que trois siècles ne suffirent pas à l'apaiser. Quand en 1796, la nation française entreprit une expédition de délivrance, telle que l'avait conçue Savonarole, elle rencontra toutes vivantes les haines qu'avaient semées en Italie les jeunes fous, compagnons de Charles VIII.

La scène avait alors changé. Au seizième siècle, l'Italie avait attendu des libérateurs, elle avait trouvé des insulteurs et des bourreaux. Au dix-huitième siècle, la France viendra réellement délivrer l'Italie ; celle-ci ne reconnaîtra pas ses sauveurs, elle déchirera la main qui viendra la racheter.

Les guerres du seizième siècle se divisent en trois époques. Dans la première, les Français conquièrent Naples, sans système, sans esprit de conduite. A peine arrivés, ils se retirent. Dans la seconde, toutes les puissances étrangères, pape, empire, France, Espagne, se liguent contre ce qu'ils appellent l'insolence de Venise, qui n'est rien autre chose que sa nationalité. Dans la troisième, le pape et l'empereur détruisent la nationalité de Florence.

[1] Les Français d'alors mettaient en œuvre, partout où ils dominaient, l'art de se faire haïr, dit le bon Muratori. (*Annali.*)

Au milieu de ces désastres, quelle fut la conduite des Français? Ils détruisent Venise à Vaïla; ils laissent détruire Florence. Après la chute de ces deux États italiens, il n'y eut plus d'Italie; ses anciens maîtres, l'empereur et le pape, y règnent sans partage. La France s'aperçoit qu'elle a fait elle-même la fortune de son ennemi.

Les papes l'avaient entraînée dans le piége le plus grossier où jamais peuple soit tombé; ils la poussent, dans la ligue de Cambrai, à faire la guerre à ses seuls alliés en Italie. Après cela, les papes se retournant contre elle, n'eurent pas de peine à chasser honteusement des hommes qui avaient eu la simplicité de livrer eux-mêmes la clef de leur citadelle.

Il faut bien que les Français se persuadent une chose, c'est qu'à titre de conquérants, la partie n'est pas égale entre eux et les Impériaux. Quand ils eurent brisé Venise, qu'arriva-t-il? Venise se rendit à l'empereur, non aux Français; elle ne consentit à abdiquer que devant l'*héritier de César*. Les Français furent fort étonnés d'avoir gagné la bataille pour leur ennemi à Ravenne. C'est pourtant ce qui n'a jamais manqué de leur arriver dans ces guerres. Règle générale, toutes les fois qu'ils ont vaincu en Italie, c'est l'empereur d'Allemagne qui a hérité de la victoire. Cela s'est vu sous Charles VIII, Louis XII, François I^er^, comme au temps de Napoléon; il serait temps de s'en apercevoir.

Que voyez-vous pendant tout le seizième siècle? Quand la France a concouru pour sa part à accabler les restes de la nationalité italienne, ces débris de peuple lui sont arrachés; victorieuse, elle finit toujours par être expulsée du champ de bataille, par une force qu'elle ne connaît pas. Une fois morte, le cadavre de l'Italie revient toujours

en droit et en fait à ses anciens possesseurs. Il y a dans cette suite non interrompue d'expériences qui tournent sans relâche à notre confusion, quelque chose qui devrait nous donner à penser.

Triste spectacle que les Français ligués au seizième siècle avec le pape et l'empereur pour écraser ce qui reste d'une race d'hommes, et toujours trompés par l'un ou par l'autre, dépouillés de leur butin, à mesure qu'ils dépouillent l'Italie. Cette légèreté est assez caractérisée par celle de François Ier aux prises avec la tradition diplomatique tout entière dans la personne de Charles-Quint.

Les Français ne pouvaient comprendre qu'avec tant d'agréments et d'esprit, ils ne réussissaient qu'à se faire exécrer là où les Allemands s'étaient fait tolérer depuis des siècles. Charles VIII, Louis XII, François Ier, Louis XIV, s'abîment les uns après les autres dans ce gouffre; nos armées y passent, elles s'y fondent les unes après les autres, sans qu'il y ait jamais rien de gagné. Il faut arriver jusqu'à la révolution française pour rencontrer cette idée si simple que le moyen d'enlever l'Italie aux Impériaux est de créer un peuple italien, et que le droit d'une nationalité est seul capable d'annuler le droit du saint empire romain.

Il y avait à peu près autant de connaissances positives de l'Italie dans le bon chevalier Bayard, M. de Lautrec, l'amiral de Bonnivet, Gaston de Foix, que dans les chevaliers des romans de la Table ronde. Brantôme luimême s'étonne de tant de légèreté. Suivant lui, la cause sérieuse de tout le sang versé est la signora Clérice.

Quand les Français passent pour la première fois les Alpes, et qu'ils se trouvent jetés subitement au milieu de la confusion des partis, ils semblent, en effet, égarés dans un monde inconnu. A cet égard, leur infériorité

était énorme sur leurs deux rivaux, habitués à manier les factions italiennes. Jamais les Français ne surent rattacher leurs expéditions à aucune des idées, des passions, qui avaient de la puissance sur l'esprit des masses ; ils comptèrent toujours pour rien les sentiments des autres. Sans droit devant les peuples envahis dont ils n'épousaient pas les traditions ; sans droit devant l'empereur qui les accablait de sa légitimité antique ; sans droit devant le pape qui les tenait par la bride de la superstition, ils ne surent s'appuyer que sur la force physique. Dès qu'elle leur manquait un jour, leurs entreprises étaient ruinées; leurs plus beaux succès aboutissent à quitter précipitamment la partie.

François I[er] perd Gênes, Henri II, Sienne, par la même manie de violenter ce qu'ils assurent vouloir protéger. Montluc personnifie ce système : dureté, proconsulat, main de fer. Dès 1558, il ne restait pas à la France un seul allié. Tous s'étaient aperçus qu'elle songeait simplement à les opprimer, sans avoir rien compris même à leurs vœux.

Ainsi, dans un monde qui ne respirait que par l'antiquité, les Français ne fondent leurs entreprises sur aucune tradition essentielle ; et s'ils ne surent se rattacher en rien au passé sur la terre du passé, ils surent encore moins innover dans un temps d'innovation. Comment auraient-ils pu s'enraciner dans une terre qu'ils s'obstinaient à ne pas comprendre? Elle les rejetait, elle les dévorait sans combat. Et il en sera de même aussi longtemps qu'il leur plaira de ne s'armer d'aucun droit pour combattre des pouvoirs investis du droit historique le plus ancien de la terre.

Un Français est presque toujours humilié en lisant le récit de ces guerres. Tant d'efforts, tant de sang répandu,

et si peu de résultats! Tant d'entreprises éclatantes et légères! Tant de hardis coups d'épée, et une ignorance si obstinée du fond des choses! Tant de promesses impuissantes ou mensongères! car la position était si fausse qu'elle engendrait naturellement la perfidie. Tant de méprises! tant de conquêtes illusoires et de victoires désastreuses. Ils allaient là comme à un carrousel; le pape et l'empereur se jouèrent impudemment de ces audacieux. Ce n'est guère qu'à eux que s'adressait ce nom de barbares que la moitié au moins de l'Italie n'adressa jamais aux Impériaux.

Du vivant de Maximilien, je vois un empereur sans troupes, sans argent, balancer toutes les forces du roi de France par le seul fantôme du saint empire. Quand l'empereur eut une armée (ce qui arriva sous Charles-Quint), l'équilibre fut entièrement rompu; la victoire de Marignan devait nécessairement aboutir à la victoire de Pavie.

Dans ces guerres, tout le monde, je le répète, avait un droit, excepté la France qui ne sut jamais s'en donner même l'ombre. Les choses combattaient pour ceux qui avaient la tradition. Au siége de Milan, un vieillard vient au-devant des troupes césariennes, leur livrer les secrets de l'armée française. Le lendemain de la victoire, on ne put le retrouver. Ce vieillard apparaissait ainsi à chaque carrefour. C'était le vieux droit impérial et gibelin qui se trouvait partout pour frayer le chemin aux Impériaux. Les Français restèrent sourds à ces avertissements.

Conquête pour conquête, celle des Impériaux avait une apparence de fondement antique d'où il résultait qu'elle semblait moins intolérable. Pour renverser la conquête des Allemands, il ne s'agissait pas de la remplacer par une autre; il fallait défendre la nationalité, et c'est une idée qui ne put entrer dans la tête des Français. Le plus

pur de leur sang a été répandu inutilement, légèrement, dans une aventure qu'ils n'ont jamais débrouillée. La conquête des Impériaux, ils ont voulu l'imiter, sans s'apercevoir combien leur position était différente.

A peine ils ont brisé les Vénitiens, ils s'aperçoivent de leur faute, ils renouent les tronçons qu'ils ont eux-mêmes dispersés. C'était trop tard. Ils avaient détruit la seule puissance qui servait de frein à leur ennemi. Après cela, l'Italie leur est fermée pour trois siècles; leur éternel adversaire règne seul et sans partage[1] sur cette terre qu'à force de victoires ils ont mise en ses mains.

Toujours on voit les Italiens espérer en la France, s'appuyer sur elle, au moment décisif, cet appui leur manquer, et tout crouler dans le despotisme de la maison d'Autriche. Avec d'aussi immenses ressources, n'arriver à aucun résultat, tandis que les empereurs pèsent par leur seul nom d'un poids si lourd dans la balance! On ne voulut jamais apercevoir que ce poids était un droit vrai ou faux, une pensée, une tradition, une opinion. Ni Guelfes ni Gibelins, les Français crurent qu'il s'agissait seulement de jeter une épée dans la balance; ils ne songèrent jamais à y jeter une de ces idées, de ces passions qui vivaient encore en Italie. Comment l'épée de Brennus aurait-elle fait pencher un des plateaux, quand la double religion du Christ et de César pesait dans l'autre?

Ils étaient si aveuglés que lorsque Doria proposa à François I^er de rétablir la liberté dans Gênes, le roi de France s'y opposa. Doria passe à l'empereur, il affranchit Gênes et ruine la marine de la France.

Ce ne sont pas les Français qui eussent osé aller dicter la paix au pape et lui mettre le frein dans Rome même.

[1] Nos Français étaient plus fins autrefois. (Brantôme.)

Ils ne se sentaient pas de droits contre lui, et lui faisaient la guerre à genoux. L'empereur parlait au pape du haut des droits du saint empire, la France du fond de ses superstitions.

Le jour même où elle mit le pied de l'autre côté des Alpes, en 1494, un homme lui assigna sa mission : ce fut Savonarole. Suivant lui, en passant les Alpes, elle devait se proposer de soutenir un droit; pour être sûre de vaincre, elle devait avoir un but, une pensée. La fonction de la France était d'accomplir *la réforme de l'Italie et de l'Église*. Pour renverser le droit historique des empereurs, elle devait représenter le droit éternel et servir de *ministre à la justice*, en sauvant par la liberté Florence, et par Florence l'Italie. A ce prix, la France pourra vaincre. Que si elle n'entre dans cette voie, un autre peuple lui sera substitué, comme David à Saül.

Telle était la mission que le tribun de Florence nous assignait dans la lutte du seizième siècle. Il était impossible qu'il fût compris; il proposait les campagnes révolutionnaires de 1796 aux serfs du moyen âge; il demandait Arcole dans le temps de Marignan. Les Italiens et les Français ne pouvaient encore s'entendre. Les uns touchaient déjà, par l'espérance et le désir, à l'époque moderne; les autres étaient encore en pleine féodalité; ils ne songèrent qu'à sucer[1] le sang des peuples qui les avaient acclamés.

Après avoir ainsi ravagé, dépouillé l'Italie pendant un demi-siècle, sans vues, sans droits, sans système, sans principes, maudits par les Guelfes, maudits par les Gibelins, ils sont chassés les mains vides, et ils ne rentrent dans ce gouffre que pour s'y perdre encore. On a vu de

[1] Succiare il sangue degl' infelici popoli. (Muratori.)

nos jours se renouveler le même esprit dans la manière de traiter les affaires d'Italie; mais à la légèreté a été ajoutée l'hypocrisie, à l'hypocrisie la fraude, à la fraude le déshonneur. Et puisque trois siècles d'expériences n'ont pu réveiller la conscience de la France monarchique sur cette partie des choses humaines, peut-être est-il bon qu'elle soit condamnée à savourer lentement l'opprobre de ses dernières perfidies, afin de la guérir de la manie de s'immiscer, sans foi, dans des affaires où elle paraît ne devoir recueillir de préférence que l'exécration des Italiens et la risée du reste du monde.

## CHAPITRE VII.

### LE NOUVEAU MONDE.

Christophe Colomb, représentant et missionnaire du cosmopolitisme italien. Comment l'idée du nouveau monde est née dans son esprit. Unité religieuse du globe. Le journal de bord. La nouvelle Genèse.

L'heure venue pour un peuple, les événements même les plus éloignés se retournent contre lui. Ce qui est un bien pour tous devient pour lui seul une calamité. Les trois grands événements de ce temps, la prise de Constantinople par les Turcs, la découverte du cap de Bonne-Espérance par les Portugais, celle de l'Amérique, sont également funestes à la péninsule. Niobé condamnée est atteinte de tous côtés par des flèches invisibles.

Frappée dans Byzance, l'Italie recule en un jour du Bosphore à l'Adriatique; la chute de Constantinople lui annonce la sienne. Premier avertissement de ruine.

Le second lui est donné par le vaisseau de Vasco de

Gama, qui ouvre à la civilisation une voie nouvelle; les Italiens se trouvent relégués hors du grand chemin de la fortune et de l'industrie. Sans combat, ils sont détruits dans des lieux qu'ils ne connaissent pas, au cap de Bonne-Espérance. Tout ce que peut faire Venise est de s'envelopper de silence et de mystère pour dissimuler sa chute.

Cependant, s'ils perdaient un monde, la Providence leur en offrait un autre. Christophe Colomb veut leur donner l'Amérique; et qui sait ce qui fût arrivé si les flottes de Gênes, de Pise, de Venise, eussent abordé le nouveau continent? Mais, signe plus funeste que tous les autres, l'Italie commence à ne plus répondre à l'appel de ses grands hommes; elle repousse le miracle qui pouvait la ressusciter. Dès lors le cercle se ferme autour d'elle; chaque jour il se resserre davantage.

La loi qui veut que l'humanité enfante avec douleur n'a jamais été mieux accomplie que dans la découverte de l'Amérique. Grâce à son esprit de cosmopolitisme, l'Italie périssait comme nation, dans le temps qu'elle enfantait au genre humain le nouveau monde. Le 11 octobre 1492, deux ans avant que Charles VIII ne foulât les Apennins, Christophe Colomb abordait à Guanahani.

On a toujours considéré Christophe Colomb isolément des destinées de son pays; et pourtant son génie s'explique, surtout parce qu'il résume en lui toutes les forces vitales des hommes de sa race. Au moment où la vie publique s'arrête, elle concentre sa séve dans quelques hommes dont il est le premier. L'histoire italienne se consomme pour ainsi dire en lui. Car il réalise les idées, les espérances, les aspirations vagues de toutes les générations précédentes; il trouve un monde pour donner un corps aux idées qui n'avaient cessé d'agiter les âmes italiennes.

Le patriotisme de l'Italie, c'était l'univers; une telle ardeur de cosmopolitisme devait tôt ou tard la conduire à embrasser la terre. A force d'étendre son esprit pour enlacer, augmenter, dilater, agrandir sa sphère en tous sens, elle devait finir par rencontrer les extrémités de toutes choses. Car il faut remarquer que le même instinct d'expansion qui lui fit atteindre le terme des arts plastiques, poussa l'un des siens à consommer, achever pour ainsi dire, par la découverte de l'Amérique, l'architecture du monde. Ce même esprit d'universalité, cette même impatience de toute limite, qui faisaient que les Alberti, les Brunelleschi, les Léonard, voulaient tout connaître, tout réunir, tout occuper à la fois dans le monde idéal, fit que Christophe Colomb voulut palper et renfermer le globe entier dans ses mains. Il prononce d'avance le mot de Galilée : « Je voudrais que l'on ne raccourcît pas tant la « main de Dieu. » Sur cela, il agrandit la terre, comme après lui Galilée agrandira le ciel.

Missionnaire de la pensée italienne, Christophe Colomb réalise, dans sa sublimité, l'idéal d'une société sans frontières, qui était le fond de la tradition nationale; il trouve cette monarchie de Dante qui ne *consent à se laisser enfermer par aucune limite et par aucun rivage.* Il donne à Charles-Quint le véritable empire gibelin, où le soleil ne se couche pas. Comme les grands hommes ses compatriotes, Michel-Ange, Raphaël, n'ont jamais visé à un idéal particulier, ou romain, ou florentin, ou lombard, qu'ils se sont élevés au-dessus des différences de peuples, des variétés de races et d'origines, pour atteindre la beauté même de l'humanité; ainsi Christophe Colomb n'agit pas dans l'intérêt d'un continent, d'un peuple en particulier. Il ne demande un vaisseau à Gênes, à la France, à l'Angleterre, au Portugal, à l'Espagne, que dans la pensée de

tous. Il conquiert un monde pour le genre humain, non pour une nation. Voilà précisément le fond du génie italien.

C'est méconnaître le caractère de la découverte de l'Amérique, de n'y voir que la conception isolée d'un grand homme. Il est sûr que cette idée a éclaté avec la puissance d'une inspiration non-seulement individuelle, mais nationale. La pensée de Christophe Colomb est la pensée même de l'Italie, projetée de l'autre côté de l'Océan, avec la force accumulée des siècles.

Dès le temps de Dante, un spectacle avait fortement frappé les imaginations. On avait vu tout à coup reparaître à Venise trois marchands que l'on croyait morts depuis longtemps; c'était la famille de Marco Paolo. Ils arrivaient de l'extrémité de l'Asie. Couverts de saphirs, d'émeraudes, traînant de longues robes de soie, ils racontaient qu'ils avaient marché devant eux, de déserts en déserts, de steppes en steppes, jusqu'aux confins du paradis terrestre; ils s'étaient arrêtés au tombeau d'Adam. Ils parlaient d'un prêtre Jean, sorte de pape oriental. Le grand Khan était l'empereur gibelin des Asiatiques; tout lui était soumis. Plus il y avait de sécheresse dans les descriptions de ces marchands, plus on y ajoutait foi. Un pape oriental, un empereur oriental, tout confirmait les imaginations des Italiens sur l'univers civil. A peine avaient-ils entendu parler de ces contrées, ils les regardaient comme des provinces démembrées de la monarchie idéale, à travers laquelle ils entrevoyaient le passé et l'avenir.

Depuis ce moment, l'idée de réunir les deux moitiés séparées de l'univers devient une des aspirations naturelles et presque populaires de la race italienne. Les légendes s'en emparent; les poëtes décrivent d'avance les mondes perdus et retrouvés; enfin, à l'imagination, se

joint la science. En 1474, l'astronome florentin Toscanelli dresse méthodiquement la carte marine des îles et des continents à découvrir. « J'ai résolu, écrit-il à Christophe Colomb, de marquer le chemin sur une carte, « semblable aux cartes marines; j'y ai peint de ma main « l'extrémité de l'Occident et le commencement des Indes, avec toutes les îles où vous pouvez vous rendre. »

Ainsi, aspirant sans cesse à s'unir moralement à d'autres contrées, l'Italie se penchait déjà vers l'Amérique. L'unité, la solidarité des continents était véritablement chez elle le cri des pierres et des hommes. A travers les océans, elle appelait des terres inconnues, pour les embrasser dans l'idée du saint empire romain. Si les deux extrémités opposées du monde finissent par se toucher, le génie italien, dans son aspiration à l'universalité, doit nécessairement être le médiateur. Déjà ce sont des Génois[1] qui ont découvert les îles Canaries. Christophe Colomb retrouvera le sillon de ses compatriotes.

Je voudrais me replacer ici au milieu des idées populaires, nationales, où s'est allumée sa pensée. Le spectacle de la première vision intérieure de l'Amérique, dans son esprit, m'attire autant que celui de son vaisseau qui touche terre.

Comment est née, en lui, l'idée d'un nouveau monde? Pour ce miracle social, la science toute seule ne suffisait pas; jamais elle ne lui eût donné la force de vaincre les terreurs et les ténèbres de son siècle. Les mondes ne naissent pas seulement d'une proposition de géométrie; il faut un foyer plus ardent, un bouillonnement de vie pour les faire apparaître. Lui-même l'avoue[2] : « Raison, mathématiques,

[1] L'un des principaux pilotes du prince Henri de Portugal était le Vénitien Cadcmosto.

[2] Ya dijo que para la esecucion de la impresa de las Indias no me apro-

« mappemondes, ne me servirent de rien pour l'exécution « de l'entreprise des Indes. » Que lui fallait-il donc? Il avait besoin à la fois et des prodiges des légendes, et de la méthode scientifique, et, par-dessus tout, du souffle générateur de l'amour éternel, qui veut réunir ce qui est séparé et embrasser la terre dans une étreinte de charité. Colomb renferme en lui deux hommes opposés, celui du moyen âge et celui de la renaissance. Il croit, avec la ferveur de l'époque de Dante; il pense, avec la lucidité de l'époque de Galilée. On peut dire qu'il a été conservé, au milieu de l'Océan, dans la ferveur du moyen âge, comme Moïse au milieu du désert, loin des fascinations de l'Égypte. Sa langue même n'appartient qu'à lui; elle respire la naïveté du matelot, la majesté des mers inviolées.

Comme tous les Italiens, il reçoit la tradition populaire de Marco Paolo. Ces croyances enfantines deviennent, dans son esprit, le premier germe du monde nouveau. Le paradis terrestre flotte devant ses yeux. Bientôt, il brûle du désir de toucher cet empire fabuleux du Cathay[1], ce royaume d'Angélique, cet Éden où les anges ont laissé la trace de leurs pas. Tout l'enthousiasme des peuples du Midi, depuis les Croisades, s'est retiré dans son cœur. Ce n'est pas seulement une terre nue à laquelle il aspire; il prétend faire rentrer l'homme dans l'Éden. Puis associant aussitôt une idée de réparation religieuse à l'idée de sa découverte, c'est pour consoler le monde de l'abandon du Saint-Sépulcre, qu'il veut lui donner une autre terre sacrée.

Conquérir Jérusalem avec les trésors de Cipango! Faire rentrer les chrétiens à Nazareth par le chemin des Indes!

vechó razon, ni matemática, ni mapamundos : llenamente se cumplió lo que dijó Isaías. (*Carta del Almirante.*)

[1] Dans le poëme de Boiardo, publié en 1484.

Quelle voie nouvelle à un enthousiasme où le mysticisme s'accorde avec l'appât des biens terrestres! Dans cette idée, est la différence du croisé du douzième siècle et du croisé du quinzième. Le premier ne cherche qu'un tombeau; le second veut retrouver le jardin des délices.

Une autre croyance populaire, propre surtout aux Italiens, se retrouve dans Christophe Colomb, la foi mystique des Millénaires. Il croit fermement que le monde va finir; il le dit en propres termes. D'après ses calculs, le monde ne peut durer au delà de *cent cinquante-cinq ans*[1]; et c'est une chose extraordinaire que la force qu'il puise dans cette tradition du désespoir. Avant que le monde ne passe, toutes les prophéties doivent se consommer. Il faut donc se hâter d'appareiller et de partir; il faut fouiller l'univers et le convertir tout entier, avant son dernier jour.

Que tarde-t-on? Qu'attend-on pour mettre à la voile? Il s'agit de baptiser dans leurs berceaux les continents nouvellement émergés. Qui sait si bientôt ils ne seront pas replongés dans l'éternelle tempête? Il presse les préparatifs de départ sous la menace du jugement dernier. Le sentiment de la ruine prochaine du monde se mêle ainsi chez lui à l'impatience de le connaître tout entier; ce n'est pas une curiosité humaine qui le pousse; c'est le désir de sauver le monde, en divulguant partout son Dieu, avant que la terre ne périsse.

Emporté par la vision apocalyptique de la fin des choses, il s'arme de la lettre de l'Ancien et du Nouveau Testament. Dans une hérésie sublime[2] où tous les siècles

[1] Segund esta cuenta no falta salvo ciento e cincuenta y cinco annos para complimiento de siete mil, en los cuales digo arriba por las autoridades dichas que habrá de fenecer el mundo. (*Carta del Almirante.*)

[2] « Je dis que l'Esprit-Saint agit dans les chrétiens, les Juifs, les Maures et dans tous autres de toutes religions. » (*Ibid.*)

comme tous les continents sont à l'aise, il invoque les prophéties des païens, des juifs, des chrétiens, des rabbins, des mahométans, des sibylles et de David ; il complète Isaïe par la Médée de Sénèque. C'est ainsi qu'il déchire la vieille orthodoxie; il en fait sortir une nouvelle unité morale qui marque l'unité, la solidarité de tous les continents. Du pressentiment de l'esprit universel dans le genre humain, il fait jaillir le Verbe, qui doit, en quelque sorte, créer le nouveau monde. Dans ce sentiment natif de l'unité religieuse du globe se révèle tout entier l'Italien de la Renaissance.

Rassemblant les visions, les songes même, les oracles de tous les peuples, il en compose un ouvrage qu'il appelle le *Livre des prophéties;* il le dédie [1] à Ferdinand et Isabelle. Pour s'approprier davantage l'esprit divinateur des prophètes, il entreprend de les mettre en vers. Étranges poëmes que ces rudes stances balbutiées par une langue accoutumée à parler aux tempêtes. On a publié les moindres pièces diplomatiques où son nom est prononcé; et l'ouvrage où il s'inspirait, se fortifiait moralement, dans lequel il évoquait comme d'un trépied l'esprit des découvertes, est encore en manuscrit dans la bibliothèque de Séville.

C'est ainsi que du haut de tout le passé accumulé, comme du sommet d'une tour, il aperçoit le monde nou-

[1] Liber sive manipulus de auctoritatibus, dictis ac sententiis et prophetiis circà materiam recuperandæ sanctæ civitatis et montis Dei Sion, ac inventionis et conversionis insularum Indiæ et omnium gentium atque nationum, ad Ferdinandum et Helisabeth reges nostros.

Une lettre de 1501 montre qu'il s'occupait depuis longtemps de cet ouvrage : « Révérend père, quand j'arrivai ici, je commençai à extraire de la Bible les autorités qui me semblaient se rapporter à l'entreprise de Jérusalem, pour les revoir et les mettre en vers. Puis vinrent mes autres occupations qui m'ôtèrent le temps de continuer mon œuvre. » (*Carta al P. D. Frey Gaspar Gorricio.*)

veau à travers l'Océan. Sa pensée est emportée au delà des mers par le souffle des prophètes. Il traverse l'étendue sur les dragons et les taureaux ailés d'Isaïe et d'Ézéchiel. Surtout, l'âme cosmopolitique de l'Italie le porte et lui ouvre les confins de l'Univers.

Comme il y avait chez lui du géant et de l'enfant, il n'est pas jusqu'à son nom de CHRISTOFERENS qui n'ait exercé sur lui une influence fatidique. Que de fois, dans les nuits de l'Atlantique, il s'est apparu à lui-même, comme son colossal patron, appelé à porter le Christ-Enfant sur ses épaules, du vieux continent au nouveau! L'équipage ne savait où il puisait sa force, et murmurait. Pour lui, il sentait le Dieu-Enfant qui souriait sur ses épaules; et le grand Océan mugissant montait à ses genoux.

Les navires auxquels il confiait son entreprise étaient trois pauvres caravelles, à peine pontées. Dès les premiers jours le gouvernail de la Pinta se détache; elle était si mal gréée qu'on soupçonna la mauvaise foi des armateurs. Les équipages étaient novices. Mais si les garanties matérielles avaient été négligées, il n'avait oublié aucune de celles qui tiennent à l'âme. Il s'était armé de toutes les puissances morales de la terre, depuis les visions de l'abbé Joachim de Calabre, jusqu'à la science de Toscanelli.

A ce moment, l'esprit humain rassemble ses forces; il ouvre ses ailes dans toute leur envergure pour traverser l'immensité.

Voilà dans quel ardent chaos d'idées se préparait l'éclosion du nouveau monde. Jamais ne parut avec tant de puissance le sentiment de la pulsation de la vie universelle dans l'esprit d'un homme; vous diriez d'une idée de la grande âme du monde. Le génie de l'humanité respire tout entier librement dans certaines paroles de Christophe

Colomb. Il semble que les brises des continents inconnus s'éveillent, et que le souffle de l'Éternel passe sur cette âme comme sur l'Océan créateur de la Genèse. Dieu le pousse; il le sent, il le dit. Son entreprise est une révélation, son voyage un miracle[1]; il est le messager des prophètes[2].

Le nouveau monde est né dans cette âme embrasée[3]. Reste à savoir comment cette vision se réalise.

Avez-vous vu un vaisseau prendre terre, après le travail d'une longue traversée? Au désordre produit par les tempêtes succède un repos solennel. Chacun se tient immobile, en silence. Les voiles carguées, on n'entend que le bruit court et régulier de la sonde, jetée par intervalles égaux à l'avant du navire. Puis l'ancre se précipite, le vaisseau s'arrête; il prend tranquillement possession de l'abîme et des rivages enchaînés à ses flancs. Quelque chose de semblable se passe dans l'esprit de Christophe Colomb, au moment d'aborder le nouveau monde. La fermentation mystique fait place à un calme sublime; le chaos devient ordre. A la veille du grand événement, tout se tait. Dieu approche; l'homme s'apaise. Le journal de bord de Christophe Colomb porte chaque soir l'évident témoignage de cette révolution intérieure.

Voulez-vous mesurer ce qui sépare l'esprit scientifique et l'esprit révélateur? Voyez combien diffèrent la méthode des Portugais pour découvrir le passage du cap de Bonne-Espérance, et la marche de Christophe Colomb au-devant de l'Amérique. Les Portugais s'avancent, reviennent sur leurs pas, recommencent leur essai, tâtent pendant cin-

[1] Milagro evidentisimo quiso facer Nuestro Señor.

[2] Il m'a fait le messager du nouveau ciel et de la nouvelle terre, dont Notre-Seigneur a parlé par la bouche de saint Jean dans l'*Apocalypse* et par la bouche d'Isaïe. (*Carta del Almirante*, p. 265.)

[3] Je vins, *avec ce feu*, auprès de Votre Altesse. (*Ib.*)

quante ans les côtes inconnues de l'Afrique; c'est la méthode prudente de l'expérience. Ils longent les rivages, ils cherchent, ils s'informent, ils attendent; puis ils se retirent de nouveau avec précipitation; ils doutent, ils marchent en doutant. Regardez, au contraire, la direction du vaisseau de Colomb ; il marche en ligne droite, sans dévier, comme s'il voyait son but des yeux de l'âme. Suivez sur la carte la trace de son premier voyage; la sublimité, c'est qu'il n'y a pas un moment d'hésitation. Une ligne tracée à l'équerre, ou une flèche lancée ne suivrait pas une direction plus inflexible que le sillage de son vaisseau ; le pilote aperçoit Dieu lui-même, assis sur l'autre rive, au bout de l'horizon.

Il a écrit dans la suite des pages d'une émotion puissante. Rien n'égale l'effet de ces mots écrits chaque soir dans son journal de bord :

« Mardi. Il navigua ce jour-là à l'ouest, qui était sa « route; la mer, calme et bonne comme dans la rivière de « Séville, l'air des matinées délicieux ; il ne manquait « que les rossignols. L'amiral dit : Grâces soient rendues « à Dieu ! »

Qui lui disait que l'*ouest était sa route?* Ce mot, répété chaque soir, contient un monde comme les premières lignes de la Genèse.

Les nuages que l'on prend pour la terre, les espérances qui s'élèvent et qui tombent, les doutes, les terreurs des pilotes, les variations jusque-là inconnues de la boussole, qui semble elle-même se déconcerter et perdre son chemin, rien n'effleure l'âme de Christophe Colomb. Et toujours la même parole : *Il navigua ce jour-là à l'ouest, qui était sa route*. Nul spectacle, dans l'histoire des hommes, aussi grand que ce souverain repos dans l'attente certaine du monde qui va surgir.

Avec cette foi, tout le sert. Si le vent est contraire, il faut en rendre grâce à Dieu, car cela montre qu'il y a des vents pour revenir en Espagne. Si la mer est forte, tant mieux encore! Elle rappelle la mer d'Égypte[1] qui a servi à Moïse à tirer les Juifs de la captivité de Pharaon. De même l'amiral tirera les chrétiens de la captivité de l'ancien monde. Si la boussole se trouble et varie, ce n'est là qu'une apparence; la faute en est à l'étoile polaire[2] qui s'ébranle dans les cieux, non à l'aiguille qui ne donne et ne demande que la vérité[3].

A mesure qu'il entre plus avant dans l'inconnu, quelles journées de recueillement que celles qui précèdent la découverte! Dans ce silence, on entend l'Esprit qui passe sur les eaux. Enfin une grande nouvelle se répand sur les navires. Des messagers du nouveau monde sont venus à l'avant des vaisseaux. C'est une touffe d'herbe qui a paru; c'est un passereau qui est venu en chantant annoncer un univers; il a laissé tomber de son bec le rameau de la nouvelle Genèse. Puis d'autres événements se succèdent, avant-coureurs de la plus grande révolution du monde : — En vue, une baleine, signe qu'ils approchent de terre, puisqu'elles ne s'éloignent pas des côtes. — Une trombe de feu, à cinq lieues. — On a pris à la main un passereau; c'était un passereau de rivière et non de mer; il avait les pattes comme une mouette. — Beaucoup d'herbe, et très-menue; et c'était de l'herbe de rocher, et elle venait du côté du Ponent. — Avant la pointe du jour, sont venus trois petits oiseaux de terre, en chantant, et ils ont disparu au lever du soleil. Après eux un aleatraz; il allait

[1] *Primer viage*, p. 15.

[2] « La cause est que l'étoile se remue et non pas l'aiguille. » (*Primer viage*, p. 9.)

[3] Y las agujas piden siempre la verdad. (P. 15.)

au sud-est, signe qu'il laissait la terre au nord-ouest, parce que ces oiseaux dorment à terre ; et, le matin, ils vont en mer chercher leur vie, et ils ne s'éloignent pas de plus de vingt lieues. — Ceux de la *Pinta* ont vu une rame chargée de coquilles ; à ces signes tous respirèrent et se réjouirent.

Celui que les murmures de l'équipage n'avaient pu faire fléchir d'une ligne consent à s'en remettre à la protection et à la sagesse des passereaux de rivière. Il se détourne, deux jours au sud-est ; il se met à la suite de ces ambassadeurs du nouveau monde. Cette familiarité avec la nature entière, cette ingénuité dans le miracle appartiennent aux premiers jours du monde naissant. Je crois voir le premier homme appelant les animaux par leur nom, et reconnaissant après eux les chemins de son Éden. La Genèse et l'Évangile se mêlent dans ce récit.

« Comme la Caravelle *Pinta* était meilleure voilière, et « qu'elle marchait en avant de l'amiral, elle trouva la « terre, et fit les signaux que l'amiral avait commandés. « Celui qui vit le premier cette terre est un matelot qui « s'appelle Rodrigo de Triana. L'amiral, sur les dix heu- « res de la nuit, étant sur le château de poupe, vit une « lumière ; mais elle était si faible, qu'il ne put affirmer « que c'était la terre. Pourtant il appela Pero Gutierrez, « et lui dit que cela lui semblait une lumière, et qu'il « regardât. Ainsi fit-il, et il la vit.

« Il le dit aussi à Rodrigo Sanchez de Ségovie, lequel « ne vit rien, parce qu'il n'était pas en lieu où il pût voir. « Et après que l'amiral eut parlé, on la vit une fois ou « deux ; et elle était comme une chandelle de cire qui se « levait et s'agitait ; ce qui parut, à quelques-uns seule- « ment, être un signe de terre. Mais l'amiral tint pour « certain qu'il touchait à la terre. Aussi, quand ils eurent

« dit le *Salve*, comme les matelots avaient coutume de le « dire et de le chanter, et qu'ils furent tous réunis, l'ami- « ral les pria et les avertit de faire bonne garde, au châ- « teau de proue; il promit de donner à celui qui lui dirait « le premier qu'il aurait vu la terre, un jupon de soie, « sans compter les récompenses que les rois avaient assu- « rées, qui étaient de dix mille maravédis.

« A deux heures après minuit, la terre parut; elle était « à deux lieues. Ils amenèrent toutes les voiles, et restè- « rent seulement avec le tréou, qui est la grande voile, « sans bonnettes; et ils restèrent en panne, jusqu'au jour « du vendredi, qu'ils abordèrent à une petite île des Lu- « cayes qui s'appelait dans la langue des Indiens : Guana- « hani. »

Toutes les fois que l'Italie a inventé ou créé avec puissance, elle a cru seulement restaurer un ancien monde. Cette loi reparaît encore dans Christophe Colomb. Les politiques croyaient restaurer les Césars; Dante croyait suivre Virgile; Colomb croyait retrouver l'Ophir de Salomon et les Indes d'Alexandre.

Il a fait quatre voyages. Dans le premier, règne une sérénité presque constante; un miracle continuel l'enveloppe. La sublimité de l'entreprise le ravit au-dessus de tous les obstacles qu'il n'aperçoit pas même. Les éléments obéissent, l'Océan se courbe avec complaisance devant lui; il marche sur les eaux. Puis il est, pour ainsi dire, seul, sans intermédiaire, face à face avec le Créateur; dans l'immensité des mers, il ne converse qu'avec lui. Les tourterelles, les passereaux, les cétacés, les bandes de dorades, les sirènes[1], « moins belles pourtant qu'on ne les dépeint, » lui font son cortége triomphal. Tout est radieux

[1] Vido tres serenas que salieron bien alto de la mar, peró no eran tan hermosas como las pintan.

## CHAPITRE VIII.

### LA RÉVOLUTION DANS LES ARTS.

La religion de l'artiste n'est plus celle du prêtre. Le peintre plus universel que l'Église. Léonard de Vinci. Le précurseur de la Renaissance. Raphaël; sa Bible guelfe. Caractère épique. Comment il conçoit l'Église universelle au-dessus des sectes. Il réhabilite les hérésies. L'artiste au-dessus des lois. Son isolement social. Il survit à un peuple. Tyrannie de la beauté.

I

Le genre de vie des artistes tendait naturellement à élargir leur horizon par delà celui des écrivains. Attachés à une cour, ceux-ci toujours dépendants, esclaves des convenances artificielles, vivaient, mouraient enchaînés, au lieu que l'artiste était le roi de son époque. Plus libre que les princes, il avait seul hérité de l'existence puissante des hommes du moyen âge. Pendant que les poëtes n'étaient plus que les complaisants des dynasties nouvelles, l'artiste errant de lieu en lieu, véritablement cosmopolite, conservait l'indépendance des républicains du douzième siècle. Le philosophe avait la langue liée. Ce qu'il ne pourra dire, le peintre, le sculpteur le montreront aux yeux.

Quand on a voulu, de nos jours, prouver par les œuvres de la Renaissance que le beau ne peut se passer d'une croyance inflexible, on a établi une chose contredite par tous les faits. Il est sûr que les plus grands artistes avaient une foi médiocre. La révolution, que d'autres peuples faisaient entrer dans l'Église par le libre examen, les Italiens

tentaient de l'y introduire sous le voile des arts. Une lettre d'Arétin montre à nu l'idolâtrie de l'athée qui se contente d'embrasser une dernière ombre de Dieu dans les replis et le coloris des nuages de Venise.

« Pierre Pérugin, dit Vasari, ne voulut jamais croire à « l'immortalité de l'âme; rien ne put vaincre l'obstina- « tion de son cerveau de marbre. » La même chose est répétée de Léonard de Vinci. Une seule croyance survivait chez ces hommes à toutes les autres : la foi dans l'idéal et la beauté. Réduite à l'instinct des légendes populaires, leur religion laissait une pleine indépendance à leur esprit. Ils conciliaient admirablement Aristote et la Madone.

Personne ne le montre mieux que Léonard de Vinci. Il y eut chez lui le trait distinctif de l'Italien resté sans patrie, ce même effort immense de ne se laisser enfermer par aucun horizon, limiter par aucune forme spéciale. Citoyen des mondes, il voudrait se placer au foyer de l'univers, s'identifier avec le génie intime de la création. Anatomiste, chimiste, musicien, géologue, mathématicien, improvisateur, poëte, ingénieur, physicien, quand il a découvert la machine à vapeur, le mortier à bombe, le thermomètre, le baromètre, précédé Cuvier dans la science des fossiles, Geoffroy Saint-Hilaire dans la théorie de l'unité, il se souvient qu'il est peintre; et il veut appliquer à l'art humain le dessin du Créateur dans l'unité des organisations.

Rien ne donne mieux l'idée du sublime que cet artiste qui cherche ainsi son premier modèle de dessin dans la loi intime de la création vivante. « Il est aisé à l'homme, « dit-il, de devenir universel, puisque tous les animaux « terrestres ont une ressemblance de membres, c'est-à- « dire des muscles, des nerfs, des os; et ils ne diffèrent en « rien, sinon en longueur ou en grosseur, ainsi qu'il sera

« démontré dans l'anatomie[1]. » A cette hauteur, l'art se confond avec la nature, Phidias avec Aristote.

Durant tout le moyen âge, la figure humaine avait seule paru digne d'occuper l'art humain. Qu'était-ce que le paysage dans les fresques du treizième et du quatorzième siècle? Il n'existait pas. Les peintres semblaient ne pas avoir regardé la face de la terre maudite. Michel-Ange lui-même méprisait encore tout ce qui n'est pas de l'homme. C'est contre ce point de vue de l'Église que s'élève Léonard de Vinci dans son *Traité de la peinture*. Relevant de sa déchéance l'univers visible, il replace l'homme au sein de toutes les formes de la création.

Regardez son jeune Bacchus au milieu de ce paysage des premiers jours. Quel silence! quelle curiosité! il épie dans la solitude les premiers germes des choses, le bruissement de la nature naissante : il écoute sous l'antre des cyclopes le murmure enivrant des dieux.

Je crois retrouver la même curiosité du bien et du mal dans son *Saint Jean précurseur* : un regard éblouissant qui porte lui-même la lumière et se rit de l'obscurité des temps et des choses; l'avidité infinie de l'esprit nouveau qui cherche la science et s'écrie : Je l'ai trouvée; le moment de la révélation du vrai dans une intelligence épanouie; le ravissement de la découverte mêlé à je ne sais quel retour sceptique. Je ne puis reconnaître là le prophète soumis, macéré du Christ de la passion. N'est-ce pas plutôt le génie curieux, inventif, avant-coureur de la Renaissance, qui perce les ténèbres? Et ce doigt mystérieux levé dans la nuit, que montre-t-il au loin? quel avenir? quel inconnu? Est-ce le Christ rajeuni de Savonarole dans les eaux d'un autre Jourdain? Est-ce la voûte des cieux

[1] Cap. XXII, *Dell' essere universale*.

agrandie par Galilée? Est-ce la voile du vaisseau de Christophe Colomb? La religion de la science, le verbe des temps nouveaux, éclatent dans le regard de ce nouveau précurseur.

Le sourire de la *Joconde*, n'est-ce pas encore une fois le sourire demi-ironique de l'âme humaine qui promène en paix ses regards sur le monde affranchi des anciennes terreurs? Je ne puis voir cette jeune femme sans me figurer qu'elle entend murmurer autour d'elle la mélodie railleuse des poëmes de Pulci et d'Arioste.

En ôtant l'auréole aux saints, Léonard de Vinci découronne le moyen âge. Dans la *Sainte Cène*, les convives n'ont plus rien des types consacrés. Ces personnages nouveaux annoncent un christianisme nouveau comme eux. Le Christ seul garde au front son auréole mourante ; on dirait qu'elle s'efface au souffle du siècle qui se lève. Le mystère s'enfuit, la lumière s'accroît. C'est l'heure où les esprit évoqués par le moyen âge pâlissent et disparaissent. Dans la *Sainte Cène* recommence le banquet de Platon.

Léonard, dites-vous, n'a pensé à rien de cela d'une manière positive. Je le veux bien. Et quel besoin qu'il y ait pensé? A quoi se réduiraient les œuvres de l'homme le plus grand, si elles ne contenaient que ce qu'il y a mis avec réflexion, à bon escient? Que seraient-elles, si l'on en effaçait tout ce que l'instinct sacré y a fait entrer spontanément et aveuglément? Quelles bornes vous trouveriez bientôt à cet infini! et que ces œuvres seraient vite épuisées et méconnues! Ce qui les fait immortelles, ce qui les rend invincibles à tous les caprices du monde, c'est qu'elles renferment, à l'insu même de leurs auteurs, une foule de vérités en germes, de notions obscures, de rapports cachés avec l'univers, qui, en se manifestant par

degrés, les réparent, les renouvellent à mesure que les changements des temps menacent de les rendre inintelligibles à la postérité. La vraie critique devrait consister à révéler les notions qui n'ont apparu que confuses et obscures au génie de l'artiste.

Certes voilà une pauvre philosophie, d'imaginer que les œuvres d'un homme n'ont avec son époque d'autre rapport que ceux qu'il a nettement aperçus et dont il a eu la conscience claire et positive. Autant vaut dire que les hexagones de l'alvéole de l'abeille n'ont rien de commun avec les lois de la géométrie, parce qu'il a plu à l'insecte de ne se préoccuper en rien des propositions d'Euclide. Il est un point par où se tiendront toujours l'insecte et l'homme de génie ; c'est le moment où ils créent avec la même impulsion aveugle. Une mathématique suprême fait également la loi à la cellule de l'abeille, au nid de l'oiseau, à la hutte du castor, au temple de Thésée, à la *Vénus* de Milo, comme au *Saint Jean* et à la *Sainte Cène* de Léonard. Cherchez, et vous trouverez dans les caprices mêmes de l'art italien la géométrie de l'histoire universelle[1].

## II

Raphaël naît dans une famille de prêtres et d'artistes ; sa mère l'aime avec passion, et le souvenir de cet intérieur béni accompagne ses premières vierges jardinières. Leur horizon est encore enfermé dans l'enceinte des villages de l'Ombrie. Filles des légendes, assises près de leur toit rustique, au seuil des monastères, elles respirent l'enchantement de son enfance.

[1] Voyez de belles et profondes pages sur Léonard de Vinci par M. Alfred Dumesnil.

Qui pourra dire ce qu'il doit à la contemplation assidue de ces fiancées de l'éternel amour? Je crois qu'il leur doit la meilleure part de son génie. Il s'est nourri du sentiment national, vraiment italien, de la Madone; il la prend pour modèle, à tous les âges; il y revient sans cesse, comme à la source populaire où il s'inspire. Et ce modèle de la Vierge, toujours présent, lui imprime le sceau qui le distingue entre tous les hommes : le sentiment virginal, primordial qu'il répand sur les êtres de son choix. On dirait que ces filles immaculées animent de leur âme, couvrent de leurs regards chacune de ses visions. Enfantement immortel de la Beauté, sans souillure, sans douleur! elles prêtent leur vie incorruptible à chaque créature de ses mains. Les siècles semblent surgir l'un après l'autre, portant chacun, au front, la rosée d'un monde naissant.

L'âme de la Madone, une haleine de vierge qui se communique à tout le créé, voilà Raphaël. Chaque être est empreint, chez lui, d'une éternelle adolescence, comme s'il sortait, inviolé, de l'abîme de vie. Les vieillards eux-mêmes ont une jeunesse inaltérable. Toute figure qu'il produit, née de la Vierge, éternellement Vierge elle-même, semble apparaître pour la première fois, et dire, en arrivant dans le monde : me voilà!

C'est Florence qui l'émancipe. A la vue des libertés qui s'y cachaient jusque dans le fond des monastères, il apprend à se débarrasser des lisières paternelles. Si Florence lui donne la liberté, Rome lui donne la grandeur. Dès ce moment il semble peindre du haut de l'éternité, et prendre pour devise *urbi et orbi*.

L'alliance du génie grec et du génie latin, qu'avaient cherchée vainement le pape Eugène et le concile de Florence, Raphaël seul pourra la consommer. Plus vaste

que celui de l'Église, son catholicisme embrasse le paganisme, qu'il inaugure dans la maison de saint Pierre. Son orthodoxie, c'est tout ce qui est beau. Il réconcilie, dans une nouvelle alliance, l'Athènes de Platon et l'Athènes de saint Paul ; il donne le souffle de l'Évangile à Galatée, la beauté de la Vénus Uranie à la Madone. Il fait refluer et déborder l'âme chrétienne dans le passé. De tous les siècles, il compose une sainte famille rassemblée par d'éternelles fiançailles.

Je sens dans Phidias la simplicité d'un beau chant à l'unisson ; dans Raphaël, l'accord de deux religions, de deux mondes.

Il n'a pas vu les jours mauvais, ni l'Église déchirée par la réformation, ni la papauté, en péril, obligée de se contracter pour résister au schisme. Il est mort en plein triomphe ; il reste le témoin des derniers jours heureux de l'Église. Comme avant les tempêtes de la nature, il est une heure de paix, de sérénité qui les précède, il en est une aussi, à la veille des tempêtes civiles ; c'est ce moment radieux qu'éternise Raphaël.

Si l'on s'attache à cette idée, on verra que le prestige encore intact de l'Église soutient toutes ses œuvres. De là, la manière dont il comprend l'intervention des forces spirituelles du christianisme. L'idée que le monde puisse leur résister n'existe pas chez lui ; d'où naît cette placidité dans le tumulte, cette sécurité dans le triomphe qui partout environnent l'Église. Nulle part la lutte entre Dieu et l'homme, entre le ciel et la terre. L'esprit chrétien, encore invaincu, n'a besoin que de se montrer; tout lui cède. Jamais le combat n'est incertain, car il n'y a pas de combat. Ce sont des vierges qui adorent ; c'est une foule qui prie dans le temple ; c'est un miracle qui se consomme ; c'est le sang de l'hostie aux lèvres du

prêtre incrédule; toujours la présence réelle aplanit tout obstacle. Le monde se courbe sous l'haleine divine; chaque être adore la force qui le dompte.

Quand il fait tant que d'armer du glaive les esprits du christianisme, voyez comme saint Pierre et saint Paul, qui s'avancent dans la nue au-devant des hordes d'Attila, sont sûrs d'avance de la victoire! Ils la portent écrite sur leurs figures placides. Comme ils sentent qu'ils sont les envoyés de la puissance contre laquelle rien ne peut prévaloir! Qu'ont-ils à faire de ces glaives qui pendent inutiles comme des emblèmes dans leurs mains? Ils savent assez qu'ils n'auront pas besoin de s'en servir. Combat unique! D'un côté, une armée, un monde de barbares qui se précipitent; de l'autre, deux esprits immaculés, portés par l'haleine du ciel, qui planent au-devant d'eux dans l'incorruptible azur.

A l'approche des hommes de fer, ils ne lèvent pas le bras pour frapper; leurs regards même ne menacent pas. Non; ils portent avec eux, dans leur message, cette douceur qui toujours accompagne la force infinie. Sans colère, presque négligemment, l'un montre du doigt à son compagnon, au loin, l'innombrable armée. Ce n'est qu'un signe; mais ce signe a été vu à l'autre bout de l'horizon. Devant cette main, le flot des peuples a reculé, le roi barbare est renversé; la multitude a disparu.

Cette toute-puissance de l'esprit, plein de douceur parce qu'il se sent invincible, est, avec le sentiment virginal, le trait dominant de Raphaël. Elle explique tout chez lui; elle fait que tout se courbe harmonieusement sous le prodige; elle devient comme le fond même de sa nature. Partout une victoire infinie, et l'effort nulle part. L'esprit triomphe par sa seule présence; il s'échappe des personnages qui le possèdent une autorité qui touche,

qui châtie, qui brise les fers, sans qu'ils aient besoin d'aucun moyen humain. Cette peinture est un miracle permanent où les forts sont domptés par les faibles, les hommes par les enfants, les géants par les vierges, la nature par un souffle, le visible par l'invisible. Dans sa mansuétude évangélique, Raphaël résume le dernier moment de la toute-puissance incontestée de l'esprit chrétien.

Bientôt après lui, ces mêmes esprits du christianisme ayant perdu leur prestige, leur autorité morale, il ne leur suffira plus de se montrer pour faire plier l'univers devant eux. On les verra, dans Michel-Ange, obligés de s'armer de toutes les passions du monde, colère, menaces, vengeances, pour dominer le monde. Les anges, les esprits invisibles se roidissent dans la lutte ; il leur faut un travail immense pour continuer de dompter la nature qui se révolte. Tout chez eux devient effort, tension ; il faut qu'ils se déchaînent pour résister. Vous diriez que leurs muscles vont se briser dans cet effort pour combattre la terre ; et qui sait comment finira la lutte ? Dans cette victoire d'un jour, déjà si difficile, si ardemment disputée, on peut commencer à craindre qu'ils ne finissent par être vaincus.

Raphaël est, dans le vrai sens, le peintre *universel* qu'appelait Léonard. Placé dans le Vatican, au cœur de la papauté, il conçoit ingénument l'Église universelle ; il abaisse, sous son âme d'artiste, les barrières des sectes, les préjugés des cultes. Son œuvre, véritablement épique, s'accroît, s'étend sans limites ; c'est lui seul qui, dans le Vatican, prend réellement possession de la terre et des cieux.

Semblable à son Jéhovah, qui dessine du doigt sur le globe le rivage des océans, il trace de même le dessin de

l'histoire dans l'océan des temps : la figure enchanteresse du démon roulée autour de l'arbre de la science, les migrations des peuples, le songe de Joseph, les premières scènes de l'Évangile ; les poëtes de toutes les écoles rassemblées de tous les points de la durée, à l'ombre de l'arbre du Parnasse ; les philosophes sous le portique d'Athènes ; en face la dispute des docteurs de l'Église et le dogme qui jaillit de l'hostie. Cette consécration de tous les temps, de toutes les sociétés au fond du sanctuaire, c'est la cité de Dieu plus vaste, plus tolérante que celle de saint Augustin ; c'est l'histoire plus universelle que celle de Bossuet qui, trop souvent, l'étreint dans son âme de prêtre ; c'est le libre spectacle de la vie divine dans le temps, l'épopée vivante de l'éternité sur les murailles du Vatican.

Mais cette Bible de Raphaël dépassait de cent coudées celle où l'orthodoxie catholique voulait s'enfermer. L'artiste marche, sans s'arrêter, dans une voie large, où le prêtre ne peut le suivre ; ses œuvres débordent à chaque moment son Église ; plus il s'avance, plus il s'éloigne d'elle. Il peint sur la muraille l'idéal de la papauté telle qu'elle existait dans l'esprit des peuples au moyen âge, dans la tradition nationale des Guelfes ; un catholicisme ingénu qui enserre le monde, une monarchie de l'âme, ouverte à toutes les idées, qui enferme la philosophie dans le tabernacle.

Cette papauté imaginaire n'était plus celle du prêtre. Dans cette universalité véritable, il était impossible que le clergé reconnût son esprit ; et, comme on l'a vu de nos temps, les hommes d'Église devaient nécessairement finir par rejeter Raphaël. Il quitte la secte, il sort de l'Église, il embrasse le monde. Le reproche est parfaitement fondé.

Une chose achève de lui donner le caractère épique. Il

n'y a pas en Italie un élément national de beauté qui, avec le souffle de la Madone, n'afflue et ne rayonne dans ses œuvres. Tout le monde y met la main; Arioste, Bembo, Castiglione travaillent à la composition. Un peuple de peintres s'ensevelissent dans Raphaël, comme le peuple des Rhapsodes dans Homère.

Changeant de manière, il accomplit un travail continu de progression sur lui-même. Peu à peu, l'ingénuité première des légendes achève de disparaître. Les vierges rustiques d'Urbin rentrent dans l'ombre. A leur place, une Madone-Uranie que le moyen âge n'a pas connue, ouvre les cieux nouveaux. Raphaël a traversé la tradition entière. Ses figures, ni païennes, ni chrétiennes, étrangères à tout le passé, sont, à la fin, comme de grandes Inconnues tracées d'une main divine sur la muraille, au milieu du dernier banquet de l'Italie.

Si je cherche quelle est la différence fondamentale du siècle de Périclès et du siècle de Léon X, voici ce qui me frappe.

Phidias, en changeant la figure des dieux, change l'esprit du dogme païen. Raphaël, en altérant, transformant à son gré les légendes du catholicisme, ne peut cependant transformer le catholicisme lui-même. Maître souverain des croyances, l'artiste grec fait une révolution religieuse. L'Italien, arrêté par une église immuable, ne fait qu'une révolution dans l'art.

Réaliser le catholicisme dans le vrai sens de ce mot, c'est-à-dire embrasser tous les temps, toutes les formes de la création, réconcilier toutes les sociétés dans un idéal universel, telle était l'œuvre des peintres et des sculpteurs. Raphaël réhabilite Savonarole; il canonise dans le Vatican les hérétiques que brûle la papauté. Avec le *Parnasse* et l'*École d'Athènes*, il intronise le dieu Pan dans le Saint

des Saints. Dès lors l'art et la religion marchent dans un sens opposé. L'un devient tolérant au moment où, par la réaction du seizième siècle, l'autre devient plus étroite, plus exclusive, plus ombrageuse que jamais. Il sort de l'esprit de secte, quand elle y rentre. Il s'élance dans l'avenir, elle se précipite dans le passé. Dès ce jour, il reste isolé comme une vision prophétique des révolutions futures.

Né dans le monde païen, l'art avait traversé l'Église, sans avoir pu l'entraîner avec lui, ni lui communiquer son esprit d'innovation. La religion s'obstinant à ne pas le suivre dans ses révolutions, un déchirement extraordinaire se fait dans le monde moderne. On voit une Église rester au-dessous de l'idéal que ses peintres réalisent aux yeux; et l'art, dans son expansion infinie, brisant les limites du dogme, rebelle à la tradition, se montrer plus universel que l'Église, plus beau que le culte, plus catholique que le catholicisme. Ce fut la révolution religieuse de l'Italie.

## III

Quand la nation entière a disparu courbée sous la force, un homme reste encore debout; c'est l'artiste. A mesure que le joug s'étend autour de lui, il rentre, pour s'y dérober, dans la liberté sauvage de l'état de nature. Si je voulais donner une idée de son indifférence superbe dans la ruine publique, je montrerais Benvenuto Cellini se faisant à lui-même son code et sa justice, au milieu de l'oppression générale. Les historiens de profession ne peignent que les chefs de la société. Cet ouvrier de génie fait voir comment l'artiste échappe au contrat de servitude, en ne reconnaissant ni loi, ni autorité, ni maître, ni ser-

viteur, ni justice, ni injustice, en dehors de la majesté de l'art. Méprisant également le pape et le prince, il garde son respect pour le grand Raphaël ou le grand Michel-Ange. Écoutez ses cris de triomphe, quand, penché sur le métal qui bout, il évoque la statue hors du moule. Dans un monde asservi, il a l'indépendance du Créateur.

Avec ses vases ciselés, ses joyaux, ses brillants calices, ses couronnes d'or, Cellini est mêlé à tous les événements de son temps. Partout où quelque assemblée se prépare, vous le voyez arriver, sur ses beaux chevaux, avec ses compagnons cuirassés comme lui de cottes de mailles, et armés d'arquebuses. Cellini est propre à tout; orfévre, soldat, sculpteur, fondeur, ingénieur; il est ami des cardinaux, des papes, des rois. Son arquebuse tue le connétable à l'assaut de Rome, son boulet blesse le prince d'Orange. Sans attachement pour aucun lieu, sa patrie est là où l'on peut ciseler de belles formes. Indifférent entre les partis, il préfère à tous, une coupe, un beau reliquaire, un fragment de statue. Florence, sa patrie, est assiégée par le Saint-Père; il quitte Florence, il va à Rome, composer une mitre pour le pape. C'est lui qui est le souverain bien plutôt que ceux auxquels il prête son génie. Clément VII le néglige; il selle son cheval et arrive à la cour de François Ier. Un jour François Ier lui fait une froide réponse. Le lendemain il part; il vient trôner à la cour du grand duc de Toscane.

Mais cette vie splendide est pleine de meurtres. Chacun de ces beaux vases est taché de sang. Les homicides que les Borgia, les Sforza, les Bentivoglio commettent avec la lenteur de la réflexion, Cellini les accomplit avec la rapidité de l'éclair. Ce n'est pas un vain ornement que ce poignard, cette dague, cette arquebuse dorée qui ne le quittent jamais. Au moindre signe, à la moindre impatience,

quelquefois pour une simple contradiction, un regard équivoque, un manque de déférence à la royauté de l'art personnifiée en lui, il se précipite, l'épée haute; il frappe, il tue en plein soleil; puis il se retire pour le reste de la semaine chez un cardinal de ses amis et continue tranquillement de bosseler ses calices, de dorer les statuettes des anges et du Père Éternel.

Pour en user ainsi, Cellini a un principe qu'il consacre en le mettant dans la bouche du pape. Sa maxime, la voici : c'est « qu'un artiste, un homme tel que Cellini, « unique dans son genre, est *au-dessus des lois*. » Il croit sincèrement à cette inviolabilité de l'artiste. C'est là, pour lui, sa souveraineté dans laquelle il puise son droit à la main de justice, comme les rois et les princes d'Italie; il étend ces franchises à tous ses compagnons.

Dans cette idée, jamais empereur, roi, duc, grand-duc, ne traversa ses États avec plus d'orgueil que Cellini, ce roi mage, chargé de l'or et des pierreries de l'Orient, chevauchant sur les grands chemins de France et d'Italie, toujours prêt à châtier quiconque embarrasse sa marche triomphale. Après avoir consommé ce qu'il appelle une *action sanglante* dans presque chacune des grandes villes d'Italie, rien n'égale sa surprise, lorsqu'à l'avénement du nouveau pape Paul III, il est jeté dans un cachot du fort Saint-Ange. A la lueur du soupirail de la prison, il lit pour la première fois l'Évangile; l'idée ne lui vient pas de douter de son droit de justicier; il a des extases, des visions, jamais des remords. Le Christ, juge, lui apparaît dans un rayon de soleil, pour le consoler de l'iniquité des hommes et de la malice de ses rivaux. La conscience parfaitement en paix avec le ciel, il dessine sur la muraille, avec un charbon, l'apparition miraculeuse.

Cardinaux, princes, rois, toute l'Europe redemande la

liberté du grand artiste; persuadé que le pape veut l'empoisonner avec de la poussière de diamant, il sort de prison plus aimé, plus indompté que jamais. Dans son voyage pour rejoindre François Ier, il ne fait qu'un seul exploit; il renverse, en passant, d'un coup d'arquebuse, le maître de poste récalcitrant de Sienne.

Enfin, l'âge venu, après avoir rempli l'Italie de chefs-d'œuvre et d'assassinats, il change de vie. Il subit la réaction religieuse; il entre dans les ordres; il porte la tonsure. Mais cette retraite ne peut durer; il rompt ses vœux et meurt comblé d'honneurs, après avoir lui-même raconté cette vie de gloire, d'amour, de meurtres, que dominent deux sentiments : l'ivresse de l'art, l'exaltation de la force, dans l'anéantissement de toute notion de justice et de droit.

Machiavel et Cellini marquent les deux extrêmes opposés de la société, l'homme d'État et l'artiste, qui sans se connaître se réunissent pour n'admettre qu'une seule autorité morale, leur bon plaisir. Cellini raconte ses homicides avec la même ingénuité que Machiavel, les nécessités de la raison d'État. L'orfévre de Florence applique aux princes de la peinture et de la sculpture, les maximes que le secrétaire de la seigneurie avait tracées pour les princes de la terre; en sorte que la même pensée a traversé toute la société; et, chaque homme se trouvant l'adversaire de tous les autres et n'ayant de juge que le fer, l'état de barbarie se substitue aux traditions du monde civil.

C'est ici que commencent à se brouiller l'artiste et les institutions sociales. Ces vies sereines recueillies par Vasari, où l'on respirait la paix éternelle du Campo Santo, ne se retrouvent plus. L'artiste entre en guerre avec ce qui l'entoure. Il avait été, jusque-là, soutenu, favorisé par

toutes choses. Désormais, il faut qu'il songe à se protéger lui-même. Seul, en face d'un monde ennemi qui s'enlaidit et s'endurcit chaque jour davantage, sa susceptibilité s'éveille. Lui qui était l'âme de tout, il se sent peu à peu étranger à la société nouvelle. Pour ne pas étouffer dans un monde qui se meurt, il s'en sépare; il devient solitaire. Bientôt il paraît insociable; car il se cuirasse, comme Cellini, d'une *solide cotte de mailles*, pour se faire jour, à son corps défendant, à travers les embûches de son siècle; il faut qu'il dompte, à main armée, l'indifférence, la froideur, surtout les artifices de conventions sociales qui lui deviennent de plus en plus hostiles. Dans un temps où tout marche à la tyrannie, il semble exercer la tyrannie de la beauté. C'est le moment de Michel-Ange.

## CHAPITRE IX.

### MICHEL-ANGE.

Révolutions de sa vie intérieure. L'Italie dans ses œuvres.
Le terrorisme dans l'art.

I

Dans sa longue carrière, Michel-Ange fait le lien de deux générations; il unit deux révolutions, la renaissance païenne et la renaissance catholique; le concile de Florence et le concile Trente; l'Église profane de Léon X et l'Église fanatique de Paul IV. Élevé dans les jardins de Laurent de Médicis, il boit à longs traits le platonisme; sa communion philosophique est celle de Marsile Ficin, de Politien, de Pic de la Mirandole qui associent Platon et

Moïse, Orphée et Jésus-Christ. Tandis que les philosophes réconcilient dans leurs formules le paganisme et le christianisme, il les marie dans le marbre.

Il commence par la fête de la beauté physique; puis il allie tout ce qu'il y a d'extrême dans la sensualité et dans le spiritualisme, Bacchus et Jérémie, Hercule et le Christ mourant; il court aux deux extrémités de la matière et de l'esprit; il connaît l'ivresse de l'âme autant que Dante, l'ivresse du beau physique autant qu'Arioste. Il plie son siècle, comme l'arc d'Ulysse, et fait toucher les deux bouts, le sensualisme et le mysticisme, Lucrèce Borgia et sainte Thérèse, Aphrodite et la Madone, le Banquet des dieux et la Descente de la croix.

L'histoire des révolutions de ce grand esprit est dans les poésies qu'il a laissées. Ce sont les confessions où se révèlent, avec une clarté ingénue, les tourmentes de cette âme partagée entre les deux tendances de son siècle. Je crois y sentir chaque frémissement de ses marbres. C'est là que l'on voit se forger ces figures, ces types qui ne vous étonnent plus quand vous les retrouvez dans la pierre ou sur la toile; atelier intérieur où l'artiste découvre, pour la première fois, ses statues comme de pures idées. Pour qui sait les lire, ces poésies sont le monologue du Pygmalion de la renaissance.

D'abord, c'est une aspiration du jeune élève de Marsile Ficin et de Politien vers la beauté éternelle, insaisissable. Il n'a d'autre religion que la contemplation des idoles païennes; là est son culte; il s'écrie : « Mes yeux avides « de la beauté, mon âme de son salut n'ont d'autre vertu, « pour monter au ciel, que de contempler les belles for- « mes. » Telle est, en effet, la croyance de l'Italien au commencement du seizième siècle. Nulle trace de foi positive, le beau tenant lieu de toute vertu. Le catholicisme

dort enseveli sous cette vision de l'idéal philosophique.

Bientôt l'artiste, égaré dans le jardin de Laurent de Médicis, ne se contente plus de repaître ses yeux des beautés mortes de la sculpture antique ; il veut aussi les reproduire. Au lieu d'une vaine contemplation, le désir de la gloire l'éveille, l'envahit. L'esprit du poëte de la *Comédie divine* lui apparaît. Michel-Ange envie les infortunes de Dante. « Dieu fasse que je sois comme lui ! Je « donnerais pour son dur exil le sort le plus heureux du « monde. »

Mais que sont des figures de pierre? Œuvres inanimées, le cœur ne peut les faire descendre de leur froid piédestal. Non, la vraie beauté n'est pas là; où donc est-elle? Dans les traits d'un être vivant, dont les yeux réfléchissent le ciel invisible. Pour conseiller, enflammer, inspirer un noble cœur, que faut-il? Peut-être seulement un regard, « vivant reflet de la splendeur qui, descendue « des plus hautes étoiles, attire à soi le désir, et qui s'ap- « pelle amour. »

Il est sorti de son muet atelier, de l'enceinte de ses idoles. Il a trouvé, il a rencontré, il a vu de ses yeux cette beauté qu'il cherchait. Ce n'est plus une abstraction de son ami, Marsile Ficin, ni un fragment de pierre; il l'a vue, il en nourrit son souvenir dans les ténèbres. « Je « vois par ma pensée, sur ton visage, ce que je ne puis « raconter dans cette vie, l'âme encore vêtue de la chair, « et qui déjà s'élève à Dieu. » Le sentiment de l'immortalité chrétienne, dans sa plénitude, ôte à l'amour ce qu'il avait de plus cuisant chez les anciens. Ce n'est plus le mal sacré de Phèdre et de Sapho, qui ne voyaient, ne possédaient que l'heure présente et s'en laissaient dévorer. Maîtresse des siècles à venir, la passion devient une harmonie.

toriens ne savent comment s'expliquer le découragement qui le saisit. Ils voient le Titan courbé comme un roseau; ils ne voient pas que la mort a fait ce miracle.

Puisque le marbre torturé n'a pu faire jaillir de nouveau le regard fermé sous une puissance invisible, qu'est-ce donc que l'art hier encore si vanté? Qu'est-ce que cette prétendue religion des belles formes? A l'impuissance de la nature s'ajoute l'impuissance de l'art qui engendre le mépris de la vie. Ne faut-il pas alors se souvenir qu'il y a quelque part dans le monde un Dieu souverain, un Christ juge? Le temps n'est-il pas venu de contempler ses foudres dans la chapelle Sixtine? Le Titan redevient presque croyant : « Je commence à voir combien était « aveugle la fantaisie qui se fit de l'art son idole et son « monarque. Car ce que l'homme désire ici-bas est erreur. « Que deviendront mes pensées, aujourd'hui que je m'ap- « proche de deux morts? L'une est inévitable, l'autre me « menace. Il ne suffit plus de peindre ou de sculpter pour « apaiser cette âme éprise de l'amour divin, qui pour « nous étreindre tient ouverts ses deux bras sur la croix. »

Loin d'ici les marbres païens! Le repentir a saisi l'artiste, et sa marche est tout l'opposé de celle de Raphaël. Sorti de son berceau païen, au milieu d'une cour profane, Michel-Ange s'avance chaque jour davantage vers la repentance, l'austérité, la foi catholique. Au contraire, Raphaël, élevé sous le toit de son père et de sa mère, comme dans une sainte famille, est d'abord tout imbu de la foi du moyen âge; chacun de ses pas le ramène au paganisme.

Trompé par la nature, par l'art, par la vie, Michel-Ange fait un effort immense pour rentrer dans la foi. Effort inutile! Il est retenu encore par ses propres visions, qui de leurs mains de marbre et d'airain le ramènent

dans le passé. Il veut rompre ses chaînes; il maudit la puissance de ses œuvres qui le lient à la terre. Pour s'arracher à l'étreinte de ses œuvres profanes, il invoque le Dieu chrétien : « Abaisse vers moi, Seigneur, cette chaîne « qui contient tous les dons célestes, la foi, veux-je dire, « à laquelle je tends et j'aspire, en fuyant le sens grossier « qui me mène à la mort. »

Ainsi partagé entre le monde ancien et le monde nouveau, il ouvre les bras à l'Évangile; il appelle le christianisme qui ne luit pas encore dans son âme. L'esprit plein des souvenirs de l'ancien homme, il mêle, dans sa pensée, le profane et le sacré. C'est le temps de peindre les prophètes hébreux à côté des sibylles païennes. Attente, pressentiment confus, désir du jour pur de l'Évangile, écho demi-chrétien, demi-païen, la voûte de la chapelle Sixtine a retenu ces cris d'angoisse.

Après ces premiers retours vers le christianisme, l'artiste entre de plus en plus dans la voie douloureuse. Ce qu'il aperçoit d'abord du ciel chrétien, c'est la terreur; c'est un reste païen de la colère et de la vengeance du Dieu antique. De plus en plus effrayé de ses œuvres, le jour du jugement lui apparaît avec l'aube livide. Le catholicisme n'est encore pour lui qu'épouvante, terrorisme : « Fatigué de la bonne et de la mauvaise fortune, « je demande grâce à Dieu... Que ta chair, que ton sang « et cette dernière passion qui te donna la mort, efface le « péché dans lequel je naquis et où naquit mon père. Toi « seul le peux. Que ta miséricorde suprême me secoure « dans ma chute, moi si près de la mort, si loin de toi! »

Cette approche du dernier jour, cette épouvante qui s'accumule, ce monde qui se décolore, tout marque que le moment est venu de s'enfermer dans la chapelle Sixtine et de contempler d'avance sa propre terreur dans le juge-

ment dernier. Sombres pensées, ténèbres intérieures, longue torture de l'âme dépouillée qui paraît devant son juge, gloire amoncelée qui pèse autant qu'un grain de sable, voilà où est arrivé le sculpteur de Bacchus et d'Antinoüs. Où sont les enchantements du monde païen? Où est l'amour de la Léda? Sur les murailles de la chapelle Sixtine retentit la trompette des quatre anges. Écoutez! les joues gonflées, ils appellent par trois fois l'artiste dans le tombeau du vieux monde. Celui-ci entend la voix qu'il a lui-même déchaînée; il dépouille ses limbes de marbre; il ressuscite à l'esprit pur.

Le long pèlerinage de cette âme à travers les formes idéales, touche à son terme. Parti du fond du paganisme, le voilà au seuil de l'Évangile; encore un pas, il se plonge et s'évanouit dans le sein de Jésus-Christ. Il s'est élevé au-dessus de l'art pour atteindre directement au Dieu de la tradition. Séparé du monde, qui disparaît, il n'en attend plus rien. Le souffle de la foi entraîne désormais vers les hauteurs souveraines cette âme déracinée de la terre. Entendez ce dernier cri de l'esprit qui monte dans les nues : « Hélas! hélas! j'ai été trahi par mes jours rapides... En « pensant aux années écoulées, je ne retrouve, parmi tant « de jours, pas une heure qui ait été à moi. Les espé- « rances décevantes, les vains désirs m'ont occupé; pleurs, « amour, soupirs, aucune affection mortelle n'est plus « nouvelle pour moi!... et je pars demain! l'ombre s'ac- « croît : le soleil diminue, et je suis près de tomber in- « firme et languissant. »

Dans cet oubli de la terre, il ne reste que le sentiment de la majesté de Dieu; toutes les formes particulières s'effacent. Rien ne demeure que la souveraineté divine, après la dispersion des ombres illusoires, nature, amour, art, vie, génie, gloire humaine.

Où ce dernier cri sera-t-il exhalé? De quel endroit Michel-Ange le laissera-t-il tomber sur le monde qu'il repousse du pied? Des hauteurs de la coupole de Saint-Pierre. C'est là qu'il habite, pendant les vingt dernières années, seul dans cette immensité de marbre, un pied posé sur le premier degré du ciel chrétien.

A ce moment suprême, où l'âme de l'artiste est morte à toutes les choses visibles, il ne se borne plus à peindre un tableau, une statue en particulier; il élève, comme David, la maison de l'Éternel. En même temps que ses poésies deviennent des hymnes et des cantiques, je le vois qui se perd dans les cercles de la coupole de Saint-Pierre; il prend congé de la ville et du monde; le front dans la nue, il entre dans le ciel des pures intelligences.

II

Si les œuvres de Michel-Ange répondent ainsi à l'état intérieur de ce grand cœur, elles portent aussi évidemment l'empreinte de la vie publique; les dernières convulsions de l'Italie s'y reproduisent à son insu.

Michel-Ange a vécu sous treize papes; et il n'est, à cette époque, aucune des révolutions du monde chrétien qui ne se retrouve sur ses fresques ou dans ses marbres.

Sous le règne d'Alexandre VI, il est presque tout païen. Les Centaures, le Bacchus à la peau de tigre, sont de cette époque. L'artiste semble avoir bu, en même temps que Machiavel et Arioste, le philtre des Borgia. Le déchaînement des sens en sortant du mysticisme du moyen âge, la restauration monstrueuse du paganisme, l'apothéose de la nature, la religion de la force, une sorte d'ivresse qui circule dans les veines de l'Italie, tout cela reparaît dans

l'artiste. Je ne sais quoi de l'âme des derniers temps de l'empire romain revit dans les imaginations colossales. Michel-Ange ferme avec fureur les portes du moyen âge : il se venge de l'ascétisme des siècles précédents en relevant les bacchanales du panthéisme des Césars. A ce moment, César Borgia est le héros de Machiavel ; Lucrèce Borgia est la muse d'Arioste.

Au temps de Jules II répond la statue de Moïse. L'âme de la papauté respire dans le marbre : un Titan immuable, l'autorité assise, qui se repose sur le livre des Décrétales, sans redouter encore un seul adversaire. Et pourquoi craindrait-elle? La Réformation n'a pas éclaté. Luther n'a pas encore paru ; il n'est pas sorti de ses extases au fond de son couvent. La sécurité, la fierté non encore humiliée de l'Église avant que le cri de l'Allemagne se soit fait entendre, éclatent sur le front du représentant du sacerdoce ; et à ses pieds, voyez-vous ces rudes esclaves, demi-courbés sous un invisible fardeau? Que de temps il faudra avant que ces peuples aveugles, serfs de la papauté, se redressent et voient la délivrance! Leurs membres se tordent avec effort ; il semble qu'un sourd gémissement sorte de la pierre. Est-ce le rêve haletant de la servitude? est-ce le premier réveil de l'esprit serf dans les liens de l'Église? Non! ils sont encore liés au rocher, leurs yeux sont appesantis sous le sommeil du moyen âge ; et qui sait si jamais se rompra ce sommeil de pierre?

Mais déjà tout est changé. Dans les peintures des voûtes de la chapelle Sixtine l'avenir se couvre de nuages. Eux-mêmes, les prophètes et les sibylles, sont terrifiés de ce qu'ils dévoilent ; ils se tournent au grand jour pour mieux lire le livre des destinées. Qu'ont-ils entrevu? Sur les pages qu'ils déroulent sont inscrits des noms que l'Église maudira. C'est le temps où l'Allemagne se sépare, où la foi se

déchire. Les Voyants découvrent les révolutions futures; la terreur entre dans l'Église.

Assis, comme un prisonnier de guerre, dans l'attitude de la désolation, Jérémie est la figure prophétique d'un peuple captif. Le peuple italien saura-t-il se reconnaître avant que ses mains soient liées?

La chapelle de Médicis a été exécutée dans l'intervalle compris entre le sac de Rome et la prise de Florence. C'est le dernier jour de l'Italie. Aussi il m'est impossible de ne pas y retrouver l'impression peut-être irréfléchie des funérailles d'un peuple enseveli tout vivant, la figure de ces villes de marbre, Pise, Gênes, Venise, Florence, qui, sans avoir perdu une seule de leurs pierres, sont assises depuis trois siècles dans le silence et dans la mort.

Revoyez la statue du Penseroso; elle en dira plus que tous les discours. Non! ce n'est pas seulement l'image d'un Médicis que ce mort qui, appuyé sur son coude, médite si profondément dans ce tombeau orné de toutes les grâces de la Renaissance. C'est la méditation d'un peuple dans la mort; c'est l'Italie elle-même qui, revêtue encore du casque et de la cuirasse du moyen âge, se souvient des journées de Campaldino et de Chiozza, dans son sépulcre. Si vous en doutez, Michel-Ange fera parler ses statues pour vous convaincre :

« Il m'est doux de dormir, surtout d'être de pierre,
« tant que règnent l'infortune et l'opprobre. Ne rien voir,
« ne rien sentir, c'est pour moi le plus grand des biens.
« Ne m'éveille pas. Oh! parle bas. »

Ces statues ont été composées au moment de l'agonie de Florence. Pendant le siége, quand Baglioni livrait la cause qu'il était chargé de défendre, Michel-Ange s'était fait ingénieur. Il avait inutilement signalé la trahison du général. Personne n'y avait cru; il voyait Florence livrée,

sans qu'il pût rien faire pour la sauver. Après avoir inspecté et redressé les murailles, il reprenait le ciseau. Qu'il le voulût ou non, il tirait, à chaque coup, des pierres vives le cri de douleur d'une nationalité qui se brise; je retrouve dans la figure des géants accoudés et couchés sur la terre je ne sais quoi d'irrévocable, de fatal, qui me rappelle l'accent de certaines pages de Machiavel. Cette nuit éternelle qu'aucun rayon ne soulèvera, cette nuit de la captivité d'un peuple, ce jour plus sépulcral que la nuit, ce lendemain plus triste que la veille, ce crépuscule sans aurore, ces heures incommensurables, tout vous dit sans paroles : « Ici est le tombeau de l'Italie. »

A l'avénement de Clément VII, une nouvelle phase se montre dans le génie de Michel-Ange. C'en est fait; les jours radieux de Léon X sont pour jamais passés. Ce que les prophètes de la voûte Sixtine lisaient dans l'avenir s'est accompli. L'Église a été déchirée, il faut qu'elle se venge. Après Luther et Calvin, les fêtes du génie sont interdites. Il faut que l'art répète l'excommunication prononcée du haut de la société chrétienne par la papauté. Clément VII donne à Michel-Ange deux sujets, le *Jugement dernier* et la *Chute des esprits de révolte*. L'artiste met dans les mains du Christ les foudres de l'interdit. La terre tremble sous la condamnation. Les bienheureux même maudissent, ils répètent l'anathème du concile de Trente; car c'est dans les années où Michel-Ange peignait le *Jugement dernier*, que le concile de Trente, l'inquisition, la société naissante de Jésus, faisaient rentrer la terreur dans les esprits. Le génie implacable de la réaction, qui s'étend sur la face du catholicisme, semble se former d'abord comme un orage sur le tableau de Michel-Ange.

Après avoir vengé le catholicisme des humiliations de la Réforme, il restait à faire une dernière chose : consa-

crer la restauration de l'Église, en élevant la coupole de Saint-Pierre. La ville éternelle, prise d'assaut, avait été découronnée. Il fallait retrouver sa tiare et la lui mettre au front. C'est l'ouvrage de Michel-Ange sous les papes Paul III, Jules III, Marcel, Paul IV. Le christianisme demi-profane de Léon X et de Raphaël fait place à une réaction inexorable. Au milieu de la mêlée du seizième siècle, Michel-Ange relève de la poussière la couronne de l'Église une dernière fois triomphante. Dans le temps que sainte Thérèse, Charles Borromée, ravivent la foi abattue, il prend la truelle; il rebâtit le temple. Triste de la tristesse de ces années de représailles, il gravit les hauteurs de Saint-Pierre. Parvenu au faîte de ses jours, le vieil artiste dépose son fardeau dans le ciel alors serein de la campagne romaine.

# LIVRE III

## CHAPITRE PREMIER.

### LA RÉFORME EN ITALIE.

Un peuple muré dans le tombeau d'une religion. Les peuples latins serfs de Rome. L'Italie repousse le juste milieu en matière religieuse comme en matière politique. Les protestants italiens suspects au protestantisme du Nord. Une seule secte nationale, le Socinianisme. Pourquoi les révolutions dirigées par les gens de lettres manquent de profondeur. Sarpi. Les martyrs. Le fer et le feu ont plus fait que la parole. Dernière époque des religions, la terreur. Si la force ne peut rien contre les idées. Caractère servile des révolutions auxquelles manque la liberté religieuse. Comment les préjugés survivent aux croyances.

L'Italie a perdu deux fois la trace des vivants. Quand le commerce trouva un nouveau chemin par le cap de Bonne-Espérance, elle resta égarée dans la Méditerranée. Ce qui lui était arrivé dans le monde physique lui arriva dans le monde moral, le jour où repoussant la réforme religieuse elle s'obstina dans le catholicisme romain. De ce moment elle devint dans les temps modernes ce que l'Égypte des Ptolémées avait été sous le polythéisme grec et romain, un peuple de prêtres muré dans le tombeau d'une religion.

Il a manqué en général aux peuples de la famille latine une certaine fierté native de l'âme pour échapper au servage de Rome. Dans leurs plus grandes témérités, on reconnaît d'anciens captifs. Si leurs bras ne sont plus liés, leurs esprits le sont encore. Rome antique a marqué au front ses nations esclaves; elle les a léguées avec leurs stigmates à Rome moderne, et aucune d'elles n'a songé sérieusement à contester l'héritage du maître. Les peuples latins sont encore poursuivis par le grand prêtre antique de la *Peur* et de la *Pâleur*. Le génie de la terreur païenne survit chez eux au paganisme.

La Réforme en Italie n'a pu se rattacher à aucun débris des factions nationales; elle contrariait autant les Guelfes que les Gibelins et devait mourir étouffée entre César et le pape. L'autorité de l'individu mise à la place de l'autorité de la ville éternelle, c'était le renversement de tout ce qui s'était vu jusque-là de l'autre côté des Alpes.

Pour tout ôter au prêtre, le protestantisme du Nord ôte tout à l'homme; il nie à celui-ci la liberté pour nier à celui-là son autorité. Il brise le despotisme de l'Église en faisant par la prédestination un Dieu despote qui sauve ou condamne à son bon plaisir indépendamment de toute intervention humaine. Les hommes du Midi n'ont jamais pu comprendre cette marche de la Réforme dans ce qu'ils appellent la *tragédie* du libre arbitre [1]. A des peuples nourris dans une activité fiévreuse, il a été impossible de faire concevoir comment c'est en niant son libre arbitre que l'homme s'affranchit de l'homme pour ne dépendre que de Dieu.

Aussi la première chose qui frappe chez les réformateurs italiens, c'est leur isolement au milieu du peuple.

[1] Tragedia di libero arbitrio.

Plusieurs passent pour insensés de vouloir ramener l'Italie du seizième siècle à la croix de bois de Luther. Ils avaient renoncé à tout lien entre leurs doctrines religieuses et la résurrection politique de l'Italie. Dès lors le patriotisme mystique, fondement que Savonarole avait donné à sa tentative de réforme, manquait entièrement aux leurs. Ils plaçaient leur but en dehors de tout intérêt social. C'était l'échelle de Jacob qui restait suspendue dans la nue sans plus toucher par aucun point à la terre. Ils ne parlaient que du ciel; l'Italie ne pouvait plus comprendre ce langage.

Je vois par le témoignage d'un grand nombre d'entre eux qu'ils commencent par l'incrédulité la plus complète. « Vous savez, dit Olympia Morata, combien j'avais hor« reur de tout ce qui touche au christianisme; je ne croyais « pas en Dieu, à peine au hasard[1]. » Au milieu du paganisme catholique, quand on essaya de faire entrer l'Évangile en Italie, il produisit chez beaucoup par sa nouveauté un sentiment d'étonnement plutôt littéraire que religieux, mais point d'extase ni de vision, le dégoût de Rome plutôt que la passion du martyre. Sur le vide profond que le catholicisme avait fait dans l'âme italienne comment bâtir l'Église nouvelle? Comment tout faire reposer sur la conscience, quand c'est la conscience même que le catholicisme avait détruite? Le prêtre s'était mis si longtemps à la place de Dieu, qu'il l'avait fait disparaître. Luther avait abattu sans effroi dans le Nord la papauté, parce qu'il avait une foi d'enfant assez robuste pour porter à lui seul

[1] Interdùm enim in eum errorem rapiebar, ut omnia casu fieri putarem, neque Deum crederem curare mortalia quemquam. (*Olympiæ Fulviæ Moratæ Opera*, p. 43.)

Tu testimonium dare poteris quàm abhorrens fuerim à re christianâ. (*Ib.*, p. 44.)

les cieux chrétiens. Il avait pu renverser tous les appuis extérieurs des croyances en Allemagne, parce que le christianisme restait encore debout dans l'âme humaine et qu'il y renaissait à chaque souffle. En Italie la voûte des cieux ne s'appuyait plus que sur les épées; dès que vous retiriez l'épée, les cieux croulaient dans le vide.

La Réformation rencontra en Italie un monde tout semblable à celui de notre siècle ; trop hardie pour les uns, trop timide pour les autres, elle semblait une impiété aux catholiques, une autre superstition aux philosophes. Les croyants s'enfermèrent dans l'Église, les penseurs se rejetèrent dans l'incrédulité. Quelles âmes neuves n'eût-il pas fallu pour revenir de seize siècles en arrière dans l'évangile primitif? On ne trouvait nulle part le fond d'ingénuité que la race allemande avait encore gardée. L'Italie s'abîmait dans le servage de la papauté, ou elle se précipitait par delà toute foi positive dans le *Dieu inconnu* de la philosophie. En matière religieuse, elle ne connut pas plus qu'en politique le juste milieu; et la raison y demeura ou tout à fait maîtresse, ou tout à fait esclave.

Il ne resta à la Réforme qu'un certain nombre d'âmes délicates que l'ancienne superstition blessait, auxquelles la philosophie toute nue faisait peur. Gens de lettres pour la plupart, orateurs, esprits nourris de l'antiquité que l'Évangile soudainement retrouvé passionnait comme un manuscrit perdu dans un autre Herculanum; ils montrèrent leur découverte au peuple; celui-ci resta indifférent. Dès lors, il arriva de l'Italie ce que nous voyons aujourd'hui chez diverses nations, les Français, les Espagnols, qui s'en tiennent, par inertie, à une église morte, sans avoir ni assez de candeur pour y croire, ni assez de foi pour la réparer, ni assez de force d'esprit pour s'en passer.

Le fait qui me semble dominer toute l'histoire de la Réforme en Italie est celui-ci : Dès que l'esprit italien sort du catholicisme, il lui est impossible de rester dans l'enceinte des cieux chrétiens. Il s'élance hors de toutes les routes connues. Voilà pourquoi la plupart des protestants italiens [1] deviennent si vite suspects au protestantisme. Les réformateurs allemands et suisses ne craignent rien tant que leur exaltation et leur audace, dès qu'ils ont goûté de la liberté de conscience.

Il y avait, au seizième siècle, un ouvrage très-répandu sous ce titre : Dernière profession de foi de Simon Simoni de Lucques, d'abord catholique romain, puis calviniste, puis luthérien, de nouveau catholique, *mais toujours athée*. Ce titre injurieux marque bien, au reste, l'inquiétude effrénée des Italiens dès qu'ils échappent aux mains de la papauté. Ils parcourent, ils traversent toutes les sectes sans pouvoir se fixer dans une seule. Le caractère d'universalité qu'ils portent en toutes choses les pousse à réconcilier Luther et Calvin. Ils sont rejetés par l'un et l'autre. Du fond de l'Italie, ils croient à l'unité de l'Église réformée [2]; lorsqu'en approchant, ils en voient les divisions, ils s'efforcent de les détruire; et toujours poursuivant la chimère d'un protestantisme universel, ils se brouillent avec chaque secte pour vouloir les concilier toutes.

De là ces vies errantes, ces missionnaires qui cherchent eux-mêmes leurs doctrines en Suisse, en Allemagne, en Angleterre. Les plus hardis vont en Pologne demander

[1] Ob paradoxas quasdam imò et heterodoxas sententias, quod permultorum Italorum vitium erat. (*Syllabus Italorum Reformatorum*, D. Gerdès, p. 277.)

[2] Ut apud fratres nostros Italos ferè creditur, inter Ecclesias quas reformatas jurè meritò nuncupamus, indissolubilem esse doctrinæ consensum.

à ce peuple aventureux un écho à leur théologie aventureuse.

La doctrine à laquelle ils finissaient par aboutir le plus souvent était le Socinianisme, seule secte qui ait en effet le caractère national et l'empreinte de l'Italie moderne. Faire l'apothéose du Christ après sa mort; le diviniser après le Calvaire, comme Hercule après le bûcher, c'était là une théologie qui semblait naître du génie même de la Renaissance grecque et romaine; elle était faite pour servir de dogme à ces nouveaux convertis que Mélanchton accuse de platoniser toujours. Mais l'Italie ne devait pas produire une réformation italienne. Dès qu'elle sortait de l'Église romaine, elle ne gardait rien du christianisme.

Le trait commun à ces pieux littérateurs, c'est de croire aisément qu'il suffit d'avoir raison contre le monde, sans qu'il soit besoin de le combattre corps à corps et jusqu'au sang; si peu préoccupés, d'ailleurs, de rendre leur foi populaire, que quelques-uns se mirent à traduire les Écritures en grec ancien. Ils prenaient l'antiquité pour catéchumène plus volontiers que leur propre temps, et semblaient vouloir convertir les anciens plutôt que les modernes. Olympia Morata, la sainte muse de la Réforme, n'écrit qu'en grec[1] ses paraphrases des psaumes. C'est dans le monde d'Homère qu'elle cherche l'écho que l'Italie refuse à la Réforme[2].

S'il m'est permis de m'autoriser de ce que j'ai vu moi-même de mon temps, je regarde comme certain que les révolutions religieuses ou politiques tentées ou conduites

[1] V. *Olympiæ Fulviæ Moratæ, Vatis divinæ*, Carminum liber primus.

[2] Si l'on pouvait faire une Église de très-honnêtes gens, très-éclairés, très-conciliants, ils en eussent fait une; mais ils ne provoquaient pas l'enthousiasme ni la terreur. Personne ne les suivait. C'était une Église de savants et de poëtes : le peuple y manquait. Dans la foule de protestants dont Daniel Gerdès cite les noms, je ne trouve pas un artiste.

par des gens de lettres, manquent de solidité et de profondeur, parce que les hommes de cette condition s'imaginent trop fréquemment que l'on fait les révolutions humaines avec le même procédé qui sert à faire un livre. Ils y appliquent la même méthode et sont dupes de leur propre logique. Ils se figurent le plus souvent qu'il suffit d'écrire éloquemment certaines choses pour qu'elles existent. Ont-ils réfuté l'erreur, ils se persuadent qu'elle a cessé d'être; ont-ils exprimé la vérité, ils tiennent pour sûr qu'elle a commencé de régner. Quand Celio Secundo Curione eut achevé son excellent livre *De amplitudine Regni*, il resta convaincu que la révolution religieuse était consommée. La même illusion domina longtemps ses compagnons d'exil. Chacun d'eux écrivait un ouvrage. Dans tous ces livres[1], nés de l'infortune, ils avaient admirablement réfuté la théologie catholique. Pas un d'eux ne songea à faire appel à la guerre civile, à la force, à la terreur. Loin de là, ils écrivaient contre la peine de mort en matière religieuse[2].

Ils crurent à la puissance seule des idées exprimées savamment dans une langue morte. Lorsqu'ils eurent renversé pièce à pièce tout l'édifice du catholicisme romain, ils retournèrent la tête en arrière, du haut des Alpes, pour voir l'effet de la discussion. Pas une pierre ne manquait à l'édifice détruit.

Un peu plus tard, cette première et naïve confiance dans la parole précède le découragement; le peu d'espoir d'être écouté arrête le prosélytisme.

Dans le juste milieu où les réformateurs italiens s'arrêtaient on sent qu'ils avaient, en général, moins que les philosophes, l'ambition du martyre[3]. Ce qu'ils craignaient

[1] In numerum librorum ex infortunio veluti natorum.

[2] D. Gerdès, p. 294.

[3] An non concedit Dominus Jesus ut persecutiones vitemus? (P. Martyr.)

le plus, c'était l'Italie; ils la fuyaient par toutes les routes. L'un des plus fervents, Brocardo, raconte qu'il écrit sur la physique pour faire semblant de penser à autre chose qu'à la religion. Bernard Ochin lui-même se serait contenté de prêcher un *Christ voilé*, si on l'eût laissé faire. Luther veut les entraîner dans ses fureurs [1]. Ce n'était pas leur tempérament. Chez beaucoup, la Réforme était comme une doctrine secrète réservée pour les plus éclairés: catholiques de nom, protestants de cœur, ils auraient voulu faire entrer l'Évangile en Italie sans bruit et sans éclat. Loin de s'adresser à la foule, c'est elle qu'ils redoutent. « Persuadé, dit Celio Calcagnini, qu'il est dangereux de traiter ces questions devant la multitude et dans des discours publics, je trouve plus sûr de parler avec le plus grand nombre et de penser avec quelques-uns. »

Ainsi, deux croyances, l'une pour le dehors, l'autre pour la conscience; la religion devenue affaire de diplomatie chez les novateurs comme chez les hommes du passé, et les réformateurs faisant un secret de leur réforme. L'Italie redescend par degré dans les catacombes.

Qui saura jamais où s'est arrêtée la pensée de ce grand moine Sarpi? Quel fut le Dieu de ce cénobite, son Église, sa secte, sa doctrine? Il personnifie le génie italien au moment où cet esprit, bâillonné entre la hache et le bûcher, ne s'entretient plus qu'à voix basse avec lui-même. Celui-là vit clairement que tout était fini pour l'Italie, puisqu'elle n'avait pu échapper à la captivité de Rome. Il n'avait plus assez de foi en son pays pour tenter de le réformer, et il se contenta en silence d'ébranler l'univers au fond de son esprit sans en rien dire à personne. Par

[1] V. la Lettre des protestants vénitiens à Luther. (D. Gerdès, p. 68.)

moments il sortait de sa cellule des éclairs, des traits de lumière, des accents, des murmures étonnants qui se répandaient en Europe, comme le craquement d'un vieux monde qui se *plaint de mourir*; après quoi l'on ne voyait plus qu'un moine docile entre les mains du Conseil des Dix. Il y avait en lui quelque chose du mystère de ce Conseil. Caché dans le sein de l'inquisition de Venise sous le cilice, il se vengeait de sa contrainte en dépassant tout le siècle en audace. Luthérien avec les disciples de Luther, philosophe avec les philosophes, il dominait, par la grandeur naturelle de son esprit, toutes les professions de foi qu'il embrassait un moment par complaisance.

Soit mépris de l'Italie, soit nécessité du silence, il ne confessa qu'à lui-même son Dieu inconnu. Certain qu'il ne trouverait pas de témoin pour sa foi, il fut le Luther d'un protestantisme qu'il ensevelit dans sa cellule. Quelques-unes de ses lettres le dévoilent, mais ne le cherchez pas dans ses ouvrages les plus beaux. Sa vie se passa à cacher, comme une conjuration, son génie précurseur.

Ce que peut devenir un parti qui n'a aucune racine dans la nation, c'est ce que montrent très-bien les protestants d'Italie. D'abord ils changent de nom, puis ils perdent leur langue; ils ne fondent pas une littérature de réfugiés comme firent les nôtres, d'Aubigné, Bayle, etc., qui purent emporter la patrie avec eux.

Suspects aux étrangers, impuissants dans leur pays, après avoir exhalé et glacé leur ardeur dans des langues mortes, ils disparaissent sans même fonder une secte; l'humanité ne les connaît pas. Chez ces exilés ne se trouve plus aucun regret de la patrie absente. Le mal du pays, si cuisant au moyen âge, leur est inconnu, soit que la patrie n'existe plus même en espérance, soit qu'ils aient eu trop à souffrir de l'indifférence ou de la corruption

des leurs. Triste époque pour les proscrits, que celle où il ne reste rien à regretter de la patrie que des tombeaux!

Ce ne sont pas néanmoins les martyrs qui ont manqué à l'Italie ; il s'en est trouvé assez pour bien constater au monde qu'elle ne voulait pas les suivre [1].

Dans Fannio, Paleario, Algieri, Carneseco, l'exaltation du martyre éclate avec une imagination d'artiste. « Je ne « pense pas, disait Paleario, qu'il soit aujourd'hui d'un « chrétien de mourir dans son lit. » Belles paroles, quand elles sont dites en montant au bûcher. Algieri le Vénitien dispose en esprit son supplice, comme un peintre compose un tableau de martyre. Il voit d'avance le bourreau avec les yeux de Titien ou de Tintoret.

« De mon cachot je vois les rois, les princes, les villes, « les peuples. J'aperçois dans le combat les vainqueurs, « les vaincus, ceux qu'on frappe, ceux qu'on ensevelit. « Voici la montagne de Sion. Voici les cieux ouverts. « Jésus-Christ est là debout. Autour de lui sont les pa- « triarches, les prophètes, les évangélistes, les apôtres, « tous les serviteurs de Dieu. Le Christ m'embrasse et me « ranime. Les saints m'encouragent, ils m'ouvrent les

[1] On connaît ce récit des massacres des colonies vaudoises par un témoin oculaire :

« Ils étaient enfermés dans une maison, comme dans un abattoir; et le « bourreau allait les saisissant l'un après l'autre, et il leur liait un bandeau « sur les yeux. Après quoi, il les conduisait dans un champ ouvert peu « éloigné de là, et après les avoir fait mettre à genoux, il les égorgeait avec « le couteau et les laissait sans vie. Puis reprenant le bandeau et le couteau, « il passait à un autre et le tuait de la même manière. Il en égorgea ainsi « quatre-vingt-huit. En écrivant ceci j'ai peine à retenir mes larmes, et il « n'est aucun témoin de ce spectacle qui, après avoir vu mourir un de ces « hommes, ait pu en voir mourir un second. Je frémis de voir le bourreau « tenant le couteau sanglant dans ses dents et le bandeau sanglant dans « ses mains, puis venant le bras sanglant dans cette maison chercher sa « victime. Il ressemblait au boucher qui égorge une brebis. » (*Specimen Italiæ reformatæ*, Daniel Gerdès, p. 134.)

« mystères, ceux-ci me consolent, d'autres m'accompa-
« gnent en chantant. Je vois des crucifiés, des décapités,
« des lapidés, d'autres mis en pièces, ou brûlés, ou cousus
« dans des sacs, ou jetés dans des chaudières ardentes. A
« celui-ci on arrache les yeux, à celui-là la langue. A l'un
« on écorche la tête, à l'autre on coupe les pieds. Je les
« vois tous torturés par des supplices divers. Néanmoins,
« tous sont vivants et sains et saufs. Et moi aussi je
« souffre, en souriant, des maux passagers; car mon es-
« poir est dans les cieux. Je ne craindrai pas les milliers
« d'hommes du peuple qui entoureront mon bûcher.
« Daté du Jardin des Délices de la prison Léonine,
« le 12 août 1555[1]. »

Il n'est pas aisé de dire ce que serait devenu, sans l'intervention du bûcher, le catholicisme en Italie au seizième siècle. Ce n'est pas la discussion qui l'a sauvé. Les théologiens conviennent que le *feu*, le *fer* et la *fosse* y ont plus fait que la parole[2].

Quand la croyance commence à s'épuiser, il reste à une religion toute une époque d'endurcissement à parcourir, car elle peut encore se rajeunir dans le sang. Les religions qui ne s'appuient que sur l'enthousiasme et qui négligent de forcer la foi par la peur, ne prennent qu'une moitié de l'âme humaine; elles n'ont qu'une moitié de durée. Celles qui se plongent dans la terreur découvrent dans l'homme des prodiges de ténèbres morales, où elles peuvent se faire un domaine nouveau quand l'ancien commence à s'épuiser. Il y a en Italie des églises qui en renferment deux en une seule; la première s'élève au-

[1] *Specimen Italiæ Reformatæ*, Daniel Gerdès, p. 116.

[2] Quod sancto inquisitionis officio a Paulo IV, cardinalibus commendato, servatam fidei integritatem, acceptam referre debeat. (Pallavicini, *Hist. Conc. Trid.*, lib. XIV, 9.)

dessus du sol à la lumière du jour, la seconde est bâtie et enfouie dans les entrailles de la terre. L'architecte catholique a bâti de même son église dans l'âme humaine; il n'a rien laissé échapper, ni les parties lumineuses du cœur, ni les puissances souterraines que l'homme se cache à lui-même.

C'est là qu'est aujourd'hui la vraie supériorité du catholicisme sur le protestantisme. Celui-ci cherche encore à toucher des hommes décidés à ne pas se laisser convaincre. Tâche illusoire et stérile! Celui-là, en rejetant la discussion, là où il est le maître, et proscrivant tout ce qui n'est pas lui, force les peuples de croire sans s'inquiéter si c'est là leur bon plaisir.

C'est une pensée favorite du libéralisme de nos jours, que la force grossière ne peut absolument rien contre les idées. Pour moi, j'avoue n'avoir pas la même conviction de cette impuissance. Je ne vois pas que, par le fer et par le feu, vous ne puissiez bravement forcer l'esprit de quitter cette chair meurtrie, et d'ajourner ici-bas un moment sa victoire.

Quand je considère que les hommes de théorie rejettent eux-mêmes la force que Dieu met quelquefois entre leurs mains, et qu'ils tremblent de s'en servir, je me demande si ce n'est pas là un témoignage de scepticisme plutôt qne d'assurance. Il faut toujours une certaine foi pour oser toucher à la hache; et c'est sans doute pourquoi les sacrifices humains, au sortir du moyen âge, ont eu une vertu propre à retremper les religions vieillies. Ce n'est pas seulement parce que le glaive fait peur, c'est parce qu'on suppose une foi inébranlable chez celui qui s'en sert.

Au seizième siècle, l'Italie était la terre des idées. Le siècle suivant elles avaient disparu. Comment cela? Non

dans la discussion, mais dans le sang. A la même époque, les Pays-Bas étaient aux trois quarts hérétiques. Comment ont-ils été rendus à la vérité? par la vertu du fer, du feu et de la corde. Quand Philippe II eut brûlé tous ceux qui prétendaient avoir une pensée, que les hiboux peuplèrent les villes de Gand, de Bruges, d'Anvers, que les hommes eurent disparu, ce fut bien force à l'hérésie de se taire et de reconnaître enfin pour toujours la sainteté de notre foi.

Dans les pays catholiques où les idées ne pouvant pénétrer les masses, restent nécessairement le monopole de quelques-uns et les ténèbres l'héritage de presque tous, il n'est pas impossible que la lumière ne paraisse un privilége et ne devienne par là odieuse au peuple. Chose étrange, le fer, qui ne peut rien contre la superstition, ne s'est pas toujours montré impuissant contre les idées. C'est que l'une s'appuie sur le grand nombre, et les autres sur le petit. Toute l'Italie se fût ébranlée pour saint Janvier; elle voyait avec indifférence brûler ses philosophes.

Ceci me porte à penser que si l'on peut retenir les peuples dans les liens même extérieurs du catholicisme, on pourra se permettre impunément contre les idées toutes sortes de violence. Il suffira de respecter les préjugés de la foule en ne niant que la lumière. Dans ces conditions, on a vu les masses laisser avec joie proscrire, extirper l'esprit humain longtemps avant de s'apercevoir qu'il s'agit d'elles-mêmes!

Le mal que le catholicisme a fait à l'Italie, et que l'on vit clairement au seizième siècle, c'est d'avoir séparé dans la nation les bras de la tête; ce qui arrive par degrés dans tous les États catholiques, où la distance ne cesse d'augmenter entre l'ignorance de presque tous et les lumières de quelques-uns. Les idées de ceux-ci ne pou-

vant se communiquer aux masses dans le servage spirituel où elles vivent enchaînées, il se fait comme une solution de continuité entre les membres du corps social, et c'est là le premier indice de mort.

Plus les penseurs s'éclairent, plus ils se trouvent séparés de la nation. Dans cet isolement, les uns commencent à s'effrayer. Revenant aussitôt en arrière, ils cherchent à accommoder leurs pensées avec les ténèbres de la foule. Au milieu de cette confusion, la philosophie et la religion se perdent ou se trompent mutuellement ; et la conscience périt des deux côtés en même temps par des embûches opposées.

Les autres, loin de s'inquiéter de leur isolement, ne s'en aperçoivent pas même; car ceux-ci se repaissent d'illusion, ils en vivent. De vains signes leur font croire que la foule les suit, et ils persévèrent dans cette fausse joie jusqu'au jour où, appelant le pays à la défense de leurs idées, ils découvrent qu'ils sont seuls, et que la nation, demeurant en arrière, s'est égarée dans la nuit. Énée a perdu Creüse en quittant la vieille Troie.

Les Villani, Dante et le peuple italien se comprennent encore mutuellement. Machiavel, Giordano Bruno, Sarpi, Vico, Galilée et ce même peuple, ne se comprennent plus. Qu'auraient-ils à se dire? Ils ne se connaissent plus, ils s'ignorent.

C'est une des raisons qui expliquent le mieux pourquoi l'Italie, la France et tous les peuples qui ont fait dans le seizième siècle obstacle à la liberté religieuse, en sont punis par l'impossibilité d'entrer, au dix-neuvième siècle, dans la liberté politique. Cet air n'est plus respirable pour eux. A peine y ont-ils fait quelques pas, ils se retournent et se rengagent dans la servitude. Les penseurs y semblent voués à une éternelle méprise, car ils ne veulent pas voir

que le peuple ne s'y intéresse nullement à ce qui est pour eux la première condition de la vie publique[1].

Qu'importe la liberté d'écrire à qui ne sait pas lire? la liberté de penser à qui ne peut penser sans hérésie? la liberté de conscience à qui n'a pas l'idée d'examiner et de délibérer? Toutes ces prétendues conquêtes de l'homme moderne ne seront jamais que rêveries et vanités auprès des peuples serfs du grand prêtre romain. Le monde de l'âme étant pour ainsi dire exténué chez eux, quiconque promettra le *pain* et le *cirque* aura toujours bon marché de celui qui parlera de liberté morale.

Quelquefois, néanmoins, des manies de liberté saisissent ces peuples, et ils sont en proie à une fureur passagère: tout ce qu'ils rencontrent, ils le bouleversent. J'ai vu moi-même des royaumes entiers qu'ils avaient changés en une nuit; mais tant que vous tenez dans vos mains le frein du moyen âge, ne vous inquiétez pas trop de cette furie. Après tout, il suffira de leur faire sentir l'ancienne verge. Les voilà, doux et muets, qui viennent eux-mêmes redemander le joug.

Comme ils n'ont pas même l'idée de la liberté religieuse, source de toutes les libertés, principe de tous les droits,

[1] Il semblait que le catholicisme romain, s'il dissolvait l'État, devait resserrer la famille, puisqu'il consacre avec plus de rigueur que l'Évangile l'indissolubilité du mariage. C'est tout le contraire qui arriva. Dans les pays où l'adultère même ne put dissoudre le mariage, celui-ci n'en devint pas plus sacré, celui-là en devint moins odieux. Le lien le plus sacré perdit toute sanction morale dès qu'il fut permis de le trahir sans le rompre. Quand l'infamie même ne dérangea en rien le foyer domestique, elle parut un jeu insignifiant qu'autorisait la complaisance des lois. On vit, par l'usage, se former peu à peu une sorte d'institution civile qui perpétuait à chaque foyer l'opprobre domestique sous une apparence chevaleresque; et les nations chez lesquelles le catholicisme maintint son principe dans la famille, furent celles qui la respectèrent le moins; en sorte que le plus profond des observateurs put dire que les Italiens, les Espagnols et les Français étaient la *corruption du monde* (la corrutela del mondo).

leurs révolutions, sans base, dégénèrent aisément et prennent un caractère servile. C'est-à-dire que ce qu'ils cherchent n'est pas la dignité de l'âme, mais seulement la satisfaction de l'appétit déguisé sous des noms orgueilleux; ce qui fait qu'ils réunissent aisément à la servitude l'insolence. Et ils peuvent arriver à leur but par la servitude plus aisément que par la liberté; car c'est encore un de leurs caractères, que chez eux l'aisance, la richesse, ne servent pas à l'élévation morale. Plus ils s'enrichissent, plus ils s'abaissent; chacun craignant pour ce qu'il possède, cherche un refuge dans un maître contre la rapacité de tous.

J'ai rencontré de ces peuples qui tirent vanité de ce que, ne croyant plus, ils persévèrent néanmoins dans les formes extérieures de la foi. Ils donnent pour prétexte à leur inertie qu'aucune révolution religieuse ne peut les tenter et ne vaut la peine d'un changement. Nulle des révoltes de l'intelligence accomplies jusqu'ici ne suffit à ces indomptés. S'ils faisaient tant que de se lever et de penser, ils traverseraient en trois pas les bornes de l'univers moral; ils envahiraient des cieux inconnus. En attendant, les fiers Sicambres négligent de savoir lire; ils pensent être affranchis de tout, parce qu'ils dédaignent au fond les croyances qu'ils affichent, sans s'apercevoir que dans ce mensonge ils sont les dupes.

Pour que les peuples mordent le frein, il n'est nullement nécessaire qu'ils croient. Les préjugés qui survivent aux croyances y suffisent de reste.

Et en ceci nous sommes encore, Dieu merci, nous autres Français, les maîtres et les instituteurs du monde; car nulle nation, que je sache, n'a mieux montré comment, après le mensonge religieux, il est aisé de faire régner tous les autres, et comment peuvent se cacher sous les

grâces la délation, sous la liberté l'esclave, sous la gloire l'infamie.

## CHAPITRE II.

### LE CONCILE DE TRENTE.

Réaction religieuse. Premier type des assemblées constitutionnelles, fondement de l'autorité chez les modernes. Son manque de sérieux. Le livre de Sarpi complément du prince de Machiavel. Comment se rétablit une religion dans un temps corrompu. Primauté de la papauté. L'Italie asservie sert à asservir le monde. Principe de l'absolutisme fondé en Dieu même.

Comme un vaisseau, lancé à pleines voiles, cède au premier mouvement du gouvernail et vire de bord, en paraissant s'arracher à ses propres fondements, de même, sous l'impulsion du concile de Trente, l'Italie, soudainement arrêtée, se retourne sur elle-même; en gémissant, elle se rengage dans le passé.

Deux choses se réunissent pour que ce concile représente l'homme moderne dans quelques-uns de ses traits principaux : premièrement, l'esprit de calcul mis à la place de l'inspiration religieuse; secondement, le manque de sérieux. L'Italie avait à Trente ses quatre évêques bouffons payés pour parodier les évêques étrangers.

Dans son histoire du concile, Sarpi déchire le rideau du sanctuaire; il laisse voir les délibérations sur l'infini abaissées à une intrigue. De quel hasard dépend tel dogme, tel article de foi qui régit la société moderne? *d'un rhume qui courait alors* et qui donna la majorité à un certain côté. Voilà le grain de sable de Pascal dans les affaires du ciel et dans la législation du monde.

On voit le ciel, l'enfer, pesés, votés, amendés comme une affaire de partis. Où est l'inspiration? où sont les langues de feu sur les apôtres? La constitution du dogme n'est plus qu'une immense intrigue, l'Église apparaît comme une coterie. Dans ce long parlement ecclésiastique sont déjà en usage tous les stratagèmes des assemblées modernes constitutionnelles dont il semble être le premier type. Sous le sérieux apparent et officiel, l'historien révèle l'esprit de rouerie appliqué aux mystères. Il vous fait assister à ces embûches parlementaires au sein desquelles se décide le Credo du monde moderne. Dans les cas douteux, le pape envoie des fournées de prélats pour composer la majorité, ce qui fait dire que le Saint-Esprit arrive en poste.

Quelle foi résisterait à un pareil spectacle? Luther attaquait ouvertement les vices de la vieille Église, l'indignation était son arme. Sarpi, avec la froideur du Conseil des Dix, montre les dogmes eux-mêmes, arrangés, façonnés, enlevés par surprise dans l'intrigue de quelques meneurs. Le parlement croupion de l'Église, votant les articles de foi du genre humain, c'est la profonde ironie du moine de Venise. Son livre est le complément du *Prince*. Machiavel avait enseigné comment se fait un État politique, Sarpi enseigne comment se fait une religion dans un temps corrompu. Il ne laisse aucun mystère dans le berceau de l'autorité, car il écrit pour ainsi dire le journal, le procès-verbal de la Révélation, du Décalogue moderne. Eh quoi! le Verbe nouveau naît d'une tactique de diplomates, sur le Sinaï du seizième siècle? Propositions équivoques, brigues, concessions apparentes et frauduleuses, perfidies parlementaires, art d'ajourner les questions pour les mieux étouffer, voilà ce qui se rencontre dans le fondement religieux de l'autorité chez les modernes! Comment

s'étonner, après cela, que cette autorité chancelle si aisément? Tant de piéges qui en font la base, et ces piéges dénoncés avec un pareil éclat! c'est ce qui ne s'était jamais vu. Le moine Sarpi reste jusqu'à la fin dans l'Église, comme s'il était un des croyants; il l'épie, il la surprend et la dénonce au monde.

Quelle créature étrange et moqueuse est-ce donc que l'homme moderne, de ne pouvoir conserver son sérieux, même en face de son Dieu, au moment même où il écrit les tables de la loi? Pascal aurait beau jeu à la vue de ces frivolités et de ces parodies, même dans le Saint des saints, sous l'aile du Saint-Esprit. Il y a des éclats de rire chez les modernes, jusque dans les fondements de leur Église.

Celui qui veut savoir jusqu'où va cette légèreté, qu'il lise les lettres confidentielles de l'archevêque de Zara, membre du concile; il verra les principaux articles de foi votés au milieu des lazzi. Au moment où vous croyez cette solennelle assemblée ravie par l'inspiration de l'Esprit-Saint, la prononciation étrangère d'un prélat, un jeu de mots sur les mystères, en voilà plus qu'il ne faut pour faire perdre le sérieux à ce conclave d'apôtres. Il s'agit de discuter le sacrement de l'Eucharistie; les prélats s'ennuient de la discussion : « Les théologiens, dit l'un, nous « feront donc avaler le calice de toutes manières? » Un autre prend pour devise : « S'il plaît aux dieux! » en votant sur le dogme de l'unité de Dieu. Un grand nombre votent publiquement dans un sens, secrètement dans un sens opposé.

Ajoutez les disputes sur l'étiquette, le cérémonial; grands débats qui couvrent pour un moment toutes les questions du dogme et font pâlir les flammes du buisson ardent. Lequel de ces saints aura la chaise pliante? Qui recevra le premier l'encensement? Qui portera la queue

de Sa Sainteté? Jusqu'à ce que ces questions se résolvent, tous les mystères sont suspendus : « La rumeur en fut « si grande, que l'on n'entendit ni l'Épître, ni l'Évangile. « Comme on était à la moitié du Credo, l'on cria silence! « afin de pouvoir entendre le reste. »

C'est l'Italie asservie qui donna la majorité aux doctrines d'esclave dans lesquelles se résume l'esprit du concile de Trente [1]. Le principe de l'absolutisme fut fondé en Dieu même. Le pape reçut son autorité de Jésus-Christ, les évêques du pape; dans cette inégalité s'acheva l'idéal du despotisme sur lequel s'appuya la monarchie moderne catholique de Philippe II et de Louis XIV.

Ainsi, comme une vengeance nationale, l'Italie du seizième siècle, en mourant à la liberté, lègue à ses vainqueurs l'esclavage religieux et politique. Engloutie dans la papauté, elle se glorifie d'y engloutir le monde. La politique du saint-siége consiste, en effet, à répéter aux Italiens qu'ils ne sont quelque chose sur la terre qu'à cause de la toute-puissance de Rome. C'est l'idée politique qui surgit du concile; la vanité de la nation est intéressée à la servitude. Depuis ce jour, il n'y a pour ainsi dire plus de noms italiens dans l'histoire d'Italie. Celle-ci disparaît évanouie dans le grand empire catholique; elle entre la première dans cet empire, où les nationalités viendront mourir et s'éteindre après elle. La Pologne, la Bohême, la Hongrie et d'autres la suivront. Déjà on peut reconnaître l'antre du sphynx aux ossements des peuples dévorés.

[1] Les Français, aujourd'hui si inclinés vers Rome, abhorraient alors la primauté du pape.

# CHAPITRE III.

## RÉACTION LITTÉRAIRE DANS LE MIDI DE L'EUROPE.

Nouvelle époque de la Renaissance. La réaction religieuse dans les lettres. L'Italie envahie impose ses arts et ses idées aux étrangers. Tempéraments divers dans la famille des peuples du Midi. Analogies et différences du génie italien et du génie espagnol. L'esprit catholique dans la littérature espagnole et portugaise. Des poëtes hommes d'action. Michel Cervantès. Camoëns. Déclin rapide de l'Europe du Midi. A quel signe se reconnaît l'intensité de la vie nationale. Du sommeil de l'esprit.

Le double caractère de la Renaissance en Italie et dans le midi de l'Europe est marqué par l'opposition de ces deux noms, l'Arioste et le Tasse, qui représentent, non pas seulement deux formes de poésie, mais véritablement deux révolutions dans l'imagination humaine au sortir du moyen âge. On a vu auparavant, le quinzième siècle tout entier aspirer à une réforme religieuse; l'Église elle-même y prêter les mains; les conciles de Pise, de Constance, de Bâle, s'annoncer comme autant d'assemblées constituantes, prêtes à changer les formes visibles du contrat qui lie l'homme moderne au Dieu de l'Évangile. Les plus fermes esprits se laissent aller à cette pente; on se sent entraîné, sans savoir vers quel rivage. Dans cette ardeur d'innover, la papauté, surprise, disparaît par intervalles. On croirait que la théocratie romaine, décapitée, se change en une république d'évêques. Dans cet affaiblissement de l'autorité de l'Église, l'imagination, la fantaisie, le caprice règnent sans contrôle. Analogie saisissante avec ce qui s'est vu peu de temps avant la Révolution française; une foule d'esprits charmants, imprévoyants,

le sourire sur les lèvres, courent au-devant du précipice. Cette époque est celle du règne d'Arioste. Voyez de quelle génération d'hommes il est entouré, tous également sereins comme lui : c'est le cardinal Bembo, c'est Castiglione, l'auteur du *Courtisan ;* c'est Folengo, le Rabelais de Mantoue; c'est Berni, Sannazar, le *divin* Arétin. Chacun de ces hommes joue avec le scepticisme, sans penser que l'amusement peut devenir sérieux. La papauté est déjà menacée, provoquée, abattue dans le Nord : eux seuls n'en savent rien. Pour mieux cacher le danger, ils entourent l'Église de leurs cercles joyeux. A peine s'ils ont entendu par hasard prononcer ce nom de Martin Luther; dans tous les cas, il ne représente rien pour eux qu'une de ces tentatives éphémères, une de ces révoltes de barbares que le génie du Midi va promptement étouffer. Le pape Léon, dans son heureuse sécurité, ne permet pas que la fête de l'art soit troublée par aucune appréhension; plus le péril est proche, plus la sécurité augmente. En présence de cette réforme puritaine, l'Église, pour sa défense, se contente d'abord de s'envelopper des magnificences réunies de la poésie et de la peinture. Dans les premiers temps, il lui avait suffi, pour repousser Attila, de marcher précédée de la croix du Colisée; c'est par les chefs-d'œuvre de l'art qu'elle prétend désormais convaincre et enchaîner le Barbare. Époque d'imprévoyance, où l'autorité, puisant sa force en sa seule beauté, se reposait sur Arioste. Il réunit dans son génie les rayons heureux qui brillent au front de toute la génération dont il est entouré; en lui se confondent l'esprit chevaleresque de Bojardo, la verve monacale de Folengo, la politesse railleuse de Castiglione, le rire effronté d'Arétin, le sarcasme plébéien de Pulci, l'ironie patricienne de Laurent de Médicis, du cardinal Bembo; c'est-à-dire tous les genres de scepticisme que se permettait

une société, qui, au fond, pleine de confiance en sa durée, s'amusait de son propre ébranlement et riait de son danger.

Entre l'époque d'Arioste et celle du Tasse, que s'est-il passé? Pourquoi la physionomie générale a-t-elle si brusquement changé? Pourquoi le sourire de la génération précédente a-t-il disparu? A la place de cette radieuse figure de Léon X, pourquoi cette suite de papes sévères, austères, affairés, Adrien VI, les deux Paul, Sixte-V, Clément VIII? Pourquoi ces chefs de l'Église, qui préféraient Cicéron à l'Évangile, ont-ils eu pour successeurs des âmes enthousiastes qui semblent avoir reçu un nouveau baptême aux sources mêmes du christianisme : un Charles Borromée en Italie, une sainte Thérèse, un Ignace de Loyola en Espagne? Quel contraste avec l'âge précédent et la papauté des Borgia? Un mot explique ce changement. Dans l'intervalle des deux générations, la Réformation a éclaté, non plus un bruit sourd, une remontrance timide, mais une scission éclatante, triomphante. Le Nord a rompu avec le Midi; l'Église s'est partagée; il faut qu'elle ramasse ses forces pour se défendre. De ce moment commence la réaction du catholicisme menacé de succomber par surprise; l'art prend une nouvelle route. Au catholicisme demi-païen qui s'étalait sur les toiles de l'école de Venise, le Dominiquin, le Guide, opposent les tableaux ascétiques du *Saint Jérôme* et de la *Madeleine pénitente*. La musique change en même temps de caractère : c'est le moment où le jeune Palestrina, dans la messe de Marcel, rend au culte les accents de l'Église primitive et les cris de douleur du Calvaire.

Les rapports de la poésie et du christianisme, en Italie, peuvent se marquer par un mot. Au commencement, Dante s'inspire du dogme même. Pétrarque change le

dogme, en adressant à la créature le culte imaginé pour le Créateur; Laure prend la place de la Madone. Arioste s'éloigne davantage de l'origine sacrée de la poésie; chez lui, je ne vois rien du génie de l'Évangile. Par un retour subit, le Tasse revient au point de départ, et le cercle de la poésie italienne est fermé pour longtemps; après avoir épuisé tous les chemins qui l'éloignaient de l'Église, voilà l'homme rentré brusquement et comme par surprise dans le Dieu de Jérusalem.

Par une loi générale, qui n'a pas manqué à l'Italie, quand la poésie décline, l'âge de la philosophie commence. Les prisons de Galilée, de Campanella, les bûchers de Giordano Bruno, de Vanini, signalent les vengeances et les appréhensions de la papauté restaurée; toute l'énergie de l'Italie se retire dans ces âmes exaltées. Le danger les inspire. La philosophie a désormais ses martyrs comme la religion. Rien n'est émouvant comme le spectacle de ce petit nombre d'hommes audacieux qui portent le défi à l'immutabilité de la papauté jusqu'au pied de son trône. Lors même que tout n'est pas nouveau dans ces doctrines, vous ne pouvez lire impassiblement ces théorèmes de Parménide et de l'école d'Élée écrits sur la marche des échafauds. D'ailleurs, pour soutenir le combat, ces hommes ne s'adressent pas seulement à l'enceinte des écoles, mais à l'opinion proprement dite, telle que nous l'entendons aujourd'hui. Prose et vers, pamphlets métaphysiques, dialogues populaires, comédies panthéistes, toutes les formes, toutes les armes, sont employées. Une ardeur fiévreuse se mêle, dans Giordano Bruno, à la profondeur des vues; l'ancienne liberté démocratique de l'Italie a passé dans ses théorèmes de philosophie. L'artiste vient au secours du torturé. Ne cherchez pas ici l'impassibilité de la philosophie allemande, dont il a en-

trevu d'avance les formules. La violence du génie politique du moyen âge se joint à la métaphysique des premières écoles grecques; au fond de ces discussions héroïques, vous sentez que l'Italie elle-même est en jeu, que c'est là son dernier effort pour conserver la liberté de l'intelligence, quand la liberté politique est perdue, et qu'enfin avec les cendres de ses penseurs seront jetées au vent ses dernières espérances.

Au moment où l'Italie succombe comme nation politique, elle impose ses arts et ses formes littéraires aux peuples étrangers. Ses écrivains règnent sans discussion, même quand elle a cessé d'être. L'Espagne, qui pèse si lourdement sur elle, est la plus empressée à l'imiter. Les écrivains que l'on considère comme des réformateurs en Espagne sont des disciples dociles de l'Italie. Boscan, Garcilasso, Mendoza, ces étranges conquérants, emportent dans leur pays, comme un butin légitime, les mètres, les rhythmes, tous les artifices poétiques de la Toscane; ils se couvrent des dépouilles des vaincus; et, assurément, c'est une chose digne d'attention, dans l'histoire de l'art, que de voir les formes usées de Pétrarque soudainement ravivées par les passions de la Castille et les couleurs du ciel de Grenade. Mais le véritable plagiat que l'Espagne fait à l'Italie, c'est Christophe Colomb : car ce grand homme n'a pas seulement donné son génie à l'Espagne, il a encore pour elle oublié sa langue natale. Dans son journal de voyage, ses observations de chaque jour sont écrites en espagnol, et ce n'est pas avec la langue de Dante qu'il a salué l'Amérique. A sa suite marchent d'étranges écrivains, Fernand Cortez, Fernand Pizarre, Albuquerque, Magellan, Jean de Castro, qui dans leurs correspondances arrivent souvent à la grandeur de l'expression par la grandeur des choses qu'ils racontent. Au milieu des

grâces étudiées de la Renaissance, ces hommes retrouvent sans y penser, dans leurs récits improvisés, la simplicité, la force, la naïveté, la nudité des anciens. Le journal de Colomb, dans sa concision, a je ne sais quoi de mystérieux, de sublime, de religieux comme le grand Océan au milieu duquel il est écrit. Et si je voulais donner ici un exemple des rares ouvrages où les modernes ont retrouvé le ton de l'antiquité, je me garderais de le chercher parmi les écrivains de profession de la Renaissance, Guichardin, Mendoza ; je le demanderais à ces hommes de fer qui n'ont jamais touché une plume que pour dépeindre à la hâte, ou révéler d'un trait, en passant, les îles, les continents, les peuples, qu'ils ont soumis à l'ancien monde. Il est frappant que dans ces récits vous ne retrouvez rien de l'enflure propre au génie castillan ; l'infatuation s'est abaissée devant la grandeur des faits; les choses parlent seules, l'homme disparaît : l'orgueil de l'Espagnol a été vaincu par la majesté des Cordillières. Dans ce moment de surprise, il est revenu à la simplicité nue de la Bible ou d'Homère.

Est-il besoin de dire ce qui, indépendamment du mérite littéraire, donne un attrait si puissant aux livres des Espagnols et des Portugais? c'est que tous ces hardis rêveurs ont été en même temps des hommes d'action. Partout ailleurs, l'écrivain, le poëte est jeté dans des circonstances communes qui contrastent péniblement avec les aspirations de sa pensée ; il est tout dans ses livres, il n'est rien dans la réalité. Il pense, il rêve, il ne vit pas. Voyez Arioste ; il suit des yeux de l'imagination ses héros dans leur carrière enchantée : pour lui, il passe une vie commode et assez prosaïque dans sa maison de Ferrare. Qu'il en est autrement des écrivains espagnols ! Leur vie est aussi agitée, aussi aventureuse que leur rêve ; ils sont

tous soldats, et vous savez comme ce noble métier de la guerre trempe les âmes qu'il n'étouffe pas! La loyauté, la fierté se conservent mieux qu'ailleurs sous la cuirasse. Ces hommes ont, pour se mouvoir, un empire qui semble lui-même inventé par la poésie, l'empire monstrueux de Charles-Quint; ils rêvent, écrivent, composent sur les flottes, au milieu des batailles et des siéges. Ce sonnet est daté de la côte de Coromandel; cet autre a été rimé au milieu de la tempête, près du cap Bon; cette idylle a été inspirée dans la campagne du Chili, au bord de l'Océan Pacifique; quant à ce poëme, il a été écrit sur la flotte invincible. Malgré moi, j'associe à ces compositions les lieux, les climats, les rivages lointains dont ils m'apportent un écho; je les colore des feux de ce ciel étranger. Comment ne pas suivre dans ces vers de Camoëns le sillage du vaisseau? Des œuvres même très-imparfaites empruntent à ces traces de la vie réelle un charme que l'art tout seul peut-être ne leur donnerait pas. Dans l'*Araucana* d'Ercilla, dans cette chronique sanglante, je m'attache aux pas de ce poëte peut-être médiocre, mais qui a l'immense avantage de faire toucher du doigt la vie d'aventures et de combats dans les forêts du nouveau monde. S'il s'agit d'un écrivain tout-puissant, combien la vie alors n'ajoute-t-elle pas au poëme! Je veux retrouver dans la fierté naïve de l'auteur de *Don Quichotte* l'héroïque manchot de la bataille de Lépante. Dans le théâtre tantôt chevaleresque, tantôt ascétique de Lope de Vega et de Calderon, je cherche les vestiges de ces deux hommes qui ont commencé leur vie sous la cuirasse et l'ont finie sous le cilice, dans le cloître. Et ne pensez pas que ce soit là seulement une illusion, une sorte de mirage ardent dont le lecteur est lui-même la cause. Non; tant d'impressions réelles, tant d'expériences propres ont

passé dans les livres, en sorte que, si vous me demandez quel est l'esprit original de la littérature espagnole, je répondrai hardiment que ce caractère est la profusion même de la passion et de la vie dans le domaine de l'art : moins de régularité, d'ordre, de tempérance que chez aucun autre peuple, mais aussi plus d'expansion, un débordement plus impétueux de l'âme, un sentiment plus exalté de la réalité, une émotion plus contagieuse qui a su ennoblir le ridicule même. La différence du génie italien et du génie espagnol est celle des vierges de Raphaël et de Murillo. Les premières, embellies par le génie de la Grèce et de la Renaissance, ont toujours vécu sur les sommets les plus élevés de l'idéal ; leurs pieds ont à peine touché le sol ; nul homme ne les a jamais rencontrées sur la terre. Les secondes, nées en Castille, n'ont jamais vu d'autre pays. Leur ascétisme s'est exhalé sous les voûtes des églises de Séville et de Tolède ; dans leurs plus divines aspirations, vous reconnaissez les souvenirs de la patrie terrestre et les stigmates de l'amour humain.

Tout dans l'Italie moderne se tourne naturellement en récit et en épopée ; des quatre grands poëtes qui font sa gloire, trois sont épiques. Dans cette vieille terre où la civilisation s'est développée d'une manière continue, comme un discours non interrompu, à travers tant de sociétés diverses qui héritent les unes des autres, il semble que la forme naturelle, indigène, soit l'épopée ; tandis que le drame y est resté toujours plus ou moins artificiel. L'histoire même de l'Italie est une sorte d'épopée dont les époques étrusques, romaines, catholiques, se succédant sans intervalles, et pour ainsi dire sans contradiction, les unes aux autres, forment les parties. Au contraire, en Espagne, tout aboutit au drame ; c'est là le moule naturel dans lequel s'exprime le génie espagnol.

Tant d'éléments contradictoires, de croyances inconciliables, de populations ennemies, le Goth contre le Romain, le Castillan contre l'Arabe, le christianisme contre l'islamisme, tant d'instincts opposés aux prises, qui n'ont jamais pu rien s'accorder les uns aux autres quoique perpétuellement en présence les uns des autres, tout cela compose dans l'histoire une sorte de dialogue à travers les siècles, une intrigue pleine de mystères, d'alternatives diverses, un drame éternel dont les deux grands acteurs sont le Christ et Mahomet. Dans cette longue tragédie de cape et d'épée qui dure un millier d'années, les fils sont si bien noués par la Providence, qu'il vous est impossible de prévoir le dénoûment. Car les choses ne se meuvent pas là, comme en Italie, selon une loi évidente de développement; elles se choquent, se heurtent, se brisent de manière à déconcerter sans cesse l'esprit humain et à le faire marcher d'étonnement en étonnement. D'abord le mahométisme occupe toute la scène, excepté ce point unique des Asturies; mais au moment où il semble qu'il a vaincu et que la pièce est finie, c'est lui qui commence à reculer, pendant cinq cents ans, jusque dans les murs de Grenade; c'est le christianisme dépouillé, asservi, qui, par un changement subit, triomphe dans l'Alhambra.

Voulez-vous d'autres exemples de ces péripéties, de ces contradictions dramatiques dans la vie de ce peuple? Son histoire en est remplie. Où vont aboutir les libertés de ses Cortès en se développant de plus en plus? au règne de Philippe II, c'est-à-dire à la servilité la plus absolue qui fut jamais. Tout l'or réuni du Mexique et du Pérou n'enfante chez lui que la famine; et comme la réalité a été pour ce peuple une sorte d'imbroglio dans lequel la Providence s'est complu à l'enlacer étroitement, à le mener, les yeux fermés, de surprise en surprise, on peut dire

qu'il en a été de même de son art, et que le drame est devenu instinctivement la forme classique de sa pensée.

Ce n'est pas que les éléments même de l'épopée manquent au génie de l'Espagne. Que sont en soi ces chants populaires, ces romances fameuses du Cid, de Bernard de Carpio, des infants de Lara, sinon les ébauches d'une Iliade espagnole qui n'a jamais pu s'achever ni parvenir à sa maturité? Lorsque vous voyez tous ces rapsodes inconnus, que vous entendez cette multitude de voix qui chantent spontanément les traditions nationales, vous croyez que ce travail poétique de tout un peuple va aboutir à un Homère castillan ; mais, par une des révolutions propres à cette histoire, c'est le contraire qui arrive. Le dénoûment de ces chants naïfs, si sérieusement exaltés, c'est le livre qui les bafoue tous ensemble. Au lieu d'être consacrés dans un récit harmonieux, ils seront soudainement parodiés ; l'écho grossissant de ces rapsodes populaires ira se perdre dans la prose de Sancho Pança ; au moment où vous croyez saisir l'Iliade, vous rencontrez Don Quichotte.

Autre surprise ! Lorsque les grands écrivains de l'Espagne traitent sérieusement cette poésie populaire et nationale, ils la tournent en drame ; au lieu d'essayer de la développer en longs poëmes héroïques, ils la partagent en scènes ; d'où il arrive que le théâtre espagnol est le plus souvent une épopée dialoguée. De là viennent aussi la richesse, la puissance, la vie incomparable de ce théâtre. Tout afflue en Espagne de ce côté ; histoire, traditions, souvenirs, se résument, se renouvellent dans cette forme chaque jour improvisée. Les générations à peine éteintes ressuscitent dans la tragédie espagnole, avec leurs noms et leurs figures ; l'existence entière d'une race d'hommes, depuis les Cantabres de César jusqu'aux

Catalans de Philippe IV, est dépensée, prodiguée sur la scène. Les vivants applaudissent les morts encore tièdes. Aussi ai-je peine à comprendre que, depuis madame de Staël, ce que l'on a appelé l'art romantique soit attribué au génie des peuples du Nord, à l'exclusion de ceux du Midi. Si l'on entend par là l'inspiration immédiate des sentiments, des coutumes, des croyances modernes, quel théâtre s'est plus revêtu, non pas seulement du costume, mais aussi du génie national? En est-il un seul, non pas même celui de Shakspeare, qui doive moins à l'étude, à l'imitation de l'antiquité? Voulez-vous voir tout ce que peut faire un peuple moderne, renfermé en lui-même, comme si jamais ni Grecs ni Romains n'eussent existé, une race d'hommes qui se livre à l'inspiration de l'art, indépendamment de l'opinion et des règles accréditées dans le reste du genre humain : étudiez le théâtre espagnol. Vous serez quelquefois heurtés, souvent charmés, toujours étonnés, par ces prodiges de nouveauté et d'audace.

Je doute qu'un homme abandonné, comme cet homme de Pascal, dans une île déserte, eût mieux conservé le type original de sa pensée à l'abri de toute espèce d'imitation servile. Quand vous lisez ces pièces enivrées de l'orgueil castillan, il vous semble qu'avant ce peuple il n'existait rien au monde, et que la nature et l'histoire ont commencé avec l'Espagne. Mais telle est la puissance de la passion sincère, qu'elle vous ramène, quelquefois soudainement, aux effets de la scène grecque, par le chemin qui semblait en éloigner le plus. Ces pièces tiennent de la poésie lyrique par les odes et les stances mêlées aux dialogues, par l'impression du climat, du soleil, par tous les parfums prodigués de la terre et du ciel ; elles tiennent de l'épopée par le merveilleux ; car les rêves mêmes y

sont personnifiés, et la passion y laisse si peu de trêve, que les songes du héros prennent un corps visible; ils s'agitent ensemble et conversent entre eux pendant son sommeil. Ce qu'il y a d'émotion contenue dans le christianisme s'exhale librement sur cette scène africaine; l'ardeur et le sang de l'Arabie pénètrent jusque dans les abstractions personnifiées du christianisme. Que de miracles s'accomplissent sous l'œil du spectateur! La croix plantée au bord du chemin agite ses deux bras pour couvrir la Castille; les saints ressuscitent. L'ange du bien et l'ange du mal se placent à la droite et à la gauche du héros. D'autres fois, c'est le Christ lui-même qui se détache du fond des tableaux appendus à la muraille; il interrompt les faux serments en soulevant sa paupière et sa main irritée. La terre et le ciel catholiques conspirent ainsi à l'action, qui, dans les *autos sacramentales*, va jusqu'à embrasser l'univers.

Mélange de grâce et de violence, de volupté et de torture, c'est tour à tour l'inspiration de l'amour, de l'héroïsme, de l'inquisition. Et ces passions diverses s'expriment le plus souvent sur le mètre et avec les cadences naïves des romances et des chants populaires; ce qui ajoute l'ingénuité à la splendeur, à la pompe, et donne à l'exagération même je ne sais quoi de naturel et de vrai qui semble partir du cœur du peuple. Voilà quelques-uns des traits généraux du théâtre espagnol. Mais combien de physionomies particulières ne prend-il pas, suivant qu'il sert d'interprète à la grâce chevaleresque dans Lope de Véga, à la gravité orientale dans Calderon, à la fantaisie dans Tirso de Molina, à la beauté morale dans Alarcon, à l'ironie dans Moreto, à la suavité dans François de Rojas, à la férocité dans Bermudez! et encore, dans chacun de ces hommes, combien d'hommes différents! Au moment

où j'essaye de les caractériser, j'aperçois chez eux une qualité opposée ; ils prennent plaisir à déconcerter toujours la règle et l'opinion reçue. Dans cette variété inépuisable, il faut se contenter d'abord de partager ces œuvres spontanées en familles et en espèces, comme on fait dans l'histoire naturelle pour ces plantes qui poussent à profusion dans une terre vierge nouvellement découverte.

L'originalité que les écrivains espagnols ont atteinte dans le drame, ils sont loin de l'avoir conservée au même degré dans l'histoire. Les mêmes hommes qui ont rejeté avec le plus d'audace le joug de l'antiquité dans la poésie, l'ont accepté docilement dans le récit des faits réels. Si habiles écrivains qu'ils puissent être, Mendoza, Moncada, Melo, ont les yeux attachés sur Salluste et sur Tacite. Plus ils ont de puissance, mieux ils réussissent à briser l'orgueilleux génie des Espagnes et à fondre son idiome dans le moule de la prose romaine. Des historiens de la Péninsule, je ne connais qu'un seul qui ait su marier tout ensemble l'ingénuité rapide des chroniques du moyen âge et la majesté savante de la Renaissance : c'est le Portugais Jean Barros. Dans son récit véritablement épique de la découverte des Indes orientales et occidentales, le sentiment des merveilles accomplies au nom du christianisme le ramène constamment au vrai. L'étoile de l'Évangile, qui brille toujours à la proue de ces vaisseaux lancés à la découverte de l'océan chrétien, sauve Jean Barros de l'imitation de Tite-Live. C'est véritablement le souffle du Dieu de la Bible qui pousse, de tous les côtés de l'horizon, les navires de Christophe Colomb, de Vasco de Gama, de Magellan, au-devant de l'inconnu, sur la face de l'abîme. Vous respirez dans ce magnifique récit, tout imbu de croyances et de prières, cette haleine, cet esprit de l'Éternel, qui creuse la vague à travers les golfes de Guinée, du

Malabar et du Brésil, sous la barque du Christ. Quels tableaux que ceux de la partance de ces navires pavoisés en rade de Lisbonne, l'émotion de tout un peuple agenouillé sur la côte, autour de l'ermitage de Bélem, la procession des moines, la confession générale, la bénédiction solennelle à la face du ciel, puis les pleurs de ceux qui s'embarquent, les pleurs de ceux qui restent sur ce rivage, que l'auteur appelle depuis ce temps-là le champ des larmes, et enfin le son des cloches, les litanies des matelots au moment où, maîtrisés par une nécessité surhumaine, ils lèvent l'ancre, hissent la voile et tournent le cap, vers quelle contrée? ils l'ignorent; peut-être vers le vide infini, peut-être aussi vers un monde nouveau! Ces tableaux-là manquent à Camoëns; et souvent, par la vérité des sentiments chrétiens, l'historien du Portugal est plus poétique encore que son poëte.

Où chercherons-nous la philosophie originale de l'Espagne au moment de la Renaissance? Dans sa théologie. Sa pensée est tellement identifiée avec le génie du christianisme, qu'elle se dissipe aussitôt qu'elle s'en détache; au contraire, sa gloire, c'est de s'engloutir avec transport, de se perdre, de s'anéantir dans les mystères de l'Évangile rallumé au souffle de l'Afrique. Ses penseurs les plus profonds, les plus éloquents, les plus entraînants, font profession de ne pas penser; c'est saint Jean-de-la-Croix, c'est sainte Thérèse, c'est ce poëte et ce prosateur accompli, frère Luis de Léon; ce sont ces grandes âmes qui se plongent en Dieu comme en une mer infinie, où ils découvrent l'un après l'autre de nouveaux horizons du monde intérieur. Enthousiasme, ivresse de l'amour divin, magnificence de ce ciel invisible, qui jamais les a rendus présents, vivants, palpables, si ce n'est sainte Thérèse? Tout me semble froid et glacé auprès de ces miracles de la parole

de feu. Que sont les psychologies de l'école, à côté des révélations de la vie intérieure qui s'échappent d'un cœur héroïque? Et il ne faut pas croire que cette fièvre, cette faim dévorante de l'esprit s'allient mal avec la correction, la majesté, la beauté des formes du discours. Car voici l'originalité de l'éloquence religieuse et mystique de l'Espagne : tout ce que le langage peut renfermer de pompe et de richesse sert là à consacrer, à exprimer l'humilité de la raison humaine. Le mysticisme, dans le Nord et même en France, n'a pas ce caractère. Lorsque vous lisez l'*Imitation de Jésus-Christ*, vous êtes naturellement frappés de la ressemblance qui éclate entre ces sentiments de macération, de dépouillement intérieur, et cette langue latine altérée, délabrée, qui semble sortir du milieu de ruines amoncelées. Au contraire, en Espagne, jamais l'homme n'a parlé un langage si magnifique et si pompeux que lorsqu'il a voulu se dépouiller et se démettre devant Dieu ; on ne connaît pas le génie de l'Espagne, si on ne l'a pas vu recueillir dans sa langue ce qu'elle a de plus majestueux pour faire un acte d'humilité. Je compare à cet égard ce grand écrivain mystique, frère Luis de Léon, à l'un des rois mages, qui apportent l'encens et la myrrhe d'Arabie au pied de la crèche; il réunit, dans une prose formée de l'or le plus pur, tout ce que l'idiome castillan renferme de joyaux et de pierreries ciselées pour venir déposer cette orgueilleuse offrande au pied du Christ enfant.

Dans cette esquisse, n'avez-vous pas remarqué combien l'âge de gloire, lentement préparé, a été rapide pour l'Europe méridionale? Qu'elles ont passé vite, ces fêtes de l'intelligence! De ces hommes que j'ai nommés à la hâte, la plupart ont survécu à leur pays. Et ce jour éclatant, par quel lendemain a-t-il été suivi! Chose étrange! On voit un

peuple se lever, plein de grandes ambitions et de pensées accumulées; il tient dans sa main les Indes et les deux Amériques; son génie dans les lettres est si fécond, que vous diriez que des siècles de siècles ne pourront l'épuiser; et cependant, le soir venu, il s'endort; il s'endort du sommeil de l'esprit, et ceux qui étaient accoutumés à l'admirer sont tout prêts à l'insulter. En vain de nouvelles voix amies cherchent à le réveiller; quand l'engourdissement est entré jusqu'à l'âme, les paroles ne s'entendent plus. Les mots ne vont plus du cœur au cœur; ils frappent comme un son, ils ne pénètrent plus; lassés, découragés, les artistes, les écrivains, les poëtes, se taisent peu à peu. A la place du bruit qu'on entendait autour de ce peuple, il se fait un grand silence. Comme un homme plongé dans le sommeil laisse encore échapper çà et là quelques paroles sans suite, de même il poursuit par intervalles le rêve de sa gloire passée; mais ce rêve, contrarié par la réalité, n'arrête plus personne; ses mouvements désordonnés restent sans effet; chacun le traverse, le heurte en passant. On finit par se le disputer comme un corps sans volonté, sans loi, sans droit.

Vous savez si ce tableau est véritable, et bien que l'on m'assure que dans les choses humaines la leçon de la veille ne doit jamais servir au lendemain, je vous dirai, comme le résultat de l'enseignement qui ressort de ce spectacle du Midi : Préservez-vous, défendez-vous, gardez-vous du sommeil de l'esprit; il est trompeur; il pénètre par toutes les voies, cent fois plus difficile à rompre que le sommeil du corps. Ne croyez pas (car c'est là une des idées par lesquelles il commence à s'insinuer), ne croyez pas, avec votre siècle, que l'or peut tout, fait tout, est tout. Qui donc a possédé plus d'or que l'Espagne, et qui aujourd'hui a les mains plus vides que l'Espagne? Ne reniez

pas, au nom de la tradition, la liberté de discussion, l'indépendance sainte de l'esprit humain? Qui donc les a reniées plus que l'Espagne, et qui est aujourd'hui plus durement châtiée que l'Espagne dans la famille chrétienne? Vous qui entrez dans la vie, ne dites pas que vous êtes déjà lassés sans avoir couru, que vous respirez dans votre époque un air qui empêche les grandes pensées de naître, les courageux sacrifices de se consommer, les vocations désintéressées de se prononcer, les hardies entreprises de s'accomplir; qu'un souffle a passé sur votre tête, qu'il a glacé par hasard dans votre cœur le germe de l'avenir, que vous ne pouvez résister seuls à l'influence d'une société matérialiste, et qu'enfin ce n'est pas votre faute si, jeunes, vous avez déjà le désabusement et l'expérience de l'âge mûr. Ne dites pas cela, car c'est le conseil le plus insidieux du sommeil de l'esprit. Par quel étrange miracle vous trouveriez-vous fatigués du travail d'autrui? Pendant que vos pères couraient sans relâche d'un bout à l'autre sur tous les champs de bataille de l'Europe, où étiez-vous? que faisiez-vous? Vous reposiez tranquillement dans le berceau; éveillez-vous maintenant aux combats de l'intelligence, pour ne plus vous rendormir que dans la mort! Le monde est nouveau aux hommes nouveaux; et c'est un bonheur que beaucoup de gens vous envient d'appartenir à un pays qui, suivant les instincts que feront prévaloir les générations les plus jeunes, peut encore opter entre le commencement du déclin ou la continuation des jours de gloire.

# CHAPITRE IV.

## RÉACTION LITTÉRAIRE EN ITALIE.

De l'éducation en Italie. L'Émile du seizième siècle. Une maladie morale. Le Tasse. Lutte du naturel poétique et du monde de convention. Le poëte de la réaction catholique. Quelle était sa croyance. Ne croit pas au christianisme. Atteint un but opposé à celui qu'il poursuit. L'Italie absente de son Iliade. A perdu l'accent de la douleur. Le Tasse et Palestrina. Les deux Jérusalem. L'homme moderne double. Contradiction morale où la raison se brise. Dissolution sociale. Solitude des intelligences. Le mal du Tasse, celui de toute une génération.

Il est difficile d'imaginer quel eût été le sort de l'Italie, si au moment où l'esprit de liberté philosophique s'y introduisait, l'épouvante causée par la Réforme n'eût fait reculer l'Église de plusieurs siècles en arrière. Comme au dix-huitième siècle, les chefs de la société, les rois et l'empereur d'Allemagne, se laissèrent aller à la pente qui entraînait le monde vers la philosophie, et qu'après l'explosion de la révolution française ils se retournèrent violemment, et se roidirent contre l'avenir, il arriva quelque chose de semblable dans l'Italie et l'Église au seizième siècle. A la vue de la Réformation, l'Église catholique se rengagea violemment en arrière, dans le moyen âge, et le concile de Trente fut l'expression de cette réaction passionnée et aveugle. Au lieu des papes demi-philosophes, qui avaient inauguré la Renaissance, apparaissent des papes inquisiteurs, qui évoquent la Saint-Barthélemy.

Depuis ce jour, tout change; la liberté de l'esprit qui avait survécu par hasard à la liberté politique, périt à son tour. La masse de la nation, obéissant à l'esprit de réac-

tion de l'Église, renonce à tout élan vers l'indépendance; il reste encore quelques hommes, précurseurs du genre humain, qui s'aventurent au-devant de l'avenir; mais ces hommes sont seuls; l'Italie arrêtée, enchaînée dans son esprit, a cessé de les suivre.

La situation nouvelle de l'Italie, qui à la vue de la Réforme s'enfuit dans le passé, est personnifiée de la manière la plus éclatante par le Tasse. Cette âme brillante, qui s'élançait avec toute une génération vers la liberté, a été brisée par l'effort nécessaire pour reprendre à l'improviste le joug du passé. Au milieu même de son essor, le Tasse a été contraint de se ressaisir, de se discipliner, de se replonger soudainement dans l'Église; ballotté, tiraillé, disputé entre des mondes opposés, son génie s'est brisé dans le choc.

Né à Sorrente, élevé dans le collége des jésuites de Naples, il reproduira tout ensemble l'éclat voluptueux du golfe, et la ferveur néo-catholique dans laquelle il a été nourri. Un voyage qu'il fait en France, dans sa première jeunesse, lui donne l'occasion de laisser éclater son antipathie pour trois choses : l'habitude de mettre les enfants en nourrice et de les allaiter de lait de vache; le caractère grossier de l'aristocratie française, qui restait nichée sur les sommets des montagnes au lieu de descendre dans les villes; le mépris de cette noblesse pour les lettres abandonnées aux plébéiens comme un signe de roture. La fierté de l'Italien se révolte à cette déchéance de la dignité de l'art.

Il arrive à Ferrare. Que trouve-t-il dans cette petite cour ? ce qui était le caractère de toutes les cours italiennes. Là où il n'y avait plus ni indépendance politique, ni héroïsme possible, une seule chose restait : comme toutes les noblesses qui se survivent dans l'oisiveté, le patriciat

italien conservait pour toute supériorité *l'élégance des manières*, l'héritage exagéré, prétentieux de la convenance. Il s'était même trouvé un excellent prosateur, Balthasar Castiglione, pour rédiger en code ce dernier testament d'une aristocratie tombée. Castiglione avait écrit l'Émile du seizième siècle; c'est là que l'on voit clairement quel était le principe de l'éducation italienne. La cour est plus puissante encore que sous Louis XIV; car la religion, la liberté, la patrie, n'existant plus, c'est l'usage, l'air, la convenance, qui deviennent le seul fondement de la morale. Être un gentilhomme, tel est le but suprême de la vie humaine. La société morte, il n'en reste que le fard, et c'est cette apparence que l'on s'attache à sauver. Au milieu d'un monde ainsi constitué représentez-vous le Tasse, et vous aurez le secret de ses malheurs. Il y a chez lui deux hommes, l'enfant libre de Sorrente, qui a respiré l'air des montagnes de Calabre, et de l'autre part, le courtisan élevé à l'école du gentilhomme de Castiglione.

Le premier s'exalte; le second roide, apprêté, se domine, s'observe. S'il fait de trop grands efforts pour se contenir, se plier à ce monde artificiel, le ressort intérieur pourra se briser, et la folie naître d'un effort immense pour paraître ce que la convenance appelle un homme raisonnable. Que l'enfant de la nature cesse un moment de calculer, de masquer ses paroles; que l'étiquette soit un jour bouleversée par le poëte, ce sera un scandale, presque une révolution. Car si dans le moyen âge le ménestrel, le troubadour s'exaltait dans le château féodal, une aristocratie enthousiaste pardonnait à l'enthousiasme; mais au seizième siècle, rompre le formulaire de la noblesse, c'était briser tout ce qui la distinguait encore. On ne sait si le Tasse fut puni pour avoir écrit indiscrètement à la princesse Éléonore, ou pour l'avoir em-

brassée. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut coupable du crime de naturel, d'élan et qu'il dut être mis hors la loi par une société pour qui l'oubli de l'étiquette devait être un attentat. Il apportait l'âme vivante d'un ménestrel du moyen âge au milieu d'une société factice. Dès qu'on vit que l'enfant des Calabres croyait sérieusement à la poésie, il passa pour fou aux yeux des gens de cour.

Goethe, dans la tragédie du Tasse, a conduit le poëte jusqu'au moment où la folie est près d'éclater; Shakspeare a montré dans le roi Lear la folie incurable; ce n'est ni dans un cas, ni dans l'autre, le vrai moment de la tragédie. Cet instant affreux du drame, qui n'a été montré sur aucune scène, est celui où la raison commence à se déraciner, sans être submergée encore dans l'abîme. Le spectacle d'une intelligence qui s'efface, qui disparaît, qui se retrouve, qui se perd, qui se ressaisit de nouveau pour s'égarer encore, cette incertitude, ces défaillances, ces lueurs éclatantes, ces ténèbres subites, ce combat d'une âme avec elle-même pour se sauver, cet affreux débat, ce noviciat dans le délire, voilà la vraie tragédie de l'esprit humain. Heureux qui ne l'a jamais vue de ses yeux! Cet état de clarté et de ténèbres est celui du Tasse pendant huit ans. Après son duel avec un des gentilshommes qu'il avait défiés dans le palais, il est mis aux arrêts; son exaltation augmente par le sentiment qu'il a manqué à la convenance, c'est-à-dire à la vertu suprême. Il s'enfuit à pied sous le nom d'*Homère Fuggiguerra;* toujours poursuivi par le remords de la bienséance autant que par son amour, il revient à Rome, et ne peut se fixer nulle part. Toujours errant, il arrive à Frascati; des bergers de Velletri lui prêtent leurs habits; il se déguise et se présente à Sorrente chez sa sœur Sarsale qui a peine à le reconnaître. Des lettres de la princesse Éléonore le pres-

sent de retourner à Ferrare. Comment résister à cette voix qui l'appelle ? Il quitte tout, il reparaît à Ferrare, il revoit Éléonore au milieu de la cour. Affreux contraste de la réalité et des hallucinations du poëte ! Dans son dernier instinct de salut, il se dérobe, il s'enfuit pour la troisième fois. Arrêté par les gardes d'Alphonse, le prince le fait jeter par dérision dans cette loge étroite de l'hôpital Sainte-Anne, où un homme a peine à se tenir debout ; ce qui n'empêche pas plusieurs historiens de louer la dynastie d'Este d'avoir pris la peine d'abriter le poëte *pour le guérir d'une fistule.* Pour comble de raillerie, de loin en loin, on faisait sortir le Tasse afin qu'il allât chez la princesse y disserter sur l'amour. Il demande à visiter les églises pendant le carême, à faire un pèlerinage à Notre-Dame-de-Lorette. Ce qu'il y a de poignant par-dessus toutes choses, c'est l'effort pour se retrouver et se ressaisir par une occupation continuelle. Sonnets, madrigaux, discours, dialogues philosophiques se succèdent sans relâche sous sa plume fiévreuse. Surtout les dialogues abondent, cette forme convenait au fond d'incertitude qui était dans son esprit.

Malgré tout l'effort du génie, il y a des moments où la folie éclate. D'abord il ne peut admettre que sa raison s'égare ; il parvient par une suprême volonté à contenir l'exaltation (*cohibere ascensum*). Il invoque son propre génie, il compose, il écrit ; puis vient le moment où le mal se précipite sur lui et l'écrase. Tantôt il se croit poursuivi par le galop d'un cheval, tantôt empoisonné ou livré aux enchanteurs. Il entend des voix balbutier à ses oreilles et il les prend pour les voix de l'enfer qui l'attirent. Ses yeux jettent des étincelles dans les ténèbres ; il voit des esprits follets envahir sa prison, disperser ses manuscrits et ses livres. Pour conjurer les puissances du

démon, il appelle, il demande un médecin de l'âme qui n'arrive jamais. Un bruit lointain de cloches funèbres résonne perpétuellement à ses oreilles; au milieu de toutes les terreurs qui l'assiégent, l'image de la vierge Marie lui apparaît avec son Fils entre ses bras, au milieu d'un cercle de couleurs et de vapeurs.

Il revient à la foi, seulement par la terreur, et ne peut se persuader qu'il est orthodoxe. Si encore dans cet enfer vivant, il était consolé par le sentiment de la poésie! Mais il est arrivé à ce dernier degré de détresse qu'il doute par-dessus tout de son génie!

« Oh! misérable, écrit-il, j'avais projeté d'écrire outre deux poëmes héroïques du plus noble sujet, quatre tragédies dont j'avais déjà formé le plan, et diverses œuvres en prose d'un intérêt universel.

« Je voulais marier l'éloquence à la philosophie pour laisser de moi une mémoire éternelle; je m'étais proposé un but de gloire et d'honneur impérissables. Maintenant, accablé du poids de tant de malheurs, j'ai mis en oubli toute pensée de gloire; et je me trouverais heureux si seulement je pouvais étancher sans soupçon la soif dont je suis continuellement tourmenté, et si comme un de ces hommes ordinaires, je pouvais achever ma vie en liberté dans quelque pauvre réduit, sinon honoré, du moins non exécré, sinon avec les lois des hommes, du moins avec celles des brutes, qui dans les fleuves et les fontaines étanchent librement la soif dont, il me plaît de le répéter, je suis tout embrasé.

« ... La crainte d'une prison perpétuelle accroît mon tourment, sans parler de l'indignité à laquelle je suis réduit, du désordre de la barbe, de celui de la chevelure et des vêtements; et par-dessus tout, ce qui m'afflige, c'est la solitude, mon ennemie naturelle, implacable, qui déjà

m'était si insupportable dans mes beaux jours... Je suis sûr que si celle qui a si mal répondu à mon amour me voyait dans cet état et dans cette affliction, elle aurait quelque pitié de moi. »

On a comparé quelquefois la mélancolie de Rousseau à celle du Tasse! Quelle différence! L'infini est entre eux. Le Tasse est un gentilhomme, un paladin, un don Quichotte réel qui tend les bras vers un passé que rien ne peut faire renaître. Tout dans la réalité repousse ses meilleurs songes. Cette aristocratie guerrière, enthousiaste qu'il a chantée, il la cherche et ne la trouve plus. Sa voix enchanteresse ne parvient pas à ranimer les morts. Séparé du peuple et de l'aristocratie tout ensemble, son poëme ne sera pas réalisé par une révolution. Loin de là, toutes les révolutions futures s'accompliront dans un sens opposé à son exaltation. Il se trouve avec ses fantômes dans une solitude incurable; sans pouvoir sympathiser avec personne, il se prend à douter même des spectres chevaleresques qu'il a évoqués. Au contraire, Rousseau, même dans la solitude de l'île de Bienne, a d'avance l'orgueil de la victoire. Dans les jours les plus amers, il ne lui arrive pas de douter de son œuvre; il se sent d'accord avec la marche des choses; et si ses contemporains lui manquent, il s'appuie avec une confiance superbe sur l'avenir. Une révolution le suit pour consommer son œuvre et obéir à sa pensée; il en jouit d'avance. Le Tasse ne peut ramener le passé, il désespère de l'avenir, le présent l'accable; son esprit, qui ne s'abrite à aucun point de la durée, défaille et se précipite dans le vertige.

Ce fut le malheur du Tasse que le sujet de son épopée ne put s'accroître et se développer indéfiniment, comme celui de Dante, de manière à devenir l'occupation constante de sa vie.

Tant que la *Jérusalem délivrée* remplit son esprit, il conserva l'équilibre de ses facultés. Le jour où le poëme fut fini, commença le désespoir du poëte. A la place de cette vie radieuse, de ces chevaliers, de ce monde idéal qui l'accompagnaient partout, il se fit un vide, un silence affreux autour de lui. Tant que son poëme continuait, il s'en armait contre lui-même ; le livre fermé, les songes congédiés, le Tasse se trouve seul au monde, au milieu du machiavélisme de la Renaissance religieuse.

Jamais on ne vit plus évidemment la fortune d'un homme attachée à sa mission. Celle du Tasse achevée, il meurt moralement; il ne se reconnaît plus ; c'est l'histoire de Jeanne d'Arc quand elle a sacré son roi. *La Jérusalem délivrée* est achevée en 1575; les premiers symptômes de la maladie morale éclatent quelques mois après.

Quelle était l'intention avouée du Tasse, en choisissant pour sujet les croisades? D'un côté, il obéissait à l'émotion de l'Italie qui, avec Pie II, préparait une nouvelle croisade contre les Turcs. De l'autre, il voulait lutter à sa manière contre la Réformation, en faisant rentrer la religion dans la poésie; en même temps que des ordres nouveaux, les jésuites, les oratoriens, les ursulines, conduits par Charles de Borromée, Loyola, sainte Thérèse, Vincent de Paul, Philippe de Néri, combattaient les innovations de la philosophie et du protestantisme. Les sujets chrétiens n'avaient été traités qu'en latin après le Dante, et la langue italienne était restée anticatholique depuis Boccace. Plusieurs écrivains ecclésiastiques avaient tenté de ramener la poésie aux sources chrétiennes. Sannazar avait mis les prophéties de Virgile, les pressentiments de l'églogue de Pollion dans la bouche des bergers au seuil de l'étable de Bethléem.

Le Tasse fut le premier qui porta audacieusement la réaction catholique dans la langue vulgaire.

Si quelque chose est saisissant, c'est de voir que ce poëte de la restauration catholique ne croit pas au christianisme; il l'avoue plus tard lui-même avec larmes, dans une sorte de confession publique au Dieu de l'Évangile. Nourri dans la philosophie de là Renaissance, son évangile, c'étaient les idées de Platon, les atomes de Démocrite, la matière première d'Aristote. Quant aux dogmes de l'Église, « je doutais, » dit-il au Dieu chrétien, « si tu as « créé le monde, si tu as donné à l'homme une âme im- « mortelle, si tu es descendu jusqu'à te vêtir de l'huma- « nité; je désirais le triomphe de ta religion sans y croire.»

Il déclare qu'il n'avoue pas ses doutes à son confesseur dans la crainte de ne pas recevoir l'absolution. Cet état de scepticisme profond qui ne conserve de la foi que le désir et le regret, s'associait pourtant à la haine la plus ardente du protestantisme. Comme saint Cyprien s'était fait chrétien pour épouser une chrétienne, le Tasse se fait catholique pour épouser la poésie du catholicisme. Sans croire aux sacrements, il se confesse; sans croire à la religion, il la célèbre : voilà la situation intérieure du poëte de la chrétienté au lendemain du moyen âge.

Aussi comment ne pas reconnaître cet esprit douteur à chaque page de la *Jérusalem délivrée?* Que l'empreinte du christianisme est peu profonde dans l'Iliade chrétienne! Au lieu des croyances populaires, qui font la vie des peintres, le Tasse ose à peine se servir du merveilleux. La Madone de Raphaël est absente du poëme de l'Italie moderne. Au lieu des réalités poignantes de Dante ou de Calderon, le ciel chrétien s'évapore; les visions si réelles du paradis du moyen âge ne sont plus que des rêves. La langue est devenue trop charnelle pour faire parler comme au temps

de Dante les âmes toutes nues. Les anges ne laissent plus une trace profonde là où ils ont passé; ce n'est plus qu'une vapeur insaisissable.

Veut-il faire intervenir un esprit d'en haut? « A ces « mots, » dit le poëte, « il sembla qu'une lueur brillante « et sereine descendit comme l'étoile ou l'éclair que la « nuit d'été secoue de son manteau.

« Peut-être (si une langue mortelle ose pénétrer dans « les secrets mystères), peut-être, était-ce un ange qui « descendit des chœurs suprêmes et l'enveloppa de ses « ailes. »

N'est-ce pas là le christianisme d'un rationaliste? Vous avez le choix entre un éclair d'une nuit d'été, une étoile qui file, ou l'apparition d'un archange. Tel est ordinairement le merveilleux du Tasse; il le corrige, il le tempère par trop de précautions oratoires; vous avez presque toujours à décider entre la physique et la croyance. Saint Michel parle, il n'agit pas; que ne se sert-il de sa lance comme dans les tableaux de Raphaël? Ce demi-croyant n'ose faire intervenir le miracle s'il ne peut l'appuyer sur l'exemple d'un poëte païen. En sondant son christianisme, vous sentez l'imitation d'Homère. Son dieu dans la nue tient le milieu entre le *Logos* de Platon et le Jupiter du mont Ida. Comme dans les Madeleines pénitentes du Guide, vous retrouvez l'imitation de la Niobé; de même sous le christianisme du Tasse, vous retrouvez partout l'âme du paganisme. Il ne touche plus qu'avec timidité les cordes de la foi chrétienne, il craint son lecteur, son siècle, surtout il se craint lui-même.

Dans son poëme, plein du souvenir de l'antiquité, il met, comme Sixte V, la croix sur des ruines païennes.

Au moment de la prise de Jérusalem par les chrétiens, l'armée céleste des anges assiste les croyants du haut des

nues; mais ces légions d'anges ne font que paraître un instant comme un météore. Quel tableau le poëte eût tiré de cette pensée, s'il avait eu la foi! L'armée céleste fût descendue sur la terre et eût ouvert elle-même les portes de la cité sainte; elle eût rapporté du haut du ciel les insignes de la passion; foulant les sentiers du Jardin des Olives, elle eût marché au-devant de l'armée des croisés, et le ciel et la terre se seraient ainsi rencontrés au bord du sépulcre reconquis. On eût vu les anges, au milieu de la mêlée, ombrager de leurs ailes les sentiers de la passion! Ils auraient fait tourner et crier sur leurs gonds les portes de Jérusalem : la milice céleste et la milice terrestre se seraient un moment confondues dans les lieux saints. Un croyant n'eût pas manqué de puiser dans les abîmes des cieux. Chez le Tasse, l'idée est indiquée, elle ne se réalise pas. Toutes les fois qu'il touche au miracle, il hésite; il fuit son sujet.

Un grand mécompte avait saisi le cœur des hommes après les croisades; ils étaient partis pleins de foi, ils reviennent presque sceptiques. Ils étaient livrés à l'esprit d'ascétisme, de macération, ils rapportent de l'Orient le goût de la matière et des voluptés sensuelles.

L'Europe mystique avait voulu conquérir un tombeau, elle ne recueille dans ce tombeau que l'amour des choses mortelles.

La même contradiction éclate dans le Tasse. Il entreprend ses croisades avec un ferme désir d'atteindre au spiritualisme chrétien; dès les premiers mots, il subit la séduction de la nature et du monde extérieur. Il veut être mystique, il est sensuel; il prétend ramener le christianisme à ses austérités premières, et il n'est lui-même tout entier que dans les ravissements de la beauté visible. Incantation des sens, magie des couleurs, atmosphère em-

baumée, langage diapré comme un prisme, amollissement du siècle au souffle des cours, voilà par où l'emporte celui qui aspirait aux mystères indicibles et aux âpres sentiers de la Thébaïde. Quels sont les personnages qu'il a créés et qui subsistent dans la mémoire des hommes? Godefroy rappelle Énée. Renaud, c'est une ombre d'Achille. Ses créations véritables, originales, sont Clorinde, Herminie, Armide, c'est-à-dire autant d'images de l'enchantement des sens. Le poëte du Saint-Sépulcre excelle à peindre les parfums de Sorrente, il n'oublie que les tristesses du Golgotha.

Depuis ce temps, la poésie italienne a perdu la conscience du deuil national. Une des plus grandes misères de l'Italie, c'est qu'elle n'a pas su souffrir, et que les épreuves ne lui ont rien appris! L'impossibilité d'accepter la douleur, de s'en nourrir, de s'en inspirer, de se renouveler dans cette source brûlante, paraît à ce moment. L'Italie échappe au désespoir par la volupté; elle est flagellée par toutes les verges du ciel et de la terre; et cette passion qu'elle n'accepte pas, qu'elle ne sent pas, ne lui enseigne rien. Captive comme Jérémie, elle s'amuse comme Renaud à se mirer dans le miroir d'Armide. Quelle trompette la réveillera sous cet ombrage! Tous les maux l'ont frappée à la fois, et jamais elle n'a pu acquérir la science de la douleur. Si l'on veut presser ces idées, on verra l'explication de ce qu'il y a d'étrange dans les destinées de l'Italie. Ce secret se résume dans ces deux mots; au comble de l'adversité, elle n'a pas assez senti son mal. Pour la première fois dans le monde, on voit une épopée historique chantée par le peuple, sans qu'elle renferme un seul souvenir national. Comment se figurer la Grèce absente des poëmes d'Homère! L'Italie manque à son Iliade! On dirait qu'elle a disparu de l'âme des Italiens.

Que reste-t-il de cette grande tombe? Un souffle voluptueux qui se répand sur tout le poëme et assoupit la plainte des morts.

Comme la plupart des hommes de son pays à la fin du seizième siècle, le Tasse est plus grand par ce qui se passe au fond de son cœur, que par ses œuvres mêmes. Il a bien senti que dans la *Jérusalem délivrée*, il atteint un but opposé à celui qu'il poursuit; son œuvre, à peine achevée, le tourmente comme un remords. Quoi! ce paganisme qui renaît de lui-même dans son esprit, cette langueur voluptueuse, cet amour tout profane, ce sourire énervant, cette ivresse de la nature toute-puissante, est-ce là ce qu'il avait projeté de peindre? Par quel enchantement démoniaque sa voix n'a-t-elle évoqué au fond du sépulcre du Christ que des personnages réclamés par l'enfer?

Plus à l'aise dans la magie que dans le christianisme, n'a-t-il pas décrit les jardins d'Armide, ouvrage des démons, mieux que les demeures invisibles des esprits?

O douleur, qui surpasse toutes les autres! son génie a exprimé le contraire de ce qui était dans sa volonté; l'épopée qui devait servir à la gloire du Dieu chrétien, ne divinise que le plaisir. C'est à ce moment que le Tasse se croit véritablement ensorcelé et damné. Son esprit ne se développe pas comme celui de Dante par un progrès continu, mais par de violentes rébellions intérieures qui changent et bouleversent tout son être.

Que faire pour expier tant de songes maudits? Recomposer son poëme, tourner au sens abstrait ce qui parle aux yeux du corps, plonger l'édifice profane dans l'abîme invisible, faire pénétrer de force l'esprit de macération, l'ascétisme dans le poëme réprouvé. Avec une fureur incroyable le Tasse s'acharne contre la *Jérusalem délivrée*;

il la refait vers par vers; tout devient symbole, abstraction, spiritualisme.

Cette Jérusalem, qu'il avait bâtie de pierres, c'est, dans le nouveau poëme, la félicité civile; il faut la conquérir sur le rocher escarpé de la vertu. Godefroy de Bouillon, c'est l'intelligence souveraine; les autres princes sont les facultés de l'âme. La plupart des femmes, qui étaient le principal enchantement de son œuvre, disparaissent comme des esprits tentateurs, ou se déguisent sous des symboles de spiritualisme. Il dépouille de leurs noms ces personnages trop aimés, qu'il se reproche comme un péché. Herminie, devenue elle-même une abstraction, ne se présente plus devant les bergers; elle s'appelle *Nicée* dans le poëme corrigé. Du moins, après avoir effacé ainsi les couleurs de sa pensée, et ravagé dans un saint transport l'œuvre de sa première inspiration, a-t-il atteint les hauteurs chrétiennes du calvaire désolé vers lequel il aspire? Nullement! Son nouveau poëme est aussi loin que l'ancien, de la foi vivante. L'évangile macéré, qu'il s'obstine à retrouver, à embrasser, il ne peut l'atteindre. La cité qu'il vient d'élever des ruines de la première, ce n'est pas celle de Jésus-Christ, c'est la cité des idées de Platon.

Le mysticisme le fuit à mesure qu'il veut s'y plonger. Tantale chrétien, il ne peut approcher des eaux vives de la foi. Lors même qu'il entrevoit la Sion mystique, ce n'est pour lui qu'un songe, un désir, jamais une apparition réelle. Le poëte de l'Italie semble expier à lui seul tous les égarements du seizième siècle.

Dans la *Jérusalem délivrée*, il a célébré la patrie visible; dans la *Jérusalem conquise*, la patrie spirituelle. Désormais il voudrait les réunir dans une troisième Jérusalem, et, sentant qu'il ne le peut, son cœur se brise; le désespoir commence.

Il prie en mourant le cardinal Aldobrandini de brûler toutes ces Jérusalem qui se contredisent et se détruisent l'une l'autre. Flottant ainsi de la région des corps à la région des âmes, le Tasse chancelle et s'abîme dans le vertige; il a perdu le chemin qui de la terre mène au ciel; il s'est égaré dans le monde des esprits.

Sa grandeur est de représenter ainsi le déchirement qui se fait dans le cœur de l'homme moderne. Car l'homme, qui avait été un dans le moyen âge, devient double dans le Tasse; il porte en lui deux Jérusalem qu'il ne peut concilier, la divine et l'humaine; il entend deux voix, il aime à la fois deux femmes du nom de Léonore. Il s'aperçoit qu'il renferme en lui deux personnes, deux cités, deux croyances, deux amours, deux poëmes contradictoires; n'est-ce pas assez pour délirer, même sans avoir la fièvre?

Bruno, Campanella, Pascal, Jean-Jacques Rousseau, Byron, quelle âme profonde ne porte en soi les deux Jérusalem? Croire et ne pas croire, volupté et austérité, discorde du ciel et de la terre, Sion antique et nouvelle, contradiction où se brise l'esprit précurseur, abîme creusé d'avance pour engloutir Pascal! le Tasse a rencontré le premier ces contrariétés effrayantes; les ténèbres l'ont dévoré.

Le travail de l'esprit moderne pour ressaisir et rassembler ces deux livres, ces deux mondes opposés, enfante partout des épouvantes, des sueurs brûlantes, la soif inextinguible; et plus d'une fois le monde voyant un cœur troublé qui cherche ce qu'a cherché le Tasse, répète le mot du prince : « Quel malheur qu'un si grand homme soit devenu fou! »

Chose extraordinaire! Celui-là même qui, en Italie, a le plus souffert, n'a pu s'élever au ton de la douleur. Ce pro-

il la refait vers par vers; tout devient symbole, abstraction, spiritualisme.

Cette Jérusalem, qu'il avait bâtie de pierres, c'est, dans le nouveau poëme, la félicité civile; il faut la conquérir sur le rocher escarpé de la vertu. Godefroy de Bouillon, c'est l'intelligence souveraine; les autres princes sont les facultés de l'âme. La plupart des femmes, qui étaient le principal enchantement de son œuvre, disparaissent comme des esprits tentateurs, ou se déguisent sous des symboles de spiritualisme. Il dépouille de leurs noms ces personnages trop aimés, qu'il se reproche comme un péché. Herminie, devenue elle-même une abstraction, ne se présente plus devant les bergers; elle s'appelle *Nicée* dans le poëme corrigé. Du moins, après avoir effacé ainsi les couleurs de sa pensée, et ravagé dans un saint transport l'œuvre de sa première inspiration, a-t-il atteint les hauteurs chrétiennes du calvaire désolé vers lequel il aspire? Nullement! Son nouveau poëme est aussi loin que l'ancien, de la foi vivante. L'évangile macéré, qu'il s'obstine à retrouver, à embrasser, il ne peut l'atteindre. La cité qu'il vient d'élever des ruines de la première, ce n'est pas celle de Jésus-Christ, c'est la cité des idées de Platon.

Le mysticisme le fuit à mesure qu'il veut s'y plonger. Tantale chrétien, il ne peut approcher des eaux vives de la foi. Lors même qu'il entrevoit la Sion mystique, ce n'est pour lui qu'un songe, un désir, jamais une apparition réelle. Le poëte de l'Italie semble expier à lui seul tous les égarements du seizième siècle.

Dans la *Jérusalem délivrée*, il a célébré la patrie visible; dans la *Jérusalem conquise*, la patrie spirituelle. Désormais il voudrait les réunir dans une troisième Jérusalem, et, sentant qu'il ne le peut, son cœur se brise; le désespoir commence.

Il prie en mourant le cardinal Aldobrandini de brûler toutes ces Jérusalem qui se contredisent et se détruisent l'une l'autre. Flottant ainsi de la région des corps à la région des âmes, le Tasse chancelle et s'abîme dans le vertige; il a perdu le chemin qui de la terre mène au ciel; il s'est égaré dans le monde des esprits.

Sa grandeur est de représenter ainsi le déchirement qui se fait dans le cœur de l'homme moderne. Car l'homme, qui avait été un dans le moyen âge, devient double dans le Tasse; il porte en lui deux Jérusalem qu'il ne peut concilier, la divine et l'humaine; il entend deux voix, il aime à la fois deux femmes du nom de Léonore. Il s'aperçoit qu'il renferme en lui deux personnes, deux cités, deux croyances, deux amours, deux poëmes contradictoires; n'est-ce pas assez pour délirer, même sans avoir la fièvre?

Bruno, Campanella, Pascal, Jean-Jacques Rousseau, Byron, quelle âme profonde ne porte en soi les deux Jérusalem? Croire et ne pas croire, volupté et austérité, discorde du ciel et de la terre, Sion antique et nouvelle, contradiction où se brise l'esprit précurseur, abîme creusé d'avance pour engloutir Pascal! le Tasse a rencontré le premier ces contrariétés effrayantes; les ténèbres l'ont dévoré.

Le travail de l'esprit moderne pour ressaisir et rassembler ces deux livres, ces deux mondes opposés, enfante partout des épouvantes, des sueurs brûlantes, la soif inextinguible; et plus d'une fois le monde voyant un cœur troublé qui cherche ce qu'a cherché le Tasse, répète le mot du prince : « Quel malheur qu'un si grand homme soit devenu fou! »

Chose extraordinaire! Celui-là même qui, en Italie, a le plus souffert, n'a pu s'élever au ton de la douleur. Ce pro-

il la refait vers par vers; tout devient symbole, abstraction, spiritualisme.

Cette Jérusalem, qu'il avait bâtie de pierres, c'est, dans le nouveau poëme, la félicité civile; il faut la conquérir sur le rocher escarpé de la vertu. Godefroy de Bouillon, c'est l'intelligence souveraine; les autres princes sont les facultés de l'âme. La plupart des femmes, qui étaient le principal enchantement de son œuvre, disparaissent comme des esprits tentateurs, ou se déguisent sous des symboles de spiritualisme. Il dépouille de leurs noms ces personnages trop aimés, qu'il se reproche comme un péché. Herminie, devenue elle-même une abstraction, ne se présente plus devant les bergers; elle s'appelle *Nicée* dans le poëme corrigé. Du moins, après avoir effacé ainsi les couleurs de sa pensée, et ravagé dans un saint transport l'œuvre de sa première inspiration, a-t-il atteint les hauteurs chrétiennes du calvaire désolé vers lequel il aspire? Nullement! Son nouveau poëme est aussi loin que l'ancien, de la foi vivante. L'évangile macéré, qu'il s'obstine à retrouver, à embrasser, il ne peut l'atteindre. La cité qu'il vient d'élever des ruines de la première, ce n'est pas celle de Jésus-Christ, c'est la cité des idées de Platon.

Le mysticisme le fuit à mesure qu'il veut s'y plonger. Tantale chrétien, il ne peut approcher des eaux vives de la foi. Lors même qu'il entrevoit la Sion mystique, ce n'est pour lui qu'un songe, un désir, jamais une apparition réelle. Le poëte de l'Italie semble expier à lui seul tous les égarements du seizième siècle.

Dans la *Jérusalem délivrée*, il a célébré la patrie visible; dans la *Jérusalem conquise*, la patrie spirituëlle. Désormais il voudrait les réunir dans une troisième Jérusalem, et, sentant qu'il ne le peut, son cœur se brise; le désespoir commence.

Il prie en mourant le cardinal Aldobrandini de brûler toutes ces Jérusalem qui se contredisent et se détruisent l'une l'autre. Flottant ainsi de la région des corps à la région des âmes, le Tasse chancelle et s'abîme dans le vertige; il a perdu le chemin qui de la terre mène au ciel; il s'est égaré dans le monde des esprits.

Sa grandeur est de représenter ainsi le déchirement qui se fait dans le cœur de l'homme moderne. Car l'homme, qui avait été un dans le moyen âge, devient double dans le Tasse; il porte en lui deux Jérusalem qu'il ne peut concilier, la divine et l'humaine; il entend deux voix, il aime à la fois deux femmes du nom de Léonore. Il s'aperçoit qu'il renferme en lui deux personnes, deux cités, deux croyances, deux amours, deux poëmes contradictoires; n'est-ce pas assez pour délirer, même sans avoir la fièvre?

Bruno, Campanella, Pascal, Jean-Jacques Rousseau, Byron, quelle âme profonde ne porte en soi les deux Jérusalem? Croire et ne pas croire, volupté et austérité, discorde du ciel et de la terre, Sion antique et nouvelle, contradiction où se brise l'esprit précurseur, abîme creusé d'avance pour engloutir Pascal! le Tasse a rencontré le premier ces contrariétés effrayantes; les ténèbres l'ont dévoré.

Le travail de l'esprit moderne pour ressaisir et rassembler ces deux livres, ces deux mondes opposés, enfante partout des épouvantes, des sueurs brûlantes, la soif inextinguible; et plus d'une fois le monde voyant un cœur troublé qui cherche ce qu'a cherché le Tasse, répète le mot du prince : « Quel malheur qu'un si grand homme soit devenu fou! »

Chose extraordinaire! Celui-là même qui, en Italie, a le plus souffert, n'a pu s'élever au ton de la douleur. Ce pro-

le catholicisme, revenant en arrière, a dépopularisé l'avenir. Dans cet abandon, il n'est presque pas un des héros de la philosophie italienne qui ne rappelle quelque trait de la maladie morale du Tasse.

L'Italie ingrate leur objecte qu'ils sont fous. Les uns contrefont, en effet, la folie, comme Campanella; d'autres, partagés entre le désespoir et l'attente exaltée de l'avenir, sont en proie, comme Bruno et Vico, à un vertige qui s'augmente de l'immobilité même du peuple auquel ils s'adressent. Le plus grand mal des philosophes italiens, ce ne fut pas le bûcher, l'échafaud. Leur vraie torture fut de sentir que la liberté, anathématisée par la réaction du seizième siècle, n'avait plus d'écho dans les masses; que les chaînes de l'esprit avaient séduit leurs amis et leurs frères; que les esclaves avaient pris goût au sommeil et maudissaient les rédempteurs. Dernier degré dans la mort : aimer, idolâtrer la servitude. Voilà, pour ceux qui restaient encore vivants, le véritable supplice, pire que la tenaille qui arracha la langue de Vanini.

Quand tout fut perdu, on imagina, sous les ducs de Florence, d'endormir, de flétrir pour jamais l'esprit littéraire dans ce qu'il a de fier et de créateur. L'adversité n'avait pu dompter le génie italien; on inventa de l'enchaîner sous les fleurs, de l'efféminer par des tournois de rhétorique. L'éclatante servilité de l'intelligence fut consacrée par l'invention des Académies; ces institutions furent le dernier produit de la décrépitude de l'Italie. Le cardinal de Richelieu, qui savait tout ce qu'elles ont de puissance pour mettre un frein au génie, pour en faire un instrument de palais, et réduire la pensée humaine à une brillante domesticité, ne manqua pas d'emprunter l'idée de ces établissements. Parmi tant d'éloges adressés à ce puissant dompteur, on n'a pas encore montré l'emploi

qu'il sut faire des beaux esprits pour s'assurer de la servitude des intelligences.

Figurez-vous, si vous le pouvez, Dante, Machiavel ou Michel-Ange, rampant leur vie d'homme pour entrer, à la fin, par la porte basse de l'Académie de la Crusca. Les Français n'ont pas assez de louanges pour celui qui a établi chez eux, dans le berceau même de leur littérature, les vices littéraires de l'Italie vieillie, esclave de tous les peuples. Ainsi s'explique, chez les écrivains de notre nation qui ont subi cette influence, ce je ne sais quoi de rampant que l'on surprend sous la phrase la mieux empanachée.

## CHAPITRE V.

### PHILOSOPHIE ITALIENNE.

Comment se sont brouillées la foi et la philosophie. La lyre brisée de Marsile Ficin. Scepticisme involontaire. Pomponace. Isolement des penseurs. Quels monstres naissent dans les esprits. Le dernier alchimiste, Cardan. Sentiment permanent de la mort sociale chez les philosophes. L'esprit italien en dehors du christianisme. Vertige d'indépendance spirituelle. Giordano Bruno. Égalité de la terre et du ciel. L'Italien échappé au terrorisme de l'Église. Un panthéisme héroïque. Essai de réconciliation de la philosophie italienne et de la religion nationale; Campanella. La démocratie catholique. Conception du *Christianisme heureux* dans un cachot. La *Monarchie du Christ*. Attente de la résurrection du monde civil. Dans l'esprit des réformateurs italiens, l'Italie a cessé d'exister. La cité du soleil. Pourquoi les utopies sont prises au sérieux dans les temps de dissolution ou de décadence des États. L'Italie ne comprend plus ses penseurs. Elle tue ou laisse tuer ses prophètes.

C'est surtout dans l'histoire de la philosophie qu'il est aisé de marquer les phases de la dissolution sociale et politique de l'Italie. Tous les penseurs travaillent d'abord en commun avec les artistes à la même œuvre. Tant que

la religion ne contrarie pas ce mouvement, l'accord subsiste; mais à peine le catholicisme, effrayé des progrès de la Réforme, rentre dans le moyen âge et lance l'interdit, l'alliance des hommes qui marchaient avec confiance vers l'avenir se brise soudainement. Au lieu de la puissante association de tant de génies divers, on voit les hommes se fuir les uns les autres, penser à l'écart. Comme le pays, changé, transformé, ne reconnaît plus ses prophètes et qu'il les met à mort lorsqu'il les rencontre, le dernier acte de ces solitaires est de fuir l'Italie elle-même; ils cherchent partout ailleurs, dans le monde, la patrie qui s'est abîmée sous leurs pieds.

Rien de plus éblouissant que le premier moment où tous les Italiens se trouvaient d'intelligence. Ce moment est marqué, comme les principales phases de l'Italie, par un grand acte religieux. C'est le catholicisme qui ouvre l'ère de la Renaissance par le concile de Florence. Le but de cette assemblée solennelle était de réunir les églises divisées de l'Italie et de la Grèce.

Les moines du mont Athos sortent de leurs solitudes et viennent se mêler, dans la grande cathédrale de Florence, au clergé italien. Ce fut un immense effort pour réconcilier Athènes et Rome dans le sein de Jésus-Christ. Malgré le désir qui éclatait des deux côtés, les deux églises ne purent s'entendre; aucune ne fut assez grande pour absorber l'autre. Après de vaines tentatives, Rome et Byzance se séparent de nouveau. Mais l'idée avait apparu de réconcilier le génie du Grec et le génie du Latin; le problème avait été posé par les hommes de foi. Toutes les intelligences italiennes se précipitent de ce côté, et, sûrs d'avoir pour eux la sympathie secrète de la religion, les artistes, les philosophes cherchent à réaliser par les arts, par les systèmes, ce que n'avaient pu accom-

plir les églises. Moment heureux du génie italien, quand, d'accord avec la religion nationale, il s'élançait ardemment vers l'avenir; sans cesser de se croire orthodoxe, il se livrait en sécurité de conscience à toutes les hardiesses de l'esprit de système.

Marsile Ficin, Pic de la Mirandole, Politien, Laurent de Médicis, n'avaient qu'une même foi : réconcilier Jésus-Christ et Platon, Orphée et Moïse. Ils crurent un moment, dans une sorte d'ivresse du beau, qu'ils avaient résolu toutes les difficultés et atteint l'unité éternelle des religions. Ils ne pressentaient aucun orage; croyant aux sibylles autant qu'aux prophètes, commentant saint Paul par Empédocle, mariant étroitement le paganisme au christianisme, spiritualisant l'un, matérialisant l'autre, ils formaient cette âme qui allait prendre un corps dans les marbres de Michel-Ange et les personnages de Léonard et de Raphaël.

Au milieu de cette paix profonde, Marsile Ficin chantait sur une lyre antique les hymnes d'Orphée; il est consacré prêtre de ce christianisme nouveau. Les Médicis applaudissent; la papauté encourage ce sacerdoce philosophique; et, comme si l'âme de l'Italie était elle-même montée au ton de cette lyre, les sculpteurs, les peintres, les architectes, obéissant à cette unité profonde, subissent la même inspiration païenne et chrétienne. L'association est alors si intime, qu'ils semblent faire partie les uns des autres, et tous les arts ne font qu'un seul art.

Le premier qui trouble ce concert des âmes est Pomponace, un des plus étranges artisans de doute qui fut jamais; car il commence par montrer la même confiance que tous ses contemporains dans l'alliance où se berce le génie italien. Cependant il soulève nonchalamment, comme pour le plaisir de les vaincre, quelques difficultés;

puis il court au-devant de ces fantômes afin de les dissiper. Il met aux prises le paganisme et le christianisme, Aristote et saint Augustin, avec la pleine et sérieuse assurance que ce moment d'incertitude ne servira qu'à faire éclater l'accord souverain où tout le siècle se repose.

Il débute ainsi par croire à l'alliance facile de la raison et de la foi. Une objection légère reste encore, une ombre à peine. Il y répond sans hésiter; mais dans sa réponse il aperçoit une nouvelle cause de doute. Cette réfutation, dit-il, semble se *tuer* elle-même. Il commence à s'alarmer; quelques scrupules surgissent en lui sur sa propre solution : « Ce ne sont que de petits misérables doutes « qui me restent encore sur Dieu, l'immortalité de l'âme, « la Providence, les miracles, l'Évangile et Jésus-Christ « et l'autorité de l'Église. » Il se répond une dernière fois à lui-même; mais cette réponse, loin de le satisfaire, ne sert qu'à déchaîner de nouvelles incertitudes.

Dans ce triste combat qu'il continue, et où il recule chaque fois d'un pas, jusqu'à être rejeté en dehors du christianisme et de toute foi positive, il s'épouvante et s'écrie que le doute lui ôte le sommeil, le rend malade; que, sur ce sol ébranlé, il est saisi de vertige. Il ressemble à la sorcière des légendes, qui, ayant fait jaillir un ruisseau pour laver sa maison, et ne pouvant le tarir, se noie dans les flots. Lorsqu'il a ainsi ébranlé le monde harmonieux et chimérique de Marsile Ficin et des artistes, que faire? que devenir? Il déclare qu'il s'en remet à l'Église, quoique les doctrines qu'elle enseigne lui semblent des déceptions plutôt que des solutions, des tromperies de prestidigitateur plutôt que des vérités solides.

Il ajoute, pour conclure, qu'il se repose aveuglément, de tant d'orages, dans la croyance de saint Thomas, bien qu'elle lui paraisse *aussi fausse*, aussi illusoire *qu'absurde*.

Soumission ironique d'une âme qui désespère! Pomponace avait déchiré le voile et brouillé la philosophie avec la religion nationale. Le pape fut près de s'alarmer. Soit surprise, soit reste de l'ancienne indifférence, Pomponace fut épargné. Bembo le sauva; mais le secret avait été divulgué; la corde de la lyre de Marsile Ficin était brisée pour toujours.

Voulez-vous voir combien la dissolution est prompte dans la génération qui suit, quel isolement se fait dans les âmes, quels monstres naissent dans les esprits au sein de cette solitude, regardez cet autre philosophe, Cardan, au fond de son laboratoire. Quels soucis, quel deuil éternel pèsent sur son front! Que sont devenues les heureuses pensées de l'époque des platoniciens de Florence? où sont les songes heureux? où est l'alliance avec les peintres, les artistes?

Cardan est seul, et cet isolement lui donne le vertige. L'un de ses fils a eu la tête tranchée comme empoisonneur, l'autre est exilé; le philosophe reste au milieu de ses livres avec sa jeune fille, qui seule a foi dans son père. Il pense, il invente; mais nul ne s'inspire de son génie, et l'éternel silence pèse autour de lui. Quel est le caractère de Cardan? le voici. Il vient d'assister à toutes les découvertes du seizième siècle : l'Amérique sortant des eaux, l'imprimerie, la boussole, la poudre à canon. En face de ces merveilles du génie humain, il croit fermement à la toute-puissance de la science; il est persuadé que l'homme, par le savoir, peut dominer, gouverner, maîtriser la nature. En un mot, dans la science, il voit la magie; enivré du génie des découvertes, il se croit plongé dans un miracle permanent. C'est un homme du moyen âge tout à coup surpris par l'éclat des sciences de la Renaissance; cette première lumière éblouit sa raison. Il se

décrit comme une pierre précieuse, comme un objet de nécromancie; il se croit des propriétés merveilleuses; il voit l'avenir dans ses songes, dans son anneau. Une émeraude appliquée à son front lui fait oublier la mort de son fils; il sent palpiter les objets; c'est le dernier des enchanteurs.

En revanche, il est le premier des Italiens qu'une avidité délirante précipite au-devant des révolutions sociales de l'avenir. Spectateur de la lutte entre le catholicisme et le protestantisme, il est possédé d'une attente fiévreuse; il est convaincu que la face de l'univers va être renouvelée; ou plutôt il est saisi du même instinct de mort sociale que nous avons trouvé partout au fond de l'âme italienne. La pensée de la vieillesse du monde, qui avait obsédé les poëtes et les mystiques du moyen âge, Dante, Joachim de Flore, sainte Brigitte, Catherine de Sienne, ce même sentiment de la décrépitude de toutes choses, reparaît avec la Renaissance dans l'âme des philosophes. Ils étendent à l'univers l'impression de l'anéantissement social qu'ils rencontrent autour d'eux. Ils voient que l'Italie se meurt, et ils annoncent, ils proclament d'année en année la mort du globe. C'est là peut-être que se trouve le côté le plus profond du génie italien. Ils hábitent une tombe, ils y convient le genre humain.

De cette attente passionnée du jour suprême, naissait naturellement chez les Italiens l'esprit d'astrologie. Ils se lèvent dans la nuit pour voir le jour nouveau qui doit changer la figure des choses. Dans leur impatience, ils consultent les astres sur les révolutions futures. La plupart des astrologues du seizième siècle, ceux de Catherine de Médicis, de Wallenstein, sont Italiens.

Cardan cherche dans son creuset les *arcanes de l'éternité;* il tire l'horoscope de l'Italie, des nations euro-

péennes. Persuadé que l'univers moral est dans une crise et que chaque moment est décisif, il va jusqu'à tirer l'horoscope du christianisme. Douter du lendemain de la religion chrétienne, interroger les sorts sur la foi qui se prétend immuable, Cardan devait expier cette audace. Il est jeté dans un cachot, et la prison commence à être avec lui le laboratoire ordinaire de la philosophie.

Chez Cardan, le progrès, l'expansion même de la science, servait à la crédulité. Après s'être débarrassé de la foi orthodoxe, on retombait dans un autre genre de foi aveugle. On se figurait que tout était possible à une science qui devinait les astres et inventait un monde. Plus on savait, plus on devenait crédule.

Dans cette audace croissante, que la prison et le bûcher n'arrêtent pas, le moment est venu pour l'esprit de sortir de l'enceinte du catholicisme et du protestantisme. Giordano Bruno rompt le dernier fil qui attache encore la philosophie aux traditions religieuses. Dans tout ce qui vient de Giordano Bruno, on trouve l'ivresse de la liberté spirituelle. Ce qui marque en lui un moment de la vie italienne, c'est cet emportement, cette fureur de joie en saluant l'aurore nouvelle de l'esprit. C'est un Italien sorti pour la première fois de la domination de l'Église; il a besoin d'exhaler la volupté d'indépendance effrénée qui le possède. Vous diriez d'un homme longtemps enchaîné qui vient de briser ses fers; il en montre les débris à tout le genre humain, en poussant des cris de joie et d'orgueil. Il a le rire du bouffon napolitain, il a la majesté du grand prêtre de Pan! Mais quoi! tout vertige de croyance antique le révolte; il se dépouille du passé qui le brûle comme la tunique de Déjanire! C'est le rire furieux de l'homme du Midi délivré pour un moment de toutes les servitudes morales; Masaniello de la philoso-

phie, qui a bu le breuvage de l'Olympe, hier esclave, aujourd'hui monarque de la terre et de tout l'univers moral. Divinité rapide, qui te fais à toi-même ton apothéose, repais-toi de ta volupté fiévreuse! assieds-toi à la hâte sur tes nuées! Contemple avec orgueil, du haut de tes cieux éphémères, cette Église du passé que tu voudrais consumer de ton souffle dévorant! Hâte-toi, le bûcher s'allume!

Si Giordano Bruno est quelque chose, c'est une âme comprimée qui s'émancipe et qui voudrait remplir le monde de son immense aspiration vers la vie libre; haleine embrasée qui sort du soupirail d'une prison. Les premiers mots de sa bouche nous reportent au cloître. Le jeune dominicain enfermé dans les murailles d'un couvent brûle sous le cilice.

« Que fais-tu? — Je souffre. — Pourquoi? — Parce « que je n'appartiens ni à la vie, ni à la mort. — Tu es « fou! — Eh! si cette folie plaît à mon âme! — Tu dé- « lires. — Pourquoi? — A force de douleur. — Ah! je « crains son dédain plus que mes tourments! »

Dans ces vers, où le moine exhale sa passion, il y a des cris étouffés qui rappellent Héloïse au fond du cloître. Quels combats intérieurs cachés dans ces seuls mots : « Que mon ombre soit esclave, et que ma cendre brûle « encore! » Ces cris d'amour sont si poignants, que je conçois à peine comment les érudits n'y ont rien vu qu'un amour philosophique de l'idéal. La jalousie, les désirs consumants, tout y porte les traces de la passion la plus réelle. Quoi de plus clair que ces paroles : « Je « brûlais pour une beauté corporelle! »

Il est vrai que le moine finit par se délivrer de cette captivité intérieure en maudissant les femmes du Midi. Il retrouve sa liberté morale; et le cri d'une âme blessée

qui échappe à un long servage, le cantique de délivrance, deviennent comme le ton dominant de la vie de Bruno. Délivré de cet amour cuisant, il interprète ses premiers vers à l'exemple de la plupart des écrivains italiens ; il fait, dans un autre âge, un commentaire en prose de ses premiers sonnets passionnés. Le philosophe explique les cris de douleur du jeune dominicain. Dans un retour métaphysique sur son passé, tout ce qui était amour terrestre se change en un amour philosophique. Ce n'est plus une femme de Calabre, c'est la sagesse qui est le sujet de son commentaire. Mais la passion réelle a trop bien marqué de sa trace les premiers vers échappés de ses lèvres. Aucune philosophie ne peut ni les déguiser, ni les éteindre.

Quelle est, d'ailleurs, la croyance qui a donné l'essor à Giordano Bruno ? Il est le premier Italien qui ait été inspiré de l'esprit de Copernic. Quand Galilée, craignant le ridicule, n'osait encore avouer qu'il sent la terre se mouvoir sous ses pieds, Giordano Bruno, jetant le défi à ses contemporains, courant au-devant de l'insulte et de la persécution, proclamait en vers et en prose le principe nouveau de la constitution de l'univers. Avant que cette pensée fût développée par Galilée avec le calme et la méthode mathématique, elle entraîne Giordano Bruno ; car il la rattache à toutes les révolutions morales dont il a le pressentiment. Ce qui le frappe, ce qui lui donne une sorte de délire révolutionnaire, c'est le sentiment de toutes les conséquences morales de cette révolution dans le système physique du monde.

Eh quoi ! la terre n'est plus immobile ! jetée, lancée dans l'espace, elle se précipite d'un mouvement éternel ! On dirait que Bruno sent le contre-coup et le tressaillement du globe emporté dans son ellipse. Il s'exalte jus-

qu'au vertige par la pensée de la course de l'univers à travers l'immensité. Il est sur un trépied ; ses pensées se heurtent, se précipitent, comme si l'esprit humain, délié de sa chaîne, s'élançait aussi pour la première fois dans son orbite infini[1]. Il y a dans l'esprit de Bruno les trépidations de la Bacchante de Naples.

Au plus fort de cette extase, il a le sentiment net de toutes les conséquences morales que l'homme doit déduire de la révolution accomplie dans le système de l'univers. Puisque la terre se meut comme les autres astres, les étoiles ne sont pas plus heureuses que notre globe ; nous voilà libres d'envie. Nous ne craignons plus les cieux. La bénédiction n'est plus d'un côté, la malédiction de l'autre. Plus d'abîmes cachés, plus de mystères dans l'infini, plus d'enfer ni de ciel. Dès que l'Italien est délivré de la terreur de l'enfer, il arrive à l'héroïsme. « Dé-« barrassé du fardeau des cieux, il n'y a ni limites, ni « termes, ni barrières, ni murailles qui nous séparent « de l'abondance infinie des choses. » Ces formidables cercles de Dante s'écroulent subitement ; à la place de ce système d'épouvante, de ce grand terrorisme du moyen âge, Giordano Bruno proclame l'égalité du ciel et de la terre. Si l'enfer et le paradis disparaissent, ou plutôt s'ils se confondent, le Dieu n'est plus relégué dans un coin de la création ; il est partout, en toutes choses ; il n'est plus exilé à l'extrémité de l'univers. Ne le cherchez plus dans le firmament, il est en vous-même.

Ces idées ne se présentent pas successivement, méthodiquement à Giordano Bruno ; elles inondent toutes à la fois son intelligence. De là le besoin impérieux de proclamer la révolution de l'univers et de l'humanité. Que

[1] Voyez le chapitre sur Galilée dans l'*Ultramontanisme*.

lui importent la terreur de l'Église, l'inquisition et le bûcher? Il s'est échappé de l'enceinte limitée des cieux du moyen âge, prison où son âme étouffait. Il est sorti de la tente étroite dressée par la Bible. Nouvel Icare, il plane dans l'infini, sur l'océan des êtres.

Le trait original de Bruno, c'est qu'avant lui le panthéisme avait toujours entraîné une sorte d'inertie morale. Chez lui, c'est une doctrine héroïque. Ce philosophe est un missionnaire qui veut porter partout la bonne nouvelle de l'égalité du ciel et de la terre, de l'unité de la substance. Il ne se contente pas de composer des livres; il erre de lieux en lieux; vous diriez un ardent carbonaro qui veut détrôner dans le ciel la tyrannie du Dieu antique, personnel de la Bible et de l'Évangile. Suivez-le, vous trouvez toujours en lui le moine échappé du couvent, qui ne peut s'élancer trop loin de sa première prison. Il fuit en ligne droite à l'extrémité de l'univers, comme s'il était encore poursuivi du souvenir de sa captivité morale.

« Ah! qui me donne des ailes? qui m'échauffe le cœur? « qui m'empêche de craindre la fortune ou la mort? qui « a rompu ces chaînes? qui a brisé ces portes que si peu « d'hommes franchissent? Désormais j'ouvre mes ailes « sans rien craindre; je fends les cieux, j'embrasse l'in- « fini, et tandis que je m'élève d'un globe à l'autre, et « que je pénètre dans les champs éthérés, je laisse der- « rière moi ce que les autres ne voient encore que de « loin. »

La plupart des points de vue aperçus par Bruno ont passé de nos jours silencieusement dans les théories des Allemands. Il avait très-nettement démêlé ces idées : que le développement de l'âme correspond au développement de la nature, ce qui est le fond de la logique de Hégel; que, dans la transformation de la substance unique, les

êtres inférieurs s'élèvent aux supérieurs. Il tirait de cette révolution même un motif d'ambition pour chaque être, et il donnait l'activité et l'héroïsme pour base à une doctrine qui, ordinairement, détruit l'une et l'autre. Le naturel héroïque de Bruno résistait ainsi aux conséquences du panthéisme. S'élever à l'ambition d'occuper la première place dans la hiérarchie des êtres, tel était le but qu'il proposait à la vie : « Je deviens dieu, d'être infime que j'étais. »

Il avait entrevu l'idée d'une révolution progressive de l'humanité, et il applique ce système dans un drame, sorte de mystère philosophique. Les vieux cultes personnifiés comparaissent; un Jupiter aux cheveux blancs, une Vénus ridée, viennent les uns après les autres abdiquer dans l'être absolu de Bruno.

Ce qui intéresse chez lui comme dans un personnage de drame, c'est que le missionnaire ardent n'a point d'auditoire, et il ne s'en inquiète ni ne s'en attriste. Il continue de lancer ses paroles de flamme, ses défis à la vieille société; il semble s'exalter par son isolement même. Sa foi est telle, dans le principe des révolutions nouvelles, qu'il lui suffit de jeter son âme à tous les vents; il est convaincu qu'elle germera sur les rochers déserts.

L'Italie est sourde à sa voix; il quitte l'Italie, il va chercher une autre patrie pour son intelligence à Genève, en France, en Angleterre, dans les universités d'Allemagne, partout prêchant, annonçant la parole nouvelle de l'affranchissement spirituel. Il rencontre, chemin faisant, la réforme de Calvin et devient protestant. Indigné bientôt des timidités du réformateur, il se révolte et franchit le protestantisme. Dans ses œuvres, il prend tous les travestissements : tantôt solennel comme un hiérophante qui

dissipe les fantômes de la superstition, tantôt burlesque et populaire comme un lazzarone. Ce missionnaire, qui devance de deux siècles son auditoire, crie dans le désert. Que lui importe? Il subit lui-même la fascination de son système; il se venge par l'orgueil. « Dût personne ne me « comprendre, si je pense avec la nature et Dieu, cela me « suffit. »

Dans ce dominicain converti dès sa jeunesse à toutes les hardiesses de l'esprit philosophique, il y avait un martyr. Il veut revoir de près cette nation italienne qui l'a méconnu. Ce grand conspirateur veut s'assurer si l'explosion attendue de l'intelligence n'agite pas déjà l'Italie. Peut-être quelques années l'ont-elle changée; peut-être le cri ardent de son prophète l'a-t-il réveillée de l'assoupissement. Il revient à Padoue, puis à Venise. Comme tous les conspirateurs, c'est par la crédulité qu'il succombe. Arrêté, il est traduit devant le tribunal de l'inquisition à Rome. Les juges tremblaient en prononçant sa condamnation : « Vous avez, leur dit-il, plus de peur « en prononçant ma sentence que moi en l'écoutant. » Son bûcher préparé, il y monte en souriant. Le peuple applaudit au meurtre du philosophe. Bruno inaugure cet échafaud où devaient monter après lui tant de rédempteurs que l'Italie, éprise de servitude, livrera au bourreau.

L'esprit italien était arrivé au comble de l'audace dans Giordano Bruno; il provoquait le vieux monde au combat. Ce qui marquera toujours cette époque de l'esprit humain, c'est l'héroïsme, le combat d'un seul contre tous; la philosophie avait brûlé ses vaisseaux. Personne ne suit le penseur, et son intrépidité à affronter le monde ne fait que s'en augmenter. Ce sera l'éternel honneur de l'Italie, qu'en présence des bûchers allumés il se soit

trouvé un homme qui ait affiché les plus grandes témérités de la philosophie sans fléchir un moment. Jamais il ne s'est vu personne tenir moins de compte de l'opinion vulgaire, de la terreur et de tous ces liens que l'on appelle le monde..

Le caractère de cette philosophie, dans ses rapports avec le christianisme, est surtout extraordinaire. Au lieu de prétendre se concilier avec lui, le philosophe ne cherche ni à expliquer, ni à réfuter la religion italienne. Plein d'un superbe mépris, il ne s'en occupe pas. C'est un mouvement de l'esprit qui, parti du fond même de l'antiquité, semble ignorer ou affecte d'ignorer tout le christianisme. Telle est l'audace du penseur; il ne combat pas la foi chrétienne, il l'ignore.

Dans Vanini, le fond de l'esprit est le même; mais, comme si ce premier assaut de la philosophie contre les croyances nationales se fût déjà épuisé, c'est par des détours, des artifices, que le penseur continue son œuvre d'affranchissement. Pour atteindre à la liberté, il affecte la servitude. Cette situation fausse ôte à Vanini la haute valeur morale qui appartient à Bruno. L'âme est déjà appauvrie dans Vanini; l'esprit résiste encore : « *Craignant la ruse*, dit-il, *je ramperai;* » et, en effet, il fait semblant de ramper sous la foi de l'Église. Il écrit de longs volumes pour la défendre; mais sous ce masque hypocrite du moyen âge perce l'emportement d'un précurseur de Diderot et d'Helvétius. Il ne garde pas si bien ce personnage religieux que le persiflage ne se montre et n'éclate à découvert. « Si je n'étais chrétien, dit-il, rien ne pourrait « me faire croire à l'immortalité de l'âme. » Partout il poursuit, dans le paganisme, la foi au merveilleux, se couvrant toujours d'une exception ironique en faveur du christianisme; et il emploie ainsi deux siècles d'avance les

stratagèmes de Voltaire dans la *Philosophie de l'histoire*. Pour mieux cacher sa foi philosophique, il va jusqu'à contrefaire la folie. Comme Bruno, il erre à travers la France, l'Allemagne, l'Angleterre, cherchant partout l'écho que l'Italie ne peut lui donner. C'est la France qui le tua.

Comme on lui présentait le crucifix en le conduisant au bûcher, il détourna la tête; il railla le Christ de ce que la crainte de la mort lui avait causé une sueur de sang. Un peu après, le bourreau lui arracha la langue. C'était en 1619; elle recommença de parler dans tout le dix-huitième siècle.

Jusqu'ici la philosophie italienne s'est de plus en plus brouillée avec la religion de l'Italie. Voici un nouveau martyr qui tente de les concilier. Encore une voix, un système qui sort et s'exhale du fond d'une prison, entre deux tortures! Sans rien perdre de sa hardiesse, la philosophie italienne essaye de se retremper dans les croyances générales de l'Italie. En sera-t-elle plus populaire pour cela? L'Italie est restée sourde à ces hardis esprits qui ont voulu l'entraîner loin du catholicisme dans un monde de liberté. Que serait-ce s'il se trouvait un homme qui voulût appuyer la liberté, l'innovation, les révolutions futures sur le catholicisme même? Celui-là parviendra-t-il à réveiller l'Italie?

Campanella a déjà associé plus de deux cents moines à ses projets. Dénoncé, il fuit avec son père. Plusieurs de ses conjurés sont mis à mort; arrêté, enchaîné, enseveli dans un cachot, il subit sept fois la torture. La dernière dure quarante heures. Abandonné dans le cachot, il y reste plongé vingt-sept années; c'est pendant cette éternité de douleurs qu'il médite son système de félicité pour l'Italie et l'univers entier.

Les poésies dont il repaissait son cœur dans le sépulcre ont été retrouvées. Si, d'une part, elles sont plus passionnées que toutes celles du seizième siècle, elles marquent mieux aussi que les livres de Campanella le fond permanent de son esprit. Ces vers écrits pour lui seul dans les ténèbres des cachots en disent plus que tous les événements de son temps. Quel est le sentiment du philosophe italien, plongé dans le Spielberg du seizième siècle? Nous cherchions tout à l'heure la douleur en Italie. Dieu merci, voilà enfin une âme qui en est rassasiée et qui, du fond de la terre, pousse des gémissements, des cris qu'aucune oreille humaine n'écoute. Que sera cette philosophie née de la torture, loin du jour, environnée des éternelles ténèbres? Sans doute une misanthropie infinie, un rêve de désespoir, un abîme de désolation? O contradiction du cœur de l'homme! La philosophie qui sort de cette fosse, c'est un rêve de félicité, de liberté, de délices, telles que jamais Italien ne les a imaginées dans un jour d'été, sous les ombrages d'une villa de Sorrente.

Prêtez l'oreille. Un gémissement sourd est sorti des entrailles de la terre italienne.

« Si jamais il arrive qu'un homme entende ces vers dou-
« loureux, nés sous terre, dans le silence, ensevelis avant
« de naître, qu'il change de pensée et de mœurs. Je ne
« parle pas au hasard, mais l'expérience, Dieu, la loi na-
« turelle, tout m'a convaincu.... O Seigneur, si tu ne m'as
« pas créé en vain, c'est à toi d'être mon sauveur. Pour
« cela nuit et jour je pleure et j'appelle; quand voudras-
« tu que je sois écouté? Je n'ose plus parler. Les fers qui
« m'entourent se rient de ma prière inutile, de mes yeux
« desséchés, de ma rauque lamentation. »

Grand spectacle que le travail de la douleur qui creuse une âme italienne. Tout se mêle dans ce monologue : ciel,

prières, reproches, soupirs étouffés, subites espérances, hymnes au soleil du fond de l'éternelle nuit. Mais ce qui domine, c'est l'invincible espérance; il n'y a rien là de ces défaillances, de cette résignation qui ont atteint, de nos jours, les prisonniers du Spielberg. Campanella est tout l'opposé de Silvio Pellico; il continue de combattre avec ses fers. Dans l'abîme, il se fait la même question que Job sur l'injustice céleste. Mais, au lieu de résoudre ces mystères par un sentiment de résignation chrétienne, il se fortifie dans le stoïcisme païen. Quand le mal devient plus cuisant, il tranche toute question et s'impose silence par la réponse des panthéistes : « Le monde ne souffre d'aucun mal; moi je reste accablé ici sous le faix de maux innombrables pour la félicité de chaque partie du grand tout. »

Cependant, pour faire tête pendant trente ans au désespoir renaissant, il fallait autre chose qu'une croyance vague empruntée aux temps antiques. Campanella a une foi positive et entière; il est pénétré, comme les Millénaires, de la ruine de l'Italie. Appliquant au monde ce sentiment de la chute de son peuple, il croit que les temps sont venus où toute la société humaine va se dissoudre. Ce sentiment de mort que les mystiques italiens puisent en toutes choses, dans l'âme même de leur pays, il l'étend au monde entier, et il épie le moment où tous les peuples crouleront l'un sur l'autre. Cherchant la consolation dans l'abîme même du mal, il croit qu'une vie nouvelle, un ordre nouveau surgiront de ce grand tombeau; et cette résurrection du monde civil, il ne l'ajourne pas jusqu'à la mort, dans le royaume des cieux. Son originalité est de penser que la vie bienheureuse doit s'accomplir sur cette terre, et que le paradis, l'âge d'or, se consommeront ici-bas par le renouvellement des lois et des institutions divines et humaines.

Comme Cardan, il épie, il consulte les astres du fond de son cachot, dans l'attente de ce moment où tout doit à la fois mourir et renaître socialement. Les traditions des mystiques, les conjonctions des planètes, lui persuadent d'abord que le moment de la résurrection sociale sera dans les premières années du seizième siècle. « Déjà je « vois les premières lueurs errantes du seizième siècle se « rassembler dans le Sagittaire pour changer les lois et « les coutumes. Dieu fasse que je vive assez pour voir ce « jour unique qui doit disperser les fils de la mort. » Voilà le sentiment qui donne à Campanella la force d'user la pierre de sa prison; il célèbre ce jour qui approche; il prépare d'avance des proclamations aux Suisses, aux Polonais, à la terre entière; il soutient du cœur ses compagnons d'infortune.

Qu'importent quelques jours de prison, quand l'âge d'or descendu sur la terre doit illuminer dès demain la porte de la geôle, et resplendir à la place de la torture? L'année attendue arrive, les portes de la prison ne s'ouvrent pas. Le peuple, au lieu de se renouveler, insulte le prophète à travers les barreaux du soupirail. Il est châtié de son espoir par de nouvelles tortures. Campanella, loin de s'abandonner, en conclut seulement qu'il s'est trompé dans son calcul. L'âge d'or est retardé d'un an, de deux peut-être; et trente années se passent ainsi dans cette vision de félicité : « Philippe m'emprisonne dans un cachot plus « noir aujourd'hui qu'hier; il ne le fait pas sans Dieu. Res« tons ici comme Dieu le veut, puisqu'il ne se trompe pas.»

Ce sentiment d'attente est commun aux penseurs italiens. Le mal est si profond, la douleur si violente, si aiguë, qu'ils comptent les heures, les minutes; ils ne peuvent croire que cette mort universelle subsiste, et pourtant les siècles se passent, le mal s'invétère.

Du fond de son cachot, Campanella se fait d'avance le législateur de la révolution universelle qui, annoncée par les astres, renouvellera la face du monde. Pour qu'elle soit nationale, il veut l'appuyer sur les croyances de l'Italie; c'est le catholicisme qui lui servira de levier. Cette conspiration pour affranchir l'univers est ourdie par un homme chargé de chaînes. Sa première pensée est de mettre fin au moyen âge en établissant sur la terre la *monarchie du Christ*, non plus le Dieu de la passion flagellée, crucifiée, mais le Dieu brillant, triomphant dans une éternité de joie. Il veut réaliser dès ici-bas, dans les institutions terrestres, le royaume des bienheureux : « Si « le Christ n'est resté que six heures en croix après peu « d'années de fatigues et de luttes, pourquoi ne rien dire « de ce royaume heureux dont il jouit dans le ciel, et qui « bientôt s'accomplira sur la terre? Ah! vulgaire insensé « et servile, indigne de voir l'éclatant triomphe, tu ne « connaîtras pas le jour de la lutte suprême. »

Faire rentrer la religion dans la politique, établir la monarchie d'un Christ heureux, c'est le fond de la pensée de Campanella. Il poursuit dans le droit public une réaction catholique analogue à celle du Tasse. D'un côté il combat le machiavélisme comme la négation de la religion nationale dans la politique; de l'autre, il repousse le Christ macéré de Savonarole; c'est le Christ resplendissant du Thabor qu'il veut couronner en couronnant l'humanité moderne.

Si son idéal est sublime, et s'il se rencontre avec le principe de la Révolution française, quels sont ses moyens d'action? En premier lieu la papauté. Campanella veut former le monde à l'image de l'Église, qui, sans doute, dit-il, a été maintenue pour donner un modèle aux institutions de l'avenir. Plus de propriété, de noblesse, d'hé-

rédité, de famille, l'abolition du Tien et du Mien, la communauté des femmes et des biens. Pour couvrir ce grand vide, la théocratie de Rome au service de la république de Platon.

Comme il faut que la force s'en mêle pour établir cette forme nouvelle du genre humain, c'est la monarchie d'Espagne qui servira de bras droit au Christ renouvelé. Afin d'affermir son règne, il faut combattre ses ennemis, qui, aux yeux de Campanella, se trouvent partout où la Réformation a laissé quelques traces. Ici le démocrate catholique jette l'anathème à la France, à l'Angleterre, à l'Allemagne. On sent au fond de son esprit une réaction passionnée du midi de l'Europe contre le nord. Il s'aperçoit que le midi catholique au déclin a pour héritier le génie du nord et le protestantisme. Pour arrêter cette pente des choses, Campanella veut armer le catholicisme de toutes les forces de la liberté démocratique, et le précipiter contre les États nouveaux.

La vérité est que le révolutionnaire qui vient de réfuter Machiavel retombe dans toutes les ruses de Machiavel. Dès qu'il est question du nord de l'Europe, les moyens les plus perfides, les plus antichrétiens, paraissent légitimes à Campanella pour établir la monarchie du Christ sur la ruine des peuples apostats. Le conseil suprême qu'il donne au roi d'Espagne et au pape, c'est d'empoisonner moralement l'Angleterre et l'Allemagne. Il faut surtout affaiblir, partager le royaume de France, attirer les bannis de Toscane et s'en faire un appui contre leur pays, énerver le reste du monde en nourrissant des schismes, semant de faux soupçons, fondant des écoles de philosophie. La monarchie du Christ se fonde ainsi sur le machiavélisme.

Pour mieux préparer encore cette révolution sociale, Campanella rédige d'avance, jusque dans le moindre dé-

tail, les lois de la cité nouvelle; toute autorité fondée sur l'élection de haut en bas, l'agriculture pratiquée en commun, chacun rétribué selon ses services, l'univers changé en un couvent dont l'Église tolérante est ouverte à Orphée, à Zamolxis, à Mithra.

Au fond de cette félicité qui inonde l'esprit de Campanella, je découvre une incommensurable tristesse. Dans ce rêve du réformateur italien, comment ne pas s'apercevoir que l'Italie n'existe plus? Il n'attend rien de son pays. Il ne lui donne aucune place dans la régénération de l'avenir. Aveu terrible chez un réformateur. L'Italie, selon lui, est condamnée, il le répète après Savonarole. Mais, loin de s'en affliger, il s'en réjouit. Quoi de plus funèbre que cette joie! Il croit que c'est un avancement de disparaître comme peuple. Il accepte cette mort comme une promesse que les autres nationalités vont périr; et le progrès auquel il invite le genre humain, c'est de suivre l'Italie dans le tombeau. Abolir les nationalités pour inaugurer le règne du cosmopolitisme, voilà le dernier mot des espérances de Campanella.

Cette mort de l'Italie qui veut se communiquer au reste du monde civil, cette joie mêlée des cris de la torture, ce sont là les fêtes auxquelles l'Italie convie le monde. D'autres hommes avant lui avaient formé le rêve d'un âge d'or. Le caractère de Campanella est de croire que ce rêve va se consommer sans retard; nouvelle preuve que la patrie a disparu pour lui, qu'aucune réalité ne l'arrête. Cette Italie si vivante au temps de Dante, ces partis, ces factions, qui, en se déchirant, annonçaient du moins une vie puissante, tout cela a disparu. Que reste-t-il? le vide, au sein duquel le théoricien organise un monde nouveau, sans rencontrer nulle part la résistance d'un corps réel. La patrie étant devenue un songe, l'âme italienne se re-

paît d'utopies. Les rêves font autant de bruit que les cent villes de la Péninsule.

Enfin, ce qui achève de marquer le comble du malheur où le réformateur italien est plongé, il prend ses ennemis pour ses amis. Le prophète catholique n'a foi que dans l'Espagne, au moment même où l'Espagne immobile se retourne contre toutes ses espérances. Au contraire, il répudie la France, qui seule doit entrer dans la voie de ses prophéties. Enseveli dans le système catholique comme au fond d'un cachot moral, le prophète italien est condamné à ce supplice : apôtre de la lumière, aveuglé par ses propres mains, il maudit la lumière naissante dans la France moderne. Il maudit ceux-là mêmes qui sont appelés à tenter son rêve du christianisme social.

Par une contradiction qui s'attache à la vie autant qu'aux doctrines de Campanella, lorsque après trente ans de prison il sort brisé, non vaincu, le peuple, pour lequel il a imaginé tant de beaux jours, veut le lapider. L'ambassadeur français le sauve. Il se déguise; il se réfugie en France, chez la nation qu'il a maudite, et vient mourir à Paris, dans ce couvent des Jacobins où il semble laisser, malgré lui, une partie de son esprit.

De notre temps, nous autres Français, nous avons vu aussi, sous le joug prolongé de l'invasion et de la défaite, renaître le même instinct d'utopie. Où la réalité manque, on se jette dans l'impossible. Deux sectes se sont développées, l'une dans les classes supérieures, l'autre dans les classes inférieures, et chacune atteste qu'elle est née dans le tombeau d'un État. Chez les classes riches s'est formée, des maux de la patrie, la secte des doctrinaires, qui, pareils aux Guichardin et aux Nerli, organisent savamment la défaite, se défient de tout instinct national comme d'une erreur, et trouvent dans la mort de l'État la vraie garan-

tie de l'ordre. Dans les classes inférieures, cette même absence de la patrie a produit la secte des communistes. Ils ont pris pour idéal le tombeau de la France, dans lequel ils étaient nés, comme Campanella le tombeau de l'Italie. Plus de frontières, plus de nationalité, plus de citoyens, mais des cosmopolites; plus de fraternité de races et d'origine, mais un peuple qui se dissout dans l'univers. Les doctrinaires sont les communistes des classes supérieures, comme les communistes sont les doctrinaires des classes inférieures. Chez les uns et les autres on ne sent plus battre le cœur d'un peuple; différents pour tout le reste, ils se ressemblent par le même héritage de servitude et de mort.

Une classe de misérables est née en France des misères de la patrie. Le prolétaire, qui devient comme une nation dans la nation, a son berceau dans une ruine; il est né en 1815. Deux servitudes inconnues apparaissent à la fois : la servitude du peuple industriel, la servitude de la patrie. La grande armée de la Révolution, de l'Empire, devient un ouvrier, mais un ouvrier prisonnier du génie de l'Angleterre.

Quand les événements politiques ont cessé, que la vie italienne n'existe plus, je suis obligé de chercher l'Italie au fond des âmes des penseurs solitaires, et ce que je considère, c'est moins l'exposition de leurs systèmes que la situation intérieure dans laquelle ils étaient par rapport à tout ce qui les entourait.

J'écoute encore dans le fond des prisons; mais les âmes se taisent au dix-septième siècle comme les choses. De la même manière que toutes les forces vitales de Florence servent désormais à soutenir une famille, celle des Médicis, tout ce qui reste de l'Italie est absorbé dans l'œuvre de la société de Jésus. Une nation disparaît pour nourrir

de sa substance un ordre. Comment une société particulière a-t-elle pu remplacer la société générale? Ce travail de décomposition est celui du dix-septième siècle. L'ordre de Jésus s'assied sur les ruines de l'Italie.

Les penseurs ont essayé de tirer ce peuple du sommeil. Le paradoxe des systèmes, la complaisance pour les croyances nationales, ont tour à tour été employés. L'Italie est restée sourde à ses prophètes; elle les a emprisonnés et brûlés.

Il se trouve encore un homme qui fera un immense effort pour briser ce sommeil pesant; il possédera l'ancien enthousiasme; il tentera de renouveler l'âme de l'Italie en la conviant à une science nouvelle. Il a pour lui le génie, l'invention, la passion. Parviendra-t-il enfin à frapper les oreilles de cette nation engourdie? Dans le fond, son génie est éminemment nourri des croyances nationales. Vico, si on le regarde de près, est un guelfe du dix-huitième siècle; comme le guelfe du moyen âge, il croit à la sainteté de l'histoire romaine. Cette histoire est à ses yeux, comme elle l'était à ceux de l'Italien du moyen âge, l'œuvre particulière et préférée de la Providence, le modèle sur lequel doit se régler la restauration du genre humain. Il n'y a dans tout cela rien qui heurte la tradition nationale, bien au contraire. Ce prophète sera-t-il écouté plus que les autres? Il n'est pas emprisonné, mais la solitude morale l'étouffe; il croit à l'avenir, au renouvellement des choses humaines, à la résurrection de l'esprit italien! Il le provoque! Personne ne tourne la tête pour l'écouter; il est seul, muré dans le dix-huitième siècle, comme Campanella dans son cachot.



L'improvisateur de Naples, Marini, répète encore une fois sur lui le mot d'Alphonse d'Est : « Quel malheur « qu'un si grand homme soit fou! » Supplice qui dépasse

tous les autres. Sa pensée, jetée sur le sable, ne germe nulle part. Quand enfin, après un siècle, le monde, par hasard, vient à la connaître, elle a vieilli sans profiter à personne. D'autres idées l'ont devancée. L'innovation de Vico n'est plus qu'un hasard suranné. L'inspiration du génie a été inutile, comme si elle n'eût jamais été. Autant aurait valu qu'elle fût ensevelie dans le cachot de Campanella. On laisse Vico à la lumière du jour, mais son âme est enterrée vivante.

Cependant, je me trompe, cet homme trouve un disciple, Mario Pagano. A la science de son maître il joint une ardeur enthousiaste pour l'affranchissement des masses. Le premier en Italie, il veut que chacun soit propriétaire; il devance en esprit la *déclaration des droits de l'homme* et les instincts démocratiques des assemblées françaises. Il expie par la mort cet héritage de la philosophie italienne; encore une fois le peuple dresse la potence d'un libérateur du peuple.

Telle est, depuis le concile de Trente et la réaction catholique, la situation de la philosophie en Italie. Toujours des penseurs, des prophètes, se succèdent dans la solitude; ils avertissent leur nation de ne pas tomber dans la léthargie éternelle; ils l'adjurent, ils l'invoquent. Mais ce peuple a bu un breuvage qui le retient dans un sommeil de mort; il finit par aimer la mort de l'âme. Malheur à qui veut le rengager dans la voie des vivants! L'aveuglement dans lequel on le plonge est si profond, qu'il commence par tuer quiconque prétend le ramener à la vie.

Le crime de penser a été poursuivi avec une violence inexorable dans le temps même où les proscriptions, les révolutions politiques versaient peu de sang. L'idée semblait plus redoutable et plus factieuse que l'action.

Quelle nécrologie de martyrs que l'histoire de l'esprit

humain en Italie! c'est le plus grand effort qui ait été fait pour noyer l'esprit dans le sang :

Daute, deux fois condamné à mort, et sa maison rasée.

Arnauld de Bresse, brûlé vif.

Jean de Padoue, brûlé vif.

Savonarole, brûlé vif.

Platina et les académiciens de Rome, mis à la torture.

Machiavel, mis à la torture.

Spinula, noyé.

Bonfadio, auteur des *Annales de Gênes*, décapité et brûlé.

Collenucio, étranglé.

Tibertus, décapité.

Carnesechi, brûlé vif.

Paleario, brûlé vif.

Montalcino, étranglé.

Dominis, brûlé vif.

Giordano Bruno, brûlé vif.

Vanini, la langue arrachée, et brûlé vif.

Campanella, mis sept fois à la torture, et emprisonné vingt-sept ans.

Sarpi, poignardé.

Berni, empoisonné.

Le Tasse, enfermé sept ans dans une loge de fou.

Galilée, mis à la torture et emprisonné à perpétuité.

Pallavicini, décapité.

Giannone, emprisonné vingt ans.

Tenevelli, fusillé.

Mario Pagano, pendu.

Conforti, pendu.

La suite peut se lire dans les *Prisons* de Sylvio Pellico.

# CHAPITRE VI.

## LA MORT SOCIALE.

Différents degrés dans la mort d'un peuple. Comment on finit par aimer l'esclavage.

Il y a plusieurs degrés, et, pour ainsi dire, plusieurs morts dans la mort d'un peuple libre. Je veux les résumer en quelques mots.

On croit que la perte de la liberté dans une nation est le plus grand des maux; ce n'est que le premier anneau de la chaîne.

Quand, après les guerres de classe, il s'élève un maître absolu, rien n'est perdu encore. Sous la servitude volontaire, il reste une nation.

Le souvenir de la liberté détruite vit dans les cœurs, et le jour vient où le maître est attaqué par le peuple. Si le premier se sent faible, il appelle à son secours les forces de l'étranger. C'est alors seulement que commence le vrai péril de mort.

Si l'invasion se consomme, tant qu'elle subsiste, la nation disparaît. Sous le joug de l'étranger, il n'y a plus ni citoyen, ni peuple, ni souverain, ni sujet. Il n'y a plus même de tyran : l'État est mort.

Ou la population conquise se soulève et rejette l'oppresseur : dans ce cas, elle reprend un essor plus grand que dans le passé; ou elle accepte la défaite, comme un fait accompli : dans ce cas, chaque jour la ruine davantage.

Dans l'antiquité, un peuple envahi était un peuple esclave. Les vainqueurs s'asseyaient sur les vaincus, comme

sur un cadavre. Parmi nous, la science de ruiner une société est devenue plus profonde et plus simple.

Les vainqueurs imposent aux vaincus le gouvernement d'une famille qui représente et éternise chez eux l'effet de la conquête. C'est donner moins de prise à la révolte du peuple subjugué, qui, ne voyant dans son sein qu'une famille de plus, incline à en oublier l'origine. La présence d'une armée ennemie courrait risque de provoquer un reste de fureur, en faisant saigner la blessure. La domination d'un prince n'a pas le même danger, surtout s'il peut invoquer une origine populaire. Rien ne lui est plus aisé que de se présenter comme un sauveur chargé de fermer les plaies d'un peuple. Qu'il ajoute à cela quelque bienfait qui ne lui coûte rien; beaucoup acclament comme les prémices de la paix l'anéantissement social.

Voici alors ce qui se passe. Il se trouve des hommes habiles, lesquels, dégradés par la chute de l'État, nient que ce peuple ait été réellement défait. Et c'est encore là un grand pas dans l'abîme; car la douleur même que causait la servitude s'efface sous ces paroles menteuses, et l'on détruit ainsi jusqu'au désir de l'affranchissement.

Après avoir essayé de ce poison, bientôt on essaye d'un autre plus subtil. Non-seulement la défaite n'est plus montrée comme une infortune, on la présente comme un progrès vers la civilisation. La conscience du citoyen ainsi apaisée par les politiques, c'est l'affaire du prêtre d'achever d'endormir les cœurs. Toujours et partout, après Machiavel vient Loyola.

Nouveau degré dans la mort sociale. Cet esclavage, sans violence, sans énergie, on commence à l'aimer; il paraît doux d'être dépouillé de la responsabilité de soi-même. Au lieu de l'inquiétude d'une destinée changeante, un présent toujours semblable séduit par son immobilité

même. Plus la vitalité diminue, plus chaque mouvement renferme de souffrances.

S'il se trouve par hasard qu'une religion vieillie, ombrageuse, rencontre un État tombé dans ce degré de misère, ces deux vieillesses se glacent l'une par l'autre. Tous les instincts étant troublés et renversés, le goût de la mort saisit alors les peuples d'une sorte de folie qui est l'ivresse du sépulcre.

Si dans cette condition il arrive que la liberté leur soit tout à coup montrée sans préparation, d'abord elle leur est odieuse. Cette vue les jette dans une inexprimable rage. Pour tuer leurs rédempteurs, ils trouvent une force fiévreuse qui semble la force même de l'enfer. Soit que cette image d'indépendance soudainement aperçue leur semble un reproche et une condamnation; soit que le premier contact de la liberté cause en effet une souffrance intolérable à ceux qui se sont laissés roidir dans la servitude; soit que, par l'habitude, ils prennent leurs fers pour une partie de leurs membres et de leur propre chair; soit enfin qu'ils se fassent de leur esclavage un dogme de leur religion; je ne serais pas embarrassé pour nommer des peuples qui, dans le premier moment du réveil, se sont jetés sur leurs libérateurs, et ont bu leur sang avec une indomptable volupté.

Oliverotto était né dans la république de Fermo; il quitta son pays et gagna le commandement d'une compagnie franche. Un jour, las d'errer, il voulut se montrer à ses concitoyens. Pour prouver qu'il n'avait pas démérité, il demanda aux magistrats républicains la faveur de faire son entrée dans la ville à la tête de sa compagnie; elle devait lui faire honneur à lui et à la commune de Fermo. On lui accorda sa requête. Arrivé dans la ville, il convoque tous les notables à un banquet; ils étaient plus de deux

cents ; le festin fut joyeux. Au dernier service, chacun des convives eut un serviteur derrière lui qui l'étrangla sur sa chaise. Oliverotto devint ce jour-là même chef de la république ; le peuple l'acclama avec ivresse. Il régna en paix jusqu'à ce qu'il fût lui-même étranglé au banquet de César Borgia, à Sinigaglia.

# LIVRE IV

## CHAPITRE PREMIER.

### LA RÉVOLUTION FRANÇAISE EN ITALIE.

Le dix-huitième siècle oublie la nationalité. Les écrivains italiens ne représentent plus l'Italie. Comment la Révolution française a été accueillie par les différentes classes. Effet de l'éducation des deux derniers siècles. Une caste sacerdotale à la place d'une nation. La liberté semble une hérésie. Une nation qui ne veut plus être sauvée. Elle défend ses oppresseurs contre ses libérateurs. Le peuple maudit les partisans du peuple. Les Pâques de Vérone. La Révolution de Naples. La Vendée en Toscane et en Calabre. Alfieri. Comment il représente cette époque de l'esprit italien. Incapable de trouver sa place dans le monde moderne. Misanthropie universelle. Botta. Histoire de la Révolution. Philosophie du désespoir.

Quand le peuple entra dans la Bastille, il trouva au fond des souterrains un homme aveuglé par les ténèbres, qui se jeta sur ses libérateurs et les frappa de ses chaînes. Il les avait pris pour ses bourreaux. L'histoire de cet homme est celle du peuple italien au moment où la Révolution française frappe à la porte.

Nous descendons ici dans le cercle le plus profond de cet enfer visible. Le mal est arrivé à ce degré que le cœur

ne le sent plus; ceux qui parlent au nom de l'Italie ne comprennent plus ses maux.

Dans le fond du moyen âge, il y avait eu des voix que l'on peut regarder comme la voix profonde du peuple; celles-là avaient invoqué des moyens énergiques.

Joachim de Flore, Catherine de Sienne, Jean de Parme, Arnaud de Brescia, Savonarole, avaient appelé la réforme du catholicisme. Dans leur accent, il y avait une douleur immense; cependant ils parlaient dans les temps heureux, glorieux de l'Italie.

Voyez au contraire dans le dix-huitième siècle Beccaria, Filangieri, Galiani, et, avant eux, Bettinelli; tous parlent du fond même du sépulcre.... Qui le croirait? ils répètent de loin les paroles des philosophes français; mais la détresse infinie de leur peuple ne leur inspire aucun accent qui leur soit propre. C'est une noble satisfaction d'intelligence à laquelle ils s'abandonnent; ce n'est jamais le cri de détresse d'un peuple qui dit : Je péris! Dans les doctrines de ces philosophes, il ne se trouve pas un mot sur la nationalité. Aussi ces missionnaires du cosmopolitisme inquiètent peu le gouvernement. Partout c'est l'autorité qui les soutient. Le genre humain ne fait point ombrage aux pouvoirs établis. Ceux-ci accordent volontiers à Filangieri la félicité de l'univers, à Beccaria l'abolition de la torture, à condition toutefois que la patrie soit morte.

Il se trouve un gouvernement qui va lui-même au-devant de cet esprit de réforme cosmopolite. Le duc de Toscane réalise une partie des projets des philosophes italiens. Comment se fait-il que les réformes soient stériles, que, loin de ranimer l'esprit public, elles achèvent de le tarir en Toscane? C'est que des mains d'un gouvernement qui éternise le fait de la conquête, c'est-à-dire la servitude, il ne peut venir aucun bienfait qui ne soit un fléau. On peut

dire que les bienfaits de Léopold ont fortifié la domination étrangère en dorant le joug de l'Italie.

On vit dans le dix-huitième siècle un évêque, Scipion Ricci, tenter des réformes libérales dans son église, et le peuple se révolter contre celui qui voulait l'affranchir. Privé de patrie, sa servitude était devenue pour lui son héritage; renoncer à l'esclavage, c'était, il lui semblait, renoncer à une partie de lui-même.

Enfin, la Révolution française éclate! Cet évangile éternel que l'Italie avait prophétisé, évoqué dès le douzième siècle, ce jour attendu, appelé dans le fond de l'exil, des cachots, luit sur les Alpes. La pensée du *christianisme réalisé dans les lois*, le testament de Joachim de Flore, de Campanella, d'Arnaud de Brescia, est écrit sur la bannière de la Révolution française! Que se passa-t-il alors? L'Italie est arrivée à ce comble de misère, qu'elle méconnaît l'esprit évoqué par elle-même. Depuis six cents ans le peuple italien avait été instruit à attendre l'esprit rédempteur; cet esprit apparaît au monde, et le peuple qui l'a appelé le repousse! On dirait qu'il ne veut plus être sauvé. Il est trop tard! Voilà le mot qui sort de cette nation aveuglée par une infortune trop longue. Alfieri le révolutionnaire maudit la Révolution française; sa malédiction est répétée par Monti. La déclaration des *droits de l'homme*, cette cité du droit que le Dante évoquait au treizième siècle, est condamnée par l'imitateur du Dante. Le paradis social du premier devient l'enfer du second.

La France crut qu'elle aurait la force de faire revivre d'un souffle les républiques du moyen âge. A Naples, sur cette terre où les prophètes italiens s'étaient succédé sans relâche, la souveraineté du peuple est soudainement proclamée. Tant que les Français restent à Naples pour sou-

tenir ce fantôme, il reste debout; le jour où ils se retirent, le peuple se rue avec fureur contre la souveraineté du peuple.

Dans le premier moment où le drapeau de la Révolution française se montra en Italie, ce fut une profonde stupeur; puis l'aversion éclate presque aussitôt. La guerre que le catholicisme déclare aux novateurs politiques réveille les populations assoupies. Les Français de nos jours ont de la peine à se figurer que la Révolution française n'a rencontré qu'antipathie et que haine chez les masses du peuple italien. Ils croient communément que les soldats de la République, en descendant les Alpes et chassant devant eux les armées autrichiennes, furent accueillis comme des libérateurs par l'immense majorité de la population. C'est le contraire qui est vrai; les masses se réjouirent à peine d'être affranchies du joug autrichien; la Révolution française n'était pour elles qu'une nouvelle hérésie incompréhensible et plus infernale que la Réformation; la bannière de la République sembla la bannière de l'enfer.

Quelques jours de la domination française usèrent la patience que trois siècles de la domination autrichienne n'avaient pas lassée. A peine Bonaparte a-t-il mis le pied en Lombardie et chassé les Autrichiens que les soulèvements du peuple éclatent contre lui. Aux cris de : Vive Marie! — Mort aux jacobins! les Français sont égorgés à Benasco, à Pavie, dans la rivière de Gênes, à Bisagno, dans la Polsevera, à Lugo, dans le Bolonais; et ce ne furent pas là de médiocres périls. A chacune de ces journées, les populations, éveillées en sursaut par l'horreur des innovations et par le sentiment que la liberté démocratique est le génie de l'enfer, tinrent tête aux vainqueurs de Montenotte et de Lodi. Dans cette passion de servitude que leur avait communiquée l'éducation catholique, les peuples

mirent une énergie, une fureur incroyable à exterminer les patriotes. Il faut avouer que le courage de ces masses amollies se réveille tout entier pour accabler l'esprit de liberté. Pendant quelque temps Milan s'appartient à elle-même, les Autrichiens fuyant et les Français tardant à arriver; on ne vit dans cet intervalle aucun sentiment se produire, ni le regret de la servitude passée, ni le désir d'une liberté inconnue. Qui croirait que les principaux historiens de ce temps vantent comme une vertu l'absence de tout instinct social[1]? La fondation de la république cisalpine ne calme la colère qu'aussi longtemps que l'occasion manque; dès l'année suivante, le peuple réveillé a de nouveau le couteau à la main.

Si un mouvement fut vraiment populaire, spontané, ce fut le soulèvement de Vérone contre les Français en 1797. Vieillards, femmes, enfants, se baignèrent avec délices dans le sang des novateurs; ils égorgèrent les malades dans leur lit. On appela justement ces journées de sang les *Pâques de Vérone*, par le souvenir des Vêpres siciliennes.

Ainsi la terre d'Italie, qui avait subi, depuis des siècles, sans presque s'en apercevoir, le joug de l'Autriche absolutiste, se soulève, se révolte contre la France, dès que celle-ci lui tend le drapeau des libertés nouvelles; car il faut être aveugle pour ne pas voir que les espérances des paysans, des prolétaires italiens, étaient dans les victoires de l'Autriche. L'occasion de la plupart des soulèvements fut la plantation de l'arbre de la liberté, tant il est vrai que l'éducation religieuse avait fait de la servitude passive le premier des devoirs; et par là se montre clairement où l'Autriche prend sa force, pour tenir en sûreté le pied sur l'Italie.

[1] Tanto era buona la natura di quel popolo.

Les soldats de la Convention n'étaient-ils pas précédés de paroles magiques : Liberté, République, souveraineté du peuple? Dans quel pays ces paroles devaient-elles trouver un écho plus puissant que dans celui qui les avait le premier enseignées au monde moderne? Ne semblait-il pas que les bataillons de 1792, en montrant seulement leur devise, devaient entraîner après eux les successeurs des républicains du moyen âge? Car enfin ils ne ramenaient pas seulement la liberté républicaine, ils chassaient devant eux l'Autrichien, en qui étaient personnifiés trois siècles de servitude. Qui n'eût pensé que l'instinct de la foule se prononcerait aussitôt pour les soldats de la République contre les soldats de la Contre-révolution? Si, au moyen âge, le nom de César fascinait les imaginations, n'était-ce pas en Italie sur les ruines éclatantes des républiques, que le nom de République devait, comme un écho de la tombe, faire tressaillir toute une nation?

Il arriva qu'excepté une faible partie de la haute bourgeoisie et de la noblesse, le peuple répondit par la haine, et quand il le put par l'extermination à cet appel de la souveraineté du peuple. Les insignes de la République excitèrent chez lui une sorte de frénésie; et les paroles de liberté, comme une langue oubliée et morte, lui semblèrent autant de blasphèmes, qu'il fallait noyer dans le sang des impies. La gloire même ne le convertit pas.

Dès que les victoires des Russes et des Autrichiens permirent aux masses du peuple de se prononcer, on les vit se ruer dans le Padouan et le Milanais contre Schérer; dans la plaine d'Alexandrie, à Spinetta, à Céva, à Alba, contre Moreau; en Toscane, à Arezzo, Cortone, contre Macdonald; dans la marche d'Ancône, à Pesaro, Fano, Sinigaglia, contre Monier; à Carmagnole et dans le voisinage de Turin et de Gênes contre Masséna; sur le Tronto,

dans les Abruzzes, la Calabre et Naples, contre Championnet; partout elles s'arment pour le Russe Souwarow, qu'elles croient orthodoxe. La *Marseillaise* excitait contre les républicains une rage inexprimable; ces masses se trouvaient pour la première fois, depuis des siècles, réunies dans un même sentiment : l'horreur du nom français. Le cri de : *Vive le peuple!* répété par des bouches odieuses, provoquait des Alpes aux Calabres la fureur du peuple. Son mot de ralliement n'était plus aucune des devises démocratiques qui avaient ému les républicains du moyen âge. Celui que répétaient les paysans italiens insurgés, altérés du sang des troupes républicaines, n'était plus *Vive l'Église! viva la Chiesa!* parole d'union fraternelle; c'était *Vive la foi*, devise de l'intolérance, dernier écho des interdits du concile de Trente. Les Français croyaient évoquer les Italiens au cri de : *Vive la République!* L'Italie, étonnée et comme réveillée d'un éternel sommeil, répondit : Anathème! Les insurgés se faisaient précéder de poteaux et de crucifix; on vit dans le Piémont des bannières où la Russie, l'Autriche, la Turquie, étaient représentés avec les attributs de la *Sainte-Trinité*.

La haine de la Révolution paraît avoir été plus tenace en Toscane, plus furieuse à Naples. Arezzo, où la république avait subsisté, même après la chute de Florence, fut une des plus obstinées à repousser, à maudire le drapeau des républicains. La défaite de la flotte française, à Aboukir, avait été saluée avec un enthousiasme délirant sur tous les rivages de l'Italie. Marengo même ne put désarmer l'exécration des paysans de Toscane. Cette haine profonde, passionnée, ne s'arrêtait pas au seul nom de la France. La petite minorité de la bourgeoisie italienne, qui avait acclamé les doctrines, les espérances de

la démocratie française, devenait aussitôt l'objet de la fureur publique. Étonnant renversement des choses! Le plus grand crime aux yeux de ce peuple asservi, c'était de vouloir le délivrer. Le démocrate italien n'était abhorré par personne autant que par l'homme du peuple. *Voilà un Jacobin, Ecco un giacobino*, ce fut le mot qui servit longtemps de ralliement dans cette chasse que fit la multitude à tous ceux qui demandaient des réformes.

Dans ce flux et reflux des armées, malheur à ceux qui, sous la protection des républicains français, avaient proclamé leur préférence pour les doctrines d'émancipation, de liberté, ou qui seulement les avaient reconnues. L'armée française, en se retirant, laissait voir combien ces idées étaient restées antipathiques, incompréhensibles à la foule. Le premier mouvement de la population romaine, en voyant le drapeau républicain, avait été de massacrer l'ambassadeur de la République. Les mots n'en devenaient que plus odieux pour être répétés par des compatriotes.

Quelle plume décrira jamais la chute de la république de Naples après le départ de Championnet[1]? Un peuple qui tue le peuple; les lazzaroni, ivres d'absolutisme, égorgeant les démocrates; une reine messaline, non, une reine de Sodome, amoureuse d'une courtisane; cette courtisane ambassadrice de l'Angleterre disputée par la reine et par Nelson; chacune de ses caresses vendue pour la tête d'un républicain ou d'un ami de la France! Une nation étouffée pour payer ces débauches, le noble vainqueur d'Aboukir, la gloire de la pudique Angleterre, faisant pendre à son pavillon, contre les capitulations,

[1] M. Michelet a tout dit sur ce sujet dans son *Histoire de la Révolution française*, livre si cher à ceux qui y retrouvent, au milieu même de l'exil, une patrie vivante.

l'amiral Carracciolo pour acheter d'Emma Lione une moitié de ces nuits de Gomorrhe, dont l'autre moitié avait souillé déjà Sa Majesté Caroline de Sicile ; et le soleil de Caprée éclairant dans le sang ces prodiges d'infamie qui ont dû faire envie aux cendres de Tibère !

Ce qui faisait la faiblesse excessive des républiques italiennes, c'est que, ne pouvant compter sur l'appui du peuple italien, elles repoussaient notre tutelle comme une injure. Un second malheur fut que la Révolution française n'apparut à l'Italie que par l'intermédiaire du Directoire. Les étrangers, comme il arrive toujours, jugèrent de l'esprit de notre pays par les exactions de son gouvernement.

Telle fut la première rencontre de l'Italie et de la Révolution française : les classes riches adoptèrent d'abord avec joie l'esprit d'une révolution consommée au profit des pauvres; mais, incapables par leur petit nombre de soutenir les innovations, bientôt les classes supérieures elles-mêmes se dégoûtent de la présence des Français dont elles ne peuvent se passer. A la base de l'édifice, les paysans, les ouvriers, les pauvres, c'est-à-dire la nation presque entière, repoussent avec fureur le don d'une liberté qui, venant de l'étranger, semblait servitude, et, venant de la philosophie, semblait impiété.

Car dans les répugnances obstinées des masses de la nation italienne, il y eut ces deux sentiments sans qu'il soit facile de dire exactement lequel l'emportait sur l'autre. Une seule chose est évidente : la Révolution française, qui croyait rencontrer un peuple préparé à l'émancipation annoncée par le dix-huitième siècle, rencontrait au contraire un peuple qui, depuis deux siècles, s'était arrêté en dehors du mouvement du monde moderne. Dans les masses, l'esprit du concile de Trente se relevait subite-

ment en face de l'esprit de la Convention ; deux mondes séparés par des abîmes. Qui pouvait les unir? La gloire même, jetée à profusion, ne put servir de pont.

On vit alors à nu que les deux derniers siècles n'étaient pas restés oisifs, qu'ils n'avaient cessé un instant d'agir, de peser sur l'esprit des hommes. Comment le tempérament du peuple italien avait-il été changé au point que tout ce qui avait fait sa vie au moyen âge, libertés, élections, révolutions, lui était devenu odieux, et qu'il s'était au contraire passionné pour la monarchie, l'hérédité, la légitimité, toutes choses inconnues ou odieuses à ses ancêtres? Le mouvement de l'histoire de l'esprit français et de l'esprit italien s'était accompli en sens opposé; la France avait marché de la servitude du moyen âge à la liberté du monde moderne; l'Italie, au contraire, de la liberté passée à la servitude présente.

L'éducation jésuitique avait achevé son œuvre en silence. Les âmes étaient rivées à la servitude, elles l'adoraient comme un dogme. L'esclavage spirituel était devenu la chair même de ce peuple; il criait si on voulait l'affranchir.

Entre l'Autriche et la France, entre Souwarow et Masséna, l'instinct des masses italiennes se prononça pour l'Autriche et pour Souwarow. Tel était le malheur de ces hommes, qu'une ancienne servitude, par cela même qu'elle durait depuis longtemps sur leur sol, leur parut être la patrie indigène. Et, en effet, les classes inférieures avaient pour patrie le catholicisme. Depuis la chute de l'Italie, la nationalité disparue s'était confondue avec l'Église romaine. On faisait la guerre à la Révolution comme à un schisme; la France, c'était l'hérésie. Tout partisan de la Révolution était un jacobin, tout jacobin un blasphémateur. A travers la confusion des choses, ces

populations discernèrent très-clairement que la Révolution française apportait dans le monde la guerre aux dogmes catholiques. Sans s'informer davantage, elles lui rendirent guerre pour guerre, sang pour sang. La Révolution eut beau prendre le masque, elle ne réussit pas à tromper cet instinct; elle eut beau donner une garde d'honneur à saint Janvier; le saint fut dégradé dans l'esprit du peuple, qui nomma saint Antoine à sa place.

Par tout ce qui précède, on voit combien peu les écrivains italiens du dix-huitième siècle avaient pénétré dans l'âme du peuple. La classe bourgeoise avec ses instincts d'affranchissement se trouva isolée au milieu de l'Italie, comme les Bruno, les Campanella, avaient été isolés au milieu des esprits de leur temps. On s'était accoutumé à ne chercher en Italie qu'un reflet de la France. Beccaria, Filangieri, en répétant l'écho de Voltaire et de Rousseau, avaient fait croire que l'esprit du dix-huitième siècle était celui des peuples transalpins. On avait presque oublié que l'Italie était catholique, par habitude de compter seulement l'opinion des classes lettrées. On fut étonné de trouver la Vendée en Toscane et en Calabre. Sur le seuil même de l'Italie, telle que les écrivains la connaissaient, apparut une autre Italie, la véritable, celle du peuple, antirévolutionnaire, antifrançaise.

Les riches et les pauvres, séparés par des siècles, marchaient en sens opposé, les premiers vers l'avenir, les seconds vers le passé, comme ces pèlerins dont parle le Dante, sur le pont Saint-Ange.

Il y avait alors un Italien, le plus grand de son temps, qui écrivait au Directoire : « Mon nom est Vittorio Al« fieri; le lieu où je suis né, l'Italie; ma patrie, nulle « part. » Le premier mot que l'Italie, par sa bouche, répond à la France de la Révolution, est une parole d'exécra-

tion. Quelle âme, après tout, moins perdue, plus rachetable, moins éloignée de l'amour des hommes que l'âme hypocrite de Burke ! Qui n'aimerait cent fois mieux cette haine délirante, frénétique, stupide, que tout l'amour rassis et glacé des pétrarquistes? Avec Alfieri, l'Italie sort de l'enfer des tièdes par une explosion de colère. Alfieri a perdu l'intelligence, la raison; du moins le sang court dans ses veines. L'assoupissement de l'entendement est complet; mais le cœur recommence à battre pour quelque chose. Puis, il y a si longtemps qu'une fibre sincère n'a vibré ! Qu'importe que le paroxysme de folie se prolonge? la chaleur vitale reparaît dans le cadavre italien. Après le premier tremblement de colère, l'équilibre se retrouvera. Laissez en liberté s'exhaler les fureurs de Saül; il y a de l'amour dans cet abîme de haine.

Il manquerait quelque chose aux imprécations d'Alfieri, s'il n'accusait les Français de *lâcheté innée;* jamais homme qui aurait sa raison entière ne pourrait soupçonner où Alfieri cherche cette preuve de lâcheté. Il reproche très-sérieusement aux Français, comme une marque d'ignominie, de n'avoir pas osé massacrer et brûler vif Brienne de Loménie, l'archevêque de Toulouse, après la dissolution de l'Assemblée des notables. Au reste, toute la nation est enveloppée dans la même réprobation, une noblesse sans honneur, des prêtres sans vergogne, un peuple sans pudeur, un roi sans tête. Un pareil vertige, un délire aussi complet, aussi permanent, car il ne dure pas moins de quatorze ans, ne vient pas, comme on le croit, d'un accident passager; c'est le cri d'une douleur aiguë, d'une véritable torture morale. Alfieri fait de la haine un système; il retrempe l'âme amollie de son pays, dans l'horreur de la France. L'Italie a usé l'amour, [illegible] porté jusqu'à la fadeur; il semble qu'elle doive

recommencer la vie sociale par la haine. Dans tous les livres écrits contre la Révolution française en Angleterre, en Allemagne, dans le reste de l'Europe, il y a l'inimitié calculée d'un intérêt, d'une caste, d'une politique déterminée, d'une croyance quelconque. Chez l'Italien Alfieri, le premier sentiment qui se réveille est une colère désintéressée, explosion d'un désespoir aveugle. Le plus souvent, les paroles d'Alfieri n'ont aucun sens. C'est comme une exclamation inarticulée de fureur qui surgirait du fond d'un enfer social.

Mépris des rois qui sont abjects, des pauvres qui sont avides, des riches qui sont avares, des Italiens, du *susdit général* Bonaparte, mépris de l'Église, horreur des jésuites autant que des Français, exécration égale pour les vainqueurs et pour les vaincus dans le grand combat de la Justice. Haïr! haïr! volupté d'un cœur qui se dévore dans le néant absolu.

Alfieri est dans la situation d'un homme qui, égaré dans le genre humain, souffre de chaque pensée et de chaque mouvement.

Placé entre la patrie et le monde, entre l'Italie et l'Europe, entre l'esprit indigène et le mouvement de l'esprit humain, de quelque côté qu'il se tourne, c'est une souffrance. Le sentiment de la patrie qui s'est éveillé ne lui permet plus la tranquillité d'âme des Italiens du seizième siècle, citoyens du genre humain. Il voudrait suivre le mouvement de son temps; mais l'esprit immobile de l'Italie le retient et l'enchaîne. Entre ces deux situations opposées, que faire, sinon pousser des cris de colère, blasphémer et maudire? Alfieri est révolutionnaire, en même temps il abhorre la Révolution française. Il déteste les tyrans du passé; il exècre plus encore l'Assemblée constituante et la Convention, qui leur font la guerre.

Épris d'une nationalité impossible, et du zèle du genre humain qui contredit tous les instincts de cette nationalité, quittant le monde pour la patrie, la patrie pour le monde, se rongeant dans un vide absolu, sans espérance, sans regrets, souffrant de toute pensée comme un malade dans une situation désespérée se tourne et se retourne pour souffrir davantage, Alfieri, ennemi du catholicisme, ennemi de la raison, ennemi de l'aristocratie, ennemi des peuples, exilé tout ensemble de l'Italie et de l'Europe, précipité d'abîme en abîme dans les cercles vides de l'enfer de Dante, ne peut s'arrêter que là où retentit l'éternelle imprécation. Il hait le Christ comme Voltaire ; en même temps il hait la philosophie comme un lazzarone. La vieille Italie et la nouvelle se combattent dans son âme. Si encore la lutte se livrait au nom d'un principe, d'un instinct ! mais non ! L'originalité d'Alfieri, par où il représente cette époque de l'esprit italien, c'est la fureur dans le vide, une âme déchaînée dans le néant, un patriotisme effréné sans patrie, un grand écrivain qui a oublié sa langue natale, un Italien qui se réveille en sursaut et ne peut rencontrer l'Italie, ni sur le trône, parce que là est l'absolutisme, ni dans la bourgeoisie, parce que là est la France, c'est-à-dire l'étranger, ni dans le peuple, parce que là est la servitude religieuse et politique. Que faire donc? Encore une fois, désespérer et maudire.

La vraie tragédie d'Alfieri, auprès de laquelle ses pièces de théâtre ne sont que jeux d'enfant, s'est passée au fond de son âme, quand il a retrouvé en lui les contradictions monstrueuses de son pays; ce qui le fait délirer, c'est le sentiment que la fureur même est inutile.

Impuissance dans la haine comme dans l'amour, malédiction sur les rois et sur les peuples, c'est, il semble, le

cri suprême de l'Italie trompée, abusée pendant six siècles, voyant le fond de l'abîme, guérie de son cosmopolitisme, et qui se venge de tant d'opprobres par le mépris de tout le genre humain.

Que l'on ne compare pas la misanthropie de Byron ou de Rousseau au délire d'Alfieri. De semblables cris ne se font entendre qu'au moment où une nation achève de mourir.

Même caractère dans le roman d'Ugo Foscolo. Son héros est épris d'une patrie qu'il ne peut embrasser nulle part; il se tue de désespoir. Le patriotisme aboutit au suicide; vraie conclusion de la politique d'Alfieri.

On a vu la Révolution française attaquée en Angleterre par Burke au nom de l'aristocratie, en Allemagne par Haller au nom de la légitimité. Le trait particulier des contemporains d'Alfieri, c'est la fureur contre la Révolution française, sans que cette fureur soit inspirée par aucun principe; la haine sans aucun amour; l'impossibilité de découvrir son terrain sur le champ de bataille de l'Europe, ni de rattacher la cause nationale à aucun des partis, à aucun des systèmes qui partageaient le monde; des hommes exilés en dehors de toutes les questions, de toutes les espérances, de toutes les luttes; ne pouvant entrer dans les rangs; trouvant toute place occupée au grand banquet du genre humain, et se vengeant du monde par une universelle malédiction.

Tel est encore l'Italien qui a écrit l'histoire de ces temps, Botta.

Ce que l'on sent chez lui [1], comme dans Alfieri, c'est la plaie d'une nationalité qu'il rêve, désire, regrette, sans

[1] Ce caractère, né de la situation même de son pays, donne à l'histoire de Botta une place unique au milieu de toutes celles qui ont été écrites sur le même sujet dans le reste de l'Europe.

pouvoir la saisir. Les hommes qui ont été amputés d'un membre souffrent longtemps encore comme si ce membre entier leur restait; de même les écrivains de la famille de Botta souffrent, en chaque chose, de cette nationalité absente, qu'ils n'ont pas vue et qui a été amputée, il y a trois siècles. Voilà le fond de cette amertume, de cette misanthropie qui s'étend sur tous les objets. Comme Botta ne peut trouver l'âme vivante de l'Italie dans aucun des systèmes ni des événements qui ont remué le monde, il raconte l'histoire de tous les peuples mêlés au mouvement de la Révolution française sans que, dans cet immense débat, il puisse s'intéresser à aucun personnage, à aucune cause, à aucune victoire. Quel que soit le triomphateur, il ne voit au bout que misère et servitude. Il méprise également les idées et les faits; il ne regrette point l'ancien régime, il flétrit avec horreur les meurtres commis par les royalistes; d'autre part, les patriotes, les démocrates, sont, à ses yeux, des insensés.

Selon lui, les républiques d'Italie abandonnées à elles-mêmes sont incapables de vivre; mais, si la langue italienne retentit de nouveau dans une assemblée politique, si le premier consul en devient le président, c'est l'*acte le plus honteux* de l'histoire. La république cisalpine n'est qu'une monstruosité, un gouvernement soldatesque qui doit faire regretter le doux gouvernement de l'Autriche; mais, si Napoléon convertit cette république en royaume d'Italie, cette usurpation est le comble de la scélératesse. Imposer à l'Italie la garde nationale, c'est un outrage; faire pénétrer le Code civil jusque dans les Calabres, c'est l'effet d'un gouvernement *pire que celui de la Turquie.* Napoléon fait relever la statue d'André Doria; c'est pour André Doria le dernier des affronts; en sorte que les bienfaits les plus manifestes sont tournés par Botta à l'oppro-

bre de l'Italie. Le bien que l'on reçoit de l'étranger en armes ne tarde pas à sembler une offense.

Ne pouvant discerner la cause de la nation, pendant un demi-siècle de combats, qui ont tout remué, l'historien prend le parti de tout maudire; *ils se sont tous trompés le pape, les empereurs, les rois, les cardinaux, les évêques, les prêtres, les nobles, les peuples.* Je ne sache pas au monde de lecture plus triste et plus navrante.

A la fin de ces immenses événements qui, de quelque manière qu'on les envisage, ont renouvelé la face des peuples, l'historien italien est le seul qui, se voyant sans patrie, sans nation, sans société réelle, à l'issue du grand champ de bataille, le quitte sans éprouver aucune sympathie ni pour les vaincus, ni pour les vainqueurs, ni pour les vivants, ni pour les morts. Parmi tant de drapeaux qui se sont montrés, il n'en a pas rencontré un seul qui lui ait représenté la patrie italienne; et son dernier mot, après avoir pesé les hommes et les choses depuis 89 jusqu'en 1814, est celui-ci : *Véritablement, je désespère de l'espèce humaine* [1]. Maudire la justice, le droit, l'avenir, c'est, encore une fois, la conclusion de la philosophie de l'histoire italienne. Étrange patriotisme qui va à déclarer que la vieille Europe est un sépulcre blanchi, et qui met sa félicité à ne pas vouloir sortir de ce sépulcre.

Dans son incurable misanthropie, Botta imite Tacite. Mais Tacite, en châtiant les empereurs, avait devant les yeux un passé qu'il regrettait, la liberté de la ville républicaine. Son imitateur ne regrette rien. Aucun passé ne lui fait envie; le présent le désespère; l'avenir est fermé. Histoire de la Révolution française, écrite dans le tombeau d'un peuple. Tout y prend une teinte sépulcrale. La lan-

[1] Botta, p. 303, t. III.

gue même, calquée sur l'imitation latine, étrangère au monde moderne, semble une langue morte dans laquelle on essaye de traduire les passions et l'esprit des vivants.

Alfieri et Botta, se vengeant sur l'humanité tout entière, paraissent chercher le salut dans un grand suicide. Il semble, en les lisant, que l'Italie tient encore les clefs de l'abîme, qu'il dépend d'elle de l'ouvrir ou de le fermer. Vous diriez qu'elle garde dans ses mains de sublimes otages; que si le monde la presse, elle peut les faire disparaître en une nuit et continuer de combattre au milieu des ténèbres; souvent elles ont été le salut de l'esclave.

Une idée semblable s'est rencontrée chez les hommes d'action. J'ai entendu dire que dans l'une des dernières guerres de ce siècle, quelques-uns avaient proposé de faire sauter, si l'ennemi avançait, le Vatican avec les murs sacrés par les chefs-d'œuvre de tous les âges. Les assiégeants n'eussent pu monter sur la brèche qu'en foulant sous leurs pieds Michel-Ange et Raphaël. Dans la postérité, ils eussent été perdus comme les déprédateurs du genre humain. La poudre manqua, dit-on; sans doute aussi l'audace. On eut peur de se déshonorer en déshonorant les vainqueurs.

Assaillie par tant de mains, est-il sûr que l'Italie ne s'entourera pas, à la fin, de ses tableaux, de ses statues, comme d'un boulevard inexpugnable? Celui qui viendrait l'étouffer à travers cette muraille immortelle serait obligé d'abord de ruiner tout ce qui honore le génie de l'homme. Ce n'est qu'après avoir anéanti les œuvres les plus divines que la main de l'étranger arriverait jusqu'à elle.

Dernières ressources du désespoir! Le grand bûcher que Savonarole voulait faire des œuvres de la Renaissance, peut-être s'allumera-t-il un jour pour brûler la main des barbares; et de ces flammes sacrées surgira l'âme d'un peuple. Si l'Italie doit mourir à chaque siècle

pour l'amusement des autres, qui jurerait qu'elle ne léguera pas comme Sardanapale, aux envahisseurs, des cendres au lieu des délices qu'ils attendent?

Il est véritablement trop aisé de l'accabler et de se rassasier sans rien faire, des beautés qui sont ses œuvres. Ce qu'elle a fait nous appartient à tous, disent-ils. Peut-être si elle ne peut les arrêter, les attristerait-elle, en leur ôtant l'occasion de posséder ce qu'ils sont incapables de produire.

## CHAPITRE II.

### NAPOLÉON ET L'ITALIE.

Son système impérial n'est pas dans les traditions françaises. Son idéal est Italien. Avénement de l'empereur Gibelin. Projet de monarchie universelle telle qu'elle avait été comprise par Dante et les jurisconsultes du moyen âge. Pourquoi la tutelle des Français devient insupportable. Service qu'ils rendent aux Italiens. Ils leur apprennent à souffrir. Réveil de l'âme italienne dans la douleur. Union de toutes les classes contre les Français dans les derniers temps de l'empire. Les carbonari. Ils attendent une résurrection.

Après la Révolution française, apparaît en Italie un Corse issu des gibelins de Florence. Il est impossible de comprendre Napoléon, si l'on ne voit en lui l'Italien couronné, l'empereur de la tradition gibeline. Un même sentiment a fait que toutes les âmes italiennes sont de la même famille : penseurs, artistes, poëtes, politiques, il inspire Dante et Christophe Colomb, aussi bien que Galilée et Léonard de Vinci. Cet idéal, propre à tous, commun à tous, est celui que les chroniqueurs du moyen âge expriment déjà très-nettement sous le nom de *Restauration de la monarchie de l'univers* (monarchia del mondo). Telle

est aussi la pensée native qui se trouve partout au fond de l'esprit de Napoléon.

Le grand empire, la réunion cosmopolite de toutes les nations sous un même bras, le globe entier sous la domination d'un esprit du Midi, d'un César féodal, ce système ne se trouve pas dans les traditions de la Révolution française. Où donc Napoléon l'a-t-il puisé? Si vous le détachez de l'œuvre, de la tendance non interrompue des esprits italiens, vous ne pourrez pas lui trouver d'ancêtres; il restera le mystère, l'inconnu que rien ne précède et n'explique. Au contraire, considérez l'idéal cosmopolite et dominateur de tous les grands hommes de l'Italie, vous reconnaîtrez dans Napoléon l'héritier des vieilles générations gibelines, qui, elles aussi, rêvaient d'un empire sans limites, d'une nationalité qui aurait pour foyer le foyer même du globe. Qu'a prétendu Napoléon? Je crois pouvoir le dire : faire servir le bras de la France à réaliser l'idée permanente de l'Italie; unir la cité et le cosmopolitisme; consommer le plan intérieur qui est au fond de l'âme de tous ceux qui ont laissé un nom de l'autre côté des Alpes. Relisez l'idéal de l'empereur dans Dante, de ce maître d'un État *qui chaque jour éloigne sa frontière et ne consent pas même à se laisser limiter par l'Océan*, vous reconnaîtrez dans Napoléon, à Wagram, à Friedland, à la Moscowa, l'empereur évoqué dès le treizième siècle par le prophète toscan.

Que de choses s'expliquent, si l'on voit ainsi l'histoire italienne se continuer au fond de l'esprit de Napoléon! Dans ses violences contre l'Allemagne, n'y a-t-il rien de la réaction du génie du Midi contre la longue, l'éternelle oppression des hommes du Nord? A Iéna, n'y avait-il pas au fond de ce cœur de bronze un écho des longues malédictions de l'Italie contre les invasions des Tudesques?

Napoléon n'a foulé aucun pays avec tant de dureté que l'Allemagne. N'était-ce pas de la part du héros du Midi une vengeance de dix siècles contre la race germanique?

Dans l'audace des grands artistes italiens, dans leur fougue mêlée de calcul, il y a je ne sais quoi de napoléonien, comme il y a je ne sais quoi de Dante et de Michel-Ange dans certaines journées de Napoléon.

L'Italie ne s'est pas reconnue dans Napoléon[1], non plus que dans la Révolution française. Elle n'a suivi qu'en frémissant l'homme qui accomplissait son rêve. Contradiction apparente! C'est l'empire français qui par l'établissement d'un royaume au delà des Alpes, fit renaître le sentiment de la nationalité; et plus ce sentiment augmentait, plus la haine contre les Français s'accroissait dans la même mesure.

En 1797, les classes inférieures étaient seules opposées. En 1812, la haute bourgeoisie et les chefs des patriotes se rapprochent du peuple dans une même ligue contre la domination française. Les Autrichiens, dans le Nord, se montrent comme des frères; les Anglais errent autour des côtes, ne parlant que d'indépendance, de liberté; ils dressent en Sicile, pour machine de guerre contre la France, une constitution toute prête qu'ils prétendent armer de la régence du duc d'Orléans, depuis roi des Français. Ils arborent sur les rivages des bannières à l'indépendance de l'Italie, avec deux mains qui se croisent. Les carbonari des Calabres tombent innocemment dans le piége; bientôt il est admis qu'il n'y a d'ennemis de l'Italie que les Français, véritable obstacle à tout projet de liberté, qu'au contraire les Autrichiens, les Anglais, les

[1] Comment l'Italie de nos jours se serait-elle reconnue dans un César gibelin?

Russes, sont les amis sincères de l'indépendance. Si Murat, en 1814, n'eût embrassé la cause de la Sainte-Alliance, il eût été renversé en quinze jours par ses propres sujets.

Enfin, au dernier moment, le royaume d'Italie fait éclater à Milan sa réprobation contre le vice-roi, le prince Eugène, représentant de l'influence française. La foule massacre le ministre, coupable d'une amitié complaisante pour la France. Tous demandent avec exaltation comme leur salut et le vrai gage de l'indépendance, de passer sous la domination de la maison d'Autriche. Ce désir passionné a tous les caractères d'un élan national. La raison qui entraîna les patriotes, c'est que les réformes du dix-huitième siècle ont été consommées par Léopold, un Autrichien, et qu'il est assez visible par là que le salut est du côté de Vienne. Tant il est vrai, encore une fois, que les bienfaits de l'ennemi deviennent tôt ou tard des fléaux. Les libertés données par l'Autriche au dix-huitième siècle ont été une des causes déterminantes qui ont fait non-seulement accepter, mais demander, implorer, solliciter, par l'Italie du dix-neuvième siècle, le joug de l'Autriche.

A ce moment de la chute de la France, la nation italienne semble pleine de la colère d'Alfieri. Être délivrés de la présence de ces hommes qui faisaient tant de bruit sur la terre, n'était-ce pas le premier des affranchissements? On se retourne avec amour vers les Russes, les Autrichiens, surtout les Anglais qui avaient promis la liberté en échange de la haine contre la France, tant qu'ils avaient craint quelque chose. Mais la France abattue, ils changent de visage; les alliés prennent subitement l'insolence des maîtres. L'Autrichien se souvient de sa domination de cinq siècles; il ressaisit le peuple italien comme son héritage légitime. L'Italie implore l'Angle-

terre. Sur un signe de lord Castelreagh dans le congrès de Vienne, ses constitutions sont effacées et l'Italie replongée dans l'antique servage.

Exemple mémorable d'un peuple arrivé à cet excès de misère que ses amis eux-mêmes le font souffrir autant et plus que ses ennemis; pour échapper aux uns il se jette sur le fer des autres; aimant mieux l'antique servitude à laquelle il était accoutumé, qu'une ombre de liberté qui l'agitait sans le satisfaire jamais.

Les immenses efforts qu'on est obligé de faire pour contraindre une nation de recommencer de vivre, lui causent une souffrance plus cuisante que le lourd sommeil d'une oppression aveugle. Nul doute que la nation italienne a plus souffert sous la tutelle de la France, qu'elle n'avait fait sous l'opprobre accablant de la maison d'Autriche. La France a fait souffrir l'Italie parce qu'elle l'a réveillée, parce qu'elle lui a montré soudainement tout ce qui lui manquait, parce qu'elle lui a redonné l'existence, parce qu'elle l'a obligée de se mouvoir dans le sens du monde moderne, parce qu'elle lui a rendu une conscience, parce qu'elle lui a fait entendre le son de la trompette, comme à Renaud dans les jardins d'Armide, au milieu des ariettes de Métastase.

Bercée des innocentes réformes de Firmiani, de Tanucci, à demi engourdie par les poisons lents et sûrs de la société de Jésus, amusée, à peine chatouillée par les mélodieuses satires de Parini, l'Italie, dans le dix-septième et le dix-huitième siècles, ne souffrait d'aucun mal. Car elle n'existait pas; sans désir, sans regrets, sans voir, sans entendre, sans parler, c'était une léthargie profonde. La Révolution française, de sa voix terrible, réveille ce monde endormi. Le réveiller, c'était lui faire sentir ses plaies. Voilà pourquoi, dès que la France a manié l'Italie,

celle-ci a crié de douleur, elle a commencé à désirer, à regretter, à espérer.

Toutes les paroles qui étaient sur les lèvres des Français, liberté, indépendance, nationalité, gloire, patriotisme, étaient, on ne l'a pas encore compris, autant d'épées brûlantes qui transperçaient le cœur de l'Italie, puisqu'en répétant ces mots elle commençait à comprendre tout ce qui lui manquait. Les Autrichiens, ne prononçant jamais ces paroles de vie, pesaient comme une masse inerte qui, n'éveillant pas la sensibilité sociale, n'excitait dans le cœur aucun mouvement douloureux.

Oui, les Français ont appris aux Italiens ce qu'ils avaient le plus oublié, à souffrir moralement; et, quoi qu'on en dise, c'est le plus grand service qu'ils leur ont rendu. En leur montrant soudainement une France glorieuse, vivante, ils leur ont appris, ce qu'ils ne faisaient plus, à se demander : pourquoi il n'y aurait pas aussi une Italie dans le monde. Je compte pour peu de chose les réformes extérieures, si l'esprit même n'y participe. Cette âme italienne qui semblait dormir sous le marbre, et que les Autrichiens et les Espagnols avaient enfouie depuis le seizième siècle, l'âme française l'a rendue susceptible; elle l'a excitée, irritée, réchauffée, ressuscitée.

Dans la douleur, elle l'a forcée de se relever, de parler, de crier. Il ne fallait pas moins que la flamme de la Révolution française pour réchauffer le froid de la pierre.

Dans la campagne de Russie, quelques hommes qui avaient conservé au foyer de l'âme la chaleur vitale, voyant des soldats étendus et déjà engourdis dans la neige, les relevaient et les obligeaient de marcher. Ceux-ci obéissaient en maudissant ceux qui les avaient sauvés. Le premier réveil de l'Italie sous sa tombe de glace ressembla à celui de ces hommes qui déjà s'étaient accoutumés au

repos de la mort. Si l'on veut regarder attentivement le fond des choses, on verra que c'est du sentiment réfléchi de la douleur qu'il faut tout attendre. Aussi longtemps que l'Italie dormait, le monde devait désespérer d'elle; la France lui a appris à pleurer du sang, et de ce moment la résurrection sociale a commencé. Dans les premiers rites des carbonari, en 1809, dans cet *agneau* dévoré par le *loup*, dans ce cadavre sanglant du Christ porté secrètement de cabane en cabane, de rochers en rochers, parmi les ventes, n'y a-t-il pas le sentiment populaire d'une grande nation ensevelie qui a la conscience de sa mort et que l'on porte au bord du chemin pour que l'œuvre de la résurrection se fasse?

Les carbonari n'ont pas un principe déterminé; ils sentent que leur peuple n'est plus, qu'il faut qu'il revive. Ils ne savent encore à qui s'adresser, mais ils sont réunis dans une attente brûlante. Ils portent leur cadavre avec eux : Seigneur, *si je touche seulement votre habit, il ressuscitera*. Mais où est le Seigneur? L'Angleterre paraît d'abord et dit : Je suis le Seigneur qui déteste les Français et qui ressuscite les peuples. Et ils la croient. Puis l'Autriche dit la même chose, et ils la croient aussi. Ils ne se tournent vers la France que lorsqu'elle est navrée elle-même à Waterloo. Alors ils lui disent : « C'est vous qui « êtes le Seigneur, nous le voyons maintenant, venez et « ressuscitez notre mort! Nous nous repentons de vous « avoir crucifié. »

Ah! si enfin ils appelaient au dedans d'eux-mêmes le Seigneur qui rend la vie! Venger le Christ mis en croix par les tyrans, n'est-ce pas le trait populaire des idées répandues en Calabre sur la *monarchie du Christ*, depuis Joachim de Flore, saint Thomas, jusqu'à Campanella?

Les écrivains du Conciliateur qui ont marqué le pre-

mier signe d'une révolution morale en Italie, ont très-bien senti ce que leur pays doit à ce nouvel *aiguillon de la douleur*. Ils ont cherché à réveiller la pensée par la souffrance : « Grâce à tant d'événements solennels[1], à tant « de leçons du malheur, les hommes de notre temps ont « été réveillés par les pointes de la douleur; et une fois ce « sentiment revenu, ils ont par une conséquence néces- « saire appris à penser. »

## CHAPITRE III[2].

### LES ESPÉRANCES DE L'ITALIE.

Comment d'après les idées exposées dans cette histoire, on peut juger la marche des choses à venir. Les révolutions contemporaines. Les nouveaux Guelfes. Les italiens abandonnent les traditions de leurs philosophes. Essai de régénération par le catholicisme. Pie IX. Un problème insoluble : fonder la nationalité sur la papauté. Qu'il ne s'agit pas de réformer une nation, mais de la créer. Les théoriciens libéraux de la théocratie. Deux issues. Où est le mal? Où est le remède?

Depuis la chute de l'Italie au seizième siècle, on a vu çà et là des efforts pour renaître; mais ces efforts rares et bientôt interrompus ne s'accomplissent jamais de concert; ils sont l'œuvre particulière d'une classe, ou des grands, ou du peuple. C'est une fibre qui s'agite, ce n'est pas l'âme d'une nation. Il y a comme une palpitation tantôt dans un membre, tantôt dans un autre, mais rien encore qui annonce un centre de vie.

[1] C'est par ces lignes que débute le *Conciliateur* en 1818.

[2] Ce chapitre a été écrit dans l'automne de 1847, au plus vif de l'exaltation de l'Italie pour Pie IX. Je le publie ici sans changement. On pourra mesurer par là jusqu'à quel point, la logique de l'histoire italienne étant connue, il est permis d'en déduire par avance la marche et l'esprit des événements à venir.

Dans le dix-septième siècle et le dix-huitième, le petit peuple de Masaniello et le petit peuple de Gênes chassent l'un après l'autre les Espagnols et les Autrichiens; les nobles et la haute bourgeoisie ne prennent aucune part à la lutte. A l'appel de la Révolution française, c'est au contraire la bourgeoisie qui se lève, et c'est le peuple qui s'oppose aux novateurs. La bourgeoisie combat la servitude au dedans, le peuple, la servitude du dehors; l'une hait surtout le despotisme du prince, l'autre celui de l'étranger. Le malheur est que ces deux leviers se sont continuellement brisés l'un par l'autre.

Les révolutions de 1820 en Piémont et à Naples, quelque éphémères qu'elles aient été, ont marqué un progrès. Les peuples enchaînés par le catholicisme ont vu la liberté politique avec indifférence; mais ils l'ont vue sans haine. Ils ne l'ont pas défendue, ils l'ont laissé écraser par l'ennemi. Du moins ils n'y ont pas mis eux-mêmes la main; ils l'ont laissé tuer sans se joindre aux bourreaux.

Un quart de siècle passe, et au moment ou j'écris ces lignes, j'entends de l'autre côté des Alpes un immense cri de joie. Ce ne sont que fêtes et applaudissements. Le fer des braves, les révolutions, le souffle de la France, l'esprit du genre humain et de la civilisation, le travail héroïque des esprits modernes, le sang qui paye l'opprobre, tout cela est inutile pour la rançon de l'Italie; elle n'aura pas à dépenser une goutte de son sang pour se racheter de l'esclavage. Souveraineté du peuple, philosophie, longs martyres supportés dans l'espérance d'un jour de salut, combats de l'intelligence, mots vains et surannés! Le peuple tombé le plus avant dans l'abîme en sortira sans peine. Tous ceux qui le conviaient à l'héroïsme, à la douleur, à la lutte, se trompaient. Le catholicisme a égaré ce peuple hors de toutes les routes du genre hu-

main; il l'a conduit dans une solitude où l'air même que l'on respire fait mourir; mais cet isolement est précisément son salut. Le catholicisme guérira d'un mot les plaies insondables qu'il a faites; il aimera tout ce qu'il a haï, il bénira tout ce qu'il a maudit, il ressuscitera tout ce qu'il a tué. Sans avoir besoin d'aucun de ces magnifiques efforts que les peuples modernes ont faits pour entrer dans la terre promise de l'avenir, l'Italie recevra tout de celui qui lui a tout ôté. Elle n'a besoin que de rester passive; l'âme, enchaînée par des liens d'airain, se trouvera affranchie, sans qu'il soit nécessaire ni de s'étendre ni de se dilater elle-même. Que ces vingt-quatre millions d'hommes restent seulement à genoux sous le balcon de Saint-Pierre. De ces hauteurs pleuvra sur eux, au lieu de la mort accoutumée, la vie morale; et la jeune liberté entrera par la porte de l'éternelle servitude.

Ces joies font peur. Quand la Grèce fut conquise par les Romains, Paul Émile lui dit qu'elle était libre; une joie délirante la saisit; elle se couvrit la tête et s'ensevelit en riant sous les guirlandes.

Pour savoir de quel remède a besoin l'Italie, il faut savoir quel est son mal. Si quelque chose est évident par toutes les recherches qui précèdent, c'est que sa plaie ne ressemble à celle d'aucun peuple. Recueillez dans une pensée suprême toutes les observations de ce livre; considérez tant d'époques différentes; mettez en balance les temps de gloire et les temps d'opprobre, ceux de liberté et ceux de servitude, vous verrez qu'il y a un mal persistant, toujours le même, dans la liberté aussi bien que dans l'esclavage, dans la gloire aussi bien que dans la honte; pesez l'or et la boue de l'Italie, vous trouverez le même principe de misère.

Or le malheur qui persiste à travers toutes les époques,

n'est pas de manquer de telle liberté, de telle forme d'administration. Parlons franchement à des hommes désormais assez forts pour demander la vérité. La plaie profonde, radicale de l'Italie, est de ne pas être. Que l'on ne compare en rien la situation actuelle de l'Italie à celle de la France avant la Révolution de 1789. La France était accablée sous le faix de la royauté, du clergé, mais elle existait; elle s'était affirmée plusieurs siècles à l'avance; elle n'avait pas tout ensemble à se créer et à se réparer.

Je supplie les Italiens de faire attention à ceci. Il ne s'agit pas seulement de ressusciter une nation, mais bien D'EN CRÉER UNE. J'ai mis plusieurs années à chercher une Italie dans le passé; j'ai trouvé des villes, des communes glorieuses, des atomes splendides, mais nulle part rien qui ressemble à cette organisation que l'on appelle un peuple. Ce néant, ce manque d'être, qui est la misère des Italiens de nos jours, désespérait Machiavel, et avant lui Pétrarque, et avant lui Dante, et avant lui Arnaud de Bresse, et avant lui les plus anciens chroniqueurs. On répète que l'Italie est la terre des souvenirs, qu'elle est accablée de son passé glorieux; ce n'est là qu'une illusion. L'Italie n'a jamais existé ni dans Florence, ni dans Gênes, ni dans Rome. A aucun moment du passé vous ne la rencontrez. Dès l'origine c'est un rêve, un désir, une aspiration douloureuse; mais il n'est pas un point de la durée où vous puissiez vous arrêter dans la conscience d'une nation. Jamais dans les âmes vous ne sentez cette plénitude de joie ou de deuil qui marque une vie nationale; dans les époques de gloire, l'Italie a manqué aux Italiens autant que dans les époques de décadence.

Ne vous retournez donc pas vers le passé; je le répète, l'Italie que vous demandez, que vous cherchez, n'a jamais existé. Il y a eu dans l'antiquité une société romaine, de-

puis le christianisme, des municipalités, des communes, des membres épars; mais cette merveille d'un corps de peuple est tout entière à construire.

Voyez les temps les plus brillants, ceux qui font le plus envie à nos contemporains. Où les Italiens cherchent-ils leur Italie? Toujours au loin, en dehors d'eux-mêmes, dans l'Empire, dans la Papauté, en Allemagne, à Avignon. Cette impuissance de s'affirmer soi-même, ce besoin d'un patron, cette demi-existence qui toujours relève de celle d'un autre, ce sentiment de la souveraineté transportée à l'étranger, c'est là ce qui a empêché dans le passé qu'aucune société ait pu s'élever. On cherchait toujours le droit, l'autorité en dehors de la nation; comment une puissance nationale aurait-elle pu se fonder sur le vide?

La question est aujourd'hui ce qu'elle était à l'époque de Dante; elle n'a pas avancé d'un pas. Où l'Italie place-t-elle l'idéal social, le droit? Voilà l'éternelle question qui reparaît. Qui a chez elle le principe d'autorité? Sur quelle pierre faut-il élever le présent et l'avenir? Machiavel et la société contemporaine ont répondu par cette parole de désespoir : « Il n'y a point d'idéal, point de droit; « ne le cherchez pas plus longtemps; il n'y a que la « force. » Après ces paroles, ce qu'on appelait la société italienne s'est écroulé sous la force étrangère! Depuis Machiavel, qui a de nouveau consacré le droit? Personne. Quel est le souverain? C'est encore la difficulté comme au fond du moyen âge.

Napoléon a rendu un grand service à l'Italie; en abolissant le saint empire romain, il a simplifié la question; il a détruit sans retour une des illusions du passé. Aujourd'hui, personne ne peut plus chercher le salut dans l'empereur allemand; car cet empereur sacré dans

Rome, cette idole du moyen âge n'existe plus. Le parti gibelin a perdu son drapeau. Mais à peine il s'est trouvé un pape touché des misères de l'Italie, que j'ai vu ressusciter les illusions, les chimères du parti guelfe. Rebâtir l'Italie sur l'idée de la papauté, voilà ce que l'on a osé proposer sérieusement aujourd'hui comme l'espérance de la démocratie. Après dix siècles d'expérience, rouler l'ancien rocher de Sisyphe, rester dans le cercle d'un passé infernal, après que l'on a acquis la certitude que ce chemin mène à la ruine, recommencer sans fin cette voie de la mort, c'est là ce qu'au nom de la liberté, on propose tranquillement comme l'idée la plus nouvelle, la plus populaire, la plus profonde de ce siècle; quelques réformes administratives empruntées de la France, ont fait oublier l'expérience de tous les autres. Sans avoir rien appris, rien oublié que la liberté, les Guelfes reparaissent avec les mêmes illusions seulement masquées sous la phraséologie allemande. On sent qu'ils sont captifs, non-seulement de la papauté, mais de l'Autriche. C'est en eux que l'esprit tudesque a conquis l'esprit italien.

Quelle est la théorie politique, quel est le contrat social qui s'élève au milieu des cris de joie, du frémissement enthousiaste de la multitude[1]? Quel est le drapeau que l'on déploie devant cette nation pour la tirer du sommeil? Les théoriciens du catholicisme viennent de réduire en corps de système ce que l'on doit attendre du génie de la papauté. Pie IX montre ce que peut un prince qui va mourir demain. Mais les politiques libéraux, les tribuns émancipateurs, ont sondé l'institution elle-même, et voici les programmes de libertés qu'ils déduisent de la primauté du saint-siége. A ce peuple avide de s'élancer dans

[1] Gioberti, *Il Primato*.

l'avenir, les tribuns catholiques enseignent avant tout le mépris de la démocratie. Le peuple mérite que l'on s'occupe de ses besoins, il est par lui-même incapable d'aucun discernement politique ; ce qui exclut entièrement l'idée de le faire participer au gouvernement. La souveraineté du peuple demeure une hérésie. La souveraineté véritable, réelle, la conscience de l'Italie, c'est le pape; d'où il résulte que tous les pouvoirs ne peuvent être qu'une délégation de cette autorité suprême ; ce qui entraîne après soi, comme conséquence, la théocratie, l'élection du haut en bas, ou le despotisme descendant du faîte de la société, et s'insinuant régulièrement de délégation en delégation dans le membre le plus infime du corps social. En d'autres termes, théocratie, monarchie, aristocratie, annulation du peuple comme être politique, voilà la charte d'indépendance, de régénération, que les tribuns du dix-neuvième siècle en Italie déduisent de l'idée de l'institution de la papauté.

Cet échafaudage monstrueux où la liberté et l'élection ne servent plus qu'à déléguer la tyrannie, ce renversement de tout l'esprit moderne, ce système d'esclavage sans espoir, on le montre à l'Italie comme la pensée la plus nationale, comme le fruit même des entrailles italiennes. Et abusée, enivrée par ses propres espérances, par son enthousiasme, sans soupçonner le venin des paroles, la foule applaudit cette nouvelle invention de servitude, pire que toutes celles qui ont pesé sur son front. Dans son émotion, le peuple distribue des couronnes à qui lui enseigne que le peuple n'est rien, ne peut rien, qu'il n'a pas conscience de son existence propre. C'est-à-dire que l'Italie applaudit celui qui la destitue d'elle-même dans le passé et dans l'avenir. Car si le pape a toujours été, s'il est encore la conscience de l'Italie, que l'on dise si

le résultat n'est pas de condamner l'Italie à l'éternel servage des êtres qui n'ont pas conscience d'eux-mêmes! Et ces sophismes historiques, on les étale comme des vérités qui doivent faire rentrer dans l'ombre les grandes lumières de la Révolution française. Ajoutez que ces théories sont développées avec un désir sincère de liberté; démonstration suprême que l'idée du saint-siége ne renferme en soi que servitude, puisque le théoricien le plus libéral du saint-siége ne peut organiser que l'esclavage.

O Italiens! que seraient toutes les réformes extérieures, si l'esprit se rengageait chez vous dans l'ancienne captivité? Que servirait la liberté du corps, si l'âme pour la payer, courait au-devant du joug qu'elle a brisé? Dût-il attrister l'élan de vos fêtes, ne se trouvera-t-il personne qui, confiant dans l'expérience de vos grands hommes, vous dise : Gardez-vous des subtilités théologiques. Il s'est trouvé un pape, peut-être zélé pour votre bien; mais la papauté par sa nature même, telle que l'a faite le concile de Trente, est une institution qui nourrit l'esclavage. Ne confondez pas l'homme peut-être libéral, avec l'institution qui est despotique. Pendant mille ans, le pape a empêché votre nation de naître. Croyez-vous qu'il lui soit donné de créer aujourd'hui la nation que tous ses prédécesseurs ont empêchée de se former? Il faudrait pour édifier l'Italie, qu'il renversât la papauté, telle qu'elle a été dans le passé. Le plus grand service que celle-ci pût rendre à l'Italie serait de se détruire. Mais cela se peut-il? Jamais religion s'est-elle frappée elle-même? Et que peut un pape libéral, cerné, enveloppé par le génie tyrannique de son institution? Tant que l'Église restera cosmopolite, comment son représentant peut-il être l'artisan, le créateur d'une nationalité? Ces paroles s'excluent.

Il resterait une solution; c'est que l'Église, voyant ses propres défaites, abdiquant la monarchie universelle, revenue de son immense ambition, se resserrant comme Napoléon, après Leipsik et Waterloo, consentît à enfermer ses espérances, son avenir, sa vie dans les limites de l'Italie. La papauté abdiquant l'empire de l'humanité pour le trône de l'Italie, on comprendrait qu'en renonçant à l'univers, elle pût embrasser une patrie. Une religion mourante, vieillie, comme un fleuve qui se retire dans son lit, pourrait peut-être s'abaisser à ne plus occuper qu'un coin de l'univers; elle tomberait, dans sa vieillesse, de l'idée du genre humain à l'idée de patrie. Mais cela est-il probable? En est-il aucun signe? Jamais institution fondée sur l'espérance de la domination universelle a-t-elle eu l'humilité de réduire ainsi ses destinées? Et quel refuge serait-ce pour l'Italie que de chercher son appui dans le dogme que le reste de l'univers aurait repoussé? Une religion morte qui viendrait ressusciter une nation morte, est-ce là tout l'espoir? Le catholicisme n'a-t-il pas eu dans le passé assez de puissance pour autoriser à croire qu'il voudra mourir debout, en empereur? Il n'abdiquera pas le rêve de l'empire; par conséquent, son représentant ne pourra jamais être celui d'un peuple en particulier.

Encore je suppose (ce qui est absurde), que le catholicisme renonçant à la monarchie universelle, au lieu d'être la religion du genre humain, consente à n'être plus que l'âme, la conscience nationale de l'Italie, qu'arriverait-il? Même animé de l'enthousiasme patriotique, pourrait-il ramener l'Italie dans le grand courant de vie du monde moderne? Est-ce le catholicisme qui enseignera à l'Italie la liberté de l'esprit, le génie de l'examen, le respect des croyances opposées, l'indépendance de la con-

science, la liberté des cultes, toutes choses sans lesquelles la vie moderne n'est pas possible et qui sont l'héritage du protestantisme et de la Révolution française, c'est-à-dire le contraire du catholicisme? J'admets qu'il puisse arriver à tolérer tout cela ; c'est le comble. Mais qu'il en soit lui-même le promoteur, c'est admettre de sa part le suicide; en sorte que pour résultat on arrive à ceci, que le catholicisme romain ne peut sauver l'Italie qu'en commençant par s'immoler lui-même.

C'est peu de porter la Révolution dans l'État italien qui n'existe pas, si on ne la porte dans l'Église. Ce sentiment a dominé les âmes tant que la vie sociale y a persévéré. Une voix toujours la même ne cesse de crier, pendant quatre siècles, qu'il faut refaire l'Église. Depuis Joachim de Flore jusqu'à Savonarole, c'est l'instinct du salut. Comment arrive-t-il que les tribuns religieux qui parlent aujourd'hui au nom du génie catholique, soient moins hardis, moins entreprenants que les tribuns du douzième siècle. Vers 1260, un saint répétait en Calabre : *L'Église, appuyée sur un roseau, marche au-devant de la tempête. Oui, la tempête menace tant du côté de l'Italie que de la Germanie.* Elle est venue la tempête germanique, et l'Allemagne a été renouvelée. Viendra-t-elle aussi cette tempête des âmes qui peut seule renouveler l'Italie? Qui oserait le dire? Et s'il n'éclate pas dans les esprits cet orage réparateur, comment espérer que le roseau demi-brisé du treizième siècle servira de levier pour relever l'Italie du dix-huitième siècle?

Toutes ces questions aboutissent à celles-ci : L'Église est-elle le *levier* qui peut relever l'Italie de l'abîme? Si cela est, ne faut-il pas que l'Église commence par se réparer? Ce qui amène cette autre difficulté : le catholicisme est-il capable de se rajeunir et de changer, sans pé-

rir? Mais ces problèmes, loin d'être résolus, ne sont pas même posés aujourd'hui en Italie.

Lorsqu'un bâtiment a échoué, on coupe le grand mât pour essayer de reprendre l'équilibre; de même aujourd'hui, ce que l'instinct du péril indique, c'est de séparer l'État italien de l'Église catholique, pour ne pas être entraîné dans la chute et la mort de cette dernière. Cela est si vrai, que tout ce que fait le pape actuel au profit de la nation s'accomplit au détriment de la papauté. La part nouvelle donnée aux laïques, n'est-elle pas enlevée au clergé? N'est-ce pas un témoignage forcé que la société civile est aujourd'hui plus juste, plus près de l'idéal chrétien que la société ecclésiastique? La science des laïques, préférée à celle de l'Église, quoi de plus contraire à l'idéal de Grégoire VII? Le plus grand bien que l'Église fasse aujourd'hui aux Italiens, c'est de se retirer et de disparaître du terrain usurpé. Elle se resserre et c'est un immense progrès, quand elle se dessaisit de ce qu'elle ne peut plus régir. La réforme la plus importante de Pie IX est celle par laquelle l'État civil enlevé aux prêtres, est rendu aux laïques : aveu que la théocratie est désormais impossible.

Tant que le clergé était le seul magistrat, la logique voulait que le pontife fût le prince. Mais si, dans l'ordre civil, le prêtre n'a plus l'autorité, il s'ensuit nécessairement que, dans l'ordre politique, le prêtre des prêtres n'a plus la souveraineté de droit divin. La démission du clergé dans les affaires temporelles entraîne avec soi celle de la papauté dans le gouvernement et la restauration de l'Italie comme personne politique. Combièn de temps faudra-t-il pour que cette conséquence suprême soit déduite. Qui pourrait le dire? Un point seul est irrévocable. Le géant spirituel a miné lui-même les fondements de son trône.

Au point où nous sommes parvenus, les maux organiques de l'Italie se montrent à découvert ; je peux les résumer en quelques mots :

1° L'absence de conscience de son droit ; la coutume enracinée de chercher le principe de la souveraineté, c'est-à-dire son être moral, en dehors de soi, tantôt chez l'empereur, tantôt chez le pape. De là une vie serve, ou plutôt une ombre d'existence, un désir d'être, plutôt qu'un être véritable.

2° La sujétion inévitable à l'étranger ; puisque l'invasion permanente n'est rien autre chose que l'effet du vide interne produit dans la conscience publique.

3° Le génie même de la papauté, qui, étant cosmopolite, ne peut représenter une nation particulière ; d'où l'impossibilité radicale de constituer une patrie italienne, tant que la souveraineté d'un État de l'Italie appartient à un homme, qui, s'il est quelque chose, est l'exclusion même de toute patrie[1].

A ces maux quels remèdes? Les voici, tels que la logique les déduit de la nature des choses.

Les théoriciens catholiques déclarent que la conscience de l'Italie, c'est le pape. Ce qui revient à dire que la péninsule est en tutelle. Pour que l'Italie devienne une personne morale, il faut précisément le contraire, à savoir que sa conscience rentre en elle-même, et ne soit plus en autrui. Si Rome ne doit pas être arrachée de l'Italie, il faut que la souveraineté soit italienne ; ce qui emporte avec soi la séparation de l'Église et de l'État. Que la première soit universelle si elle peut le devenir ; que le second soit national.

[1] J'exposai dans l'Assemblée constituante ces idées si élémentaires, qui demeurèrent toujours pour elle une métaphysique incompréhensible.

Si l'on veut fonder une patrie, la première chose est de changer un système qui en exclut l'idée. La distinction de la souveraineté temporelle et de la souveraineté spirituelle est un des principes de la société moderne ; c'est surtout la question de vie et de mort pour l'Italie. Napoléon, en dépossédant le souverain pontife de ses domaines, a fait une chose inique, parce qu'il se les est attribués ; cette injustice fût devenue justice s'il eût rendu la souveraineté à l'Italie elle-même. Le principe du salut national est là.

Il y a dans le monde un souverain temporel qui est en même temps le chef religieux de ses États, c'est l'empereur de Russie. Son principe, tout opposé à celui de la papauté catholique, peut ne rien valoir comme religion; il est excellent comme instrument de nationalité. Le czar est le pontife des Slaves; il ne se dit pas le pontife du genre humain.

Beaucoup de gens se font d'incroyables illusions sur ce qui frappe aujourd'hui leurs yeux. Ils voient un pape qui, par des réformes, a commencé de rendre une certaine chaleur vitale à l'Italie; aussitôt ils se disent que le salut est dans la théocratie du saint-siége, dans les énergies du catholicisme, ils ne discernent pas une chose plus claire que la lumière, c'est que ces réformes ont ramené un commencement de vie, précisément parce qu'elles ont diminué la part de l'Église dans les affaires et dans les destinées de l'Italie. C'est en retranchant au clergé une partie de ses attributions temporelles, que le pape a fait respirer la société laïque; il a ôté une pierre à l'édifice de la théocratie, et cette pierre de moins sur la poitrine de l'Italie, la voilà ivre de joie. Que serait-ce donc si cet édifice temporel qui l'écrase, qui a pris sa place, qui l'a empêchée non-seulement de grandir, mais de naître, venait à s'écrouler, si le

pape aimait assez l'Italie pour abolir chez elle la papauté comme souveraineté politique, après avoir aboli le prêtre comme magistrat civil[1]?

La force qui peut relever de la mort est si peu dans l'Église, que c'est en diminuant son pouvoir que l'on a recommencé à découvrir une Italie. On a soulevé quelques-uns des décombres de Rome ecclésiastique, et l'on a reconnu au fond le cœur d'un peuple enterré vivant dans une théocratie morte. Est-ce à dire que ces décombres donnent la vie? Autant vaudrait dire que ce sont les tombeaux qui ressuscitent.

Deux voies sont ouvertes à l'Italie : premièrement, persister dans les anciennes chimères, attendre que la papauté lui donne la monarchie du monde, et pour prix de cette souveraineté imaginaire, demeurer en tutelle, rester asservie en réalité au saint-siége, à condition d'asservir spirituellement le genre humain. Cette chimère qui a englouti l'Italie, lui est de nouveau présentée par ceux qui ont résumé pour elle le programme politique, le nouveau contrat social de l'Église.

Il est une autre voie : c'est de consentir de sang-froid à mesurer la réalité; c'est de reconnaître avec fermeté que la domination promise à l'Italie par la papauté n'est qu'un fantôme qui se disperse en fumée; et cela tenu pour certain, abandonner l'espérance de la souveraineté universelle; ne pouvant conquérir avec la papauté la tyrannie spirituelle de la terre, se résigner à être une nation souveraine, une personnalité libre dans la société des peuples libres.

[1] Qui ne voit que dans le pape actuel il y a deux hommes opposés, le souverain temporel et le souverain spirituel? Ce que l'un fait, l'autre le défait. Le prince temporel tente des réformes libérales, le prince spirituel bénit par son nonce le drapeau du Sonderbund et refuse d'admettre l'ambassadeur de Belgique parce qu'il représente un ministère libéral. — 1847.

Il faut avouer que le premier système est le seul qui ait été soutenu avec autorité dans la fermentation des dernières années. S'il est quelque chose d'effrayant au monde, c'est de voir, au moment même où ce peuple fait effort pour renaître, les théoriciens de la papauté le rengager dans une expérience mille fois tentée, toujours inutilement; au nom de l'histoire, renverser l'histoire, au nom de la liberté, la liberté; le vieux parti guelfe reparaître avec les mêmes chimères comme si les trois derniers siècles n'eussent rien appris au monde. Pour ramener ce peuple à la mort accoutumée, les fascinations de la flatterie ne manqueront pas. A ce pauvre Lazare, on répète, pour mieux l'amuser, que, loin d'être tombé, il occupe le trône du monde, qu'il est le peuple-roi de tous les peuples, la *nation mère*, la *nation royale*, *sacerdotale*, *aristocratique*, le peuple-prêtre, le souverain naturel, légitime de la terre; que les autres races infidèles se sont soustraites par une révolte insensée à sa primauté légitime; qu'en s'obstinant à s'identifier à la papauté, il reverra bientôt, soumises à ses pieds, les nations serves de sa suprématie de droit naturel et divin; qu'il ne faut pour cela que persévérer dans la voie où l'on est entré depuis des siècles, se confondre avec le saint-siége, mettre sa conscience, sa personne morale dans la papauté, c'est-à-dire cesser d'être; qu'à cette condition la royauté naturelle de l'Italie sur l'Europe et le monde éclatera sans contestation; chaque Italien verra de cette hauteur l'univers moral politique à ses genoux.

Dans ce vertige monstrueux, ce peuple auquel on donne ainsi complaisamment l'empire, que, dans son sépulcre, on investit de la souveraineté sur tous les peuples, ébloui, égaré de cette vision de tyrannie universelle, se sent chatouillé, enivré dans la mort; il applaudit à sa servitude,

qui doit lui asservir la terre; et il redresse sur les pavois les vains fantômes; il est tout près de suivre ces voix de la mort qui le ramènent encore une fois triomphant dans le sépulcre des Guelfes et des Gibelins. D'autant mieux que l'on ne manque pas d'ajouter que l'Italie doit avoir une destinée à part, que rien de ce qui a sauvé les autres, liberté, émancipation de l'esprit humain, Révolution française, n'est digne de servir à son salut. La flatterie est poussée si loin, que l'on intéresse sa vanité nationale à faire le contraire du monde, jusqu'à chercher la liberté dans la servitude, et la domination dans l'abdication de toute volonté propre.

Au milieu de ces théories obstinées de la mort, quelle trompette du jugement sera assez puissante pour crier aux oreilles de ce peuple : Au dix-neuvième siècle, Guelfes et Gibelins, ce sont là des formules ruinées, des tombes ouvertes, qui ne contiennent plus un seul germe de vie, il faut sortir de ces leurres. Rentrer dans ces formules, c'est rentrer dans le cercle du néant; il est temps de sortir de l'enceinte tracée depuis mille ans autour de la nation italienne. Vos pères ont usé le chemin du vide, sans pouvoir y rencontrer l'Italie. Comment, revenant sur les mêmes traces, trouveriez-vous à cette heure ce qu'ils n'ont pu trouver dans les temps les plus brillants, les plus heureux? Parcourir encore une fois le désert de l'égarement, avec l'expérience de plus; ajouter à leur désespoir naïf un désespoir systématique, est-ce à cela que vous mettez l'orgueil national?

Attacher sa destinée à combattre l'esprit humain, y a-t-il là une seule chance de victoire? Le saint-siége vous avait promis pour prix de votre asservissement de mettre à vos pieds toutes les nations.

Il n'a pu tenir sa promesse; vous êtes libres. Le con-

trat est rompu. Voulez-vous recommencer le bail de servitude?

Quand je dis que les Guelfes reparaissent avec leurs illusions, il faut ajouter que ceux du moyen âge s'appuyaient du moins sur une Église vivante, pleine de mouvement, de discussion[1], qui par les conciles universels présentait une image de liberté et d'indépendance; au lieu que les Guelfes libéraux de notre temps ne s'appuient que sur un prince, un chef, une tête. De plus, les premiers pouvaient croire que l'Église catholique s'emparerait de la terre, illusion qui n'est plus possible désormais. Ils sacrifiaient la patrie à l'humanité. Les Guelfes de nos jours sacrifient la patrie non plus à l'univers, mais à la secte. D'où il résulte que les premiers, s'ils n'ont pu se donner une patrie indépendante, ont du moins joui des agitations de la liberté civile, et que le triomphe des seconds serait tout à la fois l'anéantissement de la liberté et l'anéantissement de la patrie.

La question est de savoir si, plutôt que de revivre en acceptant l'égalité avec le reste des peuples, l'Italie aime mieux, orgueilleuse de son isolement, couronnée de sa propre servitude[2], triomphante par une misère sans exemple, s'enterrer à l'écart, sans foi vive, dans les caveaux de

[1] Le cri de ralliement des Guelfes du moyen âge, c'était l'Église et non le pape, c'est-à-dire une puissance qui ressemblait au peuple, à la foule. L'Église, c'était la maison de tous, où après le service divin s'accomplissaient les solennités politiques, se prêtaient les serments, s'élisaient les magistrats, se réunissaient les assemblées laïques. C'était souvent le forum des républiques chrétiennes.

[2] Il faut savoir gré à Pie IX d'avoir déclaré, en ouvrant la consulte d'État, que ses réformes ne renferment le germe d'*aucune* institution parlementaire; que la papauté, c'est l'absolutisme qui peut bien condescendre à écouter des avis, mais non partager le pouvoir avec le peuple; que toute institution libre dans les domaines du pape est une utopie. Avez-vous entendu, Italiens?

Saint-Pierre. J'ai peur que la magnificence et l'orgueil de cette mort n'amusent par sa grandeur quelques imaginations italiennes, et qu'à voir ce que fait le reste du monde, il ne leur semble pas assez évident qu'il vaille la peine de vivre. Dans Alfieri et quelques autres âmes de cette trempe, je retrouve ce que la Bible appelle la vanité du sépulcre.

Examinez, pesez ce que je viens de dire, vous verrez que le problème de l'Italie se réduit à ces termes : seule des peuples chrétiens, l'Italie veut-elle identifier son avenir avec celui de l'Église catholique, se relever ou tomber, se rajeunir ou vieillir avec elle? Est-elle décidée, comme dans un moment de naufrage, à se lier au mât de la nef que tous les vents de l'abîme ont déjà ébranlée? Il n'est pas une nation qui ne se soit réservé la possibilité de surnager, et qui en séparant sa destinée politique de la destinée de la vieille Église, n'ait conservé libre au moins son lendemain.

C'est une grande mort de mourir avec une Église. Les Juifs s'enterrant sous le temple de Jéhovah valent bien les Romains vainqueurs qui pendant quelques années encore promènent leur scepticisme en attendant qu'ils achèvent, on ne sait comment ni à quelle heure, de se disperser et de s'évanouir en poussière. Mais ce temple, c'était la Judée; le sacerdoce hébraïque, c'était le peuple juif. Religion et patrie étaient une même chose. La synagogue avait fait la nation; il convenait de vivre, de se sauver ou de périr ensemble.

Pourquoi l'Italie s'obstinerait-elle dans son orgueil à s'affaisser avec la papauté elle-même?

Veut-elle lui faire l'hommage de son non-être, comme les Hébreux faisaient, au sacerdoce de Moïse, l'hommage de la nationalité qu'ils en avaient reçue? Quand les Juifs, environnés, assiégés par le monde romain, se décidèrent

à mourir, ils savaient qu'ils mourraient; car ils voyaient l'ennemi sous leurs murs et les échelles dressées; ils eurent la grandeur du danger. Mais quand, environnée de toutes parts, cernée, affamée par l'esprit moderne, l'Italie s'obstine à s'identifier temporellement avec la papauté, parce qu'elle croit que là est la couronne et le triomphe prochain de la fortune, elle tombe sans héroïsme, puisqu'elle ne voit pas le péril, et qu'elle croit revivre par la force même qui la tue.

Comment m'exprimer en paroles plus claires? Il le faut, cependant; et je dois m'y appliquer, puisqu'il s'agit de la vie d'un peuple.

Dieu de vérité, donne-moi ta lumière pour me faire entendre de cette nation blessée à mort!

Cinq siècles ont assez bien éclairé la question. Dans le dix-neuvième, les Italiens ont à considérer s'ils veulent être les martyrs, non du Christ, mais du pape. Que, s'ils ont cette ferme pensée, il faut en avoir la grandeur et la résolution, c'est-à-dire s'avouer à soi-même et déclarer au monde que, s'immolant au saint-siége, ils renoncent à former un corps de nation; et cela dit, abandonner franchement et pour toujours l'espérance de se faire une patrie, s'asseoir sur les degrés du Vatican, et prendre en pitié des hauteurs de la cité universelle, les joies étroites de la cité politique[1]. Dans ce cas, ils auront la magnanimité d'un sacrifice accompli sciemment; ils seront les martyrs d'une croyance réfléchie. Par cette immolation, ils pourront, que sais-je, rencontrer des restes de leur ancien génie.

Ou bien s'ils veulent d'une manière délibérée, se conquérir une patrie, il faut renoncer à ce qui en exclut jus-

[1] L'*Art de bien mourir*. Savonarole.

qu'ici l'idée, c'est-à-dire à la domination du saint-siége. Voilà le fond des choses et la plaie mise à nu. Car d'espérer réunir et posséder à la fois les deux solutions contradictoires, c'est se vouer à une éternité terrestre de misères; puisque, n'acceptant pas le martyre pour le saint-siége, on n'en aurait pas la grandeur, et ne voulant pas la patrie avec assez de décision pour renverser ce qui l'empêche de naître, mais caressant deux chimères, ne se donnant pleinement ni à l'une ni à l'autre, ce ne serait vouloir ni vivre ni mourir. Et comme les siècles ont passé sans rien produire de décisif pour l'Italie, tant que cette ambiguïté a persisté, les siècles à venir seraient également stériles. On verrait, après mille ans comme aujourd'hui, un peuple qui, ne se décidant ni pour le cosmopolitisme de l'Église ni pour le patriotisme de l'État, serait condamné, pour son châtiment, à se chercher lui-même, également en dehors de l'humanité et de la patrie, dans une cité de néant que, chaque jour, il édifierait d'une main et détruirait de l'autre.

Poursuivre à la fois l'asservissement du monde sous la Rome de la papauté moderne et la liberté indigène sous la Rome de la nationalité, c'est trop d'une visée; il faut choisir!

Voilà douze cents ans que le malentendu se prolonge. Il faut enfin savoir si l'on veut vivre ou si l'on veut mourir.

Si la plaie éternelle de l'Italie est le manque d'être, le besoin de s'appuyer sur autre chose que la conscience de son droit, si c'est l'habitude de chercher sa force en dehors de soi-même, il n'est que trop évident que la papauté ne peut pas guérir ce mal. Plus elle intervient dans les affaires de l'Italie, plus celle-ci s'accoutume à ne pouvoir se passer de patronage; en sorte que l'on arrive à ce comble

de maux que ce qui paraît aujourd'hui à nos contemporains le remède ne sert qu'à empirer la blessure.

Le droit! le droit! voilà ce qui manque aux Italiens; c'est la conscience qu'il faut refaire.

Il faut une action quelconque par laquelle la nation italienne se prouve à elle-même son existence. Tous les peuples modernes se sont ainsi affirmés par un acte, par un fait, dans lequel la conscience d'eux-mêmes leur a été révélée : l'Allemagne, par le protestantisme; l'Angleterre, la France, l'Espagne, par leurs révolutions; les Etats-Unis, la Grèce, par la guerre de l'indépendance. Attendre que ce fait vienne du dehors, c'est une autre forme de servage. Non! il faut ne rien attendre de l'univers, se prouver à soi-même que l'on se suffit pour naître. Car, je le répète, il s'agit pour la nation italienne de naître, non pas de se reposer.

Il y a deux coups à frapper, car il y a deux illusions, deux fictions à renverser pour trouver la vérité. La fiction gibeline, c'est la domination de l'Autriche héritière du Saint-Empire. La fiction guelfe, c'est la domination temporelle des papes. Mais résoudre ces questions sans toucher au fond même des choses, c'est ce qu'il n'est pas bon d'espérer. L'Italie est si bien mêlée au monde, qu'il ne faut pas compter pour elle sur une renaissance locale, déguisée, menteuse, dont l'univers n'entendrait pas parler. Si elle vient à renaître, le mouvement partira de si loin, que le monde entier le sentira au même moment; au moindre soupir d'Encelade, la terre tremblera[1].

Se proposer de fonder la nationalité italienne sur la papauté, c'est-à-dire sur le principe qui exclut la natio-

[1] C'est en effet de la Sicile qu'est parti le signal des dernières révolutions qui ont ébranlé l'Europe. — 1851.

nalité, c'est se proposer de gaieté de cœur un problème insoluble, puisque les deux termes se contredisent et se renversent l'un l'autre. Tant que la question sera ainsi posée, il sera trop tôt pour se réjouir. Ce peut être le travail de l'enfantement; mais qui naîtra? ce n'est pas encore le cri d'un peuple nouveau-né, qui vient au monde.

Quand je considère l'intrépidité d'esprit, le génie révolutionnaire des grands Italiens du moyen âge, et comme ils sont unanimes à appeler les révolutions dans le gouvernement religieux de l'Italie, je crois que leurs descendants vont profiter des libertés du dix-neuvième siècle pour demander et accomplir les révolutions de l'esprit. Arnaud de Bresse, Dante, Pétrarque, tous les philosophes de la Renaissance, Machiavel, Sarpi, Bruno, Savonarole, Socin, Vanini, n'ont qu'une voix pour avertir l'Italie de se dégager des liens du saint-siége; il est vrai que les uns ont été bannis, les autres torturés ou brûlés vifs. Lorsque je vois, au contraire, les Italiens de nos jours renoncer à cette tradition d'audace et se séparer de ces hommes, il me semble que c'est renouveler contre eux le ban, la torture, et brûler une seconde fois leurs cendres.

Il est des ombres de peuples qui se traînent sur la terre sans jamais pouvoir reprendre un corps ni achever de mourir. Ombres d'autant de religions mortes. Tels sont les Juifs ou les Guèbres, résidu social d'une Église défunte. Les Italiens veulent-ils devenir les Juifs ou les Guèbres du monde moderne?

Les politiques croient encore pouvoir créer une Italie sans sortir des combinaisons ordinaires et sans déchaîner les tempêtes du globe. Cette assurance commencera bientôt à leur manquer.

Cette terre conservera, dans sa renaissance, son caractère d'universalité, comme elle l'a gardé dans sa ruine.

Après avoir été la mère de la servitude universelle, elle enfantera la liberté de tous, si jamais elle veut se délivrer elle-même.

Pour faire surgir dans le monde civil une créature aussi neuve qu'une Italie, c'est peu de la diplomatie et du calcul vulgaire. Il faudrait changer, pour produire cette organisation nouvelle, la température même du monde civil; il n'y a qu'un nouvel esprit religieux qui ait la puissance de renouveler ainsi les sources de la vie.

L'île de Crète, berceau des dieux, n'est pas née au milieu du calme des anciens éléments; elle a surgi du tressaillement du vieux monde.

Une chose me frappe. Ceux qui résument aujourd'hui en Italie les théories libérales de la papauté, ne parlent jamais de la fraternité des races humaines. D'un côté, ils donnent à la nation italienne la souveraineté universelle de droit divin; de l'autre, ils constituent le reste de l'humanité, sujet ou serf de ce peuple privilégié. De là nulle association réelle; mais l'assujettissement volontaire, éternel de tous à ce qu'ils appellent la primauté du peuple oint, du peuple-prêtre. En sorte que la vieille idée d'une nation caste déduite du saint-siége, est présentée au monde comme le nouveau droit des gens, la charte d'affranchissement universel.

Ceux qui désormais s'attacheront à ce simulacre, seront trompés avec la ferme volonté de l'être. Si les absolutistes avaient seuls interprété le catholicisme, leur théorie n'aurait pas cette forme d'enseignement. Mais que répondre à ceci? Les libéraux déduisent de l'idée de la papauté le programme de la liberté future, et il se trouve que ce programme, écrit par des mains libérales, est un monstre de servitude.

La Révolution française avait dit : liberté, égalité, fra-

ternité des races. Le libéralisme du saint-siége a aussi sa formule révolutionnaire : *primauté éternelle d'un peuple sur tous les autres !* De quel côté est, je ne dis pas l'esprit moderne, mais le génie chrétien ?

Ce qui m'effraye, est d'entendre répéter aux Italiens qu'ils auront besoin de peu d'efforts pour renaître, que l'Autriche ou le monde leur fera don de l'indépendance; que, de leur part, il suffira d'un *peu de bonne volonté*. Oh ! que ce n'est point ainsi que l'on sauve un peuple ! Si c'est pour l'encourager qu'on lui cache les difficultés, l'effet est tout contraire; il est des situations où l'inspiration ne peut naître que de l'immensité du péril. J'aimerais mieux qu'on aguerrît les esprits, par la grandeur même du sacrifice à consommer; car les sacrifices seront immenses ou le résultat sera nul. Quand la Grèce a commencé de remuer sous sa pierre tumulaire, elle n'avait ni un couteau, ni une amorce à brûler. Le monde lui a tendu la main après qu'elle eut noyé à demi dans son propre sang ceux qui l'étouffaient depuis trois siècles.

Une révolution qui, comme celle de France en 1830, livrerait tout à l'oligarchie bourgeoise, ne ferait que rejeter l'Italie dans le moyen âge. Ce serait pour elle rétrograder de cinq siècles. Car la situation de ce peuple est si extraordinaire, il est si peu fait pour les choses moyennes, que même dans la servitude où il est, son passé lui donne le droit de dédaigner comme un joug suranné la plus nouvelle des révolutions politiques de l'Europe. L'Italie a fait avant le reste du monde l'expérience du règne de la bourgeoisie. Que lui servirait aujourd'hui de tenter encore la féodalité financière de nouveaux *popolani grassi* sans le génie des arts, sans la poésie, sans l'amour, sans la gloire qui nivelait tout ? Est-ce la peine de revivre ?

L'Italie esclave, il lui reste une grandeur ; c'est qu'ayant

pratiqué, dès le moyen âge, le gouvernement de l'argent, elle peut mépriser aujourd'hui, comme une honte subie, ce qui fait l'orgueil ou la félicité des autres.

Le vaisseau qui porte les nations latines est en voie de périr ; il le faut alléger d'un peu de vieux lest.

Où appuierai-je le levier pour relever ce grand corps naufragé? Les uns disent : sur le saint-siége ; les autres sur le trône d'un prince qui n'est pas né encore et que nous attendons.

Quoi ! toujours sur l'étranger, sur le monde du dehors, sur le vide? Eh ! si je cherchais à la fin mon point d'appui dans l'âme de celui qu'on dit mort? Est-ce autrement que la résurrection sociale peut s'accomplir? Mais cette âme ne veut pas se relever, elle a pris goût à la mort. Quoi ! vous songeriez à ranimer l'Italie sans le souffle de l'esprit italien dans sa liberté, dans son essor, dans sa spontanéité première ! O folie ! depuis quand les corps se redressent-ils du sépulcre, si l'esprit y demeure? Vous voulez que la papauté ressuscite l'Italie. Il y a longtemps qu'il a été dit : *les morts enterrent leurs morts*. Les ressusciter, est-ce là leur affaire?

Le catholicisme a enseigné à ce peuple la démission de lui-même, et depuis trois siècles cette démission est donnée ; il y a une certaine douceur à n'exister qu'à demi, à ne plus porter la responsabilité et le fardeau de soi-même. Chaque individu met sa conscience dans un prêtre, et la société entière met la sienne dans le pape. Cela établi, vous voulez que ces personnes qui se sont dépouillées d'elles-mêmes rentrent en possession de leur énergie morale, que l'État, jusqu'ici mineur, sorte de tutelle, qu'il s'affirme, qu'il redevienne responsable de ses actions, c'est-à-dire libre. Mais le moyen d'espérer que le catholicisme enseignera le contraire de ce qu'il a en-

seigné? A moins qu'il n'abdique ou change de nature, cela se conçoit-il? Or, vous ne lui demandez pas même de se réformer. La question qui après avoir retenti depuis Arnaud de Bresse jusqu'à Savonarole, devrait précéder toutes les autres, la réforme radicale de l'Église, n'est pas même indiquée. On sent que cette Église est arrivée à ce degré de décrépitude où il lui est impossible de se corriger sans se briser; et d'un système que vous n'osez pas même toucher pour le réparer, vous attendez votre renaissance!

Cette monarchie du Christ qui devait s'établir politiquement sur la terre, suivant tous les grands prophètes de l'Italie moderne : saint Thomas, Savonarole, Campanella, pourquoi n'en est-il plus question de notre temps? C'est à la faire sortir de ce qu'ils appellent *son occultation*[1] ou son éclipse que devraient travailler les Italiens. En agissant ainsi, ils entreraient dans le plan de tous les grands esprits qui ont marqué la trace de la nationalité.

Une Église immobile barre le chemin à des hommes pressés de continuer leur route. Ils n'espèrent pas traverser cet obstacle; mais au lieu de prendre une autre voie, ils s'acharnent à s'enterrer sous cette masse inerte; ils se lient plus que jamais de corps et d'esprit à la pyramide funèbre!

Un seul des peuples de la famille latine s'est séparé de Rome catholique; le peuple roumain[2], fragment vivant de la colonne trajane, répandu de la Hongrie à la mer Noire. Ce membre détaché du torse de Rome ressent, aux portes de l'Asie, le moindre tressaillement des peuples de l'Occident. Toute parole prononcée à voix basse,

[1] *De Regimine principum*. Saint Thomas.

[2] Moldavie, Valachie, Transylvanie, Bucovine, Bessarabie, Banat de Temeswar : plus de huit millions d'hommes.

au bord de la Seine, a son écho latin à l'embouchure du Danube. Avec la parenté intime de langue et de race, il semble qu'une même fibre s'étende du cœur de notre société au cœur des Carpathes. Qu'y a-t-il d'étonnant, après cela, si les Moldaves, les Valaques, les Transylvains, colonies latines séparées du vieux tronc, ont cherché, de nos jours, à remplacer le lien brisé de Rome, par une sorte de religion civile pour la France? Ces provinces lui ont, en quelque manière, demandé de redevenir, pour elles, la métropole antique[1].

Les Roumains ont été conservés avec leur langue romaine, au milieu de la barbarie et de l'islamisme, comme Joseph dans la citerne du désert. Vassaux de la Russie, ils sont aujourd'hui, à son égard, dans la situation de l'Italie sous l'Autriche. La religion des oppresseurs et des opprimés étant la même, n'est plus un rempart national pour ceux-ci ; du moins elle n'est pas systématiquement contraire à l'idée de patrie. Et parmi tant d'autres misères, les Roumains ont pourtant sur les Italiens cet avantage que l'ennemi de la nationalité n'est pas dans le cœur même des traditions et des croyances. Affranchis de Rome, ils le sont spirituellement de César et du pape. La ruse ou la force les a réduits tour à tour ; jusqu'ici, ni l'une ni l'autre ne s'est assise sur un droit historique ou religieux.

Si les Italiens finissaient par tourner contre la domination autrichienne la fureur qu'ils ont opposée à la Révolution française dans les journées de Pavie, Vérone, Lugo, Arquata, Bisagno, Arezzo, Naples, nul doute qu'ils ne parvinssent à s'affranchir. L'exécration dont les masses ont poursuivi la liberté révolutionnaire,

[1] Voyez *les Roumains*. Paris, 1856.

prouve assez qu'elles peuvent encore s'ébranler pour une cause générale. Le malheur est que le moyen dont on s'est servi contre les innovations françaises se trouve n'avoir point de force contre la tyrannie tudesque.

L'arme de l'Autriche depuis trois siècles, c'est d'être par excellence l'empire apostolique et romain. Comment soulever au nom des croyances catholiques le cœur des masses contre l'empire qui est le représentant politique du catholicisme? Comment faire retentir de village en village le tocsin de l'Église contre ceux qui prétendent être et qui sont en effet le bras droit de l'Église? Là est la grande difficulté. Jamais les paysans de la Calabre n'ont poursuivi les Autrichiens de cette haine religieuse qui leur a donné quelquefois la force de tenir tête aux soldats de la République et de l'Empire; et la vraie raison c'est que les Autrichiens, s'enveloppant aussi bien que les Italiens de la bannière catholique, jésuitique, ultramontaine, ne leur laissent pour ainsi dire aucune forte prise. Le système des forces morales étant le même de part et d'autre, c'est l'organisation militaire qui décide seule; et celle-ci étant incontestablement plus puissante du côté des dominateurs, il en résulte que les provinces envahies avortent dans leurs entreprises pour s'affranchir. Un immense avantage reste aux conquérants sur le peuple conquis.

Toutes choses restant ce qu'elles sont, l'Italie ne sait par où saisir corps à corps l'Autriche. Avec quel principe passionner les peuples et les jeter contre les maîtres? Au nom de l'orthodoxie? L'empire de l'Autriche est l'orthodoxie réalisée dans la politique. Au nom de l'absolutisme comme le prétendent ceux qui veulent s'appuyer sur la dictature d'un prince? L'Autriche est l'idéal de l'absolutisme. Nulle espérance de la vaincre sur ce terrain.

Comme on écrase une batterie en s'emparant, pour la réduire, d'une position dominante, de même l'Italie ne peut briser l'occupation de l'Autriche qu'en s'élevant à une situation moralement supérieure, c'est-à-dire à une idée plus haute dans l'échelle des droits divins et humains. Aucun peuple ne s'est émancipé de sa sujétion à un autre peuple qu'à la condition de s'appuyer sur un idéal supérieur à celui de ses conquérants. Les Grecs modernes se sont soustraits au joug des Turcs en les dominant par le christianisme ; les États-Unis à l'oppression de la Grande-Bretagne en dominant l'aristocratie anglaise par la démocratie américaine, une idée surannée par une idée nouvelle. De même, afin de soulever le fardeau de la conquête autrichienne, ce n'est pas trop de s'appuyer sur toutes les énergies nouvelles de l'esprit divin et humain. Car d'imaginer que pour détruire l'absolutisme d'un empereur autrichien, il ne faut rien que l'absolutisme d'un prince piémontais ou d'un pontife romain, c'est l'illusion séculaire de l'Italie. Il y a trois siècles, Machiavel attendait et armait déjà son despote rédempteur. Les despotes n'ont pas manqué dans cet intervalle. Le libérateur n'est pas venu. L'absolutisme du dedans n'a rien pu contre l'absolutisme du dehors.

Le jour de la bataille suprême qu'ont appelée et préparée tous les grands esprits de l'Italie entre les envahisseurs et les peuples indigènes, se lèvera-t-il jamais?

Si ce jour éclate, ce ne sera pas seulement la lutte d'un peuple contre un peuple, mais la cause de l'esprit humain. L'Italie écrira sur sa bannière un autre principe politique et religieux que celui de l'Autriche. Car si les étendards étaient plus longtemps les mêmes, si comme dans le passé l'absolutisme devait lutter contre l'absolutisme, la servitude contre la servitude, non-seulement il

pourrait arriver que le combat fût stérile, mais que faute d'adversaire il ne s'allumât jamais. Dût-on m'accuser d'être étranger à la philosophie de mon temps, j'avouerai que j'appartiens encore à ces sortes d'esprits surannés qui pensent qu'une nation ne peut se racheter de l'esclavage d'un autre peuple que par le fer mis au service du droit. Bien que je m'avoue condamné par les sentiments de presque tous les hommes de ma génération, je dirai que je n'ai jamais vu les idées triompher si quelqu'un ne s'est armé pour elles. Après toutes les leçons que j'ai reçues de mon temps et qui ne m'ont pas été épargnées, je persiste à croire fermement que l'héroïsme est le meilleur compagnon de la philosophie et qu'en de certains périls l'épée fait plus de travail en un jour que toute la sagesse de la terre en plusieurs siècles.

Il m'en coûte de faire saigner si longtemps et si durement une à une les plaies de l'Italie. J'aurais voulu, comme un autre, en détourner les yeux. Plus d'une fois j'ai abandonné cette rude tâche; toujours j'y suis revenu, persuadé que le plus grand fléau de cette noble contrée, ce sont les illusions des hommes qui, ne l'ayant aimée qu'à demi, l'ont courtisée jusque dans ses chimères; et j'ai cru que le premier pas dans la guérison est de sonder le mal avec une certaine intrépidité de pensée et de cœur. A cette cause sublime je fais à mon tour ma faible offrande, puisque le temps ou ma propre misère n'ont pas voulu que je pusse la servir autrement. Je dépose ici ma plume, las d'avoir décrit de telles infortunes; je me consolerai de l'immense tristesse qu'elles apportent avec elles, si j'inspire à quelque Italien la pensée d'appliquer des remèdes énergiques proportionnés à de si grands maux.

Je n'ignore pas que tout ce qui vient de la France doit paraître suspect aux peuples étrangers; et pour ma part

j'accepte comme un châtiment la responsabilité qui pèse sur nous tous dans les actes consommés au nom de la France. C'est justice qu'une génération entière porte à son front l'empreinte de ce qu'elle a laissé s'accomplir à la clarté du soleil, depuis qu'elle est en possession de la vie. Et comme nous enveloppons indistinctement nos pères dans la même renommée de gloire et de grandeur, il est équitable, il est bon, il est nécessaire que leurs fils soient enveloppés dans la même renommée de décadence et d'infamie. Telle est la justice distributive de l'histoire.

Que les peuples qui nous entourent nous haïssent pour tant de promesses faussées, d'apostasies et de fraudes, il serait puéril de les en accuser. Mais qu'en nous haïssant, ils n'aillent pas jusqu'à repousser le drapeau de salut que d'autres mains ont planté avant nous. Au contraire, ils peuvent tirer de notre chute volontaire un nouveau principe de vie. Tant que la France a soutenu ou personnifié l'avenir et les idées de régénération politique et sociale, l'Italie a pu repousser ces espérances comme le don empoisonné de l'étranger. Puisqu'il arrive que par la perfidie et l'avarice d'un si grand nombre d'entre nous, ces projets, ces germes de vie sont repoussés par la France légale, l'occasion est unique pour l'Italie de faire siennes les idées que nous désertons et de relever le drapeau qui, abandonné sur la route, ne peut plus être aujourd'hui considéré comme la propriété de personne. Qu'elle s'attache à la bannière livrée, trahie, vendue par nous; et que, ramassant le flambeau de vie que nous laissons mourir, elle le porte où nos mains défaillantes n'ont pu atteindre. Voilà l'espérance qui lui reste; voilà sa vie, son avenir.

L'occasion est unique; la servitude volontaire de la France donne un moment à l'Italie pour ramasser avec audace la couronne de la civilisation. Mais si ce moment

n'est pas mis à profit avec hardiesse, il court risque de ne se représenter jamais; car cette génération à laquelle j'appartiens approche elle-même de sa fin. Bientôt elle sera dans son sépulcre de boue; et il est difficile de penser que celle qui suivra ne fera aucun effort pour rentrer dans l'héritage social que nous avons frauduleusement rejeté, craignant d'être obligés d'acquitter la dette que nous ont laissée nos pères[1].

## CHAPITRE IV.

### RÉSURRECTION SOCIALE.

La République romaine. De la tyrannie de la conscience. Dans une époque corrompue, peut-on ne tenir aucun compte des vices? Confirmation de tout ce qui précède. Conclusion.

Depuis que les dernières lignes de cet ouvrage ont été écrites, il m'a été donné d'en voir les principes confirmés avec une force souveraine, par une suite d'événements auxquels j'ai moi-même été mêlé; et de quelque façon que j'aie pu payer cette dernière évidence, je ne songerais pas à m'en plaindre, si je ne considérais ce qu'elle coûte à d'autres qui ne l'ont pas désirée. Spectateur de la courte tragédie où tant de peuples sont restés blessés sinon morts et ensevelis, j'éloignerai la plainte, le deuil, le regret même de tant de puissantes vies, pour ne regarder que les choses et l'enseignement qu'elles portent avec elles.

Dans ce que j'avais appelé précédemment les espérances de l'Italie, j'avais annoncé que tout appui cherché dans le catholicisme croulerait aussitôt, entraînant après soi la

[1] Ceci a été écrit près de deux ans avant l'expédition de Rome.

ruine de la nation. La religion catholique s'est hâtée de donner raison à ces principes. Par la loi même de l'histoire, Pie IX a été contraint de livrer l'Italie.

Les étrangers ont reparu de nos jours comme au seizième siècle de l'autre côté des Alpes et avec les mêmes visages. Chez les Allemands, même assurance du maître, même sentiment traditionnel des droits de César; chez les Français, même ignorance, même insouciance de tout droit; suspects au prince qu'ils assistent, odieux au peuple qu'ils trahissent; également incapables, comme par le passé, de s'assurer leurs conquêtes ou d'en sortir sans opprobre. Les Italiens seuls ont montré en de nombreuses occasions des hommes nouveaux; car ils ont fait paraître à Milan, à Brescia, à Venise, à Rome, des vertus publiques depuis longtemps inconnues de leurs pères et dont ils semblent avoir dépouillé leurs vainqueurs.

Après avoir employé une partie de ma vie à m'occuper du passé et du présent de l'Italie (et cet ouvrage publié à divers intervalles, mais commencé au moins depuis dix ans, porte bien faiblement le témoignage d'une si longue intimité), après avoir, dis-je, donné aux affaires italiennes une si grande part dans ma pensée, je devais me trouver dans deux assemblées destinées, la première par incapacité, la seconde par perfidie, à préparer, tramer la destruction de cette nationalité. Je devais assister aux conseils, aux délibérations publiques ou privées, aux piéges, aux embûches, aux machinations dans lesquelles a été consommée la ruine de cette seconde patrie dont la renaissance m'avait toujours paru être le présage de la résurrection de tous les peuples tombés.

Assurément, je fus de ceux qui souffrirent[1] le plus tant

[1] Voyez la *Croisade contre la République romaine*, et deux discours pro-

que l'existence du peuple italien resta en litige. La connaissance que j'avais des lois de l'histoire italienne ne me servait qu'à voir d'avance la conclusion. Car les Français mettent tant de bonne grâce dans la perfidie; ils ont l'art de dissimuler le coup qu'ils veulent frapper, sous tant de questions de formes, de préliminaires innocents, de paroles caressantes, que le peuple italien ne pouvait manquer d'être étouffé avant que son nom fût prononcé dans la discussion. Je découvris là que la pratique du fond des choses est absolument inutile avec la méthode qui consiste à consumer le temps dans les questions accessoires et à tuer en un clin-d'œil, quand on s'aperçoit que l'attention est distraite ou épuisée. Avec la précaution d'écarter la pensée capitale, le mot important, les Français d'aujourd'hui étouffent la vérité sous la parole, comme d'autres sous le silence.

Cet art de se servir du discours pour masquer l'action, est une chose que je n'aurais jamais cru possible dans une grande assemblée, si je n'en eusse été témoin. Mais tout le monde sembla s'y complaire; le plus grand nombre sachant ce qu'ils faisaient, quelques-uns seulement dupes de leur propre éloquence. Ils n'avaient pas encore achevé ici la question de priorité, que là-bas la tragédie était finie. J'appris là que les plus grandes affaires et les plus injustes peuvent se consommer dans le retentissement des débats publics, sans que la parole qui contient toute la situation s'échappe de la bouche de personne. Il semble que lorsque certains événements doivent s'accomplir contre la conscience du genre humain, une force supérieure enchaîne ou embarrasse les langues les mieux

noncés, l'un, le 1er décembre 1848, dans l'Assemblée constituante, l'autre, le 7 août 1849, dans l'Assemblée législative.

faites pour tout dire. Les pierres crient, les hommes balbutient et se taisent.

On put juger en ces jours, combien le caractère de la nation française a été altéré par l'hypocrisie religieuse qui se glisse chez elle depuis la souillure des invasions de 1814 et 1815. La langue avait encore gardé des habitudes de franchise qui contrastaient avec la perfidie récente. Ce mélange d'expansion libérale, de bonhomie révolutionnaire dans les formes et de mensonge calculé dans la pensée, parut quelque chose de nouveau. L'esprit français qui se met à ramper produit un effet monstrueux; c'est l'aigle qui se fait serpent.

Quand la taciturnité cache la trahison, il semble au moins que la crainte de parler atteste un reste de respect pour la conscience; mais quand c'est la rhétorique qui prend le rôle de la perfidie, le cynisme paraît s'ajouter à la duplicité. Une assemblée française qui ment par six ou sept cents bouches, du haut de la tribune, prostitue, non pas une nation seulement, mais la nature humaine tout entière.

On s'étonna de voir des vieillards dont la vie s'était passée à provoquer les peuples à la rébellion, user du premier essai qu'ils faisaient du pouvoir, pour solliciter le châtiment des peuples qui les avaient écoutés. J'ai été témoin, dans ma vie, d'injustices et de violences nombreuses; du moins celles-là étaient ouvertes et attendues. Mais le spectacle de ces vieillards libéraux qui se prenaient à ramentevoir, en cheveux blancs, leurs anciennes phrases de tribune pour enchaîner le monde, et qui venaient, à leur tour de parole, mettre leurs béquilles au service de l'inquisition, fit horreur.

Jusqu'ici les dernières années de l'homme se marquaient par une obstination croissante, une sorte d'en-

durcissement dans la pensée de l'âge mûr. Pour nous, au contraire, nous donnons à la vieillesse, à la caducité la versatilité, l'air inconséquent de la jeunesse; et il ne faut pas s'étonner si nous méprisons ce que la nature a rendu le plus respectable, puisque nous commençons par changer et bouleverser la nature. Elle avait fait de la vieillesse une couronne, confirmation de l'existence; nous en avons fait une apostasie.

Quand on sort d'une monarchie corrompue, ce qui rend particulièrement difficile l'établissement de la République, c'est que les hommes démêlent fort bien que, dans le nouveau régime, il y a un réveil de la conscience; cette idée leur fait peur. Car la conscience est pour eux le plus insupportable de tous les gouvernements, puisqu'il les poursuit jusqu'au dedans d'eux-mêmes; et il leur est véritablement odieux de revenir si vite à la vérité, après un si long commerce avec le mensonge.

J'ai vu des hommes que la pensée seule de l'obligation d'être désormais gens de bien pour être quelque chose, mettait véritablement au désespoir. Avec quelle ingénuité ils s'exprimaient devant moi sur l'impossibilité où ils étaient de se brouiller avec leurs vices, sur la cruauté qu'il y aurait de l'espérer! On aurait dit qu'il s'agissait de leurs plus chers amis, de leurs plus proches parents dont ils étaient menacés d'être séparés par l'exil; la torture morale était chez eux si naïve, que j'avais toutes les peines du monde de ne pas en être touché.

Il paraît, en effet, que cette brusque nécessité de rentrer dans la droiture après que l'âme s'est engourdie dans l'injustice, est tout ce qu'il y a de plus douloureux, de plus cuisant pour l'homme. Le méchant lié à la justice, c'est, au moral, le supplice de la roue. J'en ai connu qui, plutôt que de s'y soumettre, ont préféré se jeter dans les

hasards les plus périlleux. Les lâches mêmes devenaient braves un moment, quand il s'agissait de se débarrasser enfin de la tyrannie de la conscience.

Entre la perfidie savante des uns et la naïveté systématique des autres, il y avait d'ailleurs tant de distance, que nulle lumière véritable ne pouvait sortir de la discussion. Au moment où l'affaire se consommait, je me hasardai à dire à l'un des républicains expérimentés du comité des affaires étrangères, que l'armée française marchait contre la République, non contre l'Autriche. « Ah! me dit-il, je ne croirai jamais à une si grande perfidie de la nature humaine! »

Beaucoup de républicains imaginent que c'est un acte civique de ne jamais pressentir le mal chez leur adversaire. Le mot de J.-J. Rousseau : « Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses » est leur philosophie. Innocence admirable, si c'était celle d'Éden; mais elle est de convention. On se fait une vertu de voir faux, un point d'honneur de la duperie. Dans une époque corrompue, on néglige comme une quantité insignifiante tous les vices. Cela fait, il serait bien de ne témoigner nulle surprise quand les vices oubliés réclament leurs droits et se chargent de corriger les erreurs du calcul.

Il ne faut pas oublier que ce sont les républicains modérés qui ont pris l'initiative de l'expédition française en Italie. Ce sont eux qui l'ont voulue, proposée, pressée. Mais en même temps qu'ils y mettaient cette hâte, ils prenaient si bien leurs mesures, que cette expédition devait nécessairement s'accomplir contre eux et les détruire.

Le champ de bataille de la France contre les Impériaux a été et sera toujours la haute Italie. Pour que l'armée française rencontrât l'Autriche, il aurait fallu qu'elle abordât dans le Piémont, à Nice ou à Gênes sur le flanc des

Autrichiens. Dès que les républicains l'envoyaient eux-mêmes à Cività-Vecchia où ils n'avaient pas d'ennemis, il était de toute évidence qu'elle ne trouverait rien à détruire que la République romaine, et par suite celle de France. Je m'écriai dans l'Assemblée, que, puisqu'il en était ainsi, notre expédition était une expédition autrichienne.

Nos adversaires politiques dans la Législature ne pouvaient supposer chez nous une si extraordinaire simplicité; ils soupçonnèrent d'abord un piége et refusèrent. Je les entendis demander la non-intervention. Nous prîmes nous-mêmes le tranchant du fer; après l'avoir aiguisé, nous le mîmes entre leurs mains. Voyant enfin qu'il n'y avait rien de caché sous cette innocence, et que c'était bien notre intention de nous détruire, ils acceptèrent l'arme qu'on leur tendait. Sans plus délibérer, en gens avisés, ils frappèrent au cœur ceux qui la leur avaient donnée.

C'est dans cette question qu'il fut visible que notre nation a perdu en partie ses instincts les plus vifs; car tout le monde y semblait égaré. On voulait d'abord protéger l'Italie, puis garantir la liberté particulière du peuple romain, lui restituer sa pleine indépendance, puis, pour conclusion, l'enchaîner et l'étouffer dans les liens du saint-office. La langue française a peine à suivre le chemin tortueux que parcourut l'esprit français à la solde du mensonge religieux. Les républicains modérés se contentaient de protéger la personne du pape; leur pensée ne s'étendait pas plus loin. Mais ils commencèrent par choisir pour diriger l'expédition les hommes qu'auraient choisis leurs ennemis les plus acharnés. Ainsi, dès les premiers pas, l'entreprise n'appartenait plus à ceux qui la faisaient; ils touchaient un monde qu'ils ne connais-

saient pas, et perdaient à la fois les libertés de la France et celles de l'Italie.

Quant aux républicains démocrates, il sembla que le nom de la papauté avait suffi pour déconcerter leur audace. Au lieu d'accepter l'émancipation italienne avec toutes ses conséquences, ils parurent plaider pour des coupables! « Ce n'était pas, dieu merci, la liberté de conscience, ni une réforme religieuse que réclamait l'Italie. Loin de là, elle ne prétendait porter aucune atteinte à l'autorité illimitée, absolue du chef spirituel. Les républicains de France se faisaient les garants de l'orthodoxie, de la soumission, de l'esclavage intellectuel des républicains de Rome et d'Italie. Une si extraordinaire prétention que celle d'échapper à l'Église du moyen âge, n'était pas entrée dans leurs esprits; c'était calomnie de le supposer. Les peuples ne demandaient que quelques changements dans l'ordre temporel, sachant assez qu'il serait criminel de prétendre penser par eux-mêmes! »

Parlaient-ils ainsi dans la peur de se brouiller avec l'ignorance et les superstitions du peuple? Peut-être. Car on ne peut supposer la foi. Dans tous les cas, on remarqua, chez les uns, comme chez les autres, la même complaisance à flatter ce qu'on craignait le plus.

Sitôt que la question fut posée dans ces termes, il demeura évident qu'elle était perdue. L'esprit français, désarmé au milieu d'une révolution, reculait en deçà de toutes les libertés acquises par le dernier siècle. Ce fut le signal pour les ennemis de se déchaîner; ils sentirent qu'on leur donnait la victoire; ils la reçurent sans combat.

Si la Révolution française, dans sa dernière phase, avait une mission, c'était d'affranchir le monde de l'esprit du moyen âge. Dès qu'au milieu de son triomphe, elle s'excusa comme d'un attentat, d'oser limiter la do-

mination suprême de cet esprit, on peut dire qu'à ce moment elle rendit les armes.

La nature des choses voulait que le catholicisme ou la Révolution française se ruinassent, l'un ou l'autre. Le jour où les révolutionnaires se mirent dans l'esprit de capituler avec leur éternel ennemi, ils se livrèrent.

La destruction de la République romaine par la République française fut loin de produire dans le peuple l'impression qu'on en attendait. Nul signe de remords. Rien ne témoigna que cette nation eût le sentiment profond de ce qui venait de s'accomplir en son nom. Il ne put échapper à ceux qui l'observaient, que le cœur commençait à s'engourdir. Chez beaucoup, la superstition ou le respect empêchèrent tout ressentiment; quelques-uns s'indignèrent, le plus grand nombre resta indifférent. Dès ce jour, les ambitieux purent se dire que la nation était mûre pour la servitude.

On vit sous le peuple nouveau reparaître un reste de l'ancien peuple. Celui qui a fait la guerre des Albigeois, la Saint-Barthélemy, la Révocation de l'édit de Nantes, la guerre des Cévennes, est peut-être le seul en Europe qui eût le droit de faire sans s'étonner, une guerre religieuse au milieu du dix-neuvième siècle.

Dès que la démocratie française se fut prosternée aux pieds de l'esprit du moyen âge, il arriva une chose merveilleuse et qui dépassa toute la science des politiques. C'est que les forces vitales, produites par la Révolution française, se trouvèrent soudainement enchaînées au service de la contre-révolution. Le lion qu'on disait rugissant, se réveilla attelé au char de la vieille Cybèle.

Tout ce qui avait été créé pour l'innovation et la liberté tourna au profit de la servitude. On vit dans le monde une démocratie triomphante, ardente d'avenir, s'arrêter

pour rebâtir ce qu'elle avait détruit. Le poids de la France nouvelle passa tout entier et sans effort du côté du passé; la balance du monde en fut rompue. L'avenir que l'on croyait saisir sembla s'enfuir et disparaître en un clin d'œil à l'extrémité des temps.

Une chose dut frapper les hommes qui réfléchissent sur les événements accomplis sous leurs yeux.

A peine les chefs de la République française l'eurent placée sous l'empire du principe catholique, elle leur échappa, pour se précipiter, en aveugle, dans les formes des républiques italiennes; elle parcourut, en peu de mois, le cercle stérile où s'étaient agitées pendant des siècles les petites sociétés dont nous venons de suivre l'histoire. Nous revîmes en un moment la bataille entre le peuple gras et le peuple maigre; les Ciompi avec leur ancienne crédulité; l'intolérance religieuse servant d'appui à l'intolérance politique; tous les préjugés de l'Église survivant aux croyances, même chez les plus affranchis; dès lors les partis incapables ni de se convertir ni de vivre en présence les uns des autres; la République catholique devenant une république princière, la république princière une principauté absolue; de nouveau les proscriptions en masse guelfes ou gibelines; enfin la société désespérant de la liberté, se précipitant les yeux fermés sous les pieds d'un maître. Ce passé de plusieurs siècles que nous avons parcouru en esprit dans les petites cités italiennes, il nous a été accordé de le faire revivre en quelques mois; et nos yeux ont pu voir le grand travail d'un peuple incapable de franchir l'enceinte de la religion du moyen âge, aboutir aux institutions politiques de Buénos-Ayres, du Paraguay et du Mexique.

Maîtrisée par la religion du moyen âge, la Révolution française se perd dans une Seigneurie, de la même ma-

nière que nous avons vu la République de Florence se démettre sous un duc d'Athènes, Bologne sous un Bentivoglio, Mantoue sous un Gonzague, Milan sous un Sforza, Pérouse sous un Baglione, Padoue sous un Ezzelin, la Romagne sous le duc de Valentinois; et, dans l'autre hémisphère catholique, le Mexique sous Santa-Anna, le Paraguay sous Francia, la République argentine sous Rosas. Ainsi la France, dans son caractère d'universalité, représente, avec éclat, un monde entier de servitude volontaire. Elle s'est chargée de donner la plus puissante démonstration des lois de l'histoire, en résumant la vie des sociétés qui s'étant proposé d'abord de concilier le catholicisme avec la liberté, puis voyant que ce problème est insoluble et se trouvant acculées à l'impossible, se sont volontairement anéanties dans un suicide national.

Nous avons vu aussi, grâce à Dieu, reparaître et se confirmer cette grande loi qui veut que toujours le monde servile frappe d'abord son libérateur, non par malice assurément, mais parce que ses yeux sont aveugles. En 1799, le peuple napolitain égorge ceux qui lui donnent la liberté. En 1846, même expérience dans la Gallicie; les paysans mettent à mort quiconque veut les aider à sortir du servage. Et il ne faut pas refuser à notre pays l'honneur d'avoir donné sa confirmation à cette règle. Seulement, avec la douceur particulière à nos mœurs, le peuple français s'est contenté de frapper par son vote tous ceux qui lui ont conquis le droit de voter.

Ainsi, les lois qui ne semblaient qu'une abstraction sont désormais des vérités palpables; et avant que j'aie terminé ce livre, les événements ont montré à tous les yeux ce qu'à grand'peine je m'efforçais de discerner dans le passé : la monarchie tombée pour avoir trop méprisé le peuple; la République pour l'avoir trop estimé. Tout

peuple catholique est un peuple enfant éternellement en tutelle. Il cherche un maître. Si vous ne le lui donnez, il vous l'impose.

Par là se confirme ce qui a été dit au commencement de ce livre; que l'histoire italienne est une histoire prophétique où peuvent lire leur destinée les peuples qui sont restés attachés au catholicisme romain.

D'autres temps viendront, d'autres cœurs s'ouvriront à d'immenses espérances. Mais il est à craindre que la loi réalisée jusqu'à ce jour dans nos affaires, ne reparaisse, tant que le principe même n'en aura pas été effacé; et après tant de ressemblances avec l'Italie, peut-être ne faudra-t-il pas trop accuser le sort, si la dernière nous est épargnée; je veux dire si après avoir perdu la liberté, nous gardons au moins sain et sauf le corps entier de la nationalité et de la patrie!

Pour moi, ce que je m'étais proposé, c'était de montrer, par l'expérience d'un peuple, comment le principe catholique est incompatible avec la liberté moderne. Par une faveur inattendue de la Providence, les événements les plus éclatants, ayant donné à ma pensée la lumière et le secours de la foudre, je crois pouvoir terminer ici cet ouvrage, attendant que le moment vienne où les hommes tireront la conclusion pratique d'une vérité que j'ai longtemps poursuivie et qu'il m'est permis de considérer désormais comme une des évidences du genre humain[1].

En sentant ces vérités pénétrer dans la poitrine, moi aussi, je suis tenté de dire : cela ne fait point de mal.

Est-ce un monde que j'ai vu s'écrouler derrière moi? Suis-je seul au bord d'un gouffre? Non, tu n'es pas seul;

[1] Voyez *Révolution religieuse au dix-neuvième siècle*. Introduction aux œuvres de Marnix. Bruxelles, 1857.

tu es en compagnie du droit. Tu n'as rien vu que ce que tu avais annoncé toi-même dans tes formules de l'histoire italienne. Pourquoi t'étonner, pourquoi murmurer?

Voulais-tu que tes paroles fussent vides? ne les avais-tu pas pesées avant de les prononcer? Ou faisais-tu comme les enfants qui menacent du tonnerre et qui pleurent quand ils l'entendent?

Les lois que tu as établies dans tout le cours de cet ouvrage s'accomplissent. Est-ce là ce qui t'afflige?

Mais il est dur, il est cruel de voir se consommer les choses que l'on redoutait même en les annonçant.

Ainsi tu voudrais que la vérité ne fût qu'une théorie; tu la repousses dès qu'elle te blesse? Non, ta pensée est plus sérieuse que tu ne l'imaginais toi-même. Tu as interrogé l'histoire; elle t'a répondu. Accepte sa réponse.

Tu survis à un monde. Prends les pensées qui conviennent à ceux qui survivent. Avant que l'histoire se fût consommée suivant les règles que tu as toi-même marquées, tu étais plein d'amertume et de colère. Tu espérais réveiller par tes morsures les consciences qui s'engourdissent dans le froid du tombeau. Aujourd'hui, t'abaisserais-tu à la colère? A-t-on de la colère contre la poussière des ossements?

L'homme sage espère que le souffle d'en haut les réchauffera et les ressuscitera. Il appelle sur eux cette haleine invisible qui fait revivre; il ne dispute pas contre les morts.

Il sait qu'il est des temps où des millions d'hommes pèsent moins que la conscience d'un seul.

Il garde sa conscience comme un temple; il n'en laisse approcher ni la colère, ni la douleur, à peine le dédain. Et pourquoi même le dédain? C'est la pitié qu'il fallait dire.

J'ai commencé ce livre et je l'achève en le dédiant à l'exilé italien, précurseur de tous les exilés de la terre.

Celui-là est en exil qui est condamné à vivre hors du droit.

Celui-là est en exil qui est emprisonné dans la maison de l'injustice.

Le banni est celui qui, dans son champ paternel, à son foyer, se sent proscrit par la conscience des hommes de bien.

Mais toi, tu habites avec le droit. Partout où tu es, si tu restes fidèle à toi-même, tu es dans le pays de ton père. Ils ne t'enlèveront pas la cité de la conscience. Réchauffe-toi à la flamme de la justice; te croiras-tu alors absent de ton foyer?

Si la patrie se meurt, deviens toi-même l'idéal de la nouvelle patrie. Pour refaire un monde, que faut-il? Un grain de sable, un point fixe, pur, lumineux. Travaille à devenir ce point incorruptible.

Sois une conscience. Un nouvel univers n'attend pour se former que de rencontrer dans le vide des cieux déserts un atome moral.

# NOTE

## SUR LE CHAMP DE BATAILLE DE GAVIGNANA

Page 311.

Gavignana est aujourd'hui un petit hameau de quelques feux, situé à mi-côte, sur le flanc méridional de l'Apennin, au-dessous du sommet qui porte le nom de Crocichio. Deux torrents, le Limestre et la Maresca, descendent de la montagne, à droite et à gauche du village.

Après trois siècles, les paysans qui habitent le célèbre Castello décrivent la bataille avec une singulière complaisance. Aucune tradition, aucun souvenir, n'ont été plus pieusement recueillis. On peut vérifier les légendes populaires. On les trouvera presque toujours d'accord avec la relation de Varchi, qui écrivait son histoire le lendemain même des événements.

De la grande place du village, où s'est passée l'action principale, on domine tout l'horizon. Les ruines de l'ancienne *Fortezza* existent encore, à demi recouvertes de terres cultivées, les murailles s'élèvent à quelques pieds de hauteur. Rien n'est changé dans l'aspect de ces mêmes collines, que l'on croit avoir été le champ de bataille de Catilina.

Ferrucci fit son entrée à Gavignana par la porte Piovanña, à gauche de la place, là même où il devait succomber. Les impériaux fondirent sur lui du haut de la montagne. Sa petite armée était rangée en bataille sur la place, les deux ailes appuyées aux

deux petits bois qui portent encore leurs anciens noms, Vergini et del Vecchietto.

Après avoir renversé un mur à pierre sèche, les impériaux pénétrèrent par la porte Papiniana; ils s'emparèrent de la forteresse, et coupèrent toute retraite à Ferrucci.

Des inscriptions ont été posées, il y a quelques années, sur le champ de bataille; voici l'une de ces inscriptions :

QUI
COMBATTENDO POR LA PATRIA MORÌ
FRANCESCO FERRUCCI.
3. AGOSTO 1530.

Il reste de Ferrucci un recueil de lettres et de pièces publiées en un volume sous ce titre : *Assedio di Firenze*.

En octobre 1847, une fête nationale eut lieu en commémoration de la bataille. Des députations furent envoyées de divers points de l'Italie. Des fouilles récentes ont fait découvrir de vieilles armes dont on a formé une collection dans le village de Gavignana.

# TABLE

## LIVRE II.

## LIVRE III.

## LIVRE IV.

